RECUEIL DES HARANGUES PRONONCE'ES PAR MESSIEURS DE L'ACADEMIE...




BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
6 G
36




BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE


HARANGUES
DE
L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.
A
L'IMMORTA-
LITE.
ABCDEF

RECUEIL
DES
HARANGUES
PRONONCÉES PAR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

DANS LEURS RECEPTIONS, & en d'autres occasions differentes, depuis l'establissement de l'Académie jusqu'à présent

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Aux dépens de LA COMPAGNIE.

MDCCIX.

TABLE


DES DISCOURS

Contenus dans ce ſecond Tome.

A.

CHA-

l'Ab-

DIS-

DISCOURS
PRONONCEZ
PAR MESSIEURS
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE
DANS LEURS RECEPTIONS,
& en d'autres occasions au nom de l'Academie.

Depuis son établissement jusqu'à present.



DISCOURS *prononcé le 2. May 1684. par Mr.* DE LA FONTAINE, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* Colbert, *Ministre & Secretaire d'Etat.*

MESSIEURS,

JE vous supplie d'ajoûster encore une grace à celle que vous m'avez faite : c'est de ne point attendre de moy un remerciment proportionné à la grandeur de vostre bienfait. Ce n'est pas que je n'en aye une extrême reconnoissance ; mais il y a de certaines choses que l'on

sent mieux qu'on ne les exprime : & bien que chacun soit éloquent dans sa passion, il est de la mienne comme de ces vases qui estant trop pleins, ne permettent pas à la liqueur de sortir. Vous voyez, MESSIEURS, par mon ingenuité, & par le peu d'art dont j'accompagne ce que je dis, que c'est le cœur qui vous remercie & non pas l'esprit.

En effet, ma joye ne seroit pas raisonnable si elle pouvoit estre plus moderée. Vous me recevez en un Corps, où non seulement on apprend à arranger les paroles, on y apprend aussi les paroles mesmes, leur vray usage, toute leur beauté & leur force. Vous declarez le caractere de chacune, estant, pour ainsi dire, nommez afin de regler les limites de la poësie & de la prose, aussi bien que ceux de la conversation & des Livres. Vous sçavez, MESSIEURS, également bien la langue des Dieux & celle des hommes. J'éleverois au dessus de toutes choses ces deux talens, sans un troisiéme qui les surpasse; c'est le langage de la pieté, qui tout excellent qu'il est, ne laisse pas de vous estre familier. Les deux autres langues ne devroient estre que les servantes de celle-cy. Je devrois l'avoir apprise en vos compositions, où elle éclate avec tant de majesté & de graces. Vous me l'enseignerez beaucoup mieux lors que vous joindrez la conversation aux preceptes.

Aprés tous ces avantages il ne se faut pas estonner si vous exercez une autorité souveraine dans la Republique des Lettres; quelques applaudissemens que les plus heureuses productions de l'esprit ayent remportez, on ne s'assure point de leur prix, si vostre approbation ne confirme celle du public. Vos jugemens ne ressemblent pas à ceux

ceux du Senat de la vieille Rome; on en appelloit au peuple; en France le peuple ne juge point aprés vous; il se soumet sans replique à vos sentimens. Cette jurisdiction si respectée, c'est vostre merite qui l'a establie; ce sont les ouvrages que vous donnez au public, & qui sont autant de parfaits modeles pour tous les genres d'écrire, pour tous les stiles.

On ne sçauroit mieux representer le genie de la Nation, que par ce Dieu qui sçavoit paroistre sous mille formes; l'esprit des François est un veritable Protée; vous luy enseignez à pratiquer ces enchantemens; soit qu'il se presente sous la figure d'un Poëte, ou sous celle d'un Orateur; soit qu'il ait pour but ou de plaire, ou de profiter, d'émouvoir les cœurs & sur le theatre & dans la tribune: enfin quoy qu'il fasse il ne peut mieux faire que de s'instruire dans vostre école. Je ne sçais qu'un point qu'il n'ait pû encore atteindre parfaitement: ce sont les loüanges d'un Prince qui joint aux titres de Victorieux & d'Auguste celuy de Protecteur des Sciences & des belles Lettres. Ce sujet, MESSIEURS, est au dessus des paroles; il faut que vous-mesmes vous l'avoüyez. Vous avez beau enrichir la langue de nouveaux tresors, je n'en trouve point qui soient du prix des actions de nostre Monarque: quelle gloire me sera-ce donc de partager avec vous la protection particuliere d'un Roy, que non seulement les Académies, mais les Republiques, les Royaumes mesmes demandent pour protecteur & pour maistre.

Quand l'Académie Françoise commença de naistre, il ne sembloit pas que l'on pust ajouster du lustre à celuy que le Cardinal de Richelieu luy donna. C'estoit un Ministre redoutable aux

Rois, il avoit doublement triomphé de l'heresie, & par la persuasion & par la force: il avoit détruit ses principaux fondemens, & se proposoit de renverser ceux de cette grandeur, qui ne se promettoit pas moins que l'Empire de tout le monde, je veux dire, de la Monarchie d'Espagne. Quand il n'auroit remporté de son ministere que la gloire d'un tel projet, ce seroit encore beaucoup; il alla plus loin; il sçût ménager des associations & des ligues contre le Colosse qu'il vouloit que l'on abbatist: il luy donna des atteintes qui l'esbranlerent: mais ce dessein dans la suite n'en fut que plus malaisé à executer; car la jalousie & la crainte firent tourner contre nous ces mesmes armes, & ce que nous avions entrepris avec l'ayde des autres Princes, il a falu que LOUIS LE GRAND l'ait achevé malgré eux.

Aprés la mort de vostre premier Protecteur, vous luy fistes succeder un Chancelier consommé dans les affaires aussi bien que dans les loix; amateur des Lettres, grand personnage, & de qui l'esprit a conservé sa vigueur jusques aux derniers momens, quelques attaques que la fortune qui en veut tousjours aux grands hommes luy eust données.

Enfin nostre Prince a mis cette Compagnie en un si haut point, que les personnes les plus élevées tiennent à honneur d'estre de ce Corps. Moy qui vous en fais le remerciment je n'y puis paroistre sans vous faire regreter celuy à qui je succede dans cette place; homme dont le nom ne mourra jamais, infatigable Ministre qui a merité si long-temps les bonnes graces de son Maistre; combien dignement s'est-il acquité de tous les emplois qui luy ont esté confiez? combien de fidelité, de lumieres, d'exactitude, de vigilance? il

il aimoit les Lettres & les Sçavans, & les a favorisez autant qu'il a pû.

J'en dirois beaucoup davantage s'il ne me faloit passer au Monarque qui nous honore aujourd'huy de sa protection particuliere : tout le monde sçait de quel poids elle est : n'a-t-elle pas fait restituer des Etats dans le fond du Nord dés la moindre instance que nostre Prince en a faite? Le nom de LOUIS ne tient-il pas lieu à nos Alliez de legions & de flotes? Quelques-uns se sont estonnez qu'il ait bien voulu recevoir de vous le mesme titre que des Souverains tiendroient à honneur qu'il eust receu d'eux; mais pour moy je m'étonnerois s'il l'eust refusé : y a-t-il rien de trop élevé pour les Lettres? Alexandre ne consideroit-il pas son precepteur comme une des principales personnes de son Etat? ne s'est-il pas mis en quelque façon à costé de Diogene? n'avoit-il pas tousjours un Homere dans sa *cassette*? je sçais bien que c'est quelque chose de plus considerable d'estre l'arbitre de l'Europe que celuy d'une partie de la Grece; mais ny l'Europe ni tout le monde ne reconnoist rien que l'on doive mettre au dessus des Lettres.

Je n'entreprends ny ce parallele, ny tout l'éloge de LOUIS LE GRAND; il me faudroit beaucoup plus de temps que vous n'avez coustume d'en accorder, & beaucoup plus de capacité que je n'en ay. Comment representerois-je en détail un nombre infini de vertus morales & politiques; le bon ordre en tout, la sagesse, la fermeté, le zele de la Religion & de la Justice, le secret & la prevoyance, l'art de vaincre, celuy de sçavoir user de la victoire, & la moderation qui suit ces deux choses si rarement, enfin ce qui fait un parfait Monarque? Tout cela accompa-

gné de majesté & des graces de la personne; car ce point y entre comme les autres; c'est celuy qui a le plus contribué à donner au monde ses premiers maistres: nostre Prince ne fait rien qui ne soit orné de graces, soit qu'il donne, soit qu'il refuse; car outre qu'il ne refuse que quand il le doit, c'est d'une maniere qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on luy demande: s'il m'est permis de descendre jusqu'à moy contre les preceptes de la Rhetorique qui veulent que l'Oraison aille tousjours en croissant, un simple clin d'œuil m'a renvoyé, je ne diray pas satisfait, mais plus que comblé.

C'est à vous, MESSIEURS, que je dois laisser faire un si digne éloge : on diroit que la Providence a reservé pour le regne de LOUIS LE GRAND des hommes capables de celebrer les actions de ce Prince : car bien que tant de victoires l'assurent de l'immortalité, ne craignons point de le dire, les Muses ne sont point inutiles à la reputation des Heros : quelle obligation Trajan n'a-t-il pas à Pline le jeune? les Oraisons pour Ligarius & pour Marcellus ne font-elles pas encore à present honneur à la clemence de Jules Cesar? pour ne rien dire d'Achilles & d'Enée qu'on n'a alleguez que trop de fois comme redevables à Virgile & à Homere de tout ce bruit qu'ils font dans le monde depuis tant d'années.

Quand LOUIS LE GRAND seroit né en un siecle rude & grossier, il ne laisseroit pas d'estre vray qu'il auroit reduit l'Heresie aux derniers abois; accrû l'heritage de ses Peres; replanté les bornes de nostre ancienne domination; reprimé la manie des duels si funestes à ce Royaume, & dont la fureur a souvent rendu la paix presque aussi sanglante que la guerre; protegé ses alliez, & tenu invio-

violablement ſa parole, ce que peu de Rois ont accouſtumé de faire. Cependant il ſeroit à craindre que le temps qui peut tout ſur les affaires humaines ne diminuât au moins l'éclat de tant de merveilles s'il n'avoit pas la force de les eſtouffer; vos plumes ſçavantes les garentiront de cette injure; la Poſterité, inſtruite par vos écrits, admirera auſſi bien que nous un Prince qui ne peut eſtre aſſez admiré.

Quand je conſidere toutes ces choſes je ſuis excité de prendre la lyre pour les chanter; mais la connoiſſance de ma foibleſſe me retient: il ne ſeroit pas juſte de deshonoret une ſi belle vie par des chanſons groſſieres comme les miennes: je me contenteray, MESSIEURS, de gouſter la douceur des voſtres, s'il m'eſt impoſſible de les imiter: la ſeule choſe dont je puis reſpondre, c'eſt de ne manquer jamais pour vous ny de reſpect ny de gratitude.

RE'PONSE *de Mr. l'Abbé* DE LA CHAMBRE *au Diſcours de Mr.* de la Fontaine *le jour de ſa Reception.*

MONSIEUR,

L'Académie Françoiſe n'avoit pas encore eſſuyé ſes larmes ſur la mort de la Reine, perte la plus ſenſible qu'elle pouvoit jamais faire, puiſqu'elle l'a partagée avec ſon Auguſte Protecteur; qu'elle s'eſt veuë preſqu'auſſi-toſt replongée dans une nouvelle affliction, en regretant un Miniſtre qu'elle a tousjours regardé comme ſon ſupport & ſon appuy.

Elle a encore esté depuis frappée d'un coup bien funeste dans la personne du plus ancien de la Compagnie, sans compter qu'elle avoit desja changé ses lauriers en cyprés par le retranchement d'un de ses principaux Officiers que la mort luy a ravi.

Tellement que cette année a esté pour elle un année de deuil & d'affliction par la triste & fatale conjoncture de tant de funerailles ; & elle ne ressentit jamais coup sur coup tant de surcharges de deplaisir & de douleur.

Jugez, MONSIEUR, combien elle doit estre sensible à la joye qu'elle a de vous posseder aprés tant d'agitations & de tempestes, puisque vous luy faites quitter ses habits de deuil, & qu'elle commence à réparer ses pertes par une acquisition nouvelle, qui luy plaist d'autant plus, qu'elle en a fait tout d'un temps une autre tres-considerable, telle que la Compagnie doit souhaiter d'en faire tousjours de pareilles & pour son utilité particuliere, & pour l'attente du Public, à qui elle est comptable de son choix.

L'Académie reconnoist en vous, MONSIEUR, un de ces excellens Ouvriers, un de ces fameux Artisans de la belle Gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, & pour perpetuer la memoire d'un Regne si fecond en merveilles.

Elle reconnoist en vous un genie aisé, facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air négligé, renferme de grands tresors & de grandes beautez.

Si ma profession ne m'avoit point sevré de bonne heure des douceurs de la Poësie, si j'estois plus versé dans la lecture de vos Fables, j'en

j'en ferois ici des éloges proportionnez à leur merite.

A vous dire le vray, MONSIEUR, nous avions besoin d'un bon Sujet pour adoucir les amertumes d'une separation aussi douloureuse à nostre égard, qu'est celle de Monsieur COLBERT, auquel vous succedez. Nous avions besoin de quelque illustre qui le remplaçast, pour nous aider à nous consoler de la perte d'un Confrere, dont la memoire nous sera à jamais chere, dont les bontez ne s'effaceront jamais de nos cœurs.

Vous devez, MONSIEUR, l'oublier moins que personne: Car je suis en droit de vous dire avec toute l'autorité que ma Charge me donne (Charge que le sort qui ne fut jamais plus aveugle m'a imposée bien loin de mes desirs, & qui convenoit mieux à tout autre dans une Reception comme celle-cy.) Vous devez, dis-je, MONSIEUR, vous souvenir sans cesse de celuy dont vous occupez la place, pour remplir parfaitement vos devoirs, & pour satisfaire aux obligations que vous contractez indispensablement en prenant séance dans cette Assemblée, aujourd'hui que vous entrez en societé avec nous.

Il a aimé passionnément les belles Lettres, il a aimé avec autant d'ardeur les beaux Arts, il a aimé le travail jusqu'à l'excés; & il a rapporté ces trois choses à la gloire de son Prince. Il s'en est servi comme d'autant d'instrumens & de moyens pour porter le nom de nostre invincible Monarque à ce haut faiste de grandeur où nous l'admirons, & où nous le perdons si souvent de veuë.

Ne sont-ce pas là, MESSIEURS, toutes

les qualitez requises dans un veritable Académicien François? N'est-ce pas là tout nostre emploi & toute l'occupation de nostre vie.

Car si le travail en général distingue l'homme des animaux presque autant que la parole puisqu'il est le seul qui travaille dans quelque veuë particuliere poussé par un autre motif que celuy de la necessité: travailler pour la gloire du Prince, consacrer uniquement toutes ses veilles à son honneur, ne se proposer point d'autre but que l'éternité de son nom, rapporter là toutes ses estudes? Voilà l'ame & la vie de nos exercices. Voilà ce qui nous distingue de tous les autres gens de Lettres. Voila ce qui nous met au dessus de l'envie. Voilà le comble de nostre joye. Malheur à nous, si nous y manquons.

Ne comptez donc pour rien, MONSIEUR, tout ce que vous avez fait par le passé. Le Louvre vous inspirera de plus belles choses, de plus nobles & de plus grandes idées que n'auroit jamais fait le Parnasse. Songez jour & nuit que vous allez dorénavant travailler sous les yeux d'un Prince qui s'informera du progrés que vous ferez dans le chemin de la Vertu, & qui ne vous considerera qu'autant que vous y aspirerez de la bonne sorte. Songez que ces mesmes paroles que vous venez de prononcer, & que nous insererons dans nos Registres, plus vous avez pris peine à les polir & à les choisir, plus elles vous condamneroient un jour, si vos actions se trouvoient contraires; si vous ne preniez à tâche de joindre la pureté des mœurs & de la doctrine, la pureté du cœur & de l'esprit, à la pureté du stile & du langage qui n'est rien, à le bien prendre, sans l'autre. Les Payens mesme en sont convenus.

Que

Que si un grand Capitaine estranger disoit il n'y a pas long-temps; Qu'il envioit le bonheur de la Noblesse Françoise accoustumée à combattre sous un Prince belliqueux, tesmoin oculaire, spectateur assidu de ses services : Qu'il n'avoit jamais pû arriver là, quelques Sieges qu'il eust faits, quelques batailles qu'il eust données : Que c'estoit la seule chose qui manquoit à sa fortune : Et qu'il mourroit content, s'il luy estoit arrivé de mettre une seule fois l'espée à la main sous les yeux de son Maistre : Quelle plus glorieuse récompense peut jamais esperer un homme de Lettres, que d'estre admis dans ce sacré Palais, sous la protection du plus grand Roi du monde, à l'ombre de ses palmes & de ses lauriers?

Le voilà encore luy-mesme une autre fois en personne à la teste de ses armées, à la veille de faire de nouvelles moissons dans le champ de la Gloire. Pourrions-nous demeurer simples spectateurs? Pourrions-nous languir dans une molle & lâche oisiveté, pendant que nostre Chef, nostre Pere & nostre Maistre se montre tousjours de plus en plus infatigable au travail, qu'il sacrifie son repos, qu'il consume ses plus florissantes années dans le rude & penible mestier de la Guerre pour le bien de son Etat, & pour assurer le repos de ses Peuples?

Non, MESSIEURS, une négligence si criminelle ne nous sera jamais imputée. Rien de pareil n'est à craindre du Genie Académique, tout brusant d'ardeur pour SA MAJESTE', & qui ne respire qu'aprés les occasions de signaler son zele.

Travaillons donc, MESSIEURS, à luy faire de nouvelles couronnes. Préparons-nous pour aller au devant de son Char. Soit qu'il

revienne Vainqueur ou Pacifique, il ſera touſjours Triomphant. Le paſſé nous eſt un bon garant de l'avenir.

Toutes ſes démarches, ſoit pour la Paix, ſoit pour la Guerre, ſe feront touſjours dans un ſentier éclatant & lumineux. Elles laiſſeront par tous les lieux de ſon paſſage une trace continuelle de ſplendeur & de lumiere auſſi durable que le chemin des Dieux de la Fable marqué dans le Ciel. Cette voye lactée, ce chemin brillant formé de l'amas & du concours de tant d'étoiles, fait le ſujet ordinaire des obſervations des Aſtronomes; & les voyes de LOUIS LE GRAND toutes marquées d'un nombre infini de prodiges & de hauts faits, feront l'objet éternel des regards, des acclamations & des applaudiſſemens de l'Académie Françoiſe.

COMPLIMENT *fait le 9. Juin 1684. par Mr.* CHARPENTIER, *à Mr. le Duc de* Richelieu *ſur la mort de Madame la Ducheſſe de* Richelieu.

MONSEIGNEUR,

Tout ce qui porte le nom du Grand Cardinal de Richelieu ſera touſjours en veneration à l'Academie Françoiſe. Elle luy eſt redevable de la premiere idée de ſon eſtabliſſement auſſi bien que des premieres faveurs de LOUIS LE JUSTE, & à juger de ſa deſtinée par le cours ordinaire des choſes, elle ne feroit point parvenuë à la gloire où nous la voyons, ſi ce Miniſtre incomparable ne luy en avoit préparé les voyes. C'eſt donc, MON-

MONSEIGNEUR, par un engagement de devoir & de reconnoissance que je viens vous assurer au nom de cette Compagnie la part qu'elle prend en la perte que vous avez faite. Elle est entrée dans vostre douleur par tous les endroits qui vous la pouvoient rendre plus sensible, & elle a compris qu'une union que le merite & la vertu avoit formée ne pouvoit se rompre sans vous remplir le cœur d'amertume. Vous luy ferez la justice de croire, MONSEIGNEUR, que la sincerité anime ses paroles & que vous trouverez tousjours dans les particuliers qui la composent un zele veritable pour vostre personne, & un respect infini pour la memoire de son illustre Fondateur.

DISCOURS *prononcé le* 3. *Juillet* 1684. *par Mr.* BOILEAU DESPREAUX *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr. de* Bezons *Conseiller d'Etat.*

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'huy est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu; & tant de sortes de raisons sembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment mesme où je vous en fais mes remercimens, je ne sçay encore ce que je dois croire. Est-il possible, est-il bien vrai que vous m'avez en effet jugé digne d'estre admis dans cette illustre Compagnie, dont le fameux establissement ne fait guere moins d'hon-

neur à la memoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choses merveilleuses qui ont esté executées sous son ministere? Et que penseroit ce grand Homme? Que penseroit ce sage Chancelier qui a possedé aprés luy la dignité de vostre Protecteur, & aprés lequel vous avez jugé ne pouvoir choisir d'autre Protecteur que le Roy mesme? Que penseroient-ils, dis-je, s'ils me voyoient aujourd'hui entrer dans ce Corps si celebre, l'objet de leurs soins & de leur estime, & où par les loix qu'ils ont establies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, personne ne doit estre receu qui ne soit d'un merite sans reproche, d'un esprit hors du commun, en un mot, semblable à vous? Mais à qui est-ce encore que je succede dans la place que vous m'y donnez? N'est-ce pas à un * Homme également considerable, & par ses grands emplois, & par sa profonde capacité dans les affaires; qui tenoit une des premieres places dans le Conseil, & qui en tant d'importantes occasions a esté honoré de la plus étroite confiance de son Prince, à un Magistrat non moins sage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion.

Je sçai bien, MESSIEURS, & personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de vostre sçavante Assemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité : que la politesse, le sçavoir, la connoissance des belles Lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnestes gens, & que vous ne croyez point remplacer

* Monsieur de Bezons Conseiller d'Estat.

placer indignement un Magiſtrat du premier ordre, un Miniſtre de la plus haute élevation, en lui ſubſtituant un Poëte celebre, un Ecrivain illuſtre par ſes ouvrages, & qui n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon merite luy donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité meſme d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir, qui ſoit digne de la grace dont vous m'honorez ? Seroit-ce un foible Recueil de Poëſies qu'une temerité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens ont fait valoir, pluſtoſt que la beauté des penſées, ni la richeſſe des expreſſions ? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres celebres Heros de la ſçavante Antiquité ? Non, MESSIEURS, vous connoiſſez trop bien la juſte valeur des choſes pour payer d'un ſi grand prix des ouvrages auſſi mediocres que les miens, & pour m'offrir de vous-meſmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi leger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de merite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a pû inſpirer ſi heureuſement pour moy en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir, & j'oſe me flater que je ne vous feray point ſouffrir, en la publiant. La bonté qu'a eû le plus grand Prince du monde en voulant bien que je m'employaſſe avec un de vos plus illuſtres * Ecrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles, cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprés de vous de

* Mr. Racine.

de toutes les qualitez qui me manquent. Elle vous a entierement déterminé en ma faveur. Ouy, MESSIEURS, quelque juste sujet qui dust pour jamais m'interdire l'entrée de vostre Académie, vous n'avez pas crû qu'il fust de vostre équité de souffrir qu'un Homme destiné à parler de si grandes choses, fust privé de l'utilité de vos leçons, ny instruit en d'autre Ecole qu'en la vostre. Et en cela vous avez bien fait voir que lorsqu'il s'agit de vostre auguste Protecteur, quelqu'autre consideration qui vous pust retenir d'ailleurs, vostre zele ne vous laisse plus voir que le seul interest de sa gloire.

Permettez pourtant que je vous desabuse, si vous vous estes persuadez que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moy un Ecrivain capable de soustenir en quelque sorte par la beauté du stile & par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à des plumes comme les vostres, qu'il appartient de faire de tels chefs-d'œuvres, & il n'a jamais conceu de moy une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais qu'au milieu de tant d'Ecrivains celebres qui s'apprestent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat, & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus sublime, un Homme sans fard, & accusé plustost de trop de sincerité que de flaterie contribuast de son travail & de ses conseils à bien faire mettre en jour, & dans toute la naïveté du stile le plus simple, la verité de ces actions, qui estant si peu vraisemblables d'elles-mesmes, ont bien plus besoin d'estre fidellement écrites que fortement exagerées.

En

En effet, MESSIEURS, lorſque des Orateurs & des Poëtes, ou des Hiſtoriens meſme auſſi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déployer ſur une matiere ſi heureuſe toutes les hardieſſes de leur Art, toute la force de leurs expreſſions : Quand ils diront de LOUIS LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a lui ſeul plus fait d'exploits que les autres n'en ont leu, qu'il a plus pris de villes que les autres Rois n'ont ſouhaité d'en prendre : Quand ils aſſeureront qu'il n'y a point de Potentat ſur la terre, quelque ambitieux qu'il puiſſe eſtre, qui dans les vœux ſecrets qu'il fait au Ciel, oſe lui demander autant de proſperitez & de gloire que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince : Quand ils écriront, que ſa conduite eſt maiſtreſſe des évenemens, que la Fortune n'oſeroit contredire ſes deſſeins : Quand ils le peindront à la teſte de ſes armées, marchant à pas de Geant au travers des fleuves & des montagnes, foudroyant les remparts, briſant les rocs, terraſſant tout ce qui s'oppoſe à ſa rencontre ; ces expreſſions paroiſtront ſans doute grandes, riches, nobles, accommodées au ſujet : mais en les admirant, on ne ſe croira point obligé d'y ajoûter foy, & la Verité ſous ces ornemens pompeux pourra aiſément eſtre deſavoüée ou méconnuë.

Mais lorſque des Ecrivains ſans artifice ſe contentant de rapporter fidelement les choſes, & avec toute la ſimplicité de témoins qui dépoſent, pluſtoſt meſme que d'Hiſtoriens qui racontent, expoſeront bien tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis la fameuſe Paix des Pirenées, tout ce que le Roy a fait pour rétablir dans ſes Etats l'ordre,

dre, les loix, la discipline: Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres suivantes il a ajoûtées à son Royaume, toutes les villes qu'il a conquises, tous les avantages qu'il a eûs, toutes les victoires qu'il a remportées sur ses ennemis, l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui seul, une guerre tousjours feconde en prosperitez, une paix encore plus glorieuse. Quand, dis-je, des plumes sinceres, & plus soigneuses de dire vrai que de se faire admirer, articuleront bien tous ces faits disposez dans l'ordre des temps, & accompagnez de leurs veritables circonstances; qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos Voisins, je ne dis pas de nos Alliez, je dis de nos Ennemis mesmes? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puissances diminuées, leurs Etats resserrez dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives mesme ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier que l'année mesme où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrestienté, il a tout à coup, & lors qu'ils le publioient entierement épuisé d'argent, & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait sortir comme de terre dans les Païs-bas deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait subsister abondamment malgré la disette des fourages, & la secheresse de la saison. Pourront-ils nier que tandis qu'avec une de ces armées il faisoit assieger Luxembourg, lui-mesme avec l'autre tenant toutes les villes du Haynaut & du Brabant comme bloquées; par cette conduite toute merveilleuse, ou plustost par une espece d'en-

d'enchantement ſemblable à celui de cette Teſte ſi celebre dans les fables, dont l'aſpect convertiſſoit les hommes en rochers, il a rendu les Eſpagnols immobiles ſpectateurs de la priſe de cette place ſi importante où ils avoient mis leur derniere reſſource: Que par un effet non moins admirable d'un enchantement ſi prodigieux, cet opiniaſtre ennemi de ſa gloire, cet induſtrieux Artiſan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis ſi long-temps à remuer contre lui toute l'Europe, s'eſt trouvé lui-meſme dans l'impuiſſance, pour ainſi dire, de ſe mouvoir, lié de tous coſtez, & reduit, pour toute vengeance, à ſemer des libelles, à pouſſer des cris & des injures? Nos Ennemis, je le repete, pourront-ils nier toutes ces choſes? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au meſme temps que ces merveilles s'executoient dans les Pays-bas, noſtre armée navale ſur la mer Mediterranée, aprés avoir forcé Alger à demander la paix, faiſoit ſentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juſte punition de ſes inſolences & de ſes perfidies, enſeveliſſoit ſous les ruines de ſes Palais & de ſes Maiſons cette ſuperbe ville plus aiſée à détruire qu'à humilier? Non ſans doute, nos Ennemis n'oſeroient démentir des verités ſi reconnuës; ſur tout lorſqu'ils les verront écrites avec cet air ſimple & naïf, & dans ce caractere de ſincerité & de vrai-ſemblance, qu'au défaut des autres choſes, je ne deſeſpere pas abſolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Hiſtoire.

Mais comme cette ſimplicité meſme, toute ennemie qu'elle eſt de l'oſtentation & du faſte, a pourtant ſon art, ſa methode, ſes agrémens; où pourrois-je mieux puiſer cet art & ces agrémens que dans la ſource meſme de toutes les dé-

délicatesses, dans cette Académie qui tient depuis si long-temps en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de nostre langue? C'est donc, MESSIEURS, ce que j'espere aujourd'hui trouver parmi vous, c'est ce que j'y viens estudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux! si par mon assiduité à vous cultiver, par mon adresse à vous faire parler sur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoissances & de vos secrets. Plus heureux encore! si par mes respects, & par mes sinceres soûmissions je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoissance que j'auray toute ma vie de l'honneur inesperé que vous m'avez fait.

RE'PONSE *de Mr. l'Abbé* DE LA CHAMBRE, *au Discours de Mr.* Boileau Despreaux *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

CE concours extraordinaire de tant de Personnes de qualité & de merite, que vostre grande reputation nous a attirées icy; ce doux & agreable murmure d'applaudissemens & de loüanges sur l'éloquent Discours que vous venez de prononcer: cette demonstration de joye si bien peinte sur le visage & dans les yeux de la Compagnie, marquent assez que vous estiez tres-digne d'entrer dans cette lice d'honneur où nous courons tous à l'envi; que vous meritiez que l'on vous en applanist le chemin, & que l'on

vous

vous en ouvrist sans plus differer toutes les barrieres ; que nous ne pouvions mieux ny plus avantageusement remplir la place de celuy * de nos Athletes qui a fourni avec tant de succés la carriere la plus longue, & qui se trouvoit par son ancienneté à la teste de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

Sa personne nous estoit chere par bien des endroits & par plusieurs considerations publiques & particulieres. Il s'estoit rendu recommandable parmi nous, par l'alliance & la liaison estroite qu'il avoit contractée de longue main avec l'illustre Monsieur Conrart, que l'on doit regarder comme le premier Instituteur & le premier Fondateur, non pas de cette ACADEMIE glorieuse & triomphante qui a pris un si grand vol, revestuë de la pourpre des Cardinaux & des Chanceliers ; protegée par le plus grand Roy de la Terre, logée dans son propre Palais, remplie de Princes de l'Eglise & du Senat, de Ministres, de Ducs & Pairs, de Conseillers d'Etat, de Plenipotentiaires, de Gouverneurs de Provinces, de Chevaliers de l'Ordre, qui se dépouillant tous de leur grandeur, & quittant leurs qualitez à la porte de cette Salle, se trouvent heureusement confondus pesle-mesle dans la foule d'une infinité d'excellens Auteurs, Historiens, Poëtes, Philosophes, Orateurs, sans distinction & sans preséance quelconque. Nous ne reconnoissons point, dis-je, cet homme incomparable pour Fondateur de cette celebre & florissante Académie: nous n'avons garde de démentir nostre origine qui est toute celeste : elle descend des Dieux,

* Monsieur de Bezons Conseiller d'Etat.



Dieux, pour parler leur langage & le vostre, MONSIEUR; mais nous l'avoüons pour Instituteur de cette petite ACADEMIE naissante, formée seulement de sept ou huit personnes d'élite, que l'amour des Lettres avoit rassemblez pour conferer ensemble des productions de leur esprit, & pour se perfectionner mutuellement.

Dans cette Ecole d'honneur, de politesse & de sçavoir, l'on ne s'en faisoit point accroire, l'on ne s'entestoit point de son pretendu merite, l'on n'y opinoit point tumultuairement & en desordre ; personne n'y disputoit avec altercation & aigreur, les defauts estoient repris avec douceur & modestie, les avis receus avec docilité & soumission: bien loin d'avoir de la jalousie les uns des autres, l'on se faisoit un honneur & un merite de celuy de ses Confreres, dont on se glorifioit plus que du sien propre. Au lieu d'insulter aux foiblesses inseparablement attachées à l'humanité, (disons-le hardiment, pourquoy le dissimuler ?) & encore plus à la profession des Lettres humaines qui semble en devoir estre plus exempte que les autres, & qui l'est moins en effet par un malheur déplorable, par une estrange fatalité que Dieu a permise pour nous humilier tous tant que nous sommes ; l'on se faisoit une loy expresse de cacher les défauts de son prochain, de les étoufer dans le sein de la Compagnie, d'en dérober la connoissance aux estrangers, sans s'estudier à en regaler ceux de dehors, ou à en divertir le Public par de sanglantes railleries aux despens des particuliers & de ses plus chers amis : jamais semblables à ces arbres sauvages qui ne croissent que sur les ruines des grands édifices.

Là chacun s'efforçoit de devenir de jour en jour

jour plus ſçavant & plus vertueux, l'on aſpiroit ſans ceſſe au ſommet de la perfection & de la ſageſſe, ſans s'imaginer fauſſement que l'on y eſtoit deſja parvenu, ſans ſe flater d'une douce & agreable réverie cauſée par les illuſions de l'amour propre, qu'on laiſſoit les autres bien loin derriere, hors d'eſtat d'y pouvoir jamais atteindre. Aveugle & maudite prévention ! qui a perdu de tout temps une infinité de bons Eſprits, & qui regne aujourd'hui plus que jamais, à la honte d'un ſiecle auſſi poli & auſſi éclairé que le noſtre.

Là chacun eſtoit maiſtre & diſciple à ſon tour, chacun donnoit & recevoit, tout le monde contribuoit à un ſi agreable commerce ; inégaux, mais tousjours d'accord : celuy qui eſtoit repris & corrigé, s'eſtimoit plus heureux que celui qui corrigeoit ; le vaincu s'en retournoit plus glorieux, plus ſatisfait, & plus chargé de dépouilles, que le vainqueur.

Heureux temps ! où (pour me ſervir des propres termes tousjours ſi élegans de noſtre fidele Hiſtorien *) *comme dans un âge d'or, avec toute l'innocence & toute la liberté des premiers ſiecles, ſans bruit & ſans pompe, & ſans autres loix que celle de l'amitié ; l'on gouſtoit enſemble tout ce que la ſocieté des eſprits & la vie raiſonnable ont de plus doux & de plus charmant.*

Nous ne ſçaurions trop le reconnoiſtre & le publier, nous ne ſçaurions trop faire valoir un Homme qui dans ſon genre n'aura peut-eſtre jamais ſon pareil. C'eſt à Monſieur Conrart, Fondateur de cette Ecole, la ſource de tout ce qui a paru depuis de grand dans l'Empire des Let-

* Mr. Peliſſon Maiſtre des Requeſtes.

Lettres Françoiſes, que nous devons la premiere idée de noſtre eſtabliſſement ; que nous ſommes encore redevables de l'illuſtre Confrere auquel vous ſuccedez, MONSIEUR. Il avoit pris plaiſir de le former, de luy donner du gouſt pour les belles Lettres, de luy inſpirer de l'ardeur pour les exercices de l'Académie ; il luy en avoit menagé l'entrée & ouvert toutes les portes ; & il l'eſtimoit tant, qu'il l'a choiſi à ſa mort pour l'interprete de ſes dernieres volontez, & l'arbitre des differends de ſa Famille. Tellement que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans raiſon, & en m'écartant beaucoup de mon ſujet, que j'en ay parlé icy un peu trop au long, à la verité, je le ſens bien ; mais par un excés d'amour & de tendreſſe, que vous me pardonnerez d'autant plus volontiers, MESSIEURS, que vous en auriez tous eſté coupables comme moy.

Si la main qui nous a donné Monſieur de Bezons, eſtoit ſi precieuſe, la place qu'il a occupée, nous eſtoit tout d'une autre conſideration, puiſque c'eſtoit celle-là meſme qu'a remplie pendant prés de huit ans Monſeigneur le Chancelier SEGUIER, lorſqu'il voulut bien faire l'honneur à la Compagnie d'y prendre ſeance comme ſimple ACADEMICIEN, quoy qu'il fuſt déja Garde des Seaux, & qu'on euſt parlé de le faire Comprotecteur avec le Grand Cardinal de RICHELIEU ; pour diſtinguer en quelque ſorte un merite ſi fort élevé au deſſus des autres, à quoy ſa modeſtie naturelle & ſa reconnoiſſance pour ſon bienfacteur s'opposerent formellement.

Vous vous appercevez ſans doute, MESSIEURS, que je me fais icy une grande violence, & que j'ay toutes les peines du monde à me

me retenir ſur la pente naturelle de mon cœur, qui me porteroit à dire quelque choſe à la loüange de ce Grand Chancelier, dont je me confeſſeray éternellement redevable, quelques marques que je luy aye données de ma gratitude. Mais il ſiéroit mal à un Directeur de l'Academie d'en enfraindre les loix, & de ne ſe pas contenir dans les bornes qu'il preſcrit aux autres. Ainſi je me renferme dans moy-meſme, ſans me répandre au dehors ſur un ſujet qui fait la plus douce de mes penſées, & je rentre dans ma matiere ſans en plus ſortir.

Cette place fut d'un bon augure, d'un heureux préſage, & porta bonheur à noſtre illuſtre Confrere. Le Chef de la Juſtice goûta ſon eſprit, le prit en amitié, fit valoir ſes ſervices auprés du Prince ſuivant la paſſion dominante qu'il a toûjours euë pour le vray merite, & pour contribuër à ſon élevation, d'Avocat Général au Grand Conſeil, il fut envoyé Intendant en Languedoc. A ſon retour, il fut nommé Conſeiller d'Eſtat ordinaire, employé dans les plus delicates Commiſſions de la Couronne. Il ſoûtint merveilleuſement bien ce choix. Il avoit un talent tout particulier pour démeſler les affaires, quelque embaraſſées & quelque épineuſes qu'elles fuſſent. Ses lumieres vives & penetrantes le faiſoient d'abord entrer juſques dans les replis les plus cachez, percer d'un clin d'œuil dans ces antres tenebreux & profonds du cœur humain & de la chicane.

Ce Palais retentit encore des oracles qu'il y a rendus alternativement, & comme Aſſeſſeur du Prince, & comme Membre & Directeur de l'Academie Françoise: paſſant d'un Tribunal à un autre, aprés avoir jugé des differends

des Parties, de la deſtinée des hommes, fixé par ſes Arreſts le repos des familles ; il venoit décider des differentes façons de parler, du bon & du mauvais uſage des phraſes & des mots, fixer & embellir noſtre langue : car il eut le plaiſir de voir dans la ſuite des temps cette Salle metamorphoſée en Parnaſſe ; de Temple de Themis devenir le Temple d'Apollon & des Muſes, par la deſtination d'un Prince qui agit toûjours avec tant de diſcernement & de ſageſſe.

LOUIS LE GRAND a ordonné dans le fort de la guerre, que ce meſme lieu où l'on avoit de tout temps rendu la juſtice aux particuliers, dans le ſouverain & le plus auguſte Tribunal de ſon Royaume, fuſt publiquement conſacré à rendre juſtice doreſnavant à la vertu, au ſçavoir & à l'éloquence ; qu'on n'y intentaſt plus de procez que contre l'ignorance & la barbarie, que Sa Majeſté voudroit pouvoir bannir de ſon Royaume, comme tant d'autres monſtres qu'elle a glorieuſement exterminez. Pour cet effet LOUIS LE GRAND a fait aſſembler ſous un meſme lambris ces Morts immortels, ces Precepteurs perpetuels du Genre humain, les Auteurs de toutes les nations, & de tous les ſiecles les plus élegans & les plus polis, avec ceux qui honorent noſtre Siecle & noſtre Patrie par leurs conferences & par leurs écrits, & qui ſont, ſi je l'oſe dire, autant de livres parlans & animez.

Nous voyons, MONSIEUR, avec plaiſir une partie de ces belles qualitez reünies en vous, & d'autres d'auſſi grand poids & de plus d'uſage pour noſtre commerce : vos ſeuls Ouvrages nous peuvent tenir lieu de tout. C'eſt-là qu'on trouve un genie libre & heureux, de la ſublimité & de l'élevation, un tour incomparable de vers, un
ſtile

ſtile nombreux & periodique, plein de grace & de majeſté, quelque choſe d'harmonieux qui transporte & qui ravit l'ame, par de beaux accords plus durables & auſſi touchans que ceux de la Muſique; par tout un grain de ce ſel Attique qui ſeul a preſervé de la corruption les Ouvrages des Anciens, ſur leſquels vous avez encheri par une noble & loüable émulation: Bien loin de tomber dans une imitation baſſe & ſervile, qui n'oſeroit porter ſes pas quaſi qu'en tremblant ſur les veſtiges d'autruy, vous redreſſez ſouvent vos conducteurs & vos guides, par une heureuſe hardieſſe, qu'il vous plaiſt qualifier de temerité; vous les ramenez dans le bon chemin, quand ils s'en ſont égarez.

De ſorte que nous n'euſmes jamais tant ſujet de nous conſoler & d'eſſuyer nos larmes, à la cheute, helas! trop frequente de ces Etoiles de la premiere grandeur, de ces Aſtres bien faiſans, qui toſt ou tard ſont confinez dans un climat obſcur, dans les tenebres du tombeau, quoy qu'ils deuſſent briller pour toûjours ſur noſtre hemiſphere, & nous communiquer ſans ceſſe leurs influences & leurs lumieres.

C'eſt ſur ce parallele de ce que nous avons perdu, & de ce que nous recouvrons aujourd'huy, Monsieur, en vous, que je me ſerois reſerré avec une extrême ſatisfaction, ſi vous m'euſſiez donné pluſtoſt part de voſtre arrivée, ſi vous m'euſſiez laiſſé plus de temps pour me reconnoiſtre, pour me preparer à vous recevoir, pour prendre nos habits de ceremonie, & faire les honneurs du Louvre, à quoy je ne m'attendois nullement à la veille de ſortir de Charge: mon temps meſme eſt expiré, & m'a eſté prolongé par tolerance & par grace ſpeciale.

Un excellent Ouvrier comme vous, devoit bien penser que l'on ne met pas en œuvre du soir au lendemain, le Marbre, le Bronze & le Porphyre; qu'il est plus mal-aisé d'employer ces matieres precieuses, que les communes. Les grands sujets sont plus difficiles à traiter, & demandent plus de temps que les mediocres & les vulgaires. Prenez-vous-en donc à vous-mesme, MONSIEUR, si je réponds si mal à vôtre attente, si je me tais dans une si belle occasion qui s'est offerte trop tard à moy de parler. C'est un sacrifice qui me couste beaucoup plus qu'une harangue préméditée & dans les formes.

Je me contente de suivre les sentimens de mon cœur, aussi plein de passion & d'estime pour vostre rare merite, que feu mon Pere en avoit pour un autre vous-mesme, pour ce cher Frere *, à qui il a servi autrefois, par une heureuse conjoncture, d'Introducteur dans cette Assemblée : nous en conservons cherement le souvenir, quoi que nous en ayons si peu joüi. Vous l'allez faire revivre à nos yeux avec plaisir, & en renouveller sans cesse l'agreable idée.

Permettez-moi donc de finir, en vous disant pour tout éloge, quelque ennemy déclaré que vous soyez des loüanges, qu'il vous est bien doux, & bien glorieux, d'estre en partie cause que nostre nouvel Alexandre ne tombera point dans la jalousie que prit l'ancien contre Achille, de ce qu'il n'avoit pas Homere comme luy pour décrire ses beaux faits, & pour trompette de ses loüanges.

Nous en comptons heureusement plusieurs dans

* Monsieur Gilles Boileau.

dans nostre Corps, qui animez d'une noble & genereuse ardeur se joindront à vous dans un si beau dessein, & qui tous ensemble, s'ils ne peuvent égaler leurs éloges à ses vertus heroïques, comme nous en desesperons, feront du moins connoistre à toute la Terre, par leurs efforts impuissans, que LOUIS LE GRAND n'a jamais pû estre égalé par qui que ce soit; pas mesme par le sublime & le merveilleux de la Poësie qui n'y aura pû atteindre: qu'il aura glorieusement surmonté tout le Monde, & qu'il s'est encore rendu aussi maistre absolu de luy-mesme, que des autres, par une moderation sans exemple inconnuë à tous les Conquerans.

DISCOURS *prononcé le 2. Janvier 1685. par Mr.* THOMAS CORNEILLE *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr. P.* Corneille *son frere.*

MESSIEURS,

J'ay souhaité avec tant d'ardeur l'honneur que je reçois aujourd'hui, & mes empressemens à le demander, vous l'ont marqué en tant de rencontres, que vous ne pouvez douter que je ne le regarde comme une chose, qui en remplissant tous mes désirs, me met en estat de n'en plus former. En effet, MESSIEURS, jusqu'où pourroit aller mon ambition, si elle n'estoit pas entierement satisfaite? M'accorder une place parmi vous, c'est me la donner dans la plus illustre Compagnie, où les belles Lettres ayent jamais ouvert l'entrée.

Pour bien concevoir de quel prix elle eſt, je n'ay qu'à jetter les yeux ſur tant de grands Hommes, qui élevez aux premieres Dignitez de l'Egliſe & de la Robe, comblez des honneurs du Miniſtere, diſtinguez par une naiſſance qui leur fait tenir les plus hauts rangs à la Cour, ſe ſont empreſſez à eſtre de voſtre Corps. Ces Dignitez éminentes, ces honneurs du Miniſtere, la ſplendeur de la naiſſance, l'élevation du rang, tout cela n'a pû leur perſuader, que rien ne manquoit à leur merite. Ils en ont cherché l'accompliſſement dans les avantages que l'eſprit peut procurer à ceux, en qui l'on voit les rares talens qui ſont voſtre heureux partage: & pour perfectionner ce qui les mettoit au deſſus de vous, ils ont fait gloire de vous demander des places qui vous égalent à eux. Mais, Messieurs, il n'y a point lieu d'en eſtre ſurpris. On aſpire naturellement à s'acquerir l'immortalité; & où peut-on plus ſeurement l'acquerir que dans une Compagnie, où toutes les belles connoiſſances ſe trouvent ramaſſées, pour communiquer à ceux qui ont l'honneur d'y entrer, ce qu'elles ont de ſolide, de délicat, & de digne d'eſtre ſceu? Car dans les ſciences meſmes il y des choſes qu'on peut négliger comme inutiles, & je ne ſçay ſi ce n'eſt point un défaut dans un ſçavant homme que de l'eſtre trop. Pluſieurs de ceux à qui l'on donne ce nom, ne doivent peut-eſtre qu'au bonheur de leur memoire ce qui les met au rang des Sçavans. Ils ont beaucoup leu, ils ont travaillé à s'imprimer fortement tout ce qu'ils ont leu, & chargez de l'indigeſte & confus amas de ce qu'ils ont retenu ſur chaque matiere, ce ſont des Bibliotheques vivantes, preſtes à fournir diverſes recherches ſur tout ce qui peut tomber en diſ-

diſpute ; mais ces richeſſes ſemées dans un fond qui ne produit rien de ſoy, les laiſſent ſouvent dans l'indigence. Aucune lumiere qui vienne d'eux, ne débrouille ce cahos. Ils diſent de grandes choſes, qui ne leur couſtent que la peine de les dire, & avec tout leur ſçavoir eſtranger, on pourroit avoir ſujet de demander s'ils ont de l'eſprit.

Ce n'eſt point, MESSIEURS, ce qu'on trouve parmi vous. La plus profonde érudition s'y rencontre, mais dépouillée de ce qu'elle a ordinairement d'épineux & de ſauvage. La Philoſophie, la Theologie, l'Eloquence, la Poëſie, l'Hiſtoire, & les autres Connoiſſances qui font éclater les dons que l'eſprit reçoit de la nature, vous les poſſedez dans ce qu'elles ont de plus ſublime; tout vous en eſt familier; vous les maniez comme il vous plaiſt, mais en grands Maiſtres, tousjours avec agrément, tousjours avec politeſſe; & ſi dans les Chef-d'œuvres qui partent de vous, & qui ſont les modeles les plus parfaits qu'on ſe puiſſe propoſer dans toute ſorte de genres d'écrire, vous tirez quelque utilité de vos lectures ; ſi vous vous ſervez de quelques penſées des Anciens pour mettre les voſtres dans un plus beau jour, ces penſées tiennent tousjours plus de vous, que de ceux qui vous les preſtent. Vous trouvez moyen de les embellir par le tour heureux que vous leur donnez. Ce ſont à la verité des diamans, mais vous les taillez, vous les enchaſſez avec tant d'art, que la maniere de les mettre en œuvre paſſe tout le prix qu'ils ont d'eux-meſmes.

Si des excellens Ouvrages dont chacun de vous choiſit la matiere ſelon ſon genie parti-

culier, je viens à ce grand & laborieux travail qui fait le sujet de vos Assemblées, & pour lequel vous unissez tous les jours vos soins, quelles loüanges, MESSIEURS, ne doit-on pas vous donner pour cette constante application avec laquelle vous vous attachez à nous aider à développer ce qu'on peut dire qui fait en quelque facon l'essence de l'homme? L'homme n'est homme principalement que parce qu'il pense. Ce qu'il conçoit au dedans, il a besoin de le produire au dehors, & en travaillant à nous apprendre à quel usage chaque mot est destiné, vous cherchez à nous apprendre à quel usage chaque mot est destiné, vous cherchez à nous donner des moyens certains de montrer ce que nous sommes. Par ce secours, attendu de tout le monde avec tant d'impatience, ceux qui sont assez heureux pour penser juste, auront la mesme justesse à s'exprimer, & si le Public doit tirer tant d'avantages de vos sçavantes & judicieuses décisions, que n'en doivent point attendre ceux, qui estant receus dans ces Conferences où vous répandez vos lumieres si abondamment, peuvent les puiser jusques dans leur source?

Je me voy presentement de ce nombre heureux, & dans la possession de ce bonheur, j'ay peine à m'imaginer que je ne m'abuse pas. Je le repete, MESSIEURS, une Place parmi vous donne tant de gloire, & je la connois d'un si grand prix, que si le succés de quelques Ouvrages que le Public a receus de moy assez favorablement, m'a fait croire quelquefois que vous ne desaprouveriez pas l'ambitieux sentiment qui me portoit à la demander, j'ay desesperé de pouvoir jamais en estre digne, quand les obstacles qui m'ont jusques ici empesché de l'obtenir, m'ont

m'ont fait examiner avec plus d'attention quelles grandes qualitez il faut avoir pour réüssir dans une entreprise si relevée. Les illustres Concurrens qui ont emporté vos suffrages toutes les fois que j'ay osé y prétendre, m'ont ouvert les yeux sur mes esperances trop présomptueuses. En me montrant ce merite consommé qui les a fait recevoir si-tost qu'ils se sont offerts, ils m'ont fait voir ce que je devois tascher d'acquerir pour estre en estat de leur ressembler. J'ay rendu justice à vostre discernement, & me la rendant en mesme temps à moy-mesme, j'ay employé tous mes soins à ne me pas laisser inutiles les fameux exemples que vous m'avez proposez.

J'avoüe, MESSIEURS, que quand aprés tant d'épreuves, vous m'avez fait la grace de jetter les yeux sur moy, vous m'auriez mis en péril de me permettre la vanité la plus condamnable, si je ne m'estois assez fortement étudié pour n'oublier pas ce que je suis. Je me serois peut-estre flatté, qu'enfin vous m'auriez trouvé les qualitez que vous souhaitez dans des Academiciens dignes de ce nom, d'un goust exquis, d'une penetration entiere, parfaitement éclairez, en un mot tels que vous estes. Mais, MESSIEURS, l'honneur qu'il vous a plû de me faire, quelque grand qu'il soit, ne m'aveugle point. Plus vostre consentement à me l'accorder a esté prompt, & si je l'ose dire, unanime, plus je voy par quel motif vous avez accompagné vôtre choix d'une distinction si peu ordinaire. Ce que mes défauts me défendoient d'esperer de vous, vous l'avez donné à la memoire d'un Homme que vous regardiez comme un des principaux ornemens de vostre Corps. L'estime particuliere que vous avez toûjours euë pour

luy, m'attire celle dont vous me donnez des marques si obligeantes. Sa perte vous a touchez, & pour le faire revivre parmi vous autant qu'il vous est possible, vous avez voulu me faire remplir sa place, ne doutant point que la qualité de Frere qui l'a fait plus d'une fois vous solliciter en ma faveur, ne l'eust engagé à m'inspirer les sentimens d'admiration qu'il avoit pour toute vostre illustre Compagnie. Ainsi, MESSIEURS, vous l'avez cherché en moy, & n'y pouvant trouver son merite, vous vous estes contentez d'y trouver son nom.

Jamais une perte si considerable ne pouvoit être plus imparfaitement reparée, mais pour vous rendre l'inégalité du changement plus supportable, songez, MESSIEURS, que lors qu'un siecle a produit un homme aussi extraordinaire qu'il l'estoit, il arrive rarement que ce mesme siecle en produise d'autres capables de l'égaler. Il est vray que celuy où nous vivons est le siécle des miracles, & j'ay sans doute à rougir d'avoir si mal profité de tant de leçons que j'ay receuës de sa propre bouche par cette pratique continuelle que me donnoit avec luy la plus parfaite union qu'on ait jamais veuë entre deux freres; quand d'heureux genies, qui ont esté privez de cet avantage, se sont élevez avec tant de gloire, que tout ce qui a paru d'eux a esté le charme de la Cour & du Public. Cependant, quand même l'on pourroit dire que quelqu'un l'eust surpassé, luy qu'on a mis tant de fois au dessus des Anciens, il seroit tousjours tres-vray que le Theatre François luy doit tout l'esclat où nous le voyons. Je n'ose, MESSIEURS, vous en dire rien de plus. Sa perte qui vous est sensible à tous, est si particuliere pour moy, que j'ay peine à souf-

tenir

tenir les triſtes idées qu'elle me preſente. J'ajouſteray ſeulement qu'une des choſes qui vous doit le plus faire cherir ſa memoire, c'eſt l'attachement que je luy ay tousjours remarqué pour tout ce qui regardoit les intereſts de l'Académie. Il montroit par là combien il avoit d'eſtime pour tous les Illuſtres qui la compoſent, & reconnoiſſoit en meſme temps les bienfaits dont il avoit eſté honoré par M. le Cardinal de Richelieu qui en eſt le Fondateur. Ce grand Miniſtre, tout couvert de gloire qu'il eſtoit par le floriſſant eſtat où il avoit mis la France, ſe reſpondit moins de l'éternelle durée de ſon nom pour avoir executé avec des ſuccez preſqu'incroyables les ordres receus de LOUIS LE JUSTE, que pour avoir eſtabli la celebre Compagnie dont vous ſouſtenez l'honneur avec tant d'éclat. Il n'employa ni le bronze, ni l'airain pour leur confier les differentes merveilles qui rendent fameux le temps de ſon Miniſtere. Il s'en repoſa ſur voſtre reconnoiſſance, & ſe tint plus aſſuré d'atteindre par vous juſqu'à la poſterité la plus reculée, que par les deſſeins de l'hereſie renverſée, & par l'orgueil ſi ſouvent humilié d'une Maiſon, fiere de la longue ſuite d'Empereurs qu'il y a plus de deux ſiecles qu'elle donne à l'Allemagne. Sa mort vous fut un coup rude. Elle vous laiſſoit dans un eſtat qui vous donnoit tout à craindre, mais vous eſtiez reſervez à des honneurs éclatans, & en attendant que le temps en fuſt venu, un des plus grands Chanceliers que la France ait eus, prit ſoin de vous conſoler de cette perte. L'amour qu'il avoit pour les belles Lettres luy inſpira le deſſein de vous attirer chez luy. Vous y receûtes tous les adouciſſe-

mens que vous pouviez esperer dans vostre douleur d'un Protecteur zelé pour vos avantages. Mais, MESSIEURS, jusqu'où n'allerent-ils point quand le Roy luy-mesme vous logeant dans son Palais, & vous approchant de sa Personne sacrée, vous honora de ses graces & de sa protection? Vostre fortune est bien glorieuse, mais n'a-t-elle rien qui vous estonne? L'ardeur qui vous porte à reconnoistre les bontez d'un si grand Prince, quelque pressée qu'elle soit par les miracles continuels de sa vie, n'est-elle point arrestée par l'impuissance de vous exprimer? Quoy que nostre langue abonde en paroles, & que toutes les richesses vous en soient connuës, vous la trouvez sans doute sterile, quand voulant vous en servir pour expliquer ces miracles, vous portez vostre imagination au de-là de ce qu'elle peut vous fournir sur une si vaste matiere. Si c'est un malheur pour vous de ne pouvoir satisfaire vostre zele par des expressions qui égalent ce que l'Envie elle-mesme ne peut se défendre d'admirer, au moins vous en pouvez estre consolez par le plaisir de connoistre que quelque foibles que pussent estre ces expressions, la gloire du Roi n'y sçauroit rien perdre. Ce n'est que pour relever les actions mediocres qu'on a besoin d'éloquence. Ses ornemens si necessaires à celles qui ne brillent point par elles-mesmes, sont inutiles pour ces Exploits surprenans qui approchent du prodige, & qui estant crus, parce qu'on en est témoin, ne laissent pas de nous paroistre incroyables.

Quand vous diriez seulement, LOUIS LE GRAND *a soûmis une Province entiere en huit jours, dans la plus forte rigueur de l'Hiver. En vingt-quatre heures il s'est rendu Maistre de quatre Villes*

Villes assiegées tout à la fois. Il a pris soixante places en une seule Campagne. Il a resisté luy seul aux Puissances les plus redoutables de l'Europe, liguées ensemble pour empêcher ses Conquestes. Il a rétabli ses Alliez. Aprés avoir imposé la Paix, faisant marcher la justice pour toutes armes, il s'est fait ouvrir en un mesme jour les portes de Strasbourg & de Casal, qui l'ont reconnu pour leur Souverain. Cela est tout simple, cela est uni; mais cela remplit l'esprit de si grandes choses, qu'il embrasse incontinent tout ce qu'on n'explique pas, & je doute que ce grand Panegyrique qui a cousté tant de soins à Pline le Jeune, fasse autant pour la gloire de Trajan, que ce peu de mots, tout desnuez qu'ils sont de ce fard qui embellit les objets, seroit capable de faire pour celle de nostre Auguste Monarque.

Il est vray, MESSIEURS, qu'il n'en seroit pas de mesme si vous vouliez faire la peinture des rares vertus du Roy. Où trouveriez-vous des termes pour representer assez dignement cette grandeur d'ame, qui l'eslevant au dessus de tout ce qu'il y a de plus noble, de plus heroïque & de plus parfait, c'est à dire de luy-mesme, le fait renoncer à des avantages, que d'autres que luy rechercheroient aux dépens de toutes choses? Aucune Entreprise ne luy a manqué. Pour se tenir assuré de réüssir dans les Conquestes les plus importantes, il n'a qu'à vouloir tout ce qu'il peut. La Victoire qui l'a suivi en tous lieux, est tousjours preste à l'accompagner, elle tasche de toucher son cœur par ses plus doux charmes. Il a tout vaincu, il veut la vaincre elle-mesme, & il se sert pour cela des armes d'une moderation qui n'a point d'exemple. Il s'arreste au milieu de ses triomphes; il offre la Paix; il en prescrit les

les conditions, & ces conditions se trouvent si justes, que ses Ennemis sont obligez de les accepter. La jalousie où les met la gloire qu'il a d'estre seul Arbitre du destin du monde, leur fait chercher des difficultez pour troubler le calme qu'il a restabli. On luy declare de nouveau la guerre. Cette declaration ne l'ébranle point. Il offre la paix encore une fois, & comme il sçait que la Treve n'a aucunes suites, qui en puissent autoriser la rupture, il laisse le choix de l'une ou de l'autre. Ses Ennemis balancent long-temps sur la resolution qu'ils doivent prendre. Il voit que leur avantage est de consentir à ce qu'il leur offre. Pour les y forcer, il attaque Luxembourg. Cette Place, imprenable pour tout autre, se rend en un mois, & auroit moins resisté, si pour épargner le sang de ses Officiers & de ses Soldats, ce sage Monarque n'eust ordonné que l'on fist le Siege dans toutes les formes. La victoire qui cherche tousjours à l'éblouïr, lui fait voir que cette prise luy respond de celle de toutes les Places du Païs-Bas Espagnol. Elle parle sans qu'elle puisse se faire écouter. Il persiste dans ses propositions de Treve, elle est enfin acceptée, & voilà l'Europe dans un plein repos.

Que de merveilles renferme cette grandeur d'ame, dont j'ay osé faire une foible esbauche! C'est à vous, MESSIEURS, à traiter cette matiere dans toute son estenduë. Si nostre Langue ne vous preste point dequoy luy donner assez de poids & de force, vous suppléerez à cette sterilité par le talent merveilleux que vous avez de faire sentir plus que vous ne dites. Il faut de grands traits pour les grandes choses que le Roy a faites, de ces traits qui montrent tout d'une seule veuë, & qui offrent à l'imagination

ce

ce que les ombres du tableau nous cachent Quand vous parlerez de sa vigilance exacte, & tousjours active pour ce qui regarde le bien de ses Peuples, la gloire de ses Estats, & la Majesté du Trosne ; de ce zele ardent & infatigable, qui luy fait donner ses plus grands soins à destruire entierement l'Heresie, & à restablir le culte de Dieu dans toute sa pureté ; & enfin de tant d'autres qualitez augustes, que le Ciel a voulu unir en luy pour le rendre le plus grand de tous les Hommes, si vous trouvez la matiere inépuisable, vostre adresse à executer heureusement les plus hauts desseins, vous fera choisir des expressions si vives, qu'elles nous feront entrer tout d'un coup dans tout ce que vous voudrez nous faire entendre. Par l'ouverture qu'elles donneront à nostre esprit, nos reflexions nous meneront jusques où vous entreprendrez de les faire aller, & c'est ainsi que vous remplirez parfaitement toute la grandeur de vostre sujet.

Quel bonheur pour moy, MESSIEURS, de pouvoir m'instruire sous de si grands Maistres ! Mes soins si assidus à me trouver dans vos Assemblées pour y profiter de vos leçons, vous feront connoistre, que si l'honneur que vous m'avez fait passe de beaucoup mon peu de merite, du moins vous ne pouviez le respandre sur une personne qui le receust avec des sentimens plus respectueux & plus remplis de reconnoissance.

DISCOURS *prononcé le même jour 2. Janvier 1685. par Mr.* BERGERET *lorsqu'il fut reçu à la place de Mr. de* Cordemoi.

MESSIEURS,

La grace que vous avez eu la bonté de m'accorder, me fait bien sentir dans ce moment ce que j'avois souvent pensé : que comme il n'est rien de plus avantageux pour un homme qui aime les Lettres, que d'avoir une place dans vôtre illustre Compagnie, il n'est rien aussi de plus difficile que de vous en remercier par un Discours, & de parler publiquement devant ceux que toute la France écoute comme les Oracles de nostre Langue.

J'ay desja esprouvé plus d'une fois que dés qu'on veut penser avec attention à l'Académie Françoise aussi-tost l'imagination se trouve remplie & estonnée de tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Empire des Lettres ; dans ce vaste Empire qui n'est borné ni par les montagnes, ni par les mers, qui comprend toutes les Nations & tous les siecles ; dans lequel les plus grands Princes du monde ont tenu à honneur d'avoir quelque place, & où, MESSIEURS, vous avez l'avantage de posseder le premier rang.

J'avouë que si j'entreprenois de parler de toutes les sortes de merites qui font la gloire de l'Académie Françoise, je tomberois bien-tost dans le desordre ; & il ne me serviroit de rien d'avoir quelque habitude de parler en public, & d'en avoir fait le ministere plusieurs années, en parlant

lant pour le Roy dans un des Parlemens de son Royaume.

Mais je sçay, MESSIEURS, que dans les occasions comme celle où je me trouve, vous n'aimez pas qu'on parle de vous en vostre presence : & que pour suivre vos intentions, il faut, au lieu de vos loüanges, ne vous faire entendre que les éloges des Protecteurs de l'Académie, & de la personne à qui vous donnez un successeur. Et alors la consideration que vous avez pour eux, vous fait écouter favorablement tout ce qu'on en dit ; quoy que bien au dessous de leur merite, & de la maniere éloquente dont vous le diriez vous-mesmes.

J'avois l'honneur de connoistre l'Illustre Academicien dont j'occupe aujourd'hui la place ; & je souhaiterois, MESSIEURS, d'en avoir encore le merite, & de pouvoir ainsi vous consoler de sa perte en la reparant. Il avoit joint toutes les vertus morales & Chrestiennes aux plus riches talens de l'esprit. Il estoit sçavant dans la Jurisprudence, dans la Philosophie, dans l'Histoire ; & ce qui estoit encore en lui au dessus de toutes ces Sciences qui s'aquierent par le travail, c'estoit une certaine presence d'esprit qui ne s'acquiert point, & qui le rendoit capable de parler sans preparation, avec autant d'ordre & de netteté qu'on peut en avoir en escrivant avec le plus de loisir.

Mais je ne sçaurois rien dire qui lui fasse plus d'honneur, que ce qu'il a écrit luy-mesme. Ces beaux & sçavans Traitez de Physique, cette belle & grande Histoire de nos Rois, sont des monumens qui ne periront jamais. La mort ne luy a pas laissé achever ce dernier ouvrage ; mais quoy qu'il y manque pour estre entier, il ne manquera

rien

rien à la reputation de l'Auteur. On estimera tousjours ce qu'il aura écrit ; & on regrettera tousjours ce qu'il n'aura pas eu le temps d'écrire.

Combien est-il glorieux à la memoire du grand Cardinal de Richelieu, que des hommes si illustres se soient, ou formez, ou achevez dans l'Académie Françoise, qui est son dessein & son ouvrage ! Ce sera tousjours pour luy un honneur tout particulier, & qui fera dire dans tous les temps, que non seulement il a fait les plus grandes choses pour la gloire de l'Estat, mais qu'il a fait aussi les plus grands hommes pour celebrer perpetuellement cette gloire ; car il est vray que tous les Academiciens luy appartiennent, par le titre mesme de la naissance de l'Academie ; & ils sont tous comme la posterité sçavante & spirituelle de cet incomparable Genie, qui a tant contribué à tout ce qui s'est fait de plus grand & de plus heureux dans le dernier Regne. La Politique des Espagnols renduë inutile ; la Ligue des Imperiaux rompuë ; la flote des Anglois arrestée ; la fureur mesme de la mer enchaisnée & retenuë par cette digue prodigieuse qui estonnera tous les siecles ; & dans le mesme temps la rebellion domptée, l'Heresie convaincuë, l'honneur des Autels reparé. Tous ces heureux évenemens sont les sages conseils de ce grand Ministre d'Estat, qui a conceu, formé, eslevé, protegé l'Académie Françoise.

Le celebre Chancelier qui luy a succedé dans cette protection, aura tousjours part à la mesme gloire : & parmi toutes les vertus qui l'ont rendu digne d'estre le Chef de la Justice, on relevera tousjours l'affection particuliere qu'il a euë pour les Lettres, & qui l'a obligé d'estre simple

Aca-

Academicien, long-temps avant qu'il devinſt Protecteur de l'Academie ; ce qui luy eſt d'autant plus glorieux que ces deux titres ne peuvent plus eſtre réünis dans une perſonne privée, quelque éminente qu'elle ſoit en dignité ; le nom de Protecteur de l'Academie, eſtant devenu comme un titre Royal, par la bonté que le Roy a eue de le prendre, & de vouloir bien en faveur des Lettres, que le Vainqueur des Rois, & l'Arbitre de l'Univers fuſt auſſi appellé le Protecteur de l'Academie Françoiſe.

C'eſt ici, MESSIEURS, où je devrois vous parler de cet Auguſte Protecteur : mais à peine ay-je voulu prononcer ſon nom, que je me ſuis trouvé tout éblouï de ſa gloire. Comment donc oſerois-je tenter de faire ſon éloge ?

Il ne ſert de rien pour cela d'avoir l'honneur de l'approcher quelquefois ; car comme il paroiſt encore plus grand à ceux qui le voyent de plus prés, il eſt auſſi par cette raiſon plus difficile encore à loüer pour eux que pour les autres.

On peut dire ſeulement que tout ce qu'il fait voir au monde n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'il luy cache ; que tant de Victoires, de Conqueſtes & d'évenemens prodigieux qui eſtonnent toute la terre, n'ont rien de comparable à la Sageſſe incomprehenſible qui en eſt la cauſe. Et il eſt vray que lors qu'on peut voir quelque choſe des conſeils de cette Sageſſe plus qu'humaine, on ſe trouve, pour ainſi dire, dans une ſi haute region d'eſprit, que l'on en perd la penſée, comme quand on eſt dans un air trop eſlevé & trop pur, on perd la reſpiration.

Mais cependant les grandes choſes qu'il a faites, n'eſtant pas moins l'objet des yeux que l'eſton-

tonnement de l'esprit; il n'y a personne qui à la veuë de tant de merveilles également visibles & inconcevables, ne puisse au moins s'écrier & se taire.

C'est-là, MESSIEURS, tout ce que j'oserois entreprendre, & me tenant renfermé dans les termes de l'admiration & du silence, je ne cesseray de me taire que pour nommer seulement les souveraines vertus que j'admire. Une prudence qui penetre tout & qui est elle-mesme impenetrable; une Justice qui prefere l'interest du sujet à celuy du Prince; une Valeur qui prend toutes les villes qu'elle attaque, comme un torrent qui rompt tous les obstacles qu'il rencontre; une Moderation qui a tant de fois arresté ce torrent & suspendu cet orage; une Bonté qui par l'entiere abolition des duels prend plus de soin de la vie des sujets qu'ils n'en prennent eux-mêmes; un Zele pour la Religion qui fait chaque jour de si grands & de si heureux projets. Mais ce qui est encore plus admirable dans toutes ces vertus si differentes, c'est de les voir agir toutes ensemble, & dans la Paix, & dans la Guerre, sans difference ni distinction de temps.

Qui ne sçait que la Paix a tousjours esté pour le Roy un exercice continuel de toutes les vertus Militaires? N'ont-elles pas éclaté jusques dans ces Jeux heroïques, dans ces Campemens, ces Sieges, ces Combats qui se faisoient au milieu de sa Cour, où il accoustumoit ses Soldats à la veille, au soleil, au feu, à la poussiere; & où il formoit luy-mesme ses Guerriers intrepides avec lesquels il a pris toutes ces redoutables villes, qui avoient esté la terreur des plus grandes armées?

C'est principalement par la maniere dont il a usé

usé de la paix, qu'il s'est eslevé au dessus de la reputation des plus grands Capitaines; tousjours agissant dans le repos public; sçachant prévenir le temps, & ne le perdant jamais; fortifiant les Places qu'il avoit prises, & les rendant imprenables, exerçant regulierement ses Troupes, & les tenant tousjours en haleine; remplissant toutes les Provinces de son Royaume par ses soins & par ses ordres. Là se faisoient des Magazins & des Arsenaux, sources inépuisables de toutes sortes de munitions de guerre. Ici se formoient des Academies Militaires, establissemens admirables, pour ne manquer jamais de Soldats ni d'Officiers. Là se bastissoient des Ports d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire. Ici se fabriquoient des vaisseaux dignes de la Conqueste du monde; & par tous ces paisibles exploits de sa sagesse, il répandoit parmi les Nations une terreur de sa puissance, qui luy tenoit lieu d'une *Victoire perpetuelle.*

Ainsi quoi qu'il ait donné plusieurs fois la paix à l'Europe, & autant de fois que ses ennemis vaincus ont voulu la recevoir, jamais le repos, jamais le loisir ne luy ont rien fait perdre de la gloire ni de la vertu d'un Prince guerrier & conquerant.

Pour luy la Paix a tousjours esté non seulement agissante, mais encore victorieuse; & par un bonheur incomparable, elle faisoit cesser nos craintes, & n'arrestoit pas ses conquestes; puisqu'il est vray que les trois plus importantes villes du Royaume, & pour sa gloire, & pour sa seureté, Dunkerque, Strasbourg & Cazal, sont des conquestes qu'il a faites au milieu de la Paix; & ces trois Villes, qui sont les Clefs de trois Estats voisins, & dont la prise auroit signalé trois

Cam-

Campagnes, ayant eſté conquiſes ſans combat & ſans armes, font bien voir que la ſageſſe du Roy ſçait faire naiſtre dans le plus grand calme de la Paix, les plus heureux ſuccez de la Guerre, de meſme que dans les plus grandes fureurs de la Guerre il fait regner toutes les Vertus de la Paix.

N'avons-nous pas veu l'Europe entiere conjurée contre la France? Tout le Royaume n'a-t-il pas eſté environné d'armées ennemies? Et cependant eſt-il jamais arrivé qu'un ſeul de tant de Generaux eſtrangers, ait pris ſeulement un quartier d'hiver ſur nos Frontieres? Tous ces Chefs ennemis ſe promettoient d'entrer dans nos Provinces en vainqueurs & en conquerans; mais aucun d'eux ne les a veuës que ceux qui y ont eſté amenez priſonniers. Tous les autres ſont demeurez autour du Royaume, comme s'ils l'avoient gardé, ſans troubler la tranquillité dont il jouïſſoit. Et c'eſt un prodige inouï que tant de Nations jalouſes de la gloire du Roy, & qui s'eſtoient aſſemblées pour le combattre, n'ayent pû faire autre choſe que de l'admirer, & d'entendre d'aſſez loin le bruit terrible de ſes foudres qui renverſoient les murs de quarante Villes en moins de trente jours, & qui cependant par une eſpece de miracle n'ont point empeſché que la voix des Loix n'ait touſjours eſté entenduë, touſjours la Juſtice également gardée, l'Obeïſſance renduë, la Diſcipline obſervée, le Commerce maintenu, les Arts floriſſans, les Lettres cultivées, le Merite recompenſé, tous les Reglemens de la Police generalement executez; & non ſeulement de la Police Civile, qui par les heureux changemens qu'elle a faits, ſemble nous avoir donné un autre Air, & une autre Ville; mais encore de la Police Militaire qui a civiliſé les Soldats, & leur

a inſpiré un amour de la Gloire & de la Diſcipline, qui fait que les Armées du Roy ſont en mê me temps la plus belle & la plus terrible choſe du monde. N'eſt-ce pas là faire regner la Paix juſques dans le ſein de la Guerre? Car enfin ces formidables Armées de cent & de deux cens mille hommes ont paſſé & repaſſé dans les Provinces, auſſi paiſiblement que ſi ce n'euſt eſté qu'une ſeule famille. Point de rapine, point de violence, point d'inſulte, le Soldat payant comme le Bourgeois, & l'argent ſe répandant par ce moyen dans toutes les parties du Royaume; de ſorte que des troupes ſi nombreuſes & ſi reglées, eſtoient la richeſſe des païs par où elles paſſoient: ſemblables à ces heureux débordemens du Nil, qui rendent fertiles toutes les Campagnes ſur leſquelles ils ſe répandent.

Quelle gloire pour un Prince Conquerant, que l'on puiſſe dire de luy, qu'il a tousjours eu un Eſprit de paix dans toutes les guerres qu'il a faites, depuis la premiere Campagne juſqu'à la derniere; depuis la priſe de Marſal juſqu'à celle de Luxembourg. Car enfin cette derniere & admirable Conqueſte, qui en aſſurant toutes les autres, vient heureuſement de finir la guerre, fera dire encore plus que jamais, que le Roy eſt un Heros, tousjours Vainqueur, & tousjours Pacifique, puiſque non ſeulement il a pris cette place, une des plus fortes du monde, & qu'il l'a priſe malgré tous les obſtacles de la Nature, malgré tous les efforts de l'Art, malgré toute la reſiſtance des Ennemis; mais ce qui eſt encore plus, malgré luy-meſme, car il eſt vray qu'il ne l'a attaquée qu'à regret, & aprés avoir preſſé long-temps ſes Ennemis cent fois vaincus, de vouloir accepter la paix qu'il leur offroit,

offroit, & de ne le pas contraindre à se servir du droit des armes. De sorte que par un évenement tout singulier, cette fameuse Ville sera tousjours pour la gloire du Roy, un monument éternel, non seulement de la plus grande valeur, mais aussi de la plus grande moderation dont on ait jamais parlé. Et il faut avoüer, MESSIEURS, que de pouvoir ainsi exercer en mesme temps des Vertus si opposées, c'est avoir une grandeur d'Ame toute extraordinaire, & bien au dessus de l'idée qu'Homere a voulu donner de la grandeur de ses Dieux, quand il a dit que d'un seul pas ils franchissoient toute l'estenduë des mers; cette grandeur estant encore trop bornée, pour bien representer celle d'une Ame heroïque, qui est en mesme temps dans l'extrémité de la Valeur, & dans l'extrémité de la Clemence; deux termes plus esloignez l'un de l'autre que ne sont les deux rives de l'Ocean.

Mais je ne puis soustenir plus long-temps la veuë d'une si extreme grandeur de gloire & de vertu, ni en parler davantage; & je rentre encore plus avant dans un profond silence d'admiration, dont je ne suis pas mesme sorti; puisqu'il est vray, que tout ce que j'ay dit du Roy n'est rien en comparaison de ce qui s'en peut dire, & de ce qu'en dira cette illustre & sçavante Académie, à laquelle je rends une infinité de graces pour l'honneur qu'elle m'a fait, en luy protestant que j'auray tousjours pour elle une parfaite reconnoissance & une entiere sousmission.

RE'-

RE'PONSE *de Mr.* RACINE, *aux Discours prononcez par Mr.* de Corneille, *& par Mr.* Bergeret *le jour de leur reception.*

MESSIEURS,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'Académie a esté sensible aux deux pertes considerables qu'elle a faites presque en mesme temps, & dont elle seroit inconsolable, si par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement reparées.

Elle a regardé la mort de Monsieur de Corneille, comme un des plus rudes coups qui la pust frapper; car bien que depuis un an, une longue maladie nous eust privez de sa presence, & que nous eussions perdu en quelque sorte l'esperance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit, & l'Académie, dont il estoit le Doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la Liste, où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au dessous du nom sacré de son Auguste Protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudissoit pas en luy-mesme, & ne ressentoit pas un secret plaisir d'avoir pour confrere un homme de ce merite? Vous, MONSIEUR, qui non seulement estiez son frere, mais qui avez couru long-temps une mesme carriere avec luy, vous sçavez les obligations que luy a nostre Poësie, vous sçavez en quel estat se trouvoit la Scene Françoise, lorsqu'il commença à travailler. Quel desordre, quel-

le irregularité ! Nul gouſt, nulle connoiſſance des veritables beautez du Theatre. Les Auteurs auſſi ignorans que les Spectateurs. La pluſpart des ſujets extravagans & denuez de vraiſemblance. Point de mœurs, point de caracteres. La diction encore plus vicieuſe que l'action, & dont les pointes & de miſerables jeux de mots, faiſoient le principal ornement. En un mot toutes les regles de l'Art, celles mêmes de l'honneſteté & de la bienſeance par tout violées.

Dans cette enfance, ou pour mieux dire dans ce cahos du Poëme dramatique parmi nous, vôtre illuſtre Frere, aprés avoir quelque temps cherché le bon chemin, & lutté, ſi j'oſe ainſi dire, contre le mauvais gouſt de ſon ſiecle, enfin inſpiré d'un genie extraordinaire, & aidé de la lecture des Anciens, fit voir ſur la Scene la Raiſon, mais la Raiſon accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont noſtre langue eſt capable, accorda heureuſement le Vrai-ſemblable, & le Merveilleux, & laiſſa bien loin derriere lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la pluſpart deſeſperant de l'atteindre, & n'oſant plus entreprendre de luy diſputer le prix, ſe bornerent à combattre la voix publique declarée pour luy, & eſſayerent en vain par leurs diſcours & par leurs frivoles critiques, de rabbaiſſer un merite qu'ils ne pouvoient égaler.

La Scene retentit encore des acclamations qu'exciterent à leur naiſſance, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chef-d'œuvres, repreſentez depuis ſur tant de theatres, traduits en tant de langues, & qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vray, où trouvera-t-on un Poëte qui ait poſſedé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties ? L'art,

la force, le jugement, l'esprit. Quelle noblesse, quelle œconomie dans les sujets! Quelle vehemence dans les passions! Quelle gravité dans les sentimens! Quelle dignité, & en mesme temps quelle prodigieuse varieté dans les caracteres! Combien de Rois, de Princes, de Heros de toutes nations nous a-t-il representez, tousjours tels qu'ils doivent estre, tousjours uniformes avec eux-mesmes, & jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela une magnificence d'expression proportionnée aux Maistres du monde qu'il fait souvent parler, capable neanmoins de s'abbaisser quand il veut, & de descendre jusqu'aux plus simples naïvetez du Comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est sur tout particulier, une certaine force, une certaine eslevation, qui surprend, qui enleve, & qui rend jusqu'à ses deffauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres. Personnage veritablement né pour la gloire de son pays, comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens Tragiques, puisqu'elle confesse elle-mesme qu'en ce genre elle n'a pas esté fort heureuse; mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athenes ne s'honore pas moins, que des Themistocles, des Periclés, des Alcibiades qui vivoient en mesme temps qu'eux.

Oui, MONSIEUR, que l'ignorance rabbaisse tant qu'elle voudra l'éloquence & la poësie, & traite les habiles Ecrivains de gens inutiles dans les Estats, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des Lettres, & de ce Corps fameux dont vous faites maintenant partie. Du moment que des Esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'im-

mortaliſent par des chef-d'œuvres comme ceux de Monſieur voſtre Frere, quelque eſtrange inégalité que durant leur vie la Fortune mette entre eux & les plus grands Heros, aprés leur mort cette difference ceſſe. La Poſterité qui ſe plaiſt, qui s'inſtruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laiſſez, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus conſiderable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent Poëte, & le grand Capitaine. Le meſme ſiecle qui ſe glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguſte, ne ſe glorifie guere moins d'avoir produit Horace, & Virgile. Ainſi, lorſque dans les âges ſuivans l'on parlera avec eſtonnement des victoires prodigieuſes, & de toutes les grandes choſes, qui rendront noſtre ſiecle l'admiration de tous les ſiecles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra ſa place parmi toutes ces merveilles. La France ſe ſouviendra avec plaiſir, que ſous le regne du plus grand de ſes Rois a fleuri le plus celebre de ſes Poëtes. On croira meſme ajouſter quelque choſe à la gloire de noſtre auguſte Monarque, lorſqu'on dira qu'il a eſtimé, qu'il a honoré de ſes bienfaits cet excellent Genie; que meſme deux jours avant ſa mort, & lorſqu'il ne luy reſtoit plus qu'un rayon de connoiſſance, il lui envoya encore des marques de ſa liberalité; & qu'enfin les dernieres paroles de Corneille ont eſté des remercimens pour LOUIS LE GRAND.

Voilà, MONSIEUR, comme la poſterité parlera de voſtre illuſtre Frere. Voilà une partie des excellentes qualitez, qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres, qui bien que moins éclatantes aux yeux du Public, ne ſont peut-eſtre pas moins dignes de nos loüanges; je veux dire, homme de probité, de pieté; bon pe-

re

re de famille, bon parent, bon ami; vous le ſçavez, vous qui avez tousjours eſté uni avec lui d'une amitié, qu'aucun intereſt, non pas meſme aucune émulation pour la gloire, n'a pû alterer. Mais ce qui nous touche de plus prés, c'eſt qu'il eſtoit encore un tres-bon Académicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices. Il y apportoit ſur tout cet eſprit de douceur, d'égalité, de déference meſme, ſi neceſſaire pour entretenir l'union dans les Compagnies. L'a-t-on jamais vû ſe préferer à aucun de ſes Confreres? L'a-t-on jamais vû vouloir tirer icy aucun avantage des applaudiſſemens qu'il recevoit dans le Public? Au contraire aprés avoir paru en maiſtre, & pour ainſi dire, regné ſur la ſcene, il venoit diſciple docile chercher à s'inſtruire dans nos aſſemblées, laiſſoit, pour me ſervir de ſes propres termes, laiſſoit ſes lauriers à la porte de l'Academie, tousjours preſt à ſoûmettre ſon opinion à l'avis d'autruy, & de tous tant que nous ſommes le plus modeſte à parler, à prononcer, je dis meſme ſur des matieres de poëſie.

Vous auriez pû bien mieux que moy, MONSIEUR, lui rendre icy les juſtes honneurs qu'il merite, ſi vous n'euſſiez peut-eſtre apprehendé avec raiſon, qu'en faiſant l'éloge d'un Frere, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne ſemblaſt que vous faiſiez voſtre propre éloge. C'eſt cette conformité que nous avons tous euë en veuë, lorſque tout d'une voix nous vous avons appellé pour remplir ſa place; perſuadez que nous ſommes que nous trouverons en vous, non ſeulement ſon nom, ſon meſme eſprit, ſon meſme enthouſiaſme, mais encore ſa meſme modeſtie, ſa meſme vertu, ſon meſme zele pour l'Académie.

Je m'apperçoy qu'en parlant de modeſtie, de

vertu, & des autres qualitez propres pour l'Académie, tout le monde songe icy avec douleur à l'autre perte que nous avons faite; je veux dire à la mort du sçavant Monsieur de Cordemoy, qui avec tant d'autres talens possedoit au souverain degré toutes les parties d'un veritable Academicien; sage, exact, laborieux, & qui, si la mort ne l'eust point ravi au milieu de son travail, alloit peut-estre porter l'Histoire aussi loin que M. de Corneille a porté la Tragedie. Mais aprés tout ce que vous avez dit sur son sujet, * vous, MONSIEUR, qui par l'éloquent Discours que vous venez de faire, vous estes montré si digne de luy succeder, je n'ay garde de vouloir entreprendre un éloge qui sans rien ajouster à sa loüange ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son merite.

Nous avons perdu en lui un homme, qui aprés avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'estoit depuis appliqué tout entier à l'étude de nostre ancienne Histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un Homme, qui aprés avoir esté assez long-temps l'organe d'un Parlement celebre, a esté appellé à un des plus importans emplois de l'Estat, & qui, avec une connoissance exacte, & de l'Histoire, & de tous les bons Livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile & de bien plus considerable pour nous, je veux dire, la connoissance parfaite de la merveilleuse Histoire de nôtre Protecteur.

Et qui pourra mieux que vous, nous aider à parler de tant de grands évenemens, dont les motifs & les principaux ressorts ont esté si souvent confiez à vostre fidelité, à vostre sagesse? Qui sçait mieux à fond tout ce qui s'est passé de me-

mo-

* *M. de Bergeret.*

morable dans les Cours étrangeres, les Traittez, dans les Alliances, & enfin toutes les importantes Negociations, qui ſous ſon regne ont donné le branle à toute l'Europe ?

Toutefois, diſons la verité, MONSIEUR, la voye de la Negociation eſt bien courte, ſous un Prince, qui ayant tousjours de ſon coſté la puiſſance & la raiſon, n'a beſoin pour faire executer ſes volontez, que de les declarer. Autrefois la France facile à ſe laiſſer ſurprendre par les artifices de ſes Voiſins, autant qu'elle eſtoit heureuſe & redoutable dans la guerre, autant paſſoit-elle pour eſtre infortunée dans les accommodemens. L'Eſpagne ſur tout, l'Eſpagne ſon orgueilleuſe ennemie ſe vantoit de n'avoir jamais ſigné, meſme au plus fort de nos proſperitez, que des Traittez avantageux, & de regagner ſouvent par un trait de plume, ce qu'elle avoit perdu en pluſieurs campagnes. Que luy ſert maintenant cette adroite politique dont elle faiſoit tant de vanité ? Avec quel eſtonnement l'Europe a-t-elle vû, dés les premieres démarches du Roy, cette ſuperbe Nation contrainte de venir juſques dans le Louvre reconnoiſtre publiquement ſon inferiorité, & nous abandonner depuis par des Traittez ſolemnels tant de Places ſi fameuſes, tant de grandes Provinces, celles meſme dont ſes Rois empruntoient leurs plus glorieux titres ! Comment s'eſt fait ce changement ? Eſt-ce par une longue ſuite de negociations traiſnées ? Eſt-ce par la dexterité de nos Miniſtres dans les pays eſtrangers ? Eux-meſmes confeſſent que le Roy fait tout, voit tout dans les Cours où il les envoye, & qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec ſageſſe.

Qui l'euſt dit au commencement de l'année derniere, & dans cette meſme ſaiſon où nous ſommes, lorſqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues ſe former, & cet Eſprit de diſcorde & de défiance qui ſouffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'euſt dit qu'avant la fin du Printemps tout ſeroit calme? Quelle apparence de pouvoir diſſiper ſi-toſt tant de ligues? Comment accorder tant d'intereſts ſi contraires? Comment calmer cette foule d'Eſtats, & de Princes, bien plus irritez de noſtre puiſſance, que des mauvais traittemens qu'ils prétendoient avoir reçûs? N'euſt-on pas crû que vingt années de Conferences ne ſuffiſoient pas pour terminer toutes ces querelles? La Diette d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y eſtoit appliquée, n'en eſtoit encore qu'aux préliminaires. Le Roy cependant, pour le bien de la Chreſtienté, avoit reſolu dans ſon Cabinet, qu'il n'y euſt plus de guerre. La veille qu'il doit partir, pour ſe mettre à la teſte d'une de ſes armées, il trace ſix lignes, & les envoye à ſon Ambaſſadeur à la Haye. Là deſſus les Provinces déliberent, les Miniſtres des Hauts-Alliez s'aſſemblent; tout s'agite, tout ſe remuë; les uns ne veulent rien ceder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris; mais tous ont reſolu de ne point poſer les armes. Mais lui, qui ſçait bien ce qui en doit arriver, ne ſemble pas meſme preſter d'attention à leurs Aſſemblées; & comme le Jupiter d'Homere, aprés avoir envoyé la Terreur parmi ſes ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont beſoin de ſes regards, d'un coſté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance luy-meſme aux portes de Mons; icy il envoye des

des Generaux à ses Alliez, là il fait foudroyer Gênes ; il force Alger à lui demander pardon ; il s'applique mesme à regler le dedans de son Royaume, soulage ses peuples, & les fait joüir par avance des fruits de la Paix ; & enfin, comme il l'avoit préveû, voit ses Ennemis, aprés bien des conferences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mesmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pû en rien retrancher, y rien ajoûter, ou pour mieux dire, sans avoir pû, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plû de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, MESSIEURS, qui chacun selon nos differens talens, avons entrepris de celebrer tant de grandes choses ! Vous n'aurez point pour les mettre en jour, à discuter avec des fatigues incroyables une foule d'intrigues difficiles à déveloper. Vous n'aurez pas mesme à fouiller dans le cabinet de ses Ennemis. Leur mauvaise volonte, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses, qui sechent l'esprit de l'Ecrivain, & qui jettent tant de langueur dans la plûspart des Histoires modernes, où le Lecteur, qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, & perd de veuë le fil des évenemens. Dans l'Histoire du Roy tout vit, tout marche, tout est en action. Il ne faut que le suivre si l'on peut, & le bien étudier lui seul. C'est un enchaisnement continuel de faits merveilleux, que lui-mesme commence, que lui-mesme acheve, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont executez, qu'impénetrables

avant l'execution. En un mot le miracle ſuit deprés un autre miracle. L'attention eſt tousjours vive, l'admiration tousjours tendue ; & l'on n'eſt pas moins frappé de la grandeur & de la promptitude avec laquelle ſe fait la Paix, que de la rapidité avec laquelle ſe font les Conqueſtes.

Heureux ceux qui comme vous, MONSIEUR, ont l'honneur d'approcher de prés ce grand Prince, & qui aprés l'avoir contemplé avec le reſte du monde dans ces importantes occaſions où il fait le deſtin de toute la Terre, peuvent encore le contempler dans ſon particulier, & l'étudier dans les moindres actions de ſa vie, non moins grand, non moins Heros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, tousjours tranquille, tousjours maiſtre de lui, ſans inégalité, ſans foibleſſe, & enfin le plus ſage & le plus parfait de tous les hommes!

HARANGUE *faite en 1685. par Mr.* BOYER, *à Mr.* Boucherat *ſur ſon élevation à la Dignité de Chancelier.*

MONSEIGNEUR,

L'ACADEMIE FRANÇOISE, tousjours attentive à tous les pas & à toutes les démarches que fait ſon Auguſte Protecteur, ne ſçauroit aſſez louer aujourd'hui ſa Sageſſe & ſa Juſtice dans le choix qu'il a fait de voſtre Perſonne, pour remplir

plir la plus haute Dignité de l'Estat, & pour nous consoler en mesme temps de la mort de vostre Illustre Predecesseur. Ce n'est point une de ces élevations précipitées qui surprennent l'attente publique, & qui causent quelquefois moins de joye que d'estonnement. Il y a longtemps que nous vous suivions des yeux dans le chemin que vous vous estes tracé vous-mesme pour arriver à la place où vous estes. Nous avons vû par quels degrez vous y estes monté: une application infatigable à tout ce qui fait le Magistrat achevé; un Sçavoir à qui rien n'est échapé de ce qui sert à l'administration de la Justice, une Probité incorruptible, une Experience consommée, une Sagesse nourrie des plus solides connoissances de la Politique & de la Jurisprudence. Mais pourquoy s'engager dans un détail qui seroit trop long? pour voir dans toute son estenduë son Merite que vostre Modestie a pû vous cacher à vous-mesme, & qu'elle n'a pû dérober aux yeux de toute la France. Ne suffit-il pas de voir la Grandeur que ce Merite vous a procuré? Souffrez pour cela, MONSEIGNEUR, que l'Académie Françoise qui sçait l'Art de définir les choses, & d'en faire des images vives, vous represente à vous-mesme, avec cette nouvelle Gloire qui vous environne: Souffrez qu'elle vous contemple sur le plus auguste & le plus glorieux Tribunal de l'Univers, où vous estes devenu la premiere Intelligence de l'Estat, sous le plus grand Roy de la Terre; l'Organe de sa Justice souveraine, l'Oracle de ses Loix, le Dispensateur de ses Graces, & le Dépositaire de son Autorité.

Il est mal-aisé, MONSEIGNEUR, d'ajouster-

ter quelque chose à de si grands noms : mais au moins vous sçavez que dans le regne de LOUIS XIV. si la Grandeur peut avoir des bornes, la Gloire n'en a point. Luy-mesme en donne l'exemple. S'il a borné ses conquestes par la Paix, on voit en mesme temps quelle abondante moisson de Gloire il s'est fait au milieu de cette Paix. Tant de milliers d'ames égarées, & ramenées au sein de l'Eglise font plus d'honneur à sa Pieté, que tant de Places conquises sur ses Ennemis n'en ont fait à sa Valeur. C'est à cette Gloire plus solide & plus durable que toute autre, que vous allez contribuer par vos soins & par vos conseils, & c'est par là que la vostre s'augmentera tous les jours.

Cependant, MONSEIGNEUR, agréez qu'aprés vous avoir regardé dans ces importantes occupations sous cette idée de Grandeur, pour nous rassurer contre cette Majesté si severe & si terrible qui est presque inseparable de vostre Dignité, nous regardions en vous cette charmante politesse qui vous gagne les cœurs de tout le monde ; cette noble facilité qui vous rend tous jours accessible au Merite & à la Vertu ; cette Bonté bienfaisante & genereuse, qui est le Refuge des foibles & des malheureux. Agréez sur tout que l'Académie Françoise, qui vous regarde comme le Chef & le second Protecteur des Sciences & des belles Lettres, se flatte de cette douce pensée que vous voudrez bien jetter quelquefois vos regards sur une Compagnie qui travaille à polir une Langue que vous parlez si bien, qui doit estre la Langue de toutes les Nations, & qui servira mieux à immortaliser

LOUIS

LOUIS LE GRAND que ces bronzes, & que ces marbres qu'on luy prepare avec tant de magnificence.

PANEGYRIQUE *sur l'heureux Retour de la Santé du Roy, prononcé le 27. Janvier 1687. par Mr. l'Abbé* TALLEMANT *le jeune.*

MESSIEURS,

AUJOURD'HUY que toute la France s'abandonne à la joye, & que l'on n'entend par tout que des Cantiques d'Action de graces pour l'entiere guerison du plus grand Monarque qui fut jamais. Aprés avoir à nostre tour remercié la Divine Bonté de ce bien inestimable que le souverain maistre du Ciel & de la Terre a bien voulu accorder à nos vœux ardens: Il nous reste encore, MESSIEURS, de tesmoigner nostre allegresse par des Chants de victoire qui nous sont tous particuliers; c'est à nous à déposer entre les mains de la Renommee les tendres alarmes de tout un Peuple tremblant aux pieds des Autels pendant le cruel mal qui attaquoit une si belle vie, & les justes transports de joye où ce mesme Peuple se livre tout entier par le retour de cette santé si necessaire & si desirée. Que tout l'Univers jaloux du bonheur de la France, & des vertus d'un Roy qu'on ne peut assez admirer apprenne que LOUIS est autant aimé de ses Sujets qu'il est craint de tous ses Ennemis. Que ces faux Politiques qui repaissent toute l'Europe de Chimeres, lesquelles n'ont de fondement que

dans leurs souhaits ou dans leur imagination melancolique & chagrine, sçachent qu'un mal sensible, mais peu dangereux a donné de si vives alarmes, & de si mortelles craintes, que tous les François ont gemi dans tous les Temples, ont fait profusion de dons, ont prié, ont invoqué toutes les saintes Puissances pour détourner de dessus eux une disgrace qu'ils n'avoient pas mesme trop sujet d'apprehender. Mais qu'ils apprennent encore, que la guerison de ce Roy si cheri cause des mouvemens de joye, dont il n'y a jamais eu d'exemple. Tant il est vray, que le violent amour s'alarme de peu de chose, tombe aisément dans l'apprehension qu'on ne luy enleve ce qui luy est le plus cher, & le plus precieux, & se réjouït aussi avec excez & avec emportement, quand il conserve & qu'on luy rend ce que sa délicate inquietude luy representoit desja comme perdu. Vous allez vous signaler, MESSIEURS, suivant les rares talens de vos puissans genies, moy selon ma coustume peut-estre un peu trop temeraire, mais excusable au moins par mon obeïssance & par mon zele, j'entre le premier dans la carriere que vous m'avez marquée; encouragé par l'honneur d'un tel choix, animé par vostre presence dans ces lieux où vostre éloquence a si souvent triomphé, il me semble que l'esprit universel de cette Compagnie me va inspirer tout ce que je dois dire, & m'empeschera de m'égarer dans un si vaste & si noble sujet.

Il n'y a pas lieu de s'estonner, MESSIEURS, de l'extreme affection des Peuples, ny des vœux extraordinaires qu'on leur a vû faire pour la conservation de leur Roy, si nous faisons reflexion

sur-

ſur tout ce qu'il a fait pour nous, & ſur les ſoins aſſidus qu'il prend pour la gloire & pour le bonheur de la nation; ainſi je ne croy pas m'éloigner de la matiere que vous avez preſcrite à mon Diſcours ſi, laiſſant à part un nombre infini de choſes dont la memoire ſera éternelle, je vous retrace ſeulement en peu de mots les nouveaux biens que la France a receus de noſtre Auguſte Monarque depuis cette heureuſe Paix qu'il impoſa ſi glorieuſement à ſes Ennemis.

Nous avions tousjours eû de tout temps l'avantage du coſté des armes, la victoire ſecondoit aſſez la valeur de nos Soldats, mais cette franchiſe honneſte & cette noble confiance qui nous ſont naturelles nous faiſoient ſouvent relaſcher par des negociations ce qui eſtoit à nous par le ſort de la Guerre; dans ce fameux Traité de Munſter, entre-autres par des ſubtilitez tout-à-fait indignes de teſtes couronnées, dont les droits ne doivent point eſtre équivoques, ni dépendre de l'explication d'un mot ou du tour d'une Periode embaraſſée; on avoit trouvé le moyen de ceder & de retenir; on cedoit la ſouveraineté de la haute & baſſe Alſace, & par une adreſſe qu'entre particuliers on nommeroit chicane, on pretendoit excepter Strasbourg qui en eſtoit la capitale, & dix autres des principales villes, laiſſant au Roy un titre imaginaire de Prefecture qu'on n'a jamais ſceu expliquer. Ce n'eſt pas avec LOUIS LE GRAND, que ces ruſes peuvent avoir quelque ſuccez; appuyé de la Raiſon, ſeur de la Juſtice, dés que la Paix luy donne le temps d'exercer ſes droits, il s'aſſûre de cette Ville ſi fiere qui avoit tant de fois donné paſſage à nos Ennemis pour venir inonder nos Pro-

Provinces: Strasbourg ouvre ſes portes, & heureuſe aprés toutes ſes infidelitez elle ne reçoit que des recompenſes, elle entre ſous la douce domination de la France, elle obeït à un Roy digne de commander à tout l'Univers, & voit chez elle refleurir la Religion, par le reſtabliſſement de ſon veritable Paſteur. Dans ces Diettes où les Plenipotentiaires de tous les Etats ont tant de peine à ſe trouver enſemble; où le commencement d'un écrit & l'examen d'un pouvoir occupent les années entieres, on a beau traiter d'infraction une ſi juſte entrepriſe, LOUIS ne paſſera point d'un ſeul pas les veritables bornes que les Traitez luy ont accordées, mais il n'attendra pas tousjours inutilement & ſans fruit qu'on luy vienne livrer ce qu'il ne ſçait que trop que l'on voudroit luy retenir avec injuſtice; l'Eſpagne aura beau luy declarer imprudemment la guerre, il ne refuſera point de delais raiſonnables, il ne profitera point de la foibleſſe des autres; par grandeur d'ame & par principe de Religion; il retirera meſmes ſes troupes, & differera de s'emparer de Luxembourg de peur qu'on ne l'accuſe d'avoir pris un temps où toute la Chretienté étoit en alarmes, mais il n'attendra pas tousjours la fin des ceremonies de Ratisbonne, & ſçaura bien ſe faire raiſon luy-meſme quand ſa patience laſſée ne voit rien en eſtat d'eſtre executé.

C'eſt par là que Luxembourg eſt venu couronner nos Frontieres, & c'eſt par cette fameuſe priſe que noſtre Invincible Monarque ſemble avoir borné ſes deſſeins de conqueſtes & de guerre; bien different de ces Princes qui croyent pouvoir entreprendre tout ce que leur puiſſance & leur courage les met en eſtat d'executer; bien éloigné de ces Conquerans qui ne ſçavent d'au

tre

tre chemin pour aller à la gloire que celuy d'envahir les Etats, de ſubjuguer des Provinces, & d'entaſſer victoire ſur victoire, noſtre Roy tousjours ſage, tousjours juſte, croit que la veritable gloire conſiſte à bien conſerver ſon Etat & ſes Peuples; la raiſon lui a fourni aſſez d'occaſions de ſignaler ſes vertus guerrieres, & la Hollande, la Flandre & l'Allemagne verront longtemps dans leur ſein de funeſtes effets de ſa valeur; où n'auroit-il point porté ſes armes s'il n'avoit cherché qu'à vaincre & à conquerir; content de s'être rendu redoutable à tout l'Univers, & d'avoir reduit ſes Ennemis à le craindre, il ſemble qu'il veuille deſormais s'appliquer au bonheur de ſes Peuples; par le ſoin qu'il prend de rendre la France inacceſſible, on voit qu'il a moins combatu pour la gloire que pour l'éternelle ſûreté de ſon Royaume; il n'a fait que des conqueſtes neceſſaires au bien de ſon Etat, moins combatu pour l'agrandir que pour le mettre à couvert des inſultes où il ſe voyoit ſouvent expoſé: le Rhin voit ſes bords remplis de Forteresſes qui ſont ſorties de terre comme par enchantement; la Meuſe, la Moſelle, la Sambre, l'Eſcaut & la Lis coulent aux pieds d'un nombre infini de Baſtions, & au milieu de tous les murmures dont l'envie ſe ſert pour alarmer noſtre bonheur; à l'abry de ces remparts, qu'avons-nous deſormais à apprehender? LOUIS veille pour nous, nos biens & nos vies ſont dans une parfaite ſûreté.

Le zele tousjours agiſſant de ce Prince incomparable ne s'eſt pas borné à aſſurer ſon Royaume au dehors, il a voulu aſſurer ſa tranquillité au dedans, & a cru avec raiſon, que pour oſter toute ſemence de diviſion il falloit y eſtablir une unité

unité de foy qui réunist tous les esprits dans un seul culte: la Politique ordinaire se seroit contentée d'affoiblir peu à peu cette nouvelle Secte de Calvin, qui avec le temps auroit eû le sort de toutes les Heresies, & se seroit évanouïe comme tant d'autres erreurs qui ne se soûtenant que par leur nouveauté tombent enfin d'elles-mesmes, & cedent à la verité qui est éternelle & immuable; LOUIS LE GRAND avoit longtemps écouté cette politique, privant de ses graces ceux que l'obstination retenoit, & comblant de bienfaits ceux qui curieux de leur salut embrassoient la foy Catholique. Mais ce n'est pas ainsi qu'il a accoustumé d'agir & de vaincre; sa pieté ne peut s'accommoder de cette lenteur, & sa genereuse impatience ne peut souffrir qu'il y ait aucun Heretique dans son Royaume, il parle & les Temples de l'Erreur tombent en peu de jours, les Ministres fuïent de tous costez, les Villes entieres courent aux pieds de nos Autels, & il se trouve à peine quelques esprits rebelles qu'une fausse reputation de constance retient encore, mais que la patience & la bonté du Roy forceront enfin de se réunir. Tous les évenemens de ce Regne ont de l'air des miracles, plus de deux millions d'ames renoncent en mesme temps à des opinions dans lesquelles ils ont esté élevez, & embrassent une Religion pour laquelle on a tousjours eû soin de leur inspirer de l'horreur. D'où peuvent venir ces prodiges, MESSIEURS, si ce n'est de la confiance extreme des Peuples en l'amour de leur Prince pour eux, ils ne peuvent s'imaginer qu'il exige d'eux aucune chose qui ne soit pour leur bien & pour leur avantage, ils ne peuvent croire qu'un Prince si juste, si moderé, si sage soit dans la voye de l'er-

l'erreur, & ſur cette penſée ils courent ſans balancer où ſa voix les appelle, cedent ſans peine à tout ce qu'il luy plaiſt de leur inſpirer, & Dieu voit ainſi le Fils aiſné de ſon Egliſe, triomphant de l'hereſie & du menſonge, & la France ne faiſant plus qu'un troupeau, & ne connoiſſant qu'un ſeul Paſteur. Vous qui les armes à la main pourſuivez avec ardeur l'Ennemi commun de la Chreſtienté, & qui vous couvrez de gloire en triomphant avec tant de ſecours, & en prenant avec tant de peine une Place que nos François auroient peut-eſtre inſultée, vous pouvez bien penſer que noſtre Prince religieux & rempli de pieté, comme nous le voyons, a quelque regret de ne point partager les perils avec vous, & de ne point contribuer à la deſtruction de ce puiſſant Empire; & c'eſt par là ſans doute que vous luy faites le plus ſentir l'envieuſe jalouſie qui s'attache à ſa gloire, puiſque vous aimez mieux vous paſſer d'un ſecours qui vous aſſure du ſuccez que d'aſſocier LOUIS à voſtre gloire par la crainte que vous avez qu'il ne l'emportaſt encore une fois toute entiere. Mais vous ne devez pas croire que ſon zele pour la Religion demeure oiſif quoi que vous luy oſtiez une belle occaſion pour ſe ſignaler: il déracine l'hereſie du ſein de la France, & lorſqu'un petit nombre de mécontens heretiques que vous n'avez pû ſubjuguer vous a preſque reduits à l'extremité de voir la capitale de l'Empire entre les mains impies des Muſulmans, noſtre Monarque ſans effort rameine à l'Egliſe tous ceux qui s'en eſtoient ſeparez; cent mille bras vous aident à éloigner les Turcs de quelques journées, la ſeule volonté de LOUIS chaſſe l'erreur du Royaume pour jamais.

Devions-nous croire, MESSIEURS, que dans

dans le temps qu'il travailloit si utilement pour les interests de l'Eglise, Dieu se plairoit à luy envoyer diverses attaques de maladie, & à alarmer ainsi ses sujets lorsqu'ils attendoient de nouvelles benedictions du Ciel pour la recompense d'un si beau zele. Cette divine providence dont les secrets ne peuvent être penetrez se plaist ainsi quelquefois à confondre la prudence humaine qui veut se mesler de donner des regles & des bornes à la volonté d'un Dieu indépendant, & mesurer sa justice au gré du cours des actions exterieures des hommes. Nostre bonheur croissoit tous les jours, la France plus florissante que jamais ne voyoit que grandeur & prosperité, & voilà que la main de Dieu semble s'appesantir sur elle, tantôt un mal leger se découvre qui finit & puis recommence, tantost l'ardente fiévre vient troubler le plus beau sang du monde, on ne voit rien de dangereux. Cependant l'Europe attentive semble n'avoir d'yeux & d'oreilles que pour le mal de LOUIS LE GRAND. Les François alarmez, tantost presumant tout de leur fortune & de la vigueur du temperament de leur Maistre, tantost abbatus & tremblans semblent avoir perdu tout courage. On craint, on espere, estat plus sensible & plus douloureux ordinairement que si l'on éprouvoit le malheur mesme que l'on apprehende, mais c'est icy peut-estre la premiere fois que l'incertitude a paru plus douce que le mal. Les uns vouloient que ce fust une maladie tres-legere, les autres la croyoient incurable, effets contraires d'un mesme principe, & où l'inquietude de ceux qui aiment se découvre aisément, cette tendre passion ne s'attachant qu'aux choses extremes, & diminuant le mal à celuy qui espere, & l'augmentant considerablement à celuy qui craint. Où

Où estiez-vous reduite, France malheureuse? Je vous voy desja tremblante & desesperée, il semble que tout vous abandonne. Est-ce en vain qu'il vous a mise en estat de ne rien craindre? Ah, MESSIÉURS, elle sçait assez qu'elle peut se défendre. Elle ne manque ny de Chefs, ny de Troupes, ny de moyens, mais elle sçait encore mieux qu'en un seul homme consiste toute sa fortune. LOUIS est parmy nous plus que le Palladium ne fut à Troye. Mais ce n'est pas encore là sa plus grande inquietude, elle aime son Prince, & la seule pensée de le perdre lui est une peine insupportable. Elle ne peut endurer qu'une vie que les souhaits rendent éternelle, souffre la moindre attaque; c'est la blesser mortellement que de lui faire sentir qu'on luy peut enlever ce qu'elle cherit le plus. Je m'arreste peut-estre trop, MESSIEURS, à vous peindre ces momens de douleur & d'affliction lorsque nous n'avons plus que des sujets de joye, mais il est neanmoins bien doux de se souvenir des dangers que l'on a courus, & ce n'est pas une des moindres marques de nostre satisfaction que le plaisir que nous prenons à nous faire confidence de nos alarmes, & à nous redire les peines extremes, où l'inquietude nous avoit reduits. C'est maintenant que sans trouble & sans agitation il nous est permis de considerer LOUIS plus grand encore au milieu de tous ses maux qu'à la teste de ses armées. Là suivi de ses braves sujets, la plusspart instruits & élevez de sa main, il court à la victoire; icy il s'exerce seul avec la douleur, & n'y voit qu'une suite incertaine qu'il ne peut prevoir. Là il combattoit avec tous les avantages que sa prudence luy suggeroit par la connoissance qu'il avoit des forces

de

de ses Ennemis; icy, ses Ennemis sont cachez, sont difficiles à destruire; là enfin il se servoit de ses Soldats pour vaincre, icy il faut qu'il surmonte le mal par son propre courage & par sa seule intrepidité. En effet, MESSIEURS, pendant le cours d'un mal si douloureux, a-t-on veu la tranquillité de nostre Heros un seul moment alterée? Sa tendre bonté a épargné à tout le monde la peine de savoir tout ce qu'il alloit souffrir; il n'a pas osté un seul jour la consolation de le voir. Au milieu des prosperitez dont le Ciel l'a comblé, a-t-il paru qu'il y eust aucune attache? Quel autre eut jamais plus de sujet de desirer la vie, & quel autre jamais tesmoigna plus d'indifference pour elle? Paisible dans les plus sensibles maux, il tient ses conseils à l'ordinaire, il fait continuer les innocens plaisirs de sa Cour, & attend avec patience du Maistre éternel de l'Univers ce qu'il luy plaira d'ordonner sur ses jours. Je m'égare, MESSIEURS, & je vois icy tant de vertus à louer, que je ne sçay à laquelle m'attacher; grandeur d'Ame dans le mespris de la vie, constance dans les douleurs, tranquillité heroïque dans la longueur du mal, pieté solide dans la resignation à la volonté de Dieu, bonté paternelle en ne changeant rien dans l'ordre de ses conseils de peur d'alarmer les siens. Avoüons, MESSIEURS, puisque toutes nos craintes sont passées, avoüons que la gloire de LOUIS avoit encore besoin de ce dernier trait pour achever sa couronne, & que la menace d'une adversité & d'une disgrace luy a servi à déveloper à l'Univers la plus belle partie de son Ame, nous le connoissions vaillant & intrepide dans les combats. Nous connoissions sa prudence dans toutes les affaires, nous l'avions
veu

veu juſte, bon, liberal, magnifique, & cette derniere épreuve enfin nous donne en luy un Heros parfait. La fortune tousjours favorable luy avoit offert toutes ſortes d'occaſions de faire connoiſtre les hautes qualitez qu'il a receuës du Ciel, & lorſqu'elle a paru l'abandonner, ce n'eſt peut-eſtre pas la moindre faveur qu'elle luy ait faite, puiſqu'elle luy a fourni par là dequoy ſe montrer par l'endroit le plus avantageux, en éprouvant ſa patience & ſa fermeté.

Reprenez donc courage, braves François, heureux Sujets d'un Roy ſi aimable & ſi digne de nos vœux. Reſpirez deſormais en liberté. Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous faites éclater voſtre joye de tant de manieres, & que vous vous ſignalez à l'envi pour marquer voſtre zele. Qu'avons-nous deſormais à faire que des Feſtes & des jeux dans les beaux jours dont nous allons joüir? Je voy voſtre impatience, MESSIEURS, il eſt temps de me taire, je ne dois plus differer à ceux qui m'écoutent le plaiſir que vous leur preparez. L'Eloquence & la Poëſie vont s'exercer avec émulation, & nous peindre la joye des Peuples en cent manieres differentes, & toutes agreables. Veuille le Ciel nous faire gouſter long-temps les douceurs d'un ſi beau Regne, & les continuer long-temps aprés nous. C'eſt peu des ans de Neſtor, nos vœux peuvent aller juſqu'à la durée des jours de nos premiers Peres, & il n'y a point de miracles que l'on ne puiſſe eſperer pour le Prince le plus ſage & le plus parfait qui ſoit jamais monté ſur le Throne des Rois.

DIS-

DISCOURS *sur le retablissement de la santé du Roy. Prononcé le mesme jour 27. Janvier 1687. par Mr. D'AUCOUR.*

MESSIEURS,

Quand nous aurions autant de voix, qu'on en donne à la Renommée, ce ne seroit pas encore assez pour nos cœurs dans cet heureux jour, où nous voudrions pouvoir exprimer toute la joye, que Nous ressentons de la parfaite guerison du Roy, de cette nouvelle Victoire plus avantageuse infiniment, que toutes celles qui ont reculé si loin nos frontieres, & qui ont porté la gloire de nos Armes jusqu'aux extremitez de la Terre.

Il importe peu, qu'un Estat soit plus ou moins grand; puisqu'il peut estre heureux ou malheureux, avec plus ou moins de Païs; & l'on ne doit pas comparer les Victoires qui ont agrandi le Royaume, avec celle-cy, qui en luy conservant son Auguste Prince, luy conserve sa force, son bonheur, sa gloire, & le remplit d'une joye qui ne se peut contenir.

Il n'est rien de plus charmant, que de voir tout le Peuple, comme transporté hors de luy-mesme. Jamais la Magnificence des Rois n'a fait un spectacle si beau, ny si digne de la Majesté Royale, que cet empressement universel des Artisans & des Marchands, qui laissent leurs ouvrages, ferment leurs Boutiques, & courent aux Eglises, y loüer Dieu de la Santé du Roy. Ils ne sçavent quelles marques donner, d'une joye extraordi-

naire

naire qu'ils n'ont point encore ſentie. Il leur ſemble qu'ils ne ſçauroient aſſez allumer de feux Sacrez ſur les Autels pour faire connoiſtre l'ardeur & la pureté de leur zele. Ils ne ſe contentent pas de leur propre voix, pour exprimer la tendreſſe de leur amour; ils empruntent les plus belles & les plus ſçavantes, qui retentiſſent de toutes parts en Cantiques de loüanges & d'actions de graces. Il eſt vrai cependant, que rien n'eſt ſi beau, que ce qu'ils font eux-meſmes ſans preparation; ces cris naturels qui ne ſçauroient eſtre imitez par une fauſſe joye; ces concerts de cœurs & d'affections, où l'on ne prelude point; cette voix du Peuple, qu'un Prophete appelle la voix de Dieu, parce qu'elle ne peut, ny feindre, ny tromper.

Que ferons-nous, MESSIEURS, dans cette joye publique, pour témoigner celle que nous reſſentons en particulier? Il faut qu'elle éclate de toutes parts, & en toutes manieres. Tout eſt bon, hors le ſilence, dans une occaſion ſi favorable; & pluſtoſt que de nous taire, il faudroit battre des mains. La vraye joye ne veut point d'eſtude, elle n'a ny precepte, ny regle. Réjouïſſons-nous, comme nous nous ſommes affligez, ſincerement, naturellement, ſans art.

Je m'en ſouviendray toute ma vie, MESSIEURS; Quand on nous vint dire icy l'eſtat où le Roy s'eſtoit trouvé, la ſeule idée du peril nous ſaiſit tellement l'eſprit, que ne penſant point d'abord au ſuccez du Remede, & n'en voyant que la violence, nos cœurs furent touchez d'une crainte, dont la vive expreſſion parut long-temps ſur nos viſages.

Quelles auroient donc eſté nos frayeurs, & nos alarmes, ſi au lieu de nous dire, que ce Remede extreme & dangereux avoit réüſſi, on nous euſt

dit seulement qu'on estoit resolu de l'éprouver? Quel abbatement de cœur! Quelle consternation d'esprit! Quel tremblement dans toutes les parties de l'Estat, si ce bruit avoit esté répandu! Et que ne devons-nous point à la bonté plus qu'heroïque de Nostre Auguste Prince, qui a voulu nous épargner ces mortelles inquietudes, en nous cachant le peril où il estoit?

N'est-ce pas une chose admirable, & que nous ne sçaurions jamais dire avec assez de reconnoissance? Il n'a pas esté moins secret dans sa Maladie, que dans ses Guerres; & comme nous n'avons connu le dessein de ses Conquestes, que par le bruit de ses Victoires, nous n'avons sceu aussi, qu'il devoit s'exposer à une operation si perilleuse, qu'aprés qu'elle a esté heureusement faite.

C'est ainsi que dans les estats de la vie les plus contraires, ce grand Prince a tousjours la mesme conduite, parce que c'est tousjours la mesme grandeur d'Ame: tousjours la mesme fermeté d'esprit, tousjours le mesme amour pour ses Peuples. Oui, cet amour, qui n'a pas voulu que nous ayions sceu combien il souffroit, de peur de nous faire souffrir avec lui, c'est le mesme qui nous a donné tant de part dans la joye de ses Triomphes, sans nous faire entrer dans les alarmes de ses Combats.

C'est le mesme qui a nourri les Peuples durant la famine, & qui a pris tant de soins pour ne leur pas manquer, dans un temps où la nature leur manquoit.

C'est le mesme, qui n'a jamais pardonné au Duel, d'avoir répandu le sang de ses Sujets.

Admirable conduite d'un Roy, qui est persuadé que Dieu a fait les Rois, non seulement pour estre les Ministres de sa Puissance, mais encore de

de sa Bonté ; & qui veut remplir toutes les fonctions de ce Divin ministere !

Je ne sçaurois oublier, ce que j'ay cent fois oüi dire à un grand Ministre d'Estat, qui a esté un des principaux Ornemens de cette Académie où sa memoire sera tousjours en veneration. Il est vray, disoit-il souvent, en parlant du Roy, je ne connois personne dans tout le Royaume, qui aime tant à faire son devoir que nostre Maistre : & rien au monde ne peut empescher, qu'il ne fasse tousjours tout le bien qu'il se croira obligé de faire.

Heureux Peuples qui luy estes soumis, vous pouvez tout esperer d'un si Grand Prince. Vous l'aimez & il vous aime ; il est invincible en tout. Il ne se laissera pas surpasser en amour par ses Sujets, non plus qu'en valeur par ses Ennemis. Asseurez-vous, que vous joüirez d'un bonheur accompli, & que s'il reste encore quelque chose à faire pour l'achever, ce n'est rien en comparaison de ce qui est fait.

Il ne s'agit plus de passer à la nage les plus grands Fleuves ; de vaincre les obstacles des Elemens ; de camper sur la glace & dans les neiges ; de prendre chaque jour des Villes qu'on estimoit imprenables. Toutes ces choses les plus grandes qu'on se puisse imaginer dans la Vertu Heroïque, ont esté faites avec un succez incroyable.

L'Heresie mesme qui estoit un sujet perpetuel de trouble & de crainte, cette Heresie qui se croyoit invincible, est entierement vaincuë. Elle qui se glorifioit d'avoir plus d'un million d'Hommes dans son parti, s'est veuë tout d'un coup abandonnée. Elle n'a plus dans le Royaume, ny de Ministres, ny de Temples. Nous avons veu abattre celuy qu'elle avoit élevé à la veuë de Pa-

ris, & qui faisoit le plus grand scandale de l'Eglise. Nous avons foulé aux pieds le comble qui le couvroit. Nous avons marché sur ses ruïnes. Heureuses ruïnes, qui sont le plus beau Trophée que la France ait jamais veu! Ouvrage admirable de LOUIS LE GRAND! Ouvrage immortel & incomparable, qui est infiniment au dessus, & des Statuës, & des Obelisques, & de tous les autres Monumens qui publient les Vertus de ce Grand Prince! Cent Arcs de Triomphe élevez à sa Gloire ne la porteront pas si haut, que ce Temple de l'Heresie abbatu par sa Pieté; & jamais rien ne luy fera tant d'honneur que ce qu'il a fait luy-mesme.

Jamais on ne loüera que tres-imparfaitement une action si admirable, qui est au dessus des loüanges, & dont la grandeur infinie ne se laisse pas comprendre.

Qui est-ce en effet qui comprend bien la Victoire, ou plustost le Miracle de l'extirpation de l'Heresie? Quelque esprit d'homme a-il bien conceu, comment cette Heresie, qui dans les derniers Regnes, a fait tant de Guerres sanglantes & plusque-civiles, a pu estre deffaite au milieu d'une profonde Paix, sans qu'il ait paru aucun signe de Guerre? Quoy, ce mal-heureux Schisme, qui dans un petit nombre de ses Partisans, & dans une seule de ses retraites *, avoit esté plus difficile à vaincre, que la Mer n'avoit esté difficile à enchaisner, est entierement aboli, sans qu'il en ait cousté le moindre Combat! Quoy, ce formidable Parti qu'on avoit veu se multiplier dans le sang & le carnage, est entierement dissipé, sans qu'il ait esté répandu une seule goutte de sang?

Di-

* *La Digue & la prise de la Rochelle en 1628.*

Divine Victoire ! Victoire ſainte, dont l'Egliſe fera une de ſes plus grandes Feſtes, & qu'elle chantera dans toutes les parties du monde ! Mais diſons au moins icy, qu'on ne pourra plus entendre nommer l'invincible Heros qui a remporté cette Victoire, ſans penſer en meſme temps à l'Hereſie qu'il a détruite. On s'imaginera touſjours le voir, ayant ſur ſes Armes triomphantes, l'Image de cette Hydre qu'il a étouffée ; de meſme que la Minerve des Anciens avoit ſur ſon Bouclier, la Teſte de ce Monſtre, qui changeoit en pierre tous ceux aux yeux deſquels ce Bouclier étoit preſenté.

Il n'y a que cette Fable qui puiſſe nous aider à exprimer en quelque ſorte, l'eſtonnante verité que nous admirons. Et il paroiſt en effet, tant de Sageſſe & tant de Force dans le Vainqueur de l'Hereſie, que la ſeule idée de cette Victoire jette dans l'ame de ſes Ennemis, une terreur qui les arreſte, & qui ſemble les rendre immobiles.

Il n'y a plus de Nations ſur la Terre, qui veuillent éprouver la Valeur de LOUIS LE GRAND. Tout l'Univers, ou luy obeït, ou l'admire ; & c'eſt dans la gloire de cette Paix, qui eſt pour luy un Triomphe perpetuel, qu'il a plû au Ciel, de ne pas laiſſer ſans action les Vertus Heroïques d'une Ame ſi grande ; & de vouloir l'exercer par cette maladie, dont la parfaite gueriſon eſt le ſujet de noſtre joye.

Nous en avions touſjours eſperé un heureux évenement, parce que nous l'avions touſjours ſouhaité avec une ardeur extreme ; mais cette eſperance ne pouvoit pas nous oſter la crainte. Et il eſt vray, que la maladie du Roy nous a fait plus de peur au milieu de la Paix, que n'avoient fait au milieu de la Guerre, toutes les Armées,

ennemies qui environnoient le Royaume. Nous avons eu plus d'inquietude, sur la moindre circonstance de son mal, que sur toutes les assemblées des Princes d'Allemagne : & comme il est naturel de craindre autant que l'on aime, nous trouvions par tout des sujets de crainte. Nous en trouvions dans nostre amour ; nous en trouvions dans sa Vertu ; nous en trouvions dans le nombre prodigieux de ses grandes Actions, qui font penser, qu'il a vécu plus que cent Rois ; & nous ne sçavions pas, comment le Ciel avoit resolu de compter sa Vie, ou par ses jours, ou par ses Victoires.

Mais enfin nous voyons heureusement, que cette maladie, qui nous a fait trembler, n'estoit dans l'ordre de la Divine Providence qu'un nouveau moyen de faire connoistre le merite extraordinaire du Heros qu'Elle a choisi, pour executer ses plus grands desseins ; ce qui est arrivé de la maniere la plus glorieuse qu'on se puisse imaginer.

Car au premier bruit de la maladie du Roy, on vit tous ces Princes qu'il a tant de fois vaincus, se remuer, s'agiter, s'émouvoir, courir aux assemblées, former de nouvelles ligues, écouter les conseils & le desespoir des Ministres de l'Heresie, signer de nouveaux traitez, renouveler d'anciennes plaintes, parler publiquement de vengeance & de Guerre. Mais que faites-vous, Princes jaloux de la gloire de mon Roy ? Que faites-vous autre chose, que d'augmenter cette gloire, que de témoigner hautement, que vous le craignez plus luy seul, que toutes ses Armées ; que vous redoutez plus sa Prudence, que la fureur de ses Soldats ; qu'il vous paroist plus terrible, que la foudre des Bombes & du Canon, & que s'il n'eust pas esté malade, vous n'auriez pas

seu-

ſeulement penſé aux déliberations inutiles que vous avez faites?

Ils ne s'imaginoient pas alors, tous ces Princes, que la maladie du Roy duſt eſtre une des plus belles avantures de ſa Vie; ny qu'il puſt y faire des choſes qui eſtonneroient également, quoy que d'une maniere bien differente, l'amour de ſes Sujets, & la jalouſie de ſes Ennemis.

Nous ſçavions bien, qu'il y feroit paroiſtre cette admirable fermeté d'Ame, qui ne luy eſt pas moins naturelle, que cet air de Grandeur & de Majeſté qui le diſtingue de tous les hommes. Nous ſçavions bien, qu'ayant reſiſté avec une force invincible au plus grand de tous les plaiſirs, qui eſt le plaiſir de vaincre, il ne ſe laiſſeroit pas abbattre par la douleur; mais nous ne penſions pas (il faut l'avouer) nous ne penſions pas, qu'il deuſt tenir Conſeil, le jour meſme qu'il ſouffrit cette operation douloureuſe dont le ſeul ſouvenir nous effraye.

Pardonnez, Grand Prince, pardonnez à noſtre zele s'il ne vous a pas conceu auſſi grand que vous eſtes. Nous voyons bien maintenant qu'il pouvoit eſtre plus éclairé; mais il ne ſçauroit eſtre plus ardent. Nous publierons au moins avec une ardeur extreme, ce merveilleux évenement, que nous n'avons pû prevoir. Nous dirons que c'eſt le plus auguſte Conſeil qui ſe ſoit jamais tenu ſur la terre. Nous dirons qu'il n'y eſt entré que des vertus Heroïques, dans un degré ſouverain: une ſouveraine prudence, une ſouveraine bonté, une ſouveraine force, un amour ſouverain pour les Peuples, toutes vertus Souveraines & Heroïques; eſtant certain que des vertus d'un rang au deſſous, n'auroient pas eſté

capables de traiter d'affaires politiques dans un estat de souffrance & de douleur.

Mais toutes les circonstances de ce Conseil admirable, veulent estre considerées avec une profonde meditation, qui ne convient point à cette joye publique, dans laquelle nous sommes. Il suffit seulement de marquer icy, qu'il se tint ce jour-là mesme, qui fut un jour de crise pour tout l'Estat, & qui par l'importance infinie des choses, dont il s'agissoit, sera une des plus grandes Epoques de nostre Histoire.

Le Roy voulut aussi le mesme jour, se faire voir à ses Courtisans. Ils le virent en effet, tousjours semblable à luy-mesme ; tousjours avec cette douce Majesté, qui inspire également l'amour & le respect. Les marques de sa douleur ne paroissoient que sur leurs visages, & le sien n'estant ny alteré, ny émeu, avoit une serenité qui dissipa en un moment ce qu'il y avoit de sombre & de triste sur tous les autres. Il leur parut encore plus grand dans cet estat que sur le Trosne, & ils avouoient avec admiration, que l'éclat du Trosne qui fait souvent toute la grandeur des Rois, n'avoit fait que cacher une partie de la sienne.

C'est un spectacle digne du Ciel (disoit autrefois Seneque) qu'un homme qui lutte contre la mauvaise fortune. Mais qu'auroit-il dit ? qu'auroit-il pensé, s'il avoit vû, non pas un homme d'une condition privée, mais le plus grand, mais le plus heureux de tous les Rois, souffrir si longtemps un mal si sensible ; & porter la constance jusqu'à cette extremité, que d'avoir pû, le jour mesme d'un perilleux redoublement de douleur, voir toute sa Cour, & tenir son Conseil ? Il se seroit recrié, ce Philosophe de l'ancienne Rome, il

il se seroit recrié, qu'il l'avoit trouvé le sage qu'il cherchoit par tout, & qu'il l'avoit trouvé dans un Roy; ce qui est encore plus heureux & plus admirable.

Pour moy, je ne sçay plus que dire à force de penser sur des choses si nouvelles & si inouïes. Mais je diray au moins, n'ayant pas d'autre expression, je diray que le Roy a esté malade en Roy, c'est-à-dire en exerçant toute la puissance souveraine; car il est certain que tout autre que le plus grand Roy du monde, à qui personne ne veut déplaire, n'auroit point, dans un jour si fatal & si douloureux, entendu parler en aucune maniere, ny de complimens, ny d'affaires. Mais il ne voulut pas que ce jour fust distingué de tous les autres; & par là il en a fait un des plus beaux jours de sa Vie, & qui sera marqué avec un Caractere de gloire dans toute la Posterité.

Mais voicy encore de nouveaux sujets d'admiration. Le Roy n'a pas mesme voulu, que pendant sa maladie, les divertissemens de la Cour, ayent esté interrompus. Il a fait ouvrir ces magnifiques Appartemens, où sont rassemblez tous les jeux, & les plaisirs qui peuvent charmer l'esprit sans le corrompre. C'est une feste perpetuelle, que sa magnificence & sa sagesse ont inventée, pour apprendre aux Courtisans à jouer avec moderation, à se divertir innocemment, & encore pour connoître leurs inclinations & leurs mœurs, par le moyen le plus seur, & le plus digne de la Majesté Royale.

Il commanda que ces divertissemens fussent continuez, parce que la joye de ses Sujets estoit le plus grand soulagement qu'il trouvoit à son mal.

Il faut l'avouër, MESSIEURS, cette bonté, cette humanité, est une vertu bien rare dans les Princes qui se voyent si élevez au dessus des autres hommes ; mais les moindres actions du Roy sont accompagnées de cette bonté souveraine qu'il a receuë du Ciel en naissant. Il en donne des marques à toute heure, en toute occasion ; dans les affaires, au jeu, à la promenade mesme, où il a souvent la bonté de commander à ceux qui ont l'honneur de le suivre, de se couvrir devant luy. Mais combien cette dispense du respect exterieur qui est deu à sa dignité, augmente-t-elle la profonde veneration, & la sincere estime que l'on ne peut refuser à sa vertu? Qui ne voit en cela une grandeur d'Ame par laquelle il s'éleve au dessus des autres Rois, & se conforme à la conduite de Dieu mesme, qui a peu d'égard au culte exterieur & veut estre servi en esprit & en verité?

Quelle difference de mon Roy, à ces autres Rois de la terre, que leurs Sujets n'oseroient jamais regarder en face, & devant lesquels ils sont tousjours prosternez & rempans! LOUIS LE GRAND se laisse voir au moindre de son peuple, & sa plus grande gloire est d'estre veu; parce qu'on ne peut le voir sans l'aimer ; & rien ne luy plaist davantage. Il sçait qu'on ne manque jamais de reverer un Prince, quand on l'aime, mais qu'il n'est pas tousjours seur qu'on l'aime, quand on le revere ; & qu'ainsi l'importance est d'avoir l'amour des Peuples, parce que cet amour est infailliblement suivi du respect, de l'estime, de l'obeïssance, de la soumission & de tous les autres sentimens qui font également la gloire du Prince, & le bonheur de l'Estat.

Le

Le Roy n'a qu'à se laisser voir, pour inspirer tous ces sentimens, qui sont les effets naturels de l'amour, & il importe peu pour cela, en quel estat il soit veu, ou dans les prosperitez de la fortune, ou dans les infirmitez de la nature; aussi admirable estant malade en son lit, que commandant à la teste de ses Armées ; & tout le cours de sa maladie, n'ayant esté qu'une suite continuelle d'actions Heroïques ; car depuis qu'il eut tenu ce Conseil dont j'ay parlé, & qu'on ne sçauroit assez admirer, il continua reglément tous les autres jours, avec une exactitude incroyable. Et qui le croiroit en effet, qu'un Prince malade fist autre chose que penser à son mal, s'en plaindre, & chercher du repos ? Mais le Roy malade a bien d'autres pensées & d'autres soins. Il porte dans son esprit toutes les affaires de son Estat. Il entend ses Ministres, il decide, il ordonne, il pourvoit à ce qu'il faut dans les Provinces du Royaume les plus éloignées. Il fait bastir au delà du Rhin pour la seureté des Frontieres, un Fort à la teste du pont d'Hunningue. Il en fait bastir un autre dans l'Isle de Gesenhem : deux Forts, dont la construction est plus importante que la prise de plusieurs Villes. Et dans le mesme temps, à une autre extremité du Royaume, il regle les limites de ses Conquestes, obligeant l'Espagne de reconnoistre tout de nouveau la justice de ses Armes, & de luy ceder encore une estendue considerable de païs.

Voilà quelques-uns des effets, & si je l'osois dire, des symptomes de la maladie du Roy. C'est ainsi que ce Heros malade a fait de son lit comme un Champ de Victoire. C'est là, où il a surmonté la douleur avec une constance qui le met au dessus des Philosophes. C'est là, où il a fait

mourir l'Envie que ses autres Victoires avoient fait naître. C'est là, où il a triomphé des cœurs de ses ennemis, comme il avoit triomphé de leurs Armées. Ils reconnoissent maintenant, aprés l'avoir veu souffrir, qu'il estoit digne de les vaincre. Ils avouënt que tant de grands évenemens de sa Vie ne sont que les effets naturels d'une force d'esprit encore plus grande; qu'il n'a esté heureux que parce qu'il est sage; & qu'il n'est redevable de toute sa gloire, qu à sa seule Vertu.

Nous ne pouvons pas nous-mesmes en dire davantage, mais nous souhaitons de tout nostre cœur, qu'il puisse encore l'entendre dire un Siecle entier, & qu'il plaise au Ciel de retrancher de nos jours, pour adjouster aux siens. Que je serois heureux, si quelque preference estoit donnée à celuy qui a l'honneur de parler pour les autres. Quel avantage pour nous, MESSIEURS! Quelle gloire, si une partie de nos années pouvoit entrer dans la suite d'une si belle Vie; d'une vie si Illustre, si merveilleuse, si Heroïque! Ce seroit sans doute le plus seur & le plus beau moyen de parvenir à cette immortalité *, à laquelle nous aspirons: & c'est aussi la grace que nous demandons au Ciel, en le louant, & en invitant toutes les creatures de le louer avec nous, d'avoir conservé nostre Auguste Prince.

Soleil, qui avez tant de fois éclairé ses Victoires, & qu'il a pris pour symbole des grandes & magnifiques Vertus, ausquelles il a consacré sa Vie, louez le Seigneur qui l'a conservé.

Astres de la nuit, qui l'avez trouvé tant de fois

* *La Devise de l'Academie, est une branche de Laurier en couronne, avec ce mot;* A L'IMMORTALITE'.

fois veillant seul avec vous, pour le bien du monde, louez le Seigneur qui l'a conservé.

Mers qui estes estonnées de vous voir jointes l'une à l'autre, par son ordre, & pour le bien de ses Estats, louez le Seigneur qui l'a conservé.

Fiers Pirates qui estiez les ennemis declarez de toutes les Loix, & qu'il a heureusement reduits à suivre celles qu'il vous a données, louez le Seigneur qui l'a conservé.

Rois de la Terre, qui avez admiré avec quel courage & quelle prudence il a vengé la Majesté Royale, que des Republicains avoient offensée, louez le Seigneur qui l'a conservé.

(a) Braves Soldats, que sa bonté rend heureux, lorsqu'un malheureux sort vous a rendus inutiles, louez le Seigneur qui l'a conservé.

(b) Jeune & florissante Noblesse, qu'il fait élever avec tant de soins, dans tous les exercices Militaires, & qui commencez desja d'estre la terreur de nos ennemis, louez le Seigneur qui l'a conservé.

(c) Troupe de jeunes Vierges, que vostre infortune rend heureuses en vous attirant sa protection, & qui trouvez dans sa Pieté Royale les soins & les tendresses de vos meres, louez le Seigneur qui l'a conservé.

Sçavantes Academies des beaux Arts, que sa Magnificence a fondées, & qui devez à ses Heroïques Vertus, les plus excellents sujets de vos immortels ouvrages, louez le Seigneur qui l'a conservé.

Nous

(a) *Les Soldats Invalides, nourris, entretenus & logez dans un Palais Magnifique.* (b) *Six mille jeunes Gentilhommes, élevez dans les Citadelles.* (c) *Quatre cens jeunes Demoiselles, dont l'éducation est fondée dans la Maison Royale de S. Cyr.*

Nous, MESSIEURS, qui sommes particulierement consacrez à sa Gloire, par ce titre si glorieux pour nous, par lequel il veut bien que le plus Grand Roy du monde, soit appellé le Protecteur de l'Academie Françoise, louons le Seigneur qui l'a conservé, & demandons au Seigneur qu'il le conserve. Que tous nos vœux ayent pour objet la conservation & la durée de sa vie. C'est la gloire de l'Etat, c'est la felicité des Peuples, c'est l'honneur de la Religion, c'est la Paix de l'Eglise, c'est la source de tout le bien public. Vive le Roy, que le Roy vive, & nous sommes heureux.

DISCOURS *prononcé le* 25. *Aoust* 1687. *par Mr. l'Abbé de* CHOISY, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr. le Duc de* Saint Aignan.

MESSIEURS,

Si les loix de l'Académie me le permettoient, je garderois aujourd'hui un silence respectueux. J'imiterois les nouveaux Cardinaux, qui en prenant leur place dans le sacré College ont quelque temps la bouche fermée; & je ne songerois qu'à me taire jusqu'à ce que vous m'eussiez appris à bien parler. Mais il faut obeïr à la coustume, il faut que ma reconnoissance paroisse. Et de quelles expressions pourray-je me servir pour vous la montrer toute entiere? Comment vous marquer la joye dont je me sens penetré en me voyant associé à ce qu'il y a de plus grand & de plus illustre dans ce Royaume?

C'est

C'est icy que les premiers hommes de l'Estat se dépouillent de tout le faste de la grandeur, & ne cherchent de distinction que par la sublimité du Genie & par la profonde capacité; car MESSIEURS, ce n'est ni la naissance seule, ni les seules dignitez qui rendent vostre Compagnie si celebre. Il ne suffiroit pas pour entrer chez vous, d'avoir passé par les plus grands emplois; l'Esprit & le Sçavoir vous ont ouvert la porte de l'Académie. C'est ce qui vous distingue du reste des hommes, & qui fait admirer parmi vous des Theologiens sublimes, des Philosophes pénetrans, des Poëtes & des Orateurs du premier ordre, & des Historiens qui feront passer à nos neveux les merveilles de nostre siecle.

Quand je me vois placé entre tous ces grands hommes, que desormais j'appelleray mes Confreres, je me sens excité par une noble émulation à suivre des exemples qui me vont estre familiers. L'assiduité à vos Assemblées me tiendra lieu de merite, & peut-estre m'en donnera. Je croy déja sentir en moy l'esprit de l'Académie qui m'éleve au dessus de moy-mesme, & j'en ay besoin pour reparer la perte que vous avez faite. Elle est grande, MESSIEURS, celuy dont je remplis la place merite vos regrets & nos louanges.

A peine est-il sorti de l'enfance, qu'il marche aux combats & à la gloire sur les traces de ses Ancestres. Il est blessé au combat de Vaudrevange, au siege de Dole, & plus dangereusement à celui de Graveline; & si dans la suite il cherche par tout les occasions de faire éclater sa valeur, c'est que cette valeur, cette ardeur de gloire qui fait les Heros, remplissoit son cœur,

&

& que trop grande & trop vive pour s'y contenir, elle se repandoit au dehors.

Qui de vous, MESSIEURS, n'a pas connu l'élevation & la vivacité de son esprit? Il en laissoit à tous momens échapper des traits perçans. Gouverneur de Province, Duc & Pair, premier Gentil-homme de la Chambre, il trouvoit encore du temps à donner aux Muses, & se sentoit honoré du titre d'Académicien.

La bonté de son cœur l'engageoit à servir tout le monde. C'estoit assez d'estre homme d'esprit, ou malheureux pour avoir sa protection particuliere; mais ce qui seul feroit son éloge, il avoit eu tousjours un attachement inviolable & tendre à la personne du Roy, & ce grand Prince l'honoroit de sa bienveillance.

Tant d'avantages qui le distinguoient dans la premiere Cour du monde, ne l'ont point exempté de la loy commune. Il est mort; mais il a laissé à la France un Fils, digne heritier de son grand cœur & de ses vertus, qui dés sa plus tendre jeunesse, au milieu de la Cour & de la guerre, de la faveur & des plaisirs, a consacré toutes ses vertus morales par une pieté Chrestienne; pieté singuliere, universellement reconnuë & respectée.

C'est à vous, MESSIEURS, à marquer par des traits immortels les actions de ce grand homme, dont la perte vous sera long-temps sensible. Vous le ferez, sa memoire vivra à jamais dans vos ouvrages; tout ce qui part de vos mains se sent du genie sublime de vostre Fondateur.

Si l'on a dit autrefois que comme Cesar par ses conquestes avoit augmenté l'Empire de Rome, Ciceron par son éloquence avoit étendu l'esprit des

des Romains, ne pouvons-nous pas dire que le Cardinal de Richelieu seul a fait en France ce que Cesar & Ciceron avoient fait à Rome, & que si par les ressorts d'une Politique admirable il a reculé nos frontieres, il nous a élevé, poli, & si je l'ose dire, agrandi l'esprit par l'establissement de l'Académie?

Mais, MESSIEURS, s'il a tant fait pour l'Estat en formant vostre Compagnie, il a encore plus fait pour luy-mesme. En vain pour sa gloire eust-il trouvé le moyen d'abbaisser la fierté de cette Maison orgueilleuse, qui osoit se comparer à la Maison de France; en vain par la prise de la Rochelle eust-il donné le premier coup au monstre qui vient d'expirer à nos yeux; son Nom pouvoit perir encore, & la pluspart de ses actions, quoy que marquées à un caractere singulier de grandeur, eussent pû estre ignorées des âges suivants, si en fondant l'Académie, il n'eust fondé en mesme-temps le souvenir éternel de sa gloire.

A sa mort l'Académie éperduë trouva un asyle chez un illustre Chancelier, dont la memoire vous sera tousjours chere, & qui pendant plus de trente-cinq années, premier Chef de la Justice, a tousjours passé pour le plus éclairé des Magistrats.

Mais quand vous l'eustes perdu, retombez en de nouvelles alarmes, incertains de vos destinées, quelle joye pour vous, & quelle gloire! Un Roy, le plus grand des Rois, se déclare vostre Protecteur, vous reçoit dans son Palais, & vous égale aux premieres Compagnies de son Royaume. Par là, MESSIEURS, par là vos noms devenus immortels marcheront à la suite du sien, & vous pouvez vous respondre à vous-mesme de

de l'immortalité que vous sçavez donner aux autres. Vous la sçavez donner seurement, & vous la donnerez à LOUIS; il se fait entre ce Prince & vous un commerce de gloire; & si sa protection vous fait tant d'honneur, vous pouvez vous flater de n'estre pas inutiles à sa gloire. Oui, MESSIEURS, ce Prince si necessaire à tous; à ses sujets qu'il a déja rendus les peuples les plus redoutables du monde, & qu'il va achever de rendre les plus heureux; à ses Alliez, à qui il accorde par tout une protection si puissante; à ses ennemis mesmes, dont il fait le bonheur malgré eux, en les forçant à demeurer en paix; ce Prince, qui à l'exemple de Dieu, dont il est l'image vivante, semble n'avoir besoin que de luy-mesme, il a besoin de vous pour sa gloire; & son nom, tout grand qu'il est, auroit peine à passer tout entier à la derniere posterité sans vos Ouvrages.

Vous y travaillez, MESSIEURS. Déja plus d'une fois vous l'avez montré aux yeux des hommes également grand dans la paix & dans la guerre: mais qu'est-ce que la valeur des plus grands Heros comparée à la pieté des veritables Chrestiens? Il regne, ce Roy glorieux, & tousjours attentif à la reconnoissance qu'il doit à celuy dont il tient tout, il songe continuellement à faire regner dans son cœur & dans son Royaume ce Dieu qui depuis tant d'années répand sur sa personne une si longue suite de prosperitez. N'a-t-il pas fait taire ces malheureux, qui malgré les lumieres naturelles de l'ame, affectent une impieté à laquelle ils ne sçauroient parvenir? N'a-t-il pas reprimé cette fureur du blaspheme assez audacieuse pour aller attaquer Dieu jusques dans son trosne.

Il

Il fait plus, il s'embrase du zele de la Maison de Dieu; il n'épargne ni soins, ni dépense pour augmenter le Royaume de JESUS-CHRIST. Son zele traverse les mers, & va chercher aux extrémitez de la terre des peuples ensevelis dans les tenebres de l'idolatrie. Les premieres difficultez ne le rebutent point, il suit avec constance un dessein que le Ciel luy a inspiré; & si nos voeux sont exaucez, bien-tost sous ses auspices la foy du vray Dieu sera triomphante dans les Royaumes de l'Orient.

Que diray-je encore? Ce Heros Chrestien attaque ouvertement ce Parti formidable de l'heresie, qui avoit fait trembler les Rois ses prédecesseurs; il acheve en moins d'une année ce qu'ils n'avoient osé entreprendre depuis prés de deux siecles, & le monstre infernal reduit aux abois rentre pour jamais dans l'abysme d'où la malice des Novateurs & les moeurs corrompues de nos ayeux l'avoient fait sortir. Heureuse France, tu ne verras plus tes enfans déchirer tes entrailles! Une mesme Religion leur fera prendre les mesmes interests, & c'est à LOUIS LE GRAND que tu es redevable d'un si grand bien. Parlons plus juste, c'est à Dieu; & le mesme Dieu, pour assurer nostre bonheur vient de nous conserver ce Prince, & de le rendre aux prieres ardentes de toute l'Europe: car, MESSIEURS, les François ne sont pas les seuls qui s'interessent à une santé si précieuse; & si quelques Princes jaloux de la gloire du Roy, ont tesmoigné par de vains projets de ligues, vouloir profiter de l'estat où ils le croyoient, leurs sujets mesmes, & tous les peuples de l'Europe faisoient des voeux secrets pour luy, sçachant bien qu'en

sa

ſa ſeule perſonne reſide la tranquillité univerſelle.

Mais où m'emporte mon zele? A peine placé parmi vous, j'entreprends ce qui feroit trembler les plus grands Orateurs, & ſans conſulter mes forces j'oſe parler d'un Roy dont il n'eſt permis de parler qu'à ceux, qui comme vous, MESSIEURS, le peuvent faire d'une maniere digne de lui.

RE'PONSE *de Mr.* BERGERET *au Diſcours prononcé par Mr. l'Abbé de* Choiſy *le jour de ſa reception.*

MONSIEUR,

L'éloquence, l'eſprit & la politeſſe du remerciment que vous venez de faire à l'Académie, luy renouvellent le ſentiment de tout ce qu'elle a perdu en la perſonne de Monſieur le Duc de Saint Aignan: & je puis vous dire auſſi, MONSEUR, qu'elle ne pouvoit pas vous donner une marque plus honorable de l'eſtime qu'elle fait de vous, qu'en vous recevant à la place d'un homme de ce merite, dont elle honorera tousjours & cherira la memoire.

Il eſt bien juſte que les Lettres reſpondent à l'amour qu'il a eu pour elles; & que par des marques éternelles de leur reconnoiſſance, elles faſſent voir qu'il n'y a point d'homme, en quelque rang que la fortune l'ait élevé, à qui il ne ſoit glorieux de les avoir aimées.

Monſieur le Duc de Saint Aignan les aimoit de-

de la mesme passion dont il aimoit la gloire, & il avoit pris tous les soins necessaires pour avoir ce qu'elles ont de plus utile & de plus agreable. Il estoit bien éloigné de la vaine erreur de ceux qui s'imaginent que tout le merite consiste dans le hazard d'estre né d'une ancienne Maison, & il ne regardoit l'avantage d'avoir tant d'illustres Ayeux, que comme une obligation indispensable d'augmenter l'éclat de leur nom par un merite personel.

Dés qu'il put lire nostre Histoire, il y vit avec une noble émulation son Tris-ayeul le Comte de saint Aignan, Gouverneur du Berry & Chef du Conseil du Duc d'Alençon. Il resolut aussitost, ou de mourir jeune dans la carriere de l'honneur, comme le Comte de saint Aignan son Pere, ou d'y aller plus loin que son Tris-ayeul, comme il a fait en meritant l'estime & la confiance du Roy.

Il jugea que le meilleur moyen de parvenir à ce comble d'honneur, estoit de joindre les Lettres avec les Armes, par une alliance qui n'est pas moins naturelle que celle de l'esprit avec le cœur; & se voyant attaché au service d'un Prince dont les vertus heroiques donneront plus d'employ aux Lettres, que n'ont fait tous les Heros de l'Antiquité, il en prit encore plus d'affection pour elles. Il s'acquit une maniere de parler & d'écrire noble, facile, élegante, & fit voir à la France cette urbanité Romaine, qui estoit le caractere des Scipions & des plus illustres Romains.

C'est à l'exemple de ces Vainqueurs des nations, qui au retour de leurs campagnes chargez des dépouilles de leurs ennemis, s'en venoient travailler avec Terence, & sçavoient aussi-bien conduire les intrigues de la Scene, que les strata-

tage-

tagemes de la Guerre ; c'est à leur exemple, dis-je, que Monsieur le Duc de saint Aignan a fait voir tant de fois qu'un Lieutenant Général des armées du Roy, pouvoit estre Poëte, Orateur & Historien ; que faisant luy-mesme des actions de la plus grande valeur, il sçavoit encore les loüer dans les autres ; & qu'avec ce mesme cœur qui ne demandoit qu'à se sacrifier pour le service du Roy, il formoit chaque jour des sentimens exprimez de la maniere la plus délicate & la plus éloquente.

Par ces qualitez veritablement Academiques, il obtint dans cette Compagnie la place qu'il y a si dignement occupée, & il merita aussi d'estre nommé Protecteur d'une illustre Académie que nous avons receuë dans nostre alliance ; ce qui est pour luy un honneur qui ne perira point, & d'autant plus grand que le Roy veut bien porter un semblable titre, & le joindre à ceux que ses vertus & ses conquestes luy ont acquis.

Mais non seulement Monsieur le Duc de saint Aignan estoit le Protecteur d'une celebre Académie par un titre particulier, on peut dire encore qu'il l'estoit generalement de tous les gens de Lettres, par une generosité qui n'exceptoit personne. Le merite, quelque estranger qu'il fust, de quelque part qu'il pust venir, estoit seur de trouver en luy de l'appuy & de la protection. Il recevoit avec des témoignages d'amitié tous ceux qui avoient quelque talent d'esprit ; & il ne leur faisoit sentir son rang & sa dignité que par les bons offices qu'il se plaisoit à leur rendre. Il aimoit aussi tous nos exercices, & y venoit bien plus souvent qu'on n'eust osé l'esperer d'une personne qui ne pouvoit y venir sans quitter tous les agrémens de la Cour.

Il

Il me semble que je le vois encore dans ce beau jour, où nous nous assemblasmes pour tesmoigner nostre joye du restablissement de la santé du Roy. On y lut une Ode magnifique qu'il avoit faite sur ce sujet, où l'esprit & le zele paroissoient également, & qui brilloit par tout de ce feu de la plus vive jeunesse, qu'il a tousjours conservé par un privilege que la nature n'accorde qu'à des Genies extraordinaires.

Enfin aprés une longue & heureuse vie, il est mort dans tous les sentimens de la pieté Chrestienne, comblé des honneurs & des récompenses qu'avoient merité son courage, son zele & sa fidelité dans le service du Roy ; & il a eu en mourant la consolation de laisser aprés luy un Fils qui augmentera encore cette succession de gloire & de vertu.

Cet illustre Fils qui le fera revivre, s'est tousjours distingué avec honneur & sans affectation. On a tousjours veu en luy beaucoup de courage avec beaucoup de douceur, une admirable pureté de mœurs, une parfaite uniformité de conduite, de la penetration, de l'application, de la vigilance, un amour constant pour la verité & pour la justice, & sur tout une solide pieté qui le fait agir en secret aux yeux de Dieu seul, comme s'il estoit veu de tous les hommes.

Tant de vertus qui ont merité que dans un âge si peu avancé, il ait esté fait Chef du Conseil des Finances, justifient chaque jour un si bon choix, & font voir que le Roy, juste dispensateur de ses graces, a le don suprême de discerner les esprits. Heureux celuy dont nous honorons la memoire, d'avoir un si digne heritier de son nom & de ses vertus !

Mais nous n'aurons pas esté moins heureux à

luy donner un ſucceſſeur parmy nous, & vous ayant choiſi, Monsieur, pour reparer une ſi grande perte, nous eſperons que vous ferez loüer publiquement noſtre choix, & que vous reſpondrez parfaitement à noſtre attente.

L'Académie ne vous demande rien pour elle, que vous ne ſoyez obligé de faire pour vous-meſme. Vous le devez à la reputation que vous vous eſtes acquiſe par vos ouvrages; vous le devez au Sang dont vous ſortez, au grand Chancelier de l'Hoſpital voſtre Tris-ayeul, plus illuſtre encore par ſes excellens écrits que par l'éminence de la premiere Charge du Royaume. Vous le devez enfin à cette illuſtre Mere, comparable aux Cornelies qui parloit ſa langue avec tant de grace & de pureté, & qui vous ayant fait ſuccer l'éloquence avec le lait, nous a donné lieu de penſer que vous eſtiez né pour l'Académie, & que vous aviez eſté élevé pour elle, entre les bras & dans le ſein des Muſes meſmes.

Mais quelque talent que vous ayez pour l'éloquence, la nouvelle obligation que vous avez de conſacrer vos veilles à la gloire de Louis le Grand noſtre Auguſte Protecteur, vous fera ſentir de plus en plus combien il eſt difficile de parler dignement d'un Prince, dont la vie eſt une ſuite continuelle de prodiges.

Les Poëtes ſe plaignent de n'avoir point d'expreſſions aſſez fortes pour repreſenter le merveilleux de ſes exploits, & les Hiſtoriens au contraire de n'en avoir point d'aſſez ſimples, pour empeſcher que tant de merveilles ne paſſent pour autant de fictions. Quel art, quelle application, quelle conduite ne faudra-t-il point pour conſerver la vray-ſemblance avec la grandeur des choſes qu'il a faites?

Je ne parle point de cette valeur estonnante, qui a pris comme en courant les plus fortes Villes du monde, & devant qui les armées les plus nombreuses ont tousjours fuï de peur de combattre. Je ne pense maintenant qu'à cette glorieuse Paix dont nous joüissons, & qui a esté faite dans un temps où l'on ne voyoit de toutes parts que des Puissances irritées de nos victoires, que des Estats ennemis déclarez de nos interests, que des Princes jaloux de nos avantages, tous avec des prétentions differentes & incompatibles. Comment donc parut tout d'un coup cette paix si heureuse ? C'est un miracle de la sagesse de LOUIS LE GRAND, que la politique ne sçauroit comprendre : & comme luy seul a pu la donner à toute l'Europe, luy seul aussi peut la luy conserver.

Combien d'action, de penetration, de prévoyance pour faire que tant d'Estats libres, & dont les interests sont si contraires, demeurent dans les termes qu'il leur a prescrits ? Il faut voir également ce qui n'est plus, & ce qui n'est pas encore, comme ce qui est : il faut avoir un Genie d'une force & d'une étenduë extraordinaire, que nulle affaire ne charge, que nul objet ne trompe, que nulle difficulté n'arreste ; tel enfin qu'est le Genie de LOUIS LE GRAND, qui est répandu dans toutes les parties de l'Estat, & qui n'y est point renfermé, agissant au dehors comme au dedans avec une force inconcevable.

Il est jusques dans les extrémitez du monde, où vous avez veu, MONSIEUR, tant de saintes Missions soustenuës par les secours continuels de sa puissance & de sa pieté.

Il est dans les Cours estrangeres, où il conduit & éclaire ses Ministres, qui n'ont qu'à lire & à

faire entendre ce que sa prudence a dicté.

Il est sur les Frontieres du Royaume qu'il fait fortifier d'une maniere qui déconcerte & desespere tous nos Ennemis.

Il est sur les ports, où il fait construire ces Vaisseaux prodigieux qui portent par tout le monde la gloire du nom François.

Il est dans les Académies de Guerre & de Marine, où la noble éducation jointe à la noblesse du Sang, forme des esprits & des courages également capables du commandement & de l'execution dans les plus grandes entreprises.

Il est enfin par tout, qui fait que tout est reglé comme il doit l'estre: les garnisons tousjours entretenuës, les magasins tousjours pleins, les arsenaux tousjours garnis, les troupes tousjours en haleine, & aprés les travaux de la guerre, maintenant occupées à des ouvrages magnifiques qui sont les fruits de la paix. C'est ainsi que ce grand Prince agissant en mesme-temps de toutes parts, & faisant des choses qui inspirent continuellement de la terreur à ses ennemis, de l'amour à ses sujets, & de l'admiration à tout le monde, il peut malgré les haines, les jalousies & les défiances conserver la paix qu'il a faite, parce qu'il n'y a point d'Estat qui ne voye combien il seroit dangereux de la vouloir rompre.

Quelques Princes de l'Empire sembloient en avoir la pensée, & commençoient à former des ligues nouvelles, mais le Roy tousjours également juste & sage, ne voulant ny surprendre, ni estre surpris, fit dire à l'Empereur que si dans deux mois du jour de sa Declaration, il ne recevoit de luy des assurances positives de l'observation de la tréve, il prendroit les mesures qu'il jugeroit necessaires pour le bien de son Estat. Ses trou-

troupes en mesme-temps volent sur les frontieres d'Allemagne, & l'Empereur luy donne toutes les assurances qu'il pouvoit souhaitter. Ainsi l'Europe luy doit une seconde fois le repos & la tranquillité dont elle jouït.

D'autre part l'Espagne avoit fait une injustice à nos Marchands, & les contraignoit de payer une taxe violente, sous pretexte qu'ils negocioient dans les Indes contre les Ordonnances. Le Roy pour arrester tout d'un coup ces commencemens de division, a jugé à propos d'envoyer devant Cadix une flote capable de conquerir toutes les Indes. Aussi-tost l'Espagne allarmée a promis de rendre ce qu'elle avoit pris; & le Roy qui s'en est contenté, a paru encore plus grand par sa moderation que par sa puissance; car il est vray que rien n'est si admirable sur la terre que d'y voir un Prince qui pouvant tout ce qu'il veut, ne veuille rien qui ne soit juste.

Mais c'est le caractere naturel de LOUIS LE GRAND, c'est le fonds de cette ame heroïque où toutes les vertus sont pures, sinceres, solides, veritables, & font toutes ensemble par une admirable union, qu'il est non seulement le plus grand de tous les Rois, mais encore le plus parfait de tous les hommes.

DISCOURS *prononcé le* 8. *Mars* 1688. *par Mr. l'Abbé* TESTU DE MAUROY, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* de Mesmes *President au Mortier.*

MESSIEURS,

Voicy le jour heureux, où il m'est permis d'entrer dans le Temple de Minerve, de participer aux mysteres des Muses, & de me voir dans le Sanctuaire de l'Eloquence. Voicy la premiere fois, que je puis sans profanation, envisager en vos personnes ses plus fideles Ministres; me regler selon vos Loix, & escouter vos Oracles. Jour plein de gloire; Jour remarquable entre tous les jours de ma vie; Jour qui remplit mes desirs, & qui couronne mon esperance.

Que cet honneur doive s'attribuer purement à vostre grace, MESSIEURS, & non pas à mon merite, ce sera tousjours le sentiment de ceux qui sçauront connoistre la grandeur de vostre bien fait, & celle de mes deffauts.

Car de quel droit oserois-je pretendre d'estre admis parmy tant de celebres Personnages, dont les doctes veilles, & les rares escrits, transmettent l'art de bien penser, de bien parler, & de bien escrire, à une longue posterité; qui conservent dans sa pureté une Langue, que nostre grand Roy parle mieux qu'aucun homme de son Royaume; qu'il a renduë par ses estonnantes Conquestes, la Langue generale de l'Europe; qui sert si utilement à escrire les faits incroyables, que

que sa sagesse luy a fait entreprendre, & que son courage luy a fait executer; en un mot, la Langue dont vous vous servez si heureusement, MESSIEURS, à l'avantage de nostre Nation, & à la gloire de nostre Auguste Monarque?

Certes, quand je me voy placé entre tant d'excellens Ecrivains, tant de fameux Orateurs, tant de Poëtes illustres, qui disposent si sagement de l'immortalité qui est le partage des plus grands hommes; quand je me represente l'égalité judicieuse, qui est establie entre les membres de vostre illustre Corps; quand je conçois qu'elle fait oublier, du moins pour un temps, la difference de la fortune des hommes, les prerogatives du sang, les avantages des premieres dignitez de l'Eglise & de l'Estat; & que je remarque, que de toutes les Assemblées qui sont au monde, le Corps de la Religion, & celuy de l'Académie, sont les seuls, dont les membres sont si heureusement confondus, je ne puis que je ne m'escrie, en admirant cette surprenante égalité: Qui suis-je, pour me voir entre tous ces grands Hommes?

Et veritablement, MESSIEURS, le rang que tenoit parmy vous feu Monsieur le President de Mesmes, pouvoit estre deferé à un sujet plus digne que je ne suis de luy succeder. Sa famille peut estre nommée comme celle de Boëce, une veine de pourpre, & le Seminaire de la premiere Magistrature. Son nom, que je ne puis prononcer sans renouveller vostre douleur, est également venerable dans le premier Senat du monde, & chez les Nations Estrangeres. L'integrité, la fermeté, & la penetration, estoient ses vertus de Tribunal: le zele, la politesse, & la discretion, estoient ses talens de la Cour: l'amour des Lettres & des Sçavans, la douceur & l'honnesteté,

estoient ses qualitez de l'Académie. La perte du Senat vient d'estre réparée en la personne de son digne Fils ; mais comment reparer en la mienne, celle que vous avez faite ?

Si vos graces, MESSIEURS, estoient de la nature de celles du Ciel, qui changent les Sujets qu'elles enrichissent, je deviendrois tel, que vous n'auriez point de regret à vostre choix. Je ne serois pas en peine de vous remercier de l'honneur que vous me déferez ; & lorsque je sens en moy le concours mutuel de la joye & du respect, je ne me trouverois pas entre la crainte & la temerité ; car s'il ne s'agissoit que de respondre à vostre grace par une tendre reconnoissance, je pourrois satisfaire à ce juste devoir. Mais je me voy dans l'obligation de m'en expliquer publiquement ; c'est à dire, dans le peril de passer pour ingrat, ou de paroistre peu disert.

Car quel discours peut meriter, je ne dis pas vostre approbation, MESSIEURS, mais vostre seule attention, fust-il digne de l'applaudissement des autres hommes, si vous n'oubliez dans ce moment, que vous estes les depositaires de l'Eloquence, & que la force aussi bien que la politesse de nostre Langue, sont des talens qui vous sont naturels, tandis qu'ils sont aux autres, le fruit de l'art, & d'une application laborieuse ?

Et ce qui augmente la difficulté du devoir dont je voudrois m'acquiter, c'est que je me represente que je n'ay pas seulement à parler devant vous, mais que je suis environné des Genies du grand Armand, & du sage Seguier, qui ont protegé vostre sçavante Compagnie ; de sorte que je suis reduit à craindre, & ce que je voy, & ce que je ne voy pas.

Car je me suis bien-apperceu d'abord que je suis

ſuis entré dans ce lieu, qu'il y a quelque choſe de plus qu'humain qui y reſide. Et que ſeroit-ce, ſinon les Genies de ces deux perſonnages preſque divins, qui vous aſſiſtent inviſiblement dans la diſtribution que vous faites de l'immortalité? Tous deux au deſſus des éloges qui leur ont eſté donnez pendant leur vie, & qui ne ſçauroient eſtre mieux loüez aprés leur mort, que par l'honneur que leur a fait ce Grand Roy que voilà *, de ſe declarer leur ſucceſſeur dans la protection de l'Académie.

Ah! que cette gloire redouble le reſpect que j'ay eu toute ma vie pour voſtre illuſtre Corps! & je ne puis vous diſſimuler, MESSIEURS, que lorſque j'ay le plus paſſionnément ſouhaitté de me voir un de ſes membres, j'en ay eſté retenu par une pudeur digne de ſon prix.

Car bien que j'aye conſumé un bon nombre de mes meilleures années, à l'inſtruction de deux des plus grandes Princeſſes de la Terre, dont l'une fait desja la felicité de ſes Eſtats: quoy qu'en la perſonne de l'autre, je cultive un eſprit qui va plus viſte que mes deſirs, de qui je puis dire ce que diſoit ſaint Auguſtin de celuy de ſon fils, qu'il me cauſe un eſtonnement qui va juſqu'à la frayeur; l'eſprit, dis-je, d'une Princeſſe, dont les inclinations toutes royales, animées d'un certain air de Majeſté répandu dans toute ſa perſonne, luy donnent droit d'aſpirer, que ſçais-je? ſans doute au choix des Couronnes de l'Europe. En un mot, quoy que ces ſoins eſclatans me peuſſent faire pretendre aux honneurs qui reſultent des belles Lettres, je n'aurois neanmoins jamais oſé demander d'eſtre receu dans vos Aſſemblées, ſi

* Il montre le Portrait du Roy.

ſi le Vainqueur de Caſſel n'euſt daigné m'en ouvrir la porte, de la meſme main, dont il a ſi glorieuſement triomphé des ennemis de la France.

Oui, MESSIEURS, c'eſt MONSIEUR qui a animé voſtre choix, & le comble de mon bonheur a permis que je luy doive la place que vous m'accordez, afin que je ne poſſede nul avantage dont je ne luy ſois redevable.

Et pourquoy me diſpenſerois-je de cette loy, moy qui ſuis ſa creature, tandis que l'Eſtat meſme luy doit ſon repos? Car ſi ce repos conſiſte dans l'amour & dans l'obeïſſance des Sujets envers leur Souverain, n'eſt-ce pas luy qui montre par ſon exemple, non ſeulement aux Princes comme aux Peuples, le reſpect, l'obeïſſance, & la tendreſſe qu'ils doivent au Roy; mais encore, qui en fait la principale maxime de l'éducation ſi importante de ce Fils precieux, qui eſt ſi-toſt devenu le favori de la Raiſon? Qui a porté plus loin que MONSIEUR & en ſi peu de temps, la bonne fortune de l'Eſtat, & ce qui eſt rare, la modeſtie d'un Vainqueur? Qui de ceux qui l'ont veu triomphant, l'a jamais oüi parler de ſes victoires? Tout comblé de gloire, tout chargé de triomphes, autant au deſſus des plus grands Princes par l'excellence de ſa perſonne, que par ſon auguſte naiſſance, ne confond-il pas toutes ſes qualitez heroïques dans les deux ſeuls caracteres du plus excellent Frere, & du plus fidelle Sujet qui fut jamais?

Rare exemple, certes, & digne de l'admiration des ſiecles à venir! C'eſt ce ſage Frere, qui apprend leur devoir à tous les ordres du Royaume; & ce ſont ceux-cy qui l'enſeignent aprés luy aux autres Nations de la terre.

Car ſans parler des droits du troſne, l'amour

&

& l'obeïſſance de toute la France pour la perſonne du Roy, vont aujourd'huy ſi loin, que ſes Peuples, qui le tiennent pour une ſeconde Divinité, eſtiment que leur amour & leur fidelité ſont pour eux une ſeconde Religion, & qu'ils ne ſçauroient manquer à leur devoir, ſans commettre un ſecond ſacrilege.

Ah! ſi le peu de temps qui eſt preſcrit à mon diſcours, me permettoit de parler amplement de ce grand Roy, les délices de ſes Peuples, combien d'exploits incroyables qui ſe preſentent en foule à mon eſprit, entreroient dans ſon éloge? Le nombre ſurprenant & la rapidité de ſes conqueſtes, la ſageſſe de ſes conſeils, le bonheur de ſes entrepriſes; le genereux uſage de ſes victoires, ſon autorité par tout ſi reconnuë & ſi redoutée; ſes troupes ſi bien diſciplinées, leurs Chefs ſi paſſionnez pour ſa gloire; les vaincus ſi ſouſmis, les vainqueurs ſi moderez; le bonheur de ſes Peuples ſi envié; tant de Villes heureuſes de s'eſtre renduës, tant d'Eſtats tranquilles ſous ſa protection; & ce qui le touche plus que le reſte, la Religion triomphante, l'Hereſie deſtruite, la Pieté ſur le troſne: Grand Dieu! quelle richeſſe! quelle abondance pour un éloge!

Je m'aſſure, MESSIEURS, que ces fidelles * Ecrivains des prodiges de ſa vie, vos illuſtres Confreres, qui ont entre leurs mains le precieux dépoſt de ſa gloire, n'en obmettront pas la moindre circonſtance; mais je doute que la poſterité ajouſte une foy ſincere à leurs écrits.

Non, elle ne croira jamais qu'un ſeul Roy en ait pû tant accomplir; & comme la Fable attribuë les travaux d'Hercule à un ſeul Heros, quoy que ce

* Meſſieurs Racine & Deſpreaux.

RE'PONSE *de Mr.* DAUCOUR, *au Discours prononcé par Mr. l'Abbé* Testu de Mauroy *le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

Vous venez sous d'heureux auspices reparer la perte que nous avons faite, & qui nous est extremement sensible; mais plus l'Académie Françoise regrette feu Monsieur de Mesmes, plus elle honore sa memoire; plus aussi elle marque la consideration qu'elle a pour vous, en vous recevant à la place d'une personne qui luy estoit si chere par toutes sortes de raisons.

Il a porté dignement dans la Cour des Pairs la pourpre & l'hermine qu'il avoit heritée de ses Ancestres: & ce qui nous doit toucher davantage, il a creu faire honneur à la Charge de President au Mortier, d'y adjouster le nom d'Académicien, & d'entrer dans une Compagnie de gens de Lettres où personne n'a droit de presider, & où il n'y a point de place distinguée pour les dignitez les plus éminentes.

Ce sentiment est une des preuves de la solidité d'esprit que doit avoir un homme pour estre digne de juger les autres; car on voit par là que ne se laissant point éblouïr à l'éclat exterieur, & ne faisant point acception des personnes, il peut, en suivant la seule raison, preferer le merite des Lettres aux avantages de la fortune.

Qui ne sçait aussi que ce noble sentiment est le caractere naturel de toutes les belles ames qui

ſont nées pour la gloire de la patrie ; & qu'au contraire un eſprit qui mépriſe les Lettres, n'eſt point capable d'aimer la vertu, parce qu'il n'eſt rien que la vertu conſidere tant parmy les hommes, que cette reputation immortelle que les Lettres ſeules peuvent donner.

Combien donc a eſté heureuſe la naiſſance de Monſieur de Meſmes, puiſque cet amour des Lettres qui a fait les plus grands hommes dans tous les temps, a eſté en luy comme une vertu hereditaire, & comme une impreſſion du ſang qu'il a receu de ſes illuſtres ayeux?

Car depuis que cette Maiſon, ſortie d'une ancienne Nobleſſe d'Ecoſſe, eut paſſé en France, & qu'elle eut commencé ſous le regne de Louïs XII. à joindre aux avantages de la naiſſance, l'eſtude & la connoiſſance des Lettres, elle a touſjours eu juſqu'à nous des hommes celebres, qu'un merite extraordinaire a élevez aux premieres Magiſtratures, & aux plus importans emplois. C'eſt une foule de Maiſtres des Requeſtes, de Lieutenans Civils, de Conſeillers d'Eſtat, de Preſidens au Mortier; & ce qui eſt encore plus louable, une continuelle ſucceſſion d'Ambaſſadeurs.

On en voit de ce nom, qui ſous les Rois François I. Henry II. & Charles IX. dans les temps les plus difficiles, ont eſté envoyez en Allemagne, en Suiſſe, en Eſpagne, en Italie, à Rome. On en voit ſous le dernier Regne dans tous les Eſtats du Nort. On en voit enſuite dans la fameuſe Aſſemblée de Munſter, où fut fait cet important Traité dont la ſageſſe du Roy tire tous les jours de ſi grands avantages. Et n'avons-nous pas encore aujourd'hui un Ambaſſadeur de ce nom, & qui

ſouſ-

souſtient ſi dignement ſon caractere & ſa miſſion auprés des Eſtats de Hollande, où la politique eſt auſſi habile qu'en aucun endroit du monde.

Une ſi belle ſucceſſion dans cette Famille, n'eſt point le droit d'un meſme ſang, mais l'effet d'une meſme vertu, & principalement du merite des Lettres, qui eſt le plus propre pour les Ambaſſades, & le plus capable de traiter avec les Eſtrangers, parce que les Lettres ne ſont eſtrangeres nulle part; eſtant, pour ainſi dire, de tous les temps & de tous les Païs.

Mais il y a dans la Maiſon des de Meſmes une autre ſucceſſion qui en releve encore l'éclat, c'eſt la ſuite continuelle de tant de gens de Lettres qu'on y a veus ſucceſſivement depuis le celebre Paſſerat juſqu'au celebre Voiture, & qui tous y ont eſté comme adoptez; car je puis nommer une eſpece d'adoption, l'amitié & la tendreſſe avec laquelle ils y ont eſté receus. On les conſideroit dans cette Famille comme s'ils euſſent eſté du meſme ſang, parce qu'ils avoient le meſme eſprit, & on leur y faiſoit de ſi grands avantages, que pluſieurs ont écrit que c'eſtoient des patrimoines pluſtoſt que des preſens.

Monſieur de Meſmes que nous avons perdu, eſtoit le digne heritier de tant d'illuſtres & ſçavans Protecteurs des Lettres. Il avoit comme eux cet eſprit & ce cœur, dont la paſſion dominante a eſté de ſervir leur Prince, & d'aimer la vertu. C'eſt pourquoy ſon zele extraordinaire pour la perſonne du Roy, n'eſtant pas ſatisfait de ne le ſervir qu'au Parlement de Paris, & croyant que c'eſtoit le ſervir encore de trop loin pour un ſujet qui ne trouvoit rien de plus ſouhaitable au monde que de le voir &

de l'approcher, il voulut par cette raiſon devenir ſon domeſtique en devenant ſon Lecteur. Il eut de l'ambition pour cette Charge de Litterature, parce qu'avec le droit de lire devant le Roy, il y trouvoit encore l'avantage de l'entendre, & le plaiſir de l'admirer.

Monſieur de Meſmes eſtant de ce caractere d'eſprit, ne pouvoit pas manquer d'avoir de l'eſtime pour l'Académie Françoiſe. Il avoit auſſi tousjours eu, avant que d'y entrer, une amitié particuliere avec pluſieurs Académiciens, & leur avoit teſmoigné en diverſes rencontres, qu'il tiendroit à honneur d'eſtre leur confrere.

Un ſentiment ſi louable & ſi généreux, joint à un merite univerſellement reconnu, le fit recevoir dans cette Compagnie, où il apporta avec la pourpre de Preſident & le Cordon de l'Ordre, toutes les vertus de l'ancienne & ſçavante Famille dont il eſt ſorti. Il aimoit nos exercices Académiques, & ſe faiſoit un plaiſir d'y venir auſſi ſouvent que le pouvoient permettre les preſſantes & importantes fonctions de ſa Charge. Il n'y a perſonne de nous qui n'ait eu la joye de l'y voir pluſieurs fois, & il y a parlé ſur differens ſujets, ſuivant que dans l'ordre du Dictionnaire, les mots amenoient les choſes; il y a parlé, dis-je, avec la ſageſſe des plus grands Magiſtrats, avec la politique des plus habiles Ambaſſadeurs, & avec tous les autres talens d'eſprit de ſes illuſtres Anceſtres.

J'ay quelque honte aprés cela, MESSIEURS, de me voir ſi au deſſous des excellens Ecrivains qui ont fait leur éloge & honoré leurs tombeaux; mais je puis me raſſurer par une circonſtance que je vay dire; & qui eſt d'elle-meſme un éloge ſi achevé, que la plus haute éloquence ne ſçauroit l'éga-

l'égaler. C'eſt, MESSIEURS, que LOUIS LE GRAND, ce Prince ſi au deſſus de tout ce qu'ont veu les Grecs & les Romains, a aimé, eſtimé & regretté feu Monſieur de Meſmes. Il l'a teſmoigné publiquement en luy donnant ſon fils pour ſon ſucceſſeur par une bonté toute Royale, & qui eſtoit la plus grande marque d'eſtime que Monſieur de Meſmes auroit pu ſouhaiter, quoy que prévenu par une mort trop prompte il ne l'ait pas ſeulement demandée.

Que dire aprés cela, MESSIEURS? Et qui ne ſçait que l'eſtime d'un ſi grand Prince eſt le ſupreſme degré d'honneur pour un Sujet; que c'eſt l'éloge le plus magnifique & le plus durable qu'on puiſſe faire de ſon zele, de ſon merite, de ſa fidelité & de ſes ſervices?

Pour vous, MONSIEUR, qui luy ſuccedez en la place d'Académicien, vous avez un merite Académique qui éblouït également l'eſprit & les yeux. C'eſt l'heureuſe éducation de deux Princeſſes les plus accomplies que l'on puiſſe voir. L'une qui eſt Ducheſſe de Savoye, fait l'honneur de la France au delà des Alpes, en faiſant le bonheur du Prince ſon eſpoux, & des Eſtats qui luy obeïſſent. L'autre, qui à cauſe de ſa tendre jeuneſſe, ne regne encore ſur aucun Eſtat, regne desja ſur tous les cœurs, & charme tous les eſprits par la beauté naturelle du ſien, & par les belles connoiſſances dont vous l'avez enrichi.

Il m'eſt impoſſible d'exprimer les ſentimens extraordinaires que l'Académie a conceus pour vous, par le rapport heureux que vous avez à ces deux Royales perſonnes; & ſi l'on veut en avoir quelque idée, il faut s'imaginer comment les Mu-

ſes

ses mesmes recevroient un homme qui leur seroit presenté par les Graces.

Nous voyons aussi que le Prince qui vous a confié ces deux belles ames plus precieuses que toutes les Couronnes, vous accorde si publiquement l'honneur de sa protection & de son estime, qu'il a bien voulu en faire assurer l'Académie lorsqu'elle estoit assemblée, en quoy il a fait pour vous une chose qui n'avoit encore esté faite pour personne, & qui est une preuve infaillible du merite qu'il a trouvé en vous.

Et qui peut mieux juger du merite, & mesme du merite Académique, qu'un Prince qui a donné aux Lettres un des plus beaux sujets d'histoire qu'elles ayent jamais eu; un Prince, Frere Unique du Roy, & qui ayant tous les avantages de sa naissance, & toutes les vertus de son Sang, s'est encore acquis l'honneur de la fameuse victoire de Cassel, qu'il a remportée en combattant luy-mesme en personne, & dont il augmente chaque jour l'éclat & la gloire, par le merite d'une fidelité inviolable, en montrant à tous les autres Sujets du Roy, comment il faut obeïr; aprés leur avoir montré si glorieusement comment il faut combattre & vaincre?

C'est ce mesme Prince qui a rendu de vous, MONSIEUR, un tesmoignage si public & si avantageux, que l'Académie en estant toute remplie, & comme inspirée, vouloit y répondre d'une maniere extraordinaire, en vous nommant d'une commune voix par une acclamation publique, & sans s'assujettir à la lenteur du Scrutin; ce qui sans doute auroit esté fait, si quelqu'un n'avoit representé qu'on ne devoit pas avoir moins d'égard à vostre modestie qu'à un si grand tesmoignage de vostre merite.

Nous

Nous ne doutons point, MONSIEUR, que vous ne le souſteniez avec honneur, & nous voyons desja par la beauté de voſtre Diſcours, que l'Académie acquiert aujourd'huy en voſtre perſonne un ſujet qui peut contribuer beaucoup pour l'acquitter de ce qu'elle doit à LOUIS LE GRAND, ſon auguſte Protecteur.

Noſtre obligation en général, eſt de former un langage qui puiſſe exprimer avec dignité la gloire de ſes grandes actions, mais c'eſt ce que nous ne ferons jamais parfaitement, quelque obligation que nous ayons de le faire, & quelque ſoin que nous prenions d'y réüſſir. Sa gloire eſt desja trop grande pour eſtre exprimée, & chaque jour elle augmente encore par l'éclat des plus heroïques vertus, qui ſont en luy dans un degré d'éminence où elles n'avoient jamais eſté veuës.

Je ne parle point de cette valeur extrême qui n'a fait que des prodiges, tant qu'elle a eſté forcée d agir, & qui enfin a cedé librement à une moderation plus glorieuſe encore, & plus digne d'un eſprit ſouverain, qui eſt né pour rendre les hommes heureux en leur commandant.

Dés qu'il eut reſolu de donner la paix à ſes Ennemis pour le bien de la Chreſtienté, ils furent tous obligez de l'accepter, quelque reſolution qu'ils euſſent priſe de n'y pas conſentir; & c'eſt ce qui fait voir en luy cette ſuperiorité de genie, contre laquelle les autres eſprits s'émeuvent & s'irritent inutilement.

La paix fut faite comme il l'avoit reſolu, & aux meſmes conditions qu'il avoit écrites en deux mots à ſes Miniſtres. En vain l'on délibera pendant pluſieurs mois; en vain l'on chercha tous les détours des negotiations, il fallut enfin reve-

nir, & s'arrester à ce qu'il avoit escrit, comme au dernier terme de la raison & de la sagesse politique.

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans cette paix si heureuse pour tout le monde Chrestien, c'est de voir que si elle subsiste encore aujourd'huy, c'est parce que le mesme Genie qui l'a faite, a tousjours agi avec la mesme force pour la conserver ; & comme on verroit tomber en confusion toute la machine de la nature, si les spheres celestes perdoient quelque chose de la rapidité de leur mouvement, on verroit aussi tout ce grand ouvrage de la paix, composé de tant de parties contraires, se destruire en peu de jours, si le Roy laissoit ralentir ses soins & sa prévoyance.

Mais avec quelle force, avec quelle attention n'agit-il pas continuellement dans le repos public dont il est la seule cause? Et n'avons-nous pas veu avec le dernier estonnement que la violence mesme d'un mal tres-sensible, & qui dura plusieurs mois, ne put l'empescher un seul jour d'estre present à son Conseil?

C'est ainsi que depuis vingt-sept ans il a une application infatigable à toutes les affaires de son Royaume, de quelque nature qu'elles soient; affaires d'Estat, de Finance, de Guerre, de Commerce, de Police, de Justice & de Religion. C'est ainsi que par une continuelle experience jointe au plus heureux naturel qui fut jamais, il a formé cette prudence consommée qui estonne ses Ministres en les instruisant, & qui a fait réussir tous ces desseins prodigieux que la prudence ordinaire n'osoit pas seulement concevoir. C'est ainsi que par une longue suite de grands évenemens il est enfin parvenu à celuy qui est le cou-

couronnement de toutes les autres, & le comble de la gloire pour un Prince Chreſtien.

On ne peut entendre par là que l'extirpation de l'hereſie, ce triomphe de toutes les vertus Royales animées par la pieté; triomphe d'autant plus glorieux au Vainqueur, qu'il eſt le ſalut meſme des vaincus, & que ſans combat & ſans carnage il a ramené heureuſement à l'Egliſe plus d'un million d'ames, par un prodige auſſi grand que celuy qui tira autrefois plus de ſix cens mille hommes de la ſervitude d'Egypte. Et ne devons-nous pas dire aujourd'huy, comme il fut dit alors, que c'eſt là veritablement le doigt de Dieu? Oui, c'eſt le doit de Dieu qui a ſouſtenu noſtre auguſte Prince dans une expedition ſi heureuſe & ſi chreſtienne, pour laquelle l'Hiſtoire de l'Egliſe le mettra au deſſus des Conſtantins & des Theodoſes; comme la Renommée, pour tant d'autres actions l'a desja mis tant de fois au deſſus des Alexandres & des Ceſars.

DISCOURS *prononcé le* 12. *Juillet* 1688. *par Mr.* DE LA CHAPELLE, *Conſeiller du Roy, Receveur general des Finances de la Rochelle, le jour de ſa Reception.*

MESSIEURS,

Si les mouvemens du cœur pouvoient ſuppléer aux lumieres de l'eſprit, l'honneur que vous me faites aujourd'huy ne jetteroit pas dans mes penſées le deſordre & la confuſion dont je ne puis les développer. Je ſçay que cet honneur eſt

est d'un prix infini ; & s'il suffisoit de le connoistre pour le meriter, je ne rougirois pas à la veuë de ceux à qui j'en suis redevable, honteux de ne pouvoir donner des expressions à ma reconnoissance.

Eh! comment en pourrois-je trouver? A peine initié dans les mysteres du Parnasse, s'il m'est permis de me servir de ces termes, par quelques Ouvrages que je n'ose pas mesme avouër, tant ils me paroissent peu dignes du rang que je viens occuper; & connu seulement par les bontez d'un grand Prince que je n'ay pas meritées, je me trouve élevé au plus haut degré d'honneur où la vertu sincere, l'érudition profonde, l'éloquence parfaite, puissent élever ceux que l'estude des belles Lettres distingue du reste des hommes. Je m'y regarde exposé aux yeux de toute la France comme sur un Théatre magnifique, où tout ce qui frappe mes yeux estonne mon esprit & glace ma voix.

Ce silence profond que gardent autour de moy tant d'hommes illustres, accoustumez à se faire admirer lorsqu'ils parlent; ce concours extraordinaire de toutes sortes de personnes à qui vous ouvrez aujourd'huy les portes de cet auguste Tribunal des Muses; tous ces regards attachez & confondus sur moy, qui presentent aux miens autant de Juges que j'ay d'auditeurs, Juges inflexibles & prests sur ce qu'ils vont entendre, à approuver ou à condamner vostre choix ; enfin la dignité de ces lieux, & plus encore la Majesté de Celuy qui, quoy qu'absent, les remplit tousjours, dont l'image sacrée preside à toutes vos Assemblées, les échauffe, les anime de cet esprit de grandeur & de droiture qui éclate dans toutes ses actions. Quel spectacle pour un homme

me qui connoiſt ſa foibleſſe, & à qui voſtre gloire eſt encore plus chere que la ſienne!

J'oſe le dire, MESSIEURS, il eſtoit de voſtre intereſt que ſur le pretexte ſpecieux des occupations que me donne, ſur tout en ce temps-cy, mon attachement aſſidu auprés du Prince * que j'ay l'honneur de ſervir, je fuſſe diſpenſé de la Loy commune, qui m'oblige aujourd'huy à vous parler en public.

Mais puiſqu'il ne m'eſt pas permis de violer un uſage obſervé depuis ſi long-temps avec tant d'éclat, puiſſe le Genie de ce fameux Cardinal, à qui cet auguſte Corps doit ſa naiſſance, m'inſpirer ce qu'il faut que je diſe, de meſme que long-temps aprés ſa mort il a encore conduit les affaires de cet Empire floriſſant, & donné le mouvement à celles de toute l'Europe, tant les meſures qu'il avoit priſes eſtoient longues & juſtes, & les fondemens qu'il avoit jettez eſtoient ſolides & aſſurez.

Son nom au deſſus de tous les Eloges, imprime à ce qu'il a fait un caractere de gloire, qui par ce ſeul titre attire avec juſtice à cette illuſtre Compagnie la veneration de tous les eſprits; mais vous n'eſtes point de ces enfans oiſifs, qui fiers de la dignité de leur naiſſance & enſevelis dans un honteux loiſir, penſent ſucceder à la reputation de leurs peres, comme à un heritage, ſans imiter leurs vertus.

Vous avez encore plus acquis qu'on ne vous a laiſſé; vous avez meſme augmenté la gloire de voſtre

* François Loüis de Bourbon Prince de Conty. J'avois l'honneur d'être Secretaire de ſes Commandemens, & les ceremonies de ſon mariage n'eſtoient pas encore finies lors que ce Diſcours a été prononcé.

voſtre Fondateur, en meritant que l'invincible Monarque qui regne aujourd'huy, ne dédaignaſt pas d'eſtre voſtre Protecteur, ny de remplir une place que deux de ſes Sujets ont occupée avant luy, comme ſi ce grand Prince aprés avoir porté la France à un degré de puiſſance, auquel le Cardinal de Richelieu luy-meſme, tout vaſte & tout élevé qu'il eſtoit dans ſes projets, n'a jamais porté ſes eſperances ny ſes veuës; comme ſi, dis-je, il s'eſtoit fait un plaiſir de donner la perfection à tout ce que ce celebre Miniſtre n'avoit fait que ſouhaiter, pour couronner en meſme temps la vertu d'un grand homme, & faire connoiſtre la ſuperiorité du genie des Rois ſur celuy de leurs ſujets.

Aprés tout, quelque éclatant que ſoit l'eſtat où ſe voit aujourd'huy l'Académie, ſouffrez que je vous rappelle avec quelque plaiſir celuy où elle eſtoit en naiſſant; ſouffrez que je vous faſſe ſouvenir de ces premiers temps, dont voſtre Hiſtoire a fait une ſi agreable peinture. Temps heureux où l'eſtime reciproque, l'amitié desintereſſée, l'eſtroite union des cœurs faiſoient le principal ornement de l'Académie!

Alors nulle infidelité n'avoit encore obligé l'Académie a retrancher aucun de ſes membres, & nul autre avant moy en prenant ſa place parmy vous, n'avoit eſté reduit à déplorer les égaremens de ſon predeceſſeur *, au lieu de donner des louanges à ſon merite, & des pleurs à ſa memoire. Alors un meſme eſprit animoit tous les membres de ce grand Corps, un meſme cœur les faiſoit mouvoir; nulle intrigue ſecrette, nulle crainte, nulle deffiance, nulle jalouſie ne les diviſoit.

* Mr. de Furetiere.

visoit. Chacun regardoit les interests des autres comme les siens propres, & les affaires de chaque particulier devenoient celles de tout le Corps.

Je ne sçay si mes expressions respondent à mon idée, mais j'avouë qu'il se forme dans mon esprit une image si parfaite & si gracieuse de ces premiers temps, que j'ay peine à l'en détacher.

Cependant, qu'on ne croye pas que je ne vous la presente icy, cette heureuse image, que comme une de ces admirables antiques dont le goust a peri avec ceux qui les ont faites, & dont ceux qui ont travaillé d'aprés, n'ont donné que des Copies plus propres à faire admirer les anciens Ouvriers qu'à nous consoler de leur perte.

Non, MESSIEURS, cette simplicité noble de nos Peres, cet esprit d'union & de concorde n'est point esteint parmy vous, il est environné de mille autres qualitez plus brillantes, qui en quelque maniere le dérobent aux yeux; mais il n'en est pas moins réel ny moins effectif, & vous conservez encore au Louvre la mesme pureté que vous aviez dans le Temple de Thémis.

C'est ainsi que j'appelle la Maison qui vous servit de retraite aprés la mort du Cardinal de Richelieu; le Palais d'un des plus illustres Chefs que la Justice ait jamais eus en France n'est pas indigne d'un titre si auguste.

Combien estoit-il au dessus des autres Hommes, cet Homme merveilleux, que la multitude des affaires dans la distribution de la Justice commune, ne lassa ny ne dégousta point, que le poids des grandes choses dans le Conseil de nos Rois n'accabla ny ne déconcerta jamais; également sublime, également admiré dans les plus écla-

éclatants & dans les moindres emplois ? Jugez de ce que fut M. Seguier par ce qui a suivi sa mort, & reparé sa perte. LOUIS, l'invincible LOUIS, a bien voulu estre son successeur.

Qu'il me soit permis icy, MESSIEURS, quoy que je connoisse mon peu de force pour une si haute entreprise, qu'il me soit permis de rendre à cet auguste Protecteur le juste tribut d'admiration & de louanges que luy rendent ses ennemis mesme, si toutefois il est encore des hommes sur la terre à qui on puisse donner ce nom, assez aveugles & temeraires pour ne pas respecter sa puissance formidable, assez pervers & barbares pour ne pas adorer ses vertus.

N'attendez pas que je vous entretienne de ses Conquestes ny de ses autres actions encore plus éclatantes que ses Victoires. N'attendez pas que rassemblant tous les traits de sa gloire en un seul Tableau, je vous represente les bornes de son Estat poussées au delà des pretensions de ses Ayeux, les Peuples nouveaux acquis à son Empire, les Estats les plus éloignez humiliez & tremblans, les Voisins estonnez & sousmis, la terreur de son Nom portée aux deux bouts du Monde, les Païs inconnus à l'Europe avant luy, pleins du bruit de ses Exploits, & de l'admiration de sa Grandeur; la Paix, l'Abondance & la Tranquillité affermies dans son Royaume, tandis que les horreurs de la guerre menacent ou desolent les autres Empires; le Commerce rendu libre à ses Sujets dans toutes les parties de l'Univers, la Justice & les Loix restablies, la Religion protegée, l'Heresie destruite.

Sans entreprendre de parcourir toute cette suite de merveilles, je tascheray seulement de vous

vous faire remarquer en luy un caractere de perfection qui m'a tousjours frappé, & qui me semble élever sa gloire infiniment au dessus de tout ce qui a fait le comble de celle des autres.

En effet, d'autres ont esté Conquerans avant luy, mais ils ont borné leurs veuës & leurs projets à gagner des Batailles & à prendre des Villes. LOUIS va plus loin.

Considerez encore aujourd'huy plusieurs siecles aprés la mort de ces fameux Vainqueurs, les Pays où ils se sont signalez. Ce ne sont que ruines affreuses, que restes épouvantables de carnage & d'incendie, que deserts d'autant plus horribles qu'ils ont esté autrefois habitez; & qu'on n'y trouve plus que quelques miserables refugiez sous de tristes masures où ils gemissent & n'entendent prononcer qu'en fremissant le nom de ces Conquerans, que ne sont louëz & admirez que dans les lieux où ils n'ont jamais esté. Et regardez les Pays que LOUIS a conquis; Villes florissantes, Bastimens superbes qui les embellissent, Fortifications magnifiques qui les ornent & qui les défendent, Peuples heureux & enrichis qui benissent à toute heure le moment où ils ont esté sousmis à sa domination.

On diroit qu'il a voulu faire pour chaque Place ajoustée à son Empire, ce dont un des premiers Maistres du Monde faisoit sa principale gloire pour Rome seule, qu'il se vantoit d'avoir trouvée de Brique, & d'avoir renduë de Marbre.

La mesme singularité glorieuse se trouve dans tout le reste de ses actions. S'il destruit par la juste rigueur de ses Loix la fureur des Duels jusques alors impunie en France, il en imprime en mesme temps l'horreur dans les cœurs par l'ardeur de luy plaire, que ses bontez inspirent

à ses Sujets ; & il attache la honte à ce qui faisoit autrefois la gloire des plus braves.

Si ses Vaisseaux vont sous un autre Ciel porter la gloire de son Nom, il entreprend aussitost d'y faire connoistre & adorer celuy du vray Dieu.

Enfin, s'il destruit entierement une Heresie également fatale à l'Estat, & pernicieuse à la Religion, également forte par le nombre de ses sectateurs, & dangereuse par la subtilité de ses faux principes, il cherche en mesme temps, il déracine des semences d'erreurs presque imperceptibles, qui cachées aujourd'huy sous des apparences specieuses deviendroient un jour de veritables Heresies, si sa Sagesse n'estouffoit ces monstres en naissant, tant il est vray que le Ciel luy a donné d'agir, de penser, de voir au delà des lumieres des autres hommes.

Je m'imagine, MESSIEURS, qu'en ce moment où l'idée de la grandeur de ce ROY tousjours victorieux, honorant cette Compagnie de sa protection, se presente toute entiere à vos esprits, vous me croyez plus accablé de vostre gloire, & plus penetré que jamais du peu de raison que j'avois d'aspirer à l'honneur que vous m'avez fait.

C'est au contraire en ce moment que je deviens plus hardi, & que je trouve qu'il m'est permis de vous dire que j'ay merité la place que vous m'avez accordée. Je me souviens que le Prince à qui je dois vos bontez, a l'honneur d'appartenir à LOUIS LE GRAND, & de là me vient cette espece de presomption qui sied bien quelquefois & au vray merite & à la vraye vertu. Oui, MESSIEURS, quand je songe à celuy qui me donne à vous, je suis digne de vous.

Au

Au lieu des talents que vous cherchez & que vous ne trouvez point en moy, je vous apporte l'amitié de ce grand Prince, dont il m'a ordonné de vous asseurer; Amitié precieuse, qui faisoit autrefois la joye & les delices du fameux Heros son Oncle, dont la France pleure encore la perte, & dont tous les siecles publieront la gloire sans la pouvoir jamais égaler.

Il estoit, vous le sçavez, un des plus chers objets de l'estime & des tendres affections de cet Oncle si admirable; & qu'il souffre que je le dise, cette estime ny cette affection n'estoient point aveugles. Il a paru digne en effet des soins & de l'attachement du grand Prince de Condé.

Quand j'oserois entreprendre de vous faire son Eloge, & de m'abandonner aux mouvemens de mon cœur, aprés la défense qu'il m'en a faite, je ne sçay si je pourrois rien ajouster à ce que je viens de vous dire, ny de plus glorieux pour luy, ny de plus universellement avoüé de tout le monde.

Mais il ne m'a permis, MESSIEURS, de vous parler de luy que pour vous faire des remercimens, & pour vous asseurer qu'il veut bien prendre part à l'obligation que je vous ay, dont je ne perdray jamais le souvenir, & dont la reconnoissance sera aussi longue que ma vie.

RE'PONSE *de Mr.* CHARPENTIER, *au Discours prononcé par Mr.* de la Chapelle, *le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

L'Académie Françoise vous voit avec joye en ce lieu-cy pour plusieurs raisons sur lesquelles je crois devoir m'arrester. La premiere regarde vostre personne & vostre merite. La bonne opinion qu'elle en a conceuë est cause qu'elle vous adopte aujourd'huy, & comme elle n'a point de grace plus importante à vous faire, elle ne peut pas aussi vous donner une marque plus certaine de la consideration qu'elle a pour vous.

Vos Ouvrages, MONSIEUR, ont fait naistre son estime. Ce qu'elle en a veu luy a fait souhaitter que vous ne luy fussiez pas tout à fait indifferent, & vous avez soustenu avec tant de reputation, les emplois qui vous ont depuis esté confiez par deux grands Princes, que l'Académie auroit deu avoir quelque chagrin, si le desir que vous avez tesmoigné d'y occuper une place, n'eust respondu au dessein qu'elle avoit de vous l'accorder. J'aurois voulu que vous y eussiez trouvé un peu plus de difficulté pour vous en rendre la possession plus agreable; mais ce que vous avez demandé vous estoit destiné, & vous n'avez point eu de rivaux que pour honorer vostre Election.

Vous n'avez plus à craindre, MONSIEUR, que la Fortune qui se declare si favorablement pour vous, & qui presente ordinairement au

cœur

cœur humain des douceurs qui l'emportent sur les charmes de l'esprit. On n'a veu que trop de gens qui aprés s'estre élevez par le secours des Muses, se sont vantez de les avoir quittées lorsqu'elles ne pouvoient plus contribuer à leur aggrandissement. Un si mauvais apophthegme ne sera pas la partie la plus honorable de leur éloge, & ne servira qu'à faire voir que leur esprit estoit fort borné, puisqu'il n'aura pû en mesme temps se donner aux Lettres & aux affaires. Les grands Genies ont tousjours fait l'un & l'autre. Les exemples en sont infinis, & nous en avons un qui nous touche particulierement en la personne du fameux Cardinal de Richelieu, Fondateur de cette Compagnie. Ce grand homme chargé de tous les soins de la Monarchie, accablé d'affaires tres-difficiles, exposé aux embusches secrettes des mauvais François, & aux entreprises descouvertes des Ennemis de l'Estat, ne laissoit pas de se desrober à luy-mesme pour ne pas rompre entierement avec les belles Lettres qu'il a passionnément aimées toute sa vie.

Nous pouvons dire la mesme chose du Grand Chancelier Seguier, à qui cette Compagnie est redevable de sa conservation, puisqu'il l'a mise en estat d'attendre le bonheur dont elle jouït. D'abord simple Académicien, depuis Protecteur, tousjours également zelé pour nos exercices qu'il a si souvent honorez de sa presence. Combien de fois l'avons-nous veu, nous que l'antiquité du service a approchez de la Teste de l'Académie; combien de fois, dis-je, l'avons-nous veu se venir delasser dans nos Conferences du poids de sa Dignité? Serez-vous fasché, MONSIEUR, d'apprendre qu'il a souvent opiné avec nous sur l'explication & sur l'usage des mots de

la Langue Françoise, & qu'il y a telle ligne dans le Dictionnaire qui a esté dictée par cette mesme bouche, dont la Justice s'est servie pendant plus de quarante ans pour rendre ses Oracles? Tant il est vray qu'un Genie excellent & facile, joint ensemble des choses qui paroissent incompatibles au commun des hommes. L'Académie espere bien trouver en vous cette facilité de Genie, & que vous satisferez à toutes nos obligations, sans abandonner le service du Prince auprés de qui vous estes. J'ose respondre, qu'il ne vous sçaura point mauvais gré d'estre assidu parmi nous, puisqu'ayant montré quelque empressement pour vous y voir, il doit estre en quelque façon garant de vostre fidelité à l'observation de nos loix.

C'est l'attention que ce Prince a fait paroistre pour l'Académie en cette rencontre qui me fournit une seconde reflexion. En effet, quelle plus grande marque d'amitié pouvoit-il nous donner, que de vous partager avec nous, & cesser d'estre Maistre de vostre temps tout entier, en voulant bien que vous nous en donnassiez une partie? Je sçay, MONSIEUR, que ce ne sera pas sans peine que vous vous éloignerez de luy pour quelque peu de temps que ce soit; car le moyen de perdre de veuë un Prince qui vous aime, & qui merite tant d'estre aimé, un Prince en qui toutes sortes de vertus esclatent, une penetration d'esprit infinie, une bonté extraordinaire, une grandeur d'ame digne de sa naissance? A peine est-il en âge de porter les armes, qu'il va faire la fonction de Soldat sous des Officiers qui bientost tiendront à gloire de luy obeïr. Le siege de Luxembourg se forme; cette place si fiere de sa situation naturelle, de sa nombreuse garnison,
de

de l'abondance de ses munitions, il y court avec empressement, tousjours le premier à l'attaque; tousjours le dernier à la retraite. La treve suspend-elle dans la France toutes les operations de la guerre, il va chercher dans un autre climat l'Ennemi du nom Chrestien, il y vole avec le Prince son frere, tous deux animez de la mesme passion, & se rendent dans l'armée qui devoit faire teste aux Infidelles. Vous avez esté tesmoin, MONSIEUR, de ce qu'ils ont fait en cette occasion, & que ne leur avez-vous point veu faire? sur tout dans cette grande journée, où la fortune de l'Asie lutta contre celle de l'Europe? Je me souviens de vous avoir oüi dire, que vous n'aviez jamais rien veu, ny leu qui vous eust rempli l'esprit de si grandes idées que l'appareil formidable de ces deux puissances. D'un costé une armée de six vingt mille hommes accompagnée de tout le faste des Peuples barbares; un nombre infini de bataillons & d'escadrons tres-lestes, une varieté surprenante de couleurs, d'habillemens, d'estendars, de drapeaux; derriere tout cela, une ville entiere de tentes & de pavillons d'une magnificence merveilleuse. D'autre costé une armée à peine de quarante mille hommes; mais où se voyoit la fleur de toute la Noblesse Allemande, & je ne sçay combien de Braves de toutes les Nations Chrestiennes, que le desir de la Gloire y avoit attirez. Il n'y avoit point de corps de Cavalerie ny d'Infanterie où l'on ne trouvast quelque Souverain. Enfin une armée où estoient deux Princes du Sang de LOUIS LE GRAND, dont le nom seul est un presage de victoire.

A raisonner sur les apparences, auroit-on dit que ces nombreuses troupes Ottomanes auroient

deu estre les victimes de leurs Ennemis, & que les richesses de leur Camp seroient la proye du Soldat Chrestien? Cependant c'est ce qui arriva précisément. Ces orgueilleux qui deux ans auparavant s'estoient promis la Conqueste de l'Allemagne & de l'Italie, & qui aprés avoir élevé depuis plus de cent ans leur fatal Croissant sur la principale Eglise de Vienne, se vantoient de le venir planter sur les bords du Rhin & du Tibre, tomberent en ce jour d'une cheute dont ils n'ont pû se relever, & par mille malheurs effroyables qui depuis les ont poursuivis, ont commencé à payer avec usure les crimes de leurs Ancestres.

Cette bataille pleinement gagnée, l'armée victorieuse retombe sur la ville de Neubausel qu'elle avoit laissé assiegée. Vos Princes y courent, la place est forcée, ils y entrent l'espée à la main, non pour augmenter le carnage, ni favoriser la ureur du soldat qui n'estoit que trop animée, mais pour s'opposer autant qu'il leur estoit possible, aux desordres affreux de ces cruelles victoires, & pour sauver la vie à quelques malheureux, qui rencontroient en eux des Dieux Tutelaires, lorsque leur Ville tomboit en cendres, & que le sang de leurs Concitoyens regorgeoit de toutes parts. Hors de là, est-il quelques vertus dont ils n'ayent encore donné des exemples? S'est-il jamais presenté à eux quelque Officier, quelque Soldat, qui fust dans le besoin, à qui ils n'ayent fait sentir les effets de leur liberalité? C'est là le devoir indispensable d'un grand Prince à l'armée. Il ne suffit pas qu'il soit brave, qu'il soit intrepide, il faut qu'il soit magnifique, & bien-faisant; il faut que son quartier soit le refuge des affligez & des miserables; & si l'on a tousjours regardé comme un sujet de gloire, en

la

la personne mesme d'un Empereur, d'avoir sauvé la vie à un Citoyen dans un combat, combien est-il encore plus glorieux de donner le mesme secours par sa liberalité, non pas à un Citoyen seul, mais à un nombre infini de braves gens que l'indigence feroit perir? Eh, que pouvoient moins faire deux Princes, que la naissance & les droits du sang attachent de si prés à la Personne Auguste de LOUIS LE GRAND; deux Princes qui ont esté élevez dans sa Cour, & presque sous ses yeux? De qui pouvoient-ils tenir ces sentimens de bonté, de generosité, & de liberalité, que de ce Roy, qui est le meilleur, le plus généreux & le plus liberal de tous les Rois? De qui pouvoient-ils tenir cette intrepidité dans les perils, cet amour de la gloire au mépris de sa propre vie, que de ce mesme Monarque, qui estant le Restaurateur de la Discipline Militaire, en a subi toutes les loix, en a essuié toutes les fatigues & tous les dangers, dans les marches, dans les campemens, dans les attaques, dans les sieges de villes, sans mesnagement pour sa santé ny pour sa Personne sacrée, ce tant qui a de fois attiré ses Sujets aux pieds des Autels, pour demander à Dieu la conservation d'une Teste si precieuse? Un Roy peut aimer la guerre, parce qu'il aura envie d'augmenter ses Estats, parce qu'il cherchera à occuper ses troupes, parce qu'il voudra se rendre terrible à ses ennemis. Cependant il peut aimer la guerre sans approcher jamais du peril, il peut de son Cabinet assieger des Villes, razer des Forteresses, ranger des Armées en bataille. Il peut faire des conquestes par ses Lieutenans, il peut deffaire des ennemis qu'il n'aura jamais veus. Mais pour remplir le caractere de LOUIS LE GRAND,

il faut qu'il paroisse en campagne, il faut qu'il affronte les hazards, il faut que la Majesté cede à l'impetuosité de la valeur. La flaterie n'a encore rien établi au contraire, & l'Historien le plus prostitué ne s'est jamais avisé de faire trouver son Maistre en une occasion où il n'estoit pas. Il faut meriter par des actions éclatantes cette reputation de courage, que les richesses ne sçauroient acheter, & que les faiseurs de Panegyriques ne sçauroient vendre. C'est l'amour de cette gloire si sensible aux cœurs Heroïques, qui priva d'un œil Philippe de Macedoine, & qui le fit blesser au col, à la main & à la cuisse, resolu qu'il estoit, dit un Ancien, d'abandonner à la fortune une partie de son corps, pourveu qu'il pût vivre comblé de gloire avec le reste. C'est cette mesme passion qui fit tomber Alexandre à demy mort sur les remparts d'une Ville où il estoit monté le premier à l'escalade. C'est un mesme emportement qui de nos jours a cousté la vie au Grand Gustave ; & si l'Ange Protecteur de la France a preservé LOUIS LE GRAND dans ces mortelles occasions, il n'a pas tenu à sa valeur qu'elle ne nous ait fait verser des torrens de larmes. Ce cheval emporté d'un coup de canon à demy pas de luy, a laissé une idée dans nos esprits sur laquelle on ne sçauroit repasser sans horreur. C'est sur ce grand modele que le cœur de ces deux Princes s'estoit formé, & nous devrions en attendre de nouveaux miracles, si la mort qui se jouë de nos esperances ne nous avoit emporté l'un des deux dans les plus agréables momens d'une florissante jeunesse. Il est allé jouïr de la recompense de ses actions heroïques, & de la pieté signalée & si peu imitée du Prince & de la Princesse dont il

avoit

avoit receu le jour. Ce trepas precipité, qui selon les regles du Christianisme est un bonheur pour luy, sera tousjours regardé comme un malheur pour nous. C'est par cette perte que la personne de son frere nous est devenuë encore plus precieuse, semblable à ces miroirs qui ramassent en un point toute la lumiere respanduë dans l'air, & dont l'activité fortifiée par ce concours de rayons, produit des effets surprenans & presque incroyables. C'est de la main de ce jeune Heros que nous vous tenons, MONSIEUR, c'est luy qui vous donne à l'Académie, & qui nous aide à remplir le vuide fatal qui a si long-temps interrompu sa symmetrie, & c'est la troisiéme de mes observations avec laquelle je finis.

Cette affaire a trop éclaté pour n'en rien dire aujourd'huy. N'attendez pas toutefois, MONSIEUR, que je vous fasse un long recit de la conduite odieuse de cet Académicien, qui succombant à la violence d'une ambition dereglée, & à la tentation d'un interest sordide avoit projetté de s'attribuër à luy seul le travail de toute la Compagnie. Les circonstances de son action sont trop publiques, pour avoir besoin que je vous en entretienne; mais je dois vous informer pourquoy ayant esté interdit il y a plus de trois ans, il arrive neanmoins que ce n'est qu'en ce jour que l'Académie pourvoit à sa place, & que celles de deux Académiciens decedez depuis son exclusion ayent esté remplies, la sienne demeurant tousjours vacante. Et je croy estre obligé d'autant plus de vous en informer, que de là vous pourrez tirer un nouveau sujet d'admirer la prudence de LOUIS LE GRAND, & le bonheur de l'Académie.

Je ne vous diray donc point que s'estant preparé depuis long-temps à ce dessein, il fut assez malheureux pour trouver quelque ouverture à l'executer, & qu'il obtint par surprise une permission d'imprimer ce qui n'estoit pas à luy. Mais ayant bien preveu que feu Monsieur le Chancelier ne souffriroit pas qu'il eust abusé de la Religion du Sceau, il precipita la publication de certains Essais d'un Dictionnaire universel, pour faire regretter, du moins aux Esprits credules, l'inexecution de son dessein chimerique, à qui il donna le titre fastueux d'Encyclopedie. Les ignorances grossieres & les inepties qui se rencontrent dans le peu qu'il en a fait imprimer de son vivant, ne l'ont que trop convaincu de son incapacité, & ont donné lieu de dire que cet ouvrage ne vaudroit rien, ou qu'il ne seroit pas de luy; & c'est ce qui se verifiera quand l'édition qui s'en fait hors du Royaume, à ce qu'on dit, sera devenue publique; car si les mesmes absurditez qui ont paru dans les imprimez de Paris n'y sont plus, il faudra conclure que d'autres y auront mis la main, & alors je laisse à penser si ce Dictionnaire universel, reformé, augmenté, perfectionné, sera son Dictionnaire, ou celuy de quelques personnes plus habiles, de l'industrie desquels le Libraire se sera servi, pour ne pas faire des frais inutiles à l'impression d'un mauvais livre, & auquel on ne laissera le nom de nostre adversaire, que pour profiter du bruit qu'il a fait dans le monde par son infidelité envers l'Académie Françoise. Sur quoy l'on peut dire que la maniere d'agir du Libraire estranger, n'est gueres plus honneste ny plus legitime que celle de l'Academicien perfide. Je ne vous diray donc point encore qu'il mit à la teste de ces Essais une Epis-

Epiſtre dedicatoire au Roy, & un avertiſſement au Lecteur, qui ne pouvoient paſſer que pour de ſanglantes Satyres contre l'Académie. Avoüez la verité, MONSIEUR, ne diriez-vous pas qu'il auroit eu quelque grand ſujet de ſe plaindre de cette Compagnie, puiſqu'il s'emportoit contr'elle avec tant de fureur? Rien moins, elle avoit tousjours veſcu avec luy comme avec tous les Académiciens. Elle ſçavoit bien qu'il faiſoit imprimer ſecretement ſes Eſſais, elle en avoit veu quelques feuilles, & ne luy ouvrit pas moins ſes portes. Cette patience dura plus de quatre mois, pendant leſquels il n'y a moyen qu'elle n'employaſt pour taſcher à le deſtourner d'une entrepriſe qui ne pouvoit eſtre pernicieuſe qu'à luy meſme. Monſieur le premier Preſident du Parlement qui devint Directeur de l'Académie à la maniere ordinaire, voulut auſſi tenter de le reduire par la douceur; mais inutilement, & ce grand Magiſtrat ſera tousjours un témoin irreprochable de l'avance que l'Académie fit de ſon coſté pour engager cet eſprit farouche à rentrer dans ſon devoir. Que pouvoit-elle donc faire contre un aggreſſeur ſi dangereux, & qui refuſoit toute ſorte d'accommodement, ſinon de ne vouloir plus avoir de commerce avec luy? C'eſt ce qui ſervit de fondement à la deliberation du vingt-deuxiéme Janvier 1685. où cette Compagnie aſſemblée dans toute la rigueur de ſes formes, prit enfin la reſolution de l'interdire de ſes exercices ſelon le pouvoir qui luy eſt attribué par ſes Statuts*, quand un des Académiciens fait une

* Article 17. des Statuts de l'Academie Françoiſe. Si un des Académiciens fait quelque action indigne d'un homme d'honneur, il ſera interdit ou deſtitué ſelon l'importance de la faute.

une action indigne d'un homme d'honneur. La Compagnie ne manqua pas de rendre compte au Roy, son Auguste Protecteur, de ce qu'elle avoit fait, & de demander permission à Sa Majesté de nommer un nouvel Académicien à la place de celui qui s'en estoit rendu si indigne. Et c'est icy, MONSIEUR, qu'il faut avoüer qu'un Monarque tel que LOUIS LE GRAND a des veuës beaucoup plus estenduës que les autres hommes, & que les routes que tient sa prudence nous sont le plus souvent inconnues, mais sont tousjours admirables & tousjours seures. L'Académie Françoise en vengeant l'honneur de ses Loix violées, avoit fait ce qu'elle avoit droit, & ce qu'elle estoit obligée de faire, en demandant au Roy la permission d'élire un nouvel Académicien. C'estoit consommer, s'il faut ainsi dire, l'ouvrage de sa vengeance, & fermer pour jamais la porte à la reconciliation; mais sa Majesté qui dans ce moment jugea assez favorablement de nostre partie adverse pour croire qu'il pourroit, comme il le devoit, par une sousmission raisonnable & sincere, engager l'Académie à luy pardonner sa faute & à le restablir, ne voulut pas que les choses allassent plus outre, & ne fit point de réponse à l'Académie sur sa derniere demande. Qui n'auroit creu que ce silence estoit un prejugé contre nous, & cependant c'est ce mesme silence qui a justifié tout le procedé de l'Académie, & qui a mis le dernier sceau à la condamnation de son ennemi; car au lieu de profiter d'une si heureuse circonstance, au lieu de faire quelque tentative pour effacer la honte de son exclusion, & pour se rejoindre à une Compagnie qui avoit tousjours les bras ouverts pour le recevoir, il prend un chemin tout opposé. Il sous-

tient

tient son action avec des Satyres & des Factums infames, & fait voir luy-mesme par cette conduite, qu'il meritoit un chastiment plus rude, qu'une simple interdiction, & que l'Académie avoit nourri vingt-deux ans durant un serpent dans son sein qu'elle ne connoissoit pas, & dont elle ne s'estoit deffaite que trop tard. Il a bien compris luy-mesme qu'on pourroit luy reprocher ce torrent d'injures dont il a inondé ses écrits, & il a voulu se preparer une réponse contre ce reproche; mais elle n'a servi qu'à faire voir qu'il est aussi foible Orateur en matiere d'Apologie, qu'il a paru peu diligent Grammairien en matiere de Dictionnaire. N'admirez-vous pas qu'il allegue comme une maxime incontestable: *Que de tout temps l'Empire des Lettres a joui de cette agreable franchise de resjouir quelquefois le Lecteur aux despens de son prochain, quand il est tombé dans le ridicule.* Qu'on luy accorde cette proposition, il adjoustera que les Académiciens qu'il appelle ses ennemis sont tombez dans le ridicule, & aprés cela, ne le voila-t-il pas en liberté de les déchirer sans qu'on y puisse trouver à dire? N'avoit-il pas raison de se tout permettre sous l'autorité d'un syllogisme si pressant, & ne pouvoit-il pas en estendre plus loin les consequences s'il l'eust voulu? Qui sçait s'il ne s'est point applaudi de moderation de s'en estre tenu aux paroles, & de n'avoir point fait quelque chose de plus violent contre ceux qui n'avoient pas l'honneur de luy plaire? Mais parlons plus serieusement, MONSIEUR, y a-t-il une morale plus empestée que celle qui resulte de cette maxime? Un homme qui ne se refuse pas le plaisir de se resjouir aux despens de son prochain, se refusera-t-il le plaisir de s'enrichir, de se venger, ou de

satis-

ſatisfaire une autre paſſion aux deſpens d'autruy? Quelle image me puis-je faire d'un eſprit nourri dans des ſentimens ſi oppoſez au Chriſtianiſme? Mais que dis-je? n'eſt-ce que parmy les Chreſtiens que cette maniere criminelle de ſe resjoüir a eſté condamnée? La Republique Athenienne, où la licence a eſté de tout temps ſi effrenée, parce que le peuple eſtoit le Maiſtre, avoit neanmoins une loy* qui défendoit de railler perſonne en le nommant; ce qui fut ordonné pour remedier aux deſordres arrivez par le libertinage de l'ancienne Comedie qui avoit attiré des vengeances cruelles ſur les Poëtes, quelques-uns ayant eſté aſſommez, d'autres jettez dans la Mer. Et cette défenſe fut obſervée ſi exactement que non ſeulement ils ne nommerent plus perſonne; mais comme les Comediens jouoient ſous le maſque, ils firent faire des maſques chargez, & de figure bizarre, de peur qu'il ne s'en trouvaſt quelqu'un par hazard qui euſt de la reſſemblance avec le viſage d'un Magiſtrat. Et c'eſt pour cela, dit Platonius, que les perſonnages des Comedies de Menandre ont des ſourcis effroyables, & qu'ils s'habillent d'une maniere qui leur fait paroiſtre le corps contrefait, & tel que naturellement on n'en voit point. La Loy des douze tables avoit pareillement défendu les vers injurieux † ſous peine de la vie. Horace eſt l'interprete de cette Loy, dans ſon Epiſtre à Auguſte; où il raconte: *Que les anciens habitans de la Campagne de Rome avoient accouſtumé aprés la recolte des fruits de la Terre de faire des ſacrifices & des feſtins. C'eſt là*, dit-il,

* Μὴ κωμῳδεῖν ἐξ ὀνόματι. † Si quis occentaſit malum carmen, ſive condidiſit quod infamiam faxit flagitiumve alteri capital eſto.

il, *qu'ils commencerent à prendre la liberté de se railler. Mais insensiblement ce jeu se tourna en fureur, la medisance attaqua les familles les plus considerables. Ceux qui se trouverent offensez s'en plaignirent, & les autres qui avoient esté espargnez entrerent dans les mesmes interests & s'en firent une affaire commune. Ainsi cette licence fut refrenée par la loy, & on ordonna une peine contre les Auteurs des écrits injurieux. Cela fut cause qu'on changea cette coustume, & la crainte du baston imposa la necessité de parler avec retenuë, & de se contenter de dire des choses agreables.* Jusqu'icy c'est le texte d'Horace. Et quand il dit la *crainte du baston*, ce n'est pas du baston des particuliers qui auroient pû se venger eux-mesmes; mais des coups de baston donnez par l'executeur de la Justice, quelquefois jusques à la mort. C'est ce que Porphyrion nous apprend distinctement sur cet endroit d'Horace; *Les coups de baston*, dit-il *, *sont le supplice estabii par les loix contre les Auteurs des vers injurieux.* Et un autre ancien interprete d'Horace, dit †, *que la coustume de punir de ce supplice les médisans, estoit tirée des chiens, que la crainte du baston empesche de mordre.* Et c'est ce que Plutarque appelle ‡ *faire devenir sage à coups de baston.* Nous lisons dans Aulugelle, que Nevius, Poëte Romain, avoit esté fort long-temps prisonnier pour avoir composé quelques ouvrages contre l'honneur des particuliers, & qu'il ne fut mis en liberté qu'aprés leur avoir fait une reparation authentique. C'est ainsi que nostre adversaire a eu raison

* Fustuarium supplicium constitutum erat in Auctorem carminum infamium. *Porphyr.* † A canibus tractum nam cum fustes metuunt morsibus se abstinent. ‡ Ῥαβδοῖς νου-θετεῖν.

ſon de dire qu'il a eſté permis de tout temps dans l'empire des Lettres de ſe resjoüir aux deſpens de ſon prochain quand il eſt tombé dans le ridicule; car enfin qui ſera juge de ce ridicule, & ne tiendra-t-il qu'à un eſcrivain melancholique & quelquefois fou, à decider dans ſon cerveau creux, qu'un homme eſt tombé dans le ridicule pour ſe faire un droit de diffamer ſon nom & de l'expoſer à la riſée publique? Auſſi un raiſonnement fondé ſur un principe ſi faux n'a pas derobé ſes écrits à la cenſure de la Juſtice, qui les a declarez injurieux & diffamatoires, avec deffenſe de les debiter ſous les peines portées par les Ordonnances; ce qui a eſté executé en la perſonne d'un malheureux qui a payé par quatre ou cinq mois de priſon, le peu de ſcrupule qu'il avoit fait d'entrer dans ce commerce criminel. Depuis cela il a encore eſté moins traitable qu'auparavant. La correction n'a fait qu'éloigner ſon repentir, & il s'y eſt meſlé de certaines circonſtances que je ne reveleray point par le reſpect que l'on doit avoir pour les choſes ſacrées. En un mot ny le ſilence favorable du Roy, ny la moderation de l'Académie, ny la ſeverité du Magiſtrat, ny les prieres de ſes meilleurs amis, n'ont pû luy ouvrir les yeux ſur ſes égaremens, ny le retirer de cet aveuglement obſtiné, dans lequel il a eſté envelopé juſqu'à la mort. Voilà, MONSIEUR, ce que vous avez pû ne pas ſçavoir, & ce que j'ay creu vous devoir dire.

Quant aux Reflexions differentes que cet évenement a fait naiſtre dans le Public, ſans en excepter meſme cette maligne joye qui s'eſt reſpanduë de tous coſtez à la lecture de tant de mediſances, l'Académie n'en a conceu ny chagrin ny inquietude. Elle ſe fait juſtice là deſſus, elle ne pre-

pretend pas que le cœur de l'homme change à ſon égard. Le moyen qu'une Compagnie eſtablie ſur le merite de l'Eſprit ſoit ſans ennemis, ou du moins ſans jaloux? L'eſclat que le nom du Roy y a adjouſté, fait mal aux yeux à tous ceux qui n'y peuvent aſpirer. Le nom d'Académie ſonne mal aux oreilles de pluſieurs perſonnes, & particulierement de ces nobles imaginaires, qui demeurant ſans vertu & ſans action, pretendent autoriſer leur oiſiveté par la vaine oſtentation de leur naiſſance, ou de ces riches Plebeïens & de ces hommes nouveaux, qu'un caprice de la fortune éleve en des places qu'ils n'occupent que pour ſe rendre meſpriſables. Il leur déplaiſt qu'on ſe puiſſe diſtinguer par quelque autre moyen que par les richeſſes, parce qu'ils ne reconnoiſſent que celuy-là, & le menu peuple qui leur eſt ſoumis par la neceſſité du commerce, ou par le ſecours qu'il tire de leurs grands biens, entre aſſez ordinairement dans leurs ſentimens, & ſe laiſſe conduire à leur exemple. De là vient cette revolte preſque univerſelle contre ceux que l'on appelle Gens d'Eſprit, & c'eſt ce qui fait qu'on a plus de repugnance à les honorer que les riches, parce que quiconque rend honneur à une perſonne, il s'abaiſſe en quelque façon devant elle, & ſe reconnoiſt ſon inferieur. Or l'inferiorité la plus difficile à avoüer, c'eſt celle de l'eſprit, parce que rien ne peut reparer ce deffaut, & celuy qui demeure d'accord dans ſon cœur qu'un autre a plus d'eſprit que luy, il fait un aveu qui luy eſt honteux, au lieu qu'en demeurant d'accord qu'un autre eſt plus riche, & en luy rendant honneur en cette qualité, il ne demeure d'accord d'autre choſe ſinon qu'il a plus de fortune; ce qu'il n'eſt point honteux d'avoüer, parce que la for-

fortune ne suit pas tousjours le merite. Ainsi l'honneur que l'on rend à un homme d'esprit, ne peut manquer de causer quelque degoust à celuy qui le rend; l'honneur qu'il rend à un riche ne luy reproche rien qui le chagrine; & si cela n'est pas tousjours de la sorte; si au milieu de la corruption generale, il ne laisse pas d'y avoir quelques gens raisonnables qui conservent un amour & un respect sincere pour les belles Lettres & pour ceux qui les cultivent avec succez, il est certain que le plus grand nombre est de l'autre costé; & aprés cela il ne faut pas s'estonner si nostre adversaire a trouvé tant de gens qui ont applaudi à ses Satyres & à ses Factums scandaleux, c'est le merite de l'Académie qui luy a donné du nom. On l'a regardé comme un homme extraordinaire, parce qu'il a eu la hardiesse de s'élever contre une Compagnie si illustre. Ainsi tous les grands coupables se sont rendus celebres par leurs propres crimes, & l'Antiquité auroit laissé perir les noms d'Anytus & de Melitus parmi la vile populace d'Athenes, s'ils n'avoient esté les accusateurs de Socrate. C'est pourquoy les Philosophes ont reconnu qu'il y avoit quelque gloire à estre heros en meschanceté; & Platon ne craint point de dire que si l'on proposoit des recompenses aux grands crimes, comme aux grandes vertus, la distribution seroit aussi rare des uns comme des autres. Quoy qu'il en soit, il n'y a point d'homme d'honneur & de probité, quelque ennemi qu'il soit des Lettres & de l'Académie, qui ayant esté informé de la trahison qui nous a esté faite, n'en ait detesté l'Auteur dans le fonds de son ame, & n'ait souscrit à cet Arrest fameux prononcé contre ses pareils, par un celebre Ecrivain du sie-

ſiecle d'Auguſte, je veux dire Vitruve, qui dans la Preface de ſon ſeptiéme Livre, aprés avoir loüé ceux qui ſont les premiers Auteurs des beaux Ouvrages, comme Meſſieurs de l'Académie le ſont de ce riche & élegant Dictionnaire qui ſera l'admiration de noſtre ſiecle & des ſiecles à venir, finit par ces termes. *Mais comme il faut rendre graces à ces grands Perſonnages, auſſi ne peut-on trop blaſmer ceux qui aprés avoir volé leurs eſcrits s'en diſent les Auteurs, & qui n'oſant s'appuyer ſur leurs propres penſées s'abandonnent à l'envie qui leur eſt naturelle, & font gloire de mettre la main ſur les Ouvrages d'autruy, parce que dans ce crime il y a une eſpece d'impieté.*

Venez donc MONSIEUR, nous aider à finir cet excellent Ouvrage qui ſouſtiendra dignement la longue attente qu'on en a euë. Nous pouvons dire de vous, mais nous le dirons ſans en murmurer & ſans nous en plaindre: Ce dernier ne travaillera qu'une heure & ſera eſgal à nous qui avons porté tout le poids du jour & de la chaleur. Mais ce travail finira & finira bien-toſt, & nous ſommes chargez d'un autre qui ne finira jamais: C'eſt, MONSIEUR, ce que nous ſommes obligez de faire pour marquer inceſſamment noſtre reconnoiſſance, mais d'une maniere digne de nous, à noſtre Grand, à noſtre Auguſte, & à noſtre Magnifique PROTECTEUR.

DIS-

DISCOURS *prononcé le 7. Février* 1689. *par Mr.* DE CALLIERES, *lorsqu'il fut reçû à la place de feu* Mr. Quinault.

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'huy excite en moy des passions bien differentes, il me comble de joye de me voir admis dans une Compagnie aussi celebre que la vostre, & il me donne une juste crainte de ne pouvoir remplir dignement tous les devoirs que vous m'imposez par un si grand bien-fait.

Vous m'avez choisi pour succeder à un Académicien illustre par la beauté & la fecondité de son genie, par le tour heureux & naturel de ses productions, par sa douceur, par sa politesse & par ses autres bonnes qualitez personnelles qui vous le font justement regretter.

Vous m'avez associé aux premiers Hommes de l'Estat, & aux plus sublimes genies de nostre siecle; & vous m'avez, pour ainsi dire, adopté dans la famille des Muses, pour me faire part de leurs thresors, dont vous estes les proprietaires legitimes & les justes dispensateurs.

Comment pourray-je, MESSIEURS, vous tesmoigner toute la reconnoissance que je vous dois pour des graces si grandes & si peu meritées? Je n'en apperçois qu'un seul moyen qui est de vous persuader que j'en connois le prix.

Permettez-moy donc, MESSIEURS, pour satisfaire en quelque sorte à mes obligations, de ren-

rendre icy le tesmoignage qui est deu au merite extraordinaire de vostre illustre Compagnie, & de vous renouveller le souvenir agreable des grandes utilitez que la France a tirées de son institution.

L'Académie a esté instituée pour perfectionner l'Eloquence & la Poësie Françoise, en travaillant à la pureté & à l'élegance de nostre langue.

Avant son establissement le stile de nos Peres tenoit encore de la rudesse & du mauvais goust des siecles precedens ; les uns cherchant à s'exprimer dans le genre sublime, affectoient des discours guindez & enflez par des figures outrées & par des termes tirez des langues mortes qui les jettoient dans l'obscurité.

Les autres pensant égayer leur maniere de parler & d'escrire, remplissoient leurs discours & leurs ouvrages de jeux de mots, d'équivoques, de proverbes, & d'autres puerilitez fort éloignées de l'éloquence majestueuse des anciens Orateurs grecs & latins.

L'Académie a purgé l'Eloquence Françoise de ces deffauts differens qui regnent encore chez les Nations voisines, elle l'a formée sur le modele de ces grands originaux de l'antiquité, qui sont la regle certaine du bon goust & de la vraye éloquence, elle l'a reduite dans les bornes de la droite Raison, dont il ne luy est plus permis de sortir pour courir aprés les pointes, & pour se parer du brillant de quelques fausses pensées.

Elle l'a renduë simple, naturelle, aisée, & cependant vive, noble & élevée dans la simplicité, & elle a enfin atteint ce point de justesse & de perfection, si difficile à trouver dans ce bel Art, le plus utile & le plus excellent de tous les Arts, qui

qui ayant pour but de plaire & de persuader, dispose à son gré des cœurs & des volontez des hommes, qui les a tirez des forests pour les faire vivre heureusement sous de justes loix, qui aprés avoir fondé les Societez, les Villes & les Estats, a poli leurs mœurs, a élevé leurs sentimens & leurs pensées, qui est l'organe & l'interprete de la Raison, & qui instruit & perfectionne la Raison mesme.

La Poësie encore plus élevée que l'Eloquence, doit aux excellens Ouvrages de plusieurs de vos celebres Académiciens, cette beauté, cette justesse, & cette perfection où nous la voyons aujourd'huy en France.

Il n'y a presque point d'especes de Poësie dont leurs Ouvrages ne soient de parfaits modeles, les uns ont porté la gloire du Theatre François au plus haut point où elle puisse jamais monter ; les autres ont excellé dans la plus fine raillerie & dans le tour ingenieux des pensées, dans la delicatesse, la tendresse & la naïveté des sentimens, dans la beauté & la vivacité des descriptions ; & ces excellens Ouvrages sont également élevez & solides, sçavans & polis.

La Poësie a esté appellée par toute l'Antiquité, le langage des Dieux, pour faire connoistre qu'elle a quelque chose de divin ; elle éleve l'esprit, elle touche, elle eschauffe le cœur par ses enthousiasmes : ces hommes saints animez de l'esprit de Dieu, & sur tout le Roy Prophete s'en est servi utilement pour nous annoncer les plus grandes veritez, & pour nous exciter à la Penitence par son exemple.

L'Esprit de tenebres a emprunté les charmes de ce bel Art pour tromper les hommes plus efficacement par les Oracles qu'il attribuoit à leurs fauf-

fausses Divinitez, & les grandes actions des Heros se sont perpetuées dans la memoire des hommes par les excellens Poëtes qui les ont celebrées.

C'est ce qui fit regretter à Alexandre le Grand de n'avoir pas un Homere pour immortaliser sa gloire, de mesme qu'Homere avoit immortalisé celle d'Achilles; & c'est ce qui donna à ce Maistre de l'Univers une veneration si parfaite pour les escrits de ce grand Poëte, qu'il les portoit par tout avec luy dans cette riche cassette qu'il avoit trouvée parmy les despouilles de Darius, disant qu'il ne pouvoit placer assez richement le plus precieux & le plus parfait ouvrage de l'esprit humain.

Le Cardinal de Richelieu, ce sublime Genie, qui a fait de si grandes choses pour la gloire de l'Estat & pour sa propre gloire, a parfaitement connu l'importance & la necessité de cultiver l'Eloquence & la Poësie Françoise.

Il a creu à l'exemple du grand Alexandre qu'il ne suffisoit pas de faire des actions dignes d'une éternelle memoire, s'il ne formoit des esprits capables de les faire passer à la Posterité, il a travaillé avec succez à former des Homeres & des Demosthenes, en créant l'Académie.

Vous estes, MESSIEURS, les dignes successeurs de ces grands Hommes, & vous remplissez heureusement par vos differents talens l'attente de vostre Fondateur, ainsi que celle de ce sage Chancelier qui luy a succedé dans la protection de vostre Compagnie, & dont la memoire vous est encore si vive & si precieuse.

Les Politiques ont judicieusement remarqué que les Estats conservent d'ordinaire l'esprit de leurs Fondateurs, que ceux qui ont esté establis

par des Conquerans ont continué aprés eux à estendre leurs conquestes ; vous justifiez, MESSIEURS, la verité de cette maxime, vous avez non seulement herité de l'esprit & des lumieres de ces deux excellens Ministres qui ont esté les Instituteurs de l'Académie, mais vous avez estendu considerablement ses limites.

Oui, MESSIEURS, je le puis dire à vostre gloire, & les Manes de ces deux grands Hommes n'en seront point jaloux, ils n'ont veu l'Académie que dans son enfance, ils luy ont appris, pour ainsi dire, à marcher dans le chemin de l'Eloquence : mais les excellens ouvrages de plusieurs membres de vostre illustre Corps ont asseuré ses pas, & luy ont acquis cette vigueur, cette force & cette grandeur qui ne se trouve que dans l'âge parfait.

C'est à cette perfection où vous l'avez élevée qu'elle doit le comble de la gloire dont elle jouït depuis que le plus grand des Rois l'a jugée digne de la loger dans son propre Palais, & qu'il a joint à tous ses glorieux Titres celui de PROTECTEUR DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Vous avez trouvé, MESSIEURS, en cet Auguste Protecteur tout ce qui pouvoit exciter vos desirs & remplir vos plus ambitieuses esperances ; vous y avez trouvé un Monarque accompli qui vous donne une ample & illustre matiere d'épuiser toutes les forces de l'Eloquence & de la Poësie, pour raconter à la posterité ses actions inimitables.

Heureux de pouvoir élever vos idées au plus haut point de perfection où elles puissent jamais monter, en les formant sur un Prince donné du Ciel pour faire l'admiration & les delices de la terre ; un Prince tousjours victorieux,

&

& tousjours moderé, tousjours clement, genereux & équitable, qui en s'élevant au dessus des autres Princes par ses heroïques vertus, a au mesme temps élevé & perfectionné toute la Nation Françoise, qui l'a renduë si celebre non seulement dans la guerre par ses victoires surprenantes, mais encore dans les sciences & dans les beaux arts, où nos François par ses soins & par ses bienfaits excellent aujourd'hui sur toutes les Nations.

C'est icy, MESSIEURS, qu'estant animé par le souvenir d'une approbation aussi glorieuse que celle que vous avez donnée à mon Panegyrique du Roy, je me sens excité à vous faire un nouveau crayon des vertus de ce Heros.

A vous peindre sa valeur semblable à un torrent impetueux qui entraisne, qui ravage, qui destruit tout ce qui s'oppose à ses efforts.

A vous representer tous ses ennemis vaincus, les uns captifs ou sousmis, les autres effrayez & esperdus chercher follement leur salut dans l'inondation de leur propre païs, & ne le trouver que dans la clemence du vainqueur.

A vous le representer avec un visage aussi tranquille & aussi serain au milieu des plus grands perils & dans la chaleur de ses plus grandes victoires, que lorsqu'aprés son retour de ses glorieuses campagnes il a receu les tesmoignages de vostre admiration & de vostre joye pour des succez si surprenans.

A vous montrer cet Arbitre de la paix & de la guerre, preferant le plaisir d'estre l'Auteur du bonheur public, à l'avantage de sousmettre tant de Nations intimidées par le bruit de ses exploits; & à vous le montrer enfin par cette preuve si extraordinaire de sa moderation, de mesme que par

toutes ses autres vertus, le seul digne de donner des loix à toute la terre.

Que s'il vient de reprendre les armes, ce n'est que pour restablir le repos public que des esprits inquiets & jaloux de sa gloire ont troublé par de noirs artifices, par des desseins injustes, & par des entreprises odieuses; ils ne les ont pas plustost fait paroistre, que sans sortir de la tranquillité dont il jouït, à l'ombre de ses lauriers, il leur a fait sentir la pesanteur de sa main.

Un HEROS NAISSANT animé de son esprit & de son courage prend au milieu de l'hyver les places les plus imprenables; il sousmet en moins d'un mois de grandes & riches Provinces, & semblable à cette vive image que le Soleil imprime de luy-mesme dans la nuë, & qui fait paroistre à nos yeux un second Soleil, il montre à la terre un autre LOUIS.

Un grand & vertueux Monarque est opprimé par d'infames trahisons, & par la revolte desnaturée de ses propres enfans, le Roy lui tend les bras, il le reçoit avec toute la tendresse d'un veritable & genereux frere, & il est prest d'employer sa main tousjours victorieuse pour le relever.

Mais, MESSIEURS, puisque vous avez bien voulu me recevoir dans vostre illustre Compagnie, je dois avant toutes choses travailler à profiter de vos sçavantes instructions & de vostre exemple, pour me rendre digne de publier avec vous les vertus de nostre Heros.

Quel bonheur pour moy de pouvoir desormais joindre ma voix à vos sçavans concerts, pour chanter les actions heroïques de L'AUGUSTE LOUIS; mais quelle gloire pour vous d'estre seurs d'immortaliser vos noms en éternisant le sien!

Vos

Vos excellens Ouvrages qui raconteront à la posterité les merveilles son Regne, seront des titres authentiques de la politesse dont la France jouït, & des beaux & feconds genies qu'elle a produits en ce siecle si esclairé, siecle seul digne d'estre comparé au siecle d'Auguste.

Je crois, MESSIEURS, que vous avouërez sans peine que c'est à la protection que le Roy donne aux belles Lettres que la France a la premiere obligation de cette politesse que vous répandez sur toute la Nation Françoise, de mesme que nous devons à sa sagesse, à sa valeur & à son humeur bien-faisante toutes les prosperitez de l'Estat.

Pour moy, MESSIEURS, qui ay tant de raisons de m'interesser en vostre gloire, je publieray tousjours avec autant de joye que de sousmission, que c'est à vostre seule generosité que je dois le choix dont vous m'avez honoré ; & que quelques tesmoignages que je puisse jamais vous donner de ma reconnoissance, ils seront tousjours au dessous du prix & de la grandeur de vostre bienfait.

DISCOURS *prononcé le même jour 7. Fevrier 1689. par Mr. l'Abbé* RENAUDOT, *lorsqu'il fut reçu à la place de feu Mr.* Doujat.

MESSIEURS,

L'honneur que vous me faites estoit tellement au dessus de mes esperances ; que comme je croi-

croirois m'en estre rendu indigne, si j'avois osé y pretendre, j'en suis encore confus ; & j'ay peine à trouver des termes capables de vous exprimer mon extreme reconnoissance. La haute reputation de l'Académie, & tout ce qu'elle a d'éclat exterieur, sont à la verité des motifs assez puissants pour inspirer à ceux qui se sentent quelque merite, une noble ambition de se voir unis à un Corps, qui a produit tant d'excellens hommes, que nous considerons comme les ornemens de nostre siecle. Mais ceux qui comme moy n'ont à vous offrir que des qualitez fort mediocres, ne peuvent, à mon avis, se flater d'une pensée si avantageuse sans manquer au respect qui vous est deu. C'est ce qui m'a fait croire que je devois regarder cet honneur, comme une obligation que vous m'imposez de remplir dignement la place de celuy auquel vous voulez que je succede, & par consequent d'imiter les plus grands hommes qui ont orné vostre illustre Corps depuis son établissement. Ce sont, MESSIEURS, des choses trop difficiles à executer, & que je n'ose vous promettre, puisque toute l'esperance que je puis avoir d'y réüssir, est qu'il me paroist impossible de travailler sous de si excellens Maistres, sans acquerir au moins une mediocre capacité.

En effet, l'Académie est plus en estat que jamais de repandre ses lumieres sur ceux qu'elle honore de son choix, ayant surmonté tous les obstacles qui avoient retardé ses progrez. Elle est fixe & établie sur des fondemens aussi solides que la Monarchie, depuis que le Roy son Protecteur l'a mise dans cette Maison Royale, non pas pour la rendre particuliere & domestique, comme fit Auguste, à l'égard d'un fameux Grammai-

mairien qu'il retira dans son Palais, mais pour la mettre en estat de servir plus utilement le public. Les Assemblées sont plus frequentes, & cette liberté de conversations familieres qui donna occasion à son établissement, est changée en un travail agreable, mais reglé & serieux. Les Sçavans ne sont plus barbares, la politesse n'est comptée pour rien sans les belles Lettres; elles brillent dans tous les travaux de l'Académie. Elle imite noblement les Anciens, & elle en connoist si bien le merite, que ceux qui les ont le plus heureusement imitez, ne peuvent souffrir les louanges de les avoir égalez ou surpassez. Elle s'est utilement servie de ce que Rome & Athenes florissantes ont produit de plus excellent, mais en y joignant le bel usage à l'exemple de ces sçavans Romains, parmy lesquels les Lettres de Cornelie Mere des Graques, avoient une autorité égale à celle de leurs plus fameux Auteurs.

C'est ainsi que l'Académie est parvenuë à ce bon goust, qui a porté la Langue, l'Eloquence & la Poësie Françoise au souverain degré de perfection, où nous pouvons dire qu'elles sont arrivées. La perfection d'une langue ne consiste pas dans cette abondance de mots inutiles ou estrangers, qui fait la richesse imaginaire de la pluspart des autres langues vivantes; non plus que l'éloquence dans cette fecondité importune de paroles & de pensées; qui n'a distingué le stile Asiatique, que pour le faire éviter. Une langue est assez riche, quand avec tous les termes necessaires des Sciences & des beaux Arts, elle fournit abondamment des expressions heureuses, faciles & nobles selon la varieté des sujets. On connoist assez la richesse de la nostre,

puisqu'elle réüssit également dans les matieres les plus differentes, & que les autres n'en peuvent representer toutes les beautez. Elle seule ne peut souffrir ce faux sublime, autant admiré autrefois, que mesprisé presentement, & qui ne subsiste plus que parmy ceux qui n'ayant aucun commerce d'esprit avec la France, peuvent estre considerez comme barbares. Enfin, elle est ennemie de tout ce qui est contraire au bon sens, & cette perfection qui luy est toute particuliere, fait que la politesse & le choix des paroles ne font pas l'éloge d'un Auteur François, si le bon sens ne regle ses pensées & ses expressions. Ainsi, comme Ciceron disoit autrefois que l'élegance Attique consistoit à écrire & à parler juste; nous pouvons dire que l'élegance, & mesme la pureté de la Langue Françoise ne peuvent subsister sans la justesse, sans la netteté & sans tous les autres avantages du bon stile.

Ces veritables beautez n'ont jamais esté mieux connuës que par les excellens Ouvrages de tant d'illustres Académiciens, qui comme de parfaits modeles ont formé & forment tous les jours des Orateurs, des Poëtes, & toute sorte de bons Escrivains: Et en cela l'Académie a non seulement accompli, mais surpassé les souhaits du Cardinal de Richelieu son Fondateur. Une mort prematurée par un sort assez ordinaire aux grands hommes, l'empescha de gouster les fruits qu'il esperoit d'un si bel establissement. Elle priva trop tost la France de ce Ministre qui luy estoit encore fort necessaire; de sorte qu'il ne put voir les commencemens d'un regne sous lequel estant soulagé du fardeau de toutes les affaires, il auroit pû parvenir à une aussi heureuse vieillesse, que ce sçavant Chancelier que l'Academie considere

ſidere comme ſon ſecond pere. Mais il ne pouvoit avoir cette ſatisfaction ſans eſtre penetré d'une joye à laquelle l'amour du bien public, l'auroit rendu incomparablement plus ſenſible. Il auroit veû regner ce Prince, accordé aprés vingt-quatre ans, aux vœux de la France, mais qu'il vit naiſtre trop tard, pour croire qu'il puſt lâ maintenir dans cet eſtat, que les miſeres paſſées faiſoient conſiderer comme floriſſant. Il pouvoit encore moins eſperer que ce Prince naiſſant puſt executer ces vaſtes projets compris dans ſon Teſtament politique, qui paroiſſoient les ſeuls moyens de rendre le Royaume paiſible, heureux, abondant & redoutable à toute l'Europe.

Il ſemble que ces projets qui peuvent eſtre conſiderez comme le dernier effort de l'eſprit humain, aprés eſtre demeurez dans l'oubli plus de quarante ans, n'ayent paru depuis que pour faire mieux eſclater la gloire de noſtre grand Roy. Car on ne les peut comparer à ce qu'il a fait depuis qu'il a pris le gouvernement en main, ſans avoüer que ſes lumieres & la force de ſon genie ont eſté fort ſuperieures à celles de ce Miniſtre, ſes moyens plus ſimples, ſes voyes plus courtes, & le ſuccez plus grand pour le bien de l'Eſtat & l'eſtabliſſement ſolide de l'autorité Royale.



La France bornoit alors ſes ſouhaits à des avantages beaucoup moindres que ceux dont elle jouït ſous ce Regne. Elle ſouſtenoit vigoureuſement les guerres, qu'elle n'avoit peu prevenir par des negociations adroites. Des armées mediocres faiſoient la ſeureté de ſes Frontieres, & une ou deux Villes conquiſes rempliſſoient dignement une Campagne. Le deſordre des Finan-

ces & de la Justice, les Duels, les Brigandages & tant d'autres maux estoient soufferts comme inveterez & sans remede. Il paroissoit impossible de reformer tous les corps. L'heresie, disoit-on, avoit pris de trop fortes racines pour pouvoir estre extirpée. Vous vous souvenez, MESSIEURS, qu'on parloit ainsi avant l'Année 1661. année remarquable, & qui doit tousjours estre distinguée comme une des plus glorieuses de nostre Histoire. Car c'est alors que nous avons commencé à mieux connoistre nostre grand Roy en mesme temps qu'il commençoit à jetter ces nouveaux fondemens de grandeur & de puissance où nous voyons la Monarchie élevée. Ces armées nombreuses qui font la terreur de toute l'Europe, ces puissantes flotes occupées presque tousjours contre les ennemis du nom Chrestien: cette exacte discipline qui fait mouvoir ces grands corps en un instant: ces places imprenables qui ferment l'entrée du Royaume: ces conquestes qui en ont estendu si loin les limites; ces beaux establissemens pour élever la jeune Noblesse, & pour faire subsister ceux qui ont vieilli dans le service, tant de loix salutaires pour la reformation de tous les corps, la suppression des Duels, l'extirpation de l'heresie: cet ordre admirable & necessaire, mais inconnu dans l'administration des Finances: enfin tant d'autres merveilles ont autant surpassé les lumieres du Politique le plus éclairé de son siecle, que celuy-cy surpassoit le commun des hommes. Ses projets feront connoistre à la posterité la grandeur de son genie, & son zele pour le bien public; quoy que le temps en eust presque fait perdre la memoire, & qu'une longue minorité & divers autres obstacles en ayent empesché l'ex-

l'execution : Mais il falloit en quelque maniere qu'ils disparussent comme n'estant plus si necessaires, aussi-tost que Dieu donnoit à la France un Roy capable d'entreprendre & d'executer à l'âge de vingt-trois ans, de plus grandes choses, que ce Genie extraordinaire n'avoit pensé, aprés l'avoir gouvernée presque aussi longtemps, avec cette autorité que nous ne connoissons plus.

Si le zele & les meilleurs sentimens d'un bon sujet pouvoient m'inspirer de l'Eloquence je hazarderois, MESSIEURS, de m'estendre davantage sur cette inépuisable matiere. Mais puisque les plus parfaits Orateurs, les Poëtes & mesme les Historiens avouënt qu'elle est au dessus de leurs forces, je ne pourrois m'y engager sans une grande temerité. Ainsi je me reduis à faire avec vous & avec toute la France, des vœux pour la conservation de nostre incomparable Monarque & pour la prosperité de ses desseins, autant impenetrables qu'inévitables à ses ennemis dont les principaux sont aussi les plus cruels ennemis de la Religion Catholique. Qui peut douter que Dieu qui a mis entre les mains du Roy toute la protection visible de son Eglise, ne combatte pour son illustre défenseur, qu'il n'a, ce semble, comblé de gloire & de puissance que pour s'en servir à la faire triompher, lorsque tant d'autres Princes demeurent dans un assoupissement inexcusable?

Cette malheureuse politique qui leur a fait abandonner les interests communs de la Religion, & des Testes couronnées doit les faire trembler, puis qu'elle n'a servi qu'à faire reüssir des entreprises abominables contre un Grand Prince qui n'a trouvé de consolation que dans

l'amitié du Roy. Qui pourra dignement exprimer ces vives inquietudes, & ces soins employez avec tant d'empressement & de succez, pour mettre en seureté la personne de ce Prince, & pour luy conserver l'heritier de sa Couronne & de sa foy? Les cris de ce jeune Prince, victime innocente d'une ambition denaturée, qui souffre en naissant une rude persecution pour la foy; dont on craint qu'il ne soit quelque jour le veritable défenseur: ces cris comme ceux de ces enfans sacrifiez pour JESUS-CHRIST, percent le Ciel & montent jusqu'au Throsne de Dieu. Ils luy demandent justice & vengeance des ennemis de son saint Nom, qui n'ont renversé ses Autels, que pour renverser les Throsnes des Rois, qui sont l'image vivante de sa divine puissance. Mais quelle peut estre cette vengeance & cette justice, sinon de nouvelles victoires pour le Roy, dont le bras invincible a tousjours esté le plus ferme appuy de la Religion & de l'innocence opprimée?

Si le malheur de la Chrestienté a suscité d'autres ennemis à la France: ils ont desja connu par une campagne courte, mais fort glorieuse, ce qu'ils doivent attendre de cette guerre qu'ils ont allumée. Ils ont perdu en moins de trois semaines, une place importante qui leur avoit cousté un siege de plus de quatre mois.

Ils ne craignoient que le Roy, & ils ont appris à craindre un autre luy-mesme, dans lequel ils ne voyoient que l'esclat de la naissance, sans découvrir une image parfaite des vertus de son Auguste pere. Cette premiere campagne leur a fait voir que si l'experience seule forme les autres Capitaines, l'exemple & les instructions du Roy suffisoient pour former ce jeune Heros au mi-

milieu d'une profonde paix. Admirons en cela, MESSIEURS, les ſentimens tendres d'un bon pere, quoy qu'ils ayent aſſez paru dans toute la ſuite de cette belle éducation, qui a preparé Monſeigneur le Dauphin à faire d'abord des coups de Maiſtre. Mais admirons encore plus le veritable caractere d'un pere de la Patrie, qui applique tous ſes ſoins à imprimer dans le cœur de ſon ſucceſſeur tant de vertus heroïques, qui luy ont attiré d'abord l'amour, & le reſpect des troupes, & rendu ſon nom redoutable à nos ennemis. Que ne devons-nous pas donc eſperer, lorſque ces trois jeunes Princes, qui dans un âge ſi tendre, font desja connoiſtre ce qu'ils ſeront quelque jour, commenceront à marcher ſur les traces de leur pere ſous la conduite de leur Ayeul. Ce ſera alors, MESSIEURS, que l'Académie aura encore de nouvelles matieres pour exercer ſon éloquence. Je m'eſtimerois fort heureux, ſi juſqu'à ce temps-là, je pouvois aſſez profiter de vos exemples pour avoir part à de ſi nobles travaux. J'eſpererois d'y réüſſir, ſi je pouvois imiter illuſtre Monſieur Doujat, dont je dois remplir la place. Il eſtoit connu dans toute l'Europe par un grand nombre de beaux ouvrages. Il excelloit non ſeulement dans la connoiſſance du Droit, mais auſſi dans toutes les parties de la belle litterature. Ses occupations continuelles & l'aſſiduité de ſa profeſſion, ne diminuoient pas celle qu'il avoit à toutes les fonctions Académiques. Sa vertu, & particulierement ſa grande charité envers les pauvres, qu'il cachoit avec tant de ſoin, eſtoient encore d'un plus grand prix. Vous ne pouviez, MESSIEURS, me propoſer un plus bel exemple, ny plus difficile à imiter. Tout ce que je puis

faire est de tascher d'acquerir par un travail assidu les qualitez qui me manquent, pour remplir dignement sa place: de suppléer par la soussmission & par ma docilité, celles qui ne peuvent s'acquerir par le travail, & enfin n'oublier jamais que je tiens de vostre pure grace, la place que vous voulez bien me donner parmy vous.

RE'PONSE *de Mr.* CHARPENTIER, *aux Discours prononcez par Mr.* De Callieres, *&* *par Mr. l'Abbé* Renaudot, *le jour de leur Reception.*

MESSIEURS,

SI vostre reputation estoit moins establie, les deux excellens Discours que vous venez de prononcer, feroient assez connoistre, ce que l'on doit penser de vous, & justifieroient pleinement le choix de l'Académie. Mais la grande opinion que toute la France a conceuë de vostre merite avoit desja prevenu nos vœux, & la voix publique vous avoit nommez depuis long-temps aux places dont aujourd'huy vous prenez possession. Ce grand concours de personnes distinguées accouruës pour vous oüir; Ce silence qui n'a esté interrompu que par des exclamations; Cette joye universelle répanduë sur tous ceux qui forment cette Compagnie, vous en font un témoignage indubitable. C'est par vos celebres escrits que vous vous estes attirez un semblable succez. Vous, MONSIEUR, par cet excellent Panegyrique que vous avez consacré aux vertus heroïques

roïques du grand Roy qui nous assemble dans ce Palais, & qui nous y maintient à l'abri de sa Protection toute puissante. Vous avez donné un second au Panegyrique de Pline, qui n'en avoit point eu encore, soit pour l'estenduë, soit pour la splendeur du discours ; & l'on peut dire de vostre Heros & de vous, ce qu'on a dit autrefois d'Alexandre & du portrait qu'en avoit fait Appelle, que l'Alexandre de Philippe estoit invincible, & que l'Alexandre d'Appelle estoit inimitable. C'est cette Piece d'Eloquence si universellement estimée, qui vous a acquis les premiers vœux de l'Académie, & qui vous a fait, s'il faut ainsi dire, recevoir Académicien par acclamation. Vous pouvez vous en souvenir, MESSIEURS, vous qui estiez presens à la lecture qui s'en fit icy. Il y avoit alors une place vacante dans la Compagnie. Charmez de la noblesse de la matiere, de la varieté des pensées, de la richesse des expressions, quelques-uns dirent qu'il ne falloit plus s'embarasser du choix d'un Académicien, & que l'Auteur d'un si bel Ouvrage vous l'ayant adressé, vous ne pouviez vous dispenser de le recevoir parmy vous pour l'en remercier ; Et je suis persuadé, MONSIEUR, que cela auroit esté fait alors, si l'engagement qui avoit esté desja pris pour celuy qui remplit si dignement cette place, & si la recommandation d'un Prince qui a fait paroistre en cette occasion tant d'amitié, & tant d'estime pour l'Academie, eussent pû permettre de s'abandonner à ce premier mouvement. Voila, MONSIEUR, de quelle maniere vous devenez Académicien. Ce sont ces sortes d'élections où n'ont point de part, ny les sollicitations ouvertes, ny les cabales secretes ; où celuy qui donne son suffrage est
moins

moins porté par ſon inclination, qu'emporté par la dignité du ſujet, & où celuy qui obtient ce qu'il deſire s'en doit la meilleure partie.

Il en eſt de meſme de vous, MONSIEUR, toute la France qui vous lit depuis ſi long-temps, & qui vous lit avec applaudiſſement, a demandé pour vous ce que l'Académie fait gloire de vous accorder. Je conſidere ce grand Ouvrage que vous conduiſez avec tant de capacité & de prudence comme le Berceau de la Verité. Vous la recevez au moment de ſa naiſſance, & vous luy donnez des forces pour voler par toute la terre. Vous faites une Image de LOUIS LE GRAND qui n'eſt pas moins precieuſe que celles des Orateurs, & des Poëtes, quoique vous y employiez moins d'or & de pierreries. Vous l'expoſez à nos yeux avec la meſme adreſſe que ceux qui donnent un moyen pour regarder le Soleil ſans qu'il nous ébloüiſſe. Vous jettez les plus ſolides fondemens de l'Hiſtoire, qui conſiſte principalement dans la fidelle narration des faits. Tout ce rafinement de Motifs & de Politique, dont quelques-uns veulent tirer tant de gloire, ne ſont le plus ſouvent que des matieres de conteſtations. Les Motifs changent ſelon les Eſtats & ſelon les occaſions, & ceux qui ont excité le commencement d'une affaire ne ſont pas tousjours ceux qui la conduiſent à ſa fin.

Mon Dieu, le beau ſiecle que vous avez à peindre! Les beaux materiaux que vous preparez pour ceux qui travailleront aprés nous aux monumens immortels de la gloire de LOUIS LE GRAND! Combien de fois nous l'avez-vous fait voir à la teſte de ſes armées, jettant la terreur dans le cœur de ſes ennemis, mettant leurs armées en fuite, renverſant leurs Fortereſſes, ſubjugant

jugant leurs Provinces. Tantoſt vous l'avez fait paroiſtre en Legiſlateur donnant de nouvelles Loix à ſes peuples, reformant les abus, puniſſant les coupables autoriſez, ſoulageant l'innocence opprimée. Si les Barbares de l'Afrique ont eu recours à ſa Clemence pour obtenir le pardon de leurs brigandages : Si les Nations les plus reculées de l'Orient ſont venuës ſe proſterner devant luy, eſtonnées du bruit de ſa Valeur & de ſa Magnificence ; de qui avons-nous mieux appris que de vous la verité de ces évenemens ſinguliers ? Tantoſt vous nous l'avez dépeint ſecourant ſes Alliez, protegeant l'Empire contre l'invaſion des Turcs, & renonçant luy-meſme au progrez aſſuré de ſes victoires pour reſtablir la paix dans l'Europe. Aujourd'huy vous nous racontez avec quelle generoſité il tend les bras à un Roy perſecuté par des Enfans dénaturez, par des Voiſins ingrats. Il y a peu de jours que vous nous l'avez repreſenté faiſant partir ſon fils à la teſte de ſes armées pour aſſeurer le repos de la France contre les ſecretes ligues de nos ennemis. Ce grand Roy, dont la penetration eſt admirable en toutes choſes, ſçavoit bien à qui il commettoit un ſoin ſi important. Allez, dit-il, mon fils & ſoyez vainqueur. Qu'il y a de grandeur dans cette façon de commander ! Que de ſublimité dans ce peu de paroles ! Et à qui appartient-il de parler de la ſorte qu'à celuy qui peut procurer la victoire en ordonnant de vaincre ? Mais que cet ordre a eſté executé fidellement ! Le Dauphin part dans un temps où les pluyes de l'Automne ſembloient s'oppoſer à ſes deſſeins. Il ſurmonte à l'exemple de ſon Pere les obſtacles des ſaiſons. Il attaque une Place reputée imprenable, & s'en rend maiſtre en peu de jours. En ce Siege

le

le Fils de LOUIS LE GRAND fait la fonction de Soldat. Il visite la Tranchée; Il s'expose au feu des ennemis, & hazarde une vie pour qui nous devons prodiguer la nostre. Trente autres Forteresses luy ouvrent ensuite leurs portes, & le Palatinat entier soumis à ce jeune Vainqueur, ne tient plus à son Prince, que par le regret qui luy reste d'avoir attiré les armes du Roy dans ses Estats, par l'injustice de son procedé. LOUIS DAUPHIN ne pouvoit pas moins faire pour venger les droits d'une Princesse, de la tres-Glorieuse, tres-Haute, & tres-Illustre Maison de Baviere, avec qui la France a depuis quelque années pris deux alliances qui contribuent si avantageusement à la prosperité de l'Estat.

La premiere nous a donné cette mesme Princesse, par l'heureux mariage de laquelle avec Monsieur le Duc d'Orleans, la Maison Royale se trouve augmentée d'un Prince, dont on ne peut assez loüer la noblesse des inclinations, la vivacité de l'Esprit, la diversité des connoissances, & la grandeur du courage qui luy a desja fait regarder avec douleur son âge trop peu avancé pour estre admis aux penibles fonctions de la Guerre. C'est du mesme Mariage que nous tenons encore une charmante Princesse, en qui toutes les graces sont rassemblées. Beauté, Esprit, Vertu, Amour du bien, Sentimens dignes de la Couronne. Princesse que toute l'Europe regarde comme l'unique & l'infaillible moyen de rejoindre dans une bonne & sincere concorde la Maison de France avec la Maison d'Autriche d'Allemagne. Ce sont-là les biens que nous a procuré cette premiere alliance.

Que diray-je de la seconde? Quel Orateur ne seroit esbloüi de l'éclat de sa matiere? En quels ter-

termes, peut-on parler d'un Mariage, dont l'Epoux est le Fils unique de LOUIS LE GRAND? Fils tout couvert de gloire, moins par la splendeur de sa Naissance que par la grandeur de ses vertus. Qui par son attachement aux volontez de son Pere, a fait voir une Sagesse dont tous les siecles passez auroient peine à nous fournir un exemple. Prince doüé de toutes les qualitez necessaires à un grand Roy, Soldat, Capitaine, General, Vaillant, Magnanime, Vigilant, Liberal, plein de tendresse pour les Soldats, sensible à tous leurs besoins. L'Epouse est une Princesse issuë du Sang Royal de France, & du Sang Imperial, en qui la Majesté, la Bonté, la Noblesse d'ame, l'Humeur bien-faisante, se font remarquer éminemment, & de qui l'heureuse Fecondité a donné à la France trois gages assurez de l'Eternité de l'Empire François.

Grands & Magnifiques Princes de qui le nom a fait autrefois tant de bruit dans le monde, & qui sous le titre de Ducs avez possedé une des plus redoutables puissances de l'Europe. Cadets de la Maison de France qui avez si souvent fait trembler vos Aisnez, Vaillans & Intrepides Ducs de Bourgogne, regardez de l'estat de gloire où vous estes, ce tendre rejetton de tant de Rois, ce jeune Duc de Bourgogne, qui réünit à la tige de l'Auguste Maison de France, ce Titre qui en avoit esté détaché, & qui demeuroit enseveli dans vos tombeaux. Réjoüissez-vous de voir encore un Prince de vostre nom, & que vous pouvez regarder comme de vostre Sang aprés les frequentes alliances de la Maison de France avec les descendans de vostre Heritiere. N'appercevez-vous point en luy, vous de qui les ames dépouillées de la matiere penetrent plus aisément que les nostres

tres au travers des ombres de l'avenir ; N'appercevez-vous rien, dis-je, en ce Royal Enfant, qui vous donne lieu de croire qu'il rassemblera quelque jour vostre succession dispersée & qu'il rejoindra sous une mesme domination vos fameuses dix-sept Provinces, si son Ayeul ou son pere ne le previennent.

Et vous puissants Rois qui avez tenu le Sceptre de Naples & de Sicile, genereux Princes de la Maison d'Anjou, réjouïssez-vous de revoir en France un fils de LOUIS DAUPHIN, un nouveau Duc d'Anjou, digne de succeder à vos Couronnes, quand la Providence divine aura marqué le temps au Sang Royal de France de remonter sur vostre Trosne.

Enfin Braves & Magnanimes Ducs de Berry, dont la bonté a esté si signalée, tournez vos regards sur la France, que vous n'avez jamais quittée, & voyez y renaistre un jeune Duc de Berry, qui va faire revivre avec éclat la memoire de vos vertus. Ce sont-là, MESSIEURS, les precieux fruits de l'Auguste Mariage de LOUIS DAUPHIN, & de la Serenissime Princesse VICTOIRE DE BAVIERE, Nom fortuné, Nom qui porte avec soy l'augure des victoires de son Espoux & de ses Enfans. Vous entrez, MESSIEURS, dans l'Académie Françoise, lorsque tous ces grands sujets s'offrent à vos sçavantes plumes, & cela ne vous fait-il point penser que c'est une autre cause qu'un heureux hazard qui a mis cette Compagnie sous la protection speciale de LOUIS LE GRAND. Laissez-le moy dire, MESSIEURS,

Non hæc sine numine Divûm.

Le Ciel ne fait point naistre des Princes extraordi-

dinaires, qu'il ne prenne le ſoin d'en conſerver la memoire. Ce ſont des Modeles qu'il propoſe aux Souverains, non pour arriver neceſſairement au meſme degré de vertu par une imitation parfaite; mais du moins pour empeſcher qu'ils ne s'en éloignent trop, par une non-chalance vicieuſe. Il falloit donc que LOUIS LE GRAND euſt des teſmoins tels que vous de ſes actions heroïques, pour le mettre en eſtat de faire du bien dans d'autres ſiecles que le noſtre. C'eſt dans vos Ouvrages que les Rois viendront eſtudier ſon exemple. C'eſt-là que vous repréſenterez ce Regne de Grandeur, de Pieté, de Juſtice, ce Regne de Bonheur pour la France, que dis-je pour la France? il faut dire pour toute la Chreſtienté, ſi les ſaintes & ſalutaires intentions de ce Monarque incomparable ſont ſuivies, à la confuſion de ceux qui par leur ambition dereglée s'efforcent d'y apporter des obſtacles.

Mais, MESSIEURS, quand vous aurez parlé de LOUIS le Triomphateur, le Vainqueur perpetuel, le Deſtructeur des Puiſſances injuſtes, ne le ſuivrez-vous point ſous des idées plus tranquilles & plus convenables à vos exercices? Ne le repreſenterez-vous point auſſi ſous l'Image de l'Apollon du Parnaſſe François, & tel qu'il paroiſt à vos yeux dans cet auguſte tableau dont il a voulu honorer l'Académie? Il n'eſt point reveſtu de ſes armes terribles dont l'aſpect fait tomber ſes ennemis à ſes pieds. Il n'a point ſon foudre à la main preſt à lancer; Il tient ſon Sceptre qui eſt une marque pacifique de ſa Dignité; Il tient la main de juſtice, & ſelon les Poëtes anciens, Aſtrée, où la Juſtice eſt la ſœur des Muſes. De quelque coſté que vous le conſideriez vous le trouverez tousjours Grand, tousjours Magni-

nu que la Poësie pour estre le langage des Dieux, n'en devoit pas estre moins raisonnable. La Musique s'est encore distinguée infiniment; au lieu de ces Concerts languissans, qui endormoient nos peres par l'uniformité de leurs symphonies, & par la froideur de leurs mouvemens, elle est devenuë vive & animée, elle est entrée dans le caractere de toutes les passions; elle les a toutes imitées; elle a causé de l'émotion & du trouble dans l'esprit des Auditeurs, & les fameux spectacles dont elle est le principal ornement, ont montré qu'elle estoit capable de produire encore de nos jours ces miracles de l'harmonie que l'Antiquité nous a tant vantez. Que diray-je, Messieurs, de ce qui nous regarde de plus prés, de ces Compagnies de gens de lettres, qui à l'imitation de la vostre, ont pris le nom d'Académie, & se sont attachées à cultiver les Lettres Françoises. Les Villes d'Arles, de Soissons, de Nismes, d'Angers, de Ville-Franche, de Grenoble, se souviendront éternellement des avantages que ces loüables Institutions leur apporteront. Paris en a desja recueilli le fruit; & de quelle utilité pensez-vous que sont encore ces Prix d'Eloquence & de Poësie que vous distribuez de temps en temps? Car il n'y a rien qui échauffe, qui anime, qui pique davantage l'esprit que l'émulation. C'est donc à la veritable affection que Louis le Grand a conceuë pour les beaux Arts; c'est à sa liberalité, ou pour mieux dire à son discernement & à son bon goust qu'ils sont redevables de leur perfection & de leur esclat. C'est à sa glorieuse protection que nous devons attribuer aussi l'heureuse destinée de l'Académie, qui sans son secours ne seroit peut-estre plus rien, ou seroit indubitablement beaucoup moins

moins florissante. Ce n'est pas que le grand Cardinal de Richelieu n'eust cherché tous les moyens d'en asseurer la durée; mais il est mort trop tost aprés en avoir jetté les fondemens, & les dernieres années de sa vie n'ont pas esté assez paisibles pour pouvoir donner à ce nouvel édifice son entier accomplissement. C'est un Pere qui a laissé son enfant en bas âge, & qui ne lui a laissé que des biens douteux. Veritablement le grand Chancelier Seguier luy a servi de tuteur dans sa minorité. Mais enfin nul ne peut dire ce que l'Académie seroit devenuë aprés cette seconde perte. C'est vous seul, ô grand Roy! qui avez donné un establissement seur & inébranlable à cette Compagnie, & qui l'attachant à vostre sacrée Majesté par une espece d'adoption, avez fait qu'il n'y a plus de personnes de si grand merite ou dignité qu'elles puissent estre, qui ne se doivent faire un honneur de s'y joindre.

Mais, MESSIEURS, je ne m'apperçois pas, que j'irrite l'envie en parlant du bonheur de l'Académie comme je fais. Il me semble que j'entens desja dire que c'est trop faire de cas des Minuties Grammaticales qui composent le premier fonds de ce Dictionnaire qu'on regarde comme vostre principal ouvrage. Je veux bien, MESSIEURS, qu'on le dise; Je ne m'en estonneray point; il n'y a rien de si beau dans le monde qui ne puisse estre l'objet d'un mespris injuste. Mais que l'envie ou l'ignorance en fremissent; je ne craindrai point d'avancer que ce que ces gens-là appellent Minuties de Grammaire, est à le bien prendre la partie de la Litterature la plus necessaire & la plus excellente. C'est ce qui nous fait entrer dans la connoissance des plus secrets ressorts de la raison, qui a tant de rapport avec la

pa-

parole, que dans la Langue la plus ſçavante de l'Univers, la parole & la raiſon n'ont qu'un meſme nom. Les plus ſtupides d'entre les hommes ſçavent bien qu'ils marchent, qu'ils voyent, qu'ils entendent; mais il n'y a que les grands genies qui veulent connoiſtre la ſtructure & l'entrelaſſement admirable des os, des nerfs, & des muſcles, par qui ſe font tant de mouvemens & de ſenſations differentes. Ainſi l'homme le plus groſſier ſçait bien qu'il parle, & qu'il ſe fait entendre aux autres; mais il n'y a que les eſprits du premier ordre, qui veulent connoiſtre les differentes idées ſur leſquelles nos paroles ſe forment, ce qui en fait la juſteſſe ou l'irregularité, la beauté ou l'imperfection, la certitude ou le doute. Il n'eſt pas donné à tout le monde de demeſler les mouvemens preſqu'infinis de cette Faculté toute divine qui agit en nous, qui nous fait faire tant de reflexions, & qui ſe manifeſte en tant de manieres. Cependant c'eſt ce que font ceux qui s'appliquent à ces pretenduës Minuties. Leur occupation n'eſt qu'une attention continuelle ſur les premiers & les plus intimes organes de la raiſon, & tandis que le vulgaire s'imagine qu'ils perdent leur temps à des ſpeculations frivoles & inutiles, les ſages admirent ces profondes meditations qui les font penetrer dans l'artifice du plus merveilleux ouvrage de la Divinité. Ainſi nous voyons les plus grands perſonnages, s'eſtre tres-ſerieuſement attachez à l'eſtude des mots. Le Fondateur de l'Empire Romain Jule Ceſar, au milieu de ſes plus importantes affaires, fit deux Livres de remarques ſur la Langue Latine qu'il adreſſa à Ciceron, & dont il paroiſt encore quelques fragmens. Charlemagne ce fameux Roy de France de qui la grandeur s'eſt incorporée avec le

nom propre, travailla pareillement à l'embelliſſement de ſa Langue qu'il reduiſit ſous de certaines regles, & dont il compoſa luy-meſme une Grammaire. Aprés cela faut-il s'eſtonner ſi voſtre travail trouve de l'appuy & de l'agrément ſous un Roy du ſang de Charlemagne, & qui ſe montrant ſi digne heritier de ce grand Empereur, par ſa valeur & par l'eſtenduë de ſa domination, n'eſt pas moins ſon ſucceſſeur dans cet amour de ſa Langue naturelle.

C'eſt ſous les auſpices de ce Pere de la Patrie que l'Académie acheve ce fameux Dictionnaire, dont on ne peut aſſez loüer la beauté & l'utilité. Athenes ny Rome ne nous ont rien laiſſé de ſi parfait en ce genre. Car les Dictionnaires de leurs Langues que nous avons aujourd'huy, n'ont point eſté compoſez par les anciens dans les bons ſiecles; dans les ſiecles à faire autorité; mais par des Modernes, ou bien par des Auteurs qui ont veritablement veſcu en des temps où l'on parloit encore Latin & Grec; mais c'eſtoit en des temps où l'on avoit desja perdu le bel uſage de ces Langues. L'Académie au contraire nous donne une image de la Langue Françoiſe, en ſon eſtat de perfection; non point comme elle eſtoit autrefois; c'eſt pourquoy elle rejette les mots qui ſont entierement hors d'uſage, ny comme elle eſt dans la bouche des Artiſans ou de ceux qui enſeignent les Sciences; c'eſt pourquoy elle rejette les mots d'Arts & de Sciences, la pluſpart deſquels meſme ne ſont pas François; mais Grecs ou Arabes. Elle s'eſt retranchée à la Langue commune telle qu'elle eſt dans le commerce ordinaire des honneſtes gens, & telle que les Orateurs & les Poëtes l'employent. Par ce moyen elle embraſſe tout ce qui peut ſervir à la no-

noblesse & à l'élegance du discours. Elle définit les mots les plus communs, dont les idées sont fort simples, ce qui est infiniment plus mal-aisé que de définir les mots des Arts & des Sciences dont les idées sont fort composées. Ainsi il est bien plus aisé de définir le mot de *Telescope*, qui est une Lunette à voir de loin, que de définir le mot de *Voir*. Chacun en peut faire l'experience. Cela laisse à juger quelle prodigieuse entreprise a esté celle de l'Académie quand elle s'est chargée de définir tous les mots communs de la Langue Françoise ; & quand elle n'auroit pas réüssi en tous, ne luy est-ce pas une grande gloire que d'avoir réüssi en plusieurs? Le Dictionnaire de l'Académie n'est pas seulement estimable par les définitions de tous les mots, mais par la quantité des belles façons de parler, où chaque mot est employé, & par l'explication des divers sens qu'il peut recevoir. De sorte qu'il n'y a point de François qui ne soit estonné & ravi de trouver tant de richesses dans sa Langue. Il y a mesme un agrément infini respandu par tout. Quand on cherche un mot dans les autres Dictionnaires, on ferme le livre dés qu'on s'en est éclairci. Il n'en est pas de mesme du Dictionnaire de l'Académie; on n'entame gueres un mot tel qu'il puisse estre, qu'on ne soit tenté de le lire tout entier, parce qu'on voit l'histoire du mot, s'il faut ainsi dire, & qu'on en remarque la naissance & le progrez. Mais, MESSIEURS, qu'ay-je affaire de vous entretenir plus long-temps d'un travail dont vous allez estre tesmoins. Il ne me reste qu'à vous exhorter de respondre à l'attente de l'Académie, qui vous ayant donné tous ses suffrages, ne peut pas vous dissimuler qu'elle s'est promis un grand secours de vostre assiduité & de vos lumieres.

PANEGYRIQUE *du Roi prononcé en l'année 1689. par Mr. l'Abbé* TALLEMANT *le jeune, Directeur, le jour de la distribution des Prix.*

LE croira-t-on dans toute l'Europe, MESSIEURS, qu'on ne s'occupe icy que de festes & de distributions de prix? Tous les Potentats armez contre nous sont dans des agitations continuelles; ce ne sont que conseils, qu'assemblées, que marches de troupes de tous costez: & nous tranquilles, & sans inquietude, nous regardons à loisir le progrés des beaux Arts, nous disputons d'éloquence, & de Poësie, & ne connoissons la guerre que dans les Relations qu'on nous fait de l'embarras de nos Ennemis, & des avantages continuels que nous remportons sur eux. Uniquement attentifs au Sage qui nous gouverne, nous vivons dans une pleine confiance; semblables à ceux qui dans un vaisseau au milieu de la mer agitée, mesprisent le vent & l'onde, tant qu'ils voyent le Pilote tranquille; bien informez que la tourmente mesme sert souvent plus qu'un zephyr favorable qui n'enfle les voiles que foiblement. En effet, MESSIEURS, nostre Auguste Monarque sur la bonne foy des Traitez vivoit dans une tranquillité profonde, cet ordre admirable establi dans tous ses Estats, l'Erreur bannie pour jamais, ne luy laissoient presque plus de nouveaux sujets de gloire à esperer; & voilà que de toutes parts des Ligues formées l'obligent à reprendre les armes, vont luy fournir de nouveaux sujets de victoire, & donner lieu à de nouveaux Triomphes. Qu'il me soit

ſoit permis aujourd'huy que la Poëſie vient d'eſtre couronnée d'en emprunter quelques traits & quelques couleurs pour vous peindre mieux la noirceur du complot formé par tant de Nations contre la proſperité de la France. Il me ſemble de voir la jalouſe Envie dans l'Antre malheureux où elle fait ſa retraite; comment pourroit-elle ſouffrir le bonheur dont nous jouïſſons? la felicité d'autruy fait toute ſa peine, & elle n'en a jamais veu de ſi parfaite que la noſtre; la gloire & la vertu luy bleſſent les yeux, & elle ne les a jamais veuës ſi heureuſement raſſemblées ny briller avec tant d'éclat qu'en la perſonne de LOUIS LE GRAND. Elle s'afflige donc avec excez, elle ſecouë ſes horribles ſerpens, & ſe promet noſtre ruine aſſeurée, tant eſt violent le deſir qu'elle a de nous accabler. Elle part furieuſe, le flambeau à la main, & ſçavante dans l'art de perſuader elle ſe déguiſe dans les differentes Cours où elle aborde. Icy elle paroiſt ſous le maſque de l'ambition, elle ne promet pas moins que des couronnes, & reveille toute la noire Politique d'un Prince, par les plus ſuperbes eſperances qui puiſſent flatter ſa vanité; là elle prend tout l'éclat de la Gloire, elle anime la vaillante ardeur d'un jeune Heros par tout l'honneur qu'offrent les armes en ſe meſurant avec le plus grand Roy de l'Univers; chez la pluſpart de ces foibles Souverains dont l'Allemagne eſt remplie, elle inſpire une crainte effroyable, chez d'autres un noble deſir de ſe ſignaler & peut-eſtre de s'agrandir, ou au moins un eſpoir de mieux ſubſiſter dans le trouble, & dans le commun embarras; elle en entraiſne des plus puiſſants par des liaiſons inévitables dans le déplorable eſtat de leurs affaires, & la malheureuſe

qu'elle est se sert mesme du voile de la pieté pour aveugler les plus saints. Vous avez peine à vous imaginer sans doute, MESSIEURS, sous quelle apparence de bien elle a pû armer contre nous un Prince que la main de Dieu sembloit mener à la reünion des deux Empires. Il quitte une gloire certaine, il neglige des avantages presque incroyables, il redonne aux Ennemis du nom Chrestien le temps de se reconnoistre, pour revenir peut-estre avec plus de succez le faire fuir encore de sa Capitale, c'est là, MESSIEURS, ce qui a le moins cousté à l'Envie, elle n'a pas pris la peine mesme de se déguiser, elle n'a fait que souffler son venin, & peindre avec de vives couleurs tout l'éclat de la Gloire qui environne le plus parfait des Monarques: C'en est assez pour allumer la guerre: tant de differents interests s'unissent ensemble pour nostre perte, & la jalouse s'applaudit de voir toute l'Europe en fureur & armée uniquement pour nous nuire. Que cet appareil terrible alarme peu les François! La Providence éternelle respand toutes ses benedictions sur nous, & donne à un Roy plein de pieté, un esprit de prevoyance, qui nous met dans une seureté toute entiere.

La Ligue se forme depuis plusieurs années, LOUIS en destruit tous les projets en un moment, le Dauphin vole vers la Frontiere, prend Philisbourg, soûmet toutes les villes du Rhin en trois semaines, coup d'essay! digne du Fils d'un tel Pere; desja la pluspart de ces Princes qui ont émû la querelle ont senti la pesanteur de nos coups, plus d'un Electeur cherchera sous les herbes les magnifiques débris de ses Palais; la Justice de Dieu a fait tomber sur eux les horribles calamitez qu'ils nous preparoient. Et lors qu'a-

qu'avec grand bruit enfin nous les voyons assemblez, nous les laissons sans crainte errer longtemps inutilement, & borner toutes leurs fieres menaces à se consumer au siege d'une Ville qui craint peu leurs attaques, & qui leur prepare une longue & vigoureuse resistance. Qui n'auroit crû que tant de Nations jointes ensemble devoient nous faire trembler ? & qui auroit crû que la France seule pût soustenir tant d'Ennemis, & les reduire mesme à la necessité de se défendre? au bruit de la trompette, des troupes innombrables de soldats se rangent sous les Drapeaux, plus de quatre cens mille hommes sont sous les armes en peu de temps, la discipline s'y establit sans peine, & tout est prest pour vaincre par tout: sous mille differents Chefs, mille differentes armées se presentent avec grand appareil, on les attend de tous costez sans embarras, & mesme avec joye; nos places sont bien munies, nos armées sont lestes & nombreuses, & il reste encore des Troupes qui bruslent du desir de s'y joindre & de se signaler. Venez braves Allemands, tous couverts des lauriers que vous avez moissonnez avec beaucoup de gloire; plus vous avez eu de force contre le formidable Ennemi du Christianisme, moins vous en aurez contre le défenseur de la Religion; la justice de vos armes estoit la source de vos victoires, l'injustice de la guerre où vous estes engagez sera la source de vostre perte. Quel changement incroyable! un Empereur Chrestien devient le Chef des Protestants! les Souverains favorisent les revoltes & l'usurpation! Il semble que Dieu ait permis au demon de troubler tout l'Univers, & on voit en mesme temps que sa main toute puissante par une protection visible éloigne de nous le trouble & les alarmes, &

laisse la fureur & la guerre chez nos Ennemis. Ne craignez rien, Peuples qui vivez sous l'auguste Empire de LOUIS LE GRAND, Dieu qui voit la droiture de son cœur n'assemble tant de Nations contre luy que pour le faire triompher avec plus de gloire, il n'abandonnera pas un Roy dont la Justice conduit tous les desseins, & dont la pieté regle toutes les démarches. Quel est en effet le sujet de tous ces mouvemens? Un Prince nommé Electeur est injustement opprimé; Une illustre Princesse ne peut obtenir les biens qui lui appartiennent par les droits les plus sacrez du sang & de la nature. Un Roy malheureux est chassé de ses Estats par une noire trahison; voila ce qui nous met les armes à la main. Que veulent tous ces Peuples liguez contre nous? Favoriser l'injustice; chasser un Electeur legitimement élû, confirmer un Usurpateur dans un Throsne; Ce sont à la verité bien des Ennemis; mais les Rois sont les Protecteurs des opprimez, Dieu sera nostre force: nostre Monarque armé de la justice de sa querelle mesprise tant de troupes ramassées; rien n'ébranslera sa fermeté, & il ne cedera ny au temps ny au nombre puisque la raison est pour luy. Politique humaine, vous demanderiez quelques ménagements; c'est ce que LOUIS croit tout-à-fait indigne de la grandeur de son ame & de sa generosité. L'injustice se déclare par tout, & en mesme temps; il faut tout soustenir avec force, il faut pourvoir à tout, rien n'est impossible au cœur de ce Heros, nous ne pouvons douter que Dieu ne daigne benir de si sages entreprises.

Voyez avec quelle dignité, avec quelle joye, avec quelle magnificence il reçoit ce Prince infortuné qui n'a aucun azile dans le monde. C'est

en

en vain que ce Monarque plein de vertu a tout hazardé pour la vraye Religion, il ne trouve que des Ennemis dans tous les Princes Chrestiens, à peine a-t-il receu quelque froide loüange de son zele par celuy qui devoit interesser tous les Catholiques à le soustenir, & il n'y a que la France qui luy tend les bras, qui environnée d'Ennemis ne craint point de s'en faire encore de nouveaux pour le restablir. Ce jeune rejetton que la calomnie a vainement voulu dégrader, est aussi precieux à LOUIS que ses propres enfans, la Reine sa mere ne s'apperçoit guere de son exil; contente au moins dans son infortune de pouvoir élever sans crainte un fils qui luy est si cher; & de respirer en liberté loin des revolutions tragiques & soudaines, dont son Royaume est le continuel theatre. Le beau spectacle, MESSIEURS, & bien digne de la grandeur de nostre Monarque! lorsqu'on vit ces deux Rois courir aux embrassemens; quel cœur ne fut point touché de voir le malheur de l'un, & la generosité de l'autre; l'un prest à courber les genoux devant son unique défenseur, l'autre l'embrassant avec tendresse, & donnant des larmes à son infortune. Vertus peu connuës des Grands, Amitié, Bonté, Compassion, vous triomphez dans le cœur de LOUIS: jugeons de la peine que luy a donné le déplorable estat d'un Roi trahi & déthrosné par tout ce qu'il a fait pour luy donner quelque consolation, a-t-il rien oublié de tout ce que l'amitié la plus tendre pouvoit imaginer, les plus petits soins qui ne sont pas les moindres signes d'une veritable tendresse y ont esté employez; & si quelque chose pouvoit faire oublier la perte d'une couronne, c'est sans doute, un si noble & si généreux accueil; mais ce n'est pas

là que se borne la protection de LOUIS LE GRAND: Il faut restablir ce Roy dans son Throsne, tout semble s'y opposer, un petit nombre de sujets fidelles manquent mesme d'armes pour se pouvoir declarer, tous les Thresors publics ont esté pillez: Marchez vers vos Estats, vaillant Prince, allez rassembler ceux qui vous attendent, & qui vous aiment, & rien ne vous manquera pour soustenir leur zele, on pourvoit à tout avec profusion, vos Troupes auront tous les secours qu'elles peuvent attendre, mille vaillans Officiers François vont aider de leur prudence & de leur valeur les braves soldats qui sont à vous, une flotte invincible favorisera tous vos desseins, le Dieu vengeur mettra la main à ce grand Ouvrage.

A voir l'application incroyable, de nostre Roi, & les despenses qu'il fait pour rendre une couronne à son legitime maistre, diroit-on que toute l'Europe armée cherche à percer la Frontiere de son Royaume. Quelle generosité! de s'oublier presque soy-mesme, & s'employer entierement pour autruy! quelle noble fierté! qui dédaigne le nombre des Ennemis! quelle pieté enfin! qui s'attache à la justice, & qui fait toutes choses pour elle? Esperons tout, MESSIEURS, de la divine bonté sous un Prince si sage & si grand en toutes choses; desja ces flottes terribles dont on nous menaçoit ont plié devant nos vaisseaux. Ces imaginaires Rois de la Mer joints ensemble se mettent à l'abri de leurs ports, & fuyent devant nous; desja un des Royaumes de la grande Bretagne, est tout fidelle à la Religion & à son Roy; la crainte & la deffiance s'emparent de l'Usurpateur, le desordre regne par tout; desja toute cette multitude qui devoit inonder nos

Pro-

Provinces & porter le feu & la flamme dans le sein de nos Estats, est obligée de chercher la subsistance dans son propre païs. Voilà de grands efforts bien inutiles, de grands projets bien mal soustenus; nous en attendrons la suite sans inquietude. Cependant, MESSIEURS, continuons nos exercices avec plus d'assiduité que jamais, & applaudissons-nous sans cesse du bonheur que nous avons de vivre sous un Regne si fecond en miracles, & où nous voyons croistre à tout moment & le vray culte de Dieu, & la gloire de la Nation.

HARANGUE *au Roy sur la Mort de Madame la* DAUPHINE, *prononcée le* 12. *May* 1690. *par Mr. l'Abbé* DE LAVAU.

SIRE,

Le zele qui nous fait nous devouër à VOSTRE MAJESTE', & consacrer nos veilles à cette gloire où il n'a esté permis qu'à vous d'arriver, nous fait regarder la perte des personnes que la mort vous arrache, & tout ce qui peut troubler ou alterer vostre repos, avec autant de peine que nous avons eu de joye quand nous avons appris vos victoires; ces victoires que vous avez deux fois sacrifiées à la paix du monde Chrestien, pour joüir d'une gloire & plus grande & plus pure où la fortune ne peut pretendre aucune part. Un sentiment si extraordinaire & si digne de celuy qui est au dessus de tous les Heros nous remplissoit d'admiration au moment

que vous restablissiez par là les affaires de tant d'Ennemis tousjours liguez contre vous, & tousjours accoustumez par la multitude de vos conquestes à souhaitter la fin des guerres qu'ils s'estoient attirées, où il estoit aisé de voir à tant de prodiges, que vous estes veritablement ce Roy qui est selon le cœur de Dieu, & par un si precieux avantage superieur à tous les Monarques de la terre ; aussi n'avez-vous pû avoir d'émulation que pour vous-mesme, parce qu'il n'y avoit que vous au dessus de qui vous pûssiez vous élever : mais quand nul des hommes ne peut arriver à l'immense grandeur de VOSTRE MAJESTÉ, nous sommes asseurez qu'il n'y en peut avoir qui ne cede au fils de LOUIS LE GRAND. Qu'il a desja donné de la matiere à ceux qui doivent occuper nos places dans l'Académie Françoise, & que n'en doit-on point attendre puisque vous luy remettez entre les mains la foudre que le Ciel a déposé dans les vostres pour arrester l'audace & reprimer la fureur de tant de Potentats qui violent les droits les plus sacrez. Il part, & vous l'avez instruit. Nous le verrons vainqueur de ces Nations qui ont si-tost oublié vos bienfaits, ses conquestes qui ne peuvent estre douteuses puisque vous les guidez, & que par là vous engagez la fortune à les suivre, feront tarir les pleurs que nous versons pour la perte qu'il vient de faire, & aprés qu'il aura executé les ordres du Ciel par les vostres, nous retournerons aux pieds de VOSTRE MAJESTÉ, vous entretenir de ses triomphes.

HA-

HARANGUE *à Monseigneur le Dauphin sur la Mort de Madame la Dauphine, prononcée le mesme jour par Mr. l'Abbé* DE LAVAU.

MONSEIGNEUR,

L'ACADEMIE qui ne croyoit devoir estre occupée que des actions prodigieuses de son auguste Protecteur, ou pour les admirer sans cesse, ou pour faire passer son admiration aux siecles à venir, penetrée de la perte que vous venez de faire, n'a pas une mediocre douleur de se voir obligée pour vous marquer son profond respect, de venir vous rendre le témoin de ses larmes. Qu'il nous eust esté agreable, MONSEIGNEUR, de venir vous dire les glorieuses esperances où nous a confirmez la prise de Philisbourg avec tant de fameuses circonstances! Ce Roy invincible à qui vous devez vostre naissance, & à qui les Peuples doivent cette longue felicité dont ils ont joüi, avoit porté la gloire de la France si haut, qu'à l'avenir on auroit craint pour elle dés qu'on l'auroit perdu de veuë, si vous ne nous aviez entierement r'asseurez! On n'attend rien que de grand de vous, MONSEIGNEUR, & nous esperons que vous ressouvenant des soins qu'on a eus de vostre enfance, vous aurez celuy de conduire aux grandes choses les Princes que la Providence vous a donnez pour faire naistre les maistres du monde du sang de LOUIS LE GRAND. Le Ciel s'est déclaré pour la France par des marques éclatantes, il vous ouvre la route que vous

avez à suivre: le plus grand des hommes & le seul à qui vous pouvez ceder vous l'a tracée. Allez venger le mesme Ciel qui a donné ce Prince Auguste à la terre, par un signe certain de son amour ; ce Ciel outragé par tant de Potentats qui protegent le plus noir des crimes ; que l'envie arme contre leurs propres interests, aussi-bien que contre leur gloire, & qui troublent par leur ambition le repos des Nations si solidement establi par tant de victoires, par le sacrifice de ces mesmes victoires, & par celuy des droits les plus legitimes. Le succez de vostre Campagne ne peut estre douteux, & nous vous reverrons bien-tost vainqueur faire tarir nos larmes par vos triomphes. Vous portez avec vous le destin de Louis le Grand.

DISCOURS *prononcé le 5. May 1691. par Mr.* DE FONTENELLE, *lorsqu'il fut reçû à la place de feu* Mr. de Villayer, *Doyen du Conseil d'Estat.*

MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'huy à me défendre des mouvemens flateurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me séduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je sois jamais tombé ! En entrant dans vostre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire ; je me croirois associé à l'immortelle renommée qui vous attend ; & comme la vanité est également hardie dans ses idées

idées & ingenieuse à les autoriser, je me croirois digne du choix que vous avez fait de moy, pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion; je sçais trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ay prouvé par ma conduite que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie Françoise, & vous m'avez compté cette connoissance pour un merite; mais le merite d'autruy vous a encore plus fortement sollicitez en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand Nom, qui dans la plus noble espece des productions de l'esprit, efface tous les autres noms, à un nom que vous respectez vous-mesmes. Quelle ample matiere m'offriroit l'illustre * Mort qui l'a ennobli le premier! Je ne doute pas que le Public, penetré de la verité de son Eloge, ne me dispensast de cette scrupuleuse bienséance, qui nous défend de publier des louanges où le sang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zele du sang, parler de ce grand Homme, que comme en parlent ceux que sa gloire interesse le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui sa memoire sera tousjours chere, daignez travailler pour elle en me mettant en estat de ne la pas deshonorer. Empeschez que l'on ne reproche à la Nature de m'avoir uni à luy par des liens trop estroits. Vous le pouvez, MESSIEURS, j'ose croire mesme que vous vous y engagez aujourd'huy. Seurs que vos lumieres se communiquent, vous m'ac-

* Mr. P. Corneille, son Oncle.

m'accordez l'entrée de l'Académie ; & pourriez-vous me recevoir parmy vous, si vous n'aviez formé le dessein de m'élever jusqu'à vous ? Oserois-je moy-mesme, si je ne comptois sur vostre secours, succeder à un grand Magistrat, dont le genie, quelque distance qu'il y ait entre les caracteres de Conseiller d'Estat & d'Académicien, embrassoit toute cette étenduë ?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'estendre sur ce que je vous dois, & je resiste à un mouvement si legitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marqueray mieux ma reconnoissance, lors que j'entreray avec une ardeur égale à la vostre dans ce qui vous interesse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifferens à d'autres discours, je suspens mes sentimens particuliers, je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'estre soûmis. Tandis qu'un Prince qui tire tout son éclat d'estre jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, assemble avec faste des Conseils composez de Souverains, & que son ambition s'y laisse flater par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conceuë de la France, tandis qu'il propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les precedentes, projets qu'a enfantez avec peine une sombre & lente meditation ; c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des déliberations, que LOUIS entreprend de se rendre maistre de la plus considerable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Assemblée se dissipe ;

le Chef court, vole où il se croit necessaire, remuë tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assez grande Armée pour ne pas estre témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roy avoit appellé ce spectateur d'au de-là des Mers. Conqueste aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a esté accompagnée, elle ne nous avoit pas cousté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet; sous le regne de LOUIS nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le mesme temps Nice, qui dans les Estats d'un autre Ennemi décide presque de leur seureté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du Roy! Rien ne peut nuire à leur gloire, que la promptitude du succez, qui peut-estre aux yeux de l'avenir cachera les difficultez du dessein, & fera disparoistre tous les obstacles qui ont esté ou prévenus ou surmontez. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'execution.

Quand nous visines, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un Esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vismes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient estre à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déja redoutable, nous esperasmes, il est vray, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de LOUIS, mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fust, ne nous promettoit rien au delà d'une glorieuse resistance.

Ap-

Apprenons que la resistance de LOUIS, ce sont de nouvelles Conquestes, il ne sçait point assurer ses frontieres sans les estendre, il ne défend ses Estats qu'en les aggrandissant.

Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maistre de l'Europe, & l'Europe entiere rallume une guerre qui le restablit dans ses droits, & l'invite à reparer les pertes volontaires de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mesmes l'ont dégagée, & l'Univers luy est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Académie Françoise doit sa naissance! Luy qui sous les ordres du plus juste des Rois, a commencé l'élevation de la France, avec quel estonnement verroit-il ses propres desseins poussez si loin au de-là de son idée & de son attente! Luy qui nous fut donné pour preparer le chemin à LOUIS LE GRAND, auroit-il crû ouvrir une si belle & si éclatante Carriere?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, si elle ne remplit pas sous ce Regne le devoir qu'il luy avoit imposé de célébrer dignement les Heros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal, & nostre zele, & nostre impuissance. Ceux qui voudroient entreprendre l'éloge de LOUIS, sont accablez sous ce mesme poids de grandeur, de valeur, & de sagesse, qui accable aujourd'hui tous les Ennemis de cet Estat. Une sincere soûmission est le seul parti qui reste à l'Envie, & une admiration muette est le seul qui reste à l'Eloquence.

RE'PONSE *de Mr.* DE CORNEILLE *alors Chancelier de l'Academie au Discours prononcé par Mr.* de Fontenelle, *le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

Nous sommes traittez vous & moy bien differemment dans le mesme jour. L'Académie a besoin d'un digne sujet pour remplir le nombre qui luy est prescrit par ses statuts. Pleine de discernement, n'ayant en veuë que le seul merite, dans l'entiere liberté de ses suffrages, elle vous choisit pour vous donner, non seulement une place dans son Corps, mais celle d'un Magistrat éclairé, qui dans une noble concurrence ayant eu l'honneur d'estre declaré Doyen du Conseil d'Estat par le jugement mesme de Sa Majesté, faisoit son plus grand plaisir de se dérober à ses importantes fonctions, pour nous venir quelquefois faire part de ses lumieres. Que pouvoit-il arriver de plus glorieux pour vous? Dans le mesme temps, cette mesme Académie change d'Officiers selon sa coustume. Le Sort qui decide de leur choix, n'auroit pû qu'estre applaudi s'il l'eust fait tomber sur tout autre que sur moy, & quoy qu'incapable de soustenir le poids qu'il impose, c'est moy qui le dois porter. Il est vray qu'il a fait voir sa justice par l'illustre * Directeur qu'il nous a donné. La joye que chacun de nous en fit paroistre, luy marqua assez que le hazard

* Mr. l'Abbé Testu.

hazard n'avoit fait que s'accommoder à nos souhaits & je n'en sçaurois douter; vous ne le pustes apprendre sans vous sentir aussi-tost flaté de ce qui auroit saisi le cœur le plus détaché de l'amour propre. La qualité de Chef de la Compagnie, l'engageant dans la place qu'il occupe, à vous repondre pour elle, il vous auroit esté doux qu'un homme dont l'éloquence s'est fait admirer en tant d'actions publiques, vous eust fait connoistre sur quels sentimens d'estime pour vous l'Académie s'est déterminée à se déclarer en vostre faveur. Son peu de santé l'ayant obligé à s'en reposer sur moy, vous prive de cette gloire, & quand le desir de répondre dignement à l'honneur que j'ay de porter icy la parole à son défaut, pourroit m'animer assez pour me donner la force d'esprit qui me seroit necessaire dans un si glorieux poste, ce que je vous suis me fermant la bouche sur toutes les choses qui seroient trop à vostre avantage, vous ne devez attendre de moy qu'un épanchement de cœur qui vous fasse voir la part que je prens au bonheur qui vous arrive; des sentimens, & non des louanges.

M'abandonneray-je à ce qu'ils m'inspirent? La proximité du sang, la tendre amitié que j'ay pour vous, la superiorité que me donne l'âge, tout semble me le permettre, & vous le devez souffrir; j'iray jusques à vous donner des conseils. Au lieu de vous dire que celuy qui a si bien fait parler les Morts, n'estoit pas indigne d'entrer en commerce avec d'illustres Vivants; au lieu de vous applaudir sur cet agreable arrangement de differens Mondes dont vous nous avez offert le spectacle, sur cet art si difficile, & qu'il me paroist que le Public trouve en vous si naturel, de donner de l'agrément aux matieres les

plus

plus seches, je vous diray, que quelque gloire que vous ayent acquise dés vos plus jeunes années les talens qui vous distinguent, vous devez les regarder, non pas comme des dons assez forts de la nature pour vous faire atteindre, sans autre secours que de vous-mesme, à la perfection du merite que je vous souhaite, mais comme d'heureuses dispositions qui vous y peuvent conduire. Cherchez avec soin pour y parvenir les lumieres qui vous manquent. Le choix qu'on a fait de vous, vous met en estat de les puiser dans leur source.

En effet, rien ne vous les peut fournir si abondamment, que les Conferences d'une Compagnie, où si vous m'en exceptez, vous ne trouverez que de ces Genies sublimes à qui l'immortalité est deuë. Tout ce qu'on peut acquerir de connoissances utiles par les belles Lettres, l'Eloquence, la Poësie, l'Art de bien traiter l'Histoire, ils le possedent dans le degré le plus éminent, & quand un peu de pratique vous aura facilité les moyens de connoistre à fond tout le merite de ces célébres Modernes, peut-estre serez-vous autorisé, je ne dis pas à les preferer, mais à ne les pas trouver indignes d'estre comparez aux Anciens.

Ce n'est pas, que quelque juste que cette louange puisse estre pour eux, ils ne la regardent comme une louange qui ne leur sçauroit appartenir. Ils ne l'écoutent qu'avec repugnance, & la veneration que l'on doit à ceux qui nous ont tracé la voye dans le chemin de l'esprit, s'il m'est permis de me servir de ces termes, prévaut en eux contre eux-mesmes en faveur de ces grands Hommes, dont les excellens Ouvrages, tousjours admirez de toutes les Nations, ont passé jusques à

nous

nous malgré un nombre infini d'années : comme des Originaux qu'on ne peut trop estimer. Mais pourquoy nous sera-t-il défendu de croire que dans les Arts & dans les Sciences, les Modernes puissent aller aussi loin, & mesme plus loin que les Anciens, puisqu'il est certain en matiere de Heros, que toute l'Antiquité, cette Antiquité si venerable, n'a rien que l'on puisse comparer à celuy de nostre siecle ?

Quel amas de gloire se presente à vous, MESSIEURS, à la simple idée que je vous en donne ! N'entrons point dans cette foule d'actions brillantes dont l'éclat trop vif ne peut que nous éblouïr. N'examinons point tous ces surprenans prodiges, dont chaque année de son Regne se trouve marquée. Les Cesars, les Alexandres ont besoin que l'on rappelle tout ce qu'ils ont fait pendant leur vie, pour paroistre dignes de leur reputation ; mais il n'en est pas de mesme de LOUIS LE GRAND. Quand nous pourrions oublier cette longue suite d'évenements merveilleux qui sont l'effet d'une intelligence incomprehensible, l'Heresie destruite, la protection qu'il donne seul aux Rois opprimez, trois Batailles gagnées encore depuis peu dans une mesme campagne, il nous suffiroit de regarder ce qu'il vient de faire pour demeurer convaincus, qu'il est le plus grand de tous les hommes.

Seur des Conquestes qu'il voudra tenter, il donne la paix à toute l'Europe. L'Envie en fremit ; la Jalousie qui saisit des Puissances redoutables, ne peut souffrir le triomphe que luy asseure une si haute vertu. Sa grandeur les blesse, il faut l'affoiblir. Un nombre infini de Princes, qui ne possedent encore leurs Estats que parce qu'il a dédaigné de les attaquer, osent oublier ce

qu'ils

qu'ils luy doivent pour entrer dans une Ligue, où ils s'imaginent que leurs forces jointes seront en estat d'ébranler une Puissance qui a jusques-là resisté à tout. Que les Ennemis de la Chrestienté se resaisissent de tout un Royaume qu'ils n'ont perdu que par cette Paix qui a donné lieu aux avantages qu'on a remportez sur eux, n'importe, il n'y a rien qui ne soit à préferer au chagrin insupportable de voir ce Monarque jouïr de sa gloire. Les Alliez se resolvent à prendre les armes, & des Princes Catholiques, l'Espagne mesme que sa severe Inquisition rend si renommée sur son exactitude à punir les moindres fautes qui puissent blesser la Religion, ne font point difficulté de renouveller la Guerre, pour appuyer les desseins d'un Prince, à qui toutes les Religions paroissent indifferentes pourveu qu'il nuise à la veritable, d'un Prince, qui pour se placer au trosne ose violer les plus saintes Loix de la nature, & qui ne s'est rendu redoutable, que parce qu'il a trouvé autant d'aveuglement dans ceux qui l'élevent, qu'il y a d'injustice dans tous les projets qu'il forme.

Voyons les fruits de cette union; des pertes continuelles, & tous les jours des malheurs à craindre plus grands que ceux qu'ils ont desja éprouvez. Il faut pourtant faire un dernier effort pour arrester les gemissements des Peuples à qui de dures exactions font ouvrir les yeux sur leur esclavage. On marque le temps & le lieu d'une Assemblée. Des Souverains, que la grandeur de leur caractere devroit retenir, y viennent de toutes parts rendre de honteux hommages à ce temeraire ambitieux, que le crime a couronné, & qui n'est au dessus d'eux qu'autant qu'ils ont bien voulu l'y mettre. Il les entretient d'esperances chi-

chimeriques. Leur formidable puiſſance ne trouvera rien qui luy puiſſe reſiſter. S'ils l'en oſent croire, le Roy qui veut demeurer tranquille, ne ſe fait plus un plaiſir d'aller animer ſes Armées par ſa preſence, & dés que le temps ſera venu d'entrer en Campagne, ils ſont aſſeurez de nous accabler.

Il eſt vray que le Roy garde beaucoup de tranquillité, mais qu'ils ne s'y trompent pas. Son repos eſt agiſſant, ſon calme l'emporte ſur toute l'inquietude de leur vigilance, & la regle des ſaiſons n'eſt point une regle pour ce qu'il luy plaiſt de faire. Nos Ennemis conſument le temps à examiner ce qu'ils doivent entreprendre, & LOUIS eſt preſt d'executer. Il n'a point fait de menaces, mais ſes ordres ſont donnez ; il part, Mons eſt inveſti, ſes plus forts remparts ne peuvent tenir en ſa preſence, & en peu de jours ſa priſe nous délivre des alarmes où il nous jettoit en s'expoſant.

Que de glorieuſes circonſtances relevent cette Conqueſte ! C'eſt peu qu'elle ſoit rapide. C'eſt peu qu'elle ne nous couſte aucune perte qu'on puiſſe trouver conſiderable ; elle ſe fait aux yeux meſmes de ce Chef de tant de Ligues qui avoit juré la ruine de la France. Il devoit venir nous attaquer ; on va au devant de luy, & il ne ſçauroit défendre la plus importante Place qu'on pouvoit oſter à ſes Alliez. S'il oſe approcher, c'eſt ſeulement pour voir de plus prés l'heureux triomphe de ſon Auguſte Ennemi.

Nos avantages ne ſont pas moins grands du coſté de l'Italie. Une des Places qui vient d'y eſtre conquiſe, avoit bravé, il y a cent cinquante ans, les efforts de deux Armées, & dés la premiere attaque de nos Troupes, elle eſt forcée de

caſ-

capituler. Gloire par tout pour le Roy. Confusion par tout pour ses Ennemis. Ils se retirent tout couverts de honte, le Roy revient couronné par la Victoire, & la Campagne s'ouvrira dans sa saison. Quelles merveilles n'avons-nous pas lieu de croire qu'elle produira, quand nous voyons celles qui l'ont precedée!

Voilà, MESSIEURS, une brillante matiere pour employer vos rares talens. Vous avez une occasion bien avantageuse de les faire voir dans toute leur force, si pourtant il vous est possible de trouver des expressions qui respondent à la grandeur du sujet. Quelques soins que nous prenions à chercher l'usage de tous les mots de la langue, nous ne sçaurions nous cacher que les actions du Roy sont au dessus de toutes sortes de termes. Nous croyons les grandes choses qu'il a faites, parce que nos yeux en ont esté les témoins, mais sur le rapport que nous en ferons, quoy qu'imparfait, quoy que foible, quoy qu'infiniment au dessous de ce que nous voudrons dire, la Posterité ne les croira pas.

Vous nous aiderez de vos lumieres, vous, MONSIEUR, que l'Académie reçoit en societé pour le travail qu'elle a entrepris. Elle pense avec plaisir que vous luy serez utile; je luy ay respondu de vostre zele, & j'espere que vos soins à dégager ma parole luy feront connoistre qu'elle ne s'est point trompée dans son choix.

COMPLIMENT *fait au nom de l'Academie Françoise, pour être prononcé devant le Roy à son retour de la Conqueste de Mons, par Mr.* CHARPENTIER.

SIRE,

VOSTRE MAJESTE' revient Victorieuse d'une entreprise, qui jette la consternation parmy vos Ennemis; qui comble de joye vos fideles sujets; que les Nations éloignées n'apprendront qu'avec estonnement; & que la Posterité trouvera presque incroyable. Vous partez, SIRE, devant le temps où l'Ecriture Sainte dit, * Que les Rois ont accoustumé d'aller à la Guerre. Vous mettez vos Armées en Campagne dans la saison la plus aride de toute l'année; mais vostre Prevoyance fait naistre la fertilité dans les Deserts, & vos Soldats trouvent dequoy subsister abondamment sur les terres des Ennemis, où ils ont peine à subsister eux-mesmes. Tant de Princes conjurez contre VOSTRE MAJESTE' ne se sont assemblez que pour suivre le Char de vostre Triomphe. La multitude, le Faste, la Dignité de ces Testes Couronnées, n'ont servi qu'à rendre vostre Conqueste plus éclatante. Tandis qu'ils tiennent des Conseils où la Jalousie a plus de part que la Prudence, VOSTRE MAJESTE' attaque à leur veuë la plus importante de leurs Places, & la sou-

* Tempore quo solent reges ad bella procedere. 2. *Reg.* xi. 1. Id est. In vere quando pulsa frigoris asperitate pabula reperiuntur jumentorum.

soumet en moins de temps, que d'autres n'en auroient consumé aux preparatifs du Siege. Par là vous rompez toutes les mesures qu'ils avoient prises, & vous les mettez hors d'estat d'en prendre de nouvelles. Dans ce desordre universel de leurs affaires, ils proposent des remedes dont ils apprehendent l'usage, & celui qui preside à leurs deliberations, n'a osé s'approcher du Foudre vengeur dont il redoute la Justice. Ce n'est point, SIRE, dans l'Histoire qu'il faut chercher un évenement pareil à celuy-cy. En quel siecle, en quelle partie du Monde trouvera-t-on un Roy, qui ait soustenu luy seul l'effort de tous les autres Potentats, & qui les ait vaincus, non point separément, mais tous ensemble, & dans leur propre Païs? Je m'imagine voir le Jupiter * d'Homere contre qui tous les Dieux se sont unis pour troubler la tranquillité de son Empire. Aprés leur avoir reproché la vanité de leur dessein, il leur fait voir par experience que sa force est inébranlable, & tandis qu'ils tirent contre luy pour donner quelque secousse à l'immobilité de son Throsne, il les enleve tous avec le Globe de la Terre & de la Mer; tant il est vray que la suprême Vertu n'a rien à redouter du Nombre. Vostre Moderation, SIRE, ne s'offensera point, si je le compare à celuy que toute l'Antiquité a reconnu pour le souverain des Dieux, & si je compare aux autres Divinitez tant de Puissances unies contre la Vostre. Le langage du vray Dieu que nous adorons, & devant qui VOSTRE MAJESTE' se prosterne tous les jours, ne refuse point ce titre aux Rois qu'il a establis sur la terre; † *Je l'ay dit, vous estes des Dieux,*

* *Iliad.* 8. † Ego dixi, Dii estis & filii excelsi omnes. *Ps.* 81.

Dieux, & les enfans du Tres-Haut. C'est ainsi que s'explique l'Oracle Eternel, & c'est ce qui m'a donné la liberté d'appliquer cette Image mysterieuse du Ciel fabuleux, à la verité des merveilles que nous voyons. Avec vos seules forces, SIRE, vous dissipez cette fameuse Ligue qui a moins eu pour objet d'arrester le progrés des armes de VOSTRE MAJESTE', que de s'opposer à l'avancement de la Religion Catholique. * La fumée du puits de l'Abisme s'est élevée dans l'air & l'a obscurci. Elle a caché le Soleil à une partie des hommes, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les deux branches de la Maison d'Autriche, cette Maison qui a tiré tant d'avantages du titre du Catholique, se sont laissées aveugler à ces Tenebres fatales, & n'ont point eu de repugnance à s'engager dans un parti où l'on suit des maximes si opposées à celles qui ont fait l'establissement de leur grandeur & de leur gloire. On a mieux aimé introduire les Ennemis de la Foy dans des villes Catholiques, que de restituer à VOSTRE MAJESTE', le Patrimoine de ses enfans. Mais enfin, Dieu a prononcé sur ce grand differend. Il s'est expliqué par vos Victoires, & tant d'avantages remportez en divers endroits, ont esté la recompense de vostre Pieté, & de vostre Justice. De vostre Pieté, SIRE, pour avoir relevé tant d'Autels, rebasti tant d'Eglises, & renversé jusqu'aux plus creux fondemens, les Temples d'un Culte Etranger. De vostre Justice, pour avoir rendu les bras à un Roy trahi & persecuté par ses Sujets, & par ses propres Enfans, & avoir esté le seul Mo-

* Ascendit fumus putei abyssi sicut fumus fornacis magnæ, & obscuratus est sol & aër de fumo putei *Apoc.* 9.

Monarque de toute la Chreſtienté, qui n'avez pû ſouffrir qu'il fuſt dépouillé de ſes Royaumes, parce qu'il a trop de ferveur pour la pureté de l'ancienne Religion de ſes Peres, & trop d'averſion pour l'impieté des Sectes nouvelles. Il n'en faut pas douter, SIRE, Dieu couronnera l'ouvrage de ſa Providence. Il ne laiſſera point imparfaits les deſſeins qu'il vous a inſpirez pour ſa gloire & pour le bonheur de tout le Genre humain. Vous le venez d'éprouver. * Il a marché à la teſte de vos armées. Il a fait fuir les Rois en voſtre preſence. Il a humilié devant vous les Superbes de la Terre. Il a briſé les portes d'airain & les verroux d'acier, & a accompli de nouveau en voſtre Perſonne ſacrée, ces grandes & magnifiques promeſſes qu'il fit autrefois par ſon Prophete, à un Roy qu'il avoit choiſi pour finir l'oppreſſion de ſon peuple, & l'affranchir du joug d'un Uſurpateur. L'Académie Françoiſe, SIRE, qui s'occupe toute entiere de la grandeur de vos actions Heroïques, voit bien qu'elle n'a pas aſſez de Palmes ny de Lauriers pour offrir à VOSTRE MAJESTE', qu'elle n'a pas aſſez de voix pour chanter vos loüanges. Mais ſi l'impuiſſance d'égaler la nobleſſe de ſon ſujet, la retient en deça de la perfection, elle oſe du moins ſe promettre que perſonne ne pourra égaler ſes efforts, ny aller au delà de ſon zele pour célébrer la gloire de voſtre Nom, & pour conſacrer à L'IMMORTALITE' les miraculeux évenements de voſtre Regne.

* Ego ante te ibo & glorioſos terræ humiliabo, portas æreas conteram & vectes ferreos confringam. *Iſaya* 45.

DISCOURS *prononcé le mesme jour 5. May 1691. par Mr. l'Abbé* DE LAVAU, *à l'occasion de la Reception de Mr.* de Fontenelle.

POUR contribuer à la solemnité de cette Journée, MESSIEURS, je voudrois bien, je l'avouë, faire quelqu'autre chose que de lire les Ouvrages des autres. Il est vray qu'il n'est pas aisé de parler, comme il conviendroit, de ce qui fait aujourd'huy l'estonnement de toute l'Europe, ce qui est cependant le sujet ordinaire de nos entretiens. Les productions de tant de rares Genies qui ont paru jusques icy, loin d'en frayer le chemin le font paroistre plus difficile, & il le paroist encore davantage quand on a entendu ces Messieurs *, & Monsieur de Fontenelle, desja parfaitement instruit du principal devoir d'un Académicien. Il vient de parler de nostre auguste Protecteur d'une maniere qui donne de grandes idées de ce qu'il sçaura faire à l'avenir. On s'apperçoit mesme aisément qu'il n'y aura pas un mediocre plaisir, digne neveu des Corneilles ! ses Ouvrages aussi ne seront pas d'un mediocre goust pour la posterité. On y verra cet agrément qu'on trouve dans sa conversation, & dans ce qu'il écrit, quelque épineuse & sterile qu'en soit la matiere ; de sorte qu'on pourra justement dire de luy, ce que rapporte Ciceron, que disoit Crassus d'un des plus heureux Genies de son temps, de Cesar †, qu'il sçavoit donner aux choses les plus

* Monsieur de Corneille, & Monsieur Charpentier.

† Ce n'estoit pas le Grand Cesar, mais Cesar frere de Catulus le pere.

plus tragiques tout l'agrément que le genre comique peut fournir, répandre de la douceur sur les sujets les plus tristes, & mettre de l'enjouëment dans les choses les plus relevées, sans leur rien faire perdre de leur poids, & de leur force. Monsieur DE FONTENELLE a aussi de grands exemples dans sa famille, & il vient de nous renouveller la memoire du fameux Corneille son oncle, un des principaux ornemens du siecle, & de cette Compagnie, généralement estimé & honoré chez les Nations où l'on trouve des gens qui connoissent les Lettres. Qu'il nous manque aujourd'huy cet excellent Homme ! & qu'il auroit bien sceu faire passer à la posterité nostre Monarque incomparable, sinon tel qu'il est, au moins tel qu'il est possible aux hommes de le concevoir ! Nous en avons de seurs garands dans les Heros des siecles passez qu'il a fait revivre d'une maniere si glorieuse pour l'antiquité, & qu'il semble n'avoir ramenez jusqu'à nous avec tout leur éclat, que pour faire paroistre encore davantage la gloire de son Souverain.



J'aurois à parler icy de la prise de Mons, de celle de Villefranche, de celle de Nice, toutes si considerables par leur importance, & par les conjonctures; mais connoissant par experience, combien il est difficile d'en parler convenablement, je croi qu'il est à propos de se retrancher à ce que j'ouis dire ces jours passez à un des plus grands Prelats du monde. Nos voix en doivent estre étouffées, disoit-il, elles sont trop foibles; laissons agir nos cœurs & nostre joye, & levons les mains au Ciel pour le remercier de tant de prodiges.

L'éloquence de ce Prelat, son profond sçavoir qui a souvent surpris & confondu ses en-

vieux, & son zele pour son Prince, ne sont pas des secrets pour ceux qui m'écoutent. Les limites du Royaume ne renferment point sa reputation, elle est sans bornes; & l'on ne le sçauroit connoistre sans soustenir que c'est avec raison qu'il occupe le premier rang dans l'Eglise de France, c'est-à-dire le second de l'Eglise universelle. Seroit-il mesme possible d'en douter? C'est LOUIS LE GRAND qui l'y a placé. Combien de témoignages d'estime & de preference ne luy a point donné ce Prince, dont les qualitez inimitables font assez voir le soin que le Ciel prend de la France, & dont la conduite persuade suffisamment qu'il ne se peut tromper dans ses choix! Que n'a-t-il pas pensé de cet illustre Archevesque, quand il l'a destiné à l'honneur de la pourpre, pour le mettre dans la route qui mene à la premiere place du monde; & cela sans en avoir esté sollicité, sans aucune raison d'Estat que celle de faire le meilleur choix, & sans y avoir esté porté par aucune autre consideration que celle du merite & de la vertu! Or puisqu'un si grand Homme qui a sceu si souvent & si excellemment parler de son Maistre, & des évenements de son regne, fait entendre qu'en cette derniere occasion, il est bon de prendre le parti du silence, & de s'abandonner à la joye, souvent plus éloquente que les paroles, c'est à moy plus qu'à un autre de suivre un tel conseil.

Il faut attendre que le Ciel, à qui l'on ne peut douter que LOUIS ne soit precieux donne de ces Hommes admirables, dont il se plaist quelquefois à enrichir les siecles, qui sçachent peindre cet évenement extraordinaire aussi grand qu'il l'est, & recueillir tout ce que fait, & ce que dit

Ci

ce Roy invincible pour l'apprendre à nos neveux d'une maniere qui les persuade ; ouvrage difficile, & qui n'appartient pas à des hommes ordinaires ; car enfin nous voyons depuis plusieurs années des prodiges succeder continuellement les uns aux autres, & tous les jours nous sommes surpris, nous ne les croyons qu'avec peine, quoy que nous en soyons convaincus. Que feront ceux qui verront tout d'un coup tant de merveilles dans toute leur estenduë, sans y avoir esté preparez par des évenements pareils ? L'antiquité ne les aura prevenus par aucun exemple, qui ait pû disposer à croire ce que la valeur, la justice, la sagesse, la moderation, la magnificence, la bonté, la clemence, la gloire enfin, & plus que tout cela la Religion font executer chaque jour à LOUIS, le plus grand des Rois.

Je le dis encore, le Ciel est trop interessé à sa gloire & à celle de la France ; il feroit plustost un nouveau miracle pour donner des hommes propres à un si grand Ouvrage, & sans doute ce miracle est desja fait. Mais j'abuse de vostre patience, MESSIEURS. Il faut revenir à la fonction qui m'est imposée, & tascher par la lecture des belles choses qu'on me vient de mettre entre les mains, à reparer le temps que je vous ay fait perdre à m'écouter.

DISCOURS *prononcé le* 17. *Decembre* 1691. *par Mr.* PAVILLON *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* de Benserade.

MESSIEURS,

Comme la grace que vous me faites n'a point de prix, ma reconnoissance n'a point de bornes. Pour défendre le jugement que vous avez rendu en ma faveur, je suis presque resolu à demeurer d'accord du merite que vous avez creu trouver en moy, & à sacrifier aux interests de vostre gloire cette modestie si louable dans les grands hommes, si necessaire dans les autres, & à laquelle seule je suis peut-estre redevable de la place que vous m'accordez aujourd'huy. Que la vanité de l'homme seroit excusable si elle ne se reveilloit jamais qu'en des occasions pareilles à celles-cy, & que la Philosophie auroit de peine à nous desabuser des douces illusions de l'amour propre, s'il avoit tousjours un aussi juste sujet de nous flatter! Je sçay bien, MESSIEURS, qu'en me recevant parmi vous, vous ne m'avez pas rendu digne de vous. Il n'appartient qu'à Dieu de changer les sujets qu'il luy plaist d'élire, & de joindre à la grace de sa vocation celle qui les rend capables des emplois où sa providence les appelle. Mais je sçay bien aussi que le public justement prévenu pour vos décisions, emporté par vostre exemple, & sur la foy de vos oracles, ne sçauroit refuser son estime à ceux que vous honorez de vostre choix. Si donc

quel-

quelqu'un de ceux qui sont presens à cette ceremonie s'estonne de voir aujourd'huy Saül entre les Prophetes, je le supplie de respecter en ma personne l'autorité de vos suffrages & de me permettre de luy dire, que revestu de la gloire de vostre choix, il est bien plus aisé que je passe dans le monde pour tel que vous m'avez supposé, que de faire douter du discernement d'une Compagnie qui n'a jamais erré jusqu'à present. Enfin, MESSIEURS, soit qu'ayant tousjours rendu justice, vous ayez creu qu'il vous estoit permis de faire une fois grace, soit qu'aprés avois donné tant de preuves de la delicatesse de vostre goust dans les élections precedentes, vous ayez jugé à propos de ne songer en celle-cy qu'à faire éclater la liberté de vos suffrages, permettez-moy en ce jour le plus beau de ma vie de ne penser qu'à ce qui peut exciter mon courage, & redoubler ma joye; que sans penetrer vos raisons je regarde seulement quels Juges m'ont choisi, à quels hommes ils m'ont preferé, & quelle est la reputation de celuy dont ils me font le successeur.

Ce n'est pas icy le lieu où l'on doive faire valoir la noblesse du sang de cet illustre mort, icy le hazard de la naissance ne fait estimer, ni mépriser personne, aussi dans la pompe funebre des deffunts on n'y fait point marcher devant, les images de leurs ancestres, on n'y expose que leurs talens, on n'y montre que leurs ouvrages. Que par tout ailleurs on pare l'éloge du deffunt du nom des anciens Seigneurs de Malicne, que l'on compte entre ses ayeuls celuy qui dans le commencement du siecle passé fut Grand Maistre de l'Artillerie, on ne doit parler icy que de ce qui le fit admirer pendant sa vie; & de ce qui

le doit faire revivre aprés sa mort. Quelle adresse de faire également souffrir des railleries aux plus impatiens, des loüanges aux plus modestes, de dire des veritez au milieu de la Cour sans nuire à sa fortune, & de divertir ceux mesme ausquels il reprochoit quelque deffaut. Aimable censeur dont les vers ingenieux, purgez de la bile & du fiel de la satire, ont trouvé cet art admirable de reprendre tout le monde, & de n'offenser personne. Quelle dexterité à manier les sujets les plus delicats, quelle fecondité pour suppléer à la sterilité des autres. Tout devenoit or en ses mains, & les matieres les plus communes recevoient de luy des beautez dont on ne les croyoit pas capables. En un mot vous avez veu dans ce digne Confrere le fruit des soins que le Grand Cardinal de Richelieu avoit pris de son éducation; celuy qui donna la naissance à vostre docte Compagnie fit élever sa jeunesse, & comme ce n'est que du costé de l'esprit qu'on regarde les hommes parmy vous, avant mesme que vous l'eussiez associé il pouvoit se vanter que vous estiez enfans du mesme pere.

Aprés que cet incomparable Ministre sous les auspices de son Maistre eut gueri la France de ses vieilles playes envenimées par de longues seditions; aprés qu'il eut fait changer de face à toute l'Europe, desarmé l'heresie, secouru nos Alliez, battu nos Ennemis, reculé nostre Frontiere, restabli les legitimes heritiers sur le throne de leurs Ancestres, & fait trembler à son tour la Maison d'Autriche jusques dans Vienne & dans Madrid. Aprés tant d'heureux succez voyant qu'il luy restoit encore plus à faire pour l'honneur & la seureté de sa patrie, je crois que ce grand homme éclairé par son genie connut en-

fin, s'il est permis de parler ainsi, qu'il n'estoit né seulement que pour préparer les voyes à celuy qui devoit venir ; je crois que dans cette veuë, comme si le destin mesme l'eust fait lire dans l'avenir, seur du Heros qui devoit bien-tost paroistre, de toutes les actions de sa vie, celle dont il s'applaudit davantage fut d'avoir fondé cette celebre Académie, où l'on trouveroit dans le temps des Poëtes, des Orateurs & des Historiens dignes de rendre compte à la posterité des merveilles qui devoient suivre son ministere.

Cependant ce bel ouvrage alloit perir avec son auteur, si ce sçavant Chancelier, comme plus prez des évenemens n'eust encore mieux connu que luy la necessité de proteger vos assemblées, & de recueillir les Muses errantes & desolées dont il prévoyoit qu'on alloit avoir si grand besoin.

En effet, MESSIEURS, quelle difference de ce que nos Peres ont veu à ce que nous voyons aujourd'huy ! Nos Peres ont veu la France mandier des Alliez dans toutes les Cours de l'Europe pour resister aux seules forces de l'Espagne, & nous voyons la France à present compter à peine cette ancienne ennemie entre les Puissances que la jalousie arme contre elle. Ils ont veu la fougueuse valeur des François sortir impetueusement de leurs Frontieres pour aller dans les Pays estrangers faire des conquestes mal asseurées. Nous voyons la mesme valeur, mais mieux conduite, ne tirer jamais l'espée que pour unir inseparablement à la Couronne des Provinces toutes entieres. Ils ont veu les conseils éventez, les finances dissipées, faire avorter tous leurs desseins, nous voyons l'ordre & le secret faire réüssir tous les nostres. Enfin ils ont veu souvent

la honte des Traitez ternir la gloire de leurs Armes, & nous voyons tousjours nos victoires couronnées par la gloire de nos Traitez.

Nous sçavons tous à qui nous devons ce merveilleux changement, mais que le glorieux estat où il nous a mis ne nous fasse pas meconnoistre; nous serions encore le mesme peuple, si nous avions encore les mesmes Maistres, & il n'est point de Nation qui ne fust devenuë ce que nous sommes, si elle avoit eu le bonheur d'avoir un Prince comme le nostre. Quand la fortune de temps en temps nous a fait perdre de grands hommes, a-t-elle interrompu le cours de nos victoires? A-t-elle retardé nos entreprises? ou plustost n'a-t-elle pas prouvé par là que le destin de la France ne dépend uniquement que de la Teste qui la gouverne? Ces mesmes vertus que nous admirons, que les peuples les plus éloignez reverent, & que nos voisins n'ont pu voir sans crainte, ou sans envie; c'est à vous, MESSIEURS, à les couronner, & quand vous m'appellez pour partager avec vous ce noble employ, animé par vostre presence, ravi de l'honneur que je reçois, j'oublie ma foiblesse dans ce glorieux moment, & j'ose mesme esperer de marcher un jour sur vos traces, quand vos lumieres, vostre exemple & vos leçons m'auront donné assez de force pour vous suivre.

RE-

RE'PONSE *de Mr.* CHARPENTIER, *au Discours prononcé par Mr.* Pavillon *le jour de sa reception.*

APRE'S la dangereuse maladie dont je fus frappé l'Esté dernier, je ne croyois pas, MONSIEUR, me trouver aujourd'huy en estat de vous introduire dans l'Académie Françoise, à la place vacante par le deceds de Monsieur de Benserade. La Compagnie a perdu en luy un de ses ornemens. C'estoit un esprit original, & qui ne devoit qu'à luy seul toute sa reputation. Sans rien emprunter des Anciens, ny mesme les avoir trop bien connus, il les a égalez, & si l'on apperçoit dans ses Ecrits quelques-unes de leurs pensées; c'est un effet du hazard plustost que de l'imitation. Il a montré qu'il se pouvoit faire encore quelque chose de nouveau sous le Soleil, & ce caractere de nouveauté luy a esté si naturel, que si-tost qu'il l'a voulu abandonner, il n'a plus esté le mesme, & le commerce qu'il avoit avec les Graces, demeuroit interrompu quand il travailloit sur d'autres idées que les siennes. Cette perte, MONSIEUR, est reparée par l'union que vous prenez avec l'Académie. L'estime que vous vous estes acquise fait remarquer en vous des talens qui ne sont pas moins précieux que ceux de cet illustre mort, quoy qu'ils soient assez differens. Vous avez joint à la vivacité de l'esprit, & au brillant de l'invention, la varieté d'une profonde Litterature; & la comparaison qu'on peut faire entre vous deux justifie ce que Ciceron a pensé de l'Eloquence, quand il a dit que

que deux Orateurs pouvoient estre parfaits sans se ressembler. La Charge d'Avocat Général au Parlement de Mets, que vous avez exercée avec un applaudissement universel ; Les excellentes Pieces de Vers & de Prose qui vous sont depuis échappées dans le repos de vostre Cabinet, ont mis hors de doute, qu'il n'y a pas de genre d'écrire où vous ne réüssissiez parfaitement. Comme c'est à ce merite que l'Académie est uniquement attentive dans ses Elections, je ne m'arresteray point, MONSIEUR, à considerer en vous l'étroite affinité que vous avez avec un Ministre, dont l'intelligence & l'integrité connuës, font que le Roy se repose sur luy de ses plus importantes affaires, & particulierement de la conduite de ses Finances, qui sont les nerfs de la guerre, ou pour mieux dire, les principaux ressorts de la machine politique. Il ne faut point chercher hors de vous-mesme les choses qui vous rendent estimable. Cependant, MONSIEUR, je ne puis m'empescher de reflechir sur la memoire d'un saint Evesque, avec qui vous avez esté si étroitement uni par les liens du sang. L'éclat de sa pieté, & de ses autres vertus, rejaillira éternellement sur vous ; & tout le Clergé de France, qui le regarde comme une de ses plus vives lumieres ; le Diocese d'Alet, qui a esté l'heritage que le Seigneur luy avoit donné à cultiver ; en un mot, le Royaume entier qui a si souvent profité de ses instructions & de ses exemples, auront tousjours une singuliere veneration pour luy, & une estime très-sincere pour tout ce qui porte son nom. Vous sçavez, MONSIEUR, que le Cardinal de Richelieu, qui l'avoit engendré en l'Episcopat, a aussi jetté les premiers fondemens de l'Académie, & à moins que les choses d'icy-

bas

bas ne ſoient tout à fait indifferentes à ces Ames bienheureuſes qui ſont en poſſeſſion de la Gloire, il ſemble que le Grand Armand ne peut s'empeſcher de ſe réjouïr, en voyant entrer dans cette Compagnie, qui a eſté ſon Ouvrage cheri, le neveu d'un Homme qu'il avoit élevé à la premiére dignité de l'Egliſe, & qui a fait tant d'honneur à ſon choix. N'oſerois-je dire, MESSIEURS, que ce grand Cardinal s'applaudit juſques dans le Ciel, d'une ſi noble & ſi utile inſtitution que la voſtre, quand il ſe repreſente les avantages que toute la France en retire, ſoit pour la prédication de l'Evangile, ſoit pour la défenſe de la juſtice & des Loix? Quel ſpectacle pour luy de vous voir occuper une partie de ce Palais auguſte, & qu'il vous ſoit permis deſormais de philoſopher ſous le Dais & dans la Pourpre? Mais avec quel eſtonnement remarque-t-il que le Fils & l'Heritier de ſon cher Maiſtre, & de ſon magnifique Bienfacteur, a bien voulu prendre aprés luy la qualité de Protecteur de l'Académie Françoiſe, & ſe declarer par un effet de l'amour des Lettres, le Succeſſeur d'un de ſes Sujets? N'eſt-ce pas par un effet de ce meſme amour qui ne s'éteindra jamais dans ſon cœur, que s'intereſſant à l'honneur de vos Elections, dont il vous laiſſe la liberté toute entiere; il vous exhorte de jetter touſjours les yeux ſur les perſonnes d'un merite le plus diſtingué, ſans vous abandonner ny au torrent des brigues, ny au penchant de vos propres inclinations? Et ne s'en eſt-il pas expliqué de la ſorte, lorſque le Scrutin de cette derniere Election luy fut preſenté? C'eſt ainſi que l'Autorité ſuprême, qui decide de tout abſolument, & qui ne parle que pour eſtre obeïe, veut bien vous declarer ſes volontez, pluſtoſt par ma-

maniere de conseils qu'en termes de commandement, ce qui marque pour vous de certains esgards qui vont, s'il faut ainsi dire, jusqu'à la délicatesse. Trouvera-t-on rien de pareil dans cette longue suite de Monarques, qui depuis plus de douze cens ans se sont assis sur le Throne des François? Il faut l'avoüer, MESSIEURS, nos ancestres ont eu peu de goust pour les exercices de l'esprit. Nos premiers Rois les ont totalement negligez. Les uns ont retenu long-temps je ne sçay quelle teinture de barbarie, qui n'a que trop paru par les cruautez qu'ils ont exercées sur leur propre Sang. D'autres, au contraire, se sont plongez dans une molesse qui à la fin leur a esté fatale, & leur a fait perdre une Couronne dont leur faineantise les rendoit indignes. La premiere alliance des Armes & des Lettres a paru parmy nous sous le regne d'un grand Roy & grand Empereur, dont les glorieuses inclinations auroient eu sans doute tout le succés qu'on en devoit attendre, si les guerres qui s'éleverent entre ses propres Enfans, n'eussent empesché ces heureuses semences de germer. D'ailleurs la matiere mesme de l'Eloquence n'estoit pas encore bien disposée à produire de grands effets. La Langue des François, à qui je n'aurois pas osé pour lors donner le nom de Langue Françoise, n'estoit composée que d'un bon Allemand & d'un méchant Latin; & que pouvoit-il sortir d'excellent de ce mélange? Il estoit reservé à LOUIS LE GRAND, de bastir le Temple de l'Eloquence Françoise, qui est un Ouvrage d'autant plus admirable, que c'est un pur Ouvrage de la Raison. Ce lieu cy, MONSIEUR, ne retentit que des loüanges de ce Prince, qui est l'Auteur de tant de merveilles, & en qui nous trouvons toutes

les

les causes de nostre bonheur. Tantost on y celebre son nom sous le titre de Vainqueur perpetuel ; Tantost sous celuy de Legislateur. D'autrefois nous le regardons comme le Défenseur de la Religion, le Vengeur des Rois, l'unique recours de l'Innocence persecutée, l'infaillible support du merite infortuné. Penetrez de ses vertus nous en parlons incessamment, & nous n'en parlons qu'avec transport. Vous le verrez, MONSIEUR, toutes les fois que vous vous rendrez icy. Vous ne nous prendrez point au dépourveu. L'experience vous fera connoistre que LOUIS LE GRAND est le principal objet de nos entretiens, & que tout ce qui ne nous parle point de luy, nous semble indigne de nous occuper.

DISCOURS *prononcé le* 14. *Fevrier* 1692. *par Mr.* DE TOURREIL, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* Le Clerc.

MESSIEURS,

QUAND la nouvelle grace dont il vous plaist de m'honorer aujourd'huy recompenseroit en moy tous les talens qu'elle demande, vous ne feriez que couronner vos dons, & vos bienfaits. Vous ne pouvez me desavoüer pour vostre éleve, si vous n'avez oublié ce que je dois à l'ambition que j'ay tousjours eüe de vous plaire. Elle denoüa ma langue en un âge, où la raison condamne les plus sages au silence, & me transporta tout à coup dans la carriere, que vous ouvrez de temps en temps aux Orateurs. J'y cou-
rus

rus plus d'une fois, l'éloquence que j'avois sucée avidement dans vos ouvrages me soustint ; & vainqueur contre mon attente je parvins à l'immortelle gloire de glisser déja mon nom dans vos annales. Mais, le diray-je, MESSIEURS, ce genie que vous formastes, & qui seconda si bien mes projets ambitieux m'abandonne, quand j'ay à remplir les devoirs de la plus vive & de la plus juste reconnoissance. Je ne reviens pas de l'estonnement où me jette la nouveauté du spectacle, je tremble devant mes anciens Juges, & je ne m'accoustume point à me croire en possession de m'asseoir auprés d'eux. Cette timidité heureusement a son langage, & remercie peut-estre mieux que la joye éloquente. N'attendez donc de moy, MESSIEURS, que des sentimens, & permettez au cœur d'acquiter l'esprit. Il me reste encore assez dequoy l'occuper pour vous, j'ay à deffendre les suffrages qui ont comblé mes desirs. Quelle necessité ? Il faut que je justifie mes bienfaicteurs, & mon remerciment va se terminer à leur apologie.

En vain, MESSIEURS, je connois le respect qu'impriment vos jugemens, & l'étenduë du pouvoir qu'ils ont sur les opinions. Je ne laisse pas (tant je deviens delicat sur vos interests) je ne laisse pas de craindre, que le public pour la premiere fois ne se dispense de la soumission, dont il se pique envers vous, & ne murmure en faveur des illustres concurrens, à qui j'ay honte de me voir preferé. Ne me trompay-je point ? j'entends dire, je me le dis à moy-mesme, qu'ils vous auroient mieux consolez de la perte d'un homme nourri dans la familiarité des Muses, & vieilli dans le sein des Sciences ; d'un homme qui sceut faire parler nostre langue à ce Poëte, par qui

qui l'Italie moderne ose disputer d'Enthousiasme avec l'ancienne, & pour tout dire, MESSIEURS, de vostre Collegue. Vous le regretez encore; à quoy bon jetter des fleurs sur son tombeau? vos regrets seuls immortalisent. Mais plus ils rehaussent l'idée des hommes, que vous perdez, moins on peut se promettre, que vous en retrouviez qui vous ressemblent. Vostre sagesse, & vostre bonté de concert vous sollicitent de vous humaniser quelquefois avec les esprits mediocres. La conjoncture vous a paru favorable. Vous veniez de signaler la delicatesse de vostre goust, & la justesse de vostre discernement. Pouviez-vous temperer plus à propos la rigueur de vostre justice? J'ay surpris le moment de grace, ce moment où vostre dernier choix vous dédommage abondamment de ce qui manque à celuy-cy. Peut-estre encore que las de ne porter jamais vos yeux qu'à costé de vous, vous avez pris plaisir à les baisser une fois, au hazard de vous relascher sur l'austerité des loix, que vostre fondateur vous prescrit. A la plus legere idée du fameux Armand, vastes desseins, penetration profonde, entreprises heureuses se presentent, & rappellent en nostre memoire, cette diversité de ressorts qui faisoient mouvoir à son gré l'Univers; cette multiplicité de dons excellens qui concourent au destin des Rois & des Royaumes.

Cependant, MESSIEURS, au milieu d'une vie si feconde en merveilles brille un jour qui les éternise toutes, ce jour qu'Armand vous donna au monde. Il ne suffisoit pas d'avoir jetté les fondemens de nos prosperitez, il eust manqué encore à l'honneur de la nation des Panegyristes de ses exploits. Peut-estre mesme qu'elle n'eust pas pris tant de goust aux vertus militaires, si l'on ne leur

leur avoit assuré en vous les garans d'une récompense, que les grandes ames ne croyent jamais trop acheter. Nos descendans du moins se loüeront de la prévoyance qui vous commit le soin de perpetuer les évenemens memorables, & d'exposer à l'admiration des siecles à venir les prodiges qui ont usé la nostre. Ces prodiges fabuleux en apparence, & qui de plus en plus affermissent nostre bonheur couroient risque de ne se transmettre à la posterité, que sur la foy de la renommée, ou de quelques Auteurs épars, si le Chef des Magistrats, interessé au sort des belles actions ne vous avoit redonné un pere en sa personne; s'il n'eust du haut de son tribunal tendu la main, & ouvert aux Muses éplorées un azile pour se reconnoistre, & pour se rassembler. C'est sous ce nouveau genie tutelaire que sa dignité plaçoit aux pieds du Trosne, qu'elles conceurent l'esperance de s'en approcher bien-tost, & qu'elles eurent le loisir d'attendre, qu'on les appellast dans le Temple auguste qu'elles habitent. Ce Temple asseure, il consacre leur repos. Elles y joüiront de la profonde tranquillité qu'elles aiment. Vos doctes, vos paisibles exercices ne s'interrompront jamais, que par des acclamations de joye & de triomphe.

Que l'envie fremisse, qu'elle dechaisne les enfers, l'avenir le plus éloigné apprendra par vous, Messieurs, qu'elle n'aura redoublé tous ses efforts, que pour les voir briser avec plus d'éclat contre la sagesse de son Vainqueur. Je demesle dans cette foule d'intrigues & d'alliances le bras invisible qui nous protege. Ne diroit-on pas que la providence qui se joüe de la temerité des hommes, & qui se plaist à la confondre par elle-mesme, verse à toute heure de mauvais

con-

conſeils dans l'ame de nos ennemis, & nourrit en eux les folles eſperances dont elle a beſoin, pour remplir les deſtinées d'un Roy tousjours preſt à la venger. C'eſt d'elle que luy vient l'art de ſe frayer au travers des montagnes & des rochers les plus inacceſſibles un chemin à de nouvelles conqueſtes, & de foudroyer des places que leur ſituation ſembloit mettre au deſſus des foudres *. C'eſt d'elle qu'il tient ſon aſcendant ſur les obſtacles, ſon independance des ſaiſons, ſa ſuperiorité ſur le nombre, cet eſprit de force & de confiance univerſellement répandu dans ſes armées, cette longue ſuite d'exploits & de ſuccés qui l'euſſent deïfié dans les ſiécles idolatres. Pourquoy la plus reculée de nos frontieres nous couſteroit-elle la moindre inquietude ? Ne comptons pas nos ſoldats, repoſons-nous ſur le veritable Chef qui les guide & qui les anime. Son intrepidité ſeule m'allarme, & je doute, que les liberalitez ineſperées qu'il a ſi toſt aprés voſtre choix répanduës ſur moy, puiſſent rien adjouſter dans mon cœur aux tendres ſentiments que les perils de cet auguſte bienfaicteur ont déja mis à de ſi rudes, à de ſi frequentes eſpreuves. Oui, MESSIEURS, le Maiſtre à qui nous avons la gloire d'obeïr, ne nous laiſſe d'ennemi redoutable, que ſon courage. Qu'il ceſſe d'expoſer ſa perſonne ſacrée, il ne ceſſera pas de vaincre. Sa prudence nous donnera des lauriers, que ſa valeur nous vend trop cher. Les projets que medite & concerte cette multitude de Potentats obſtinez à partager leurs diſgraces, s'évanouïront comme les fantoſmes que l'imagination égarée enfante, & que la raiſon deſtruit ; comme les vapeurs

* Montmelian pris peu de temps auparavant.

peurs que l'hyver assemble, & que le printemps dissipe. Politiques, vous murmurastes contre cette moderation qui se fit une loy de negliger des conjonctures trop avantageuses, & dedaigna des conquestes trop faciles. Ignorez-vous encore, que les puissances les plus jalouses de la France sont en possession de la desarmer par leur foiblesse, & que le Heros qui dispose de la victoire, la suspend, la precipite, la renvoye, la rappelle, & la fixe comme il luy plaist? Le beau champ qu'il tient tousjours ouvert à tant de celebres Historiens, Orateurs, & Poëtes. Leurs noms redoublent si bien les sentimens de mon indignité, qu'il s'en faut peu, que je ne laisse échaper quelque plainte contre vostre condescendance. Elle m'approche trop de vous. Vostre merite mesure de trop prés les disproportions que l'amour propre avec tous ses artifices n'a jamais pû me cacher. Je donne sans effort, à cette inégalité l'aveu public que j'en fais, seur qu'en peu de temps vous avoüerez aussi, MESSIEURS, que dans l'impuissance d'adopter des collegues dignes de vous, & dans la necessité de vous les former vous-mesmes, vous avez choisi le disciple le plus sensible à vos faveurs, le plus fidele à vos loix, le plus attentif à vos exemples.

RE'-

RÉPONSE *de Mr.* CHARPENTIER, *au Discours prononcé par Mr.* De Tourreil *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

VOUS entrez heureusement dans l'Académie Françoise, immédiatement aprés que nostre Auguste Protecteur nous a exhortez de jetter tousjours les yeux dans nos élections, sur des personnes d'un sçavoir distingué; Nous ne pouvions pas luy donner une marque plus prompte ni plus precise de nostre obéïssance.

En remportant par deux fois le Prix de l'Eloquence au jugement de l'Académie mesme, vous vous en estes ouvert les portes par cette douce violence que le Merite fait à l'Honneur. Vostre version françoise de quelques-unes des plus belles harangues de Demosthene, où vous soustenez si-bien ce stile nerveux & cette force de raisonnement, qui s'y sont tousjours fait admirer, a brigué nos voix pour vous en cette occasion, & ce sont-là les brigues où LOUIS LE GRAND ne trouvera jamais rien à redire. Eh! que ne doit-on point attendre à l'avenir de vostre érudition & de l'âge florissant où vous estes. C'estoit un usage establi dans l'Académie de n'y recevoir personne, qui n'eust imprimé quelque ouvrage, pour répondre de son heureuse application aux belles Lettres, & nous nous souvenons tousjours d'un celebre Conseiller d'Estat, qui souhaitant ardemment une place de cette Compagnie, fit met-

mettre sous la Presse un Traité de sa composition, qu'il ne laissa sortir de son Cabinet, que pour satisfaire à une coustume si loüable ; Car qui est-ce qui pourroit avec honneur se dispenser d'un Noviciat si illustre? C'est ce qui attire les suffrages du Public que nous devons regarder comme le plus redoutable Critique de nos élections, & qui ne reconnoist point ces merites cachez, qui par crainte ou par orgueil évitent de se sousmettre à son Tribunal. Ne faut-il pas admirer, MESSIEURS, la sage Prévoyance de LOUIS LE GRAND, qui prenant à cœur la gloire de cette Académie, nous montre luy-mesme l'unique voye que nous devons tenir pour la faire subsister avec splendeur ; toute autre route nous meneroit à sa ruïne. Le Cardinal de Richelieu l'avoit bien senti, quand il assembla les premiers Académiciens ; Souvenez-vous-en, MESSIEURS, & rappellez la memoire des grands hommes, qui contribuerent de leurs soins & de leur reputation à l'establissement de la Compagnie. Representez-vous le grand Chancelier Seguier, de qui l'on peut dire, mettant à part sa dignité, qu'il a esté un des plus excellens Orateurs de son siecle, & je ne doute point que s'il me pouvoit entendre, il ne se tint honoré de ce que je dis de luy, puisque l'Empereur Numerien* voulut bien qu'on luy élevast une statuë sous le titre du plus éloquent Orateur de son temps. Representez-vous les Gombauts, les Chapelains, les Bourzeis, les Voitures, les Vaugelas, les Racans, les la Chambres, les Corneilles, les d'Ablancourts, les Saint Amants, les Go-

* Numeriano Cæsari Oratori temporibus suis potentissimo. *Vopiscus.*

Godeaux, les Balzacs, quels noms, MESSIEURS! Et figurez-vous que c'est l'intention de Sa Majesté, que vous donniez des Successeurs à ces grands Personnages, non seulement pour occuper leurs places, mais pour les remplir. Je les ay tous connus ces hommes incomparables que je viens de vous nommer, & c'est par leurs suffrages que je me suis veu élevé en un rang dont je ne m'estime pas encore digne. Je ne diray point comme quelques-uns ont fait, que c'estoit le Siecle d'or de l'Académie; car c'est un nom qu'il faut reserver tout entier au siecle où nous vivons sous la protection du plus magnanime Roy du monde. Je ne vous diray point encore, car vous le sçavez tous, que les places de cet illustre corps n'estoient recherchées qu'en veuë de se procurer une vie tranquille dans un commerce perpetuel de l'Esprit & de la Raison. On ne connoissoit point l'amour de la Presseance, dont les esprits foibles & les merites mediocres font leur capital. On fuioit les occasions de se donner le moindre deplaisir l'un à l'autre avec le mesme soin que l'on évite la rencontre des Serpens & des Scorpions. Ce n'estoit qu'Honneur, qu'Amitié, que Deference reciproque; je ne sçaurois m'empescher de l'avoüer, ce souvenir ne me revient jamais à l'esprit que je n'en ressente de la joye, c'est ainsi que LOUIS LE GRAND donne sa voix pour l'Election des Académiciens, dont il abandonne le détail à vostre Prudence & à vostre Discernement. La France ne manque point de sujets illustres, & je prévois que vous allez estre plus embarrassez par l'abondance que par le deffaut; Mais souvenez-vous, MESSIEURS, & permettez-moy de vous en avertir puisque j'ay l'honneur d'estre à la teste de

vostre Compagnie, par l'antiquité de mes servi-ces; Souvenez-vous, dis-je, que le veritable Merite est tousjours accompagné d'une fierté honneste qui ne luy permet pas de demander avec trop de sousmission ce qu'il croit pouvoir obtenir avec justice. Le faux Merite au contraire ne trouve rien indigne de luy; Il n'y a point de sollicitations qu'il trouve trop basses; Il n'y a point de longueurs qui luy paroissent ennuy uses; Il n'y a point de froideur qui le rebute. Cependant il le faut avoüer, la foiblesse de la Nature humaine est telle, qu'on ne sçauroit presque rien refuser à cet Importun qui poursuit tout avec empressement, & que rien n'est presque accordé à ce Vertueux qui demande avec pudeur. Je veux croire, que l'Académie Françoise n'aura jamais rien à se reprocher de cette nature; Elle comprend trop bien qu'il y va du service de LOUIS LE GRAND, qu'il y va de l'interest de sa gloire qu'elle doit avoir devant les yeux sur toutes choses. Car comme il n'y a point d'occupation plus excellente pour un Orateur François, que de celebrer les Actions de ce Grand Monarque, & que c'est mesme un devoir indispensable à un Académicien, il faut, MESSIEURS, que vous preniez garde, que des mains inhabiles ne soient admises à toucher à des matieres si precieuses. Alexandre le Grand ne voulut estre peint que par Apelle, & il ne permit qu'au seul Lysippe de jetter sa Figure en bronze; Si ce Roy de Macedoine estoit si difficile au choix de ceux qui devoient representer les traits de son visage, croyez-vous, que LOUIS LE GRAND doive estre moins difficile au choix de ceux qui entreprendront de peindre les mouvemens de son Ame, & de travailler au recit de ses faits heroï-

ques?

ques ? quelle force de Genie, quelle Elegance de stile pour faire des copies d'aprés ces grands originaux ? Un Escrivain froid & languissant, & qui ne sentira point en luy-mesme quelques estincelles de ce feu qui a animé LOUIS LE GRAND, lorsqu'il a remporté tant de victoires, pourra-t-il en parler avec dignité & avec succez ? Jugez-en, MESSIEURS, en vous representant une partie de ce qui est arrivé à la France depuis qu'il est monté sur le Throsne. Est-il permis de souhaitter plus de Prosperité, plus de Grandeur ? Il n'y a point d'année qui n'ait esté remarquable par la conqueste d'une ou de plusieurs Villes, ou par le gain de quelque Bataille signalée sur Mer ou sur Terre. La Fortune ne s'est point lassée de le suivre, ou pour mieux dire, la protection que Dieu a accordée à la justice de ses Armes ne l'a jamais abandonné. Il a justifié par la rapidité de ses conquestes la raison pour laquelle les Anciens ont donné des ailes à la Victoire, parce qu'elle doit, disent-ils, plustost voler que marcher. Il n'a pas suivi l'exemple de tant d'autres Princes, qui ont pris des Villes & gagné des Batailles dans leur cabinet. Il n'a point esté Victorieux oisif ; il a marché à la teste de ses Armées, il a essuyé toutes les fatigues de la Guerre ; Il ne s'est point tenu dans son Palais tandis que l'Arche du Seigneur estoit en campagne. Combien de fois a-t-il presenté la bataille à ses Ennemis, qui n'ont pas osé tenir ferme devant luy. Il a attaqué des Villes, il a reduit leurs remparts en poudre, & bien en a pris à quelques-unes qu'il fust present à sa victoire, pour les sauver par un effet de sa clemence des malheurs où demeure exposée une Ville emportée d'assaut. Les feux allumez pour

la prise de Mons ne sont pas encore éteints; Les actions de grace & les Cantiques de joye en resonnent encore dans nos Temples, il n'est pas besoin de vous en dire davantage pour vous en faire ressouvenir. Quelle intrepidité n'a-t-il point fait voir en conduisant luy-mesme les travaux de ce fameux siege? Avec quelle fermeté de cœur a-t-il répondu aux prieres des principaux Officiers de son armée, quand ils luy ont representé que la tranchée n'estoit pas le poste d'un Roy de France? En vain toutes les Puissances de l'Europe se sont unies pour luy faire abandonner cette entreprise, ou pour la rendre plus difficile. Cette Ville qui présumoit tant de ses forces à peine a soustenu dix-sept jours de tranchée ouverte, LOUIS a frappé de son foudre cette Montagne orgueilleuse *, & la resolution de ses deffenseurs s'en est allée en fumée. Pour couvrir la honte de leur impuissance, ils tiennent leurs troupes en campagne, comme s'ils eussent voulu tenter le hasard d'une bataille. L'Etoile dominante de LOUIS les poursuit, & ne permet pas qu'ils joüissent long-temps de cette vaine ostentation de leur courage. A la premiere rencontre soixante & douze de leurs Escadrons sont taillez en pieces par vingt-huit des nostres, & l'épouvante qu'en prend toute leur armée les contraint de se retirer. L'Antiquité nous vante avec raison ces braves Lacedemoniens qui arresterent au Pas des Thermopyles toutes les forces du Roy de Perse. Il n'est pas mal-aisé de croire qu'un petit nombre de vaillans soldats, postez avantageusement en un passage fort estroit, ayent long-temps resisté à une armée entiere parce qu'ils ne

* Tangit montes & fumigant. *Ps.* 103.

ne pouvoient eſtre attaquez que de front. Il eſt vray que comme il venoit inceſſamment contre eux de nouveaux combatans, & qu'à la fin ils furent enveloppez, ils y demeurerent tous ſans qu'il en échapaſt un ſeul. Ainſi ce fait d'armes, quoy que tres-glorieux, eſt plus remarquable par le mépris de la mort, que par l'utilité du combat. Mais dans l'action des François où vingt-huit Eſcadrons en attaquent ſoixante & douze en raſe campagne, & les mettent en déroute, c'eſt tout ce que l'Art militaire & la force du Courage peuvent faire ſans prendre de reſolution deſeſperée.

Que dire encore? Tandis que tout ſuccede à LOUIS du coſté de la baſſe Allemagne, & que l'armée des Confederez ſe diſſipe preſque à ſa vûë, il ſoûmet par ſes Lieutenans toute la Savoye, & fait connoiſtre à ſon Souverain combien il eſt dangereux de preſter l'oreille aux conſeils de ſes ennemis. La chûte de Montmelian acheve, mais trop tard, de l'en convaincre. Cette place qu'on croyoit inexpugnable, & qui eſtoit ſa derniere Eſperance, eſt inveſtie, eſt aſſiegée, eſt forcée malgré les rochers qui l'environnent, & dans une ſaiſon où l'on peut dire que les troupes Françoiſes n'avoient pas moins à ſouffrir de la rigueur du froid des Alpes, que du feu continuel d'une garniſon nombreuſe & qui ſe croyoit invincible. Vous voyez bien, MESSIEURS, que j'ay paſſé ce nombre infini d'évenemens glorieux, dont le Regne de LOUIS LE GRAND eſt rempli, pour ne m'attacher qu'aux derniers, car qui pourroit ſuffire à parler de tous, quand on ne feroit que les nommer? Ce ſont là les ſujets qui s'offrent à vos plumes immortelles, tandis que d'autres prendront le ſoin de les repre-

ſenter, par des images myſterieuſes, ſur les metaux les plus precieux & les plus durables. Mais vous en tiendrez-vous là, MESSIEURS, & ne cueillerez-vous des couronnes pour LOUIS LE GRAND, que dans cette foreſt de Trophées qui ſe trouvent élevez à ſa gloire? Seriez-vous perſuadez qu'on n'eſtudiera ſa vie que pour chercher des exemples de cette Vertu foudroyante qui renverſe les Empires, qui tranſporte les Sceptres & les Diademes; Un Roy qui du conſentement de tous les Peuples & de ſes Ennemis meſmes, a merité le titre de GRAND, doit l'eſtre en toutes ſortes de Vertus, & c'eſt ce qui fournira mille ſujets d'admiration à ceux qui attacheront fixement leurs regards ſur ce Prince miraculeux, ſoit qu'ils le contemplent en Philoſophes, pour avoir le ſeul plaiſir de voir juſqu'où peut aller la ſouveraine Raiſon jointe à la Puiſſance; Soit qu'ils le conſiderent en Politiques, pour tirer de ſes actions des enſeignemens avantageux pour la conduite des autres Monarques.

Faudra-t-il trouver un exemple de la Moderation d'un Vainqueur, quand il peut tout ſe promettre de ſa proſperité? Ils le trouveront dans la magnanimité de LOUIS LE GRAND, qui pour donner la Paix à l'Europe, arreſte luy-meſme le progrez de ſes victoires.

Voudra-t-on eſtablir que le Prince ne doit jamais manquer de parole? On le prouvera par la fidelité avec laquelle il reſtitua la Franche-Comté aux Eſpagnols en execution de ſa promeſſe.

Souſtiendra-t-on qu'il eſt quelquefois glorieux au Souverain de ceder de ſon droit? On alleguera en preuve l'action célébre de ce grand

Roy

Roy, qui dans un fameux Conſeil où les voix ſe trouverent partagées à l'occaſion d'une affaire de finance, dont la propoſition n'eſtoit pas ſans difficulté, il les départagea par ſa voix ſeule, aimant mieux ſe condamner que de ſe donner gain de cauſe par ſon ſuffrage, & comptant contre ſoy-meſme l'autorité de ſa preſence. Rencontre merveilleuſe, de penſées & de ſentimens entre luy & le grand S. LOUIS, qui dans ces inſtructions toutes celeſtes, toutes divines, qu'il donna en mourant à ſon fils, luy recommanda principalement qu'en toutes les occaſions où l'on conteſteroit contre luy pour quelque intereſt, il euſt tousjours plus mauvaiſe opinion de ſon droit, que de celuy de ſes parties adverſes, juſqu'à ce qu'il connuſt clairement la verité ; que par ce moyen ceux qu'il appelleroit dans ſes conſeils, diroient leurs avis avec plus de liberté, & rendroient des jugemens plus équitables.

Sera-t-il beſoin de faire voir que l'épreuve d'un grand courage, ne ſe fait pas ſeulement à s'expoſer aux perils d'une Bataille ou d'un Siege de ville, mais encore à ſouffrir conſtamment la violence d'une maladie aiguë, & à voir la mort s'approcher de ſens froid & à pas lents dans ſon appareil le plus terrible? Ils repreſenteront LOUIS LE GRAND, atteint de cette dangereuſe maladie dont la France fut ſi allarmée, & qu'il ſupporta avec tant de fermeté & de tranquillité d'eſprit, qu'au milieu meſme de ſes plus aſpres douleurs, il ne laiſſoit pas de tenir Conſeil & de donner ſes ordres.

C'eſt ſur l'exemple de ce Roy vrayement Tres-Chreſtien, qu'il paſſera pour conſtant qu'un Prince doit avoir un zele ardent pour la Religion; & l'on racontera ſur ce ſujet tout ce qu'il

a fait pour étouffer l'Heresie qui avoit long-temps infecté la France de son poison. On parlera de tant de Missions establies par sa pieté dans les Indes & dans le nouveau Monde, pour abolir l'empire des Demons, & faire connoistre le vray Dieu à tant de Nations qui l'ignoroient.

Voudra-t-on soustenir qu'un grand Prince doit prendre luy-mesme le soin de l'éducation de ses enfans? On se servira de son exemple, & de ce qu'il a estimé ne pouvoir donner un témoignage plus précis de son amour envers ses Peuples, que d'entrer dans une obligation si importante au bien de l'Estat. Il n'y a point d'affaires, quelles qu'elles soient, qui puissent servir d'excuse à un Souverain quand il manque à ce devoir indispensable; & c'est un reproche qu'on a fait à deux des plus grands Rois du monde, quoy que d'ailleurs tres-vertueux & tres-estimables, lorsqu'emportez par les longues guerres qui les éloignoient de leurs Estats, ils ont negligé leurs propres enfans. Y a-t-il un Prince plus illustre que le grand Cyrus, le Fondateur de la Monarchie des Perses? C'est un Roy Payen, mais c'est un Roy que le vray Dieu avoit choisi pour estre le Liberateur de son Peuple, à qui il l'avoit promis, non point obscurément & sous des termes énigmatiques, mais distinctement * par son Nom propre deux cens ans avant sa naissance. C'est un Roy que Dieu dit avoir suscité pour la Justice, & qu'il appelle son Pasteur, son Christ, son Oinct, voulant faire entendre que c'estoit luy-mesme qui l'avoit sacré Roy d'une des plus grandes parties de l'Univers. Cependant ce Roy si merveilleux, si chery du Ciel, n'a pû se garentir de la censure des Sa-

* Et vocavi te nomine tuo. *Is.* 45.

Sages, qui l'ont blasmé de n'avoir pas pris assez de soin de l'instruction de son fils, dont le Regne fut aussi malheureux & méprisable, que celuy de son pere avoit esté glorieux & fortuné. C'est ce que dit Platon au troisiéme Livre des Loix, où il l'accuse fort serieusement d'avoir mal élevé son fils ; car, ajoûte-t-il, tandis qu'il s'occupoit à faire la guerre, il avoit laissé ses enfans entre les mains des femmes & des courtisans qui les avoient nourris avec trop de complaisance, & il n'avoit pas songé à faire instruire dans l'austerité de l'ancienne discipline des Perses, celuy qu'il devoit avoir pour Successeur en tant de Royaumes. Il en dit autant de Darius qu'il reprend encore d'avoir mal élevé Xerxés son fils & son heritier, & qui tomba dans les mesmes desordres de Cambyse, parce qu'il avoit esté nourri comme luy au milieu des Flatteurs, surquoy il fait cette exclamation, *O Darius, c'est une honte que l'exemple de Cyrus ne t'ait point rendu sage, & que tu ayes fait la mesme faute à l'occasion de Xerxés que Cyrus à l'occasion de Cambyse.* Contentons-nous de ces deux exemples, appuyez de la reflexion de ce divin Philosophe, pour conclure, que si cette negligence a esté une tache à la memoire de ces deux grands Monarques, la raison des contraires veut que ce soit un juste sujet de loüange à tous les Souverains qui ont veillé eux-mesmes à l'Institution de leur enfans. Graces à la Providence divine, nous en faisons aujourd'huy l'experience. Nos descendans regarderont avec estonnement le Regne de LOUIS LE GRAND. Que de Bonheur, que de Justice, que de Magnificence! Mais admireront-ils moins cette prevoyance

qu'on ne peut assez louër, ce soin vrayement Paternel, qu'il prend de former l'esprit & les mœurs des trois jeunes Princes que l'heureux mariage de son fils nous a donnez? La pluspart de ceux qui sentiront les influences de ces nouveaux Astres, ne sont pas dans l'Estre des choses, & LOUIS LE GRAND commence à jetter les fondemens de leur felicité. Peut-on porter plus loin sa bonté que de l'estendre sur un Peuple qui n'est pas encore? C'est pour le bonheur de ce Peuple à venir, que LOUIS prend desja des mesures quand il s'applique à l'éducation de Monseigneur le Duc de Bourgogne & de Messeigneurs ses Freres.

* Dieu qui veut que celuy qui le craint en reçoive quelque récompense dés ce Monde-cy, & qui promet de le rendre heureux par l'estat florissant de ses enfans, a desja fait cueillir à ce grand Monarque les fruits qu'il pouvoit esperer de l'attention qu'il a euë à la jeunesse de Monseigneur le Dauphin. Il en fait l'heureuse épreuve par ce respect sincere, par cette tendresse veritable que ce Prince a tousjours euë pour luy. C'est cette obeïssance filiale qui fait une partie de nostre repos, & de nostre felicité. Vainqueur du Rhin & de l'Allemagne, Capitaine non moins heureux que vaillant, en un estat si proche de l'independance, il fait consister sa gloire à demeurer attaché aux volontez de son pere. Effet admirable de l'éducation excellente qu'il a receuë en son temps de ce grand Monarque à qui il doit le jour! Quel exemple pour tous les Princes!

* Filii tui sicut Novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum. *Ps.* 27.

ces ! Quel exemple pour tous les autres hommes ! Quel agreable ſpectacle de voir le plus puiſſant Roy du monde, avoir le fils le plus vertueux, & particulierement en ce genre de Vertu, ſi rare parmy les enfans des Grands, & qui a eſté recompenſée autrefois d'une benediction ſi eſtenduë & ſi conſtante parmy ces anciens Patriarches, qui ont eſté les anceſtres du Fils de Dieu ſelon la chair !

Mais où me porteroit mon diſcours, MESSIEURS, s'il falloit conſiderer en particulier toutes les autres qualitez heroïques de ce Monarque incomparable ? Charité envers les malheureux ; Inclination à pardonner ; Liberalité vrayement royale ; Application conſtante à tous ſes devoirs, Douceur, Affabilité, Moderation & Retenuë, qualitez ſi rares dans les Souverains, mais de tout temps admirées dans LOUIS LE GRAND, à qui il n'eſt jamais échappé un ſeul mot équivoque, dont quelqu'un de ſes Sujets pûſt eſtre affligé.

Je me tais donc, MESSIEURS, & il faut que mon ſilence ouvre la bouche à nos illuſtres Académiciens, qui ſelon la couſtume vous ont apporté quelques fruits de leurs ſçavantes Meditations. Mon devoir, mon zele, l'occaſion de cette Aſſemblée, le lieu où nous ſommes, l'Image auguſte de ce Prince que nous avons devant les yeux, tout m'a adverty de parler de luy ; mais j'ay bien experimenté qu'il eſtoit plus aiſé de commencer à le louër que de finir.

Peut-eſtre auſſi auriez-vous desja penſé que j'ay trop long-temps occupé voſtre audience, ſi la dignité du ſujet ne m'avoit juſtifié dans voſtre eſprit.

L'Académie Françoiſe qui doit tout à LOUIS

LE GRAND, ne doit jamais se lasser d'ouïr ses louanges. J'adjousteray qu'elle ne doit point aussi se lasser de faire des vœux, pour attirer d'enhaut la continuation des graces que Dieu a versées jusqu'à present sur sa personne sacrée, sur sa maison Royale, sur son florissant Empire. Fasse le Ciel qu'il force encore un coup ses ennemis d'estre heureux, & de recevoir de sa main la tranquillité qu'ils ne sçauroient se donner à eux-mesmes. Enfin qu'il remplisse pleinement son tres-glorieux & tres-singulier caractere, qui est, d'estre NE' POUR LE BONHEUR DE TOUT L'UNIVERS.

DISCOURS *prononcé le 30. Octobre 1692. par Mr. l'Abbé* BEGAULT *l'un des Deputez de Messieurs de l'Academie Royale de Nismes, lorsqu'ils vinrent remercier Messieurs de l'Académie Françoise de l'association qu'ils leur avoient accordée.*

MESSIEURS,

DE toutes les Compagnies qui ont receu l'honneur que vous nous faites aujourd'huy, il n'en est point qui l'ait desiré avec plus d'ardeur, & recherché avec plus d'empressement que l'Académie Royale de Nismes. Les premiers Titres de nostre fondation, où SA MAJESTE' en nous accordant les mesmes Privileges dont vous jouïssez, approuve si authentiquement l'émulation que nous avons euë de cultiver à vostre exemple les Sciences & les belles Lettres; l'heu-
reux

reux & libre choix que nous avons fait dans vostre Académie d'un illustre Protecteur * qui en fait un des plus beaux ornemens ; l'admiration que vous excitez dans tout le monde par ces écrits, si dignes de l'immortalité ; la veneration profonde que nous avons tousjours euë pour vous, tribut necessaire que vous doivent tous ceux qui ont quelque goust pour tout ce qui forme & qui polit l'esprit ; l'exemple de plusieurs célébres Académies ; le desir d'estendre les limites de vostre Empire : tout cela, MESSIEURS, estoit de puissants motifs, pour nous faire souhaitter avec passion une union estroite avec vous.

Aussi depuis plusieurs années, & nous pouvons dire dés l'origine de nostre establissement, nous avions souspiré aprés ce bonheur. Un de nos premiers Fondateurs, à qui l'Histoire de l'Académie Françoise est dédiée, avoit esté chargé de nous procurer ce glorieux avantage ; mais les troubles qu'excita depuis dans le Languedoc la diversité de Religions suspendirent pour quelque temps l'accomplissement de nos vœux, & l'execution de nostre dessein. Aujourd'huy que la protection d'un Roy, aussi grand par sa pieté, que par sa valeur, les esprits & les cœurs estant réünis, les Muses jouïssent dans nos Provinces à l'ombre de ses Lauriers, d'un parfait repos, nous vous avons redemandé cette grace ; & enfin nous l'obtenons par vostre généreuse bonté.

Quel avantage pour nous, MESSIEURS, d'estre associez à tant de grands hommes, en qui la vertu sincere, le veritable merite, l'érudition profonde, la grandeur & la gloire de tous les Or-

* Monseigneur l'Evêque de Nismes.

Ordres de l'Eglise & de l'Estat se réünissent; de pouvoir entretenir un commerce d'esprit avec un illustre Corps, qui est comme le centre de la pureté, de la delicatesse, de la politesse & de l'éloquence de nostre langue! Quel bonheur d'entrer en quelque partage de la gloire qui vous environne, d'estre admis quelquefois dans ce Sanctuaire & d'y recueillir vos Oracles!

Desormais pour relever la gloire de nostre Origine, nous ne compterons plus nostre Establissement que du jour que vous nous avez adoptez: car comme les Anciens jugeoient que les Enfans qui naissoient depuis que leur Pere estoit parvenu à l'Empire, estoient plus nobles que ceux qu'il avoit eus dans une fortune privée; ainsi, MESSIEURS, si nous pouvons considerer nostre Académie en differens âges, & par rapport à de differentes naissances, nous pouvons dire qu'elle aura quelque chose de plus grand & de plus noble depuis l'adoption que vous en avez faite.

Mais pour soustenir cette Alliance avec quelque merite, nous travaillerons avec plus de zele & d'application à profiter de vos sçavantes instructions, & de vos grands exemples, que nous estudierons de plus prés. Par une noble émulation nous nous croirons plus obligez d'imiter, s'il est possible, chacun en nostre maniere & suivant nos talens, cette élevation dans les pensées, cette finesse dans les tours d'esprit, cette pureté & cette élegance dans l'expression, qui vous sont si naturelles. Nous nous appliquerons avec plus de soin & avec plus de fruit à la recherche des richesses infinies, cachées dans les antiquitez de nostre Ville, superbes monuments de la grandeur & de la magnificence des Romains. Persuadez que vos lumieres & que vostre éloquence

se

ſe communiquent, nous oſerons meſme avec plus de ſeureté entreprendre de célébrer les vertus & la gloire d'un Roy, dont les actions immortelles peuvent occuper toutes les Académies du monde.

Je devrois m'étendre ſur la reconnoiſſance infinie que je dois vous marquer de la part de noſtre Compagnie, pour la grace que vous nous faites; mais de plus nobles idées vous occupent & vous rempliſſent, & le recit des exploits glorieux de voſtre Auguſte Protecteur, doit, ce ſemble, vous rendre indifferents à tout autre diſcours.

LOUIS LE GRAND, dont le nom ſeul eſt un préſage de victoire, Vainqueur ſur les Terres de tous ſes Ennemis, quoyque pour rehauſſer l'éclat de ſa gloire, il devroit luy ſuffire de vaincre par les mains de tant de braves Guerriers qu'il a formez ſur ſes exemples, veut encore cueillir luy-meſme les Lauriers dont la Victoire doit le couronner. Il part, il ſe met à la teſte d'une armée formidable; toute la Flandre tremble au ſeul bruit de ſa marche; les Nations aſſemblées fremiſſent aux approches de ce Heros; une nuée pleine de tonnerres groſſit ſur leur teſte, l'orage ſe forme, la foudre gronde & menace: tout le monde attentif ſur ſes vaſtes deſſeins, dont le ſecret eſt reſervé à luy ſeul, qui les a conceus, & qui ſeul peut les executer, attend en ſuſpens l'évenement de ces grands projets, ils éclatent enfin. Namur eſt aſſiegé, Namur cette Place ſi fiere de ſa ſituation naturelle, de l'abondance de ſes munitions, de ſa nombreuſe garniſon, de la force de ſes baſtions & de ſes remparts, des armes qui la défendent & des rivieres qui l'environnent.

Cette

Cette Citadelle qu'on n'osoit attaquer, parce qu'on la croyoit imprenable; qui seule a resisté aux efforts de plusieurs Puissances ; cette Place, la terreur des plus grandes Armées, enveloppée d'un assemblage de toutes les especes de fortifications; que des rochers escarpez, que des precipices affreux, en un mot, que l'Art & la Nature rendoient presque inaccessible; Namur, le plus fier espoir des Alliez ; la premiere Place de l'Europe par l'importance & par la suite de sa Conqueste, est assiegée par l'Auguste Louis, & reduite en peu de jours à sa puissance.

En vain un Prince ambitieux, en qui une infinité de Nations mettent leur confiance, enflé par des crimes heureux, soustenu par les forces de plusieurs Rois, & de l'Europe entiere liguée contre nous: en vain un nombre prodigieux de Bataillons & d'Escadrons, commandez presque tous par des Souverains, s'efforcent au dehors de la délivrer, tandis qu'une armée entiere, animée par l'esperance du secours la défend au dedans. Louis le Grand force ses remparts, entre dans les tranchées, s'expose au feu des ennemis, est present aux attaques, anime par sa valeur ses généreux Guerriers ; & en moins d'un mois, malgré l'inconstance des élemens, malgre le renversement des saisons, il sousmet la Place à son pouvoir, il y entre victorieux, & il confond les vains projets de ses Ennemis, qui semblent n'estre venus sur les bords de la Meuse & de la Sambre, avec ces Legions infinies, que pour estre spectateurs des prodiges de l'Invincible Louis, & comme les témoins de ses victoires & de ses triomphes.

En vain ce Prince artificieux, pour couvrir la honte

honte de ses pertes, livre-t-il un combat * dans des conjonctures qu'il croit dans les fausses veuës de sa politique, luy devoir estre favorables. Les troupes du Roy, animées par les exemples recents de sa valeur intrepide, pleines encore de cet esprit de force, & de cette noble ardeur qu'il vient de leur inspirer par sa presence, soustenuës par la sagesse & par le courage de ses Généraux, font voir aux Ennemis de la France, que les Armes de LOUIS sont tousjours prestes à vaincre, quand elles combattent pour luy.

Que ne puis-je, MESSIEURS, exprimer comme vous feriez, à la gloire de ce grand Roy, la sagesse de ses Conseils, la grandeur & la hardiesse de ses projets, le bonheur de ses entreprises, sa valeur dans les combats, le nombre & la rapidité de ses conquestes, cette intrepidité dans les plus grands périls; cette grandeur d'ame, ce caractere de perfection, qui l'éleve autant audessus des autres Rois, que les Rois sont élevez audessus de leurs sujets, cette superiorité de Genie & de puissance qui le fait dominer sur tous les Empires de l'Europe; cette prudence consommée qui étonne & qui instruit les plus habiles politiques, son discernement dans le choix de ses Ministres; ses sentimens de bonté, de moderation, de clémence, de generosité, de liberalité, de magnificence; son amour pour la pieté & pour la justice; son zéle constant pour la Religion & pour les interests de l'Eglise?

Mais il n'appartient qu'à vous, MESSIEURS, de faire un éloge qui remplisse parfaitement l'idée que nous avons de tant d'heroïques Vertus, de soustenir sa gloire dans la situation & dans l'éclat

* Le combat de Stenkerque.

clat où elle est, & de luy donner l'Immortalité qu'il merite : car comme sans luy, vous ne trouveriez point de sujet qui fust digne de vous, aussi sans vous, il ne trouveroit point d'éloquence qui fust digne de luy.

C'est donc à vous seuls, MESSIEURS, de célébrer dans vos sçavants Ecrits les faits prodigieux que la sagesse de ce grand Roy luy a fait entreprendre, & que son courage luy a fait executer. Il vous donne tous les jours de nouvelles matieres d'exercer la plus magnifique Eloquence, & la Poësie la plus feconde. Vous avez entre vos mains le precieux dépost de sa gloire, & vous estes chargez de rendre compte aux siecles à venir des évenemens miraculeux qui rendent son regne si florissant.

Pour nous, sur de si beaux modeles, & formez par les instructions de cet illustre Prélat *, dont je louërois bien volontiers les vertus extraordinaires, le sublime genie, & cette Eloquence plus qu'humaine, qui fait l'admiration, & si je l'ose dire, le desespoir de tous les Orateurs François, si sa presence, & sa modestie aussi grande que son merite, ne m'imposoient un silence respectueux, contre mon inclination, & peut-estre contre le devoir de ma juste reconnoissance : asseurez que par luy les influences de la pureté de vostre esprit nous seront communiquées plus immédiatement, nous nous efforcerons de suivre vos grands exemples. Nous emprunterons de vous les termes dont nous nous servirons pour louër nostre auguste Monarque : & nous tascherons par nos veilles, par nostre travail, par nostre application, par l'assiduité à nos conferences

Aca-

* Monsieur l'Evesque de Nismes.

Académiques, de remplir vostre attente, & de répondre à l'estime que vous avez de nous, & à l'honneur que vous nous faites aujourd'huy.

Maintenant pénetrez d'un bienfait dont nous connoissons parfaitement la valeur, nous n'avons plus qu'à vous asseurer que nostre reconnoissance durera autant que le bienfait mesme.

RE'PONSE *de Mr.* DE TOURREIL *alors Directeur, au Discours de Mr. l'Abbé* BEGAULT *de l'Academie Royale de Nismes.*

MESSIEURS,

LES paroles vagues & flateuses que la politesse prodigue indifferemment dans les occasions de ceremonie, répondroient mal aux tesmoignages éloquens & sinceres de vostre reconnoissance. Ils demandent, & ils le meritent bien, que nous parlions aussi de nostre costé le langage du cœur, tel que l'entendit l'illustre Prélat * témoin de nos premiers mouvemens sur la proposition qu'il nous fit en vostre faveur. Il eut, quand il nous sollicita pour vous, un plaisir qui luy est assez familier, de se voir universellement applaudi; mais à dire le vray, vostre reputation, MESSIEURS, luy laissa si peu à faire, que je doute, qu'il ait alors senti le doux ascendant qu'il a sur nos suffrages.

Et quel mediateur n'eust pas réüssi à serrer des nœuds que les Muses elles-mesmes avoient formez; quelle sympathie plus forte que le rapport d'in-

* Monsieur l'Evêque de Nismes.

d'inclinations, & l'uniformité d'exercices? L'Amour des belles Lettres met une convenance parfaite entre nos gousts, & pleins du mesme zele, nous consacrons nos veilles à l'objet de nostre commune admiration. Comme nous, MESSIEURS, vraisemblablement vous aviez cru, que les évenemens passez d'un Regne si fecond en miracles l'avoient entierement épuisée. Comme nous, les nouveaux prodiges qui la redoublent, vous ont detrompez.

Cette haute entreprise *, où les plus invincibles obstacles ont paru ne se multiplier que pour l'honneur du succés; cette derniere conqueste, où l'on a veu le Ministre, l'ame des conseils, le Général des Armées réünis en la personne du Souverain, & lui seul ordonner tout, pourvoir à tout, animer tout, en un mot faire tout concourir au plus grand de ses chef-d'œuvres; ces combats frequens, & marquez par autant de victoires, où les envieux de ce Heros ne cessent de le retrouver dans des Généraux conduits par ses ordres, & instruits par ses exemples; des places † foudroyées à la veuë de ces legions innombrables, dirai-je d'Ennemis ou de spectateurs? tel surcroist de merveilles frappe également nos esprits; il ranime nos Orateurs, nos Poëtes, & ce que vous ferez pour sa gloire va de plus en plus justifier ce que nous avons fait pour la vostre. Je resiste au charme qui me transporte dans la belle & vaste carriere, qu'ouvre à mes yeux le vainqueur des Nations conjurées contre la France; il n'a déja que trop souffert de mes foibles expressions. Elles n'atteindroient pas ici à mes idées, quand mesme j'aurois toute l'éloquence, tout le

* Namur. † Charleroi.

le genie, tous les talens du negotiateur de nostre alliance. Les doux fruits de sa mediation il les cultivera sans doute, il éternisera, je m'asseure, la nouvelle union qu'il a menagée, quoiqu'il paroisse plus propre qu'un autre à la rompre par la diversité de vos interests & des nostres sur le sejour où le fixe la Providence. Vous ne pouvez posseder un si digne Protecteur, que nous ne perdions en quelque sorte un si digne Confrere. Cependant, MESSIEURS, les avantages, que vous allez tirer de nostre perte, nous disposent à la souffrir plus constamment, & dans l'impuissance d'oublier ce qu'elle nous oste, nous nous reservons la consolation de penser à ce qu'elle vous donne. Sacrifia-t-on jamais tant à l'amitié naissante?

DISCOURS *prononcé le* 31. *Mars* 1693. *par Mr. l'Abbé* DE FENELON, *à present Archevesque Duc de Cambray, Precepteur des Enfans de France, lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* Pelisson *Maistre des Requestes.*

J'AUROIS besoin, MESSIEURS, de succeder à l'éloquence de Monsieur PELISSON aussi-bien qu'à sa place, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'huy, & pour reparer dans cette Compagnie la perte d'un homme si estimable.

Dés son enfance il apprit d'Homere, en le traduisant presque tout entier, à mettre dans les moindres peintures & de la vie & de la grace. Bientost il fit sur la Jurisprudence un Ouvrage, où l'on ne trouva d'autre deffaut que celuy de

n'estre

n'estre pas conduit jusqu'à sa fin. Par de si beaux essais, il se hastoit, MESSIEURS, d'arriver à ce qui passa pour son chef-d'œuvre ; je veux dire l'Histoire de l'Académie. Il y monstra son caractere qui estoit la facilité, l'invention, l'élegance, l'insinuation, la justesse, le tour ingenieux. Il osoit heureusement, pour parler comme Horace, ses mains faisoient naistre les fleurs de tous costez ; tout ce qu'il touchoit estoit embelli. Des plus viles herbes des champs, il sçavoit faire des couronnes pour les Heros ; & la regle si necessaire aux autres de ne toucher jamais que ce qu'on peut orner, ne sembloit pas faite pour luy. Son stile noble & leger ressembloit à la démarche des Divinitez fabuleuses qui couloient dans les airs, sans poser le pied sur la terre. Il racontoit (vous le sçavez mieux que moy, MESSIEURS,) avec un tel choix des circonstances, avec une si agreable varieté, avec un tour si propre & si nouveau jusques dans les choses les plus communes, avec tant d'industrie pour enchaisner les faits les uns dans les autres, avec tant d'art pour transporter le Lecteur dans le temps où les choses s'estoient passées, qu'on s'imagine y estre, & qu'on s'oublie dans le doux tissu de ses narrations.

Tout le monde y a leu avec plaisir la naissance de l'Académie. Chacun pendant cette lecture croit estre dans la maison de Monsieur CONRART, qui en fut comme le berceau ; chacun se plaist à remarquer la simplicité, l'ordre, la politesse, l'élegance qui regnoient dans ses premieres assemblées, & qui attirerent les regards d'un puissant Ministre ; ensuite les jalousies & les ombrages qui troublerent ces beaux commencements ; enfin l'éclat qu'eut cette Compagnie par les

les Ouvrages des premiers Académiciens. Vous y reconnoissez l'illustre RACAN, heritier de l'harmonie de MALHERBE, VAUGELAS dont l'oreille fut si délicate pour la pureté de la Langue, CORNEILLE grand & hardi dans ses caracteres, où est marquée une main de Maistre, VOITURE tousjours accompagné des graces les plus riantes & les plus legeres. On y trouve le merite & la vertu joints à l'érudition & à la délicatesse, la naissance & les dignitez avec le goust exquis des lettres. Mais je m'engage insensiblement au de-là de mes bornes; en parlant des morts je m'approche trop des vivants, dont je blesserois la modestie par mes louanges.

Pendant cet heureux renouvellement des Lettres, Monsieur PELISSON presente un beau spectacle à la posterité. ARMAND, Cardinal de Richelieu, changeoit alors la face de l'Europe, & recueillant les débris de nos guerres civiles posoit les vrais fondements d'une Puissance superieure à toutes les autres. Penetrant dans le secret de nos Ennemis, & impenetrable pour celuy de son Maistre, il remuoit de son cabinet les plus profonds ressorts dans les Cours Estrangeres, pour tenir nos voisins tousjours divisez. Constant dans ses maximes, & inviolable dans ses promesses, il faisoit sentir ce que peuvent la reputation du gouvernement, & la confiance des Alliez. Né pour connoistre les hommes, & pour les employer selon les talents, il les attachoit par le cœur à sa personne & à ses desseins pour l'Estat. Par ces puissants moyens il portoit chaque jour des coups mortels à l'imperieuse Maison d'Austriche qui menaçoit de son joug tous les païs Chrestiens. En mesme temps il faisoit au dedans du Royaume la plus necessaire de toutes

les Conquestes, domptant l'heresie tant de fois rebelle. Enfin (ce qu'il trouva le plus difficile,) il calmoit une Cour orageuse, où les Grands, inquiets & jaloux, estoient en possession de l'indépendance. Aussi le temps, qui efface les autres noms, fait croistre le sien, & à mesure qu'il s'éloigne de nous, il est mieux dans son point de veuë. Mais parmy ses penibles veilles il sceut se faire un doux loisir, pour se délasser par le charme de l'éloquence & de la poësie. Il receut dans son sein l'Académie naissante, un Magistrat éclairé & amateur des lettres en prit aprés luy la protection. LOUIS y a adjousté l'esclat qu'il répand sur tout ce qu'il favorise de ses regards. A l'ombre de son grand Nom, on ne cesse point icy de rechercher la pureté & la délicatesse de nostre langue.

Depuis que des hommes sçavants & judicieux ont remonté aux veritables regles, on n'abuse plus comme on le faisoit autrefois, de l'esprit & de la parole; on a pris un genre d'escrire, plus simple, plus naturel, plus court, plus nerveux, plus précis. On ne s'attache plus aux paroles, que pour exprimer toute la force des pensées, & on n'admet que les pensées vrayes, solides, concluantes, pour le sujet où l'on se renferme. L'érudition autrefois si fastueuse ne se monstre plus que pour le besoin; l'esprit mesme se cache, parce que toute la perfection de l'art consiste à imiter si naïvement la simple nature, qu'on le prenne pour elle. Ainsi on ne donne plus le nom d'esprit à une imagination éblouïssante; on le réserve pour un genie réglé & correct qui tourne tout en sentiment, qui suit pas à pas la nature tousjours simple & gracieuse, qui ramene toutes les pensées aux principes de la Raison, & qui ne trou-

trouve beau que ce qui est veritable. On a senti mesme en nos jours que le stile fleuri, quelque doux & quelque agreable qu'il soit, ne peut jamais s'élever au dessus du genre mediocre, & que le vray sublime dédaignant tous les ornemens empruntez, ne se trouve que dans le simple.

On a enfin compris, MESSIEURS, qu'il faut escrire, comme les Raphaëls, les Carraches, & les Poussins ont peint, non pour chercher de merveilleux caprices, & pour faire admirer leur imagination, en se jouant du pinceau, mais pour peindre d'aprés nature. On a reconnu aussi que les beautez du Discours ressemblent à celles de l'Architecture. Les ouvrages les plus hardis & les plus façonnez du Gothique ne sont pas les meilleurs. Il ne faut admettre dans un édifice aucune partie destinée au seul ornement, mais visant tousjours aux belles proportions, on doit tourner en ornement toutes les parties necessaires à soustenir un édifice.

Ainsi on retranche d'un Discours tous les ornements affectez qui ne servent ni à démesler ce qui est obscur, ni à peindre vivement ce qu'on veut mettre devant les yeux, ni à prouver une verité par divers tours sensibles, ni à remuer les passions qui sont les seuls ressorts capables d'interesser, & de persuader l'auditeur; car la passion est l'ame de la parole. Tel a esté, MESSIEURS, depuis environ soixante ans le progrez des Lettres que Monsieur PELISSON auroit dépeint pour la gloire de nostre siécle, s'il eust esté libre de continuer son Histoire de l'Académie.

Un Ministre attentif à attirer à luy tout ce qui brilloit, l'enleva aux Lettres, & le jetta dans les affaires. Alors quelle droiture, quelle probité,

quelle reconnoissance constante pour son bienfaicteur ! Dans un emploi de confiance il ne songea qu'à faire du bien, qu'à découvrir le merite, & à le mettre en œuvre. Pour monstrer toute sa vertu, il ne luy manquoit que d'estre malheureux. Il le fut, MESSIEURS. Dans sa prison éclaterent son innocence & son courage : la Bastille devint une douce solitude, où il faisoit fleurir les Lettres.

Heureuse captivité, liens salutaires, qui réduisirent enfin sous le joug de la foy cet esprit trop indépendant. Il chercha pendant ce loisir dans les sources de la tradition dequoy combattre la Verité ; mais la Verité vainquit, & se monstra à luy avec tous ses charmes. Il sortit de sa prison honoré de l'estime & des bontez du Roy ; mais ce qui est bien plus grand, il en sortit estant déja dans son cœur humble enfant de l'Eglise. La sincerité & le desinteressement de sa conversion luy en firent retarder la ceremonie, de peur qu'elle ne fust recompensée par une place que ses talents pouvoient luy attirer, & qu'un autre moins vertueux que luy auroit recherchée.

Depuis ce moment il ne cessa de parler, d'escrire, d'agir, de repandre les graces du Prince pour ramener ses freres errants. Heureux fruit des plus funestes erreurs ! Il faut avoir senti par sa propre experience tout ce qu'il en couste dans ce passage des ténebres à la lumiere, pour avoir la vivacité, la patience, la tendresse, la délicatesse de charité, qui éclattent dans ses escrits de controverse.

Nous l'avons veu malgré sa défaillance se traisner encore aux pieds des Autels jusqu'à la veille de sa mort, pour célébrer, disoit-il, sa feste

feste, & l'anniversaire de sa conversion. Helas! nous l'avons veu seduit par son zele & par son courage, nous promettre d'une voix mourante qu'il acheveroit son grand ouvrage sur l'Eucharistie. Oui, je l'ay veu les larmes aux yeux, je l'ay entendu, il m'a dit tout ce qu'un Catholique nourri depuis tant d'années des paroles de la foy, peut dire, pour se preparer à recevoir les Sacrements avec ferveur. La mort, il est vray, le surprit, venant sous l'apparence du sommeil; mais elle le trouva dans la preparation des vrais fidelles.

Au reste, MESSIEURS, les travaux pour la Magistrature & pour les affaires de Religion que le Roy luy avoit confiées, ne l'empeschoient pas de s'appliquer aux belles Lettres pour lesquelles il estoit né. Sa plume fut d'abord choisie pour escrire le Regne present. Avec quelle joye verrons-nous, MESSIEURS, dans cette Histoire un Prince qui dez sa plus grande jeunesse acheve par sa fermeté ce que le grand Henry son ayeul osa à peine commencer? LOUIS étouffe la rage du Duel alteré du plus noble sang des François. Il releve son autorité abbatuë, regle ses Finances, discipline ses troupes. Tandis que d'une main il fait tomber à ses pieds les murs de tant de Villes fortes aux yeux de tous ses Ennemis consternez, de l'autre il fait fleurir par ses bien-faits les Sciences & les beaux Arts, dans le sein tranquille de la France.

Mais que vois-je, MESSIEURS? Une nouvelle conjuration de cent Peuples qui fremissent autour de nous pour assieger, disent-ils, ce grand Royaume comme une seule place. C'est l'Heresie presque deracinée par le zele de LOUIS qui se ranime, & qui rassemble tant de Puissances.

Un Prince ambitieux oſe dans ſon uſurpation prendre le nom de Liberateur. Il réünit les Proteſtants & il diviſe les Catholiques.

Louis ſeul pendant cinq années remporte des Victoires & fait des Conqueſtes de tous coſtez ſur cette Ligue qui ſe vantoit de l'accabler ſans peine & de ravager nos Provinces. Louis ſeul ſouſtient avec toutes les marques les plus naturelles d'un cœur noble & tendre, la Majeſté de tous les Rois, en la perſonne d'un Roy indignement renverſé du Troſne ; qui racontera ces merveilles, Messieurs ?

Mais qui oſera dépeindre Louis dans cette derniere Campagne, encore plus grand par ſa patience que par ſa conqueſte. Il choiſit la plus inacceſſible place des Païs-bas, il trouve un rocher eſcarpé, deux profondes rivieres qui l'environnent, pluſieurs places fortifiées dans une ſeule, au dedans une armée entiere pour garniſon, au dehors la face de la terre couverte de troupes innombrables d'Allemands, d'Anglois, de Hollandois, d'Eſpagnols ſous un Chef accouſtumé à riſquer tout dans les batailles, la ſaiſon ſe deregle, on voit une eſpece de deluge au milieu de l'Eſté. Toute la nature ſemble s'oppoſer à Louis. En meſme temps il apprend qu'une partie de ſa Flote invincible par ſon courage, mais accablée par le nombre des Ennemis a eſté bruſlée, & il ſupporte l'adverſité, comme ſi elle luy eſtoit ordinaire. Il paroiſt doux & tranquille dans les difficultez, plein de reſſource dans les accidents impréveus, humain envers les Aſſiegez, juſqu'à prolonger un ſiége ſi perilleux pour épargner une Ville qui luy reſiſte & qu'il peut foudroyer. Ce n'eſt ny en la multitude de ſes Soldats aguerris, ny en la noble ardeur de ſes Officiers, ny en ſon pro-

propre courage, ressource de toute l'armée, ny en ses victoires passées qu'il met sa confiance, il la place encore plus haut dans un azile inaccessible qui est le sein de Dieu mesme. Il revient enfin victorieux, les yeux baissez sous la puissante main du Tres-haut, qui donne & qui oste la victoire comme il luy plaist; & ce qui est plus beau que tous les triomphes, il défend qu'on le louë.

Dans cette grandeur simple & modeste, qui est au dessus non seulement des louanges, mais encore des évenements, puisse-t-il, MESSIEURS, puisse-t-il ne se confier jamais qu'en la vertu, n'écouter que la verité, ne vouloir que la justice, estre connu de ses Ennemis (ce souhait comprend tout pour la Felicité de l'Europe) devenir l'Arbitre des Nations, aprés avoir gueri leur jalousie, faire sentir toute sa bonté à son Peuple dans une paix profonde, estre long-temps les delices du genre humain, & ne regner sur les hommes, que pour faire regner Dieu au dessus de luy.

Voilà, MESSIEURS, ce que Monsieur PELISSON auroit éternisé dans son Histoire. L'Académie a fourni d'autres hommes dont la voix est assez forte pour le faire entendre aux siecles les plus reculez; Mais une matiere si vaste vous invite tous à escrire. Travaillez donc tous à l'envi, MESSIEURS, pour célébrer un si beau Regne. Je ne sçaurois mieux tesmoigner mon zele à cette Compagnie que par un souhait si digne d'elle.

RE'PONSE *de Mr.* BERGERET *Secretaire du Cabinet du Roy, au Discours prononcé par Mr. l'Abbé* de Fenelon *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

LE Public qui sçait combien l'Académie Françoise a perdu à la mort de Monsieur Pelisson, n'a pas plustost ouï nommer le Successeur qu'elle luy donne, qu'en mesme temps il l'a louée de la justice de son choix, & de sçavoir si heureusement reparer ses plus grandes pertes.

Celle-cy n'est pas une perte particuliere qui ne regarde que nous. Toute la Republique des Lettres y est interessée, & nous pouvons nous asseurer que tous ceux qui les aiment regreteront nostre illustre Confrere.

Les Ouvrages qu'il a faits en quelque genre que ce soit, ont tousjours eu l'approbation publique qui n'est point sujette à la flatterie, & qui ne se donne qu'au merite.

Ses Poësies, soit galantes, soit morales, soit heroïques, soit Chrestiennes, ont chacune le caractere naturel qu'elles doivent avoir, avec un tour & un agrément que luy seul pouvoit leur donner.

C'est luy aussi qui pour faire naistre dans les autres, & pour y perpetuer, à la gloire de nostre Nation, l'esprit & le feu de la Poësie qui brilloit en luy, a tousjours donné depuis vingt ans, le prix des Vers qui a esté distribué par l'Académie.

Tout

Tout ce qu'il a escrit en Prose sur les matieres les plus differentes, a esté generalement estimé.

L'Histoire de l'Académie Françoise par où il a commencé, laisse dans l'esprit de tous ceux qui la lisent, un desir de voir celle du Roy qu'il a depuis escrite; & que dés lors on le jugea capable d'escrire.

Le Panegyrique du Roy qu'il prononça dans la place où j'ay l'honneur d'estre, fut aussi-tost traduit en plusieurs langues, à l'honneur de la nostre.

La belle & éloquente Préface qu'il a mise à la teste des Oeuvres de Sarazin, si connuë & si estimée, a passé pour un chef-d'œuvre, en ce genre-là:

Sa Paraphrase sur les Institutes de Justinien, est escrite d'une pureté, & d'une élegance, dont on ne croyoit pas jusqu'alors que cette matiere fust capable.

Il y a dans les Prieres qu'il a faites, pour dire pendant la Messe, un feu divin, & une sainte Onction, qui marquent tous les sentimens d'une veritable pieté.

Ses Ouvrages de Controverse, éloignez de toutes sortes d'emportemens, ont une certaine tendresse qui gagne le cœur de ceux dont il veut convaincre l'esprit, & la foy y est par tout inseparable de la charité.

Il avoit fort avancé un grand Ouvrage pour défendre la verité du Mystere de l'Eucharistie, contre les faux raisonnements des Herétiques, c'est sur un Ouvrage si Catholique & si saint, que la mort est venuë le surprendre. Heureux d'avoir expiré, le cœur plein de ces pensées, & de ces sentimens!

Le plus grand honneur que l'Académie Françoise luy pouvoit faire, après tant de reputation qu'il s'est acquise, c'estoit, MONSIEUR, de vous nommer pour estre son Successeur, & de faire connoistre au Public que pour bien remplir la place d'un Académicien comme luy, elle a jugé qu'il en falloit un comme vous.

Je sçay bien que c'est faire violence à vostre modestie, que de parler icy de vostre merite; mais c'est une obligation que l'Académie s'est imposée elle-mesme, de justifier publiquement son choix: & je dois vous dire en son nom, que nulle autre consideration que celle de vostre merite personnel, ne l'a obligée à vous donner son suffrage.

Elle ne l'a point donné à l'ancienne & illustre Noblesse de vostre Maison, ny à la dignité & à l'importance de vostre employ; mais seulement aux grandes qualitez qui vous y ont fait appeller.

On sçait que vous aviez resolu de vous cacher tousjours au monde, & qu'en cela vostre modestie a esté trompée par vostre charité; car il est arrivé que vous estant consacré tout entier aux Missions Apostoliques, où vous ne pensiez qu'à suivre les mouvements d'une charité chrestienne, vous avez fait paroistre, sans y penser, une éloquence veritable, & solide, avec tous les talents, acquis & naturels qui sont necessaires pour la former.

Et quoy que ny dans vos Discours ny dans vos Escrits, il n'y eust rien qui ressentist les Lettres profanes, on ne pouvoit pas douter que vous n'en eussiez une parfaite connoissance, au dessus de laquelle vous sçaviez vous élever, par la hauteur des Mysteres dont vous parliez, pour la

conversion des Herétiques & pour l'édification des fidelles.

Ce ministere tout Apostolique par lequel vous vous éloigniez de la Cour, a esté principalement ce qui a porté le Roy à vous y appeller, ayant jugé que vous estiez d'autant plus capable de bien élever de jeunes Princes, que vous aviez fait voir plus de charité pour le salut des Peuples ; & dans cette pensée, il vous a joint à ce sage Gouverneur, dont la solide vertu a merité qu'il ait esté choisi pour un si grand employ.

Le Public apprit avec joye la part qui vous y estoit donnée ; parce qu'il sçait que vous avez toutes les vertus necessaires pour faire connoistre aux jeunes Princes leurs veritables obligations, & pour leur dire de la maniere la plus touchante, que rien ne peut leur estre plus glorieux, que d'aimer les Peuples & d'en estre aimé.

L'obligation de vous acquitter d'une fonction si importante, fit aussi-tost briller en vous, toutes ces rares qualitez d'esprit, dont on n'avoit veu qu'une partie dans vos exercices de pieté : Une vaste estenduë de connoissance en tout genre d'érudition, sans confusion & sans embarras : Un juste discernement pour en faire l'application & l'usage : Un agrément, & une facilité d'expression, qui vient de la clarté, & de la netteté des idées : Une memoire dans laquelle comme dans une Bibliotheque qui vous suit par tout, vous trouvez à propos les exemples, & les faits historiques, dont vous avez besoin : Une imagination de la beauté de celle qui fait les plus grands hommes dans tous les Arts, & dont on sçait par experience que la force, & la vivacité, vous rendent les choses aussi presentes, qu'elles le sont à ceux mesmes qui les ont devant les yeux.

Ainsi vous possedez avec avantage tout ce qu'on pouvoit souhaiter, non seulement pour former les mœurs des jeunes Princes, ce qui est sans comparaison le plus important ; mais encore pour leur polir & leur orner l'esprit, ce que vous faites avec d'autant plus de succès que par une douceur qui vous est propre, vous avez sceu leur rendre le travail aimable, & leur faire trouver du plaisir dans l'estude.

L'experience ne pouvoit estre plus heureuse qu'elle l'a esté jusques icy, puisque ces jeunes Princes, si dignes de leur naissance, la plus auguste du monde, sont avancez dans la connoissance des choses qu'ils doivent sçavoir, bien au-delà de ce qu'on pouvoit attendre, & ils sont desja l'honneur de leur âge, l'esperance de l'Estat, & le desespoir de nos Ennemis.

Celuy de ces jeunes Princes que la Providence a destiné à monter un jour sur le Throne, est un de ces genies superieurs qui ont un empire naturel sur les autres, & qui dans l'ordre mesme de la raison, semblent estre nez pour leur commander.

On peut dire que la nature luy a prodigué tous ses dons, vivacité d'esprit, beauté d'imagination, facilité de memoire, justesse de discernement, & c'est par là qu'il est admiré chaque jour, des Courtisans les plus sages, principalement dans les reparties vives & ingenieuses qu'il fait à toute heure, sur les differens sujets qui se presentent.

Jusqu'où n'ira point un si heureux naturel aidé & soustenu d'une excellente éducation ? Il est desja si au-dessus de son âge, qu'en ne jugeant des choses, que par les choses mesmes, on ne croiroit jamais que les traductions qu'il a faites, fus-

fussent les ouvrages d'un jeune Prince de dix ans ; tant il y a de bon sens, de justesse & de stile.

Quel sujet d'esperance & de joye pour tous ceux qui suivent les Lettres, de voir ce jeune Prince, qui se plaist ainsi à les cultiver luy-mesme, & qui dans un âge si tendre semble desja vouloir partager avec Cesar, la gloire que ce Conquerant s'est acquise par ses escrits.

Vous sçaurez, MONSIEUR, vous servir heureusement d'une si belle inclination, pour luy parler en faveur des Lettres ; pour luy en faire voir l'importance & la necessité, dans la politique ; pour luy dire que c'est en aimant les Lettres qu'un Prince les fait fleurir dans ses Estats ; qu'il y fait naistre de grands hommes, pour tous les grands emplois, & qu'il a tousjours l'avantage de vaincre ses Ennemis par le discours & par la raison ; ce qui n'est pas moins glorieux, & souvent beaucoup plus utile, que de les vaincre par la force & par la valeur.

Vous luy parlerez aussi quelquefois de l'Académie Françoise. Vous luy ferez entendre, qu'encore qu'elle semble n'estre occupée que sur les mots, il faut pour cela qu'elle connoisse distinctement les choses dont les mots sont les signes : Qu'il n'y a que les esprits naturellement grossiers, qui n'ont aucun soin du langage ; Que de tout temps les hommes se sont distinguez les uns des autres par la parole comme ils sont tous distinguez des animaux par la raison ; & qu'enfin l'establissement de cette Compagnie dans le dessein de cultiver la langue, a esté l'un des plus grands soins du plus grand Ministre que la France ait jamais eu ; parce qu'il comprenoit parfaitement combien les choses dépendent souvent des paroles, & des expressions, jusques-là mes-

me que les choses les plus saintes & les plus augustes, perdent beaucoup de la veneration qui leur est deuë, quand elles sont exprimées dans un mauvais langage.

Ce seroit donc un grand avantage pour nostre siecle, au-dessus de tous ceux qui l'ont precedé; si l'Académie Françoise, comme il y a lieu de l'esperer, pouvoit fixer le langage que nous parlons aujourd'huy & l'empescher de vieillir.

Ce seroit avoir servi utilement l'Eglise & l'Estat, si avec le secours d'un Dictionnaire, que le Public verra dans peu de mois, la langue n'estoit plus sujette à changer, & si les grandes actions du Roy, qui pour estre trop grandes, perdent beaucoup de leur éclat par la foiblesse de l'expression, n'en perdoient plus rien dans la suite, par le changement du langage.

Il est vray, que quoy qu'il arrive de nostre langue, la gloire de LOUIS LE GRAND ne perira jamais. Le monde entier en est le depositaire; & les autres Nations ne sçauroient escrire leur propre Histoire, sans parler de ses vertus & de ses conquestes.

On ne peut pas douter que sa derniere campagne ne soit desja escrite dans chacune des langues, de tant d'Armées differentes, qui s'estoient jointes pour le combattre, & qui l'ont veu triompher.

Il n'est pas non plus possible que l'histoire la plus estrangere & la plus ennemie, ne parle avec éloge, je ne dis pas seulement des grands avantages que nous avons remportez, je dis mesme de la perte que nous avons faites: car si les vents ont esté contraires au projet le plus sage, le mieux pensé, le plus digne d'un Roy, Protecteur des Rois; & si quelques-uns de nos Vaisseaux sont

peris

peris faute de trouver un Port, ç'a esté aprés estre sortis glorieusement d'un Combat, où ils devoient estre accablez par le nombre, & aprés l'avoir soustenu avec tant de courage, tant de fermeté, tant de valeur, que la plus insigne victoire meriteroit moins d'estre loüée.

Le prodige de la prise de Namur peut-il aussi manquer d'estre escrit dans toutes ses admirables circonstances? Desja long temps avant que ce grand évenement estonnât le monde, nos Ennemis qui le croyoient impossible, avoient dit tout ce qui se pouvoit dire, pour le faire admirer encore davantage, aprés qu'il seroit arrivé. Ils avoient eux-mesmes publié par tout, que Namur estoit une Place imprenable; ils souhaittoient que la France fust assez temeraire pour en entreprendre le Siege, & quand ils y virent le Roy en personne, ils crurent que ce sage Prince n'agissoit plus avec la mesme sagesse. Ils se réjouirent publiquement d'un si mauvais conseil, qui ne pouvoit avoir, selon eux, qu'un malheureux succez pour nous.

C'estoit le raisonnement d'un Prince, qui passe pour un des plus grands Politiques du monde, aussi bien que de tous les autres Princes qui commandoient sous luy l'Armée ennemie. Et il faut leur rendre justice. Quand ils raisonnoient ainsi sur l'impossibilité de prendre Namur, ils raisonnoient selon les regles. Ils avoient pour eux toutes les apparences, la situation naturelle de la Place, les nouvelles défenses que l'art y avoit ajoustées, une forte garnison au dedans, une puissante Armée au dehors, & encore des secours extraordinaires qu'ils n'avoient point esperez: car il sembloit que les saisons dereglées, & les élemens irritez fussent entrez dans la Ligue. Les

eaux

eaux des pluyes avoient changé les campagnes en marais, & la terre dans la saison des fleurs n'estoit couverte que de frimats. Cependant malgré tant d'obstacles, ce Namur imprenable a esté pris sur son rocher inaccessible & à la veuë d'une armée de cent mille hommes.

Peut-on douter aprés cela que nos Ennemis mesmes ne parlent de cette Conqueste avec tous les sentiments d'admiration qu'elle merite? Et puisqu'ils ont dit tant de fois qu'il estoit impossible de prendre cette Place, il faut bien maintenant qu'ils disent, pour leur propre honneur, qu'elle a esté prise par une Puissance extraordinaire qui tient du prodige, & à laquelle ne peuvent resister ny les hommes ny les élemens.

Mais de toutes les merveilles de ce fameux Siege, la plus grande est sans doute la constance heroïque & inconcevable, avec laquelle le Roy en a soustenu & surmonté tous les travaux. Ce n'estoit pas assez pour luy, de passer les jours à cheval, il veilloit encore une grande partie de la nuit; & aprés avoir commandé à ses principaux Officiers d'aller prendre du repos, luy seul recommençoit tout de nouveau à travailler. Roy, Ministre d'Estat, & General d'Armée tout ensemble, il n'avoit pas un seul moment sans une affaire de la derniere importance; ouvrant luy mesme les Lettres, faisant les responses, donnant tous les ordres, & entrant encore dans tous les détails de l'execution.

Quelle ample matiere a cette agissante vertu qui luy est naturelle, avec laquelle il suffit tellement à tout, que jusqu'à present l'Estat n'a rien encore souffert, par la perte des Ministres! Ils disparoissent, & quittent les plus grandes places, sans laisser aprés eux le moindre vuide,

Tout

Tout se suit, tout se fait comme auparavant, parce que c'est tousjours LOUIS LE GRAND qui gouverne.

Il revient enfin aprés cette heureuse conqueste au milieu de ses Peuples ; il revient faire cesser les craintes & les allarmes où ils estoient d'avoir appris qu'il entroit chaque jour si avant dans les perils, qu'un jeune Prince de son sang avoit esté blessé à ses costez.

A peine fut-il de retour que les Ennemis voulurent profiter de son éloignement, mais ils connurent bien-tost que son armée toute pleine de l'ardeur qu'il luy avoit inspirée estoit une armée invincible.

Peut-on en avoir une preuve plus illustre & plus éclatante que le Combat de Steinkerque? Le temps, le lieu, tout favorisoit les Ennemis, & desja ils nous avoient enlevé quelques pieces de Canon, quand nos soldats indignez de cette perte, courant sur eux l'espée à la main, renverserent toutes leurs défenses, entrerent dans leurs rangs, y porterent l'épouvante & la mort, prirent tout ce qu'ils avoient de Canon, & remporterent enfin une Victoire d'autant plus glorieuse, que les Ennemis avoient creu d'abord l'avoir gagnée.

Tous ces merveilleux succés seront marquez dans l'Histoire, comme les effets naturels de la sage conduite du Roy, & des heroïques vertus par lesquelles il se fait aimer de ses Sujets, d'un amour, qui en combattant pour luy, va tousjours jusqu'à la fureur: mais luy-mesme par un sentiment de pieté & de Religion, en a rapporté toute la gloire à Dieu. Il a voulu que Dieu seul en ait esté loüé, & il n'a pas mesme permis que suivant la coustume, les Compagnies soient al-

lées.

lées le complimenter sur de si grands évenemens. Je dois craindre aprés cela de m'exposer à en dire davantage, & j'adjousteray seulement que plus ce grand Prince fuit la loüange, plus il fait voir qu'il en est digne.

DISCOURS *prononcé le 15. Juin 1693. par Mr. l'Abbé* BIGNON *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr. le Comte* de Bussi.

MESSIEURS,

La premiere grace qu'il vous a plû de me faire vous engage aujourd'huy à m'en accorder une nouvelle. Je sçay que pour me donner la place où je me voy, vous n'avez pas attendu ces longues, ces esclatantes preuves qui sollicitent d'ordinaire vos suffrages, & je me persuade aussi que vous n'attendez pas de moy un de ces Discours, dont l'éloquente reconnoissance doit faire esclater la justice de vostre choix. Comment apporterois-je icy des talens que je viens y chercher? Je ne sçais encore que les admirer, & je ne veux me parer que de cette admiration vive & sincere qui m'a tenu lieu de merite auprés de vous. Me trompay-je, MESSIEURS? N'est-ce pas à l'amour qui m'est naturel pour les Lettres que je dois l'honneur où vous m'appellez? Vous avez sans doute voulu me recompenser de ce titre hereditaire, vous avez fait grace à la personne en faveur du nom. Peut-estre avez-vous apperceu que desja la juste ambition de ne pas degenerer m'engageoit en quelque commerce avec les scien-

ces,

ces, & vous voulez bien ne me pas laiſſer ignorer plus long-temps celle qui donne la vie & la parole à toutes les autres.

Souffrez donc que je conçoive de douces eſperances, que je m'occupe d'agreables idées. C'eſt en ces lieux où je me vois admis que ſe puiſe, pour la perfection des beaux Arts, l'eſprit qui les anime, les treſors qui les enrichiſſent, des lumieres fecondes, des recherches polies, un ſçavoir utile. Deſormais je me verrai aſſis au milieu de cette élite de Sçavans, nouveaux Heros de l'Empire des Lettres, qui font revivre en nos jours ce qu'Athénes & Rome ont eu de plus merveilleux; & qui par l'heureux aſſemblage de tant de genies differemment inſpirez, preſentent à la fois tout ce que nous pourrions envier à d'autres climats, à d'autres ſiecles. Icy ſe forme ce beau concert de Muſes, ſerieuſes, enjoüées; ſeveres, badines; ſçavantes, agreables, où tous les caracteres doivent entrer, où toutes les voix peuvent ſe faire entendre.

Vous le ſçaviez, MESSIEURS, lorſque ſans craindre l'ancienne antipathie des Lettres avec les Armes, avec la Cour, vous allaſtes y choiſir l'illuſtre Académicien à qui j'ay l'honneur de ſucceder. Jamais Sçavant nourri dans le doux repos du Parnaſſe, eut-il plus de gouſt & plus d'érudition? On a mille fois entendu vanter à la Renommée la politeſſe de ſon eſprit, la delicateſſe de ſes penſées, un noble enjoüement, une naïveté fine, un tour touſjours naturel & touſjours nouveau, une certaine Langue qui fait paroiſtre toute autre langue barbare. Pour achever ſon éloge, dois-je adjouſter qu'il a gemi de la gloire qu'il s'eſtoit acquiſe? Et les loüanges que d'autres donneroient à ſes Ouvrages, dois-je les don-

donner à l'Heroïque repentir qu'il en a marqué ? ou pluſtoſt ne puis-je pas eſperer qu'un jour nous admirerons ces travaux qu'un âge plus meur luy conſeilla; & que cette Hiſtoire, digne, s'il ſe peut, de l'auguſte ſujet à qui il conſacroit ſes veilles, luy conſervera dans les ſiecles à venir une reputation auſſi pure, que ſes talens eſtoient ſinguliers?

C'eſt parmi vous, MESSIEURS, qu'il découvrit ces routes qui menent à la ſolide gloire. Et qui peut mieux en inſtruire? La monſtrer aux hommes, l'aſſeurer aux Heros, voilà voſtre partage & le noble employ que vous a deſtiné celuy, qui le premier forma cette celebre Compagnie. Comme il connoiſſoit le prix de l'Immortalité, il en voulut eſtablir de fidelles depoſitaires. Qu'il jouïſſe à jamais de la part qu'il s'eſt ſi legitimement acquiſe dans les honneurs qu'il vous a chargez de rendre à la vertu. De ces meſmes mains dont il jettoit les fondemens de la grandeur de l'Eſtat, il éleva ceux de l'Académie. Depuis ces temps, nous avons veu leurs deſtinées marcher, ſi j'oſe le dire, d'un pas égal, & les beautez de la Langue reſpondre aux proſperitez de la Nation.

Aujourd'huy, MESSIEURS, quel dépoſt vous eſt confié! Que LOUIS multiplie ſes exploits, qu'il étende ſes conqueſtes, c'eſt de vous que la Poſterité exigera le ſincere recit qui luy en eſt deu. Combien de Victoires ſignalées, combien de Paix plus glorieuſes encore que les Victoires! combien d'entrepriſes reſervées à ſa Sageſſe! combien de ſuccez aſſeurez par ſes vertus! Combien de grandeur! combien de bonté! Vous devez, MESSIEURS, raconter toutes ces merveilles. Pour moy, qu'il me ſoit permis de m'arreſter

rester à celle qui me touche de plus prés, à ces graces tousjours soustenuës par de nouvelles graces qu'il prodigue aux Muses; à cette tranquillité inesperée qu'il leur donne. Quand elles se verroient negligées aujourd'huy, seroient-elles en droit de se plaindre ? Tant d'Ennemis, tant de Triomphes, justifieroient assez LOUIS envers elles. Mais quoy? Les titres pompeux de CONQUERANT luy feroient-ils oublier celuy de nostre PROTECTEUR? (car je me haste de partager avec vous un tel honneur.) Pourroit-il oublier un nom qu'il ne dédaigna pas d'heriter d'un de ses Sujets? Sujet veritablement illustre, mais qui tiroit son plus grand esclat de sa fidelle obeïssance aux Loix de son maistre. Non, MESSIEURS, l'Europe entiere liguée contre LOUIS ne peut l'occuper tout entier. Il a des soins encore à donner à la protection des Lettres, & le seul trouble que leur puisse causer la guerre allumée de toutes parts, le seul qu'il ne leur peut épargner, c'est l'embarras de répondre à ses bienfaits.

Mais où me suis-je laissé emporter? Charmé de vostre bonheur, éblouï de vostre gloire; peut-estre trop sensible au plaisir nouveau de me trouver associé à l'un & à l'autre, j'ay presqu'oublié ma foiblesse, & tenté des sujets dignes de toute vostre éloquence. Pardonnez, MESSIEURS, ces premiers transports. Le desordre où me jette l'honneur que vous m'avez fait, est le plus fidelle interprete des sentimens que vos bontez m'inspirent.

DIS-

DISCOURS *prononcé le mesme jour 15. Juin 1693. par Mr.* DE LA BRUYERE, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr. l'Abbé* de la Chambre.

PREFACE *.

CEUX *qui interrogez sur le Discours que je fis à l'Académie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçû, ont dit sechement que j'avois fait des caracteres, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même desirer: car le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse: il ne restoit plus que de sçavoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caracteres dans le Discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouit dés qu'on sçait que l'usage a prevalu qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succede, & de l'Académie Françoise; de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels: or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux caracteres qui louënt, que je la puisse sentir, & avouër ma faute; si chargé de faire quelque*

* Cette Préface ne se trouve point dans l'Edition de Paris Mr. de la Bruyere la composa pour defendre son Discours contre la Critique que quelques personnes en avoient faite, & la mit au devant de ce Discours qu'il ajoûta à la derniere Edition de ses *Caracteres.*

que autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'eſt alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner ; je dis peut-être, puiſque les caracteres, ou du moins les images des choſes & des perſonnes ſont inévitables dans l'oraiſon, que tout Ecrivain eſt Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avoue que j'ai ajoûté à ces tableaux qui étoient de commande, les louanges de chacun des Hommes illuſtres qui compoſent l'Académie Françoiſe, & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour menager leur pudeur que pour éviter les caracteres, je me ſuis abſtenu de toucher à leurs perſonnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ay fait des éloges critiques plus ou moins étendus ſelon que les ſujets qu'ils y ont traitez pouvoient l'exiger. J'ai loüé des Academiciens encore vivans, diſent quelques-uns, il eſt vray, mais je les ay loüez tous, qui d'entr'eux auroit une raiſon de ſe plaindre? C'eſt une conduite toute nouvelle, ajoûtent-ils : & qui n'avoit point encore eu d'exemple : je veux en convenir, & que j'ay pris ſoin de m'écarter des lieux communs & des phraſes proverbiales uſées depuis long-temps pour avoir ſervi à un nombre infini de pareils Diſcours depuis la naiſſance de l'Académie Françoiſe : m'étoit-il donc ſi difficile de faire entrer Rome & Athenes, le Lycée & le Portique dans l'élogé de cette ſçavante Compagnie? Etre au comble de ſes vœux de ſe voir Académicien : proteſter que ce jour où l'on joüit pour la premiere fois d'un ſi rare bonheur, eſt le plus beau de ſa vie : douter ſi cet honneur qu'on vient de recevoir eſt une choſe vraye ou qu'on ait ſongée : eſpérer de puiſer déſormais, à la ſource des plus pures eaux de l'Eloquence Françoiſe : n'avoir accepté, n'avoir déſiré

désiré une telle place que pour profiter des lumiéres de tant de personnes si éclairées: promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. *Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connuës que je n'eusse pû les trouver, les placer & en mériter des applaudissemens?*

Parce donc que j'ai crû que quoi que l'envie & l'injustice publient de l'Academie Françoise, quoi qu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa decadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer, & que dans cette prévention où je suis je n'ay pas esperé que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ay-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pû louër impunement Brutus, Cesar, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient présens, il les a louëz seuls, dans le Senat, souvent en présence de leurs ennemis, toûjours devant une compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en sçauroit avoir l'Académie Françoise: j'ai loüé les Académiciens, je les ay louëz tous, & ce n'a pas été impunément: que me seroit-il arrivé si je les avois blâmez tous?

Je viens d'entendre, *a dit Théobalde*, une grande vilaine Harangue qui m'a fait baailler vingt fois, & qui m'a ennuyé à la mort: *Voilà ce qu'il a dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, lui & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interêts: Ils partirent pour la Cour le lendemain de la*

la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprés de qui ils ont accés, que je leur avois balbutié la veille un Discours où il n'y avoit ni stile, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraye satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnerent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entenduë, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les Caractéres faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus suportable; ils prononcérent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Préface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.

Ils firent plus; violant les loix de l'Académie Françoise, qui défend aux Académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs Confréres, ils lâcherent sur moi deux Auteurs associez à une Gazette; ils les animérent non pas à publier contre moi une Satyre fine & ingenieuse, Ouvrage trop au dessous des uns & des autres,* facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, *mais à me dire de ces injures grossiéres & personnelles, si difficiles à rencontrer, si penibles à prononcer ou à écrire, sur tout à des gens à qui je veux croire*

* Mercure Galant.

qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur reputation.

Et en verité je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le decri universel où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'Impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette médiocrité répanduë sur leurs Ouvrages: s'il s'imprime un Livre de mœurs assez mal digeré pour tomber de soi-même & ne pas exciter leur jalousie, ils le louënt volontiers & plus volontiers encore ils n'en parlent point; mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie, Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est est en proye à une haine implacable qu'ils ont conçûë contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec les signes d'une approbation publique: on ne sçait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarêts, & s'ils en sont crûs, revenir au Pedagogue Chrétien, & à la Cour Sainte: Il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort & d'un stile d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excés du jeu, la chicane, la molesse, l'ordure & l'hypocrisie, où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître, un BOURDALOÜE *en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives ni plus innocentes, il n'importe,* c'est médisance, c'est calomnie. *Voilà depuis quelque temps leur unique ton, celui qu'ils employent contre*

contre les Ouvrages de Mœurs qui réüssissent: ils y prennent tout litteralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ni la Poësie ni la figure, ainsi ils les condamnent, ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace, où n'y en a-t-il point? si ce n'est peut-être dans leurs écrits. BERNIN *n'a pas manié le marbre, ni traité toutes les figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevez tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier: si c'est un cheval, les crins sont tournez d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le jouët du vent, l'œuil est ardent, les nazeaux souflent le feu & la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de* PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter que sans blesser & sans nommer les vicieux on se déclare contre le vice? sont-ce des Chartreux & des Solitaires? sont-ce les Jesuites hommes pieux & éclairez? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbaïes? Tous au contraire lisent ces sortes d'Ouvrages, en particulier & en public à leurs récréations, ils en inspirent la lecture à leurs Pensionnaires, à leurs éleves, ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliothéques; n'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'œconomie du Livre des Caractéres? n'ont-ils pas observé que de seize Chapitres

 qui

qui le composent, il y en a quinze qui s'attachent à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu, qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seiziéme & dernier Chapitre, où l'Athéisme est attaqué & peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte & les plaintes des libertins: qui sont donc ceux qui osent répeter contre un Ouvrage si sérieux & si utile ce continuel refrain, c'est médisance, c'est calomnie, *il faut les nommer, ce sont des Poëtes, mais quels Poëtes? des Auteurs d'Hymnes sacrez ou des Traducteurs de Pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles? Non; mais des faiseurs de Stances & d'Elégies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur une belle gorge, un Madrigal sur une jouissance. Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux, & dans leur attelier.*

Ils sont encore allez plus loin, car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien louëz & si long temps que chacun des autres Académiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue,

gue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature, contre leurs plus irreconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excés d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excitez peut-être par les Théobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semez dans un Ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un Livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoi qu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractéres: & aprés les avoir expliquez à leur maniére, & en avoir crû trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles, qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent déchiffrez, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoi qu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hesiter quelque temps si je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le désir d'être utile à ma patrie par mes écrits, & la

crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité; mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractéres, quelle digue éleverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville & qui bien-tôt va gagner la Cour, dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni Auteur ni complice de ces clefs qui courent, que je n'en ay donné aucune, que mes plus familiers amis sçavent que je les leur ai toutes refusées; que les personnes les plus accréditées de la Cour ont desesperé d'avoir mon secret? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soûtenir que je ne suis pas un malhonête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me representer dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pû moi même les forger telles qu'elles sont, & que je les ai vûës? Etant presque toutes differentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes Remarques? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, & être distribuées de ma main? Aurois je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortaigne & à Belesme, dont les différentes applications sont à la Baillive, à la femme de l'Assesseur, au Président de l'Election, au Prevôt de la Maréchaussée, & au Prevôt de la Collegiate? les noms y sont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon Ouvrage; je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general, puis-

puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province: J'ai peint à la vérité d'aprés nature, mais je n'ay pas toûjours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs; je ne me suis point loüé au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fuſsent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginez; me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ay pris un trait d'un côté & un trait d'un autre, & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les Lecteurs par le caractere, ou comme le disent les mécontens, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavouë & que je condamne autant qu'elles le méritent: J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interprêtes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point, je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toûjours dans la vûë de loüer leur vertu ou leur mérite; j'écris leurs noms en lettres capitales afin qu'on les voye de loin, & que le Lecteur ne coure pas risque de les manquer: Si j'avois voulu mettre de noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une

 signi-

signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux fuyans pour dépaiser ceux qui me lisent, & les degoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenuë dans la composition des Caractéres.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au Chef des mécontens, je ne sçay en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce remerciement à l'Academie Françoise un Discours oratoire qui eût quelque force & quelque étenduë : de zelez Academiciens m'avoient déja frayé ce chemin, mais ils se sont trouvez en petit nombre, & leur zele pour l'honneur & pour la reputation de l'Academie n'a eu que peu d'imitateurs ; je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoi qu'ils sçachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoi que capables de parler long-tems, & de parler bien.

J'ai pensé au contraire, qu'ainsi que nul Artisan n'est agregé à aucune societé, ni n'a ses lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même & avec encore plus de bienseance un homme associé à un Corps qui ne s'est soûtenu & ne peut jamais se soûtenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fist aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer : Il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus regner au Barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expedition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Academie Françoise ; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel,

ni qui pût rendre cette Compagnie plus célébre, que si au sujet des receptions de nouveaux Academiciens, elle sçavoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juste étenduë, faites de main de maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un Discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répanduë, n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnez à la critique qu'on en avoit faite; s'il a sçû franchir Chantilli écueil des mauvais Ouvrages; si l'Academie Françoise à qui j'avois appellé comme au Juge souverain de ces sortes de piéces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives, si elle n'étoit pas en effet composée d'un stile affecté, dur & interrompu, *ni chargée de loüanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Opera, *& dans tant* d'Epîtres Dedicatoires, *il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les tems, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la reputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera necessaire que de certaines gens le desapprouvent, qu'ils y ayent baaillé.*

Car voudroient-ils presentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal réüssi dans le public qu'ils ne l'avoient esperé, qu'ils sçavent que

*deux Libraires ont plaidé * à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavoüer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée: me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit: on sçait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçû à l'Academie Françoise, prié, sollicité, persecuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur resista toûjours avec fermeté: Il leur dit*, qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moi, que la préférence qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une véritable peine; que deux Discours également innocens prononcez dans le même jour devoient être imprimez dans le même tems: *Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai citez avoient fait servir les loüanges qu'il leur avoit plû de lui donner, à un dessein formé de médire de moi, de mon Discours & de mes Caractéres; & il me fit sur cette satyre injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes, qu'ils ont crû faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue fole & décriée pour relever celle de mon Collegue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'ils ne sont* ni

* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

ni courtisans ni dévoüez à la faveur, ni interessez ni adulateurs; qu'au contraire ils sont sincéres, & qu'ils ont dit naivement ce qu'ils pensoient du plan, du stile & des expressions de mon remerciement à l'Academie Françoise; mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple lui a été favorable: qu'importe, ils repliqueront avec constance que le public a son goût, & qu'ils ont le leur: réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout différend: il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits: car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils mes ouvrages tels, qu'ils puissent toûjours partager les Théobaldes & le public.

DISCOURS.

MESSIEURS,

IL seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Académie Françoise, d'avoir leu l'Histoire de son establissement, sans penser d'abord à celuy à qui elle en est redevable, & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire que d'entamer ce tissu de loüanges qu'exigent le devoir & la coustume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la memoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ny d'exprimer par de belles paroles ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le merite de celuy que l'on veut pein-

dre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le regne de LOUIS LE JUSTE, c'est la vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celuy du Prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouster à des faits encore recens & si memorables ? Ouvrez son Testament politique, digerez cet Ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entiere s'y développe, l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, l'on y trouve la source & la vray-semblance de tant & de si grands évenemens qui ont paru sous son administration, l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste, a pû agir seurement & avec succés, & que celuy qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais escrit, ou a deu escrire comme il a fait.

Genie fort & superieur, il a sceu tout le fonds & tout le mystere du Gouvernement, il a connu le beau & le sublime du Ministere, il a respecté l'étranger, menagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance. Il a opposé des alliez à des ennemis, il a veillé aux interests du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens. Une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a esté le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maistre, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses Finances, on ne sçauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, MESSIEURS? Cette ame serieuse & austere, formidable aux ennemis de l'Estat, inexorable aux factieux, plongée dans la negociation, occupée tantost à affoiblir le parti de l'heresie, tantost à déconcerter une Ligue, & tantost à mediter une conqueste, a trouvé le loisir d'estre sçavante, a gousté les belles Lettres, &

& ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoüez à la fortune, qui par le succez de vos affaires particulieres, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques, qui vous donnez pour des genies heureux & pour de bonnes testes, qui dites que vous ne sçavez rien, que vous n'avez jamais leu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroistre ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de vostre fonds. Apprenez que le Cardinal de Richelieu a sceu, qu'il a leu, je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de Lettres, mais qu'il les a aimez, caressez, favorisez, qu'il leur a menagé des privileges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réünis en une Compagnie celebre, qu'il en a fait l'Académie Françoise. Oui, hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les establissemens & sur l'interest, celle-cy est une des pensées de ce grand Ministre, né homme d'Estat, dévoüé à l'Estat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevez, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fust digne de luy, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses meditations & ses veilles.

Il sçavoit quelle est la force & l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole, qui aide la raison & la fait valoir, qui insinuë aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude. Il

n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie, quelle est la necessité de la Grammaire, la base & le fondement des autres Sciences, & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendist avantageuses à la Republique, il falloit dresser le plan d'une Compagnie où la vertu seule fust admise, le merite placé, l'esprit & le sçavoir rassemblez par des suffrages. N'allons pas plus loin ; voila vos principes, MESSIEURS, & vostre regle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappellez en vostre memoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le composoient estoient remarquables chacun par quelques membres mutilez, ou par les cicatrices qui leur estoient restées des fureurs de la persecution, ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette Assemblée generale de toute l'Eglise. Il n'y avoit aucun de vos illustres Predecesseurs qu'on ne s'empressast de voir, qu'on ne montrast dans les places, qu'on ne designast par quelque Ouvrage fameux qui luy avoit fait un grand nom, & qui luy donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée. Tels estoient ces grands Artisans de la parole, ces premiers Maistres de l'éloquence Françoise; tels vous estes, MESSIEURS, qui ne cedez ny en sçavoir, ny en merite, à nul de ceux qui vous ont précedez.

L'un aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par regles & par principes, aussi élegant dans les langues estrangeres, que si elles luy estoient naturelles en quelque idiome qu'il compose, semble tousjours parler celuy de son pays. Il a entrepris, il a fini une penible traduction, que

que le plus bel esprit pourroit avouër, & que le plus pieux personnage devroit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans nostre langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable, pour y substituer le vray-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot, & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bestes, éleve les petits sujets jusqu'au sublime; homme unique dans son genre d'écrire, tousjours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a esté au delà de ses modeles, modele luy-mesme difficile à imiter.

Celuy-cy passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autruy, & se rendre propre tout ce qu'il manie; il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté, & tout le merite de l'invention; ses vers forts & harmonieux, faits de genie, quoy que travaillez avec art, pleins de traits & de poësie, seront leus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris; on y remarque une Critique seure, judicieuse, & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient aprés un homme loüé, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui regne sur la scene, qui s'est emparé de tout le theatre: il ne l'en dépossede pas, il est vray, mais il s'y establit avec luy, le monde s'accoustume à en voir faire la comparaison; quelques-uns ne souffrent pas que

que Corneille, le grand Corneille luy soit preferé, quelques autres qu'il luy soit égalé; ils en appellent à l'autre siecle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premieres années, n'aiment peut-estre dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que diray-je de ce Personnage qui a fait parler si long-temps une envieuse Critique, & qui l'a fait taire, qu'on admire malgré soy, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens; Orateur, Historien, Theologien, Philosophe; d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un deffenseur de la Religion, une lumiere de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la posterité, un Pere de l'Eglise, que n'est-il point? Nommez, MESSIEURS, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucheray-je aussi vostre dernier choix si digne de vous? quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! Je m'en souviens, & aprés ce que vous avez entendu, comment ose-je parler, comment daignez-vous m'entendre? Avoüons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il presche de genie & sans préparation, soit qu'il prononce un Discours estudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: tousjours maistre de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ny tant d'élevation, ny tant de facilité, de delicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit; on doit estre content de soy si l'on emporte ses reflexions, & si l'on en profite: quelle grande acquisition avez-

vous

vous faite en cet homme illustre! à qui m'associez-vous!

Je voudrois, MESSIEURS, moins pressé par le temps & par les bien-séances qui mettent des bornes à ce Discours, pouvoir loüer chacun de ceux qui composent cette Académie par des endroits encore plus marquez & par de plus vives expressions: toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmy les hommes, se trouvent partagez entre vous. Veut-on de diserts Orateurs qui ayent semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui avec une sainte morale ayent employé tous les tours & toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnitez, les temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmy vous: admire-t-on une vaste & profonde litterature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes; une memoire, une methode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siecles, cette doctrine admirable vous la possedez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante Assemblée: si l'on est curieux du don des langues, joint au double talent de sçavoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de verité, des qualitez si rares ne vous manquent pas, & sont réünies en un mesme sujet: si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'experience, qui par le privilege de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse;

se; d'autres qui placent heureusement & avec succez dans les negociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prestent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, aprés les avoir employez aux judiciaires, tousjours avec une égale reputation; tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le sçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps, reservez seulement toute vostre attention pour celuy qui parlera aprés moy: que vous manque-t-il enfin? vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre Oraison, des Poëtes en tout genre de poësies, soit morales, soit chrestiennes, soit heroïques, soit galantes & enjoüées; des imitateurs des anciens, des critiques austeres; des esprits fins, délicats, subtils, ingenieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles; encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'huy me recevoir, aprés qui vous fais-je ce public remerciment? Il ne doit pas neanmoins, cet homme si loüable & si modeste, apprehender que je le loüe, si proche de moy il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre, je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succeder? à un homme qui avoit de la vertu.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les loüanges des illustres morts dont ils remplissent la place, hesitent, partagez entre plusieurs choses qui meritent également qu'on les releve; vous aviez choisi en Mr. l'Abbé de la Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si loüable par le cœur, qui avoit

avoit des mœurs ſi ſages & ſi chreſtiennes, qui eſtoit ſi touché de Religion, ſi attaché à ſes devoirs, qu'une de ſes moindres qualitez eſtoit de bien écrire; de ſolides vertus qu'on voudroit celebrer, font paſſer legerement ſur ſon érudition ou ſur ſon éloquence; on eſtime encore plus ſa vie & ſa conduite que ſes Ouvrages; je préfererois en effet de prononcer le Diſcours funebre de celuy à qui je ſuccede, pluſtoſt que de me borner à un ſimple éloge de ſon eſprit: le merite en luy n'eſtoit pas une choſe acquiſe, mais un patrimoine, un bien hereditaire, ſi du moins il en faut juger par le choix de celuy qui avoit livré ſon cœur, ſa confiance, toute ſa perſonne à cette famille, qui l'avoit renduë comme voſtre alliée, puiſqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée, & qu'il l'avoit miſe avec l'Académie Françoiſe ſous ſa protection.

Je parle du Chancelier Seguier: on s'en ſouvient comme de l'un des plus grands Magiſtrats que la France ait nourri depuis ſes commencemens. Il a laiſſé à douter en quoy il excelloit davantage, ou dans les belles Lettres, ou dans les affaires; il eſt vray du moins, & on en convient, qu'il ſurpaſſoit en l'un & en l'autre tous ceux de ſon temps: homme grave & familier, profond dans les déliberations; quoy que doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne ſe donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves ou contentieux, ce qui eſt plus rare que la ſcience, & peut-eſtre que la probité, je veux dire de la dignité; il ne la devoit point à l'éminence de ſon poſte, au contraire, il l'a annobli; il a eſté grand & accredité ſans miniſtere, & on ne voit pas que ceux qui ont

ont sceu tout réünir en leurs personnes, l'ayent effacé. Vous le perdistes il y a quelques années, ce grand Protecteur, vous jettastes la veuë autour de vous, vous promenastes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient, & qui se trouvoient honorez de vous recevoir: mais le sentiment de vostre perte fut tel, que dans les efforts que vous fistes pour la reparer, vous osastes penser à celuy qui seul pouvoit vous la faire oublier, & la tourner à vostre gloire: avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçûs! N'en soyons pas surpris, c'est son caractere, le mesme, Messieurs, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nostre pour perdre tout d'un coup le sentiment & la memoire des choses dont nous nous sommes veus le plus fortement imprimez! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passez dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roy, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la pieté & la Religion avoient poussées jusqu'aux dernieres espreuves de l'adversité, helas! avoient-ils peri sur la mer, ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le sçavions pas: on s'interrogeoit, on se promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient sur un évenement si lamentable; ce n'estoit plus une affaire publique, mais domestique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres, pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris: & quand ces

Per-

Personnes royales, à qui l'on prenoit tant d'intereſt, euſſent pû échapper à la mer, ou à leur patrie, eſtoit-ce aſſez? Ne falloit-il pas une terre eſtrangere où ils puſſent aborder, un Roy également bon & puiſſant qui puſt, & qui vouluſt les recevoir? Je l'ay veuë cette reception, ſpectacle tendre, s'il en fut jamais! On y verſoit des larmes d'admiration & de joye: ce Prince n'a pas plus de grace lorſqu'à la teſte de ſes Camps & de ſes Armées il foudroye une Ville qui luy reſiſte, ou qu'il diſſipe les troupes ennemies du ſeul bruit de ſon approche.

S'il ſouſtient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'eſt pour nous donner une paix heureuſe; c'eſt pour l'avoir à des conditions qui ſoient juſtes, & qui faſſent honneur à la Nation, qui oſtent pour touſjours à l'ennemi l'eſperance de nous troubler par de nouvelles hoſtilitez. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roy a executé ou par luy-meſme, ou par ſes Capitaines, durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe eſt ébranlée, ils ont un ſujet vaſte, & qui les exercera long-temps; que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne; je ne parle que de ſon cœur, que de la pureté & de la droiture de ſes intentions; elles ſont connuës, elles luy échappent; on le felicite ſur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de ſon Eſtat; que dit-il? qu'il ne peut eſtre content quand tous ne le ſont pas, & qu'il luy eſt impoſſible que tous le ſoient comme il le voudroit. Il ſçait, Messieurs, que la fortune d'un Roy eſt de prendre des Villes, de gagner des Batailles, de reculer ſes frontieres, d'eſtre craint de ſes Ennemis, mais que la gloire du Souverain con-

consiste à estre aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possedent. Provinces éloignées, Provinces voisines ! ce Prince humain & bien-faisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur, c'est là son attitude : il veut voir vos Habitans, vos Bergers danser au son d'une fluste champestre sous les saules & les peupliers, y mesler leurs voix rustiques, & chanter les louanges de celuy qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la serenité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la felicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible, qu'il essuye l'inclemence du ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : Voila son secret, & les veuës qui le font agir ; on les penetre, on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils : je menage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince, qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres : Il ne se décharge pas entierement sur eux du poids de ses affaires, luy-mesme, si je l'ose dire, il est son principal Ministre, tousjours appliqué à nos besoins, il n'y a pour luy ny temps de relasche, ny heures privilegiées : Desja la nuit s'avance, les Gardes sont relevées aux avenuës de son Palais, les Astres brillent au ciel, & font leur course ; toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi ; tandis que ce

Roy retiré dans ſon baluſtre, veille ſeul ſur nous & ſur tout l'Eſtat : tel eſt, MESSIEURS, le Protecteur que vous vous eſtes procuré, celuy de ſes peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illuſtrée par une ſi haute protection : je ne le diſſimule pas, j'ay aſſez eſtimé cette diſtinction pour deſirer de l'avoir dans toute ſa fleur & dans toute ſon integrité, je veux dire de la devoir à voſtre ſeul choix, & j'ay mis voſtre choix à tel prix, que je n'ay pas oſé en bleſſer, pas meſme en effleurer la liberté par une importune ſollicitation : j'avois d'ailleurs une juſte deffiance de moy-meſme, je ſentois de la repugnance à demander d'eſtre preferé à d'autres qui pouvoient eſtre choiſis; j'avois crû entrevoir, MESSIEURS, une choſe que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations ſe tournoient ailleurs, ſur un ſujet digne, ſur un homme rempli de vertus, d'eſprit & de connoiſſances, qui eſtoit tel avant le poſte de confiance qu'il occupe, & qui ſeroit tel encore s'il ne l'occupoit plus; je me ſens touché non de ſa déference, je ſçais celle que je luy dois, mais de l'amitié qu'il m'a teſmoignée, juſques à s'oublier en ma faveur : Un pere mene ſon fils à un ſpectacle, la foule y eſt grande, la porte eſt aſſiegée, il eſt haut & robuſte, il fend la preſſe, & comme il eſt preſt d'entrer, il pouſſe ſon fils devant luy qui ſans cette precaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard : Cette démarche d'avoir ſupplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de vouloir détourner vers moy leurs ſuffrages, qui pouvoient ſi juſtement aller à luy, elle eſt rare, puiſque dans ſes circonſtances elle eſt unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoiſſance envers vous, puiſque vos voix ſeu-

ſeules tousjours libres & arbitraires donnent une place dans l'Académie Françoiſe.

Vous me l'avez accordée, MESSIEURS, & de ſi bonne grace avec un conſentement ſi unanime, que je la dois & la veux tenir de voſtre ſeule magnificence: Il n'y a ny poſte, ny credit, ny richeſſes, ny titres, ny autorité, ny faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ay rien de toutes ces choſes, tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque ſuccez par ſa ſingularité, & dont les fauſſes, je dis les fauſſes & malignes applications pouvoient me nuire auprés des perſonnes moins équitables & moins éclairées que vous, a eſté toute la mediation que j'ay employée & que vous avez receuë, quel moyen de me repentir jamais d'avoir eſcrit !

RE'PONSE *de Mr.* CHARPENTIER, *aux Diſcours prononcez par Mr. l'Abbé* Bignon, *& Mr.* de la Bruyere, *le jour de leur reception.*

MONSIEUR*,

QUOY que nos applaudiſſemens vous puiſſent faire connoiſtre combien nous avons eſté touchez de voſtre éloquence, je doute qu'ils ſoient ſuffiſans pour vous découvrir tout ce que nous penſons du bonheur de l'Académie, quand elle s'allie à un Nom auſſi célébre que le voſtre, & qu'elle entre en partage des grandes & glorieuſes eſ-

* Monſieur l'Abbé Bignon.

esperances où le merite doit vous élever. Nous vivons dans un siecle où il n'est pas permis à une Vertu extraordinaire de demeurer dans une fortune mediocre ; Ce ne sera pas inutilement que vous posséderez toute la Science qu'un homme puisse acquerir, sans en estre redevable à une vieillesse precipitée par les travaux assidus, & par les longues veilles. L'élevation & la facilité de vostre genie vous ont donné liberalement ce que les autres achetent aux dépens de leur repos & de leur santé. Mais que dis-je, MONSIEUR, de vostre genie, c'est celuy de toute vostre Maison d'aimer les belles Lettres, & d'y exceller. Vostre Illustre Pere, aprés avoir esté long-temps l'Oracle du Parlement, est aujourd'huy l'un des Oracles du Sanctuaire du Prince, digne Fils & digne Successeur de Monsieur Bignon vostre ayeul. Il faudroit estre tout-à-fait étranger dans la litterature, pour ne pas connoistre le grand JEROSME BIGNON, ce célébre Avocat Général au Parlement de Paris, si fameux par sa Sagesse, par son integrité, & par sa profonde Erudition. Ce fut dans un âge à peu prés pareil au vostre, qu'il publia ses excellentes Notes sur les Formules de Marculfe, que tous les Sçavans de l'Europe leurent avec admiration. Il n'avoit que dix neuf ans lorsqu'il presenta au Roy Henry IV. son Traité de l'Excellence des Rois & du Royaume de France : & ce sage Monarque qui receut son present avec de grandes marques d'estime, luy commanda de voir Monseigneur le Dauphin, qui depuis a esté LOUIS XIII. jugeant que les entretiens d'un jeune homme qui estoit desja si éclairé, ne pouvoient estre que tres-utiles au Prince que Dieu destinoit à la premiere Couronne de l'Univers.

Toute sa vie a dignement répondu à ces grands commencemens. Il ne luy falloit pas un moindre Theatre que le Parlement de Paris, pour mettre en évidence les merveilleux talens dont le Ciel l'avoit pourveu. Il succeda en la Charge d'Avocat Général à Mr. Servin, qui s'y estoit acquis un grand nom. Ce qui arriva en cette rencontre, fit bien voir en quelle consideration Mr. Bignon estoit alors. MESSIEURS du Clergé tenoient leur Assemblée à Paris, & ils pretendoient qu'un des Avocats Généraux devoit estre tousjours Ecclesiastique, pour avoir soin des interests de l'Eglise dans une Place si importante. Ils avoient à ce dessein preparé une Requeste pour presenter à Sa Majesté ; mais ayant sceu que Mr. Bignon avoit esté pourveu de la Charge, ils n'en voulurent plus parler ; pleinement persuadez de sa probité & de son zele pour les droits de l'Eglise, dont il avoit donné tant de tesmoignages durant les cinq années qu'il avoit esté Avocat Général au Grand Conseil. On a remarqué encore qu'il fut receu dans cette autre Charge avec une circonstance tout-à-fait honorable. Sa Doctrine & son Eloquence qui avoient merveilleusement éclaté lors qu'il avoit suivi le Barreau, & plaidé pour les particuliers, furent cause que Messieurs du Grand Conseil le receurent sans examen ; privilege que les Compagnies superieures accordent tres-rarement, & jamais qu'à des personnes tres-distinguées. L'éminence de sa nouvelle Dignité sembloit avoir augmenté ses forces. Que de penetration dans les affaires ; Que de justice dans ses decisions ; Que d'application à tous ses devoirs ! Peut-on donner assez de louanges à un homme qui a bien voulu pour faire du bien aux autres, se devouer

tout

tout entier à un employ si laborieux, tandis qu'il pouvoit jouïr en repos de sa propre vertu, qui est asseurément l'estat le plus proche de la suprême felicité. Et de vray, MESSIEURS, quel homme a jamais eu plus de sujet que luy de souhaiter de se posseder en paix ? Son esprit estoit éclairé des lumieres de toutes les Sciences ; il avoit leu tous les beaux Auteurs de l'une & de l'autre Langue ; il n'y a point de parties de Mathematiques où il ne fust tres-profond ; il estoit mesme entré dans tous les secrets de la Physique, au de-là de ce qu'on pourroit se l'imaginer. Un de nos plus célébres Jurisconsultes *, & que la voix publique met parmi nos Scævoles & nos Papiniens, m'a dit qu'il avoit esté present à la premiere visite que Mr. Descartes, ce fameux Auteur d'une nouvelle secte de Philosophie, rendit à Mr. Bignon. L'entreveuë des hommes extraordinaires est tousjours accompagnée de circonstances memorables. Il m'a raconté que Mr. Bignon l'ayant receu avec beaucoup de civilité & d'estime, ils entrerent en conversation sur ce nouveau systême de Mr. Descartes, qu'il appelloit luy-mesme *son Roman de la Nature*. Il fut estonné que Mr. Bignon au milieu de ses affaires eust leu ses Ecrits avec tant d'attention ; mais quand il vit qu'il avoit penetré toutes les subtilitez de sa Géometrie, qu'il jugeoit luy-mesme la partie de ses Ouvrages la plus difficile, il ne put dissimuler sa surprise, & avoua qu'il n'auroit jamais crû que personne eust pû si bien comprendre ses pensées, & s'en expliquer avec tant de netteté. Aprés cela, il est inutile de parler de la vaste connoissance qu'il avoit de l'Histoire ancienne, tant Profane qu'Ecclesiastique ; de celle

* Mr. Isali.

de nos derniers temps; des interests des Princes, de leurs Génealogies, de leurs Confederations; des mœurs des Peuples, & de leur Jurisprudence; car s'il sçavoit tant de choses, qu'il auroit pû se dispenser d'apprendre, avec combien plus de soin s'estoit-il appliqué à celles qu'il estoit obligé de sçavoir; c'est pourquoi il n'avoit pas son pareil quand il falloit traitter à fonds des matieres de la Religion, des immunitez de l'Eglise, des prerogatives de la Couronne, resoudre les difficultez du Droit Civil & Canonique, concilier les differentes dispositions de nos Coustumes, & ramener toutes les questions aux premiers principes d'équité, qui sont les fondemens de toutes les Loix. C'est en ces occasions qu'il se faisoit un plaisir de répandre les tresors de sa science; & que l'on pouvoit dire de luy selon l'expression de l'Ecriture, * *Qu'il n'avoit point travaillé pour luy seul; mais pour tous ceux qui recherchent la Verité.* Il n'y a jamais eu deux opinions sur son sujet, & le Grand Cardinal de Richelieu, dont le tesmoignage ne peut estre allegué dans cette Compagnie qu'avec veneration, & s'il faut ainsi parler, avec une espece de pieté, disoit, qu'il n'avoit connu que trois Hommes d'un sçavoir exquis, & d'une érudition surprenante, & il mettoit Mr. Bignon dans ce Noble Triumvirat. Avec tant d'admirables qualitez, il en possedoit encore une incomparablement plus rare; c'estoit une profonde Modestie, qui luy donnoit des sentimens de soy-mesme, assez semblables à ceux du Divin Socrate, qui aprés avoir esté declaré par l'Oracle d'Apollon le plus sçavant de tous les hommes, faisoit profession

* Vide quoniam non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus Veritatem. *Eccli. c. 24 v. 47.*

feſſion publique de ne rien ſçavoir ; & c'eſt à peu prés dans ces meſmes termes que Mr. Bignon s'eſtoit expliqué dans une Lettre qu'il écrivit à Mr. de Marca, pour lors Archeveſque de Thoulouſe, & qui ſe trouve imprimée dans les Prolegomenes de la ſeconde édition de Marculfe. *Mais*, dit-il, *Monſieur*, *pour me renfermer dans le neant de mon ignorance*, *je vous diray*, & le reſte. Tant il eſt vray que les ames du premier ordre ſont les moins enfiées de leur merite, parce qu'elles ſe forment tousjours une idée de perfection où elles ſe défient de pouvoir jamais parvenir. Mais que puis-je adjouſter, MESSIEURS, dans voſtre eſprit, à la reputation de ce grand Homme ? Il ne vous deviendra pas plus eſtimable par mon Diſcours, il me ſemble ſeulement qu'il vous doit devenir plus cher, & que quelques rayons de ſa gloire vont rejaillir ſur cette Compagnie, au moment que ſon petit-Fils y vient prendre place. Il euſt eſté à ſouhaitter, MONSIEUR, que vous y fuſſiez venu pluſtoſt, afin que nous euſſions pû profiter de vos Lumieres, en composant LE DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇOISE, qui vient d'eſtre achevé. C'eſt un Treſor ineſtimable pour les Eſtrangers & pour la France meſme. C'eſt l'Ouvrage cheri de l'Académie, s'il n'eſt point pluſtoſt vray de dire, que c'eſt l'Ouvrage de la Liberalité, de la Magnificence, & de la Protection toute-puiſſante que LOUIS LE GRAND, a accordée à cette Compagnie, qui a eu beſoin de tous ces ſecours pour conduire à ſa perfection une entrepriſe ſi difficile. SA MAJESTE' l'a bien voulu penſer comme nous, puiſqu'Elle ne s'eſt point laſſée de nos retardements, & qu'Elle ne les a point imputez à noſtre negligence.

Veritablement, il nous seroit tres-desavantageux si l'on comparoit la rapidité des conquestes de ce Monarque, à la lenteur de ce travail. LOUIS LE GRAND a conquis plus de Villes en sept ou huit ans, que nous n'avons expliqué de mots en cinquante. Nous reprochera-t-on de n'avoir pû le suivre? Nous estoit-il permis de l'imiter? On a dit d'un ancien Orateur qu'il avoit esté plus long-temps à composer le Discours qu'il fit pour exhorter les Grecs à entreprendre la guerre contre le Roy de Perse, qu'Alexandre n'en avoit employé à conquerir les Estats de ce Prince, qui occupoient la meilleure partie de l'Asie. Les alleures des Heros & celles des autres hommes ne se ressemblent point. Les Heros passent, foudroyent, ravagent; ils volent plustost qu'ils ne marchent. Le commun des hommes vont pied à pied, c'est assez pour eux qu'ils arrivent au but où ils s'estoient proposez d'aller. Nous y voicy arrivez, MESSIEURS, malgré les malins augures de nos envieux, & c'est sous l'incomparable regne de LOUIS LE GRAND, que la Langue Françoise si long-temps & si faussement accusée d'estre inconstante & douteuse, va devenir fixe & asseurée. Ce Dictionnaire qui va paroistre en public en est un Portrait fidelle, qui en conservera éternellement la beauté, & qui l'empeschera de changer & de perir. Il y a une certaine fatalité qui joint ordinairement ensemble l'excellence des Armes & celle des Lettres, & qui fait que la Langue des Peuples est dans sa plus haute splendeur sous les regnes de leurs plus grands Rois. La Langue Grecque a esté dans son plus vif éclat sous l'Empire d'Alexandre; la Latine sous la Monarchie d'Auguste; cela ne nous doit-il pas faire conjecturer que la Langue Françoise est

est parvenuë aujourd'huy au dernier degré de sa perfection, sous le regne de LOUIS LE GRAND, qui est l'Alexandre & l'Auguste de la France. Mais, MESSIEURS, cette conjecture ne devient-elle pas une verité, quand on considere les precieux Ouvrages en tout genre de Litterature qui partent tous les jours de vos mains; tant de Traitez de Morale, de Politique, de Philologie; tant de Poëmes ingenieux, tant de sublimes Panegyriques, où l'Eloquence étalle toutes ses richesses? L'agreable Satyre, MONSIEUR *, que vous avez publiée depuis quelques années sur les mœurs de nostre siecle, est aussi un tesmoignage évident de l'excellence de nostre Langue. Vous nous donnez d'abord la traduction d'un Auteur célébre, qui nous a tracé une fidelle Image des vices & des vertus de l'Homme. Le style de vostre version est noble, facile, coulant, & répond bien aux graces de l'Auteur, que l'élegance de son Discours avoit fait surnommer le divin Parleur. On ne peut pas s'empescher, MONSIEUR, de vous admirer l'un & l'autre, luy pour avoir si bien represénté les inclinations de la nature humaine, quoy qu'il ne soit pas l'Inventeur de cette maniere de peindre, dont il avoit trouvé un fameux essay dans le second livre de la Rhetorique d'Aristote; Vous, MONSIEUR, pour avoir manié le mesme sujet d'une façon toute nouvelle, & pour avoir exprimé des Caracteres qui ne sont point imitez des siens. Il a traité la chose d'un air plus Philosophique; il n'a envisagé que l'Universel, vous estes plus descendu dans le particulier. Vous avez fait vos portraits d'aprés Nature; luy n'a fait les siens que sur une idée gé-

* Monsieur de la Bruyere.

générale. Vos Portraits ressemblent à de certaines personnes, & souvent on les devine; les siens ne ressemblent qu'à l'Homme. Cela est cause que ses Portraits ressembleront tousjours, mais il est à craindre que les vostres ne perdent quelque chose de ce vif & de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer avec ceux sur qui vous les avez tirez. Cependant, MONSIEUR, il vous sera tousjours glorieux d'avoir attrapé si parfaitement les graces de vostre modele, que vous laissiez à douter si vous ne l'avez point surpassé. C'est ainsi qu'il falloit examiner la question qui s'est émeuë depuis peu touchant les Anciens & les Modernes. Loin d'affecter une preference ambitieuse en faveur des Auteurs de nostre siecle, il falloit se contenter de les comparer avec les Auteurs des siecles passez, suivant les regles d'une Critique desinteressée, & appuyée de toutes les qualitez necessaires pour y réüssir; je veux dire d'une érudition profonde, d'une parfaite connoissance des Langues des Anciens, de leur histoire, de leur politique, de leurs mœurs, & de leur goust. Ainsi, au lieu de s'amuser à chercher dans leurs plus fameux Poëtes, & dans leurs plus célébres Orateurs, des deffauts qui n'y sont point, il falloit chercher la perfection où elle se rencontre parmy les nostres, & en faire la comparaison; & peut-estre auroit-on trouvé que les Anciens ne nous laissent pas si loin derriere eux, que quelques-uns se l'imaginent. Car sans parler de mille inventions admirables qui ont esté descouvertes depuis deux cens ans, & qui ont échappé à la curiosité des Anciens: A ne considerer que les choses qui nous environnent dans ce moment mesme, & qui nous frappent les yeux; est-ce que

que ce magnifique baſtiment du Louvre n'eſt pas auſſi beau que leurs plus ſuperbes baſtimens ? Eſt-ce que l'on n'entend pas preſentement l'Art militaire auſſi bien qu'eux ? Eſt-ce que les Sieges de Luxembourg, de Mons & de Namur, ne ſont pas auſſi remarquables que ceux de Tyr, de Sagunte, ou de Carthage ? Pourquoy n'y auroit-il que l'Eloquence & que l'Art de bien eſcrire où nous ſerions leurs inferieurs ? C'eſt peut-eſtre parce que nous parlons une autre Langue que la leur ? Mais cette objection n'eſt gueres à craindre, aprés que nous avons prouvé ailleurs *, non ſeulement par raiſonnement, mais par exemple, que noſtre Langue peut donner aux Ouvrages de l'Eſprit autant de force & de delicateſſe que celle des Grecs ou des Romains. C'eſt donc parce que nous concevons quelquefois les choſes d'une autre maniere qu'eux, & que nous ne ſuivons pas ſervilement toutes les routes qu'ils nous ont tracées ; mais cette objection eſt encore moins raiſonnable, & jette quelque ſoupçon d'ignorance ſur ceux qui s'en ſervent, puiſque les Maiſtres meſmes de l'Eloquence ont enſeigné que la perfection de cet Art n'eſt pas uniforme. *Y a-t-il rien de ſi different*, diſoit Ciceron †, *que Demoſthene, Lyſias, Hyperide, Eſchine ? Pourrez-vous vous attacher à l'un pluſtoſt qu'aux autres, puiſqu'ils ſont tous éloquens ? Pourrez-vous vous attacher à tous, puiſqu'ils ſont ſi diſſemblables ? O merveille de cet Art*, s'écrie-t-il, *où deux perſonnes peuvent eſtre dans le ſouverain degré de perfection ſans ſe reſſembler.* S'il eſt donc vray,

* Dans le Livre intitulé *Deffenſe de la Langue Françoiſe pour l'inſcription de l'Arc de Triomphe.* Et dans les deux volumes *de l'Excellence de la Langue Françoiſe.* † Cicero Bruto.

MESSIEURS, que le but de l'Eloquence soit de persuader, de plaire, d'enlever l'esprit par le Discours ; & s'il est vray encore, comme on l'experimente tous les jours, que nos Orateurs font la mesme chose, il est inutile de revoquer en doute s'ils sont éloquens, & plus inutile encore de disputer, s'ils le sont plus ou moins que les Anciens. J'aimerois autant demander, si la Mer est aussi salée aujourd'huy que du temps de la Republique Romaine. Si le Soleil est aussi lumineux, si les Astres sont aussi brillans. Aprés quoy il faudra mettre en question, si les ressorts qui servent au mouvement des Globes celestes ne se sont point usez avec le temps, & si la machine du monde ne menace point ruine. Il n'y a rien de nouveau sous le Soleil. Les Siecles se suivent & se ressemblent. Il y a eu dans l'Antiquité des Siecles steriles en grands Personnages. Avant la guerre de Troye, la Grece estoit à demy barbare. Depuis Homere, le bel esprit y est entré, & y a regné long-temps ; il est passé delà en Italie, & s'y est conservé jusqu'à la ruine de l'Empire Romain. Aprés cela, il y a eu des Siecles d'aneantissement ; point de Sciences, point de beaux Arts ; ce n'a esté que confusion & que tenebres. Les vertus en un autre temps ont repris le dessus, tout ce qui a donné de l'esclat à l'Antiquité Illustre, s'est reproduit parmy nous par une Resurrection miraculeuse. L'esprit humain s'est réveillé de ce profond sommeil avec de nouvelles forces ; il a eu honte de son assoupissement ; il a esté chercher dans les bons Siecles des matieres dignes de son imitation ; il les a trouvées ; il en a senti la beauté, & a souvent esté plus loin que ce qu'il vouloit suivre. Il arrivera peut-estre une autre revolution, où nous

retom-

retomberons dans nostre premier neant; où toutes les beautez qui nous charment s'évanouïront, où toutes les clartez qui nous environnent s'esteindront, & cette succession de lumiere & d'obscurité, image en grand de ce que la vicissitude du jour & de la nuit est en petit, durera peut-estre autant que le monde. Quoy qu'il en soit (car qui peut penetrer dans les abysmes de la Providence divine ?) tandis que les belles Lettres fleurissent en France avec tant d'esclat; qu'elles sont cultivées avec tant de succez; qu'elles sont aimées des Peuples, honorées des favorables regards du Prince, mocquons-nous de ce vain dégoust des adorateurs de l'Antiquité, qui ne sont point encore contens de nostre Siecle, & qui luy preferent tousjours des Siecles évanouïs. D'ailleurs, soyons tousjours en garde contre l'injustice d'une préoccupation contraire, qui tend à payer de mespris ces fameux Anciens qui nous ont laissé dans leurs Ouvrages une idée de perfection accomplie, & qui ont eu jusqu'icy tant d'admirateurs, que c'est en quelque façon se revolter contre le genre humain, que de se revolter contre l'autorité qu'ils ont acquise à si juste titre. C'est en gardant ce temperament entre les uns & les autres, qu'on peut mettre en parallele les Anciens, & les Modernes, & que ce qui auroit pû dégenerer en contestations odieuses & pleines d'aigreur, se peut tourner en Dissertations agreables, utiles, & mesme necessaires. Car enfin MESSIEURS, il nous importe de connoistre par la comparaison avec les temps les plus heureux, quelle est la beauté du Siecle de LOUIS LE GRAND; de ce Siecle où nous voyons par tout de la grandeur, de la noblesse, de la vertu, un air de superiorité heroïque. Mais la marque la plus précise de

noſtre felicité, c'eſt l'avantage que nous avons de poſſeder ce grand Monarque, & de vivre ſous ſon regne. Il eſt preſentement à la teſte de ſes armées, pour aſſeurer le repos de la France, & achever d'enchaiſner le demon qui s'oppoſe à la Paix de l'Univers; qui pourra reſiſter à la Juſtice de ſes Armes? Desja la Victoire ſe declare pour luy. L'Allemagne tremblante, reconnoiſt la main qui l'a tant de fois foudroyée. La priſe de Heidelberg n'eſt que le prelude de ſes Conqueſtes. Commencez donc de bonne heure, MESSIEURS, à cueillir les Lauriers dont vous luy devez faire des Couronnes. Faites un amas de ce qu'il y a de precieux pour honorer la vertu d'un Heros. N'eſpargnez rien dans un ſi juſte devoir; que n'attend-on point de la varieté & de la magnificence de vos Concerts, quand vous entonnerez les Cantiques de ſon Triomphe?

DISCOURS *prononcé le 25. Aouſt 1693. par Mr.* DE LA LOUBERE, *lorſqu'il fut reçu à la place de feu Mr. l'Abbé* Tallemant *l'aiſné.*

MESSIEURS,

L'ESPERANCE d'eſtre écouté favorablement, dont il eſt naturel de ſe flatter, quand on remercie, ne me raſſeure point aujourd'huy. Je ſçay que je parle dans le Sanctuaire de l'Eloquence, & que je dois y remplacer un homme d'eſprit & d'érudition, qui aimoit l'eſtude des langues, qui en ſçavoit pluſieurs, & qui s'eſtoit longtemps appliqué à l'élegance de la noſtre.

Cependant je n'ay que des expreſſions ſimples pour

pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait. Elles demeureront également au-dessous de ma reconnoissance, & de l'idée que j'ay de l'Académie Françoise, illustre par son origine, par elle-mesme, & plus encore par l'auguste protection du Roy.

L'éloquence, que vous vous estes proposée pour vostre objet principal, a esté dans tous les temps le charme & l'admiration des hommes. Mais je ne toucheray point à une matiere si riche, & qui perd son éclat en des mains moins habiles que les vostres. Il est aussi difficile de la connoistre, qu'il est rare de la posseder : Il n'appartient qu'aux genies les plus sublimes de bien dire ce qu'elle est : de définir ce goust délicat & sûr, qui fait que nostre esprit est touché des ornemens & de l'élegance, mais qu'il ne se nourrit que d'une substance vraye & solide, & ne se laisse jamais surprendre par un son harmonieux de vaines paroles : de prescrire les bornes au de-là desquelles le feu de l'imagination n'a que de fausses lu-urs ; & en un mot de nous apprendre quel privilege portent avec eux les Ouvrages, que le temps n'ose détruire.

L'Académie Françoise n'a pû se proposer un moindre but : toutes vos veilles, MESSIEURS, sont deuës à l'Immortalité. De quelle ambition plus noble & plus juste peut se flatter un homme de Lettres, dont les talens font honneur à son siecle, & sont utiles à sa patrie, que de celle de faire vivre ses pensées & ses sentimens long-temps aprés luy, à l'envi de ces hommes celebres de l'antiquité, dont les écrits n'ont peu estre emportez par le torrent des années ?

Ils nous instruisent, ces grands hommes, ils nous conseillent, ils nous plaisent, lors mesme

qu'ils ne sont plus. Ils se mettent en possession de toute nostre estime, de toute nostre créance. Nous nous imaginons les voir & les entendre. Ils nous racontent leur histoire, leur religion, leurs mœurs, leur politique, leurs estudes. Nous voyons jusques dans leurs Poësies, leurs opinions, & leurs affaires, aussi bien que leurs plaisirs. Les richesses qu'ils nous ont laissées sont immenses: les Graces vivent & parlent dans leur stile.

L'art qui a produit ces chef-d'œuvres precieux, est vostre art: vous en possedez, MESSIEURS, tous les secrets; & la plusspart de vous en ont donné des preuves publiques, que l'antiquité la plus sçavante & la plus polie auroit avouées, & que la posterité la plus reculée fera gloire d'imiter.

C'est à vous à donner les regles de cet art sublime suivant vos anciens projets; & toute la France impatiente vous les demande. Mais les plus justes proportions de l'Architecture, ses colomnes, ny ses voutes ne sçauroient empescher la chûte d'un édifice, dont les fondements sont mal posez: & les leçons qui forment les Orateurs & les Poëtes, seroient inutiles, si elles n'estoient preparées par celle de la Grammaire.

Sa simplicité apparente cache beaucoup de capacité & de profondeur. La seule explication des mots, qui n'en est qu'une partie, est une entreprise presque sans bornes. De combien de Langues mortes ou vivantes ne demande-t-elle pas la connoissance? Quel goust exquis ne faut-il pas, pour sentir les graces & le pouvoir qu'un mot acquiert dans les differentes manieres de le placer? Et ce goust si rare de quelle attention sur le bon usage, de combien de lecture, de combien de compositions n'est-il pas le prix? de combien de tra-

traductions ? car en traduisant nous enrichissons nostre langue de belles expressions, que les ouvrages que nous traduisons nous fournissent, & qui peuvent aisément perdre l'air étranger.

Representons-nous les soins d'un Jardinier habile & laborieux. Il arrache les plantes inutiles ; il conserve les bonnes, & les distribuë selon leur nature en des terroirs bas ou élevez : celles qu'il n'a pas, il les fait venir d'ailleurs : il ente les arbres, dont le fruit auroit naturellement un goust sauvage. C'est, MESSIEURS, une image imparfaite du grand & penible ouvrage que vous finissez.

Il est aisé de croire qu'une Compagnie moins éclairée que l'Académie Françoise, & moins asseurée de sa gloire, auroit rejetté une occupation beaucoup plus laborieuse qu'éclatante : mais vous sçaviez que la Grammaire est necessaire à tout le monde, que personne ne la neglige impunément, qu'une partie de l'opinion qu'on prend de nous, dépend de nostre langage, & que la connoissance exacte du fonds de la langue fournit à la Rhetorique & à la Poëtique les expressions propres, qui sont essentielles à la beauté des Vers & de la Prose. De quoy serviroit une adresse singuliere à faire des Guirlandes, si l'on manquoit de fleurs, ou si l'on ne sçavoit faire le choix des plus belles ?

Mais j'oublie, MESSIEURS, que ce n'est pas à moy à relever l'utilité & la dignité de vos occupations ? Que ne puis-je faire parler les Nations qui ont le plus aimé la gloire, chez qui l'Eloquence & la Poësie faisoient l'ambition des plus habiles, & la Grammaire l'estude de tous ? Cesar mesme & Charlemagne n'ont-ils pas écrit de la Grammaire ? N'ont-ils pas eu l'ambition d'estre

aussi

aussi grands Orateurs, que grands Capitaines? En le Cardinal de Richelieu, quelle passion n'a-t-il pas tousjours tesmoignée pour l'éloquence, & pour tout ce qui appartient à l'éloquence?

Parmy les soins les plus vifs, & les succez les plus éclatans d'un Ministere, dont la réputation croistra tousjours, ce grand homme crut ne travailler qu'imparfaitement pour la gloire de cette puissante Monarchie, si par l'establissement de l'Académie Françoise, il n'asseuroit pour jamais la beauté de nostre langue. Il sçavoit qu'un certain degré d'élegance marque dans une nation une superiorité de genie, que les Etrangers reverent, & par où les vaincus mesmes ont captivé souvent leurs fiers Vainqueurs.

Il sçavoit qu'une Langue qui plaist, s'insinuë aisément chez les Etrangers; & que les Nations estant plus separées l'une de l'autre par la diversité des Langues, que par les plus grands fleuves & par les plus hautes montagnes, c'est estendre en quelque maniere sa nation, qu'estendre sa Langue: Que si ce n'est faire des Conquestes, c'est peut-estre les preparer; comme c'est affermir & naturaliser ses nouveaux sujets. Mais comment nostre Nation de tout temps plus glorieuse par les choses qu'elle a executées, que par celles qu'elle a écrites, pouvoit-elle acquerir la vraye éloquence, & porter la Langue Françoise à toute la perfection dont elle est capable, s'il n'y avoit un Corps tousjours subsistant, composé de personnes choisies, qui nous donnassent non seulement de bons preceptes, mais encore de bons modelles?

Dois-je dire de quel succez ces veuës ont esté desja suivies? personne ne l'ignore, Messieurs, le bruit en est répandu par tout où les belles Let-

tres

tres sont estimées. La naissance de l'Académie Françoise fit naistre d'abord dans les meilleurs esprits du Royaume le zele de leur Langue naturelle. On écrivit moins en Latin: les sciences les plus relevées devinrent Françoises; les excellens Ecrivains de l'antiquité, & les meilleurs Auteurs étrangers commencerent à parler éloquemment en François.

Ces avantages achevoient de faire oublier à cette Compagnie les traverses, parmy lesquelles elle estoit née, & qui sont inévitables aux establissemens les plus utiles, lorsqu'ils ont de l'éclat: ils la rendoient tous les jours plus florissante, quand la mort trop prompte du Cardinal de Richelieu luy fit envisager de prés sa ruine entiere. Dans cet ébranlement dangereux, je la voy, MESSIEURS, qui cherche un appuy, & qui le trouve heureusement dans son propre sein. Ce fût le celebre Chancelier Seguier l'un de ses enfans, qui estant d'ailleurs la parole vivante, par laquelle l'autorité Royale s'expliquoit alors, sembloit avoir un droit naturel de recueillir, & de proteger les Maistres de l'art de parler.

Mais un plus grand Protecteur estoit dû enfin à l'Académie Françoise. Il merite plus que personne cette loüange qui semble vous estre plus propre que toutes les autres, je veux dire, celle de bien parler: & personne n'a plus d'interest que luy à proteger non seulement l'éloquence, puisqu'elle luy est si naturelle, mais encore tous les autres Arts, qu'on employe à conserver la memoire des grands hommes.

C'est sous ces yeux, c'est dans ce Palais auguste que vostre application s'est redoublée. En mesme temps l'émulation s'est reveillée jusqu'aux extremitez du Royaume: les Académies

se

se sont multipliées dans les Provinces, & la Langue Françoise est aujourd'huy en un si haut lustre, qu'on se fait honneur de la parler dans la plusspart des Cours de l'Europe, & que nos Livres sont avidement recherchez, mesme parmy les Nations les plus jalouses, & les plus ennemies de la nostre.

Tels sont les progrez que nostre Langue doit desja à l'establissement de cette illustre Compagnie, & que cette Compagnie elle-mesme fait gloire de devoir principalement à la protection du Roy. C'est au Roy, MESSIEURS, que vous rapportez toutes les loüanges qu'on vous donne. Eh! à quoy ne m'engageroient point aujourd'hui ses vertus heroïques, ses actions immortelles, & l'attention que vous me donnez, si j'avois assez de force pour suivre en cela & vostre zele & le mien? Mais soit que je regarde ce grand Prince portant au dehors & de toutes parts la terreur de ses Armes contre une Ligue formidable, soustenant seul les droits des Rois, & ceux des Autels: soit que je le regarde au dedans gouvernant un grand Royaume, comme une seule famille, aimant ses Sujets autant qu'il en est aimé: soit que je le considere en luy-mesme, juste, pieux, genereux, moderé, tousjours prest à cesser de vaincre & de conquerir, pour embrasser une paix équitable, tousjours plus grand que sa fortune; je le perds bien-tost de veuë, mes foibles regards ne le peuvent suivre. Loüeray-je en luy le Roy, le Capitaine, l'honneste homme, l'homme religieux, ou ce tout ensemble qui fait le grand homme? Tesmoin du bruit de son nom jusqu'à l'autre extremité de la terre, diray-je la haute opinion que les Nations les plus éloignées, comme les plus proches, ont de sa puissance & de

de ſes vertus? Je ſens, MESSIEURS, je ſens combien mon ambition ſeroit flattée d'une ſi belle entrepriſe, mais je ſens auſſi combien ma foibleſſe s'en trouveroit accablée. A peine toute voſtre éloquence y ſuffira-t-elle.

RE'PONSE *de Mr. l'Abbé de* DANGEAU, *au Diſcours prononcé par Mr.* de la Loubére, *le jour de ſa reception.*

MONSIEUR,

IL y a long-temps que nous ſouhaitions de vous voir parmi nous, vous le ſçavez, & c'eſt avec beaucoup de joye que nous vous y recevons aujourd'huy : Nous connoiſſons en vous toutes les qualitez qui peuvent faire un bon Académicien, & un Confrere d'un commerce aiſé & agreable, toutes les qualitez neceſſaires pour nous conſoler de la perte d'un homme d'eſprit, d'érudition & de merite, dont vous rempliſſez la place.

Nous nous ſouvenons avec plaiſir de ces Vers tant chantez vos premiers amuſemens, où la vivacité & la delicateſſe des penſées nouvelles eſtoient ſouſtenuës par la nobleſſe de l'expreſſion.

Et lorſque pour executer les Ordres du Roy, vous avez eſté juſques aux extrémitez de la terre, avec quel ſoin, quelle exactitude, n'avez-vous pas remarqué tout ce qui merite la curioſité? vos obſervations ſont ſi exactes, ſi juſtes, que quiconque lira vos Ouvrages avec attention, apprendra des choſes bien ignorées, & connoiſtra perfaitement la Religion, le gouvernement, les mœurs

mœurs de la plufpart de ces Nations, que tant de Mers feparent de nous.

Vous vous eftes eftudié particulierement à difcerner les differentes manieres de penfer des hommes; & pour y mieux réüffir, vous avez approfondi leurs differentes manieres de parler. Nous en profiterons, MONSIEUR, & par voftre moyen nous ferons fervir à la perfection de noftre Langue, les beautez & mefme les deffauts des Langues les plus étrangeres.

L'Académie en vous affociant, s'approprie tout ce qui vous appartient, & les connoiffances que vous avez acquifes luy aideront à fe bien acquiter de fes devoirs. Elle eft chargée de tout ce qui regarde l'art de la parole; & pendant que les Conqueftes du Roy & l'éclat de fa Gloire, donnent à noftre Langue une fi grande eftenduë, qu'elle eft à prefent la Langue de prefque toutes les Nations, il veut que nous travaillions à tout ce qui la peut perfectionner, à tout ce qui en peut donner une connoiffance exacte & parfaite.

Dans ce deffein nous tafchons à bien faire connoiftre l'idée qu'un mot, qu'une façon de parler prefente à l'efprit, fes veritables fens & les juftes bornes de fa fignification. Nous remarquons ces differences délicates, qui fe rencontrent quelquefois entre deux mots qui paroiffent fignifier la mefme chofe. Nous diftinguons avec foin les manieres de parler, qui font de l'ufage ordinaire de la Langue, les propres, les figurées, celles qui font refervées pour la Chaire ou pour le Barreau, pour la Poëfie ou pour le ftile élevé; celles qui paffent dans la converfation, celles mefmes qui n'ont d'ufage que parmy le peuple. Car pourquoy banirions-nous de la Langue, des mots qui en font veritablement, fous

pre-

pretexte qu'ils ne ſont pas aſſez nobles pour paroiſtre dans les Poëmes, dans les Sermons ou dans les Panegyriques.

Voila, MONSIEUR, quelles ſont nos occupations, toute l'Europe eſt en armes, & nous vivons tranquilles dans le Palais de noſtre Auguſte Protecteur. Au titre le plus grand que la naiſſance puiſſe donner, au titre de Roy de France, il pouvoit joindre tous les titres que ſes Vertus luy ont acquis, de Vainqueur des Nations, de Pacificateur du monde, d'Appuy des Rois, de Deffenſeur de l'Egliſe; il y a bien voulu joindre celuy de Protecteur de l'Académie Françoiſe, & nous le voyons dans ſes Medailles.

Il veut bien eſtre noſtre Protecteur, ayons la hardieſſe de le prendre pour noſtre modele, imitons en luy le juſte uſage qu'il ſçait faire de la parole; il ne dit jamais rien d'inutile; il n'obmet jamais rien de neceſſaire; il proportionne ſi heureuſement les termes dont il ſe ſert, aux temps, aux lieux & aux perſonnes, qu'il paroiſt que la Langue Françoiſe eſt touſjours preſte à luy fournir toutes ſes richeſſes & toutes ſes graces.

Nous aurions beſoin de la force & de la juſteſſe de ſes expreſſions, pour parler dignement des grands objets qui ſe preſentent à nous de toutes parts.

Un Prince ambitieux ſçait réünir les intereſts les plus oppoſez, ſçait allier toutes les Religions; & pour ſouſtenir ſon crime, ſçait mettre en œuvre de grandes Vertus: Vaincu en tant d'occaſions, il veut faire de nouveaux efforts cette campagne. Il rappelle des extrémitez de la Hongrie, un General fameux contre les Ottomans, & le regarde comme la reſſource de l'Allemagne.

Il

Il fait marcher cent mille hommes en Flandre : Ses Flottes formidables doivent en même temps porter le fer & le feu sur toutes nos Costes. Il fait passer en Italie les Trésors de l'Angleterre, & promet d'envoyer une Flotte à ce jeune Prince qu'il a seduit, à qui il a fait oublier la sage Politique de ses ayeuls, qui ne voyoient leur grandeur que dans leur attachement à la France.

Ces mesures paroissent bien prises, mais le Roy les a bien-tost déconcertées. Aprés avoir fait par luy-mesme tant d'heroïques actions, il fait la guerre par ses Lieutenans ; il est dans le centre de son Estat, pour donner le mouvement à un si grand Corps.

Semblable au Soleil, qui placé dans le centre du monde, selon la sage & ingenieuse Philosophie des derniers siecles, sans se mouvoir, donne à tout ce qui l'environne le mouvement & la vie.

C'est dans ce repos tousjours agissant, que le Roy donne des Ordres qui sont tousjours suivis de la victoire : C'est de-là qu'il répand son esprit d'activité & de valeur sur ses Generaux & sur ses Soldats ; il met toutes nos Costes en seureté, & dissipe les Projets d'une Descente que nos Ennemis attendent depuis si long-temps. Nous emportons des Places en Espagne, en Allemagne : Le Vainqueur de Philisbourg paroist sur le Rhin, rien ne s'oppose à son passage, la terreur marche devant luy, & les Peuples estonnez viennent implorer sa clemence & demander sa protection.

Une Flotte chargée des richesses de ces deux puissantes Nations, qui chacune en particulier prétendoit autrefois l'Empire de la mer : Cette Flotte, l'esperance de tant de familles ennemies, est

eſt priſe, bruſlée, diſſipée, & tous les jours nous apprenons les ſuites heureuſes d'une victoire qui ne nous a point couſté de ſang.

Les rives de la Meuſe que le grand évenement de la derniere Campagne rendra célébres dans tous les ſiecles, ſervent encore de theatre à nos Exploits; la difficulté des lieux, la force des retranchemens, animent nos Generaux & nos Soldats. En vain nos ennemis ſe croyent en ſeureté; on les attaque de toutes parts, les Princes du Sang de France donnent l'exemple, tout eſt forcé, tout eſt renverſé, la Victoire eſt complette, & la Flandre effrayée craint encore un nouveau coup de foudre.

Mais où m'emporte la veuë de tant de grands ſuccez? J'oublie que plus ce grand Prince merite les loüanges, plus il les évite. C'eſt, MESSIEURS, le ſujet que l'Académie avoit donné pour le prix de Poëſie; vous allez entendre la lecture des Pieces de Proſe & de Vers qui ont remporté les Prix.

DISCOURS *prononcé le* 12. *Novembre* 1693. *par Mr.* DU BOIS, *lorſqu'il fut reçû à la place de Mr.* NOVION, *Premier Preſident au Parlement.*

MESSIEURS,

S'IL eſt vray que rien n'eſt plus capable de flatter la vanité des hommes, que ce qui peut donner quelque opinion de leur eſprit, à quoy m'expoſez-vous aujourd'huy; & qui pourroit ne

ſe

se pas laisser prevenir en ma faveur, lors qu'on me voit élevé par vos suffrages, à ce qui est regardé de tout le monde, comme la plus haute récompense du merite de l'esprit? Moy-mesme, quoy je n'aye que trop de quoy opposer, en cette occasion, aux illusions de l'amour propre, je sens qu'elles me seduisent; & j'oublie ce que je suis, pour peu que je laisse aller mon attention à l'honneur que vous me faites.

J'en connois tout le prix, MESSIEURS, & qui pourroit ne le pas connoistre? Vous m'associez à tout ce qu'il y a de plus distingué, par la sublimité du genie, par tous les talens de l'Eloquence, par toutes les graces de la Poësie, par tous les tresors de l'Erudition. Vous m'admettez dans une Compagnie illustrée par les plus éminentes dignitez de l'Eglise & de l'Estat, dont les décisions passent par des bouches dignes de prononcer les Oracles des Conciles; & où vous voyez à costé de vous, ce que l'Eglise de France se tient honorée d'avoir à sa teste.

Tel est aujourd'huy, MESSIEURS, l'éclat de l'Académie Françoise; & l'on ne pouvoit moins augurer de l'establissement d'une Compagnie, receuë dés sa naissance dans le sein du grand Cardinal de Richelieu, dont elle a partagé avec l'Estat l'application & les soins, recueillie, aprés sa mort, par un Chancelier d'un merite égal à sa dignité; & enfin adoptée par le Roy mesme, qui a bien voulu s'en declarer le Protecteur, & qui en a establi le siege jusques dans le sanctuaire de la Majesté Royale; & c'est où je me trouve au milieu de vous.

Il semble, MESSIEURS, qu'on ne pouvoit rien adjouster à un tel honneur: mais vous le rehaussez encore, en me donnant une place où

à

à peine puis-je soustenir de me voir ; quand je pense que vous l'avez veuë remplie par un illustre Magistrat, d'un merite qui l'avoit élevé jusqu'au faiste du plus Auguste tribunal de la Justice, d'un nom en possession des plus hautes dignitez de l'Epée, aussi-bien que de la Robe ; d'une fidelité hereditaire * & inviolable pour son Roy, dans les temps les plus difficiles ; d'un esprit aisé ; d'une éloquence vive & concise ; d'une capacité proportionnée à la grandeur de ses emplois ; & dont les changemens de fortune n'ont servi qu'à faire voir, qu'il possedoit également, & les vertus de la vie privée, & celles de la Magistrature.

Voila, MESSIEURS, ce que vous faites aujourd'hui pour moy, & à quoy l'unité de vos suffrages adjouste encore un prix, qu'à peine le plus haut merite auroit osé se promettre ; & qui me rend redevable à chacun de vous en particulier, de l'honneur que je reçois de cette illustre Compagnie.

Mais autant qu'il est aisé de voir ce que je vous dois, autant est-il difficile d'exprimer ce que je sens. Ce n'est que de vous, MESSIEURS, qu'on peut apprendre à s'expliquer dignement sur un tel sujet ; & pour le faire d'une maniere qui eust quelque proportion avec ma reconnoissance, il faudroit que j'eusse esté parmi vous assez de temps, pour prendre quelque chose de vostre esprit, & que par vos sçavantes instructions, j'eusse desja fait quelque progrés dans cet art dont vous estes les maistres, qui sçait égaler la force

* Mr. le President de Blanc-Mesnil, ayeul de M. de Novion, fut sur le point d'estre immolé à la fureur de la Ligue, avec M. le President Brisson.

force des paroles à toute la vivacité des sentimens, aussi-bien qu'à la hauteur des pensées les plus sublimes.

Jusques-là, MESSIEURS, n'attendez rien de moy, qui puisse, ny respondre à ce que vos bontez me font sentir, ny justifier vostre choix. On n'en devient digne que parmy vous, & ce sont vos leçons & vos exemples, qui achevent le merite de ceux que vous élevez jusqu'à vous; comme c'est la main du Statuaire, qui donne le dernier prix à la matiere sur quoy il travaille, quelque riche qu'elle put estre par elle-mesme.

Contentez-vous donc, MESSIEURS, d'un esprit docile, & attentif à toutes les rares productions qu'on voit partir de vos mains; & au soin que vous prenez de cultiver cette éloquence, qui vous a esté confiée pour la porter à sa plus haute perfection.

Combien avez-vous desja fait pour elle, & que ne vous doit-elle point? Vos premiers soins ont esté employez à perfectionner nostre Langue; & comme tout l'art de l'Eloquence ne sçauroit non plus rien tirer d'une Langue informe & grossiere, que le plus excellent Musicien, d'un instrument ingrat & sans harmonie, vous y avez pourveu, MESSIEURS; & non contens d'avoir purgé la Langue Françoise de tout ce qu'elle avoit encore de grossier, vous en avez fait une Langue de ressource, & capable de soustenir toutes les entreprises de l'éloquence. La preuve en est dans vos Ouvrages; & c'est là qu'elle se fait voir dans ce haut point de pureté, de force, de noblesse & de delicatesse, où vous l'avez portée; & qui luy fait rendre par toutes les Langues vivantes, un hommage qui ne pouvoit estre mieux marqué que par l'honneur qu'on se fait dans toutes les Cours

de

de l'Europe, de la sçavoir & de la parler.

Que restoit-il aprés cela, que de la fixer dans l'estat où vous l'avez mise, & de luy asseurer l'immortalité? Et c'est ce que vous avez trouvé moyen de faire; en opposant pour barriere à tout ce qui auroit pû l'alterer, ce fameux Dictionnaire qui est sur le point de voir le jour, & qui n'a rien de vulgaire que le nom.

Mais ce que vous avez fait pour la langue, n'est que la moindre partie de ce que l'Eloquence vous doit.

Vous en avez banni ces affectations pueriles, qui estoient comme ses jouëts dans l'enfance où vous l'avez trouvée, & tout ce faste d'érudition, qui n'estoit qu'un supplément à la disette des pensées.

Vous luy avez osté cette vaine parure de grands mots, qui entretenoit la fausse idée qu'on s'en estoit faite au commencement de ce siecle; & vous l'avez reduite à cette noble simplicité, qui seure de son prix & de son merite, dédaigne tous les ornemens estrangers.

Enfin vous nous avez appris, que pour parler éloquemment, il ne faut que sçavoir la Langue, & bien penser; & que le discours le plus parfait, est celuy où la sublimité & la continuité des pensées, laisse le moins faire d'attention aux paroles; & que la seule necessité de passer par les sens, pour aller à l'esprit, rend different du langage des Anges.

Voilà, MESSIEURS, ce qu'on attendoit de l'establissement de cette sçavante Académie; & à quoy vous avez si parfaitement respondu.

Aussi n'y avoit-il qu'une éloquence toute de choses, qui fust digne d'estre employée pour la gloire d'un Roy, dont les grandeurs réelles, solides & naturelles n'ont pas besoin que les paro-

les leur preftent rien ; & dont le panegyrique le plus achevé eft le fimple narré de fa vie.

Bien loin de chercher à relever l'éclat de fes actions, par les fecours de l'éloquence, on n'eft en peine que de le temperer jufqu'à la portée de nos yeux. Et quels yeux ne feroient éblouïs, de ce que le zele & l'amour de fa Religion, autant que le foin de la gloire & de fon Eftat luy font faire, pour rompre les efforts d'une Ligue, qui par une efpece d'enchantement a fceu réünir tant d'interefts oppofez & de Religions differentes, & foûlever contre lui prefque toutes les Puiffances de l'Europe? Mais à quoy a-t-elle fervi, qu'à tirer la valeur du Roy de la contrainte où fa moderation la tenoit depuis long-temps, & à faire voir par les Conqueftes qu'il fait fur tant d'Ennemis affemblez, ce qu'il pouvoit contre chacun?

Combien de fuccez fur Terre & fur Mer dans cette derniere Campagne? Combien de Villes conquifes? Combien de Batailles gagnées? Et quelle Victoire plus glorieufe & plus complette, que celle que le Roy vient de remporter en Piedmont? En quel eftat reduit-elle un Prince, qui fier d'une Puiffance empruntée, a ofé fe mefurer à celle de noftre Maiftre? Heureux, fi fes difgraces pouvoient luy faire comprendre, qu'il n'y a de falut pour luy que dans les bonnes graces du Roy.

Toute la vie de ce grand Monarque eft pleine de pareils miracles: mais j'ofe dire, que ce qui fait toute la gloire des autres Princes nuit à la fienne; & qu'il y a tousjours à perdre pour luy, lorfque par le bruit de fes exploits, il détourne noftre attention de fes vertus interieures.

Quel fpectacle offrent-elles aux yeux de l'efprit! Quel prodige que l'alliance qu'il a fceu faire

dés

dés ses premieres années, du souverain pouvoir, & de la souveraine moderation! Quel spectacle, encore une fois, qu'un pouvoir sans bornes, sous le joug de la raison; & si parfaitement assujetti aux Loix les plus severes, je ne dis pas de l'humanité, mais de l'honnesteté mesme & de la politesse, que dans toute la vie du Roy, il ne luy est pas échappé une seule parole, qui pust contrister le moindre de ceux qui ont l'honneur de l'approcher.

Voilà ce qui acheve dans le Roy, le caractere du veritable Heros; & qui le distingue si noblement de ces faux Heros, dont toute la vertu n'est que hauteur & ferocité.

Si l'on tient compte aux autres hommes, de ce qu'il paroist de moderation en eux, quoyque ce ne soit dans la pluspart que l'effet de leur foiblesse & de leur impuissance, qui peut jamais assez admirer celle d'un Prince qui n'a qu'à vouloir; & en qui elle n'a point d'autre frein que sa sagesse.

Quelle autre vertu s'y soustiendroit, si elle estoit mise à une telle espreuve? & qui est-ce qui ne succomberoit pas quelquefois à l'envie trop naturelle de faire sentir, aux despens mesme de l'humanité, qu'on est le maistre.

Quelles graces n'avons-nous donc point à rendre au Ciel, de nous avoir donné un Prince qui n'oublie point qu'il est encore plus *Pere* qu'il n'est *Maistre*, & qui mesme ne le veut estre que de cette sorte, non plus que Dieu, qui en nous ordonnant de l'appeller *Nostre Pere*, nous fait voir à quoy il reduit le souverain pouvoir qu'il a sur nous par tant de titres!

Quel tresor pour les Peuples, qu'un Prince qui se regle sur un tel modele; & qui se souve-

nant qu'un Pere doit la subsistance à ses enfans, pourvoit à celle de ses Sujets, comme Dieu aux besoins de ses creatures; & dresse, jusques dans son Palais, ce qui est necessaire pour la leur fournir.

Vous devez à la posterité, MESSIEURS, le portrait de cette grande ame. Ses exploits y passeront par la seule voix de la Renommée, quand vous ne prendriez pas soin de les luy conserver; mais c'est à vous à luy transmettre, pour l'instruction des Rois, ce que nous admirons le plus dans le nostre.

Par là, vous leur apprendrez ce qu'ils doivent estre; & qu'en vain ils aspireront à la gloire, par le brillant de la valeur, & de la magnificence, s'ils n'ont encore, comme LOUIS LE GRAND, de l'amour pour leurs Peuples, de l'attention à leurs besoins, & de l'application à les rendre heureux.

Puisse-t-il estre tousjours de plus en plus penetré de ces nobles sentimens! Puisse-t-il faire sans cesse de nouveaux progrez dans cette sorte de gloire, bien plus pure & plus solide, que celle qu'il peut acquerir par toute autre voye! Puisse-t-il jusqu'à la centiesme année de son Regne, faire luire de tels exemples aux yeux des Princes, en qui il a fait passer avec le sang les semences de tant de vertus; & puisse vostre Eloquence suivre sur un si grand sujet les mouvemens de vostre amour & de vostre zele!

RE'PONSE *de Mr. l'Abbé* TESTU DE MAUROY, *au Discours prononcé par Mr.* du Bois *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

L'ACADEMIE FRANÇOISE, également sensible à la perte, & à l'acquisition des sujets qui la composent, ouvre aujourd'huy ses portes, pour témoigner publiquement sa joye, & sa douleur. Elle a cet avantage, que soit qu'elle celebre le merite de l'illustre deffunt à qui vous succedez, soit qu'elle couronne le vostre, elle trouvera autant d'approbateurs, qu'il y a de personnes distinguées dans la Republique des Lettres.

Vous venez de parler de feu Monsieur de Novion, en des termes éloquens, convenables au rang qu'il tenoit, & au titre que vous avez de son Successeur. Tout le monde est instruit de la Noblesse de son sang, & de celle de ses actions, de l'heureuse fecondité de son genie, de la vaste estenduë de ses lumieres, de la justesse de son discernement, & sur tout, de la dignité avec laquelle il a prononcé si long-temps les oracles de la Justice.

Mais si ces rares qualitez ont esté les degrez par où il est monté à la teste du plus auguste Senat du monde, quel prix donnerons-nous à la sagesse qui l'en a fait descendre? Il n'est pas ordinaire de trouver des personnes capables des grands emplois; il l'est moins encore de leur voir garder une juste moderation, lorsqu'ils y sont

ſont une fois eſtablis; mais il eſt ſurprenant qu'ils renoncent à l'autorité, aprés en avoir gouſté les charmes. Le poids des années a beau ſurvenir à celuy des grandes affaires, ils traiſnent les liens d'or & de pourpre qui les attachent, ſans avoir la force de les rompre; & ſi par un bonheur qui n'arrive preſque jamais, ils entrevoyent l'innocence & la douceur de la vie privée, c'eſt tousjours ſi inutilement & ſi tard, que la ſeduction de cette meſme autorité qui leur a fait tout entreprendre, ne leur ſçauroit permettre de la quitter.

Il a fallu que Monſieur de Novion ait merité du Ciel, pour avoir renoncé ſi à propos à une dignité qui luy mettoit entre les mains la fortune des hommes. Il a ſçû par une prudente abdication, rentrer dans la poſſeſſion de ſon cœur; il l'a heureuſement rappellé de la diſſipation où l'avoient jetté les grandes occupations; en un mot, il a tres-utilement employé ſes dernieres années, à meriter de pretendre par une innocente preſomption, à ces biens ſolides, & à ces honneurs immortels que l'on poſſede par avance dés cette vie, par l'amour & par le deſir.

Voilà, MONSIEUR, comment a fini ſes jours le ſage Magiſtrat que nous regrettons. Il y a long-temps que l'Académie qui vous fait aujourd'huy ſon Succeſſeur, vous auroit fait ſon Confrere, ſi les ſouhaits l'euſſent emporté ſur voſtre modeſtie, & vous avez connu la joye qu'elle a de vous avoir acquis par ſon choix unanime, qui ne vous auroit pas manqué, quand la Compagnie auroit eſté plus nombreuſe. Le Roy meſme, ſon auguſte Protecteur, par l'eſprit de qui elle eſt animée; le Roy, dis-je, qui n'a jamais oublié le merite, quand il l'a connu une fois, a approuvé qu'elle ait choiſi pour Académicien,

micien, celuy qu'il avoit agréé il y a plusieurs années pour Gouverneur d'un jeune Prince, dont le sang, aprés avoir coulé dans les veines de tous les Souverains de l'Europe, s'estoit glorieusement réüni au sien, en la personne d'une des plus vertueuses Princesses de la terre.

Mais, Monsieur, si pour le malheur de sa Maison, vos soins ont fini avec les jours de cet illustre Pupille, vostre prudence, ni vostre probité, n'ont pas esté pour cela des vertus oisives. La généreuse Princesse sa tante, j'entens Mademoiselle de Guise, dont le nom est trop beau pour le taire, vous a demandé vos conseils. Et que pouvoit desirer une ame aussi grande, & aussi élevée que la sienne, sinon les conseils d'un homme sage? Et quels ont esté ceux que vous luy avez donnez? Noblesse indigente, tant de fois relevée par ses bien-faits! Gens de Lettres peu fortunez ses illustres Pensionnaires, vous l'avez ressenti. J'en attesterois les Manes de ceux qui ne sont plus & la reconnoissance de ceux qui vivent encore, si je n'épargnois vostre modestie.

Je ne parlerai donc plus des belles qualitez de vostre ame; mais comment ne parler pas de l'excellence de vostre esprit? En verité, je ne m'en dois pas dispenser, puisque les productions de vostre genie ne sont plus entierement à vous, & qu'elles appartiennent à l'Académie, qui vous en peut disputer la proprieté. Non, Monsieur, je ne vous impose point. Ces fidelles traductions des Lettres, des Confessions & des autres Ouvrages de saint Augustin, que le Public a desja receuës avec tant d'applaudissement; ce qu'a fait ce mesme Pere sur les Evangelistes, qui est prest de satisfaire l'impatiente avidité des Sça-

vans; les Offices de Ciceron, ses beaux Traitez de l'Amitié, de la Vieillesse, & des Paradoxes, si ingenieusement enrichis de Remarques également pieuses & sçavantes; enfin tout le fruit de vos veilles, dont il y a de quoy faire plusieurs illustres, tout cela, dis-je, est un bien que l'Académie a droit de partager avec vous. Il est vrai que ce partage n'est pas une division, & que vous l'enrichissez sans vous appauvrir, semblable à ces fils de famille, qui sans se faire tort, ennoblissent toute leur race.

C'est ainsi, MONSIEUR, que vous entrez dans l'Académie. Vous la trouverez appliquée à composer une Grammaire de nostre Langue, & sur le point de publier son Dictionnaire, qui est imprimé. Ce doit estre vostre premier travail, mais non pas le plus penible, ny le plus important, car ce qui nous occupe avec plus d'attention, c'est le soin de travailler à la gloire du plus grand Roy du monde. Que le Prince ambitieux qui a desja seduit la plus grande partie des Puissances de l'Europe, acheve de multiplier les forces de ses Alliez, LOUIS LE GRAND a trois puissances, avec quoy il reduira toutes celles de la terre; sa teste, le bras de ses Généraux, & le cœur de ses Peuples. Avec cela, point de conseils qu'il ne dissipe, point de Forteresse qu'il ne foudroye, point de Victoire qu'il ne remporte. Roches escarpées, que la situation rend audacieuses, vous n'estes plus imprenables. Fameuses journées de Staffarde, de Steinkerque, de Nerwinde, de Marsaille, vous serez éternellement memorables par la honte, & par la deffaite entiere de ses Ennemis. Voiles innombrables, qui occupiez tout l'Ocean pendant cette derniere campagne, & qui menaciez si fierement

rement nos Costes, fuyez, rentrez dans vos Ports, LE FRERE DE LOUIS LE GRAND est trop prés de vous.

Aidez-nous donc, MONSIEUR, à immortaliser ces grands Exploits, & lorsque vous prenez possession de là place que l'Académie vous accorde, souvenez-vous qu'un Académicien est un homme consacré à la gloire de LOUIS LE GRAND; que si nous avons tant de peine à publier dignement les prodiges du Regne du plus grand des Rois, la posterité n'en aura pas moins à les croire.

DISCOURS *prononcé le* 8. *May* 1694. *par Mr. l'Abbé* DE CAUMARTIN, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr. l'Abbé de* LAVAU.

MESSIEURS,

ELEVE' par vous à un honneur que je n'osois esperer, me sera-t-il permis de me plaindre d'un usage ancien dans vostre Compagnie, & pratiqué par tous les grands hommes qui la composent? On vous doit un remerciment, mais qui peut s'en acquitter d'une maniere digne de vous? Le bien-fait est tel que pour en parler dignement, il faudroit attendre le secours de quelques années, & que le commerce avec les maistres de la parole m'eust donné quelque legere teinture de l'Eloquence. Jusques-là, MESSIEURS, je devrois me taire. Vous commencez des-ja à vous appercevoir que mon silence honoreroit le choix que vous avez fait de moy, beaucoup plus

que mes paroles ; mais comment pouvoir se taire au milieu de tant de sujets de loüanges qui s'offrent ici de toutes parts ?

Le Cardinal de Richelieu par l'establissement de l'Académie, s'est asseuré l'immortalité à laquelle il avoit droit de prétendre par tant de grandes actions. Arrivé au ministere dans des temps de trouble & de confusion, il avoit restabli l'ordre dans les differens corps de l'Estat, inspiré la crainte à nos Voisins & la confiance à nos Alliez, abbattu cette espece de Republique, que l'Heresie, profitant de la foiblesse des Regnes precedens, avoit formée au milieu du Royaume, & par tant de grandes choses, il avoit moins fait pour sa gloire qu'en rassemblant les Muses dispersées, animant luy-mesme leurs concerts, & par ses bienfaits les encourageant à chanter les merveilles qui se faisoient par ses conseils, & les preparant à en célébrer de plus grandes, qui devoient venir aprés luy.

Le Chancelier Seguier fut vostre second Protecteur. A ce nom vous vous souvenez, MESSIEURS, de ce grand Magistrat, qu'une naissance distinguée dans la Robe, que des alliances avec ce qu'il y a de plus illustre dans le Royaume, que les titres les plus glorieux dont nos Rois puissent recompenser la vertu dans toutes les professions, que les premiers emplois de la Justice & de la Guerre réünis pour la premiere fois dans sa personne : vous vous souvenez, dis-je, de celuy que tant de grandes qualitez rendoient moins digne d'estre vostre Protecteur, que des talens cultivez dans l'Académie mesme, qu'une éloquence qui soustenoit tousjours la majesté de la parole du Prince dont il estoit l'organe ; qu'un discernement admirable, qui dans vos assemblées le

le faiſoit décider auſſi ſainement ſur les Ouvrages d'eſprit, qu'il le faiſoit dans les conſeils ſur les fortunes des particuliers.

Sous ces illuſtres Protecteurs vous eſtes parvenus à ce haut rang que vous poſſedez avec juſtice. On voit icy de ces Genies ſuperieurs qui dans les premiers poſtes de l'Eſtat, à la teſte du Clergé, dans la deffenſe de l'Egliſe contre les Heretiques, dans la Chaire de verité, au milieu de la Cour, dans les negotiations avec les Eſtrangers, font ſentir ce que peut un homme de l'Académie Françoiſe, pour plaire, pour perſuader, & pour convaincre. J'y vois des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens, qui font douter ſi nous regretterons encore ceux dont les grands noms ont eſté conſacrez par tant de ſiecles.

Si l'Antiquité eſt arrivée à un point de perfection où nous ne puiſſions plus eſperer d'atteindre, quoy que nous devions faire tous nos efforts pour y parvenir, ou ſi les eſprits de leur nature égaux en tous les temps, aidez par le travail de ceux qui les ont precedez, ſe formant ſur de meilleurs modeles, peuvent arriver à la meſme perfection, c'eſt ce qui partage aujourd'huy nos meilleurs Critiques, entre leſquels il ne m'appartient pas de prendre parti, ou ſi j'en prends un, de le dire. Il me ſera au moins permis de remarquer que differents ſiecles, differents pays, ont produit les grands Perſonnages qui font le juſte ſujet de nos admirations. Icy dans un meſme Royaume, dans une meſme Ville, dans un meſme lieu, l'Académie nous fait voir d'un coup d'œuil des hommes, que pour le Poëme dramatique on peut comparer à Sophocle & à Euripide; pour la Poëſie lyrique & ſatyrique à Horace & à Juvenal; pour la Poëſie naïve & ga-

galante à Anacreon & à Ovide; à Demosthene & à Ciceron pour l'Eloquence; pour l'Histoire à Thucydide & à Tite-Live. Heureux assemblage, inouï dans les siecles passez, qu'on n'a pas vû dans celuy d'Auguste, & qui sera dans la suite des temps le caractere du siecle de LOUIS LE GRAND!

Ce Prince ne réünit-il pas en sa Personne les qualitez des Heros qui l'ont précédé, comme vous rassemblez celles des Sçavans qui ont esté avant vous? Le Macedonien a-t-il eu plus de rapidité dans ses Conquestes, & le Romain plus de sagesse dans la conduite de ses Armées? Ceux qui se sont fait un surnom des Villes qu'ils out forcées, en ont-ils pris en plus grand nombre & en apparence plus imprenables? L'Eglise a-t-elle trouvé plus de zele pour son agrandissement dans Constantin, plus d'attachement à ses regles dans Theodose? Icy nous voyons nostre siecle vengé de ces zelez deffenseurs de l'Antiquité. Ils ne contestent plus son avantage sur les autres siecles; s'ils doutent qu'il ait celuy de donner des louanges, ils sont forcez d'y reconnoistre celuy de les meriter; s'ils sont trop modestes pour avouër l'un, la verité a trop de force pour ne les pas faire convenir de l'autre. En vain chercheroit-on dans les temps passez, quel exemple trouver d'un Prince que toute l'Europe conjurée ne peut ébranler, qui seul environné d'Ennemis innombrables, force des Places, gagne des Batailles, fait dans une seule Campagne des Conquestes dignes d'acquerir le titre de Conquerant à des Princes qui en feroient autant dans tout le cours de leur vie. Approchez-en de plus prés, MESSIEURS, ne craignez rien. Par tout il est dans son point de veuë. Ce ne sont point de ces faus-

ſes grandeurs dont l'éloignement cache les imperfections. Ce ne ſont point de ces foibles beautez dont la diſtance confond les traits, vous le verrez par tout le meſme: dans ſes conſeils où la Juſtice preſide tousjours; au milieu de ſes Courtiſans, écoutant leurs prieres, rendant les uns heureux en leur accordant des graces; les autres contents, meſme en les refuſant; à la teſte de ſes Armées faiſant trembler ſes Ennemis, tournant les yeux de pere ſur un peuple qui ſouffre tous les maux inſeparables de la Guerre, trouvant la gloire bien chere à ce prix, & diſpoſé dans ſon cœur à donner pour le ſoulagement de ſes Sujets, ce que tant de Princes liguez contre luy ne pourroient jamais luy arracher.

Voilà, MESSIEURS, un leger crayon du Prince qui a bien voulu ſe declarer voſtre Protecteur. Vous n'aſpiriez pas à un ſi grand honneur, mais ſon juſte diſcernement pour la gloire luy fit connoiſtre qu'une qualité poſſedée par ſes Sujets eſtoit parvenuë à luy pouvoir eſtre glorieuſe; & c'eſt ce qui aſſeure l'Académie dans l'éclat où nous la voyons. On n'aſpire plus à quelque diſtinction dans les Lettres, qu'on ne faſſe des vœux pour y eſtre admis. Vous faites ſouvent de grandes pertes, mais vous les reparez auſſi-toſt; & quand le public attentif à ce qui ſe paſſe parmy vous, les a jugées irreparables, il voit avec ſurpriſe, que vos Aſſemblées publiques, la diſtribution des Prix que vous faites avec tant d'équité, la lecture de vos Ouvrages; plus encore le noble deſir d'entrer dans voſtre Compagnie, ont formé des ſujets capables de vous conſoler de vos pertes.

Je n'eſpere pas qu'il en ſoit de meſme à mon égard. Mon Predeceſſeur avoit beaucoup, & je vous

vous apporte peu. La noblesse de son cœur ré-pondoit à sa naissance. Amy vif, empressé, qui ne connoissoit pas les bornes étroites qu'une santé foible & une fortune mediocre prescrivoient à son zele. Heureux pourtant de s'estre abandonné à ce zele charitable & Chrestien ! Plus heureux (nous le devons dire) d'avoir trouvé la mort en s'y abandonnant. Il avoit une grande connoissance des Langues estrangeres, une heureuse facilité à s'exprimer dans la sienne, une ame desinteressée qui lui faisoit prendre icy autant de plaisir à attirer des applaudissemens aux Ouvrages des autres, qu'un Auteur rempli de luy-mesme en a d'ordinaire à faire admirer les siens. Il avoit une vivacité surprenante & tousjours nouvelle pour tout ce qui luy paroissoit vostre gloire ; il avoit enfin un attachement extrême pour cette Compagnie ; & j'avouë, MESSIEURS, que je serois tenté de faire de cette derniere qualité, le principal sujet de son éloge, par une secrete complaisance de trouver à louër dans mon Predecesseur, ce que je me flate d'avoir aussi bien que luy, & ce qui me fera meriter un jour l'honneur que je reçois aujourd'huy.

RE'PONSE *de Mr.* PERRAULT, *au Discours prononcé par Mr. l'Abbé de* Caumartin, *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

VOUS avez loüé avec justice l'illustre Académicien que nous regrettons. Il est vray que son amour pour cette Compagnie luy a fait préferer

ferer à toutes choſes l'honneur d'y avoir place, & que la Compagnie de ſa part luy a donné toute les marques d'eſtime qu'elle devoit à ſon merite; mais, MONSIEUR, aprés nous avoir parlé ſi éloquemment de noſtre douleur, vous n'avez rien dit de noſtre conſolation. Cependant comme dans un jour de joye tel que celuy où nous ſommes, il eſt plus convenable de jetter les yeux ſur les biens que l'on acquiert, que ſur ceux qu'on a perdus, permettez-nous de gouſter à loiſir noſtre bonheur, & de le conſiderer, ſi cela ſe peut, dans toute ſon eſtenduë. Nous ne pouvons, MONSIEUR, vous regarder, ſans nous ſouvenir de ces illuſtres Anceſtres, dont vous avez herité ſi heureuſement toutes les vertus; ſans voir ce ſage Garde des Seaux que ſon merite ſeul éleva à une ſi haute dignité, & cette foule d'autres grands hommes, qui reveſtus des plus belles Charges, leur ont tous donné plus d'eſclat qu'ils n'en avoient receu. Je parlerois de ceux de voſtre nom qui continuënt à rendre ſervice à l'Eſtat avec la meſme ſuffiſance & le meſme zele, ſi je n'eſtois emporté par l'impatience d'en venir à vous. Nous trouvons dans vous ſeul ce qui ſuffiroit à pluſieurs pour meriter noſtre choix, un ſens exquis qui ne ſe trompe point dans ſes jugemens, une vaſte & profonde érudition, & enfin une vive éloquence, dont les premiers eſſais ſurpaſſent les chef-d'œuvres des plus habiles, & viennent de charmer une Compagnie, où il n'y a gueres plus d'auditeurs que de maiſtres dans ce bel Art. L'Hiſtoire & la Chronologie n'ont eſté que les amuſemens de voſtre enfance, & il y a long-temps que tous les ſiecles ſont preſens à voſtre memoire. Il a fallu que ces connoiſſances ſe ſoient haſtées de ſe pla-

cer

cer dans voſtre eſprit pour le préparer à la plus noble & à la plus divine de toutes les Sciences, qui eſtant preſque ſans bornes, ainſi que ſon objet qui n'en a point, a pris plaiſir à trouver une ame capable de la contenir toute entiere. Cette eſpece de prodige a fait l'admiration de tous les Sçavans. J'en appelle à témoin ces hommes doctes, ces ſages vieillards, dont les paroles ſont des oracles qui ne trompent jamais, & qu'on vient conſulter des extremitez de la Terre. Ils n'ont pas ſeulement admiré la profondeur de voſtre ſçavoir, & la penetration de voſtre eſprit à demêler les difficultez les plus embarraſſées; ils ont entreveu ce qu'on devoit eſperer d'une capacité ſi eſtenduë, & les biens qui pourroient en revenir un jour à l'Egliſe & à l'Eſtat. Ce fut dans ces meſmes lieux & dans ces meſmes combats de Doctrine, que celuy à qui nous devons ce que nous ſommes, le grand Cardinal de Richelieu, fit paroiſtre les meſmes talens, & donna les premiers augures de ſon élevation. Vous venez de célébrer les vertus de ce grand homme avec tant de force & de délicateſſe, que je me garderai bien d'y toucher, ny d'aller obſcurcir par la foibleſſe de mes expreſſions les idées nobles & lumineuſes que vous avez tracées. Il eſt vray qu'en le louant de l'eſtabliſſement de cette Compagnie, comme de l'effet d'une prudence conſommée, vous n'avez point remarqué que par-là il s'eſtoit aſſeuré une ſuite éternelle d'Eloges dans les receptions des Académiciens, & je ne puis diſſimuler qu'en moy-meſme je vous ay reproché cette obmiſſion, quand j'ay vû de quelle ſorte & en quelles eſpeces vous avez payé ce tribut de louanges. Cet éloge m'auroit touſjours paru incomparable, s'il n'avoit point eſté
ſuivi

suivi de celuy de nostre auguste Protecteur, où vostre Eloquence s'est en quelque sorte élevée à la hauteur de son sujet. Il est vray que la matiere est abondante, & que LOUIS LE GRAND est un de ces modeles achevez, dont tous les profils sont également beaux, également dignes d'estre imitez, & également inimitables. Quel plaisir ne trouvent point ceux qui sont appellez à l'éclatante profession des armes, à le contempler du costé des vertus militaires, & à raconter ses exploits, dont l'Histoire n'a presque point d'exemples? Combien nous-mesmes sommes-nous sensibles à ce plaisir? Mais laissons cet emploi aux vaillans hommes qui l'ont suivi dans ses Conquestes, & sur qui s'est répanduë une portion de la gloire dont ils ont vû le Heros tout environné. C'est à eux à dire la sagesse & la beauté de son commandement qui porte par tout l'ordre, la confiance & le courage; son intrepidité qui croist à proportion des dangers, qui marquée vivement sur son visage se communique jusqu'à ses moindres soldats, & ne leur permet point de se menager quand ils voyent où s'expose la plus precieuse de toutes les vies.

Laissons à ceux qui ont le bonheur de le servir dans des emplois qui les approchent de sa Personne, la joye de publier sa bonté, sa douceur, & son affabilité, qui font trouver plus de charmes à luy obéïr qu'à commander par tout ailleurs, qui dans le mesme temps qu'elles semblent l'abbaisser au rang de ses Sujets le rendent encore plus auguste, & l'élevent audessus de tous les autres hommes. Que chacun admire en luy les vertus dont il a le plus de connoissance, & puisque nous sommes destinez à cultiver le bel Art de la parole, & que nous parlons devant une Assem-

blée

blée qui en fait & ſon eſtude & ſes delices, contentons-nous de le regarder aujourd'huy du coſté de ce precieux & ſublime avantage. Ne croyons pas avoir choiſi l'endroit le moins glorieux à un grand Prince : car bien que la puiſſance ſouveraine que le Ciel donne aux Rois ſoit le caractere le plus viſible de la Divinité, il eſt vray neanmoins que la ſuperiorité de la Raiſon qui agit ſur les eſprits par la parole, exerce ſur l'homme tout entier un empire encore plus abſolu, plus noble, & plus inviolable. Quand cette Reine que la ſageſſe de Salomon attira des extrémitez du Midy, eut veu la magnificence de ſes baſtimens, la richeſſe de ſes threſors, la ſomptuoſité de ſes tables, le nombre innombrable de ſes Officiers, & ſur tout lorſqu'elle eut oüi les diſcours de ce grand Prince; eſtonnée de tant de merveilles, juſqu'à en perdre la reſpiration, comme parle l'Ecriture, elle s'écria: Heureux ceux qui vous ſervent, ceux qui ſans ceſſe ſont devant vous & qui écoutent voſtre ſageſſe! Son admiration excitée par tant d'objets admirables, s'arreſta toute ſur le don de la parole, comme ſur l'avantage par où Salomon luy parut le plus grand, le plus puiſſant & le plus digne des louanges que luy donnoit la Renommée. Ce que je dis icy pourra ſembler un paradoxe hazardé par un homme de Lettres pour honorer ſa profeſſion. C'eſt cependant une verité qui n'a pas eſté avancée ſeulement par des Orateurs & par des Philoſophes, mais que les plus grands Princes ont reconnuë. Un de nos Rois, c'eſt Charles IX. qui ſe délaſſoit quelquefois à lire les Vers que luy adreſſoit le célébre Ronſard, & meſme à luy répondre par d'autres Vers preſque tousjours meilleurs que ceux du Poëte, s'eſt expliqué de

de la ſorte ſur ce ſujet dont nous parlons.

Ta Lyre qui ravit par de ſi doux accords,
T'aſſervit les eſprits dont je n'ay que le corps,
Elle t'en rend le Maiſtre & te ſçait introduire
Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire.

Si le glorieux avantage de regner ſur les eſprits par la force de la parole a jamais eſté donné à un Monarque dans toute ſa plenitude, c'eſt à celuy à qui nous obeïſſons. Ses Diſcours tousjours dans les bornes d'une brieveté majeſtueuſe & dont on ne ſçauroit rien retrancher, comme on le diſoit de ceux de Demoſthene, de meſme qu'on n'y peut rien ajoûter, comme on l'a dit de ceux de Ciceron, renferment en peu de mots, plus de choſes, plus de ſens & plus de ſubſtance que tout l'ambitieux amas de periodes nombreuſes des Orateurs. Il n'y entre de paroles qu'autant qu'il en faut pour exprimer la penſée, de meſme qu'on n'employe autour des pierres precieuſes qu'autant d'or qu'il en faut pour les mettre en œuvre. Telle eſt l'Eloquence, lorſqu'elle part d'une ame du premier ordre, lorſqu'elle eſt le fruit de la Sageſſe, ou pluſtoſt qu'elle en eſt la fleur qui s'épanche au dehors. Qu'on regarde toutes ces profuſions de graces qui tombent ſans ceſſe de ſes mains liberales ſur la vertu & ſur le merite, on n'en verra point, quelque grandes qu'elles ſoient, qui vaillent la maniere dont elles ſont faites, & qui ne ſoient accompagnées de paroles cent fois plus precieuſes que le bien-fait meſme. Qu'on interroge ceux qui reçoivent ſes inſtructions ſur les affaires dont il les charge, ils diront qu'aprés les avoir receuës, ils ſe ſont trouvez comme changez en d'autres hommes, tant les paroles du Prince avoient répandu de lumiere

dans

dans leur esprit, & y avoient fait germer de grandes & de nobles pensées. Consultons ceux que le merite fait entrer dans les conseils, ils avouëront que leur surprise, loin de diminuer, augmente tous les jours à la veuë de sa sagesse qui prevoit tout & y pourvoit en mesme temps, dont les projets ne manquent jamais leur effet aux momens qu'il leur a marquez, & que leur seule execution découvre aux yeux des hommes. Ils confesseront qu'estonnez de la facilité avec laquelle il penetre les affaires les plus obscures & demesle les plus embarassées, ils comprennent encore moins avec quelle netteté, & avec quelle précision il les décide. Qne si le tesmoignage de ses Sujets nous estoit suspect, nous n'aurions qu'à écouter celui de tant d'Ambassadeurs qui venus avec des instructions pleines d'adresse politique ont esté deconcertez dés la premiere audience, qui se sont veus doucement contraints de quitter leur propre volonté pour prendre celle du Prince qui leur parloit, & qui retournez en leurs Païs ne se lassent point de redire les merveilles qu'ils ont ouïes de sa bouche, sans estre jamais contents de l'idée qu'ils en donnent. Aprés avoir remarqué l'usage merveilleux que nostre Prince sçait faire de la parole, n'oublions pas de dire qu'il ne luy arrive jamais d'en abuser, & que jamais (parce qu'il en connoist trop & la force & le poids) il ne l'a prestée ny à sa colere ny à son mespris. Si mon Discours n'a pas formé une assez grande idée de ce Heros, il ne faut que jetter les yeux sur la situation où il se trouve. Le Ciel a permis que toute l'Europe se soit soulevée contre luy, que la sterilité mesme soit venuë encore le combattre, & il ne l'a permis que pour faire voir qu'il l'a comblé de vertus superieures, & à tant d'ennemis & à

à toute l'inclemence des saisons. C'est un spectacle que le Ciel donne à l'Univers pour faire éclater le merite & la grandeur de son chef-d'œuvre ; spectacle qui sera bien-tost suivi d'un autre plus glorieux encore, où nous verrons la Paix accompagnée de l'abondance, couronner ses travaux heroïques, & répandre sur nous tous les biens qu'elle peut donner à la terre.

Discours *prononcé le* 19. *Aoust* 1694. *par Mr. l'Abbé* Boileau, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* Du Bois.

Messieurs,

Je reconnois que c'est un effet de vostre sage prévoyance d'avoir voulu que celuy qui entre dans cette illustre Compagnie, commençast par un remerciment public qui fust la preuve du merite & de la reconnoissance. Je sens que rien ne seroit plus capable d'inspirer des pensées de vanité, sans la difficulté de faire un discours qui réponde, je ne dis pas aux lumieres de vos esprits, mais aux sentimens de mon cœur ; & dont on trouve icy pour Juges les Arbitres souverains de l'Eloquence. Vous avez prevenu les mouvemens d'orgueil que peut donner une place si honorable. Les Personnes les plus éminentes n'y ont que des égaux, & les plus habiles y trouvent des Maistres. La dignité ne donne pas de rang, ny la reputation de superiorité. La litterature ennoblit, la critique égale, l'esprit brille, & le bon sens décide.

Tel

Tel qui croit triompher dans les Assemblées, ne sçait que bégayer dans la vostre ; il conçoit qu'il y a bien loin de l'estime populaire à vostre approbation ; & lorsque l'on pense approcher de la perfection du stile, on est surpris de se voir éloigné de la pureté du langage.

Je vous declare, Messieurs, que je ne demande pas à partager vos honneurs, mais à profiter de vos lumieres. Oserois-je dire que je renoncerois à la gloire de vostre societé pour l'avantage de vos censures ? S'il ne m'est pas permis d'imiter vos chef-d'œuvres, il ne vous sera plus permis aussi de souffrir mes fautes. Si la grace que je reçois me donne la facilité de m'instruire ; l'honneur que vous me faites vous met dans la necessité de me redresser. Il est vray que c'est tousjours une assez grande gloire, quand on se borneroit à celle d'estre vostre Disciple ; car enfin c'est s'élever parmi les gens d'esprit, que de venir se corriger parmi vous.

C'est le but de l'establissement le plus celebre qui ait jamais esté dans l'Empire des Lettres d'assembler une élite de beaux Esprits pour former les uns, pour perfectionner les autres, pour les rendre dignes de parler ou à la Posterité ou aux Tribunaux & dans les Chaires. C'étoit le dessein du grand Richelieu, ce genie si vaste, je dirois sans bornes, si l'esprit humain pouvoit n'en point avoir ; en qui la nature a voulu faire voir tout ce que peut un grand Homme dans une haute fortune ; mettant en œuvre tout son merite, faisant celuy des autres tributaire du sien pour rendre l'Estat heureux, la Religion triomphante & son nom celebre ; faisant fleurir les belles Lettres par goust & par interest. Il en affectoit l'empire ; mais il estoit deu à l'ascendant de sa pene-

penetration ; aimant l'Eloquence pour elle-mesme, & les Hommes éloquens pour luy; superieur à ses emplois ; propre à remuer tous les ressorts, à trouver tous les expedients, à cacher tous les artifices; ayant tousjours dans ses desseins la Posterité en vûë, & dans ses ouvrages l'immortalité, la Religion pour fondement, & la gloire pour motif.

Ayant basti la Sorbonne & fondé l'Académie, il a donné un Temple à la Religion & un Thrône à l'Eloquence. Il a conservé à la langue de l'Eglise ce qu'elle a de plus majestueux & de plus sacré, & a procuré à celle de l'Estat ce qu'elle peut avoir de plus poli & de plus agreable. Je parle de ce Cardinal si fameux par les services qu'il a rendus à la France, qu'il gouvernoit comme il auroit gouverné une famille; capable de gouverner l'Univers comme il gouvernoit la France. On n'ose découvrir tout son éloge par respect de l'autorité qu'il partageoit. Mais y a-t-il rien pour un Monarque de plus heureux que de trouver un tel Ministre, rien de plus sage que de le sçavoir choisir, & rien de plus merveilleux que de n'en avoir pas besoin ?

C'estoit donc le dessein du grand Armand de former des Orateurs, & sur tout pour la profession de mon ministere qu'il a eu luy-mesme l'honneur d'exercer.

Aprés sa mort ses intentions furent expliquées par l'illustre SEGUIER, qui aprés avoir rendu des Arrests venoit écouter les vostres ; aprés avoir prononcé des oracles & des prodiges mesme d'Eloquence, venoit parmy vous en prendre des leçons. Dans le mesme Palais où il présidoit au Conseil du Roy, plus par sa sagesse que par sa dignité, il assistoit à vos conferences, où il ne

l'emportoit que par la force de sa raison. Mais ce qui faisoit voir la force de sa raison, c'est que souvent il ne l'emportoit pas. Il avoit le plaisir de disputer & la gloire de se soumettre.

Seule gloire à laquelle il m'est permis de prétendre, sur tout succedant à un Ecrivain celebre, fidele Traducteur, non seulement de la Morale payenne, mais de la Sagesse Evangelique. C'eust esté trop peu pour moy qu'il nous eust appris ce qu'un Homme de bien doit faire dans la vie civile en traduisant les Offices de Ciceron. Ce n'eust pas esté assez de nous instruire sur ce qu'il doit pratiquer dans la vie Chrestienne, en traduisant les Epistres de saint Augustin. Mais en nous donnant ses Sermons il nous a appris dans une sçavante Préface de quelle maniere un Predicateur doit annoncer l'Evangile.

Vous m'avez choisi, MESSIEURS, pour remplacer un si excellent Homme. Son merite me fait sentir ma foiblesse, & son ouvrage me fait appercevoir mes deffauts. Si je ne puis remplir sa reputation, vous avez creu que je pourrois executer son idée; que si je ne puis marcher sur ses traces, je m'attacherai du moins à ses regles; estant en peine de luy chercher un successeur, vous estes convenus de luy trouver un Disciple. C'est l'unique moyen par où je puisse succeder à son merite que de suivre ses préceptes, & le seul endroit par où je prétens avoir part aux vôtres. Mais comme la mort l'a empesché de profiter de vos avis, permettez-moy de vous dire que je consulterai les Peres de l'Eglise, pour sçavoir si les regles qu'il nous a dictées sont conformes à leurs principes pour la Religion: & je vous consulterai, MESSIEURS, pour sçavoir si elles sont conformes aux vostres pour

l'E-

l'Eloquence, vous à qui est confié le soin de sa perfection.

Quelle espece d'Eloquence s'étoit emparée de la Chaire avant vostre établissement? Nous n'osons lire les ouvrages de ceux qui y excelloient; nous en rougissons pour nos Peres. Nul goust, nulle onction: l'Ecriture citée à contresens, & ce contresens estoit leur esprit: des applications tirées qui passoient pour ingenieuses. Ce n'est pas ainsi que parle la nature, encore moins la grace. On ne pouvoit souffrir un stile aisé, & si je l'ose dire raisonnable. Vous avez long-temps lutté avec le mauvais goust; c'est vous qui avez fait monter la raison dans la Chaire; & il a fallu des genies superieurs pour reconcilier le Siecle avec le bon sens. Alors furent bannies les citations inutiles, l'ennuyeuse parade d'érudition, les ornemens qui ne servent qu'à faire estimer l'Orateur, ces pointes qu'on voudroit dérober bien viste aux sages reflexions. Vous avez introduit la politesse & la simplicité. Vous avez laissé au langage de Dieu toute sa force, & rendu à celuy des Hommes toute sa raison.

Il est vray que l'Evangile n'est pas servilement attaché aux regles humaines; qu'on auroit droit de blasmer une scrupuleuse structure de paroles. L'estude des Hommes ne convertit pas. Une certaine noblesse de stile qui semble mespriser l'Eloquence; un mouvement irregulier de l'esprit de Dieu touche plus que la préparation des Orateurs; & quelquefois ce qui seroit une negligence pour eux est une beauté pour nous.

Mais comme dans ces heureuses impetuositez on parle d'habitude, quel avantage d'avoir commerce avec ceux qui parlent purement! Je sçay bien qu'il n'est pas permis de s'accommoder à la

delicatesse des Auditeurs pour la Morale; mais il est permis de flatter leurs oreilles pourveu qu'on ne flatte pas leurs consciences; & s'il n'est pas necessaire de choisir les beaux termes, au moins est-il important de rebuter les mauvais. Quelle gloire à un homme de cette profession d'interesser les Maîtres à l'honneur de son succez, d'estre en droit de demander leurs lumieres, sur tout estant chargé d'annoncer les veritez chrestiennes à la Cour la plus polie qui fut jamais! Je demande, Messieurs, vos secours unanimes, comme j'ay eu vos suffrages, vous qui estes occupez des vertus du plus grand Roy du monde. Il est vray que ce ne sera pas ma fonction de le loüer. Il veut que dans la Chaire nous luy parlions de la part du Monarque immortel, & Ministres du Dieu vivant il veut que nous soustenions auprés de luy le caractere de ses Ambassadeurs; sa pieté met un voile qui luy cache sa gloire. Heureux qui ne pouvant l'ignorer devant les hommes, en connoist le neant devant Dieu.

Vous estes, Messieurs, les dépositaires de cette gloire; non qu'il vous charge du soin de la publier; la modestie ne cherche pas des Panegyristes. Mais parce que le Public vous regarde comme les Arbitres de l'usage des paroles; c'est assez que vous nous appreniez les termes pour fournir ses loüanges. Le seul embarras est le choix des expressions. Il suffit à un François de sçavoir bien parler sa Langue pour bien loüer son Roy; & c'est assez que vous soyez chargé de nostre langage pour l'estre de son éloge.

Quel moyen de le faire comme on le souhaite? Vous vous assemblez, & vous confessez que le sujet est au dessus de vostre Art. Toute l'Europe est conjurée pour le combattre, & toute

l'Eu-

l'Europe eſt trop foible. L'Académie s'aſſemble pour le loüer, & l'Académie avoüe ſon impuiſſance. Tant d'Ennemis ne peuvent le vaincre: tant d'Orateurs ne peuvent le loüer. C'eſt que l'Envie ne peut plus obſcurcir ſa Gloire, ni l'Eloquence la relever. Comme vous avoüez voſtre impuiſſance, ſes Ennemis avoüeront leur foibleſſe. Mais vous ne ceſſerez pas de le loüer, ils ceſſeront de le combattre: leurs forces s'épuiſent; voſtre ſujet ne s'épuiſe pas. Il domptera leurs efforts, il redoublera voſtre zele; ſes Ennemis periront, & vos Eloges ne periront pas.

Pour moy, MESSIEURS, peu accouſtumé à faire celuy des Mortels, permettez-moy de vous communiquer ma penſée. Je voudrois quitter le ſublime, pour prendre le ſtile ſimple. Laiſſons les expreſſions pompeuſes; ne ſongeons pas à montrer le merveilleux: mais à perſuader le vray. Faiſons comme ſi nous parlions, non à des Sujets prévenus, mais à des Ennemis ſinceres. Laiſſons ces manieres de parler que la Rhetorique fournit; prévenons ce que nous pourroit conteſter un Jaloux ſcrupuleux ſur la force des termes.

On dit que la Poſterité ne pourra jamais croire ce que vous dites du Roy. On nous répondra qu'il faut bien qu'elle le croye ſur le rapport de tant de témoins. Elle le croira ſur la foy de l'Univers. Diſons ſeulement que l'exemple du Roy eſt cauſe que les hauts faits des Alexandres & des Ceſars ne nous paroiſſent plus incroyables.

On adjouſte qu'on ne peut jamais dire le nombre de ſes victoires; & j'avoüe qu'on peut parvenir à en ſçavoir le compte. Mais on n'en peut faire un ſi exact qu'il n'en eſchape ou qu'on n'en

neglige quelqu'une ; & celle qu'on neglige ou qui eschape, peut faire seule un Heros.

Ne disons pas qu'il n'y a point de termes pour exprimer ses vertus. Il faut bien qu'il y en ait pour les perfections de Dieu ; mais pour LOUIS LE GRAND il n'y en a point qui surpassent nos idées : ou ils ne conviennent plus aux Hommes.

On publie tous les jours qu'il faudra diminuer ses prodiges pour les rendre vray-semblables. Decouvrez ce qui est vray dans son cœur, vous ferez trouver le vray-semblable dans ses prodiges : commencez à depeindre sa personne ; on adjoustera foy à ses conquestes : & dites bien ce qu'il est ; on croira ce qu'il a fait.

L'on adjouste que la Poësie n'a plus de fiction, ni la Rhetorique de figures. Avoüons que l'imagination de l'homme fera bien plus de mensonge que le jugement ne peut faire d'entreprises. Mais il faut aussi que tout le monde convienne que pour trouver le merveilleux de son histoire, il ne faudra emprunter ni l'artifice de l'Orateur ni le mensonge du Poëte.

Que le premier Genie des Romains dise de Pompée qu'il a gagné plus de batailles que les autres n'en ont leües ; cette expression allarme le Lecteur. Je demande simplement qui a jamais leu qu'un Prince attaqué tout à la fois par tant de Puissances, ait pris tant de Villes ou gagné tant de batailles, luy seul contre tous, & luy seul vainqueur ?

Sur tout il y a un mot sur lequel je commence à vous consulter. Il n'accommode pas mes idées dans le Panegyrique du Roy ; c'est ce mot de Bonheur. On dit tous les jours le Bonheur du Roy, sa Bonne Fortune, son Heureuse Etoile. Tous ces termes, je l'avoüe, ne me paroissent

pas

pas luy convenir. Son Bonheur est son travail, c'est l'application au travail, c'est son Genie qui prevoit tout, qui pourvoit à tout; un secret impenetrable, une exacte vigilance. Son Bonheur, si vous voulez, c'est la bonté de sa cause que Dieu favorise; c'est la sincerité de ses intentions; c'est son habileté pour la guerre, son desir pour la Paix, cette Prevoyance qui fait échoüer les entreprises de ses Ennemis, & réüssir les siennes; sa constance dans ses maux, sa sensibilité pour les nostres, la tendre affection qu'il a pour ses Peuples, & que ses Peuples ont pour luy. Voilà l'Etoile qui preside à ses Conseils; voilà ce qui le rend le plus heureux & le plus grand des Rois.

C'est ce Bonheur qui ne dépend pas du caprice de la Fortune, qui semble disposer de la Victoire, qui domine sur la bizarrerie des évenemens, qui fait trouver des ressources dans les mauvais. Son Bonheur est sa Sagesse, & le nostre est sa conservation. Son Bonheur est sa Science de regner, d'inspirer le courage à ses Soldats, la Justice aux Juges; l'art de connoistre les hommes, le digne choix pour leurs places. Trouvez le merite de LOUIS, vous trouvez sa Fortune; & je permettrai de dire son Etoile quand on m'aura prouvé que l'Etoile forme la Vertu. En ce sens je dirai qu'il y a eu des Princes plus fortunez, mais non pas plus heureux que luy.

Il y en a eu qui ont poussé plus loin leurs conquestes: mais c'estoit une espece de gloire inconnuë pour eux que celle de la moderation. Il y en a qui ont eu un Empire plus estendu, mais il n'en fut jamais qui en eut un plus souverain sur les cœurs des Peuples.

Laissons ce que cherche l'Art: prenons ce que trouve la Nature. Vous trouvez, MESSIEURS,

qu'il est difficile de publier sa Gloire ; mon devoir est de la luy faire mépriser. Vous avez tout l'Univers pour vous : mais j'ay sa Pieté pour moy. Trop glorieux dans mon ministere, si je pouvois inspirer à ses Sujets le mesme zele pour Dieu, qu'ils ont pour luy.

RE'PONSE *de Mr.* DE TOURREIL, *au Discours prononcé par Mr. l'Abbé* Boileau, *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

LES acclamations si constantes à vous suivre en tous lieux semblent ne vous avoir ici tant de fois interrompu, que pour faire mieux entendre combien le Public se louë & s'applaudit de son choix. Peut-estre aussi, que dans ce murmure confus il vous reproche une espece d'ingratitude, & qu'il demande pour lui les sentimens de reconnoissance que vous avez crû nous devoir. Ils lui sont dûs, détrompez vous, MONSIEUR, & cessez de nous prendre pour vos bien-faicteurs. Nous n'avons agi qu'en Juges accoustumez à peser scrupuleusement le merite, & sujets à deferer aux témoignages éclatans de la Renommée.

C'est elle qui la premiere vous a declaré digne successeur d'un homme *, que ses talens acquis & naturels exposerent continuellement & sans danger à l'admiration universelle. Seculier en apparence il les dévoüa tous à l'usage, qui sanctifie les vostres. Penetré de ce zele, qui ne se lasse ni d'ins-

* M. Du Bois.

d'instruire, ni d'édifier, il en fit le principal objet de ses occupations, & jusqu'aux derniers momens de sa vie, il le signala par tout ce que peuvent ensemble la facilité du genie, l'assiduité du travail, l'autorité de l'exemple. Traducteur par qui les beautez originales acqueroient de nouvelles graces. Esprit d'un autre ordre que ces Echos de l'Antiquité, je dis certains Echos souvent faux, & tousjours muets, si quelque Grec ou quelque Latin ne leur preste les sons qu'ils ne repetent qu'à demi: que ces Compilateurs, ou si l'on veut ennoblir leur metier, ces Commentateurs perpetuels, qui toutes les fois, qu'ils osent penser de leur chef, nous font bien sentir le besoin qu'ils ont de s'asservir fidellement à des genies étrangers. Homme d'une affabilité, d'une condescendance, d'une politesse que beaucoup de Sçavans ignorent; aussi pur dans son style que dans ses mœurs; également concerté, mais sans étude, & dans ses pensées & dans ses actions. Homme qui portoit en lui le modele des vertus dont il traçoit de si vifs, de si riches portraits; & pour n'obmettre aucun de ses rapports essentiels avec vous, MONSIEUR, docte Interprete d'un Pere de l'Eglise*, que vous faites revivre dans vos discours. On reconnoist, on retrouve en vous ce saint Orateur; c'est le lire que de vous entendre: tant vous sçavez remuer les passions humaines en faveur de la raison, & par le charme autant que par la force de la parole, établir puissamment dans nos cœurs les veritez qui possedent le vostre.

Cette éloquence si persuasive, MONSIEUR, & marquée au coin de la Verité, tousjours empreinte

* S. Augustin.

Des titres si augustes, & si legitimes ne lui font pas dédaigner celui de nostre Protecteur : & pendant qu'il se partage, pendant qu'il se multiplie sans relâche au gré de nos besoins ; seul auteur de ses projets, seul garant de ses entreprises, seul chef de ses Conseils & de ses Armées, il veille encore sur la Republique des Lettres, & veut bien luy donner les momens d'attention necessaires pour la maintenir. Cette attention, MONSIEUR, pouvoit-elle mieux se manifester que dans le plaisir qu'il eut, & qu'il témoigna publiquement d'autoriser mesme par avance, l'heureuse adoption, qui va nous faire gouster toute la douceur, & recueillir tout le fruit d'un commerce tel que le vostre.



DISCOURS *prononcé le* 13. *Decembre* 1694. *par Mr. l'Evesque Comte de* NOYON, *Pair de France. Conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Estat, lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* d'Aucour.

MESSIEURS,

S'IL y avoit quelque rapport entre la foiblesse des paroles, & la force des sentimens, ma bouche deviendroit aujourd'huy le fidele organe de mon cœur, & vous feroit connoistre aisément tout ce que je ne puis assez reconnoistre. Il est vray, je l'avouë, & qui ne le sçait pas? Le sublime Genie qui anime & soustient cet illustre Corps, m'a seul inspiré le glorieux dessein d'en estre Membre ; & comme estant superieur à tout, il

il n'a que de grandes veuës, j'en reçois heureusement celles, que je n'aurois osé prendre de mon chef, & que vous avez bien voulu rendre effectives. Telles sont les graces de LOUIS LE GRAND; graces semblables aux influences du plus beau des Astres, & qui me donnent droit de dire avec plus de justice, à l'honneur du Roy, que Tertullien n'écrit pour flatter les Princes de l'Afrique; L'Estat & le Ciel ont le mesme sort, & doivent leur bonheur à deux Soleils; L'un surveillant à tous nos besoins, ne se repose jamais icy-bas, l'autre agit tousjours au dessus de nous, & l'Empire est aussi content de son Soleil, que le Ciel l'est du sien. Cependant, MESSIEURS, toutes ces Royales protections conservent la liberté de vostre choix sans aucune atteinte. La seconde Majesté garde les mesmes mesures que la premiere; prepare les cœurs, & ne les force pas, pour n'en point blesser la délicatesse, par le pouvoir absolu de ses ordres.

Mais suivons la louable coustume de cette célébre Compagnie; entrons dans nostre sujet & remarquons les âges differens de l'Académie Françoise. Née sous les auspices du Cardinal Duc de Richelieu Fondateur; élevée par les soins du Chancelier Seguier Conservateur : fortifiée des doctes écrits de mon Prédecesseur; consommée & comblée de toute la gloire de LOUIS LE GRAND, son Auguste & Magnifique Protecteur. Ouvrages dignes de leurs Auteurs; Auteurs dignes de leurs Ouvrages. Voilà, MESSIEURS, les temps fortunez de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, & de la perfection, qui ont formé successivement ce venerable Corps, qui estant un chef-d'œuvre, n'a pû estre achevé tout d'un coup.

Il

Il eſt certain, MESSIEURS, que le merite eſt au deſſus de tout ; la fortune domptée ou mépriſée le reconnoiſt pour ſon Maiſtre, & ſi la jalouſie combat quelquefois, la verité triomphe tousjours. L'Ecriture Sainte appelle Moïſe à ce propos, le Dieu de Pharaon, pour nous apprendre que l'homme juſte eſt par excellence, le Dieu de l'Impie, & que l'eſtime particuliere de la Vertu, eſt une preuve publique de la Divinité. Tel a eſté le ſort de Joſeph, dont la Gerbe myſterieuſe & élevée, eſtoit le ſymbole de ſon merite éclatant, & de ſon autorité abſoluë, exprimée par le titre glorieux de Sauveur de l'Egypte. Vous me prévenez, MESSIEURS, & vous faites par avance l'heureuſe application de cette belle figure en faveur de noſtre incomparable Fondateur, aimé, craint, eſtimé & admiré de tout le monde, malgré les vains efforts de l'envie tant de fois déchaiſnée. Oui, MESSIEURS, la ſeule Académie Françoiſe peut faire dignement l'éloge de ce rare Perſonnage, l'Homme de tous les talens, & qui connoiſſoit ſi parfaitement les talens de tous les hommes. C'eſt d'elle que nous apprendrons que la meſme Providence qui donna pour Miniſtres le Patriarche de Joſeph à l'Egypte, & le Prophete Nathan à David, avoit reſervé Armand Cardinal à LOUIS LE JUSTE, & à la France, pour y reſtablir le pouvoir du Prince, la tranquillité de l'Eſtat, & la fidelité du peuple. Tant il eſt vray que le Miniſtere Eccleſiaſtique & ſacré n'eſt pas incompatible avec le Politique & le Civil ; qu'il en releve & conſacre les emplois ; qu'aprés avoir formé des Decrets dans les Conciles, il prononce des Arreſts dans les Conſeils, & qu'eſtant le canal propre & le plus prés de la ſource des eaux vives & ce-

lestes, il les verse avec plus d'abondance & de succez sur les Monarques & sur les Monarchies Chrestiennes. L'Eglise & l'Estat en seront les fideles tesmoins ; & qui pourroit en douter aprés tant de favorables experiences?

Interrogez l'Eglise particuliere de Luçon, elle vous répondra que le precieux souvenir des vertus & des fonctions Apostoliques, Episcopales & Hierarchiques de son cher Armand est tousjours present à sa memoire, & n'en sera jamais effacé. Consultez l'Eglise Universelle qui ne souffre aucune exception de personnes, de lieux & de temps ; elle retentit par tout des services signalez que ce religieux Cardinal luy a rendus. Remontons encore plus haut, suivons, s'il est possible, le vol de cet Aigle, lorsqu'il s'éleve de la Terre au Ciel ; qu'il s'adresse à Dieu dans l'amertume de son cœur, luy represente le pitoyable estat de l'Eglise, & en reçoit des ordres que l'homme ne peut executer sans Dieu. C'est là qu'ont esté formez les saints projets de l'extirpation des nouvelles heresies, & de la restitution des droits sacrez de la divine Epouse dont l'unité estoit divisée par le schisme, la sainteté profanée par le crime, l'estenduë abregée par la desertion, & la succession interrompuë par la desobéïssance. C'est dans le sein du Pere des lumieres qu'ont esté puisées celles de tant de Livres admirables, que le saint Esprit qui est le doigt de Dieu, a dictez & écrits. C'est sur la Montagne de la Sainte Sion, que le plan de la Sorbonne a esté tracé & donné par le divin Architecte à son digne Ministre, de mesme que le crayon du tableau de la Loy fut laissé à Moïse sur la Montagne de Sinaï. Sorbonne le chef-d'œuvre de nostre siecle, l'ornement de l'Eglise

Gal-

Gallicane, le Sanctuaire de la Religion, l'Azile de la Foy, le fleau de l'Herefie, & le Monument éternel du zele & de la pieté du grand Richelieu.

L'Estat jaloux & impatient veut aussi parler, & appelle pour tesmoin de sa gloire, la honte de tout le monde soûmis, l'Empire humilié, l'Allemagne vaincuë, l'Angleterre intimidée, la Hollande allarmée, le Portugal affranchi, l'Espagne despouillée, l'Alliance de nos Ennemis déconcertée, celle de nos amis affermie, la nostre recherchée; l'Europe desabusée de la fausse prevention de l'invincible pouvoir de la Maison d'Austriche reduite aux abois, & à la veille de tout perdre. Les Elemens mesmes ont esté assujettis sous le joug & le poids d'un genie Maistre & Superieur. Et n'a-t-on pas veu le feu de la Rebellion éteint avec celuy de l'Herefie dans le sein du Royaume, l'eau de la Mer retenuë par la force d'une digue insurmontable, l'air plus serein, & la Terre estonnée de tant de prodiges? Mais helas! nostre joye n'a pas assez duré. La douleur d'une perte irreparable la suit de trop prés. Je me trompe, MESSIEURS, Armand ne peut mourir, son esprit & son cœur vivent encore, & survivront tousjours à son corps. Moïse le Legislateur d'Israël pourveut avant sa mort à tous les besoins du peuple de Dieu, & donna des benedictions propres à chacun des douze Tribus, en regla les fonctions, retrancha les abus, & fit une espece de Testament général sur le modele de celuy de Jacob en faveur de ses enfans. Voilà, MESSIEURS, la noble idée du Testament Politique d'Armand le Legislateur de la France, où il a prevû & prescrit tous les devoirs des Ordres & des Emplois de l'Estat,

Le

Le Prince doit estre tel que celuy que Dieu nous a donné, la Maison Royale unie, le Clergé parfait, la Noblesse généreuse, la Justice inflexible, le Peuple fidele, le Conseil secret, le Ministere éclairé, le fonds des Finances asseuré; l'abondance procurée, la Cour modeste, la Guerre juste, la Milice disciplinée, la Paix honorable, la Vertu récompensée, le vice puni, le merite estimé, la science cultivée, & l'Académie florissante. Testament dont la divine Providence avoit reservé l'execution au seul Regne de LOUIS LE GRAND, qu'on peut dire justement avoir plus & mieux fait en qualité de Maistre, qu'Armand n'a pensé & écrit en celle de Ministre.

Que n'ay-je assez de temps pour le consacrer à la memoire de l'illustre Seguier, & à nostre reconnoissance? Je dirois qu'il a esté le Conservateur & le Tuteur de l'Académie Françoise, errante d'abord & depuis fixée en son Hostel, où il est devenu l'hoste généreux des Anges visibles de la science. J'adjousterois que ce digne Successeur du grand Cardinal estant le parfait Elizée de ce veritable Elie, en a receu & fait paroistre le double esprit, de zele pour l'Eglise, & de fidelité pour l'Estat. Je n'oublierois pas aussi qu'un Chancelier de France n'a pas dédaigné les moindres fonctions de fils & de simple auditeur avant que d'estre le Pere & le Chef de cette célébre Compagnie; & qu'il nous y a laissé un gage precieux de son estime & de son amour en la personne de son Petit-fils nostre Confrere, honoré des premieres Dignitez & encore plus honorable.

J'avouë, MESSIEURS, que les talens de mon Prédecesseur me seroient necessaires, pour ex-

expliquer tous ceux qui l'ont rendu si recommandable à l'Académie. Son Eloquence grave & facile dans les Ouvrages de prose & de vers, son merite estimé par un Ministre estimable, sa reconnoissance dans une Harangue qui marque autant de cœur que d'esprit, sa charité victorieuse pour la défense d'un innocent prest à subir le dernier supplice d'un coupable, & son attachement inviolable à tous les interests de son Corps. C'est, MESSIEURS, en ce point seul que je ne luy cede pas, que je pretends l'égaler, & que mesme j'espere de le surpasser.

Vous le voyez, MESSIEURS, & je le sens encore plus ; Je tremble de peur & je suis transporté de joye. Je connois comme vous que l'Esprit est trop borné pour appliquer une forme convenable à la matiere infinie qui me reste ; mais s'il avoit autant d'estenduë que le cœur, & si le talent répondoit à l'amour, je pourrois tout ce que je desire. L'objet étonne & ravit l'Orateur, & sur tout un Orateur ébloüi des lumieres, convaincu des merites, penetré des bontez, & mesme prévenu, s'il estoit possible, en faveur de son Roy, de son Heros, & de son Bienfaicteur. L'Histoire des Heros est audessus des Historiens, les paroles n'en peuvent égaler les actions, & les Peintres manquent de couleurs ; cependant nous tenterons l'Eloge de nostre grand Monarque, & sans le charger de titres inutiles, il suffira de dire simplement, & de l'aveu de tout le monde, que LOUIS est aussi aimable par le charme de sa Personne, qu'il est estimable par la gloire de son Regne.

Il y a deux personnes dans un mesme homme, lorsque la Providence l'éleve aux premieres Places. La Personne particuliere, & la Personne publi-

publique. Tertullien distingue d'abord l'Homme & Cesar, & forme ensuite des vœux proportionnez à ces deux estats. Mais ne cherchons point d'autre exemple que celuy que nous trouvons & que nous admirons en nostre Auguste Prince, dont la Personne particuliere soustient, releve, & mesme surpasse la Personne publique si glorieusement, qu'il vaudroit mieux estre LOUIS sans estre Roy, que d'estre Roy sans estre LOUIS. Rare & inimitable Original. Son air charmant & majestueux se répand sur toutes ses actions, sa maison Royale emprunte quelques rayons de sa gloire, son âge est meur & parfait, le travail infatigable luy est devenu naturel, sa sagesse n'a point eu d'exemple dans les siecles passez, & les siecles à venir ne pourront jamais luy donner de Rivaux. Son auguste visage n'est pas moins connu & reveré des Estrangers que des Sujets; il partage souvent les deux Saisons, de l'Esté en Campagne, & de l'Hyver en ses Palais, pour faire également la terreur de ses Ennemis, & les délices de ses Peuples. Son amour extrême pour nous sacrifie toutes ses veilles à nostre repos, & s'il abrege & méprise le temps du sommeil, c'est parce qu'il le passe sans nous. Son merite personnel épuise le fonds de la plus riche Eloquence, ou ingrate à sa vertu, ou onereuse à sa modestie.

Ne vous estonnez pas, MESSIEURS, du zele de ce Discours; chaque mot est un trait de flâme. La langue & le cœur sont de concert, & il seroit facile de les excuser par l'exemple de saint Gregoire de Nazianze tousjours prest à parler, & insatiable sur les loüanges de saint Basile le Grand. Dieu mesme ne condamne pas les transports de David, qui appelloit Dieu, le Dieu
de

de ſon cœur. Quel honneur auſſi & quelle joye à un fidele Sujet attaché par tant de liens, de ſermens, & de charges, de mettre ſon cœur entre les mains d'un Roy, dont le cœur eſt entre les mains de Dieu !

A peine avons-nous veu LOUIS ſi aimable par le charme de ſa Perſonne, que LOUIS ſi eſtimable par la gloire de ſon Regne, ſe preſente à nous. Regne religieux que la pieté conſacre dans le ſaint exercice des divines vertus. Foy vive de LOUIS, qui ne porte ſi loin les bornes de ſon Empire, que pour donner plus d'étenduë au Royaume de JESUS-CHRIST. Eſperance ferme de LOUIS qui releve l'Egliſe, dont il eſt le Fils Aiſné ſur les ruines de l'Hereſie, qui en eſt la Fille rebelle. Ardente Charité de LOUIS, qui épargne le ſang de ſa plus pure Nobleſſe, que l'aveugle fureur des Duels immoloit à celle des Demons. Eſt-il forcé par la neceſſité des temps, d'impoſer de nouveaux ſubſides ? il en porte le poids ; ſes épaules ſont plus chargées, que celles de ſes Peuples, & ſes mains liberales accouſtumées au plaiſir de donner, ont beaucoup de peine à recevoir. Qui pourroit s'imaginer avec quelle impatience un Roy ſi ſage & ſi patient d'ailleurs, ſoupire aprés le retour des temps paiſibles & fortunez, pour reconnoiſtre les grands ſecours que ſes Sujets luy donnent auſſi volontiers, que les Enfans d'Iſraël offrirent à Moïſe, plus qu'il n'eſtoit neceſſaire ? Regne glorieux & redoutable à tout l'Univers. La Victoire aſſervie, & inſeparablement attachée au Char de noſtre Conquerant, luy doit encore plus que le tribut qu'elle paye, & ne peut eſtre aſſez reconnoiſſante. Son Trophée eſt formé des armes des Ennemis de LOUIS LE GRAND ;

GRAND; ſon front n'eſt couronné que de Lauriers qu'il a luy-meſme cueillis ; ſes mains ſont pleines de nos palmes ; la France ſeule empeſche la preſcription de ſa gloire, oubliée dans les autres Nations, & le Vainqueur a plus fait pour la Victoire qu'il a renduë conſtante, que la Victoire ne fait pour le Vainqueur qu'elle rend heureux. Je paſſe tous les détails de tant d'exploits ſignalez, que la voix & la plume de l'Académie ont relevez avec autant d'éloquence que de zele. Nul deſſein ſans ſuccez, nul ordre ſans execution, nul ſiege ſans priſe de Villes, nul combat ſans triomphe. Je ſçay bien, MESSIEURS, le magnifique éloge que le Texte ſacré fait à l'honneur du Grand Alexandre, & je ſçay encore mieux que la gloire de LOUIS LE GRAND l'emporte ſur celle de ce Prince ſi fameux. Alexandre retenoit la Terre ſoumiſe, comme une Eſclave enchaiſnée qui gardoit le ſilence ; LOUIS s'oppoſe, & fait teſte à l'Europe déchaiſnée. Alexandre a ſceu affermir l'obeïſſance ; LOUIS a pû vaincre la reſiſtance. Le Pilote conduit ſon vaiſſeau facilement au milieu d'une mer calme & tranquille, mais le chef-d'œuvre de la navigation conſiſte à le préſerver du naufrage, malgré la tempeſte. Jugez, MESSIEURS, de la difference des Eloges, par celle du ſort des Heros, & des actions. Regne heureux, & dont la durée devroit eſtre auſſi longue que celle des temps. La nombreuſe Poſterité a tousjours eſté le caractere viſible de l'une des plus grandes proſperitez des perſonnes, des Familles & des Eſtats. Dieu la promit au Patriarche Abraham, l'eſtendit en faveur de ſa race, & la porta depuis Iſaac juſqu'à JESUS-CHRIST, le principe, & le centre de toutes les benedictions. David demanda plu-

plusieurs fois, & receut les mesmes graces consommées en la divine Personne du Messie. Le sçavant Africain adjouste les vœux ardens d'une perpetuelle succession de la Maison Imperiale à ceux de la santé du Prince, des armées victorieuses, & du Monde paisible, & saint Augustin flatte les enfans de l'Empereur Constantin, du partage hereditaire de l'Empire universel. Pouvons-nous moins esperer, MESSIEURS, de la glorieuse posterité du Roy, de Monseigneur, & de nos trois augustes Princes, nez si heureusement, élevez si dignement, & instruits si chrestiennement, que nous voyons desja les semences de la gloire qui leur est preparée. Regne paisible, s'il plaist à Dieu de faire succeder la Paix de Salomon aux Victoires de David, & d'adjouster des couronnes d'Olives à celles des Lauriers. Toute la Terre est estonnée des grands orages qui se forment en l'air, & le Ciel est si couvert de nuages, qu'il y a plus de sujet d'en craindre la colere que d'en esperer le secours. Tous les Peuples sont armez, les Fideles & les Infideles sont aux mains, les Catholiques & les Heretiques entrent dans le mesme party, les Israëlites & les Egyptiens ne se reconnoissent plus, & la France seule soustient la pureté de sa Foy, marquée par celle de ses Lys.

Mais parmy tant de troubles & d'agitations, que ne fait pas le plus religieux aussi bien que le plus glorieux de tous les Rois, pour rétablir l'union des Princes Chrestiens, representée dans l'alliance d'Israël & de Juda, qui estoit toute la force du Peuple de Dieu? Cependant comme le point capital de cette grande affaire dépend du moyen d'accorder les differens interests de tant de Princes conjurez; fasse le Ciel qu'enfin ils ouvrent

les

les yeux, les jettent sur LOUIS, le rendent l'arbitre de la Paix, & prennent ce sage party, suivant l'exemple des douze tribus d'Israël, qui convinrent unanimement de Josüé, pour estre seul le maistre de leur sort. Le succez n'en sera pas moins heureux ; & si Josué aprés avoir divisé, partagé, & prescrit à chaque Tribu les limites de la Terre promise, procura une Paix juste, solide & générale ; l'experience du Traité de Nimegue, dont LOUIS LE GRAND a reglé les principaux articles, fonde les mesmes esperances ; & les Alliez doivent avoir autant de confiance en sa Justice, qu'ils ont fait paroistre de crainte pour sa Puissance.

Il ne me reste plus, MESSIEURS, qu'à vous marquer avant que de finir, ce qui me restera tousjours, & ne finira jamais ; l'estime pour l'Académie Françoise, la reconnoissance de ses bontez, le desir de la servir, & la joye de concourir à la gloire immortelle de LOUIS LE GRAND. Je n'oublieray pas aussi le respect particulier pour nos illustres Confreres. Les uns relevent l'éclat de la Pourpre Romaine, ou font revivre dans l'Episcopat les grands Basiles de la nouvelle Cesarée, les Augustins zelez pour la défense de la Foy, les Ambroises éloquens dans les Chaires, & les sçavans Origenes. Les autres sont distinguez par les honneurs de la Cour, ou choisis pour des Emplois dignes de leurs plumes ; & tous sont justement parvenus au plus sublime degré du merite.

DIS-

DISCOURS *prononcé le 3. Mars 1695. par Mr. l'Abbé de* S. PIERRE *premier Aumosnier de S. A. R.* MADAME, *lorsqu'il fut reçu à la place de Mr.* Bergeret *Secretaire du Cabinet du Roy.*

QUELQUE grand que soit un bienfait, MESSIEURS, il peut estre égalé par des sentimens de reconnoissance: & heureusement pour ceux qui par leur situation sont obligez de recevoir, ils ont dans leur cœur de quoy rendre, si leur cœur est assez sensible. Admis aujourd'huy par vos suffrages dans une Compagnie qui tient le premier rang dans le monde pour les Lettres; quel peut estre mon devoir, MESSIEURS, si ce n'est d'employer toutes mes forces pour vous persuader que quelque considerable que soit la grace que vous m'avez faite, j'en connois parfaitement le prix, & que mes sentimens sont tels, qu'ils peuvent m'en acquiter.

L'amour des Lettres aussi grand peut-estre en moy que dans ceux qui leur ont le plus fait d'honneur par leurs Ecrits, la haute idée que j'ay des beaux Arts, & une veneration qui m'est naturelle pour tout ce qui en porte le caractere, me font sentir le bonheur d'entrer dans une Societé dont les belles Lettres ont formé les liens & dicté les loix; qu'elles animent sans cesse de leur esprit, & à qui elles ouvrent tous leurs thresors.

Presque toutes les occupations des hommes portent la marque ou de la misere de leur condition, ou de l'aveuglement de leurs passions; mais les connoissances qui servent à perfectionner la rai-

raiſon, ſont exemptes de ces deux taches. Les plaiſirs qu'on y trouve ſont purs, perſonne ne nous les diſpute, il s'en preſente tous les jours de nouveaux, ils ſont de tous les âges & de toutes les heures : enfin ils ne nous éloignent que des plaiſirs trop vifs & tousjours pernicieux. Independans on n'a beſoin de perſonne pour les gouſter; innocens ils ne ſont jamais ſujets au repentir. Diray-je encore plus? Ils conduiſent à des plaiſirs plus parfaits, aux plaiſirs de la vertu; & jamais l'ame n'y eſt mieux preparée que lorſque les ſciences y ont répandu des lumieres, & eſtabli la tranquillité.

En vain la nature s'efforce de former de grands Hommes, en vain elle les pare de ſes dons & de ſes richeſſes : ſon ouvrage demeurera tousjours défectueux, ſi les Lettres n'y mettent pour ainſi dire la derniere main. Que l'on jette les yeux ſur les differens theatres où s'exercent les talens, ſur les divers emplois de la Societé civile? je le dirai ſans crainte : ceux qui y apportent la plus heureuſe naiſſance, ſont tousjours vaincus quand ils rencontrent des rivaux qui ont fortifié du ſecours des Lettres leurs avantages naturels.

Tel a eſté, Messieurs, celuy dont j'occupe la place, & que vous regrettez avec tant de juſtice. Aprés avoir paſſé pluſieurs années à ſouſtenir avec gloire les droits de ſon Prince dans un auguſte Parlement, employé dans des affaires encore plus importantes, admis dans les ſecrets que la Politique ſemble ne confier jamais qu'à regret; il porta dans ſes emplois un eſprit d'application & de ſuite, ſource la plus ſeure du ſuccez des affaires : il fit ſentir dans ſes Ecrits une ſorte de force que donnent l'ordre, la netteté du diſcours, & une juſteſſe qui retranchant ſevere-

ment

ment les ornemens ſuperflus, ne preſente à l'eſprit, que ce qu'il luy importe de bien voir.

Si je parlois icy de ſa droiture, de ſon inclination bienfaiſante, du gouſt qu'il avoit pour la Vertu, peut-eſtre cet éloge qui luy eſt deu ſi legitimement, paroiſtroit-il eſtranger à mon deſſein, & inutile à la gloire des Lettres: Il eſt certain cependant qu'elles ſervent à élever les ſentimens, & que de l'eſprit où elles brillent avec tout leur éclat, elles répandent juſques ſur le cœur une ſalutaire influence.

Les exemples de leurs plus grands effets, ſont tous icy des exemples domeſtiques, ils ſont tous tirez du ſein de l'Académie Françoiſe; ſi ce grand Homme qui a ſi long-temps protegé cette Compagnie, ſi ce Chef de toute la Magiſtrature donna au Conſeil une plus belle forme, ſi ſous luy les Loix du Royaume prirent une vigueur nouvelle, d'où nous vint à nous un ſi grand bonheur, & à luy une ſi grande gloire, ſi ce n'eſt de l'autorité qu'il s'eſtoit acquiſe par la force, la douceur, l'inſinuation & l'agrément de ſon eſprit: & toutes ces qualitez ſi ſolides & ſi aimables, qui doute qu'il ne les duſt pour la plus grande partie aux belles Lettres? Auſſi leur en marqua-t-il ſa reconnoiſſance, par l'application qu'il eut à les favoriſer, par les honneurs qu'il leur rendit, ſur tout par le deſir qu'il témoigna que ſon illuſtre heritier obtinſt comme un avantage conſiderable la place qu'il occupe dans cette Compagnie avec tant de diſtinction.

Je vois, MESSIEURS, le ſouvenir que ces grands noms vous rappellent: l'idée de voſtre Fondateur ſe preſente à vous brillante de l'éclat de l'immortalité. Quels talens pour les plus grandes affaires, c'eſt-à-dire, pour le gouvernement

des hommes ? quelle capacité, quelle étenduë, quelle force ? Il formoit sans confusion & suivoit sans lassitude un nombre presque infini de projets d'une nature toute differente ; il voyoit tout d'un coup dans chaque affaire, plus loin & plus distinctement que ceux qui eussent employé beaucoup de temps à la penetrer, il en découvroit toutes les faces, & aprés s'estre déterminé avec seureté, il avoit l'art de porter les autres à son point de veuë, & de leur faire voir les choses comme il les voyoit. Il persuadoit, & quelle superiorité que de sçavoir persuader !

De si grands talens percerent au travers des obstacles les plus difficiles, & éleverent une fortune éclatante qui excitoit l'envie des ames vulgaires ; mais ce qui estoit en luy veritablement digne d'envie, ce fut le noble usage qu'il fit de cette grande fortune. Il ne s'en servit qu'à mettre la France à ce haut point d'élevation qui nous estonne encore ; nous qui avons veu cette grandeur portée incomparablement plus loin par une main plus ferme, plus sage & plus hardie. Avec la puissance de ce Ministre s'accroissoit incessamment celle de sa Patrie ; & ce qui n'est donné qu'aux grandes ames, il put avoir de l'ambition par vertu.

Que l'on donne au genie, à la nature tout ce que l'on voudra ; on ne peut disputer aux Lettres l'honneur d'avoir contribué à former cet homme extraordinaire : les obscuritez qui rebuttent dans les Sciences, redoubloient son ardeur ; & jamais il ne sentoit mieux ses forces, que là où les autres éprouvoient leur foiblesse. De là ces progrez surprenans dont il nous a laissé des monumens éternels : ces Ouvrages où il donne des leçons à tous les hommes sur les devoirs les plus

plus essentiels de la Religion & à tous les Princes sur les maximes les plus profondes de la Politique : également instruit & dans la Sagesse qui conduit vers le Ciel, & dans la Sagesse qui rend les hommes heureux sur la Terre.

Voilà, MESSIEURS, ce que peuvent les Lettres pour le bonheur & pour l'élevation des Particuliers qui les cultivent : Mais que l'on interroge encore ces celebres tesmoins des siecles passez, que l'on consulte ses propres yeux, & l'on sera persuadé qu'elles ne contribuent pas moins à l'élevation & au bonheur des Estats où elles fleurissent.

Nous ne verrons pas tousjours nos voisins réünis contre nous, saisis comme par contagion & violemment agitez des fureurs de la Guerre ; nous n'aurons pas tousjours à les vaincre, abbatus de leurs pertes, las de se faire du mal pour la seule esperance de nous en faire ; convaincus de l'inutilité de leurs efforts, instruits de leurs veritables interests, ils souhaiteront bien-tost ardemment la Paix, & l'obtiendront.

Le calme rappellera leur raison égarée : & avec des yeux que l'envie ne troublera plus, ils verront enfin que cette grande puissance du Roy, dont ils ont esté si long-temps allarmez, a pour bornes insurmontables cette mesme sagesse & ces mesmes vertus qui l'ont formée. Heureux de n'avoir pû l'affoiblir, ils ne la regarderont plus que comme la tranquillité de l'Europe, & comme l'unique azile contre l'oppression & l'injustice des ambitieux.

Alors, MESSIEURS, que pensez-vous qui distinguera la France des autres Estats ? Il est une superiorité plus digne de l'homme, que celle que nous tenons de la valeur & de l'art de la Guerre ;

c'est la superiorité que donne la beauté & l'agrément de l'esprit. Heureusement pour nous, & graces à la prudence de celuy qui nous gouverne, nous en sommes en possession, & loin que les autres peuples songent à nous la disputer, la curiosité qu'ils auront tousjours pour nos Arts, les charmes qu'ils trouveront à gouster la douceur & la facilité de nos moeurs, l'estude qu'ils viendront faire parmy nous de nostre Langue & de nos manieres, seront une espece de tribut & d'hommage que nous recevrons d'eux; & au lieu de nos armes si long-temps victorieuses, nos Ouvrages iront faire des Conquestes dans l'Europe, en assujettissant insensiblement les autres Nations à nos opinions, à nos sentimens, & à nos gousts.

Là ne se bornent pas les avantages que produisent les belles Lettres, j'en vois encore de plus solides. L'homme n'est attiré, n'est retenu que par le plaisir, c'est la porte du cœur & la seule qu'il tienne tousjours ouverte. La Verité, la Vertu elles-mesmes ont besoin de parure, & n'est-ce pas à l'éloquence à les parer? Plus cet Art sera porté à un haut point de perfection, plus elles seront en estat de plaire, plus elles se feront aimer. Et quelle felicité est plus grande que d'aimer la Verité & la Vertu, si ce n'est celle qui doit estre la recompense de cet amour?

Vous l'avez bien reconnu, MESSIEURS, de quelle importance il estoit pour nos mœurs, pour le bonheur & pour la gloire de la France, de perfectionner l'éloquence : vous avez judicieusement pensé que pour élever ce bel édifice, il falloit poser des fondemens fermes & durables, & pour cela fixer la valeur des termes, & faire connoistre les constructions les plus simples &

les

les plus naturelles de ces termes. Vous avez fini un de ces Ouvrages ; & vous travaillez à l'autre. Ce sont à la verité de ces travaux dont les esprits vulgaires n'ont garde de tenir aucun compte, mais dont les esprits du premier ordre voyent la beauté, l'importance & la necessité.

C'est ce qu'a veu ce Genie que la Providence a mis sur nos testes : Il sçait qu'une partie du bonheur de son Estat tient à des choses peu importantes en apparence, & y tient par des liens tres-forts, quoy qu'imperceptibles pour les esprits superficiels. Il sçait, ce Prince distingué entre les Princes Chrestiens par une pieté pleine de raison, que les vices, les crimes & les malheurs de la societé sont des suites necessaires de la barbarie & de l'ignorance : que le Christianisme aussi spirituel, aussi pur & aussi élevé qu'il l'est, ne trouvera jamais plus de soumission que parmy les esprits les plus éclairez & les plus solides ; & qu'en faisant fleurir les Lettres, en augmentant la lumiere des esprits, on affermit l'Empire de la Religion, & on luy ouvre le chemin à de nouvelles conquestes.

Rempli de ces veuës il recompense liberalement ceux qui excellent dans les beaux Arts & dans les Sciences. Il comble de ses bienfaits ces hommes rares qui ont merité par leurs Ouvrages la plus grande reputation d'éloquence. Il a pris le nom de Protecteur de l'Académie Françoise, nom qui la distingue de toutes les Compagnies du Royaume, & qui vous donne un droit plus particulier d'attendre des marques de sa bonté.

C'est ainsi, MESSIEURS, que sont estimées les belles Lettres par un Prince qui a receu du Ciel le caractere du Sage, le don precieux de mettre le juste prix à chaque chose. Pourrois-je

craindre aprés cela de m'estre trompé sur le rang que j'ay creu qu'elles meritoient dans le monde? Pourrois-je n'avoir pas une haute idée de cette Compagnie qui en est le premier Tribunal? Et lorsque vous me donnez part à vos honneurs, à vos glorieux travaux, & à vos avantages, pourrois-je n'estre pas extrémement sensible à cette grace? Et vous, MESSIEURS, pourriez-vous douter de la grandeur de ma reconnoissance?

RE'PONSE *de Mr.* DE LA CHAPELLE, *Conseiller du Roy, Receveur General des Finances de la Rochelle, au Discours prononcé par Mr. l'Abbé de* Saint Pierre, *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

Il n'est pas besoin que la sensibilité, que la probité si connuë de vostre cœur nous répondent de vos sentimens pour un bienfait dont vous nous recompensez en le recevant, puisque c'est payer une grace que de la meriter.

Je ne sçay mesme si déja on ne vous doit point icy des remercimens, vous y venez consoler une juste douleur, vous l'avez presque dissipée; ce n'est pas que vous effaciez le souvenir de celuy à qui vous succedez, vous n'ostez pas tout le regret de sa perte, mais vous la reparez. Que dis-je? vous faites revivre cet illustre mort, vous nous le rendez en vous.

Ces mœurs douces & aimables, cette conversation aisée, cette exacte connoissance des hommes,

mes, ces veuës droites, ce juste discernement, cette fidelité Religieuse pour les secrets confiez; cette sagesse consommée sans laquelle on ne peut estre fidele; rare & heureux assemblage qui l'avoit fait entrer dans la plus auguste des confidences, & qui pour ainsi dire avoit mis entre ses mains les ressorts qui font mouvoir l'Europe entiere, toutes ces qualitez admirables nous les retrouvons en vous telles qu'il les possedoit; heureux si nous avions pû vous acquerir & le conserver.

Voilà, Monsieur, ce qui vous acquite envers nous, & ce qui vous fait obtenir une place, au dessus de laquelle la belle litterature n'a rien à souhaiter, l'esprit cultivé ne peut rien imaginer.

On ne vous soupçonne point d'en ignorer l'éclat, vous l'avez souhaitée avec trop d'empressement pour ne l'avoir pas connu. Mais le témoignage involontaire de vostre conscience, qui vous force sans doute de vous avoüer à vous-mesme que vous en estes digne, vous a fait craindre les secrets reproches de vostre modestie, & vous a obligé de cacher, dans l'éloge que vous venez de faire des belles Lettres, une partie de cet éclat qui rejaillit sur vous.

Il vous a esté beau de vous taire sur ce sujet, il me seroit honteux de n'en pas parler, puisque c'est faire vostre éloge que de montrer tout l'honneur accordé à vostre merite.

Si je regarde l'Académie comme le Temple de l'immortalité où tous ceux qui y sont receus trouvent une source inépuisable de la plus pure & de la plus venerable gloire; ce n'est point parce qu'un Roy digne de servir de modele à tous les Rois, a bien voulu se déclarer nostre

Protecteur ; ce n'est point parce que, s'il m'est permis de parler ainsi, il nous a élevé luy-mesme un Tribunal dans ces lieux augustes, tousjours remplis de Sa Majesté ; ce n'est point parce que nostre establissement a este formé par un homme dont tous les desseins, dont tous les Ouvrages ont esté au dessus de l'homme : enfin ce n'est point parce que nous rassemblons en un seul Corps ce que toutes les conditions differentes ont de grand & de respectable, & que tant de dignitez parmy nous confonduës relevent d'autant plus celle de cette Compagnie, qu'elles y sont sans rang & comme ignorées : une idée plus haute & plus flatteuse m'éclaire ou m'éblouït, quoy-qu'il en soit m'entraisne, & me force de la suivre.

Cette institution d'une Assemblée d'hommes choisis entre tout ce qu'un vaste Empire en peut produire d'illustres pour les Lettres, destinez, & sans cesse occupez à polir, à perfectionner, à mettre une Langue en estat de vivre long-temps mesme aprés les Peuples à qui la nature l'a donnée, si ce n'est pas le suprême degré de la superiorité sur les autres Peuples, le plus haut point de grandeur & de puissance, le comble de la gloire pour une Nation : c'en est du moins le signe le plus éclatant, la marque la plus certaine ; c'en est, pour ainsi dire, le sceau irrevocable, & il semble que la Providence qui gouverne l'Univers, n'ait donné le goust & l'idée des Académies qu'aux Nations qu'elle a formées pour commander aux autres.

Rappellez pour en estre convaincu, rappellez & parcourez l'Histoire de tous les Peuples qui se sont signalez sur le theatre du Monde. Examinez quelle a esté la destinée magnifique, quelle est en-

encore aujourd'huy la gloire de ces Grecs, & de ces Romains ausquels nous devons l'establissement des premieres Académies ; quelle a esté au contraire la fortune differente de tant d'autres Peuples qui n'ont sceu que combattre & vaincre.

Conquerans plus redoutables par leur barbare ignorance que par leurs armes, ils n'ont songé qu'à détruire les Arts & les Lettres, & à fonder de superbes dominations que le temps a bientost ruinées. Leur Empire, leur nom, leur langage, tout a peri aussi bien qu'eux.

Pareils à de furieux incendies, ils ont passé, ils se sont esteints aussi-tost qu'ils ont cessé d'agir ; ou comme d'impetueux torrens, qui aprés avoir ravagé les campagnes ne sont plus que de petits ruisseaux, à peine remarquez par les voyageurs ; ils n'ont laissé que des debris malheureux & des descendans indignes de leur nom.

La vraye gloire, immortelle dans le souvenir des hommes, n'a esté donnée qu'aux Peuples qui ont eu des Académies, & le temps que ces Peuples ont choisi pour les establir a tousjours esté celuy où ils se sont trouvez plus grands que les autres.

J'en atteste encore ces premiers Maistres de l'Univers ; que de travaux ? que de combats ? que de victoires remportées ? combien de Rois dethronez ? combien ont-ils voulu faire voir de triomphes dans la Capitale du monde, avant que d'y montrer une Académie ! Ce n'a esté que dans le plus florissant âge de leur Empire, au milieu du plus beau de leurs Regnes, sous le plus grand de leurs Empereurs.

Quel spectacle s'offre icy à mon esprit, & m'écarte de mes premieres pensées pour m'arrester sur d'autres objets ? Vous en seriez frappé,

comme moy, si je pouvois les representer. En effet, MONSIEUR, quelle devoit estre cette Académie formée par Auguste ? quels Genies sublimes ? quels Hommes célébres ? quels grands Personnages la composoient ? Un tableau si magnifique demanderoit un pinceau plus sçavant que le mien ; mais si vous voulez concevoir ce que je ne puis exprimer, jettez les yeux sur ceux au nom de qui je vous parle : il me doit estre permis de le dire, & je contribuë si peu à tant de lumiere, qu'une pudeur fausse ne doit pas m'empescher de rendre justice. Ils vous fourniront des ressemblances si vives & des rapports si heureux, que soit que vous consideriez les Sujets, soit que vous regardiez le Souverain qui les honore de sa protection, tout accoustumé que vous estes à ne point confondre vos idées, vous vous tromperez souvent, souvent vous prendrez le Siecle de LOUIS LE GRAND pour celuy d'Auguste, & le Siecle d'Auguste pour celuy de LOUIS LE GRAND.

N'en doutons donc plus, & ne craignons plus de le dire ; l'Académie est comme le gage & le sceau de l'Immortalité asseurée au Nom François. Sa fortune a marché d'un pas égal avec celle de la Monarchie ; le mesme Ministre a jetté les fondemens de la puissance de l'une, & a donné la naissance à l'autre. Le mesme Monarque invincible a achevé l'un & l'autre ouvrage, & les a portez tous deux à ce point de grandeur, & de perfection où les vûës du Ministre n'avoient pû atteindre.

Quelle source infinie de reflexions magnifiques ! Quelle aboundance de gloire ! Vous la venez partager avec nous ; vous devez entrer dans nos obligations & contribuer à nostre reconnoissance.

Peut-

Peut-estre qu'elle est assez remplie à l'égard du fameux Cardinal de Richelieu, peut-estre que la memoire & les manes de ce grand Homme en sont satisfaits : car ne pouvons-nous pas penser qu'il nous doit, sinon une partie de sa renommée, du moins une partie de cette attention vive, que le monde conserve tousjours pour luy ? Cette Loy que nous nous sommes faite de parler de luy dans les occasions les plus éclatantes, son nom tousjours placé avec de pompeux éloges dans nos plus célébres Discours, reveillent sans cesse pour luy l'estime & l'applaudissement des hommes ; & aprés tout qu'y a-t-il de plus propre à flatter, à remplir la plus noble ambition mesme des Rois, que ce tribut éternel de louanges que nous payons à un Sujet ?

Mais qui nous acquittera envers ce Prince, sans qui nous ne serions pas mesme en estat de nous souvenir de nostre Fondateur ? L'Eloquence ne nous fournit plus d'ornemens qui ne soient trop au dessous des nouveaux sujets d'admiration & de louanges qu'il nous fournit tous les jours ; & ce seroit trop abandonner le soin de nostre gloire que d'entreprendre de relever la sienne par nos paroles : que nos esprits ne tentent donc plus d'inutiles efforts , n'employons desormais pour luy que le langage de nos cœurs, c'est le seul que ses vertus heroïques ne nous rendent pas inutile.

Puissent ses armes estre tousjours victorieuses, puisse le Dieu des Armées, le vray Dieu dont il défend la cause, le combler d'autant de prosperitez qu'il luy a donné de vertus. Puisse son Regne par le nombre des années surpasser autant les plus longs Regnes, que par l'éclat des actions il surpasse les plus glorieux.

DISCOURS *prononcé le 3. Juin 1695. par Mr. l'Abbé de* CLEREMBAULT, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* de la Fontaine.

MESSIEURS,

QUELQUE penchant que les hommes ayent à se flatter, rien ne pouvoit excuser le desir que j'ay eu d'estre receu parmy vous, si le sentiment de quelques-uns de cette sçavante Compagnie trop prevenus en ma faveur par une ancienne amitié ne m'eust soustenu dans la juste défiance de ma foiblesse.

Et comment pouvoir esperer de remplir dignement une de ces places illustres, destinées à recompenser le merite le plus éclatant dans les Lettres? Comment vous faire oublier cet homme incomparable, dont la simplicité & la douceur estoient encore plus estimables que l'esprit & la capacité! Cet homme singulier, qui n'ayant jamais compté les biens de la fortune parmy les veritables biens, sceut avec ce tour naïf & ingenieux qui luy estoit si propre, élever jusqu'au sublime les choses les plus abjectes de la nature, sans neanmoins leur faire rien perdre de leur caractere; Genie seul semblable à luy-mesme, qui surpassant ses modelles avoit saisi l'air original avec tant d'avantage, & d'une maniere inimitable aux siecles suivans. Heureux d'avoir expié dans les dernieres années de sa vie, par les larmes sinceres de sa penitence, le scandale qu'il avoit pû causer par des écrits qu'un naturel trop

facile avoit produit, ſans aucune mauvaiſe intention, & preſque ſans y avoir penſé. Mais ne parlons icy que de ces Ouvrages immortels, où toute la fineſſe de la Morale ſe preſente ſous les images les plus ſimples, Ouvrages qui luy euſſent merité le choix de ce fameux Miniſtre qui forma cette Compagnie.

Ce grand homme appellé au Gouvernement dans une de ces triſtes conjonctures de foibleſſe & de deſordre, veritables infirmitez des Corps Politiques, ſouſtint neanmoins, & augmenta par ſes rares & ſublimes talens, la gloire & la felicité de cet Eſtat. Rien ne fut capable de reſiſter à ce puiſſant Genie ſuperieur aux difficultez les plus inſurmontables. D'un coſté l'impuiſſance & la diviſion au dedans du Royaume cauſées par les troubles precedens & par les Guerres de Religion, luy refuſoient l'eſperance d'aucun ſuccez; & de l'autre, la force & la puiſſance de nos anciens Ennemis accruë & cimentée par l'union de l'Angleterre avec les François rebelles, & par les nouvelles proſperitez de la Maiſon d'Auſtriche, ſembloient mettre un obſtacle invincible à ſes deſſeins.

Mais avec quelle grandeur de courage & quelle profonde capacité vint-il glorieuſement à bout de ſe ſoumettre, s'il eſt permis de parler ainſi, cette impoſſibilité apparente. Aprés avoir mis l'ordre dans le Gouvernement, ſelon que la neceſſité du temps le permettoit. Aprés avoir vaincu & deſarmé l'hereſie par la priſe de la fameuſe Place qui en eſtoit le principal azile, reprimé pour jamais l'audace & les cabales des Grands. Aprés avoir jetté nos ennemis par les armes victorieuſes de nos Alliez, dans la neceſſité de défendre leurs propres Eſtats, il entreprit enfin de les vaincre

en les attaquant dans leur pays ; & ce fut dans ces dernieres & glorieuses années par la prise de leurs Villes, par le ravage de leurs Provinces, par ces surprenantes intrigues qui leur furent si fatales, il les reduisit à ce point incroyable de desordre & d'aneantissement, de ne pouvoir presque profiter de nos divisions domestiques. Auroit-on pû croire, MESSIEURS, qu'un Ministre aussi appliqué, & comme livré necessairement aux occupations les plus épineuses de la Guerre & de la Politique, pust encore meriter les louanges, qui semblent estre reservées à la tranquillité d'un Gouvernement paisible ; il ne laissa pourtant pas de remporter encore cette nouvelle espece de gloire aussi éclatante, & plus durable à la posterité, dont il s'asseura par là le souvenir. Le restablissement de la seureté publique, l'ordre remis dans les Finances, la puissance maritime renduë par ses soins formidable à nos ennemis, cette nouvelle vigueur qu'il a semblé redonner à la plus haute des Sciences, soit par la restauration magnifique de la plus célébre Ecole de l'Univers, soit par la protection singuliere qu'il donna tousjours aux Lettres sacrées ; les beaux Arts & l'éloquence remis dans le brillant éclat des siecles les plus fameux, & asseurez contre leur décadence par l'establissement de l'Académie en sont les perpetuels & illustres témoignages.

Enfin il merita par tant de faits memorables de preparer l'execution des merveilles que nous voyons, sans que sa gloire diminuë en rien celle de LOUIS LE GRAND, la maligne posterité ne s'estant jamais avisée de rien oster à Alexandre, parce que Philippe estoit son Predecesseur.

Com-

Comme il sçavoit que les reglemens les plus prudens ne peuvent subsister, sans l'appuy & le secours des Loix, il en voulut rendre l'autorité vive & durable, en procurant le choix du plus digne sujet qui en pust estre le depositaire.

Je rappelle icy la memoire de ce grand Magistrat, qui sceut joindre en sa personne, & pendant un si long-temps, le merite consommé dans son Ministere avec celuy des belles Lettres, & qui aprés avoir esté vostre Confrere, eut l'honneur de preceder le Heros qui a bien voulu se declarer vôtre Protecteur.

Quoy que l'éclat des actions de ce grand Prince luy répondist assez d'une reputation éternelle, il eust semblé neanmoins manquer quelque chose à sa gloire, si ces faits incroyables eussent esté annoncez par des Ouvrages vulgaires. Il n'a plus à craindre ce malheur, vous estes chargez, MESSIEURS, du soin de son immortalité; vostre éloquence sincere le mettra à couvert de l'incredulité des âges suivans; & peut-estre que sans vous, la posterité soupçonneuse auroit pû s'imaginer que les prodiges de son Regne seroient plustost racontez par le langage ordinaire, & usé de la flaterie, que par les expressions simples de la Verité.

Car qui pourroit jamais se persuader sans une autorité comme la vostre, qu'un Prince né le Maistre en prenant l'administration du Gouvernement, au lieu d'écouter l'oisiveté & la molesse, écueils presque inévitables aux grandes fortunes, se soit d'abord formé ce merveilleux & utile principe, de preferer à quoy que ce fust le bien de son Estat, & l'interest de sa gloire.

Hé quelle habileté, & quelle scrupuleuse exactitude à ne s'écarter jamais en rien d'une si noble

ble resolution ! le desordre extrême des Finances, qui paroissoit irremediable, pour jamais arresté par ses soins; cette importante Place retirée des mains de nos anciens ennemis, par une negociation aussi prudente qu'heureuse; cette fureur des combats singuliers, inveterée dans la Nation, pour jamais esteinte par ses Edits aussi severes que justes, en furent d'abord les éclatantes preuves, qui nous ordonnerent de tout esperer.

Mais de quelle maniere surpassa-t-il nostre attente, par cette foule de vertus, qu'il montra au monde, réünies pour la premiere fois dans un seul homme. Leur nombre seul empesche d'en faire icy le magnifique détail ; vertus qui semblent tousjours disputer entre elles, à qui le rendra plus accompli ; mais qui en mesme temps estant possedées dans un éminent degré, ne peuvent s'empescher quelquefois de se faire obstacle.

On a veu sa profonde penetration dans les affaires Politiques, ceder par une generosité sans exemple, au zele de voir la Religion accroistre son Empire sur l'infidelité, & sa moderation marquer des bornes à cet esprit de Conquerant qui l'animoit, en le forçant pour assurer le repos du monde, & le bonheur de ses Sujets, à donner trois fois la paix à ses ennemis vaincus & consternez. Bien au dessus de ces Princes vulgaires qui ont seulement attention à la gloire qu'on remporte par les armes, sçachant bien que les autres grandes qualitez leur manquent ; il s'est comporté tousjours de sorte que sa gloire militaire n'a jamais effacé aucune de ses autres perfections. Plus admirable par cette merveilleuse sagesse, & par cette profondeur inimitable dans l'art de regner, ignorée de tous ceux qui l'ont pre-

precedé, que par ses victoires & par ses conquestes. Il ne peut plus connoistre de veritable ennemi que l'Europe entiere, qui malgré l'union constante de tant de peuples differents d'humeur & d'interest, malgré les élemens qui ont semblé combattre contre nous, ne peut encore qu'à peine resister à ce Heros.

Mais je ne m'apperçois pas, Messieurs, qu'emporté par mon zele, & seduit par l'éclat du sujet dont je parle, je ne me souviens plus de l'inégalité de mes forces; peut-estre que la confiance prochaine d'estre receu parmi vous me fait oublier que ces nobles matieres sont reservées à vostre seule éloquence. Heureux si profitant de vos exemples, & instruit par vostre commerce, je puis un jour par mon application à imiter vos glorieux travaux, justifier le choix dont vous avez voulu m'honorer.

Re'ponse *de Mr.* Rose *Conseiller du Roy ordinaire en ses Conseils, Secretaire du Cabinet de Sa Majesté, President en sa Chambre des Comptes de Paris, au Discours prononcé par Mr. l'Abbé de* Clerembault, *le jour de sa reception.*

Monsieur,

Vous devez estre persuadé de la pleine correspondance de toute l'Académie Françoise, aux marques d'estime & d'amitié que vous venez de luy donner par vostre éloquent Discours.

Je puis mesme vous asseurer, que quelque sensible qu'elle soit à la perte d'un Confrere, qui n'es-

n'eſtoit pas moins original ni moins celebre dans noſtre Langue, que Phedre l'eſtoit dans la ſienne, elle a une conſolation fort peu diſtante de la joye, de luy avoir ſceu choiſir un ſucceſſeur tel que vous.

Quel heureux choix qui rend juſtice à tous les talents académiques réünis en voſtre perſonne! & quel agrément de les avoir rencontrez dans un Sujet dont les illuſtres Ayeux ont eu tant de part à la gloire du Miniſtere de ce grand Cardinal qui forma noſtre Compagnie, & de ſi nobles liaiſons avec ce ſage Chancelier qui la ſauva du naufrage!

Mais quel comble de bonheur pour elle de trouver de plus dans le meſme Sujet une creature hereditaire de noſtre Auguſte Protecteur!

Le Fils d'un Pere qu'il honora du Baſton de Mareſchal de France pour ſes memorables ſervices, & d'une Mere qu'il jugea digne de luy confier le ſacré dépoſt d'une Princeſſe Royale qui luy tenoit lieu de Fille, pour la conduire juſqu'au Throſne, le Frere, le Neveu, enfin le pur ſang de parents tous dévoüez à noſtre commun Bienfaicteur, & tous les mains armées ou levées au Ciel pour ſa conſervation, & pour l'augmentation du nombre de ſes victoires.

Vous contractez, Monsieur, en entrant icy, une obligation de les celebrer, & (s'il eſtoit poſſible) de les ſouhaiter, encore plus préciſe qu'auparavant, & nous n'avons pas de peine à croire que vous la remplirez bien.

L'abregé que vous nous avez fait des merveilles de ſon Regne, nous en eſt un gage ſuffiſant. C'eſt un Chef-d'œuvre trop accompli, pour entreprendre d'y rien adjouſter.

Nous remarquerons ſeulement, qu'Alexandre

dre le Grand dans ses guerres ne suivit que son ambition, sans se soucier beaucoup de ses Dieux; & que LOUIS LE GRAND dans les siennes n'a jamais eu d'autres guides que la raison & la justice, ni aucune fin plus ambitieuse, que de secourir ses Alliez, faire valoir ses droits legitimes, reprimer l'audace de quelques voisins, couvrir ses Frontieres, affermir le repos de ses Peuples, soustenir la Majesté des Rois, & sacrifier tout ce qu'il est à la défense de nos Autels; tout le reste au prix n'estant rien à cet incomparable Monarque, plus encore de cœur que de titre, veritable Roy Tres-Chrestien.

DISCOURS *de l'excellence & de l'utilité des Exercices Académiques, prononcé dans l'Académie Françoise par Mr.* CHARPENTIER *Doyen de l'Académie, le jour de la Reception de Mr. l'Abbé de* Clerembault, *à Monseigneur l'Evêque Comte de* Noyon, *Pair de France, Conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Estat, a l'occasion de sa Reception dans l'Académie Françoise.*

L'HONNEUR, que vous avez fait à l'Académie Françoise, MONSEIGNEUR, d'en vouloir occuper une Place, a rendu memorable dans nos Fastes, le 13. jour de Decembre de l'année derniere*. Mais si vous avez fait honneur à cette Compagnie, permettez-moy, MONSEIGNEUR, de vous dire, que vous vous en estes fait aussi beaucoup à vous-mesme. Ce n'est pas que nous puissions empescher le vulgaire de deman-

* 1694.

mander; Que fait le Titre d'Académicien à un Homme d'une Naissance illustre; Qui est revestu de la plus haute Dignité de l'Eglise, qui a rang parmy les Pairs de France; Qui occupe une des premieres Places dans le Conseil du Roy, Et qui est aimé & consideré de ce Grand Monarque? Non, MONSEIGNEUR, nous ne sçaurions empescher qu'on ne parle de la sorte, ou du moins qu'on ne le pense; Et je ne pretends point aller au devant de ces idées, qui s'élevent dans des Esprits prévenus des opinions populaires. Mais si quelqu'un meritoit qu'on luy fist responſe, je luy demanderois à mon tour, Qu'adjouste le Titre de Protecteur de l'Académie Françoise en la personne de LOUIS LE GRAND, aux Noms augustes de Monarque, de Roy Tres-Chrestien, de Conquerant, de Legislateur, d'Invincible, de Sage, de Pere du Peuple? Qu'adjouste cette nouvelle Qualité à tant d'Epithetes glorieuses, dont quelques-unes luy sont acquises par la Naissance, & les autres par sa Vertu? S'il a bien voulu se dire Protecteur de l'Académie, pourquoy s'estonnera-t-on que vous ayez voulu estre Académicien? Je dirai plus; Peut-on s'imaginer que ce soit sans de très-fortes raisons que SA MAJESTE' & Vous ayez bien voulu prendre une relation si estroite avec cette Compagnie. Cela ne m'entrera jamais dans l'esprit, tandis que je vois si clairement le contraire. Vous avez voulu estre Académicien, MONSEIGNEUR, pour faire voir la passion que vous avez euë de tout temps pour les belles Lettres; Et LOUIS LE GRAND s'est declaré Protecteur de l'Académie, pour monstrer l'estime qu'il a tousjours faite de ces Arts illustres, qui mettent tant de difference entre les Estats d'un Roy

Tres-

Tres-Chrestien, & les vastes Empires des Princes Mahometans. En effet, qu'est-ce que cet amas de Peuples, de Provinces, de Republiques, de Royaumes, enveloppez sous une mesme Domination, qu'une confusion de Puissance, embarrassante au Maistre, onereuse aux Sujets, douloureuse aux Vaincus, principalement quand les belles Lettres, qui sont les fruits de la Raison la plus épurée, ne meslent point leurs douceurs, aux amertumes d'une soumission forcée? Cela n'est arrivé que trop veritablement dans cette belle Partie du Monde, qui estoit autrefois le sejour des Muses & des Graces. L'Empire des Turcs ne s'est point rendu si odieux, par l'usurpation de tant de Thrones enlevez à leurs Princes legitimes, que de ce qu'ils ont chassé tous les beaux Arts de la Grece, où ils avoient pris naissance. Le Parnasse n'est plus qu'une forest peuplée de bestes farouches; L'eau d'Hippocrene ne coule plus, ou ne sert qu'à former quelque vilain marescage au pied de la Montagne autrefois sacrée; Tout se ressent de la barbarie du Peuple dominant, Et c'est-là une des lamentables suittes du malheur de cette Ville, qui avoit esté si long-temps honorée du Titre de la Nouvelle Rome. Veritablement la Politique des Ottomans n'a pas peu contribué à cette desolation. Une Politique toute guerriere comme celle-là, a mesprisé les Arts & les Sciences; Et je ne puis m'empescher de croire, que Dieu a permis que ce mauvais goust regnast parmi eux, sans quoy il auroit esté à craindre, qu'ils n'eussent eu trop d'avantage sur nous, & que leur Secte ne devinst trop puissante, si elle avoit esté appuyée de la force de la Parole, aussi-bien que de la Puissance du Glaive. Que seroit-ce si le bel Esprit regnoit sous le

Tur-

Turban, & si les descendans de ces anciens Grecs, si superieurs aux autres Peuples par leur Sçavoir, & par leur Eloquence, s'estoient conservez cette prérogative, en changeant de Maistre, & le plus souvent de Religion. La Providence Divine a tenu une conduite bien differente, en establissant autrefois la Religion Chrestienne dans cette mesme Partie de l'Univers. Cette Religion toute pure, toute sainte, adopta dans ses commencemens l'Eloquence & la Poësie Grecque; Et en renversant les Autels des Dieux d'Homere & d'Hesiode, elle ne se fist point un scrupule de laisser entre les mains des Fidelles les inimitables productions de ces grands Personnages, qui sembloient n'estre nez, que pour esclairer l'esprit humain. Elle ne voulut pas que tant d'excellens Ouvrages devinssent en abomination parmi ses enfans à qui l'on enseignoit à en profiter avec les précautions necessaires pour ne s'en pas laisser corrompre. Delà vient qu'il n'y a eu que les Ennemis déclarez des Chrestiens, qui ayent voulu leur en interdire la lecture. Je ne vous dis rien, MONSEIGNEUR, que vous ne sçachiez parfaitement, par la profonde connoissance que vous avez de l'Histoire Ecclesiastique; Vous sçavez dans quel desordre estoit tombé l'Empereur Julien, lorsqu'il abandonna la foy de Constantin, pour retourner aux erreurs du Paganisme. C'estoit un Prince d'un esprit sublime, d'une érudition infinie, d'un merite qui donnoit de l'admiration à ses Ennemis mesmes; cependant avec tous ces grands talens, Dieu permit qu'il se plongeast dans le plus profond de tous les abismes, je veux dire l'Apostasie, qui a pour jamais diffamé son nom dans l'Univers. Durant la chaleur de son emportement contre les Chrestiens, il

il leur fit défenſe d'expliquer publiquement dans leurs Ecoles les Livres d'Homere ; Nous avons encore ſon Edit parmy ſes Ouvrages, où il dit avec une amere raillerie, * Que les Chreſtiens ſe devoient contenter d'enſeigner à leur jeuneſſe, les Evangiles de Matthieu & de Luc, ſans toucher aux Ouvrages de ce Poëte, puiſqu'ils mépriſoient les Divinitez dont il avoit parlé. On regarda cette défenſe comme une veritable perſecution, & on ne creut pas que cet Empereur puſt donner des marques plus expreſſes de ſa haine contre les Chreſtiens, que de vouloir leur empeſcher de ſe cultiver l'eſprit, par la lecture de cet Auteur admirable où l'on trouve les ſemences de toute ſorte d'Erudition & de Politeſſe. Rien n'eſt plus précis pour faire voir que nos aiſnez en la Foy, n'ont pas voulu renoncer aux belles Lettres, & que l'Egliſe naiſſante a profité des dépouilles du Paganiſme, de meſme que les Enfans d'Iſraël profiterent des precieuſes richeſſes des Egyptiens. Cela paroiſt manifeſtement dans les Ecrits des premiers Peres de l'Egliſe, de Saint Juſtin Martyr, d'Athenagoras, de Tatian, de Tertullien, de Clement Alexandrin, d'Origene, d'Arnobe, de Lactance, d'Euſebe, qui ſe ſont ſervis ſi avantageuſement pour noſtre Religion de leur Eloquence ; Et ſi le grand Apoſtre a dit qu'il ne s'eſtoit point acquitté de ſa Miſſion par le ſecours des paroles perſuaſives de la ſageſſe humaine, il n'y a pas lieu de croire qu'il ait voulu rejetter abſolument de la fonction du Miniſtere Evangelique, ces inſinuations adroites, ces raiſonnemens

* Βαδιζόντων εἰς τὰς τῶν Γαλιλαίων ἐκκλησίας ἐξηγησόμενοι, Ματθαῖον καὶ Λουκᾶν. *Juliani Imp. Epiſt. 42.* Μὴ διδάσκειν ἃ μὴ νομίζουσι σπουδαῖα. *Ibid.*

mens convaincans, que l'esprit humain a trouvez, pour persuader, puisque luy-mesme dans le Discours qu'il fit au milieu de l'Areopage, pour prescher aux Atheniens la connoissance du vray Dieu, & les principaux Articles de nostre Foy, il prend d'abord occasion de les entretenir de ce qu'en passant par leur Ville, il avoit remarqué un Autel dedié au Dieu Inconnu, aprés quoy il leur allegue encore un Vers d'un de leurs Poëtes comme un tesmoignage domestique, pour les preparer à écouter plus favorablement ce qu'il leur vouloit descouvrir, & leur dire ensuite avec plus d'efficace, que ce Dieu qu'ils adoroient sans le connoistre, estoit ce Dieu là mesme qu'il venoit leur annoncer. Ainsi la pluspart des Chrestiens qui ont succedé aux Disciples des Apostres, ont presque tous eu commerce avec les Philosophes, & entr'autres avec Platon, pour qui ils ont eu une consideration & une estime singuliere. Ils ont esté persuadez que la Doctrine de ce Philosophe où ils trouvoient tant d'élevation & tant de vertu, n'estoit point contraire à la Doctrine de JESUS-CHRIST, & mesme de JESUS-CHRIST crucifié ; sur tout aprés avoir leu dans le second Livre de sa Republique, que quand le Juste se trouveroit dans le Monde, sans paroistre tel aux yeux des hommes, il seroit lié, battu, flagellé, & enfin mis en Croix ; car n'est-ce pas là en abregé l'Histoire de JESUS-CHRIST, qui estant le Juste par excellence, & se rencontrant parmi des hommes corrompus, & qui ne le connoissoient pas, eut une fin si conforme à ce que

* Ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὠφθαλμώ τελευτῶν πάντα κακὰ παθὼν ἀνασχινδυλευθήσεται. *Plat.* πολιτειῶν. β.

que Platon avoit preveu en la personne du Juste en general ? Qui nous empesche donc de penser que Dieu a bien voulu élever jusques là l'idée de ce Philosophe, pour confondre par ce raisonnement ceux à qui la Croix paroistroit un scandale ou une folie, puisque c'estoit une suite de la sainteté du Sauveur du Monde, & de l'iniquité des Juifs. Et il ne faut point que le Nom de Payen, qui nous est si odieux en matiere de Religion, milite contre Platon en cette rencontre, puisque les Saints Peres ont bien creu que les Sibylles qui estoient Payennes avoient esté inspirées, & que l'Eglise dans ses Prieres, ne fait pas difficulté d'associer le tesmoignage d'une d'entr'elles, avec l'autorité du Roy Prophete. On en peut dire autant de cet ancien Roy des Medes Hystaspes, dont parle saint Justin * Martyr, † Clement Alexandrin, & Lactance ‡, lequel quoy que Payen avoit dit des choses si conformes à nostre Religion, que Clement Alexandrin † y renvoye les Idolatres pour se laisser convaincre. C'est pourquoy les Prestres des faux Dieux, en défendoient la lecture au Peuple sur peine de la vie, ‡ ce qui est attribué par saint Justin, à la malice des Demons, qui vouloient tousjours retenir le genre humain sous leur tyrannie. Ainsi quoy que la voix des Tonnerres qui se firent entendre au Mont Sinaï, soit suffisante pour convaincre les Athées, & pour prouver l'existence d'un Dieu, s'ensuit-il qu'il ne faille pas insinuer cette verité aux hommes, avec les raisonnemens de Socrate sur cette ma-

* *Apol. 2. pro Christianis. Stromat.* † *l. 6.* ‡ *Lactant. l. 7. c. 15.*
† Καὶ τὸν Ὑστάσπην λαβόντες ἀνάγνωτε. *Clem. Alex.* ‡ Θάνατος ὡρίσθη κατὰ τῶν τὰς Ὑστάσπου βίβλους ἀναγινωσκόντων. *Justinus Mart.*

matiere. Raisonnemens si admirables, si precis, si convaincans, qu'aprés l'autorité de la Revelation, les Peres de l'Eglise n'en ont point employé d'autres; & bien loin que cela soit au mépris de ces Saints Docteurs, qu'au contraire il se tire de là un argument incontestable de l'évidence de leur Doctrine, & de la necessité de s'y soûmettre. Car si un Philosophe par le seul effort de la Raison, a pu donner des notions si claires de la Divinité, avec combien plus de soûmission doit-on écouter ceux qui par le secours de la lumiere revelée, ont esté si loin au-delà des bornes de la lumiere naturelle. Ainsi, quoy que nous apprenions dans l'Ecole de JESUS-CHRIST que bienheureux sont ceux qui souffrent persecution pour la Justice, est-ce manquer au respect qu'on doit avoir pour cet Oracle, que de reconnoistre que les Philosophes Grecs ont pensé quelque chose de semblable, quand ils ont dit, qu'il valloit mieux souffrir l'injustice que de la commettre; parce que celuy qui souffre l'injustice peut estre un homme de bien, au lieu que celuy qui la fait est tousjours un méchant homme. Ainsi quand on lit dans l'Evangile ce terrible Arrest prononcé contre les Riches, qu'il est plus aisé qu'un Chameau passe par le trou d'une Aiguille, que non pas qu'un Riche entre dans le Royaume des Cieux; n'oseroit-on dire que les mesmes Philosophes n'ont pas esté plus favorables à ces dangereuses Richesses, quand ils ont décidé si hardiment, que la bonne fortune estoit plus redoutable que la mauvaise? Un Jugement qui repugne si fort à la Nature, n'a pas esté rendu sans connoissance de cause, ni par la seule envie de faire un paradoxe. Il est fondé sur une exacte consideration de l'infirmité humaine. En effet l'hom-

l'homme a plus à ſe craindre dans le bonheur que dans l'adverſité. Son cœur eſt preſque tousjours en garde contre l'affliction, au lieu qu'il eſt preſque tousjours deſarmé dans la proſperité. Quand tout luy rit, quand tout ſuccede à ſes vœux, quand les vents ne ſoufflent qu'à ſon gré, il eſt bien difficile qu'il ne ſe neglige, & qu'il ne s'endorme ſur la foy d'un ſi grand calme. Ce n'eſt pas tout, il y a quelque choſe de plus difficile à ſurmonter qu'une langueur oiſeuſe, & qu'une peſanteur endormie. Cette dangereuſe bonne fortune l'attaque par des endroits plus ſenſibles. S'il eſt voluptueux elle luy propoſe des plaiſirs, qu'en meſme-temps elle luy amene; s'il eſt vindicatif, elle met ſes Ennemis à ſes pieds, & luy en offre une vengeance aiſée; s'il a de la pente à la vanité, elle luy decerne des honneurs divins, & bruſle de l'encens devant luy. Dans un eſtat ſi perilleux, que peut-il faire? comment peut-il parer aux coups d'une Ennemie qui ne manque jamais de trouver ſon foible, & qui l'attaque avec des armes, dont la piqueure le chatouille plus qu'elle ne le bleſſe? C'eſt par cette raiſon que le Grand Cyrus, qui a eſté ſans conteſtation le premier Homme de l'Antiquité, non ſeulement à en juger ſur l'Hiſtoire que Xenophon en a eſcrite, mais ſur le portrait glorieux que nous en a tracé le Prophete Iſaye*, declare dans cet Hiſtorien en preſence de ſes Enfans, & de ſes Amis, à l'heure de ſa Mort, que toutes choſes luy ayant réüſſi ſelon ſes ſouhaits pendant ſa vie, il avoit neanmoins tousjours eu une défiance ſecréte de l'avenir, & une certaine crainte qui l'avoit perpetuellement retenu dans la modeſtie, & qui ne luy avoit pas permis de s'emporter dans une joye diſſoluë. Et

R 2 cet-

* *Iſ. c. 45.*

cette défiance ou cette crainte, si j'en sçais juger, n'estoit autre chose, que la reflexion d'une raison superieure, qui s'opposoit incessamment aux flateuses caresses d'une trop grande prosperité, qui ensorcelle le plus souvent ceux qui n'écoutent que sa voix. Ce sont-là aussi quelques-uns des sentimens de Socrate, de Platon & de leurs Disciples, dont les Dogmes ont approché si prés de ceux du Christianisme. C'est sans doute ce qui fut cause que le fameux Simplicien, Prestre de l'Eglise Romaine, & que saint Ambroise consideroit comme son Pere, tesmoigna tant de joye à saint Augustin *, quand il apprit de luy-mesme, qu'il avoit leu quelques Livres de Platon, sur la version qu'en avoit faite Victorin, celebre Rheteur de ce temps-là, & à qui on avoit eslevé une Statuë dans la principale Place de Rome; estimant, adjouste-t-il, que cette lecture luy seroit beaucoup plus avantageuse, que celle des autres Philosophes, qui ne s'arrestant qu'aux choses corporelles, sans porter plus loin leurs connoissances, sont pleins de mensonges & de tromperies, au lieu que Platon par ses raisonnemens, tend à eslever l'esprit à la connoissance de Dieu & de son Verbe Eternel. C'est ce que saint Augustin mesme raconte dans ses Confessions, où il ne fait point de difficulté d'avouër, qu'il avoit leu dans les Livres de Platon, & de ses Disciples †, non pas en

* *Conf. l. 8. c. 2.* † Incidit in quosdam Platonicorum Libros ex Græca lingua in Latinam versos, & ibi legi non quidem his verbis, sed hoc idem omnino multis & multiplicibus suaderi rationibus, quod in principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, & Deus erat Verbum, hoc erat in principio apud Deum, omnia per ipsum facta sunt, &c. *Aug. Conf. l. 7. c. 9.* Paucis mutatis Verbis atque sententiis Christiani fierent sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum Platonici fecerunt. *Aug. de vera Relig. Act. c. 2.*

en propres termes, mais dans un ſens tout ſemblable, appuyé d'un tres-grand nombre de raiſons, que le Verbe eſtoit dés le commencement, que le Verbe eſtoit en Dieu, & que le Verbe eſtoit Dieu, que toutes choſes ont eſté faites par luy, & le reſte, qui eſt viſiblement le commencement de l'Evangile de ſaint Jean; & c'eſt encore ce qui luy a fait dire dans ſon Livre de la veritable Religion, que pluſieurs Philoſophes de l'Ecole de Platon, avoient volontiers embraſſé la Religion Chreſtienne, parce qu'il n'eſtoit pas beſoin d'un grand changement, ni de termes, ni d'opinion, pour faire un Chreſtien d'un Platonicien; ce qui arriva en la perſonne de ce meſme Victorin, ſi verſé dans la lecture de Platon, lequel ſe convertit à la Foy Chreſtienne dans ſa vieilleſſe, avec un zele ſi admirable, qu'il ne voulut jamais faire ſa Profeſſion de Foy en ſecret, comme il luy avoit eſté propoſé par les Preſtres meſmes; mais qui ſe fit une gloire de s'enroller ſous l'eſtendard de JESUS-CHRIST, à la veuë de toute l'Egliſe, qui en fut merveilleuſement édifiée. Il ne faut donc point s'imaginer qu'il n'y ait que de la vanité dans l'Eſtude de la Philoſophie & de l'Eloquence, & que tout ce que nous appellons belles Lettres, ne ſoit d'aucun ſecours aux Ouvriers employez à la Moiſſon de l'Evangile. Veritablement il y a eu des temps où il a ſuffi de dire, que toute la Maiſon d'Iſraël ſçache donc certainement, que ce JESUS que vous avez mis en Croix eſtoit le Seigneur & le CHRIST choiſi de Dieu, pour operer tout d'un coup la converſion de trois mille hommes. Il y a eu des temps où une goutte du Sang des Martyrs engendroit une Armée de Fideles; mais ces grands évenemens eſtoient des effets de la

Toute-puissance Divine, & de la Grace victorieuse. Ces coups merveilleux partoient de la mesme main qui a formé le Ciel & la Terre, qui a fendu la Mer pour ouvrir un passage à son Peuple, qui a fait pleuvoir la Manne dans le Desert, & qui de la secheresse des Rochers a tiré des Sources d'Eau rafraichissante. Il y a d'autres temps où la Sagesse Eternelle a suivi les routes ordinaires, & où elle a voulu que ceux qui parloient en son nom, se servissent de toutes les addresses de la parole pour gagner le cœur de l'Homme, & le mettre dans les voyes du Salut. C'est cette Eloquence sublime des Athanases, des Basiles, des Gregoires, des Ambroises, des Augustins, des Chrysostomes, qui entraisnoit aprés eux les Peuples enyvrez du Nectar sacré qui couloit de leurs levres, non moins abondamment que de celles du Nestor d'Homere. C'est cette mesme Eloquence qui tonne & qui foudroye encore tous les jours dans les Chaires Chrestiennes. C'est-là que se trouvent dans toute leur splendeur les trois genres de Discours qui ont esté si celebres parmi les Orateurs d'Athenes & de Rome. C'est là que le Ministre de la Parole de Dieu propose à ses Auditeurs les plus importantes déliberations qui puissent estre agitées parmi les Hommes, quand il veut leur persuader d'embrasser les exercices d'une sainte Vie, & d'abandonner les fausses maximes du Monde. C'est-là que le mesme Orateur employe quelquefois la vehemence du Genre Judiciaire, quand il constituë pour Juges ceux à qui il parle, & qu'il accuse devant eux ces grands coupables, qui attaquent à force ouverte la Doctrine de JESUS-CHRIST, ou qui la prophanent par hypocrisie. Enfin c'est-là qu'il trouve la matiere d'exercer toute la Magnificence du Style

De-

Demonſtratif, en loüant les vertus des gens de bien, & en celebrant la conſtance des Martyrs, & les Trophées de leur Foy victorieuſe. En faut-il davantage pour faire voir que c'eſt entrer dans l'eſprit des Heros du Chriſtianiſme que de cultiver l'Eloquence qui rend de ſi grands ſervices à l'Egliſe. Je ne ſçay ſi j'oſerois adjouſter, que ce n'eſt pas encore s'eſloigner du meſme Eſprit, que de cultiver la Poëſie, qui eſt l'autre Pole de nos Exercices Academiques. Et qu'on ne faſſe point un ſcrupule ſur la derniere de ces deux Sœurs immortelles ; elle eſt auſſi Noble & auſſi Chaſte que l'autre, & l'on ne peut plus luy diſputer ſa Dignité, depuis qu'elle a eſté admiſe au Culte de nos Autels. C'eſt là qu'elle s'eſt purifiée des taches de ſon Origine, & comme l'Egliſe Catholique a ſanctifié dans nos Temples l'uſage des Images, qui avoient introduit dans le Monde le Culte d'Abomination, de meſme elle a ſanctifié la Poëſie qui avoit eſté d'abord conſacrée à la loüange des faux Dieux, & qui avoit ſervi à exprimer des Paſſions impures, ou à publier des Mediſances. Il ne faut donc point que l'abus qu'on peut avoir fait de la Poëſie luy tourne à crime puiſqu'en elle-meſme elle eſt toute divine, toute charmante, & qu'elle ſe trouve preſque touſjours animée d'un certain feu qui tient de l'Inſpiration. De là vient que tous ceux qui ont fait Profeſſion d'enſeigner les belles Lettres, & qui ont eſté le plus ſouvent de Doctes & de Pieux Eccleſiaſtiques ont touſjours joint l'Eſtude de la Poëſie à celle de l'Eloquence ; ce qui eſt encore pratiqué par cette celebre Compagnie, née dans le Siecle de nos Peres, qui s'eſtant particulierement dévoüée à la Predication de l'Evangile parmi les Infideles, au meſpris des fatigues & des perils, qui ont ſou-

vent conduit ses Enfans à la Couronne du Martyre, & qui ont acquis à un des premiers Saints de cette Compagnie, le Titre inestimable d'Apostre des Indes, donne encore une partie de ses soins à l'Education de la Jeunesse, avec tant de fruit pour la Religion, & tant de gloire pour l'Estat. Ainsi nous voyons que de tout temps de grands Saints & de grands Evesques, bien loin de negliger la Poësie l'ont estimée, l'ont cherie, l'ont cultivée. Saint Gregoire Evesque de Nazianze, à qui la profondeur de sa Doctrine a fait donner le surnom de Theologien, a esté celebre par les Poësies qu'il a composées en grand nombre, & parmi lesquelles se trouve une Tragedie sous le nom de *Jesus Souffrant* *; & je fais cette remarque d'autant plus volontiers que ce mesme Sujet & sous le mesme Titre, a esté traité en nostre Langue,* non pas veritablement en Style Dramatique, mais en maniere de Poëme Heroïque, par un Illustre Evesque, qui fait aujourd'huy un des principaux ornemens de l'Académie Françoise. Nous lisons pareillement avec fruit les Poësies de Synesius Evesque de Ptolemaïde; celles de saint Paulin Evesque de Nole; celles du fameux Sidonius Apollinaris Evesque de Clermont en Auvergne; & pour se rapprocher de nos jours, combien de Cardinaux ont fait gloire d'exceller dans ce Genre d'écrire? J'en appelle à tesmoins le Cardinal Bembo, le Cardinal Sadolet, le Cardinal Adrien du Titre de saint Chrysogone, qui d'ailleurs par ses sçavantes Observations sur la Langue Latine, a le plus contribué à restablir parmi nous la pureté de cette Langue, autrefois Maitresse de l'Univers. Mais, que dis-je, des Car-

* Χριστὸς πάσχων.

Cardinaux? Deux ſouverains Pontifes que nous avons veus, Urbain VIII. & Alexandre VII. ont ſouvent cherché dans les innocentes recreations de la Poëſie quelque delaſſement aux travaux immenſes de leur Apoſtolat. Aprés cela n'eſt-ce pas une matiere de loüange à nos Prelats François, de s'eſtre ſignalez par de ſemblables Ouvrages? & pourra-t-on diſſimuler ce merite, dans les Eloges du Cardinal du Perron, de Mr. Bertaut Eveſque de Seés, de Pontus de Thiart de Biſſi, Eveſque de Châlons ſur Saone, de Jacques Amyot Eveſque d'Auxerre, ce celebre Traducteur de Plutarque, qui s'eſtant propoſé de rendre en Vers François ce nombre infini de Vers Grecs qui ſont reſpandus dans cet Auteur, s'en eſt acquité avec toute l'Elegance que l'eſtat de la Langue Françoiſe le pouvoit alors permettre; du celebre Guillaume du Vair, Eveſque de Lyſieux, & Garde des Seeaux de France, qui nous a donné à la fin de ſes Eloquens Ouvrages, une Paraphraſe en Vers du Pſeaume *Super flumina Babylonis*, ſi noble & ſi excellente, qu'il eſt aiſé de juger que ce n'eſtoit pas un coup d'eſſai, & que pour eſtre parvenu juſques-là, il falloit qu'il ſe fuſt exercé ſur pluſieurs autres Sujets; de Mr. Godeau Eveſque de Grace & de Vence; de Mr. Deſportes Abbé de Tiron; je ne ſçay pas meſme ſi l'on ne doit pas comprendre en ce nombre le Grand Cardinal de Richelieu noſtre Fondateur, qui ayant tenu un rang ſi relevé parmi les Miniſtres d'Eſtat, n'en a pas eſté moins ſenſible aux douceurs des Muſes, & generalement à tous les agrémens des belles Lettres. C'eſt luy qui a renouvellé en France l'amour de l'eſprit, qui s'eſtoit fort diminué depuis le Regne des Princes de la Maiſon de Valois, & qui ſeroit peut-eſtre

aujourd'huy totalement aneanti, sans les favorables regards de LOUIS LE GRAND, qui le soustient & qui l'anime. La Noblesse de la Cour & de la Ville, ces heureux mortels nez dans l'opulence, nourris dans la mollesse, accoustumez à l'oisiveté, ne cherchent que les voluptez presentes & faciles, & ne connoissant pas assez les charmes infinis des belles Lettres, les negligent dans leur jeunesse, sans prevoir qu'il leur arrivera plus d'une fois de se repentir avant la mort, de s'estre volontairement privez de la douce consolation dont ils auroient pû joüir, quand la foiblesse de leur corps, & l'alteration de leur santé ne leur permettront plus de fournir à la fatigue de leurs plaisirs.

Il est donc necessaire que de temps à autre, il s'éleve dans les premieres places de ces esprits sublimes, qui aiment ce qu'ils doivent aimer, & qui ne rougissent point de l'avoüer, afin de laisser de bons exemples à ceux mesmes qui ne sont pas capables de les suivre.

C'est dequoy, je vous felicite, MONSEIGNEUR, & d'avoir bien voulu à l'imitation de tant de grands Prelats, allier à la severité des fonctions Episcopales, l'amœnité des estudes Académiques. Vostre zele s'est assez distingué par des Ecrits dignes de la ferveur des premiers temps de l'Eglise, par vos Statuts Synodaux, par vos Reglemens Hierarchiques, par vos Mandemens receus avec tant d'applaudissement, par vostre Catechisme qu'on ne peut jamais assez louer, où vous avez rompu de vos propres mains le Pain de l'Evangile à vos Peuples, & où toute la science du Chrestien est renfermée en si peu d'espace. Je ne dis rien de ces excellens Ouvrages que vous n'avez point encore divulguez, & entr'au-

autres de ce Commentaire Mystique & Moral
r l'un & sur l'autre Testament, dont le Titre
ul porte à l'esprit l'idée d'une entreprise, non
ulement immense, mais d'une utilité infinie,
t que par cette raison vous avez esté exhorté de
onner au Public par le Bref Apostolique d'In-
ocent XI. L'Académie, Monseigneur,
e pretend point mal-à-propos entrer en partage
le vostre temps avec ces occupations importan-
es attachées à vostre sacré Ministere; mais il ne
faut pas aussi dissimuler que vous nous avez mis
en droit de vous demander compte des heures de
vostre loisir, de ces heures tranquilles, où il vous
est permis d'estre à vous-mesmes; car que n'en
devons-nous point attendre aprés ce que nous
vous avons oüi dire le jour de vostre reception?
Quelle heureuse fertilité, quelle foule de pen-
sées exquises, quel choix de paroles, quelle ri-
chesse d'expression? A peine estes-vous entré
dans l'Académie que vous en remplissez tous les
devoirs; l'Eloge de Louis le Grand, qui
fait la meilleure partie de vostre Discours, est
digne des bienfaits que nous avons receus de ce
Monarque, & s'il ne nous acquitte pas entiere-
rement envers luy, du moins fait-il voir que l'es-
prit d'ingratitude ne regne point parmy nous.
Vous l'avez loüé de courage, de bonheur, de
justice, de prudence, d'activité, d'amour pour
ses peuples, en un mot de toutes les vertus Ro-
yales; cela sied bien à un Homme d'Estat com-
me vous; souffrez qu'aprés vous, Monsei-
gneur, je le loué d'Eloquence; cela sied bien
à un Académicien comme moy, & c'est un avan-
tage qui n'est pas si peu considerable, qu'un Em-
pereur Romain ne se soit tenu honoré de ce qu'on

luy avoit élevé une Statuë, avec cette Inscription; * A L'EMPEREUR NUMERIEN, LE PLUS ELOQUENT ORATEUR DE SON TEMPS. Peut-estre estoit-ce aller trop loin, les Rois ne sont pas faits pour persuader par le Discours. L'usage de la puissance souveraine que Dieu leur a mise entre les mains, est plus utile aux peuples mesmes, quand cette puissance absoluë est reglée par la justice, que si le Monarque estoit obligé de persuader ceux dont il se doit faire obeïr; mais ce sera tousjours une louange à LOUIS LE GRAND, qu'on puisse publier avec verité, qu'il n'y a personne dans son Royaume, qui parle avec plus de justesse, plus d'élegance, plus de grace, plus de dignité, plus d'énergie. J'ay tousjours compté pour beaucoup l'honneur que j'ay receu d'avoir esté appellé dans l'Académie, † par ceux-là mesme qui ont assisté à sa naissance. J'en ay fait les délices de toute ma vie; j'ay preferé le Titre d'Académicien aux autres establissemens que j'ay pû me procurer, par les voyes permises dans l'Estat. Mais je ne l'ay jamais tant estimé, MONSEIGNEUR, que depuis qu'il m'a donné quelque liaison plus particuliere avec vous. Principalement aprés avoir esté le depositaire des paroles de Sa Majesté, si pleines d'estime & d'affection pour l'Académie, quand je fus chargé de luy demander son agrément, pour la place que nous vous avions destinée, & que vous remplissez aujourd'huy si dignement. Jouïssez long-temps, MONSEIGNEUR, de cette nouvelle dignité, que vous trouverez desja alliée avec la pourpre Romaine, & laissez-nous esperer que vous hono-

* *Vopiscus.* † *Au mois de Janvier de l'année 1652.*

norerez souvent la Compagnie de vostre presence, pour nous aider à y faire fleurir plus que jamais, cet esprit d'ordre & de discipline, qui vous accompagne par tout.

DISCOURS *prononcé le* 9. *Decembre* 1695. *par Mr.* DACIER, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* de Harlay *Archevesque de Paris.*

MESSIEURS,

SI les plus grands & les plus solides de tous les biens sont ceux qui enrichissent l'esprit, qui tous les jours se renouvellent, & qui ne finissent jamais, quels sentimens ne dois-je pas avoir du bonheur dont je commence à jouïr? Mais comment vous les exprimer par mes paroles? Comment égaler par les tesmoignages de ma reconnoissance un bienfait qui m'asseure un nom immortel, en m'appellant au partage de vostre gloire? N'esperez pas, MESSIEURS, que je justifie icy vostre choix par un Discours qui response à la grandeur de vostre present, à la reputation de vostre Compagnie, à la majesté de ce Lieu, & à l'attente de ce grand nombre d'Hommes choisis, que vous attirez par vostre éloquence, & qui dans ces jours solennels, qui ont tousjours esté pour vous des jours de triomphe, viennent vous rendre en public, par leur admiration, les hommages qu'ils rendent en particulier à vos écrits. J'aurois mesme pris aujourd'huy le parti de me taire si contre l'ancienne maxime, qui nous apprend que les Dieux enseignent le silence aux

hommes, vous ne m'ordonniez de parler. Je vous obeïs donc, MESSIEURS, non pas dans la vaine confiance de pouvoir égaler ceux qui ont eu l'honneur de parler icy avant moy, mais seulement pour vous faire connoistre que l'amour propre, tout armé qu'il est de vos suffrages, qui le rendent si dangereux, ne m'a pas seduit, & que les Grands Hommes qui ont composé vostre illustre Corps depuis sa naissance, & les nobles travaux que vous avez entrepris, ne me laissent pas oublier un seul moment que je ne meritois pas la grace que vous me faites.

Contre l'ordre des choses humaines, dont les plus grandes n'ont d'ordinaire que de foibles commencemens, cet illustre Corps parut si considerable dés son berceau qu'il attira les yeux du Grand Armand de Richelieu. Ce Ministre, qui faisoit mouvoir avec tant de force & d'adresse tous les ressorts de l'Estat, & qui par sa vigilante activité, & par sa prévoyance secondoit si heureusement un Maistre qu'il humilioit l'orgueil des Couronnes trop superbes, étouffoit la Rebellion, & par des coups aussi glorieux qu'utiles preparoit les merveilles, dont la Providence avoit reservé l'accomplissement à ce Regne, ce Ministre, dis-je, fut ravi que sa Fortune l'eust prévenu en luy presentant un objet si digne de son attention, & si necessaire à ses grandes veuës. Persuadé qu'inutilement il auroit jetté les fondemens d'une Puissance superieure à toutes les autres, s'il ne luy asseuroit par les Lettres, seules capables d'éterniser la grandeur des Empires, une gloire qui ne finist jamais, il embrassa avec ardeur la protection de cette Académie naissante, afin que comme la France avoit herité de la valeur des Grecs & des Romains, elle succedast

aussi

aussi à leur éloquence, & qu'elle trouvast dans son sein des Hommes capables de publier dignement ses grands exploits. L'application qu'il eut à calmer les orages qu'excita ce nouvel establissement, l'attention qu'il apporta à perfectionner ses Statuts & ses Regles, & le soin qu'il prit de vous procurer des tesmoignages honorables de la bienveillance de Louis le Juste, sont pour vous des titres bien glorieux. Mais il fit davantage, il voulut animer tous vos desseins. Cette ame remplie des idées immortelles qui ont produit ce grand Ouvrage de Politique, où tous les Estats pourroient puiser les regles d'un heureux Gouvernement, & qui serviroit encore à nous conduire si Dieu n'avoit mis sur nos testes un Genie superieur, qui dans l'art de regner ne peut avoir de Maistre que luy-mesme; cette Ame, incapable de s'occuper que de choses proportionnées à sa Grandeur, devient l'Ame de vostre Compagnie, & cet Esprit qui, comme une Divinité, changeoit à son gré la face de l'Europe, travaille de concert avec vous à changer nostre Langue, & à la tirer du nombre des Langues barbares, en la dépouillant de tout ce qu'elle avoit de bas & de rude, & en luy donnant de l'harmonie, de la force, de l'élegance & de la majesté.

La mort de ce grand Ministre auroit dissipé ou ébranlé un Corps establi sur des fondemens moins solides, mais elle ne causa dans le vostre aucun changement. Vous trouvastes parmy vous un Confrere capable de remplir ce vuide; un illustre Chancelier, plus grand encore par ses vertus, par sa capacité, & par son éloquence, que par ses emplois, & dont l'esprit semble revivre aujourd'huy dans celuy qui remplit si heu-

heureusement sa place, fut digne de succeder à ce premier Ange tutelaire de vostre Compagnie; & ce qui est infiniment plus glorieux, de preparer les voyes au Grand Prince qui aprés luy a daigné vous honorer de sa Protection auguste, & qui vous reçoit dans son Palais. Icy s'accomplit veritablement cette idée de l'ancienne Rome qui consacra les Muses dans le Temple d'Hercule leur Protecteur. Quelle gloire pour vous, MESSIEURS! mais quelle gloire pour vostre Fondateur! & si dans la jouïssance de la souveraine felicité, il estoit sensible à ce qui se passe sur la terre, quelle joye n'auroit-il pas de voir que le plus sage des Rois a adopté son Ouvrage; que la Majesté de ce Prince, comme une flamme vive & pure, a consumé ce qu'il luy avoit laissé de mortel; que tous les traits de son origine sont effacez par des traits plus éclatans & plus augustes, & s'il m'est permis d'emprunter icy l'expression d'un Poëte *, qu'il ne conserve plus que les caracteres de Jupiter.

A considerer les hommes qui furent d'abord choisis pour composer cette Compagnie, on eust dit qu'il n'estoit pas possible de les remplacer aprés leur mort. Cependant on a veu des Genies sublimes prendre la place des premiers, & les derniers enrichis des lumieres de leurs Predecesseurs & de leurs Maistres sont aujourd'huy plus capables de renouveller par leurs écrits dans tous les siecles les triomphes de LOUIS LE GRAND; & d'atteindre par leur art à la grandeur des actions dont ils sont les depositaires. Il n'y a jamais eu de Compagnie où l'on ait veu tant d'Hom-

* *Tantumque Jovis vestigia servat.* Ovide dans le 1.x. Liv. des Metamorph.

d'Hommes éclairez ſe ſucceder avec des talens differens, mais tousjours ſans aucune interruption de lumiere. On pourroit comparer cette ſuite continuelle de grands Hommes à * cette courſe célébre où celuy qui quittoit la lice donnoit ſon flambeau à ſon ſucceſſeur.

Aujourd'huy, MESSIEURS, pour la premiere fois vous interrompez cette ſucceſſion ſi heureuſement continuée. La grandeur de la perte que vous avez faite vous a ſans doute ravi l'eſperance de la reparer. Auſſi, MESSIEURS, quel Confrere avez-vous perdu ! un homme dont le nom donne depuis tant de ſiecles & particulierement aujourd'huy l'idée de tant de vertus. Un homme qui appuyé d'une grande naiſſance, & precedé par les ſervices ſignalez que ſes Ayeux ont rendus à nos Rois dans les plus grands emplois civils & militaires, n'a pourtant deu toute ſa grandeur qu'à luy. Son merite & ſes travaux ont eſté, pour ainſi dire, les ſeuls parens qui l'ont placé ſur le Siege le plus important de ce Royaume, & auquel le plus grand des Rois eſt ſoumis. Ils l'ont ſeuls appellé à la pourpre ſacrée, dont la mort l'a empeſché de ſe voir reveſtu, & dont à l'âge de vingt-huit ans il avoit eſté jugé digne par un Grand Miniſtre.

Sa politeſſe n'eſtoit pas une ſuperficie ſans profondeur, mais le dehors éclatant de pluſieurs qualitez interieures également ſolides, veritables ſources de la moderation, de l'affabilité, de l'humanité, des Graces, qui pour le rapprocher de ſes inferieurs cachoient ou temperoient ſa ſuperiorité,

* C'étoit une courſe que l'on faiſoit à Athenes trois fois l'année, & qu'on appelloit la courſe des flambeaux, parce qu'on couroit avec un flambeau allumé. *Plat. Ariſtoph.*

riorité, & qui faisoient que ceux qui l'approchoient estoient tousjours content de luy, & d'eux-mesmes. Sa douceur estoit accompagnée de toute la sage fermeté que donne une raison saine qui ne veut que maintenir l'ordre & que conserver sa dignité.

Les differens talens de la parole n'ont jamais paru avec plus d'éclat que dans ses Discours publics, & dans ses Conferences particulieres. Dans celles-cy il plaisoit par sa solidité & par la noble simplicité avec laquelle il expliquoit les plus grandes difficultez de la Theologie, & sans opiniastreté, sans entestement, sans envie, faisoit servir les lumieres des autres, comme les siennes, à l'éclaircissement de la verité.

Dans ses Discours publics il égaloit tousjours la grandeur de son sujet avec une facilité si merveilleuse, qu'on ne pouvoit distinguer ses actions faites sur le champ, d'avec celles que la reflexion avoit travaillées, & qu'on trouvoit dans les unes comme dans les autres, la grace & la force, l'abondance & l'arrangement.

Cette Eloquence soudaine ou preparée, tousjours suivie de la persuasion, n'estoit pas seulement l'effet d'un heureux naturel: mais aussi le fruit d'une longue estude qui faisoit que sa science, pour me servir des paroles de l'Ecriture *, ressembloit à un débordement; que l'on regardoit ses conseils comme une source vive, & que sa bouche estoit recherchée dans les Assemblées. Fortifié par des qualitez si solides, avec quel succés n'a-t-il pas presidé à neuf Assemblées du Clergé, & avec quelle force n'a-t-il pas soustenu les interests de l'Eglise, ceux du Roy, & ceux de

* *Eccles.* 21. 16. 20.

de l'Eſtat, intereſts qui ne ſont jamais differents ſous un bon Prince.

Les Eveſques ſont appellez des Anges de paix. Jamais Eveſque n'a mieux rempli ce caractere. C'eſt peu de dire qu'il a maintenu la Paix, il l'a reſtablie. A ſon avenement, combien d'Egliſes diviſées! Ces heureux champs de la Paix eſtoient deſolez par des guerres, & par des diſſentions qui étouffoient la ſemence divine. Ce Prelat paroiſt, les guerres ceſſent; la douceur, la grace, & la perſuaſion ramenent l'eſprit de Paix & de Juſtice, & reſtabliſſent l'ordre, la dépendance & la ſoumiſſion.

Quel ſervice ne vient-il pas de rendre à l'Egliſe, en découvrant les illuſions, & le poiſon funeſte d'une doctrine de tenebres qui ſappe les fondemens que la Verité meſme a poſez, & qui banniſſant la crainte, unique threſor du ſalut, jette les hommes dans un criminel abandon, & dans une ſecurité mortelle.

L'Eloquence de ce grand Homme, & les rares qualitez de ſon eſprit ont eſté glorieuſement recompenſées par voſtre Aſſemblée qui ſeule peut juger ſouverainement du genie des hommes, & leur déferer les honneurs capables de remplir toute leur ambition. Mais j'oſe vous dire, MESSIEURS, qu'il a encore plus merité de vous. Par quels ſoins, par quels monumens de voſtre reconnoiſſance éterniſerez-vous ce qu'il a fait pour cette Compagnie, en obtenant pour elle l'auguſte protection dont elle jouït, & qui a eſté ſuivie de la glorieuſe diſtinction qui l'égale en quelque maniere aux premieres Compagnies de ce Royaume, à ces Compagnies auſquelles le Roy confie ſa Juſtice, & une partie de ſon autorité? Les Muſes ne peuvent plus eſtre regar-

dées

dées comme inutiles ou méprisables, LOUIS LE GRAND les traite en Souveraines, il leur a rendu toute leur Majesté, reconnoissant que leur origine n'est pas moins divine que celle des Loix, & que celle des Rois mesmes.

Quand le juste desir de donner un plus digne Successeur à un Confrere si illustre, & que vous devez regarder comme la principale source de vostre Grandeur, n'auroit pas dû vous obliger à me fermer l'entrée de cet auguste Lieu, les grands travaux que vous avez entrepris, & qui ne demandent pas des Ouvriers moins grands que vous, devoient m'en exclurre.

Vous vous estes proposé, MESSIEURS, de fixer nostre Langue dans le point de perfection où vous l'avez mise; d'enseigner ce qui fait la grandeur, la force, la beauté, & la grace de l'élocution; de découvrir les merveilleux secrets de la Poësie, & de former l'Eloquence, cette Reine des Esprits, à qui Rome & Athenes n'ont pû donner toute la majesté qu'elle demande.

Ce dessein, quelque grand qu'il soit, est devenu encore plus grand par la fin que vous vous estes proposée d'employer toutes vos richesses à immortaliser la gloire de vostre Protecteur. C'est MESSIEURS, consacrer l'Eloquence à son veritable usage, c'est la rendre digne de son origine, elle est Fille de la Verité.

Jamais on ne luy a donné d'objet plus digne d'elle qu'un Roy qui est persuadé que les hommes ne sont grands qu'à mesure qu'ils sont justes; qui regarde la soumission qu'il a pour Dieu, comme la source & la borne de l'autorité qu'il a sur les hommes, & qui dans une puissance suprême est tousjours lié par les Loix, & par la Sagesse, dont les liens luy deviennent, comme parle

parle un Sage *, une protection de force, & une baze de vertu. Quel spectacle plus admirable, & plus digne de vos éloges qu'un Homme dont Dieu a rempli l'ame de splendeurs, pour me servir de l'expression d'un grand Prophete †, & qui estant le plus grand des Rois par sa naissance, par la dignité de sa Couronne, par ses Victoires, & par l'estenduë de ses Estats est encore plus grand par les exemples qu'il donne. C'est luy qui remplissant tout le devoir d'un veritable Roy, qui est proprement le Ministre de Dieu pour rendre heureux ses Peuples, a brisé les chaisnes d'une erreur hereditaire qui lioient une grande partie de ses Sujets, & a fait tomber une rosée de lumiere sur ceux qui estoient couchez dans les tenebres.

Cent peuples irritez de ses vertus si éclatantes, & conjurez pour le plus horrible des attentats, fondent sur ce Royaume avec un bruit effroyable de tourbillon, de tempeste & de feu.

LOUIS LE GRAND soustenu par le bras invisible qui a tousjours esté son bouclier & son azyle, s'oppose seul à cette foule d'ennemis; à mesure que cette hydre croist, la force & le courage de ce Prince se multiplient. C'auroit esté un triomphe tres-glorieux de resister à tant de Puissances unies, mais sa pieté obtient du Dieu des Armées des Victoires pleines de merveilles qu'il n'attendoit pas de son bras.

La huitiéme année de cette guerre, qui devoit embraser la France, trouve par tout des trophées de batailles gagnées. Nos Ennemis qui en prenant les armes partageoient desja ce Royaume, nous trouvent maistres de plusieurs de leurs Provinces, & d'une infinité de leurs Places que nous

* *Eccl.* 6. 30. † *Isai.* 58. 11.

nous avons de tous costez à leur opposer. Voilà ce que peut la sagesse secondée par le courage, par la patience, & par la magnanimité. Voilà ce que peut un Prince que rien n'abat, qu'aucune tempeste n'estonne, qui est le Genie de ses Conseils, & de ses Armées, dont la vie est une suite continuelle de travaux, & qui sçait adoucir par sa prudence les loix de la necessité la plus imperieuse, ces loix severes que la Guerre fait.

Ce que la fortune vient d'entreprendre contre ce Prince, ce n'est que pour ne pas luy opposer tousjours des armées vaincuës, & que pour faire éclater davantage ses nombreuses prosperitez, par le mélange de quelque adversité, comme les Peintres relevent les lumieres de leurs tableaux par les ombres. C'est ainsi qu'elle a servi le premier des Cesars, & les plus grands Capitaines qui ont rempli la terre du bruit de leur Nom. Plus la Ligue s'efforce de ranimer son courage pour avoir repris une seule de ses places aprés sept années de mauvais succez, plus elle nous fait voir la fierté & l'asseurance que doivent nous donner tous nos avantages.

Quelles esperances ne devons-nous pas concevoir d'une guerre signalée par tant de miracles? d'une guerre sanctifiée, qui a esté entreprise pour dissiper une Ligue injuste, pour proteger un Roy precipité du Throsne, & pour asseurer le triomphe de la Religion?

Le Roi veritablement touché des miseres de l'Europe, ausquelles il ne contribuë que malgré luy, & qu'en s'opposant à l'iniquité, pour luy redonner la paix qu'il luy a desja si souvent donnée, offre depuis long-temps à nos Ennemis des conditions justes: mais par une confiance aveugle ils s'opiniastrent à les refuser. Cette fureur durera jusqu'à ce

ce que Dieu, content des travaux & de la fidelité du Roy, qui ne sert qui luy, pendant que tant de Princes & de Rois Catholiques servent un homme, & un homme qui opprime leur Religion; cette fureur, dis-je, durera jusqu'à ce que Dieu pose les instrumens de vengeance dont les crimes de la Terre ont armé son bras, qu'il guerisse les Nations, & que versant son esprit sur leurs Princes, il dissipe leur aveuglement. Alors, selon la prédiction d'un grand Prophete *, prédiction d'une verité immuable, & qui embrasse tous les temps, la Justice succedera à l'Iniquité; la Paix sera l'ouvrage de la Justice, & le culte de la Justice sera le silence & la seureté. Alors heureux d'avoir pû donner au Roy des marques de nostre amour & de nostre reconnoissance, aprés en avoir tant receu de ses soins, & de ses bontez; heureux d'avoir tesmoigné, par un zele tousjours ardent, que nous faisons consister nostre veritable gloire à nous rendre dignes Sujets d'un si digne Roy, nous jouïrons tranquillement de sa sagesse, & aprés avoir veu de nos yeux tant de choses qui font la grandeur de la France, & qui attirent nostre admiration, nous en verrons encore qui feront nostre felicité, & qui attireront nos benedictions & nos loüanges.

Voilà, MESSIEURS, le riche sujet de vos veilles, & voilà ce qui peut encore augmenter vostre éclat, car la vive lumiere des grandes actions rejaillit sur ceux qui les écrivent. En conservant à la posterité l'Histoire de ce Regne, vous deviendrez dans tous les âges, les bienfaicteurs de tous les peuples, & de tous les Rois. Vous laisserez aux uns des leçons éternelles d'amour, de

* *Isai.* 32. 17.

de fidelité, de zele; & aux autres des exemples immortels de bonté, de justice, de grandeur d'ame & de generosité. Mes Ouvrages, trop inferieurs à ceux que vous avez donnez dans le mesme genre, ne vous ont pas promis que je partagerois vos travaux, vous n'avez compté sans doute que sur mon zele; comme il est sans bornes pour la gloire du Roy, il ne peut estre que tres-grand pour vostre Compagnie qui luy est particulierement dévoüée. Ma reconnoissance n'est pas plus limitée; elle durera, MESSIEURS, autant que ma vie, & si j'avois vos talens, je la rendrois aussi immortelle que vostre bienfait.

RE'PONSE *de Mr. l'Abbé de* CLEREMBAULT, *au Discours prononcé par Mr.* Dacier, *lorsqu'il fut reçû à la place de Mr.* De Harlay *Archevesque de Paris.*

MONSIEUR,

VOUS dissipez par vostre presence la juste crainte qui nous occupoit depuis long-temps, de ne pouvoir remplir d'une maniere convenable, la place de l'illustre Académicien que nous regretons, & qui par tant de raisons estoit si digne de nostre estime.

Car si les hommes meritent de grandes loüanges lorsqu'engagez par leur mauvaise fortune, & comme forcez par le malheur de leur estat, à tout entreprendre pour l'adoucir, ils tachent par leurs travaux à faire valoir les avantages qu'ils ont receus de la nature: quels éloges ne sont pas deus à celuy qui dés sa premiere jeunesse, accompagné de

de la prosperité, sans pouvoir en estre seduit, a tousjours suivi les mesmes routes, avec cette ardeur & ce noble desir de se distinguer, si necessaire à former les grands Personnages? Le succez fut tel qu'on le pouvoit attendre d'une pareille application, secondée par un beau naturel; il sceut mettre dans tout leur jour, & d'une maniere presque inimitable, les grands talens dont son esprit estoit orné, également profond & facile dans la pluspart des genres d'érudition; il estoit tellement maistre des diverses matieres proposées, que ses réponses servoient souvent d'instruction à ceux qui croyoient les avoir épuisées par leur estude particuliere; les graces de l'Eloquence inseparables de ses discours, quoy que sans preparation, brilloient jusques dans les choses qui en paroissoient le moins susceptibles; il joignoit à cet esprit superieur & capable des plus grandes affaires toutes les autres qualitez propres à cimenter la societé civile, ces manieres fines & liantes qui concilioient les esprits les plus opposez, cette affabilité qui luy fut tousjours si singuliere par la seule envie de rendre, s'il eust pû, tout le monde heureux, & cette bonté si rare, dont il a donné tant de marques à l'égard de ses ennemis, non seulement par le genereux oubli des injures, mais mesme jusqu'à leur imposer par ses bienfaits, la necessité de la reconnoissance.

Quelle perte & pour l'Académie que celle d'un Homme si excellent, & pour l'Eglise que celle d'un Prelat si distingué par tant de qualitez éminentes. Si la sagesse du Prince vient de reparer pleinement la perte de l'Eglise par le choix d'un Sujet, dont le merite & la vertu ne luy laisse rien mesme à souhaiter; nous pouvons dire, MONSIEUR, que celle de l'Académie n'est pas moins

heureusement reparée par un Confrere aussi fameux dans les Lettres que vous ; formé au bon goust par de grands Maistres, vous sçavez enrichir tous les jours nostre Langue par tant de doctes écrits ; vous avez par vostre application estabi entre elle & les précieux restes de la sçavante Antiquité, cet estroit commerce qu'on jugeoit presque impossible ; vos traductions élegantes ont souvent fait voir que ces excellents Ouvrages n'estoient pas encore assez connus pour un siecle aussi éclairé que le nostre ; vos sçavantes Remarques nous ont comme familiarisé avec cette érudition espineuse, mais pourtant necessaire, ayant trouvé l'art merveilleux de rendre faciles & aimables ces connoissances abstraites, recueillies des monumens de ces âges celebres, ou renfermées jusqu'icy dans les escrits negligez de quelques sçavans obscurs : heureux dans les recherches si laborieuses d'avoir pour compagne une Personne qui fait tant d'honneur à son sexe & à nostre siecle.

Il est aisé de juger, MONSIEUR, quelle joye l'Académie Françoise peut ressentir du choix qu'elle vient de faire, puisque vous estes si propre à concourir à la durée, & à l'estenduë de sa reputation ; & quel plaisir pour elle de se conformer au dessein du grand Ministre à qui elle doit son origine. Il voulut bien mettre au nombre de ses plus importantes occupations le soin de la former des plus beaux esprits de son temps. Il fit par-là bien paroistre avec quelle profondeur il excelloit dans le merveilleux don de connoistre les hommes : veritable fondement des succez incroyables dont il embellit son Ministere & nostre Histoire, & sembla marquer ainsi quelle attention l'Académie devoit tousjours avoir à donner de

de dignes Succeſſeurs à ces grands Hommes.

Comme nous commençons à nous intereſſer à ce qui vous regarde, nous vous felicitons, MONSIEUR, de l'heureux engagement où vous vous trouvez d'aſſeurer la perpetuité de voſtre Nom, en exerçant voſtre éloquence ſur un ſujet veritablement digne d'elle. Ce ne peut eſtre que LOUIS LE GRAND noſtre auguſte Protecteur, ſi élevé au deſſus des autres hommes par le rare concours de tant de perfections; & quoy que la grandeur, & s'il faut ainſi dire, l'immenſité de la matiere ſoit redoutable aux plus grands Maiſtres, ſouſtenu neanmoins de cette longue habitude contractée par vos veilles avec tant de Heros, vous pourrez plus aiſément inſtruire la poſterité des merveilles de ſon Regne, la parfaite connoiſſance de leurs differents caracteres, vous donnera lieu d'en tracer de plus vives images en ſa Perſonne; & ſi la ſuperiorité avec laquelle ce Prince poſſede toutes les vertus de ces grands Perſonnages, vous empeſche de le faire connoiſtre avec aſſez d'exactitude, ce ſera du moins de la maniere la plus approchante de la verité.

DISCOURS *prononcé le* 16. *Juillet* 1696. *par Mr. l'Abbé* FLEURY, *Sous-Precepteur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, lorſqu'il fut reçû à la place de Mr.* de la Bruyere.

MESSIEURS,

SI ce Diſcours, au lieu d'eſtre un ſimple remerciment, eſtoit une épreuve d'Eloquence, je

ne ſçay qui oſeroit ſe flatter d'eſtre admis en voſtre illuſtre Compagnie. Qu'y a-t-il de plus difficile que de renfermer en peu de paroles tant de grands ſujets, dont l'uſage oblige à vous parler; & de les traiter dignement, aprés tant de grands Hommes qui les ont traittez en voſtre preſence? Qu'y a-t-il de plus difficile que de parler de ſoy-meſme, ſans choquer la droite Raiſon ni la bienſeance? Si je loüe voſtre choix, je ſemble m'en juger digne, par une preſomption qui ſuffiroit pour m'en exclurre: ſi je parle de mon indignité, pour relever la grandeur de voſtre bienfait, il ſemble que je blaſme voſtre choix, & que j'oſte à voſtre jugement ce que j'attribuë à voſtre indulgence.

Si toutefois on pouvoit ſe faire un merite des inclinations naturelles, j'oſerois dire que j'ay ſenti toute ma vie une forte paſſion pour tout ce qui fait la matiere de vos nobles travaux. J'ay reconnu depuis long-temps que puiſqu'on ne peut vivre en ſocieté ſans parler, il eſt raiſonnable de bien parler: que chacun doit principalement cultiver ſa Langue naturelle; & que l'eſtude meſme des langues mortes doit nous ſervir à l'enrichir & à la rendre plus correcte. J'ay touſjours pris un plaiſir ſingulier à creuſer dans les origines de noſtre Langue, à la ſuivre dans ſes differents eſtats; & à obſerver le progrez qu'elle a fait depuis cinq cens ans, pour arriver à la perfection où vous l'avez amenée. Je me ſuis plû à conſiderer la proprieté des ſignifications, l'analogie & la convenance des mots, la conſtruction des phraſes; à eſtudier la diverſité des ſtiles proportionnez aux ſujets & aux occaſions. J'ay admiré ces Grands Hommes, principalement de voſtre Corps, qui dans noſtre Langue ſi long-temps negligée, & par là ſterile
&

& grossiere, ont sceu trouver tant de richesses auparavant inconnuës; demesler les expressions de tant d'especes differentes, simples, nobles, tendres, passionnées, fortes, agreables, harmonieuses: Qui nous ont appris à mettre tousjours pour fondement d'un Discours, le bon sens, le jugement droit, les sentimens vertueux; à s'expliquer nettement, à retrancher les ornemens superflus, affectez, embarrassants; à parler, non pour les oreilles, mais pour le cœur, & pour la raison. Delà sont venus ces escrits qui ne vieillissent point, que la Posterité lira tousjours avec plaisir: car le public fait tost ou tard justice aux Auteurs; & un Livre lû de tout le monde, & souvent redemandé, ne peut estre sans merite.

Tel est l'Ouvrage de cet Ami dont nous regrettons la perte, si prompte, si surprenante, & dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place; Ouvrage singulier en son genre, & au jugement de quelques-uns; au dessus du grand Original que l'Auteur s'estoit d'abord proposé. En faisant les caracteres des autres, il a parfaitement exprimé le sien: on y voit une forte meditation, & de profondes reflexions sur les esprits & sur les mœurs; on y entrevoit cette érudition qui se remarquoit aux occasions dans ses conversations particulieres, car il n'estoit estranger en aucun genre de doctrine; il sçavoit les langues mortes & les vivantes. On trouve dans ses Caracteres une severe critique, des expressions vives, des tours ingenieux, des peintures quelquefois chargées exprés, pour ne les pas faire trop ressemblantes. La hardiesse & la force n'en excluënt ni le jeu ni la delicatesse: par tout y regne une haine implacable du vice, & un amour declaré de la vertu: enfin, ce qui couronne l'Ou-

vrage, & dont nous qui avons connu l'Auteur de plus prés, pouvons rendre un tesmoignage certain, on y voit une Religion sincere.

Cet Ouvrage sera donc du nombre de ceux que vous avez en quelque maniere adoptez, en recevant les Auteurs parmi vous; du nombre de tant d'Ouvrages si beaux, si utiles, que vous consacrez à l'Immortalité. Tant de fidelles Traductions, qui découvrent les thresors de l'Antiquité à ceux qui ne sçavent que nostre Langue: en sorte que ce n'est plus une excuse pour l'ignorance, de n'avoir pas appris les Langues sçavantes. Tant de Poësies ingenieuses, principalement dans le genre dramatique: tant de Discours éloquents, soit du Barreau, soit de la Chaire: tant d'Histoires. Enfin cet Ouvrage si long-temps attendu, non plus le travail de quelque particulier, mais du Corps entier, ce fameux Dictionnaire, où nous connoissons si bien la Langue que nous avons succée avec le lait, où nous voyons l'usage si exactement observé; & par où nous esperons que la Langue Françoise sera fixée à l'avenir, ou seulement sujette aux changements imperceptibles, inevitables dans une longue suite de siecles.

Faut-il donc s'estonner qu'une Compagnie si glorieuse à la Nation, & si utile à tout le monde, ait trouvé de si puissants Protecteurs? Que dés sa naissance elle ait esté receuë à bras ouverts par ce Grand Cardinal, sans qui rien de grand ne pouvoit alors se former en France; qui ne negligeoit aucune sorte de gloire; qui favorisoit le merite en tout genre & en tous estats; & qui sçavoit d'autant mieux estimer les Lettres, qu'il s'y estoit appliqué luy-mesme avec grand succés. Je ne parle point icy de ses autres talents: de sa profonde politique, de ses vastes desseins si habile-
ment

ment conduits, & si heureusement executez : de ce qu'il a fait pour abbattre au dehors la puissance excessive de la Maison d'Austriche, au dedans l'heresie tousjours rebelle, & les factions domestiques. Je ne regarde en luy que l'homme de Lettres ; & ces doctes escrits qui luy auroient donné place parmi vous, quand il n'auroit esté que simple particulier. Pour bien estimer les Arts il faut les avoir cultivez, & sçavoir par sa propre experience ce qu'il en couste, pour y réüssir. Les Sciences & les belles Lettres reprirent un nouveau lustre sous son ministere, & la vigueur qu'il leur donna a duré jusques à nous. Voilà le secret qu'il a trouvé pour immortaliser son nom. C'est peu qu'il soit gravé en tant de lieux sur le bronze & sur le marbre : ce n'est pas mesme assez que ce grand nom soit attaché à une illustre Famille, que nous voyons avec plaisir se perpetuer par un nouveau rejetton ; il est plus seurement conservé dans cet auguste Corps, où ses loüanges sont si souvent renouvellées par les bouches les plus éloquentes.

Un grand Magistrat formé dans son esprit & dans ses maximes, receut aprés luy l'Académie orpheline ; & la retira dans sa maison, ornée de cette riche Bibliotheque, où, dans la curiosité de ma premiere jeunesse, j'ay passé des heures si delicieuses. Cette maison estoit l'azile des Muses ; & les premiers Magistrats du Royaume, à l'exemple de leur Chef, se faisoient honneur de la plus profonde érudition, & de la plus pure politesse dans leurs discours & dans leurs escrits.

Enfin l'Académie est arrivée au comble de sa gloire, lorsque le Prince l'a jugée digne de la loger dans son Palais, & d'en prendre la Protection par luy-mesme. Vous attendez icy, MESSIEURS,

 l'élo-

l'éloge de LOUIS LE GRAND, la coustume, le devoir, l'inclination, la reconnoissance, tout le demande. Mais comment y satisfaire? Tout est dit; l'Eloquence est épuisée. Que pourroit dire le Genie le plus fertile & la langue la plus diserte, que vous n'ayez oüi cent fois: & par tout ailleurs, & dans cette mesme place, que vous n'ayez dit vous-mesme? Ne vaut-il pas mieux ne point entamer un si noble sujet, que de le traiter d'une maniere vulgaire, & redire tousjours les mesmes louanges tant de fois repetées? Aussi-bien, quoi que nous puissions faire, nostre zele nous rendra tousjours suspects. Sujets de ce grand Roy, ses domestiques, comblez de ses bienfaits; on dira qu'il nous est bien facile de le louër, au milieu de la France dans son Louvre, dans une Compagnie qui luy est si particulierement devoüée. Laissons ses louanges à la Posterité, qui juge les Souverains comme les autres hommes. On croiroit peut-estre à present, que son exterieur nous impose, que l'on est estonné de la majesté de son visage, & de cette auguste presence qui le feroit juger digne du Throsne, mesme aux hommes les plus barbares. Vous estes gagnez, diroit-on, par la douceur de ses regards, par son affabilité, par ses paroles obligeantes, qu'il sçait employer si à propos, pour tesmoigner de l'estime & de la bien-veillance, pour orner les bienfaits ou adoucir les refus. Mais quand on n'aura plus à attendre ny recompenses de sa justice, ny faveurs de sa liberalité: quand on ne craindra plus sa puissance absoluë, ses Armées innombrables, l'estenduë de sa domination: c'est alors que ceux qui viendront aprés nous, considerant dans l'Histoire tout le cours d'un si beau regne, pourront le

louër

loüer hardiment, & en porter un jugement, qui ferme la bouche à l'envie la plus envenimée.

Cependant le Roy reçoit dés-à-present des louanges non suspectes. Il n'y a qu'à écouter ce qu'en disent les Nations estrangeres. Je ne dis pas seulement ces Ambassadeurs, que nous avons veu venir des extremitez de l'Orient, se prosterner devant son Throne, & luy rendre des respects qui nous paroissent des adorations : tous ceux qui parlent en France pourroient estre soupçonnez de s'accommoder au lieu & à l'occasion. Je parle de ce que les Estrangers disent chez eux, & en pleine liberté. J'en prends à tesmoin ceux qui ont veu Rome, Venise, les Royaumes du Nort; les Nations qui sont demeurées dans nostre amitié. Je dis plus : que l'on passe en Allemagne, en Hollande, en Angleterre : dans les païs les plus ennemis, au milieu de la passion & de la prevention ; on trouvera l'estime & les louanges de LOUIS LE GRAND. Mais il n'est pas necessaire d'observer les Discours quand les actions parlent. Pourquoy cette puissante Ligue, ces efforts de tant de Nations conjurées, inutiles jusqu'à present, & plus nuisibles pour eux que pour nous ? Quel est le principe de ce furieux mouvement qui ébranle toute l'Europe ? sinon la jalousie de nos longues prosperitez, la crainte du pouvoir immense de nostre Grand Monarque, l'impression de ses conquestes & de ses Armes tousjours victorieuses : sur ceux qui ne le voyant que de loin, ne connoissent pas comme nous sa justice, sa bonté, la droiture de ses intentions. Voilà, MESSIEURS, sa louange la plus solide. Je laisse à ses Ennemis à faire son Panegyrique : je le laisse à ces mauvais François, qui ont mieux aimé renoncer à leur Patrie qu'à leur

fausse Religion. Quel est le pretexte de leurs murmures, & la matiere de tant de libelles dont leurs Docteurs les repaissent? C'est que le Roy Tres-Chrestien, le Fils Aisné de l'Eglise a voulu purger son Royaume des nouveautez prophanes, introduites depuis le dernier siecle; & réünir tous ses Sujets dans la Religion de leurs peres. C'est qu'il a mieux aimé exposer son Estat aux incommoditez d'une guerre passagere, que d'y souffrir à jamais, une secte establie par la revolte, & pour ne rien dire de plus, tousjours politique & inquiete. C'est qu'il a suivi les mouvements de cette pieté sincere, dont il donne tous les jours tant de preuves éclatantes, par son assiduité aux devoirs de la Religion, par son exactitude à en observer les regles, & par le digne choix de ses principaux Ministres.

C'est dans cet esprit qu'il fait élever ces jeunes Princes, qui font dés à present la joye des Peuples, & en feront un jour le bonheur. Rien n'est tant recommandé à ceux qui ont l'honneur de les approcher, que de leur inspirer la Religion & la Justice. Et nous avons desja la consolation d'en voir des marques sensibles, principalement en celuy que la Providence prepare de loin à la premiere place, autant par les talents naturels que par l'ordre de la naissance. Il siera mieux à d'autres de le peindre entier: je diray seulement ce qui convient à ce Discours, que depuis long-temps on n'a veu en aucun Prince tant de disposition aux belles Lettres & aux beaux Arts; tant de curiosité, de penetration, de droiture d'esprit, de fertilité d'imagination, de seureté de memoire, d'adresse & de facilité pour l'execution. En un mot, il y a lieu d'esperer que rien ne luy manquera

quera pour eſtre, en ſon temps, le digne Protecteur des Gens de Lettres, & particulierement de cette ſçavante Compagnie.

Cependant l'honneur que j'ay d'eſtre attaché à ce jeune Prince me privera quelque temps, MESSIEURS, des avantages que je devrois retirer de voſtre Societé. Je ne pourray ſi-toſt profiter de vos inſtructions pour mes travaux particuliers, ni prendre part aux voſtres, quand meſme vous m'en jugeriez capable. J'aurois lieu toutefois de tout eſperer de vous ; puiſque de quelque coſté que je jette les yeux, je trouve des perſonnes dont j'honore depuis long-temps le merite, & qui depuis long-temps me favoriſent d'une affection ſinguliere. Avant que d'eſtre Citoyen de cette ſçavante Republique, j'oſe dire que je n'y eſtois pas tout-à-fait eſtranger par tant d'illuſtres amis. Que n'aurois-je droit d'eſperer? quand je ne compterois pour protecteurs que ces deux grands Prelats, qui ont preſidé ſucceſſivement à l'éducation des Princes, & dont j'ay receu tant de graces, que je ne puis jamais aſſez les publier. C'eſt leur appuy, & celuy de tant d'autres perſonnes d'un ſi grand merite qui me fait entrer en ce lieu avec confiance : aſſuré que je ſuis d'avoir envers les autres de ſi bons garants de ma docilité, de ma ſoumiſſion, & de ma reconnoiſſance.

RE'PONSE *de Mr. l'Abbé* REGNIER, *au Discours prononcé par Mr. l'Abbé* Fleury, *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

IL y a desja long-temps que vostre merite vous a acquis une place, dans l'estime de la Compagnie, où vous estes receu aujourd'huy. Que s'il nous estoit permis de nous aggrandir, il n'y a point de nom célébre dans aucun genre de litterature, qu'en tout temps nous ne fissions gloire d'ajouster aux nostres: mais renfermez dans des bornes estroites, nous n'avons pas le pouvoir de faire des acquisitions, pour nous accroistre; nous n'avons que la liberté de reparer nos pertes, à mesure qu'elles arrivent.

Celles que nous avons faites de l'excellent Académicien à qui vous succedez est grande: c'estoit un genie extraordinaire: il sembloit que la Nature eust pris plaisir à luy reveler les plus secrets mysteres de l'interieur des hommes, & qu'elle exposast continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs ne les a-t-il point dépeints! Escrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & singulier, donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mesmes; peintre hardi & heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit, en faisoit tousjours plus entendre, qu'il n'en faisoit voir.

Nous

Nous retrouvons en vous, MONSIEUR, des talents non moins heureux, dans un genre encore plus noble & plus élevé. Vous ne vous estes pas attaché à peindre, d'aprés la Nature, les deffauts & les foiblesses des hommes : instruit par un plus grand Maistre, vous vous estes appliqué à peindre, pour ainsi dire, d'aprés la Grace mesme, les effets de la Grace, dans les anciens Israëlites, & dans les premiers Chrestiens ; & quels portraits admirables ne nous en avez-vous point donnez !

Il a paru à tout le monde que c'estoit en mesme temps le vostre que vous aviez fait, sans y penser. La candeur & l'innocence de leurs mœurs, leur probité, leur droiture, leur zele, leur pieté, tout cela ne se trouve pas moins fidellement representé dans vostre personne, qu'il est naïvement exprimé dans vos escrits.

Vous avez fait voir dans celle des Princes *, à l'instruction desquels vous avez esté autrefois employé, ce que des qualitez si louables & des sentimens si vertueux, joints à une érudition profonde, peuvent sur de jeunes Plantes, qu'on s'attache à cultiver ; & on en voit encore tous les jours d'illustres marques, dans celuy de ces Princes qui nous est resté ; Prince appliqué à tous ses devoirs, sçachant obeïr, sçachant commander, plein de douceur, de bonté, de justice, de valeur, & de fermeté ; & enfin aussi distingué par son merite personnel, que par sa naissance.

Quelles esperances aprés cela, ne peut point donner la part que vous avez maintenant à l'instruction des trois jeunes Princes, qui doivent faire

* Messieurs les Princes de Conti, & M. le Duc de Vermandois,

faire un jour le destin public, & sur l'exemple desquels le premier Royaume du monde doit se conformer ! Et que ne faut-il point en mesme temps se promettre, soit du merite & de la vigilance des excellents Hommes, qui ont esté choisis pour presider à une éducation si précieuse, soit de la capacité & de l'application de ceux qui ont esté appellez, pour y travailler avec vous.

Ce qui respond du succez plus que toute chose, c'est cette attention continuelle, que le Roi y apporte luy-mesme, au milieu de tant de soins, qu'il donne sans relasche, aux divers besoins de l'Estat, dont il est l'Ame & le Maistre. Mais quoy? mille qualitez, qui brillent dans ces jeunes Princes, ne nous promettent pas seulement des fruits, elles nous en donnent: Et cela estant, quelle obligation n'a point toute la France au grand Prince qui les éleve de la sorte pour la felicité publique ! & quelles actions de graces ne luy sont-elles point deuës, par la Religion, & par la Vertu, qu'il leur apprend à reverer; par le merite, qu'il leur enseigne à recompenser; & par les Lettres, dans l'amour desquelles il les fait instruire !

Cette derniere obligation nous regarde particulierement, MESSIEURS; & le meilleur moyen que nous ayions d'y respondre, c'est de nous exciter nous-mesmes, & d'exciter les autres, par nostre exemple, à les cultiver de plus en plus; ensorte que la Posterité puisse avoir un veritable sujet de dire, qu'elles n'ont jamais plus fleuri, que sous le regne de LOUIS LE GRAND. Par là nous entrerons, en quelque façon, dans ses veuës & dans ses desseins; & autant qu'il est possible, nous aurons trouvé une digne

digne maniere de le remercier de ce qu'il fait pour les Lettres.

Car du reste, quand nous employerions continuellement à sa loüange, ces mesmes Lettres qu'il a tousjours si magnifiquement protegées, & ausquelles il prepare une si haute protection pour l'avenir ; & quand nous ferions retentir incessamment du bruit de ses éloges, ce mesme Palais qu'il preste à nos Assemblées, que ferions-nous par-là pour sa gloire ? Tout l'Univers en est remply, tous les temps à venir ne peuvent manquer d'en estre instruits ; reposons-nous-en sur ses grandes actions & sur les merveilles de sa vie, elles y ont donné bon ordre.

Vous avez sans doute pris soin, Monsieur, de les proposer pour modele aux jeunes Princes. De toutes les estudes où on peut les appliquer, c'est la plus digne d'eux ; de toutes les leçons qu'on peut leur donner, c'est la plus propre à leur concilier la veneration des Peuples, & l'admiration de toute la Terre. Quel avantage pour eux, de n'avoir besoin d'aucun exemple estranger, pour estre un jour par leur merite, ce qu'ils sont desja par la prerogative de leur origine, les plus grands Princes de l'Univers !

Ils sçauront, en estudiant ce grand Roy, ce que les Princes doivent à la majesté du Maistre des Rois qui les a formez, à la dignité du rang suprême où il les a élevez, & au gouvernement des Peuples pour le bien desquels il les a fait naistre. Ils ont en luy de grands exemples de tout ; d'une valeur que rien n'estonne, d'une fermeté que rien n'ébranle, d'une sagesse qui prevoit tout, & qui atteignant par tout en mesme-temps, donne le mouvement & la regle à toutes les parties du vaste Estat qu'elle gouverne.

Il

Il n'y a qu'une chose dont ils ne trouveront point de modele pour eux dans leur Ayeul. Maistre de tout dés son plus bas âge, il n'a rien veu qui ne fust au dessous de luy, & qui ne dût estre soumis à ses volontez: Et ils ont à qui obeïr; ils ont à se former sur la sienne, & sur celle de l'auguste Prince à qui ils doivent la naissance.

Mais en cela mesme ils ne manqueront pas encore d'un illustre exemple domestique: ils en ont un grand en sa personne, & d'autant plus grand & plus considerable, qu'il le donne tous les jours, aprés avoir donné tant de marques éclatantes de ce qu'il est capable de faire en commandant.

Ce qu'il est pour le Roy, par une noble application à luy plaire, leur apprend ce qu'ils doivent estre & pour le Roy, & pour luy; & leur apprendra en mesme-temps, que la force & le bonheur des Estats consistent dans la parfaite union des principales Testes, & dans une juste subordination de toutes les autres à la premiere.

C'est par cette union, c'est par cette subordination, & par ce concert de volontez, qui concourent toutes à une mesme fin, sous les mesmes ordres, que la France, environnée d'ennemis, & attaquée de toutes parts, fait teste, elle seule, à un si grand nombre d'ennemis liguez contre elle. Et c'est aussi par là seulement qu'elle peut s'en promettre une glorieuse victoire, s'ils ne se portent enfin à accepter une Paix, qui leur a esté tant de fois offerte, au milieu de nos succés, & que des esperances mal fondées leur ont tant de fois fait refuser.

Le souverain Arbitre de la Paix & de la Guerre,

Dieu,

Dieu qui tient le cœur des Rois & les volontez des Nations entre ses mains, qui commande aux vents & aux orages, & qui souleve & appaise les flots de la mer, quand il luy plaist, sçait dans quel temps il a resolu de rendre le calme à toute l'Europe, épuisée par une guerre si générale & si longue.

Mais je m'engage insensiblement dans des matieres qui ne sont pas de nostre ressort. Je reviens donc à ce qui concerne uniquement l'Académie, & l'acquisition qu'elle vient de faire. Vous apportez parmy nous, MONSIEUR, tout ce qu'on peut souhaiter dans un excellent Académicien, un sçavoir qui a tout embrassé, une intelligence admirable des Livres saints dans leur source, un goust exquis, consommé dans la lecture de ces grands Originaux Grecs & Latins, que leur merite & le consentement de tant de grands hommes & de tant de siecles, a consacrez : enfin, ce qui nous touche encore de plus prés, vous y apportez une connoissance parfaite de nostre Langue, & une pureté de style merveilleuse, qui fait le caractere particulier de tous vos Ouvrages.

Vous n'en avez point donné au Public, qui ne fust digne de luy & de vous, soit par le choix des matieres, soit par la maniere de les traitter : mais l'Ouvrage immense que vous avez entrepris en dernier lieu, & dont les premiers volumes font desirer les autres avec ardeur, l'Histoire Ecclesiastique, matiere veritablement digne de vostre profession, & de l'attention de tout le monde, ne demandoit pas un moindre fonds de courage, de pieté, & d'érudition, que vous en avez.

Quel secours ne pourrions-nous point tirer de

de vos lumieres, MONSIEUR, si l'assiduité que vous devez à vostre employ auprés des jeunes Princes, vous pouvoit permettre d'assister quelquefois à nos Exercices. Mais nous n'oserions ni l'esperer, ni presque le souhaiter; & ainsi nous vous perdons, en quelque sorte, dans le mesme-temps que nous venons de vous acquerir.

Je me trompe ; l'Academie ne peut compter comme une perte pour elle, ce qui tourne à l'avantage des Lettres & du Public. Elle ne se considere pas seulement dans ceux qui forment d'ordinaire ses Assemblées, & de la presence desquels elle jouït tous les jours ; elle se regarde également dans ceux de son corps, que des fonctions importantes appellent ailleurs ; & si elle sent leur absence, comme une Mere tendre, elle trouve de quoy s'en consoler, dans les differents sujets qui les éloignent d'elle, pour le service de l'Estat, ou de l'Eglise, & dans la part qui luy revient de leur gloire.

DISCOURS *prononcé le 15. Juin 1697. par Mr.* COUSIN, *President en la Cour des Monnoyes, lorsqu'il fut reçû à la place de Mr. l'Evesque d'*Acqs.

MESSIEURS,

SI pour m'acquiter de ce que vous attendez de moy aujourd'huy je n'avois qu'à vous faire un remerciment, je ne manquerois pas de paroles ; elles se presenteroient d'elles-mesmes pour vous tes-

tesmoigner ma reconnoissance. Mais la coustume de vostre illustre Compagnie, & l'exemple de ceux qui y sont entrez avant moy m'engageant, soit par devoir, ou par bien-seance, à parler de ceux qui ont eu le bonheur de l'establir, ou la generosité de la proteger, j'apprehende avec raison que ce que j'en pourray dire ne réponde pas à la dignité du sujet, & ne vous fasse reconnoistre que vostre choix ne repare pas vostre perte.

Tout estoit recommandable dans l'Académicien que vous regrettez ; illustre naissance, heureux naturel, érudition, politesse. Son profond sçavoir, & son fidelle attachement à tout ce qu'enseigne la Morale la plus pure ; à tout ce que prescrit la discipline la plus exacte le firent élever au plus haut rang de l'Estat Ecclesiastique.

La necessité de ses fonctions le priva pour quelque-temps des avantages de vostre Societé, aprés quoy déchargé du poids de l'Episcopat, & delivré des soins qui en sont inseparables, il employa son loisir à recueillir ce qu'il y a de plus éclatant, & de plus solide dans les preuves sur lesquelles d'anciens Peres, & mesme de célébres Ecrivains de ce temps-cy ont establi les preuves de la Religion Chrestienne, & à les fortifier de nouvelles Reflexions qui en découvrent de plus en plus l'évidence & la certitude.

Assidu à vos Assemblées, il y rechercha avec vous la perfection du langage, & y trouva des armes capables de rendre son Eloquence invincible, & de la faire triompher du mensonge, & de l'erreur.

On ne sçauroit assez estimer l'importance de ces exercices. Lorsque d'excellens esprits resolurent sous le regne precedent de s'en faire une oc-

occupation ordinaire, les plus éclairez prirent leur dessein pour un presage de l'accroissement des Sciences dans le Royaume, & le Cardinal de Richelieu qui prevoyoit mieux que nul autre les fruits qui en devoient naistre, en favorisa l'execution, & l'appuya des marques de l'autorité publique. Aussi estoit-ce un genie du premier ordre qu'un desir ardent, & insatiable de gloire portoit sans cesse aux plus hautes entreprises.

L'Europe avoit changé de face depuis qu'il avoit esté appellé au Ministere, ses Conseils avoient dompté la Rebellion, desarmé l'Heresie, abbatu les Ennemis de la France, reculé ses Frontieres, secouru ses Alliez, augmenté l'Autorité du Roy, & imprimé la terreur de son nom à toutes les Nations.

Il sembloit n'avoir plus rien à souhaiter, si ce n'est que tant d'exploits surprenans ne fussent pas ensevelis dans l'oubly, comme l'avoient esté les plus belles actions des anciens François, qui ayant surpassé les Grecs, & les Romains en valeur, ne les avoient pas égalez en reputation, pour n'avoir pas possedé comme eux les Arts qui conservent la memoire des plus grands évenemens.

Ce fameux Ministre qui n'avoit jamais épargné ny peine ny dépense, quand il s'estoit agi de les rendre florissans, n'eut garde de laisser échaper une aussi favorable occasion que celle que luy offroit l'Académie naissante, de porter à la derniere perfection l'art de bien parler qui pouvoit le mieux transmettre à la posterité ce qu'il avoit fait de plus grand pour l'interest de sa Patrie, & pour le service de son Prince.

Il crut que si ses actions avoient place dans vos Livres, elles s'y conserveroient plus seurement que sur le marbre, & sur le bronze, & que les Ou-

Ouvrages que vous consacreriez à son nom seroient des monumens plus durables que les Palais, les Temples, & les Villes qu'il avoit basties.

Le Chef de la Justice suivit les sentimens, & les inclinations du premier Ministre, entra dans la Compagnie qu'il avoit formée, & en fut aprés luy le Protecteur. Souvent il descendoit de son Tribunal pour assister à vos Conferences, & aprés avoir prononcé des Arrests dans le Conseil il alloit vous proposer ses doutes, & écouter vos décisions.

La France voit revivre aujourd'huy toutes ses grandes qualitez dans le célébre Magistrat qui remplit sa place, & qui preste comme luy au Roy des paroles dignes de la majesté de l'Empire. Les Lettres reçoivent en toutes occasions des marques de son estime, & les sçavans en toutes professions ressentent des effets de sa bienveillance.

Quelque sensibles que vous ayez esté, MESSIEURS, à la perte de Monsieur le Chancelier Seguier, Vous avez deu en estre consolez par la generosité de LOUIS LE GRAND. Quand vous avez cessé de vous assembler dans l'Hostel du premier Officier de la Couronne; vous avez commencé à le faire dans le Palais du plus puissant Roy de la terre. La gloire de cette seconde Maison est plus grande que celle de la premiere. Les Personnes les plus distinguées dans l'Eglise, dans l'Epée, & dans la Robe s'empressent à l'envi d'y entrer, & suspendent les fonctions les plus éclatantes de leurs Charges pour n'y exercer point d'autre empire que celuy de la raison, & pour n'y employer point d'autre autorité que celle de la parole. La fortune de l'Académie suit celle de l'Estat, & le progrés de la Langue répond

pond au cours des prosperitez publiques. Animez par les évenemens extraordinaires du Regne de SA MAJESTE', vous redoublez vostre zele pour en instruire le siecle present, & la posterité la plus éloignée, & pour leur apprendre qu'elle a aboli les combats singuliers, reprimé le luxe, refrené la licence, reformé les Loix, restably le Commerce, banny l'Heresie, assuré le bonheur de ses Sujets, & rendu plusieurs fois la Paix à l'Europe.

Nous joüirions encore de cette Paix, si elle n'avoit esté troublée par la fureur d'une Ligue qui remplit de confusion le monde Chrestien. Mais les desordres qu'elle y cause, vous sont un nouveau sujet, MESSIEURS, de relever les incomparables vertus du Prince qui la deconcerte, & qui soustient seul contre elle les droits de la Royauté, & les interests de la Religion.

Les Ennemis vaincus sur Mer & sur Terre, sentent la vanité de leurs projets, & la foiblesse de leurs efforts, & semblent ne se plus assembler que pour estre spectateurs de la prise de leurs Villes, & des autres succés de nos entreprises.

La moderation du Vainqueur, met seul des bornes à ses Conquestes, & luy fait preferer le repos aprés lequel l'Europe soûpire aux triomphes que luy promet la justice de sa cause, la sagesse de ses Conseils, la valeur de ses Armées, & la fidelité de ses peuples. L'équité des conditions qu'il propose, fait esperer une heureuse conclusion des Conferences commencées, dans lesquelles vous avez la satisfaction, MESSIEURS, de voir que de trois Ambassadeurs qui portent la parole pour la France, il y en a deux de vostre Corps.

Fasse le Ciel, que leur prudence concilie les interests opposez de tous les Partis, & ramene aprés de si furieuses tempestes le calme que nous desirons. Pendant que vous l'emploirez, MESSIEURS, à rendre le juste hommage de vos louanges à l'invincible Monarque qui le procure; je chercheray les occasions de vous marquer combien je suis sensible à la grace que vous me faites, de me donner part à ce glorieux employ, & pour m'en rendre digne je tâcheray de vous imiter, & de suivre vos avis, & vos exemples.

RE'PONSE *de Mr.* DACIER, *au Discours prononcé par Mr.* Cousin, *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

POUR reparer la perte que nous avons faite, il falloit donner un Successeur de vostre merite à l'illustre Confrere que nous regretons, & voir sa place aussi heureusement remplie. La voix publique vous y avoit appellé avant nous; nos suffrages n'ont fait qu'adopter son choix & que remplir l'attente de tout le monde. Il estoit juste que l'Académie Françoise couronnast l'Historien François des Muses & le Heraut de tous les Sçavans. Elle ne pouvoit travailler plus utilement pour sa propre gloire qu'en honorant de cette recompense celuy à qui elle doit elle-mesme quelque partie de sa reputation. Jusqu'où, MONSIEUR, n'avez-vous pas porté son Nom & ses escrits dans ce Journal immortel dont l'Eu-

rope

rope sera tousjours redevable à la France à qui les Muses l'ont inspiré, & dont aprés un célébre Académicien vous avez fait une des plus éclatantes voix de la Renommée. Cet Ouvrage n'estoit pas le seul qui dust vous procurer l'avantage que vous recevez ; vous vous en estiez rendu digne il y a long-temps par des productions encore plus estimables & plus utiles. Que ne meritoient-point les fideles Traductions de tous ces Historiens Grecs à qui vous avez fait parler nostre Langue avec tant de simplicité & d'élegance. Quel plaisir & quel profit n'auroit-ce pas esté pour l'Académie d'associer à ses travaux l'Auteur de tant d'Ouvrages qui honorent nostre siecle, & qui mettent entre les mains de tous les François une Histoire suivie depuis la mort de Cesar jusqu'à la prise de Constantinople, & également utile aux Lettres, à la Politique & à la Religion. Mais vous estiez reservé, MONSIEUR, pour nous consoler de la mort d'un Académicien, qui dans une grande jeunesse fit paroistre tant de merite que le Grand Chancelier SEGUIER, nostre second Protecteur, voulut le donner à cette Compagnie, & le jugea capable d'estre associé à ces Genies du premier ordre, qui furent d'abord choisis pour la composer. Ce present, qui venoit d'une main si precieuse, devoit estre remplacé par une autre main qui ne l'est pas moins. Oui, MONSIEUR, nous prenons plaisir à publier que c'est Monsieur le Chancelier qui vous a donné à nous en vous forçant à nous demander la justice que nous vous avons renduë. Il est également glorieux & pour vous & pour nous que ce Depositaire des Loix du plus sage des Princes, fasse connoistre si publiquement qu'aprés qu'un homme a couru avec

un

un très-grand ſuccès dans cette carriere des Lettres, il manque tousjours quelque degré à ſa gloire pendant qu'il n'eſt pas receu dans ce Corps. En nous y demandant une place, j'oſe dire, Monsieur, que vous avez travaillé à conſommer le merite qui vous l'a fait obtenir: car vous ne venez pas ſeulement recevoir ici la recompenſe qui vous eſt duë, vous venez y chercher de nouvelles forces, & une nouvelle vigueur pour vous ſurpaſſer vous-meſme. Icy vous acheverez d'aiguiſer les armes dont Arnobe s'eſt ſervi pour rendre l'Afrique victorieuſe de Rome, & celles avec leſquelles ſon diſciple Lactance, rival de Ciceron, a fait triompher la Religion Chreſtienne de toutes les fauſſes Religions, & de la fauſſe ſageſſe des Philoſophes. Dés qu'un homme a paru comme vous avec reputation dans cette milice, il ne luy eſt pas permis de laiſſer vieillir la gloire de ſes premieres actions; mais comme un genereux Athlete, qui, dans le meſme moment qu'il eſtoit couronné, méditoit de nouveaux combats & de nouvelles victoires, il doit par de nouveaux chef-d'œuvres utiles au public inceſſamment entretenir & renouveller la beauté des premiers pour la rendre tousjours plus vive & plus durable. Cette avidité ne reſſemble en rien à celle des ambitieux, qui ſemblables à la Mer, quand elle entaſſe des monceaux de ſable les uns ſur les autres, & que les derniers cachent les premiers, voyent de meſme leurs premiers progrés cachez & enſevelis ſous les derniers, les ſeuls qui ſoient expoſez à leurs yeux & dont ils faſſent quelque compte.

L'ambition d'un Favori des Muſes a un ſuccès bien different, tous ſes Ouvrages tous les honneurs que luy deferent l'eſtime & la recon-

noiſſance publique ſubſiſtent ſeparément, & jettant chacun leur éclat ſans ſe confondre, ils compoſent enſemble cette lumiere qui le diſtingue ſi glorieuſement parmy les autres hommes, & qui diſtingue meſme le ſiecle où il a vécu.

C'eſt la ſage ambition que vous ferez paroiſtre. Vous ne travaillerez pas moins à annoblir cette Place, que vous avez travaillé à la meriter, & vous donnerez tousjours un nouveau luſtre à voſtre gloire, qui eſt deſormais la noſtre. Voilà les acquiſitions veritablement avantageuſes à cette Compagnie; en participant à ſes richeſſes vous les augmenterez. Voſtre predeceſſeur animé du zele d'un veritable Eveſque, & excité par le ſouvenir de ſes nobles Ayeux qui avoient l'honneur de porter l'Oriflamme dans les guerres ſous nos anciens Rois, a porté l'étendard dans une guerre plus ſainte, il a attaqué les ennemis de la Religion Chreſtienne avec toutes les armes de la Verité, & vous, MONSIEUR, vous renouvellez tout ce qu'ont oppoſé à ces meſmes ennemis les Euſebes, les Socrates, les Soſomenes, les Theodorets, & vous nous rendez leurs écrits encore plus utiles par les ſavantes & judicieuſes reflexions dont vous les accompagnez pour nous nourrir plus ſalutairement de leur doctrine.

Je ſerois deſavoué de mes Confreres, ſi me ſervant du pouvoir que me donne l'honneur que j'ay de parler pour eux, je m'arreſtois à vous donner des avis & à vous informer de nos regles. La Compagnie eſt perſuadée que vous eſtes inſtruit de tous nos devoirs, & que vous obeïrez avec plaiſir à des Loix qui ont eſté comme dictées par le grand Armand de Richelieu, & auſquelles une bonne partie de ce qu'il y a eu de plus éminent dans le Royaume a tenu à honneur de ſe ſou-

ſoumettre. Vous, MONSIEUR, qui avez ſceu ſi bien accorder le ſervice des Muſes avec les fonctions d'une Charge conſiderable & neceſſaire à l'Eſtat, ne trouverez-vous pas auſſi le temps de venir aſſiſter à nos Aſſemblées & nous aider à mettre la derniere main à ce fameux Dictionnaire qu'une ſeconde Edition rendra encore plus parfait. Vous ſçavez que le choix des mots eſt le premier fondement de l'éloquence. Ce ſont les paroles bien choiſies qui donnent aux choſes une eſpece d'ame & de vie, elles ſont la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Cette lumiere eſt éteinte ou obſcurcie quand ce choix eſt mal fait; on ne peut le bien faire que par la connoiſſance de leur nature & de leur uſage, & par conſequent un Dictionnaire où tous les termes ſont definis & leur differents uſages marquez eſt le ſecours le plus naturel pour conduire à cette éloquence parfaite, qui embraſſant tout, & ſervant, pour ainſi dire, au commerce du Ciel & de la Terre a eſté appellé par un ancien Orateur le lien de l'Univers.

Un excellent Hiſtorien * a eſté blaſmé avec juſtice d'avoir gaſté par la baſſeſſe de quelques expreſſions une magnifique peinture qu'il avoit faite de la deſcente du Roy de Perſe en Egypte, car parmy des mots lumineux, il meſle tout d'un coup des termes obſcurs & vulgaires qui fletriſſent ſa deſcription & y font des taches honteuſes. Ce qui eſt un vice dans un Diſcours éloquent, où tout doit eſtre noble & majeſtueux, eſt une vertu dans un Dictionnaire, qui doit renfermer tous les mots & toutes les façons de parler de la Langue, & que l'uſage a receus, comme un Ar-

cenal

* *Theopompus dans Longin.*

cenal doit estre muny de toutes les armes necessaires à une Armée. Le plus grand défaut où l'on puisse tomber, c'est de confondre le bon & le mauvais usage, & de prendre pour des façons de parler receuës celles qui ne sont que dans la bouche du peuple & dont tous ceux qui parlent purement ne se servent jamais, non pas mesme dans la conversation la plus familiere. Comme lors qu'une riviere aprés un furieux débordement est rentrée dans son lit où elle roule ses eaux pures, on ne prend plus pour ses veritables eaux celles dont elle s'est déchargée & qu'elle a laissées dans des lieux bas où elles croupissent, de mesme on ne prend plus pour des phrases du bon usage celles que la Langue a rejettées, & qui se sont arrestées dans le peuple comme dans un fond, d'où elles ne sortent jamais.

Les reflexions qu'un long travail vous a donné lieu de faire sur nostre Langue, nous promettent de grands secours, & nous profiterons avec plaisir de vos lumieres. Mais ce n'est pas la plus importante de nos fonctions. Dans ce Palais auguste, à l'abry des Lauriers d'un Roy qui a tant d'estime pour les Lettres qu'il a bien voulu adjouster à tous ses glorieux Titres celuy de nostre Protecteur, nous rendons des hommages continuels à des vertus qui seront tousjours la source de nostre felicité. Par quels monumens, par quels nouveaux honneurs ne devons-nous pas nous efforcer d'éterniser les vertus d'un Prince qui a refrené la licence, protegé & reformé les Loix, ranimé la pieté, rétabli la Religion, rappellé les bonnes mœurs & aboli ou proscrit le vice? Le plus grand Philosophe * de l'Antiquité & celui

qui

* *Hippocrate.*

qui a le plus approfondi la Nature a dit en parlant de la Medecine, qu'il faut aimer les hommes pour y réüssir. Cette maxime, qui se trouve si vraye presque dans tous les Arts, est encore plus vraye dans l'Art de regner; Nul Prince ne peut bien regner s'il n'aime ses peuples. Louis le Grand n'a perfectionné cet Art que par ces soins qu'il a pris de nous, & qui sont les veritables gages de l'amour d'un Roy. Et aujourd'huy quelles marques ne nous en donne-t-il pas encore! sa vertu proportionnée aux plus grands desseins, soustenuë par sa pieté, & secondée par la victoire, luy promet par tout de nouveaux succés, & insensible à ces promesses qui s'accomplissent, il ne travaille qu'à nous donner la Paix, & qu'à faire le bonheur de ses ennemis comme le nostre. Desja ont éclaté à nos yeux les premiers rayons de cette Paix qui éclairera bien-tost tout le monde Chrestien, & qui achevera de dissiper les tenebres où il est plongé.

Un des plus fameux Capitaines Grecs *, & le seul à qui Athenes ait donné le magnifique surnom d'Olympien, surnom le plus grand qui ait jamais relevé la gloire d'un Prince, est moins loüé de ses victoires que d'avoir sacrifié à la Paix plusieurs Villes qu'il avoit prises sur les Lacedemoniens. Louis le Grand sera tousjours loüé du mesme sacrifice qu'il fait à ses Peuples. Il ne veut pas se prevaloir des avantages qu'il pourroit tirer de la desunion qui a commencé à confondre les projets trop audacieux de la Ligue, & lorsque comme le Jupiter d'Homere il pourroit attirer plus facilement à luy cette chaisne, & faire voir à ses ennemis que rien n'est capable de

* *Periclés.*

de lui resister, il est prest à poser les foudres qu'il vient encore de lancer sur une de leurs plus fortes Places, il s'offre tousjours à guérir leurs playes, & à leur épargner de nouveaux malheurs. Triompher & ne conserver que des pensées de Paix au milieu de ses triomphes c'est le dernier effort de la vertu des plus grands Heros.

Venez donc, Monsieur, célébrer avec nous cette magnanimité & cette veritable gloire qui n'appartient qu'aux Princes qui rendent leurs Peuples heureux. Nous ne pourrons nous souvenir de vostre réception sans nous souvenir de nos victoires; elle sera dattée dans nos fastes d'un des jours de triomphe de Louis le Grand. Car pendant que nous vous ouvrons les portes de ce Palais, tout retentit encore du bruit des acclamations & des applaudissemens qu'attirent les nouveaux progrés de ses Armes, & on ne vient que d'ouvrir nos Temples pour remercier Dieu de la protection visible dont il accompagne tous ses desseins. Mais ce qui rend encore vostre entrée parmy nous très-heureuse & à jamais memorable, ce sont les nouveaux tesmoignages qu'elle nous a attirez de l'attention que le Roy daigne avoir pour nous au milieu de ses grands projets qui doivent faire le destin de l'Europe. Cette attention a paru glorieusement dans les termes dont le Roy s'est servi en approuvant nostre choix, lorsque j'ay eu l'honneur de luy en rendre compte. Qu'il me soit permis de rapporter ici publiquement ces paroles comme je les ai entenduës de cette bouche sacrée que la douceur & la majesté ne quittent jamais; Vous le sçavez, Messieurs, le Roy m'a ordonné de vous dire qu'il aime beaucoup mieux les Sujets

jets que l'Académie choisit elle-mesme que ceux qu'elle prend par complaisance & par deference pour des recommandations. Ce Prince, qui fait regner dans tous ses Estats la Justice & la Liberté, vous rend entierement Maistres de vos suffrages. Il n'y a point d'ordre que vous deviez regarder comme souverain, & vous ne devez reconnoître d'autre pouvoir que celui du merite. Jusqu'ici les recommandations, ausquelles vous avez quelquefois deferé, n'ont fait que vous soulager du choix en vous presentant des Sujets que vous auriez choisis vous mesmes; mais le Roy qui par sa prudence & par sa sagesse prevoit tout & pourvoit à tout, sçait bien qu'un si grand bonheur ne peut pas durer; le vray merite ne sera pas tousjours l'objet de la protection & de la faveur; ny le juste discernement le fidele compagnon du credit & de la puissance. Ne vous servez donc jamais que de vos lumieres, Messieurs, pour appeller à vous des hommes qui soient dignes de vous, & qui puissent vous aider à soustenir le grand poids dont vous estes chargez. Comme le Roy s'est eslevé au dessus de son Art par la grandeur de son genie, sa gloire ne peut estre seurement qu'entre les mains de ceux qui s'esleveront aussi au dessus du vostre par leur esprit: car dans tous les Arts les grands Hommes ne sont pas ceux qui les exercent en suivant les regles que leurs Maistres leur ont enseignées; mais ceux qui les surpassent, & qui s'éloignant des routes ordinaires trouvent des chemins que leurs guides n'ont pas connus.

* RE'PONSE *de Mr. l'Abbé de* CAUMARTIN, *au Discours de Mr. l'Evêque de* Noyon, *prononcé le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

Si les Places de l'Academie Françoise n'étoient considerées que par les Dignitez de ceux qui les ont remplies, nous n'aurions osé vous offrir celle dont vous venez de prendre possession, & peut-estre n'auriez-vous pas eu vous-même tout l'empressement que vous avez témoigné pour l'avoir. Le Confrere que nous avons perdu ne devoit rien à la fortune : Riche dans toutes les parties qui font un veritable homme de Lettres, il n'avoit aucuns de ces titres éclatans qui relevent son successeur : son Esprit aisé & pénetrant, lui avoit fait acquerir une facilité merveilleuse pour la composition de ses propres Ouvrages, & une Critique très-exacte pour la Correction de ceux des autres ; rien ne sortoit de ses mains qui ne portât ces deux Caracteres ; & nous nous souvenons avec plaisir, ou plustôt avec douleur, de l'usage qu'il en faisoit dans nos Exercices ordinaires. C'est ce qui nous le fait regretter avec justice, & nôtre consolation seroit foible, si elle n'étoit fondée que sur la difference de vos conditions.

Nous

* Ce Discours auroit dû être placé après celui de Mr. l'Evêque de Noyon auquel il sert de réponse, & qu'on trouve à la pag. 347. de ce Volume, mais on l'a reçu trop tard pour cela. Il n'a jamais été imprimé à Paris.

Nous connoiſſons ce ſang Illuſtre en qui toutes les grandeurs de la terre ſe trouvent aſſemblées, & qui tient par tant d'endroits à tant de Maiſons Souveraines. Nous vous voyons révêtu du titre Auguſte qu'un de nos Rois a dit eſtre le plus glorieux qu'on pût donner à un Fils de France: nous reſpectons en vous le ſacré Caractere que le Fils de Dieu a laiſſé dans ſon Egliſe, comme le plus grand de ſes bienfaits. Et cependant, MONSIEUR, ce n'eſt pas à toutes ces qualitez éclatantes, que vous devez les ſuffrages de nôtre Compagnie. C'eſt à un eſprit plus noble encore que vôtre ſang, plus élevé que vôtre rang. Nous ne craignons point de vous deplaire, en vous depouillant, pour ainſi dire, de tant de grandeurs. Eſt-ce d'aujourd'hui que vous marchez ſans elles, & la Dignité d'Academicien eſt-elle la premiere où vous eſtes parvenu comme un autre homme qui ne ſeroit pas né ce que vous eſtes? C'eſt un pompeux Cortege qui vous accompagne, & qui ne vous meine pas. Vous le prenez, vous le quittez ſelon qu'il vous convient, & il eſt de l'intereſt de vôtre gloire de vous en détacher quelquefois, afin que les honneurs qu'on vous rend, ne ſoient attribuez qu'à vôtre ſeul merite.

La Place que vous occupez aujourd'hui, vous étoit deuë depuis long-tems. Cette Eloquence dont nous ſommes encore tous éblouïs, & dont vous avez créé le modéle, vous accompagne par tout. Ce n'eſt point dans vos Harangues, ce n'eſt point dans vos Sermons qu'elle ſe renferme; on la retrouve dans vos Lettres, & dans vos converſations les plus familiéres. Les figures les plus hardies & les plus marquées, celles que les plus grands Ora-

teurs n'employent qu'en tremblant ; vous les repandez avec profusion, vous les faites passer dans des Païs qui jusques ici leur étoient inconnus ; & ces Ordonnances veritablement Apostoliques, destinées au seul gouvernement des Ames, au lieu d'une simplicité negligée qu'elles avoient avant vous, sont devenues chez vous des chefs-d'œuvres de l'Esprit humain. Pendant que l'Eglise voit avec édification dans ces sages reglemens la verité de la Doctrine, la pureté de la Morale, l'integrité de la Discipline, l'autorité de la Hierarchie établie, soutenuë & conservée dans le Diocese de Noyon depuis l'heureux temps de vôtre Episcopat, nous y voyons encore ces divisions exactes, ces justes allusions, ces Allegories soûtenuës, & sur tout une methode qu'on ne voit point ailleurs, & sans laquelle on suivroit difficilement des Idées aussi magnifiques que les vôtres. La veritable éloquence doit convenir à la personne de l'Orateur : la vôtre ne laisse pas ignorer à ceux qui vous entendent ou qui vous lisent, d'où vous venez & ce que vous estes. Si vôtre stile est noble, il est encore plus Episcopal. Par tout vous faites voir d'heureuses applications de l'Ecriture, de doctes citations des Peres, vous les possedez tous, & s'il y en a quelqu'un qui se presente à vous plus ordinairement que les autres, c'est par la sympathie des imaginations sublimes que la Nature n'accorde qu'à ses favoris. Que de puissants motifs à l'Academie pour vous choisir, & quel bonheur pour elle de pouvoir en vous associant, satisfaire en même temps à la justice, à son inclination, & à la volonté de son Auguste Protecteur ! Il sait mieux que personne ce que vous valez,

lez, il vous connoit à fond, il aime à vous entretenir, & lors qu'il vous parle, une joye se répand sur son visage dont tout le monde s'aperçoit. Il a souhaité que vous fussiez de cette Compagnie, & nous avons répondu à ses desirs par un consentement unanime. Après l'éloquent Panegyrique que vous venez de faire de ce grand Prince, je n'obscurcirai point par de foibles traits, les idées grandes & lumineuses que vous en avez tracées : je dirai seulement que pendant qu'il soutient seul le droit des Rois, & la cause de la Religion, il veut bien encore estre attentif à la perte que nous avons faite, & la reparer dignement en nous donnant un sujet auquel sans lui nous n'aurions jamais osé penser. C'est à vous, MONSIEUR, à joindre vos efforts aux nôtres pour lui en témoigner nôtre profonde reconoissance.

DISCOURS *prononcé le 27. Septembre 1698. par Mr. l'Abbé* GENEST *Aumônier ordinaire de Madame la Duchesse de Chartres lorsqu'il fut reçu à la place de Mr.* BOYER.

MESSIEURS,

Toutes les fois que j'ay consideré attentivement l'Institution de cette illustre Compagnie, ses Loix, ses Exercices, je me suis representé ce que les Poëtes & les anciens Philosophes ont dit de ces Isles fortunées où estoient receuës les Ames innocentes & genereuses. C'estoit une Assemblée de bien-heureux Esprits qui n'avoient

rien conservé de ce qu'ils possedoient parmi les hommes, que leurs nobles Inclinations. Grandeurs, Richesses, Dignitez; tout ce qui éblouït le vulgaire ne les avoit point suivis. Une aimable Egalité regnoit entre eux. Ils conversoient tranquillement à l'ombre des Palmes & des Lauriers. Socrate y estoit à costé d'Achille, Alexandre auprés de Menippe, Ulysse avec Homere. Veritable Idée de ce que nous voyons sous ces lambris aussi paisibles qu'augustes. Les grands Noms, les grands Titres n'y reglent point les rangs, ni les successions. Les Prelats, les Ministres, les Magistrats, les Guerriers n'y ont jamais prétendu de preséance sur les Orateurs, les Poëtes & les Historiens. L'Egalité y maintient l'Ordre, & l'Harmonie. L'Autorité n'y parle qu'avec la Raison. La difference des Conditions n'y est reconnuë que par les divers talens de l'Esprit. L'excellence de l'Esprit mesme, les thresors de la Science qui inspirent quelquefois tant d'orgueil n'y doivent estre admis qu'avec la Politesse, l'Elegance, l'Honnesteté & les Graces.

A ce discours, MESSIEURS, vous pouvez juger de tout ce qui se passe dans mon ame; il suffit seul pour vous expliquer mon ravissement & ma reconnoissance. Je sens bien au moment où je parle que la pudeur s'éleve sur mon visage avec la joye. Mais enfin s'il y a eu beaucoup de presomption à moi de vous demander la place glorieuse que vous m'accordez aujourd'hui, vous voyez aussi, MESSIEURS, combien il m'estoit difficile de ne la pas desirer.

Je n'ignore pas qu'en des occasions semblables à celle-cy vous avez accoustumé de recevoir des tesmoignages d'une joye éloquente & d'une

d'une reconnoiſſance ingenieuſe; mais au lieu de ces efforts eſtudiez, peut-eſtre, MESSIEURS, prendrez-vous plus de plaiſir à voir mon cœur profondément penetré de la grace que vous me faites. Je ne m'engagerai pas non plus à des loüanges recherchées pour celuy à qui j'ay l'honneur de ſucceder. Ce ſoin eſt peu neceſſaire pour un Homme dont le Merite eſt ſi connu. Il a eſté aſſidu à vos Aſſemblées durant plus de trente ans. Il y en a plus de cinquante que ſa Reputation eſt eſtablie, & que les Theatres ont retenti de ſes Ouvrages. Ce que j'aurois particulierement à remarquer, c'eſt qu'il a traité ſi long-temps les Paſſions humaines ſans jamais en éprouver le deſordre, qu'il a, pour ainſi dire, habité ce pays de l'Illuſion & des Fictions ſans alterer en rien ſa Probité exacte & ſincere. Pour ſon coup d'eſſay, il fit parler une illuſtre Romaine, qui receut de grands applaudiſſemens; & il a encore plus heureuſement fini par une Heroïne ſacrée, qui attira le concours de tout Paris. Il a ſanctifié ſes dernieres productions en les adreſſant au Ciel. Le Public a ſouvent entendu de luy des Paraphraſes, des Stances, & des Cantiques remplis du feu de la Poëſie & du zele d'une veritable Pieté. Qu'ajoûterois-je encore, MESSIEURS? Vous l'aimiez, vous le regrettez; ce ſont de beaux traits à ſa loüange; & je ne doute point, à ſon égard, que tant qu'il a veſcu il n'ait compté pour ſa principale Gloire celle d'eſtre parmi vous.

Pour moi, MESSIEURS, je le rediray mille fois, ce ſera tout mon remerciment, rien ne me paroiſt preferable à l'honneur d'eſtre receu dans une Aſſemblée où tout le merite de l'Eſ-

prit vient chercher sa perfection & sa recompense. Les grands Artisans de la Gloire, ceux qui par leurs brillans & solides Ouvrages enseignent ou couronnent la Vertu, se sont formez dans vostre Compagnie, ou se sont unis avec Elle.

Peut-on nier que tout ce qui a paru de plus estimable & de plus achevé dans l'Empire des Lettres ne soit sorti de cette Source si pure & si feconde? Veut-on voir l'utilité de l'Académie? veut-on voir ce qu'elle a contribué pour amener nostre Langue à cet estat de perfection qui fait tant d'honneur à la France & à nostre Siecle? qu'on examine ses commencemens & ses progrez.

Lors que de laborieux Genies nous eurent apporté sans choix les precieuses depouilles de l'Antiquité, il en vint de plus heureux qui par un goust exquis chercherent chacun selon leurs veuës à decouvrir & à pratiquer l'Art qui estoit encore enseveli sous cette Erudition confuse. De ceux-cy l'Académie Françoise fut composée, comme le fut autrefois la Republique d'Athenes des Tribus separées dans l'Attique. Croira-t-on que tant de lumieres reünies n'ayent pas produit une plus grande lumiere? Croira-t-on que tant de forces jointes ensemble n'ayent pas agi avec plus de succès? Qu'on en juge donc par l'experience & avec un équitable discernement.

Depuis l'Examen du Cid, Epreuve celebre de l'Académie naissante, & action si considerable par les interests qui la causerent; depuis ce fameux Examen, le grand Corneille qui avoit déja surpassé tous ses Rivaux, ne s'éleva-t-il pas jusqu'à se surpasser luy-mesme.

Aprés

Aprés ses belles Tragedies, n'en a-t-on pas veu encore d'autres dignes de l'ancienne Grece? n'a-t-on pas veu la Morale vivante joindre à ses instructions pathetiques tout le charme & toute la magnificence des Chœurs.

Une ingenieuse main ne nous a-t-elle pas donné en mesme temps & par les mesmes traits les leçons & les exemples du plus beau des Arts? La Poëtique n'a-t-elle pas été enseignée par tout ce qu'il y a de beau, de riche, de riant, en un mot, de parfait dans la Poësie?

Que de sçavantes Traductions nous rendent le veritable Esprit & les secretes pensées des Auteurs les plus estimez de tous les Temps, en nous parlant si naturellement nostre Langue!

Que d'éloquents Panegyriques meslez aux hymnes & aux chants de Victoire ont esté prononcez dans ce lieu-mesme!

Depuis les sujets les plus simples jusqu'aux plus élevez, la Fable, l'Histoire, la Politique, les Sciences, vous nous donnez tout. Par Vous, MESSIEURS, toutes les Productions de l'Esprit sont parfaites, & sont distinguées entre Elles, avec les graces, la justesse, l'œconomie, la force, ou la grandeur qui leur sont propres, & par les traits essentiels qui font leurs vrais caracteres.

Où la dignité de nostre Langue n'est-elle point parvenuë aussi-bien que sa beauté? Cette divine Science, qui vient immediatement du Ciel pour éclaircir nostre foy, & dont les Meditations trop abstraites ont exercé si épineusement les plus doctes & les plus celebres Ecoles, cette Science qui nous apprend des Veritez si sensibles, mais en mesme temps si inaccessibles, ne se découvre-t-elle pas aujourd'hui avec une net-

netteté lumineuse, & ne charme-t-elle pas nos esprits autant qu'elle les éclaire?

Enfin, ne voit-on pas cette Langue si heureusement cultivée s'estendre de jour en jour dans les Pays les plus éloignez, y faire aimer la douceur des Loix & des Mœurs de la France, devenir la Langue generale de tous les Peuples dans les grandes Negociations, repandre dans l'Univers les Sciences & les Arts, & faire estimer les François par l'excellence & l'élevation de l'Esprit, autant qu'ils sont renommez par la majesté de leur Empire & par la force de leurs Armes?

VOilà, MESSIEURS, ce qui a suivi l'establissement de l'Académie Françoise, & voila le plus bel Eloge du grand Cardinal de Richelieu qui l'a fondée! on diroit aussi qu'il n'en a point voulu d'autre. Lors qu'il refusa ce tribut perpetuel de loüanges que vos Predecesseurs s'offrirent de luy vouër par leurs Statuts, peut-estre que sa Gloire estoit d'accord avec sa Modestie, & qu'il jugeoit que la Datte seule de vostre Institution honoroit assez son Ministere.

Sa Memoire tousjours plus reverée & plus éclatante, à mesure que les nuages de l'Envie se sont dissipez, est maintenant au-dessus des Apologies comme des Libelles. Mais s'il falloit mesme accorder quelque chose aux jaloux Ennemis qui l'accusoient de mesler sa propre ambition & ses propres interests à ceux de l'Estat, & à ceux de son Roy, il faudroit aussi qu'ils convinssent que cela n'a jamais paru que dans l'Establissement de l'Académie Françoise.

En donnant un nouvel éclat au Regne de LOUIS LE JUSTE, & à la France un ornement si utile & si glorieux, il s'assuroit à soy-mesme une gloire durable dans tout l'avenir, & satisfaisoit pendant sa vie l'ardente passion qu'il avoit pour les Lettres, disons pour les Muses qui luy estoient familieres, qui lui estoient necessaires. Elles luy avoient communiqué tous leurs secrets, & répandant sur ses levres les charmes de la persuasion, aidoient l'autorité naturelle qu'il tenoit desja du Ciel, à gagner tous les Esprits capables d'entrer dans ses grands desseins. Elles le délassoient dans ses travaux. Elles adoucissoient les cruelles atteintes que la Haine & l'Envie portoient incessamment à sa vertu. Par la hauteur & la sublimité de leurs Pensées, elles luy ouvroient des Routes nouvelles & de plus grandes Veues. Par les vives images de l'Immortalité, elles fortifioient l'ardeur de son courage heroïque contre tant d'injustices, de traverses & de difficultez qu'il avoit tous les jours à surmonter, & contre la defaillance mesme d'un Corps accablé de veilles, de travail & de langueur. Il mourut ce grand Homme sans doute avec le regret de n'avoir pas accompli ses projets pour l'affermissement & pour la splendeur de l'Académie Françoise : mais l'Esprit du grand Armand avoit rencontré un autre Esprit capable de suivre & de remplir ses idées. Un Chancelier élevé parmi vous, SEGUIER, le plus digne fils de l'Académie, sortit de son sein pour la proteger. Il rassura cette Compagnie errante & desolée. Il la receut auprés de luy. Digne Chef des Conseils & des Parlemens, Emulateur de ces Temps renommez, où quand le Senat de Rome décidoit du destin des

des Peuples & des Rois, une sage éloquence déterminoit les decisions du Senat : ce grand Chancelier crut ne pouvoir mieux placer les Maistres de la Parole que dans le Temple de la Justice. Il semble mesme avoir laissé à ses Successeurs l'estime & l'amour qu'il eut pour Vous comme un devoir, ou comme un honneur attaché à cette suprême Magistrature.

LE cours de vos belles destinées n'en devoit pas demeurer là. A mesure que l'Académie acqueroit de nouvelles forces, & que les fruits de tant de nobles veilles s'avançoient vers la perfection, de nouveaux Emplois lui estoient reservez, une plus haute Protection luy estoit deuë. Vous vous estes élevez par degrez auprés du Trosne, vous estiez appellez dans le Palais d'un Roy pour qui seul vous estes formez; & qui trouve en vous les plus excellens Ouvriers des Couronnes immortelles qu'il merite, comme vous trouvez en luy l'Objet le plus parfait qui pust jamais animer vostre Zele & vos Travaux. Il estoit bien juste aussi que tant d'Hommes choisis dans toutes les Conditions eussent à leur teste celuy qui commande à toutes les Conditions, qui en sçait tous les Devoirs & qui en a toutes les Vertus : & pour vous parler encore plus précisément, MESSIEURS, de ce qui vous regarde comme Académiciens, jusques icy quelque chose manquoit à l'accomplissement de l'Académie. Aprés tous les differens caracteres de vos éloquens Auteurs, vous aviez besoin d'avoir encore parmi vous le modelle d'un nouveau genre d'éloquence. Definissez hardiment quel est le langage des Rois, le langage de la Souveraineté

&

& de l'Empire, vostre Protecteur l'apprend à tout le Monde, à vous-mesmes, à sa Cour, à tous ses Sujets, à tous les Estrangers; jamais on ne parla mieux en Roy.

Vous qui avez recherché dans toutes les Langues ce qui pouvoit encore embellir la nostre, & enrichir vos Escrits, reconnoissez-vous dans les Histoires de tous les temps, dans celles mesme qu'on soupçonne le plus de n'estre qu'imaginées, des Exemples de Grandeur & de Vertu pareils à ceux dont vous estes les témoins, & dont vous devez instruire la Posterité? Avoit-on jamais veu dans aucun Regne une si durable égalité de Gloire & de Bonheur, & une si admirable varieté de grands Projets & de merveilleux Evenemens?

Combien de fois la Victoire a-t-elle volé sur les pas de ce grand Roy, ou par son commandement, au gré de son Courage & de sa Justice? Combien de fois la Paix est-elle descenduë des Cieux rappellée par sa Clemence & par sa Moderation?

Mais quelles couleurs emploirez-vous, quels traits assez forts, quelles comparaisons d'Orages, de Tempestes, de Guerre des Dieux & des Geans pour décrire l'effroyable Guerre qu'il vient de terminer? Seul contre la multitude des Nations conjurées & des Peuples furieux qui fondoient de tous costez sur la France comme des torrens, comme des montagnes de flots prests à l'engloutir! non seulement ce Heros par son intrepide fermeté nous a fait ignorer les perils; non seulement par sa vigilance infatigable & par son invincible valeur nous a sauvez; mais nous a tellement accoustumez à vaincre que nous ne songions plus mesme à de-

sirer

firer le Calme & la Paix ! Roy sage & magnanime ! fidelles & genereux Sujets ! Ils sont prests à donner tout le reste de leurs biens & de leur sang pour continuer ses Victoires & ses Triomphes ! Il renonce aux Triomphes & aux Victoires pour ne songer qu'au Repos & à la Felicité de ses Sujets !

Que nos Ennemis eux-mesmes regardent ces florissantes Armées, cet Ordre, cette Discipline, toute cette Pompe formidable qui sert de Spectacle & de Leçon à nos jeunes Heros, d'Exercice pour tromper une envie impatiente de veritables Combats. Dans ces representations de Sieges & de Batailles, dans ces Attaques feintes, au milieu de ces Eclairs qui ne sont plus accompagnez de la Foudre, qu'on voye si la Foudre n'est pas encore en estat de tomber ? qu'on voye ce que feroient encore nos braves Soldats sous un Roy tousjours vainqueur ; & s'ils se sentent de la guerre passée que par la noble ardeur de la recommencer.

Oui que nos Ennemis, si nous en avons encore, que nos Ennemis viennent donc voir s'ils ne doivent pas la Paix aux seules Bontez que nostre Prince a pour nous, & s'il n'a pas voulu faire le Bonheur de toute la Terre, en faisant celui de ses Peuples.

Où n'irois-je point, Messieurs, si je suivois l'habitude passionnée que j'ay à loüer ce grand Roy ? J'en ay fait l'occupation de toute ma vie. Mais malgré tout mon zele & tous mes transports j'ai bien peur de n'apporter icy qu'une foible voix pour applaudir à vos Travaux immortels, sans pouvoir les seconder. Et comment oseray-je entreprendre desormais ce que je trouve mesme si difficile pour vous ? Prometmet-

mettez-moy donc voſtre indulgence ou voſtre ſecours, tandis que je vous donneray mon attention & ma déference; permettez-moy d'eſperer que je retrouveray ce temps heureux, cet âge d'or de la naiſſante Académie, où l'on s'aïdoit, où l'on s'animoit les uns les autres, où la douceur mutuelle qu'on trouve à répandre les biens dont on eſt riche, & à recevoir ceux dont on manque reſſerroit tous les jours enrre les premiers Académiciens, les nœuds d'une ſolide & ſincere amitié. Je me preſente à vous avec ces ſentimens, MESSIEURS, & avec une ſimplicité qui a ſon merite, ſi c'en eſt un que d'eſtre ſenſiblement touché des biens de l'Eſprit, & d'aimer ſincerement ceux qui me les communiquent. Et ne ſçay-je pas que c'eſt l'illuſtre Amitié dont pluſieurs d'entre vous m'honorent qui a diſpoſé le reſte des ſuffrages en ma faveur? A ce mot d'Amitié je rappelle encore un ſouvenir qui m'eſt bien cher, je nomme icy avec tendreſſe le fameux M. Peliſſon, qui a receu autrefois tant d'honneur de l'Académie, & qui luy en a tant fait par ſon excellente Hiſtoire. C'eſt peut-eſtre au bonheur que j'ay eu d'eſtre le Diſciple d'un Homme ſi celebre que je dois auſſi la qualité glorieuſe de voſtre Confrere qu'il poſſedoit ſi dignement. C'eſt luy qui m'a initié dans vos ſçavans Myſteres. Il traitta d'heureux Genie une Inclination dont je me défiois, il m'enhardit à marcher dans une Route ſouvent auſſi dangereuſe que penible, à moins qu'on n'ait aſſez de force pour parvenir à ce haut degré de merite & de reputation où je me contentois de vous reverer. Eſt-il donc vrai que vous m'appellez au partage de voſtre Gloire? eſt-il vray que mon nom vi-

vivra dans ce Sanctuaire de l'Immortalité? Les expressions me manquent, je suis obligé de finir, en vous protestant, MESSIEURS, que favorisé si particulierement des uns, redevable à tous, je n'assisteray jamais à vos Assemblées, je n'entreray jamais dans ce Lieu auguste sans y renouveller ma vive reconnoissance.

REPONSE *de Mr. l'Abbé* BOILEAU, *au Discours prononcé par Mr. l'Abbé* Geneſt, *le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

Quand l'Académie vous a donné ses suffrages pour réparer la perte de celuy que nous regrettons, elle n'a pas eu égard à la conformité de vos estudes; Elle n'a pas songé que vous estant appliqué comme luy à la Poësie, vous avez pris la mesme route dans l'Empire des Lettres. Ce genre de ressemblance ne l'a jamais determinée. Quelquefois à un Poëte succede un Historien, à un Ministre puissant un Auteur qui n'a pour thrésors que ses vers, & pour fortune que sa reputation: au Chef de la Justice un Sçavant qui n'a jamais connu d'autre procés que celuy des Anciens avec les Modernes.

Et pour suivre, MONSIEUR, vostre idée si juste qu'il semble que vous ayez déja assisté à nos Conférences, & gousté la douceur de nostre commerce, à costé de la pourpre & souvent audessus est assis un Ecrivain qui n'a pour équipage que son érudition, inconnu peut-estre de ses compatriotes, celebre chez les Etrangers,

Etrangers, negligé quand on le voit, reſpecté quand on le nomme.

La naiſſance ne donne pas ici de privilege, ny la dignite de rang, ny le credit de faveur. Les uns ſe deſpouillent de leurs titres, les autres de leur gloire, tous de leurs préjugez.

La grandeur s'éclipſe, l'autorité ſe ſoumet, la reputation meſme s'oublie, la ſuperiorité des talens trouve icy place, mais ne cherche pas de diſtinction, & le merite qui y procure l'entrée n'y donne pas de préſeance.

Vons avez, MONSIEUR, tout dit en un mot, quand vous avez dépeint ces eſprits dégagez, qui ont le gouſt du Vrai & l'idée du Solide. Caractere qne nous cherchons pour un travail utile aux nations étrangeres, glorieux à la noſtre: & pour étudier une éloquence, qui a le bien public pour but, la verité pour regle, l'antiquité pour modéle, la poſterité pour Juge, & la gloire du Roy pour recompenſe. Caractere, dis-je, qui ſeul peut faire l'éloge, & qui ſeul doit faire le choix d'un Académicien.

Nous en avons perdu un, aſſidu à nos Exercices, plein de veneration pour la Compagnie, pour qui la Compagnie avoit beaucoup de tendreſſe; dans ſes jeunes années, il trouva l'appuy d'une noble famille, dont le nom nous ſera tousjours cher, qui ſembla l'adopter, parce que tous les gens d'eſprit paroiſſoient naturellement en eſtre.

Sans trop conſulter quel uſage il devoit faire du ſien, il s'étudia à faire des pieces de Theatre: Porcie luy attira des applaudiſſemens. Il en compoſa d'autres, dont le ſort ne fut pas tousjours égal. Mais ſans que le caprice de l'approbation populaire luy oſtaſt le courage, ſouſ-

foustenant tousjours l'honneur de ses talens malgré les variations du Public, appellant enfin au secours de sa reputation la sainteté du sujet ; il éleva ses Muses & sa gloire par le succés d'une Heroïne sacrée que tout Paris a honoré de sa presence. Tant il est vray qu'on ne réussit jamais mieux que de concert avec la Verité. Témoin ses Cantiques & ses Paraphrases qu'on écoutoit avec plaisir toutes les fois que nous ouvrions nos portes, faisant icy comme amende honorable à la Poësie Chrestienne, qui n'a pas eu pour luy l'ingratitude de la profane, & qui l'a bien dedommagé par les larmes que Judith a fait repandre.

Homme franc, cordial, bou critique sans estre rigoureux, qui découvroit les beautez, excusoit les fautes, faisant grace aux autres, & souffrant qu'on luy fit justice.

Indulgent & docile, d'un esprit facile & laborieux, malgré son feu, moderé : Malgré le génie de son art, sincere ; & malgré celuy de sa nation, modeste. Il a décrit les passions sans en estre troublé, cherchant la bienseance dans ses Ouvrages, l'ayant tousjours observée dans ses mœurs. Heureux d'avoir travaillé toute sa vie pour aller à la belle gloire, mille fois plus heureux d'avoir enfin estudié & parlé le saint langage pour apprendre à la mépriser.

Nous le pleurons. (Ainsi s'évanouït la gloire humaine.) Aprés la mort, que nous restera-t-il de nos estudes ? Un court éloge pour donner lieu d'en faire un plus long à celuy qui remplira nostre place. Les larmes répanduës sur le tombeau s'essuyent à la vûe du successeur : l'ar-

l'artifice d'un Diſcours compoſé pour pleurer l'un, cede à la fineſſe d'un mot placé pour éle-ver l'autre, & tout l'encens deſtiné pour nous ne vaut pas le ſeul grain qu'on luy ménage. Là ſe terminent toutes les loüanges. Aprés cela travaillerons-nous pour les meriter ? Travail-lons donc auparavant à ne pas nous ſoucier de les obtenir.

Vous en avez eu, MONSIEUR, du Roy & de la Cour qui ont applaudi à vos Muſes naiſ-ſantes. Ce n'eſt point le ſeul motif qui a de-terminé l'Académie. Tout ce qui peut attirer ſon choix a concouru pour vous, ſoit qu'elle regarde de quelle main eſt formé celuy qu'elle veut s'aſſocier, quel a eſté le ſuccés de ſes Ou-vrages, & l'honneur de ſes emplois. Tout a parlé en voſtre faveur.

Nourri dans le ſein de la politeſſe & des gra-ces près du fameux Peliſſon, dont l'Académie pour ſon propre honneur devroit bien faire l'Hiſtoire, quand il n'auroit pas luy-meſme fait la ſienne, falloit-il une ſollicitation plus puiſſante ? Cependant en vous appellant dans ſes Aſſemblées, elle a crû remplir un devoir de Juſtice pour vous, & non pas de reconnoiſ-ſance pour lui.

Elle ſçait quel a eſté le ſort de vos travaux, & que vos premiers Vers furent honorés de l'eſtime du Prince, & recompenſés de ſes bien-faits.

Quand elle ne ſe ſouviendroit plus que vous fuſtes le premier qui après la priſe de Maſtric miſtes le laurier ſur le front du Vainqueur, & dans le champ de bataille chantaſtes une Ode digne de la Majeſté du triomphe, elle n'auroit pas oublié voſtre nom gravé dans ſes Faſtes, &

qu'elle vous donna le prix ſur tous ceux qui celebrerent l'honneur qu'elle a d'avoir pour Protecteur celui des Rois & de la Religion.

Vos écrits n'ont jamais eſſuyé la varieté de la fortune, tousjours ſages, tousjours correcs, tousjours heureux.

En faut-il d'autre preuve que l'importance des emplois, dont le Roy vous a honoré ? Il vous a confié l'honneur de ſon ſang, & le depoſt de l'intereſt que l'Eſtat & la Vertu prennent à l'éducation de deux auguſtes Princeſſes. Inſtruction qui ne demande point un ſi grand amas de ſciences; mais plus d'habileté & de ſageſſe quand ce ne ſeroit que pour choiſir ce qu'elles doivent apprendre, & encore plus ce qu'elles doivent ignorer. Si quelqu'un doutoit de la voſtre, nous avons entre nos mains voſtre dernier Poëme, où il y a plus de ſens que de vers, & où l'Hiſtoire inſtruit une autre Princeſſe, dont la deſtinée eſt bien glorieuſe, de faire les delices du plus grand des Rois, & l'eſperance du premier des Royaumes.

Y a-t-il homme de lettres dont le maiſtre ait eſté plus habile, les compoſitions mieux reçûës, les fonctions plus nobles ?

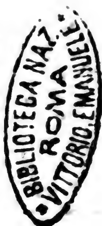
Oſerois-je cependant le dire, ce n'eſt point tout cela qui vous a obtenu place parmy nous. C'eſt ce caractere du Vray, & ce gouſt du Solide qui ſe fait ſentir dans vos mœurs, & dans vos écrits. Vous l'avez puiſé dans les plus anciennes ſources de la Raiſon.

Le commerce que vous avez avec Platon, & tous les anciens Sages, a eſté ſouſtenu par celui dont vous eſtes lié avec les premiers hommes de noſtre temps, & ſans ſortir de ce lieu, avec ceux qui ſe ſont devouez à la Verité, ſoit qu'ils

la

la découvrent dans la Litterature, ſoit qu'ils l'écrivent pour la poſterité, ou qu'ils la ſouſtiennent pour l'Egliſe.

Ne l'avez-vous pas ſouſtenuë vous-meſme? il falloit bien que vous fuſſiez rempli des veritez de la Religion lorſque vous écriviſtes ce que nous liſons avec étonnement au plus beau génie dont le Calviniſme ſe glorifiaſt, helas! preſt à revenir au centre de la foy, ſi vaincu par vos raiſons, il avoit pû vaincre une ſuperbe honte.



Que diray-je du Portrait que vous nous avez donné d'un excellent homme, Ornement de noſtre ſiecle, & qui auroit eſté à noſtre ſiecle même inconnu, ſi voſtre éloquente amitié n'euſt revelé les merveilles qu'avoit cachées ſa modeſtie?

Vous le peignez épris & enflammé de l'amour du Vray dans ce petit Ouvrage où l'Auteur qui le repreſente ſi aimable le devient luy-meſme.

C'eſt ce Vrai que cherchoient ces ames fortunées & innocentes avec leſquelles vous nous avez comparés. Elles ſe le communiquoient les unes aux autres exemptes des fauſſes idées de cette vie.

Il n'y a perſonne qui n'aime l'éloquence; mais l'eſprit de l'Académie eſt de s'inſtruire pour trouver la vraye, & démeſler celle qui ne l'eſt pas. Il n'y a que ce caractere du Vray qui la diſtingue; il faut que la vanité ſe retire pour faire place à la verité. Le vray Orateur eſtime indigne de luy, tout ce qui ne ſert qu'à le faire paroiſtre; les pointes pour prouver qu'il a du genie, les citations pour faire montre de ſa ſcience, les figures pour eſtaler ſon art,

tout cela n'entre point dans ſon Diſcours, l'eſprit meſme, il le bannit pour introduire la raiſon. Tout ce qui n'eſt bon qu'à faire eſtimer celuy qui parle n'a jamais perſuadé: les ornemens qui n'entrent pas dans la neceſſité de l'édifice ſont des deffauts. Tout eſt proportion, unité, deſſein, l'agrément qui n'y a pas de rapport choque, & ce qui ne ſert ſimplement qu'à la beauté ne peut jamais eſtre beau icy.

Encore une fois la vraye Eloquence mene à ſon ſujet ſans amuſement, ſans écart, ſans detour, sûre même de plaire. Les fleurs naiſſent ſous ſes pas, mais d'une courſe legere ſe haſtant d'aller au but, elle les foule aux pieds, & ne daigne pas les cueillir; l'Eloquence ſe fait ſentir, mais ne ſe fait pas remarquer.

Pourquoy celuy-cy n'y arrivera-t-il jamais? C'eſt qu'il a trop envie de la découvrir, il quitte ſa cauſe pour ſa vanité, & ſon ſujet parce qu'il eſt entraiſné par ſon orgueil, il aime mieux montrer ſon eſprit que convaincre le mien.

Vous qui n'avez pas le courage de ſacrifier ce qui brille, vous me ferez confeſſer voſtre habileté ſans me faire embraſſer voſtre avis, j'iray juſqu'à l'admiration de voſtre perſonne, mais vous ne parviendrez jamais juſqu'au changement de la mienne.

D'où vient que ſi peu de genies peuvent atteindre au Sublime? C'eſt qu'on s'aime mieux ſoy-meſme que la Verité, on ſouhaitte plus de prouver qu'on la connoiſt que de la faire connoiſtre, & d'avoir l'honneur de l'embellir, que le bonheur de l'inſpirer.

Laſche Eloquence qui ne s'éleve pas audeſſus des applaudiſſemens, qui ne ſe défie pas d'el-

d'elle-mesme quand elle excite ces subites acclamations qui interrompent, si agréables aux novices de l'art.

Tesmoignage bien équivoque d'éloquence que ces tumultueuses saillies. Il y a bien de la difference entre le ravissement & la persuasion. Elles ont plustost l'air d'une lueur qui brille, que d'une verité qui triomphe.

Qu'une courte & volage flamme s'éleve & perisse en l'air, on se récrie, on ne se récrie pas quand le soleil rend la lumiere. Il est enlevé, dit-on, c'est un homme éblouï qui s'étonne, & non pas un homme gagné qui consent : & souvent aprés cet amas de figures qui tiennent en suspens l'Auditeur, c'est autant besoin de respirer qu'envie d'applaudir.

Cherchons ce qui est vray, ce qu'un Lecteur froid approuve, ce que les reflexions des siecles à venir ne dementiront jamais.

Et puisque nous sommes redevables de nos estudes à nostre invincible Protecteur, ne comptons pour loüanges dignes de luy, que celles que la posterité alloüera, que personne ne contestera, & qui agréeront mesme à ses ennemis, dont ils demeureront d'accord, non seulement forcez de les avoüer, mais bien-aises de les entendre.

Telles sont les loüanges que vous venez de luy donner, Monsieur; Eh qui dans l'Europe peut disputer au Roy la gloire de bien parler? Toutefois, Monsieur, parler en Roy n'est pas seulement répondre juste, s'exprimer avec grace, accorder avec plaisir, refuser avec bonté : ce n'est pas seulement avoir des termes purs, un stile poli, en peu de paroles renfermer beaucoup de sens, ny précipi-

té, ny équivoque, ny railleur, conserver en parlant, une aimable fierté, & une souveraine bien-séance.

C'est quelque chose de plus. Parler en Roy, c'est parler souvent comme si on ne l'étoit pas, quitter le langage d'un Monarque pour prendre celuy d'un pere. C'est parler en Juge pour la justice contre ses interests; en vainqueur pour la misericorde contre les injures, en Chrestien pour le devoir contre les passions; disons tout, parler en Roy, c'est prononcer en faveur de ses peuples contre ses triomphes, annoncer la paix par la bouche de la Victoire, décider en faveur de l'Univers, dût-il estre ingrat, & préferer à l'avantage d'estre la terreur du monde, celuy d'en estre le bienfaicteur.

Voila des loüanges que j'appelle dignes de luy, d'autant plus vrayes qu'elles percent les Alpes & les Pyrenées, qu'elles traversent le Rhin & l'Ocean, que nous pouvons les publier dans l'Assemblée generale des Nations. Loüanges que la joye dicte, que l'envie confesse, que la Religion approuve.

Personne ne contestera non plus le second Eloge que vous avez donné au Roy, d'avoir l'esprit de toutes les conditions: n'en demeurons point là: il en a aussi le cœur, & non seulement de toutes les conditions; mais de tous les peuples de la Terre.

En quelque endroit du monde que nous allions, chez les Souverains, dans les Republiques, nous pouvons prononcer le Panégyrique de la Paix qu'il a donnée: il sera écouté aussi favorablement que dans ce Palais. Que dis-je? ces peuples qui doivent leur repos à sa cle-

clemence s'expliquent mieux que nous. Allons les entendre, il ne faut pas d'interprete. Les acclamations & les réjouïſſances ſont par tout d'un meſme langage, la flatterie n'y a point de part, l'éloquence n'a jamais fait conſentir l'Univers malgré luy. Tel eſt l'Eloge digne du premier des hommes, ce Panegyrique univerſel que la nature fait dans les cœurs, ſans attendre le ſecours de l'Art.

Avant la paix, quand on racontoit ſes prodiges, ils ne pouvoient le nier; mais avoüons le vray, quand ils voyoient la Victoire, l'inexorable Victoire le ſuivre par tout où ils portoient leurs armes, & comme ſe multiplier pour luy ſans retour & ſans pitié pour eux, quand toute l'Europe liguée ne peut compter pour ſuccez qu'une Ville repriſe dans le cours de neuf années de guerre, croyez-vous de bonne foy que leur étonnement fiſt leur ſatisfaction? Ils entendoient l'Eloge du Roy comme on entend le tonnerre avec chagrin, avec tremblement. Mais depuis que ſa moderation les a ſurpris autant que ſa puiſſance, toutes les oreilles ſont ouvertes pour entendre ſes loüanges, & toutes les bouches pour les repeter: elles deſeſperent ceux qui les veulent imiter, embaraſſent ceux qui les veulent écrire, occupent les uns, charment les autres, réjouïſſent tout le monde, & n'importunent plus que luy.

Ce ſeroit trop peu d'eſtre agréables à toute la Terre, ſi elles ne l'eſtoient au Ciel. Comment ne le ſeroient-elles pas? Quand il s'eſt agi de ſes propres intereſts, on l'a trouvé facile & genereux. Quand il a eſté queſtion de ceux de la Religion, il n'a jamais rien relaſché, toûjours ferme, inflexible, intraitable. C'eſt

que ponr sa gloire il peut estre indifferent, pour sa Religion il ne peut luy estre infidelle, parce qu'il met sa gloire dans le bonheur du monde; & le bonheur du monde dans la Religion.

Bien éloigné de ces Conquerans, qui pour venger leurs injures, pardonnent celles de Dieu, reprennent sur luy ce que leur vertu leur fait perdre, & deffrayent leur moderation aux dépens de leur Foy: LOUIS a fait grace à tout, excepté à l'Heresie, a mieux aimé que sa gloire payast pour sa Religion, a eu le bonheur de calmer l'Europe sans qu'il en coustast rien à l'Eglise, de faire la joye des hommes sans troubler celle des Anges, & de mettre la Terre en repos sans mettre le Ciel en courroux.

Eloge dont le fond ne se peut trouver que dans son cœur. Pour étonner l'Univers, il a eu besoin de Soldats; pour le rendre heureux, il n'a eu besoin que de luy-mesme: sentiment qui n'a esté ny suggeré, ny forcé; honneur que rien ne partage avec luy: ses armées, ses conquestes, son bonheur s'opposoient à sa generosité. Ses Sujets, ses fideles Sujets ne la demandoient pas, prests à tout sacrifier pour continuer ses triomphes. La prosperité y forma obstacle. Il fist taire la voix de la Victoire qui vint importuner ses projets; mais elle ne pût changer ceux de sa bonté. Je vous atteste, vous Dépositaires de ses heroïques intentions, je n'iray pas loin: l'Académie luy en a fourni deux pour conclure la Paix, comme elle luy en preste encore deux pour la louër; car c'est bien la loüer que de l'écrire.

Je

Je vous atteste, vous Peuples voisins, accourez au spectacle qu'il vient de donner, ce n'est point tant l'image de la guerre que le triomphe de la Paix. Quelle magnificence pour instruire son petit-Fils, que seroit-ce s'il armoit son Fils? Venez, non pour juger de la force de ses armes, mais de la grandeur de son bienfait. Voyez ces troupes fieres & victorieuses, qui semblent luy ouvrir l'Univers: LOUIS voit le calme qu'il y a mis, content de son Ouvrage, cependant tousjours Maistre de la foudre, si sa bonté faisoit des ingrats, comme sa gloire a fait des jaloux.

Qu'elle fasse non seulement l'entretien, mais les délices de tous les hommes, non seulement l'envie, mais l'étude de tous les Heros: que nos arriere-neveux goustent longtemps la felicité de son Regne: que Dieu pour exaucer nos desirs ait égard à ses propres interests: que personne n'entende son Eloge, sans y vouloir ajouster, & que tout le monde le trouve tousjours, & trop court, & trop foible.

DISCOURS *prononcé le* 27. *Juin* 1699. *par Mr. de* VALINCOUR *Secretaire général de la Marine & des Commandemens de Monseigneur le Comte de* Toulouse, *lorsqu'il fut reçu à la place de Mr.* Racine.

MESSIEURS,

C'est la coustume de tous ceux qui ont l'honneur d'estre reçûs parmy vous, quelque dis-

tinguez qu'ils soient par leur merite, d'employer tousjours une partie de leur Discours à vous asseurer qu'ils se reconnoissent tres-indignes de la grace que vous leur accordez.

Mais ce que tant d'hommes illustres n'ont fait avant moy que par modestie & pour obeïr à l'usage, je sens bien que je devrois le faire aujourd'huy par la force de la verité.

Je crois cependant, MESSIEURS, qu'il vaut encore mieux que j'essaye autant qu'il me sera possible de justifier vostre choix, & que c'est le meilleur moyen de vous témoigner ma reconnoissance.

Je le diray donc, MESSIEURS, & je le diray avec confiance ; lorsque vous avez jetté les yeux sur moy, vous m'avez connu tel que je suis, dépourvû à la verité des qualitez necessaires pour meriter d'estre assis parmi vous ; mais fort touché de ce qui fait l'objet de vos exercices, & digne peut-estre d'y estre admis, par le desir sincere que j'ay tousjours eu d'en profiter.

Le besoin que j'ay de vos instructions vous a fait croire que vous me les deviez, & qu'ayant l'honneur d'estre associé à l'un de vos plus illustres Ecrivains dans l'employ le plus noble qui puisse jamais occuper des gens de Lettres, il estoit de vostre zele pour la gloire du Roy de faire au moins tout ce qui dépendroit de vous pour me mettre en estat de m'en acquitter dignement.

Ce n'est pas que j'ose me flatter de pouvoir jamais estre utile à un si grand Maître. Le Roy, il est vrai, lui a accordé le secours qu'il a demandé, & tel qu'il l'a demandé luimesme ; mais ce grand Prince pouvoit-il mieux mar-

marquer l'eſtime qu'il fait des forces de cet habile Ecrivain qu'en lui donnant un ſi foible ſecours.

Et comment pourroit-il retrouver en moy ce qu'il perd dans l'illuſtre Compagnon de ſes travaux. Vous meſmes, MESSIEURS, qui pour remplir la place de Monſieur Racine à l'Académie pouviez choiſir entre tout ce qu'il y a de plus excellens eſprits dans le Royaume, vous avez bien vû, quelque choix que vous fiſſiez, que vous ne pouviez reparer la perte que vous venez de faire, & deſeſperant avec raiſon de trouver jamais un homme capable de remplacer dignement un Académicien de ce merite, vous avez voulu du moins en choiſir un qui ayant eſté lié d'une eſtroite amitié avec luy durant ſa vie, pût vous en renouveller continuellement la memoire.

Je le feray, MESSIEURS, auſſi longtemps & auſſi ſouvent que vous me le permettrez, & ſi ce n'eſt avec des paroles dignes de Vous & de lui, ce ſera du moins avec le zele & avec la fidelité d'un homme qui ayant eſté prés de vingt années ſon ami de toutes les heures, doit ſçavoir & ſentir mieux qu'un autre combien il merite d'eſtre regretté.

Jamais peut-eſtre perſonne ne vint au monde avec un plus heureux genie pour les Lettres, & cet heureux genie fut ſecondé par une excellente éducation.

Dés ſon enfance, charmé des beautés qu'il trouvoit dans les Anciens, & qu'il a ſi bien imitez depuis, il s'enfonçoit tout ſeul dans les bois de la ſolitude où il eſtoit élevé, il y paſſoit les journées entieres avec Homere, Sophocle & Euripide dont la langue luy eſtoit

déja auſſi familiere que la ſienne propre, & bien-toſt mettant en pratique ce qu'il avoit appris de ces excellens Maiſtres, il produiſit ſon premier Chef-d'œuvre dans un âge où l'on compte encore pour un merite de ſçavoir ſeulement reciter les Ouvrages des autres.

Le fameux Corneille eſtoit alors dans ſa plus haute reputation. On traduiſoit ſes pieces en toutes les langues de l'Europe, on le repreſentoit ſur tous les Theatres, ſes vers eſtoient dans la bouche de tout le monde, & *cela eſt beau comme le Cid*, eſtoit une loüange qui avoit paſſé en proverbe.

La France avant lui, n'avoit rien vû ſur la ſcene de ſublime, ni meſme pour ainſi dire de raiſonnable, & tranſportée pour ſes premiers Ouvrages d'une admiration qui alloit pour ainſi dire juſqu'à l'idolatrie, elle ſembloit pour l'en recompenſer s'eſtre engagée en quelque façon à n'en jamais admirer d'autres que ceux qu'il produiroit à l'avenir.

Ainſi l'on regarda d'abord avec quelque ſorte de chagrin l'audace d'un jeune homme qui entroit dans la meſme Carriere, & qui oſoit demander partage dans des applaudiſſemens dont un autre ſembloit pour tousjours avoir eſté mis en poſſeſſion.

Mais Monſieur Racine conduit par ſon ſeul genie & ſans s'amuſer à ſuivre ni meſme à imiter un homme que tout le monde regardoit comme inimitable, ne ſongea qu'à ſe faire des routes nouvelles.

Et tandis que Corneille peignant ſes caracteres d'aprés l'idée de cette grandeur Romaine, qu'il a le premier mis en œuvre avec tant de ſuccés, formoit ſes figures plus grandes que

que le naturel, mais nobles, hardies, admirables dans toutes leurs proportions, tandis que les ſpectateurs entraiſnés hors d'eux-meſmes, ſembloient n'avoir plus d'ame que pour admirer la richeſſe de ſes expreſſions, la nobleſſe de ſes ſentimens, & la maniere imperieuſe dont il manioit la raiſon humaine.

Monſieur Racine entra, pour ainſi dire, dans leur cœur & s'en rendit le maiſtre, il y excita ce trouble agreable qui nous fait prendre un veritable intereſt à tous les évenemens d'une fable que l'on repreſente devant nous; il les remplit de cette terreur & de cette pitié, qui, ſelon Ariſtote, ſont les veritables paſſions que doit produire la Tragedie: il leur arracha ces larmes qui font le plaiſir de ceux qui les répandent, & peignant la nature moins ſuperbe peut-eſtre & moins magnifique, mais auſſi plus vraye & plus ſenſible, il leur apprit à plaindre leurs propres paſſions & leurs propres foibleſſes, dans celles des perſonnages qu'il fit paroiſtre à leurs yeux.

Alors le Public équitable, ſans ceſſer d'admirer la grandeur majeſtueuſe du fameux Corneille, commença d'admirer auſſi les graces ſublimes & touchantes de l'illuſtre Racine.

Alors le Theatre François ſe vit au comble de ſa gloire, & n'eut plus de ſujet de porter envie au fameux Theatre d'Athenes floriſſante: c'eſt ainſi que Sophocle & Euripide, tous deux incomparables & tous deux tres-differens dans leur genre d'écrire, firent en leur temps l'honneur & l'admiration de la ſçavante Grece.

Quelle foule de ſpectateurs, quelles acclamations ne ſuivirent pas les repreſentations

d'Andromaque, de Mithridate, de Britannicus, d'Iphigenie & de Phedre? avec quel transport ne les revoit-on pas tous les jours, & combien ont-elles produit d'imitateurs, mesme fort estimables, mais qui tousjours fort inferieurs à leur original, en font encore mieux concevoir le merite.

Mais lorsque renonçant aux Muses prophanes, il consacra ses Vers à des objets plus dignes de lui, guidé par des conseils & par des ordres que la sagesse mesme avoüeroit pour les siens, quels miracles ne produisit-il pas encore?

Quelle sublimité dans ses Cantiques, quelle magnificence dans Esther & dans Athalie, pieces égales ou mesme superieures à tout ce qu'il a fait de plus achevé, & dignes par tout, autant que des paroles humaines le peuvent estre, de la Majesté du Dieu dont il parle, & dont il estoit si penetré.

En effet, tous ceux qui l'ont connu sçavent qu'il avoit une pieté tres-solide & tres-sincere, & c'estoit comme l'ame & le fondement de toutes les vertus civiles & morales que l'on remarquoit en lui, ami fidele & officieux & le meilleur pere de famille qui ait jamais esté, mais sur tout exact & rigide observateur des moindres devoirs du Christianisme, justifiant en sa personne ce qu'a dit un excellent Esprit de nostre siecle: que si la Religion Chrestienne paroist admirable dans les hommes du commun par les grandes choses qu'elle leur donne le courage d'entreprendre, elle ne le paroist pas moins dans les plus grands Personnages par les petites choses dont elle les empesche de rougir.

Mais

Mais il n'eſt pas eſtonnant qu'il fuſt ſi exact & ſi ſolide ſur des devoirs auſſi importans que ceux de la Religion ; il l'eſtoit de meſme ſur toutes les choſes auſquelles il s'appliquoit, & il n'y en avoit aucune à quoy il ne s'efforçaſt de donner toute la perfection dont elle eſtoit capable, de là vient qu'il travailloit tous ſes ouvrages avec tant de ſoin.

Il les meditoit long-temps, il les retouchoit à diverſes repriſes, tousjours en garde contre cette prodigieuſe abondance de penſées & d'expreſſions que lui fourniſſoit la nature : n'y ayant rien, diſoit-il, qui faſſe plus de mauvais Ecrivains, & ſur tout plus de méchans Poëtes que cette dangereuſe fecondité qui ſe trouve ſouvent dans les eſprits les plus vulgaires, & qui les rempliſſant d'une fauſſe confiance leur fait prendre pour genie une malheureuſe facilité de produire des choſes mediocres.

Avant que d'expoſer au Public ce qu'il avoit composé, il aimoit à le lire à ſes amis pour en voir l'effet, recevant leurs ſentimens avec docilité, mais habile ſur tout à prendre conſeil juſques dans leurs yeux & dans leur contenance, & à y démeſler les beautez ou les défauts dont ils avoient eſté frappez ſouvent ſans s'en appercevoir eux-meſmes.

Mais rien ne l'aſſeuroit davantage ſur ſes doutes que les lumieres de cet excellent Critique avec qui il eſtoit lié d'une amitié ſi celebre, & je dois, pour l'honneur de l'un & de l'autre, rapporter icy ce qu'il m'a ſouvent dit lui-meſme, qu'il ne ſe croyoit pas plus redevable du ſuccés de la pluſpart de ſes pieces aux preceptes d'Horace & d'Ariſtote, qu'aux

qu'aux ſages & judicieux conſeils d'un Ami ſi éclairé.

Que n'aurois-je point à vous dire, MESSIEURS, des charmes inexprimables de ſa converſation, & de cette imagination brillante qui rendoit les choſes les plus ſimples, ſi aimables, & meſme ſi admirables dans ſa bouche: mais ces graces vives & legeres, qui ſont comme la fleur de l'eſprit, ſe ſentent mieux qu'elles ne s'expriment, ſemblables à ces parfums qui font en nous une impreſſion ſi douce & ſi agreable, dont nous pouvons bien conſerver le ſouvenir, mais qu'il ne nous eſt jamais poſſible de bien faire comprendre à ceux qui ne l'ont pas éprouvée.

Qui croiroit qu'un homme né comme lui avec un ſi prodigieux talent pour la Poëſie, eût pû eſtre encore un excellent Orateur, on ne l'auroit pas cru dans Rome ni dans Athenes, mais l'Académie Françoiſe nous en fournit tous les jours d'illuſtres exemples. Vous n'avez pas oublié, MESSIEURS, avec quelle force & avec quelle grace il parloit dans vos Aſſemblées, & ce Lieu retentit encore des applaudiſſemens dont vous interrompiſtes tant de fois le dernier Diſcours qu'il y prononça. Que ne m'eſt-il permis, pour le louër dignement luy-meſme, d'emprunter icy ſes propres termes, & de répandre aujourd'hui ſur ſon tombeau les fleurs immortelles qu'il répandit à pleines mains ſur celui de l'illuſtre Corneille.

Pourquoi faut-il qu'un homme ſi rare nous ait eſté enlevé dans le temps qu'il alloit porter l'Hiſtoire auſſi loin qu'il avoit porté la Tragedie, & ſurpaſſer peut-eſtre ce fameux Romain, qui aprés avoir comme lui fait admirer ſes Vers

ſur

ſur la Scene, laiſſa comme lui repoſer la Muſe Tragique, pour écrire l'Hiſtoire des grands évenemens de ſon Siecle?

Pourquoy faut-il que le noſtre ait eſté ſi-toſt privé d'un Ecrivain qui lui eſtoit ſi neceſſaire? Car enfin, MESSIEURS, je ne crains point de le dire, il n'y a peut-eſtre rien de plus propre à faire comprendre toute la grandeur du regne du Roy, que d'avoir vû deux hommes ſi capables d'employer pour ſa gloire toute la magnificence de ce qu'on appelle le langage des Dieux, renoncer à cet avantage pour tranſmettre à la poſterité d'un ſtile ſimple & ſans fard cette Hiſtoire où la verité toute pure ſera encore plus merveilleuſe que la fiction meſme ſouſtenuë de tous les ornemens de la Poëſie.

En effet, MESSIEURS, laiſſant-là ce prodigieux nombre de merveilles qui ont precedé la derniere guerre, tous ces monſtres inventez par la Fable & par les Poëtes, pour faire admirer la force d'Hercule, avoient-ils rien de plus terrible que cette Ligue eſtonnante que nos Voiſins firent éclater au milieu de la profonde paix dont on jouïſſoit alors.

Combien de Princes que tant de raiſons ſembloient devoir diviſer pour toûjours, ſe trouverent unis en un moment, & ſe donnant, pour ainſi dire, la main des extremités de l'Europe, s'entr'exhortoient à renverſer juſques dans ſes fondemens un ſeul Royaume qu'ils tenoient comme inveſti par mer & par terre.

Qui euſt crû, MESSIEURS, que la France euſt pû jamais ſe ſouſtenir contre un ſi effroyable deluge d'Ennemis, l'euſt-elle pu faire autrefois, je ne dis pas dans ces temps de foibleſſe, je dis dans les temps de ſa plus grande force,

dans

dans ces temps mesme où soustenuë des conseils du grand Cardinal, à qui les Lettres seront à jamais redevables de vostre establissement, elle portoit desja si haut la gloire & la reputation du nom François.

Qu'auroit fait lui-mesme cet habile Ministre contre tous les Souverains de l'Europe unis par la seule envie de nous détruire, & enyvrez de l'esperance d'y réussir?

Ses yeux ne se fussent-ils point troublez au milieu d'une tempeste qui ne laissoit plus aucun lieu ni à l'art ni à l'adresse du plus habile Pilote?

Ouy sans doute, MESSIEURS, il eust avoué sa foiblesse, il n'appartenoit qu'à LOUIS LE GRAND de garantir la France d'un peril si terrible, & en mesme temps si digne de son grand courage.

Il voit bien d'abord que contre un si grand nombre d'Ennemis, il ne falloit pas simplement songer à se défendre, & qu'à moins de se mettre en estat d'attaquer l'Europe entiere, il couroit risque d'en estre accablé.

Il donne ses ordres, fait marcher ses troupes, & bientost le Rhin, la Meuse, les Pyrenées, les Alpes, d'où les ennemis s'attendoient à penetrer jusques dans le cœur du Royaume, deviennent le Theatre de ses Victoires.

Que de Villes prises! que de Batailles gagnées! la Mer jusques sur ses bords les plus reculez couverte de nos Vaisseaux, le commerce des Ennemis interrompu, le Royaume rempli de leurs dépouilles, la Flotte d'Angleterre & celle de Hollande battuës par la Flotte de France seule. L'Europe entiere est étonnée de se voir, si j'ose le dire, assiegée elle-même,

me, & reduite à ſe tenir ſur la deffenſive.

Le Roy anime tout, ſouſtient tout par ſon courage & par ſa prudence, tantoſt tranquille au milieu de ſon Royaume, il fait ſentir ſa force à ſes ennemis ſur toutes ſes frontieres & juſques dans leur propre Pays; tantoſt à la teſte de ſes Armées, il s'expoſe à tous les dangers comme le moindre de ſes Soldats, & voit bleſſer à ſes coſtez un jeune Prince, qui tout occupé d'un ſi grand exemple ne s'apperçoit pas luimeſme de ſa bleſſure. Ainſi le fils de Jupiter étoit un Heros dès le berceau.

Mais il falloit que le Roy euſt encore à combattre au milieu de ſes Eſtats meſme, un Ennemi cent fois plus terrible que tous ceux dont il eſtoit environné. Une ſterilité impreveuë jette tout à coup la famine & la conſternation dans le Royaume. Alors tout le monde commence à trembler pour le ſalut de la Patrie. Le Roy ſeul demeure ferme au milieu de la frayeur publique, il raſſûre luy-meſme ſes Miniſtres juſtement eſtonnez d'un ſi grand peril, & ce n'eſt que par ſes tendres ſoins, & par les ſages ordres qu'il donne par tout pour en prevenir les ſuites, qu'on peut juger qu'il en eſt émû.

Qui de nous, durant ces temps faſcheux, a pû jamais remarquer le moindre trouble ou la moindre alteration ſur ſon viſage? N'y a-t-on pas vû toûjours, au milieu de la majeſté dont il brille, cette tranquillité ſi difficile à conſerver parmi tant de ſujets d'inquietudes, mais en meſme temps ſi neceſſaire pour raſſurer des peuples allarmez, qui n'eſtant pas capables de juger par eux-meſmes du veritable eſtat des affaires, cherchent à lire dans les yeux de leur Souverain ce qu'ils ont à eſperer ou à craindre.

L'a-

L'abondance revient bien-toſt après. Cependant il eſtoit temps de terminer une guerre ruineuſe à toute l'Europe, & à la France meſme qui commençoit à acheter trop cher les avantages qu'elle remportoit tous les ans ſur des ennemis aguerris par leurs propres défaites.

Mais en vain le Roy pour épargner le ſang de ſes Sujets avoit offert plus d'une fois de finir la guerre en renouvellant la Paix de Nimegue. Les ennemis regardoient cette propoſition comme un outrage : ils vouloient, diſoient-ils, abolir tous les articles de cette Paix ſuperbe, & qui avoit eſté impoſée comme un joug à toute l'Europe, ils devoient ne poſer les armes qu'après avoir reſtably les Religionaires dans le Royaume. Les Eſpagnols ſur tout ſe voyant ſouſtenus de tant d'Alliez, avoient pour un peu de temps repris leur ancienne audace, nous n'avions plus, ſelon eux, d'autres conditions à eſperer que celles de la Paix de Vervins, trop heureux s'ils daignoient ſe relaſcher juſques à celles des Pyrenées.

Le Roy entreprend donc, après une guerre de dix années ſouſtenuë contre toute l'Europe, de les forcer eux-meſmes à deſirer cette Paix qu'ils rejettoient avec tant de hauteur. Il fait attaquer Barcelonne par mer & par terre, & avec Barcelonne toutes les forces de l'Eſpagne, ou renfermées dans cette Ville pour la défendre, ou campées à ſes Portes pour la ſouſtenir.

L'ancienne jalouſie de valeur, plus forte encore que la haine, ſe reveille entre les deux Nations, toute l'Europe ſuſpenduë attend avec frayeur le ſuccès d'une ſi grande entrepriſe, la Ville eſt emportée après la plus terrible & la plus

opi-

opiniaſtre reſiſtance dont on ait jamais entendu parler.

Alors ceux qui nous redemandoient l'Iſle & Tournay, tremblent pour Madrid & pour Tolede. Ils ſont les premiers à preſſer nos Plenipotentiaires, tous les Alliez changez en un inſtant, conſentent à ſigner un Traité, & que l'unique fondement de ce Traité ſoit le renouvellement de la Paix de Nimegue ; le Roy cede les Places qu'il avoit déja offertes, & qu'il n'avoit jamais en effet regardées que comme des gages, & des conditions certaines de cette Paix qui devenoit ſi neceſſaire à toute la terre ; mais il oblige en meſme-temps l'Empire à lui faire une juſtice qu'on lui refuſoit depuis tant d'années, & demeure pleinement maiſtre de Strasbourg & de toute l'Alſace, c'eſt-à-dire, d'une Ville & d'une Province qui valent ſeules un très-grand Royaume.

C'eſt ainſi que toute la Chreſtienté voit ſucceder un calme heureux à cette guerre effroyable, dont les plus habiles Politiques ne pouvoient prevoir la fin ; & c'eſt pour offrir à Dieu des fruits dignes d'une Paix qui eſt elle-meſme le fruit de tant de miracles, que le Roi n'eſt occupé jour & nuit que du ſoin d'augmenter le culte des Autels, de procurer le repos & l'abondance à ſes Peuples, & d'affermir de plus en plus la veritable Religion dans ſon Royaume, par ſon exemple & par ſon autorité.

Voila, MESSIEURS, une partie de ces merveilles, dont le plus ſimple recit eſtonnera la poſterité ; voila ce qui fait l'objet de vos plus cheres occupations dans ce ſacré Palais où le Roy vous a reçûs depuis la mort de ce grand Magiſtrat dont la memoire vous eſt ſi precieu-

ſe,

se, & où vous vous estes engagez encore plus par admiration que par reconnoissance à célébrer les actions immortelles de vostre auguste Protecteur.

Heureux ! si pendant que vous vous acquittez si dignement de ce glorieux employ, je puis par mes soins & par mon application en vous imitant & en vous estudiant sans cesse, parvenir enfin à n'estre pas tout-à-fait indigne de l'honneur que je reçois aujourd'huy.

RE'PONSE *de Mr.* DE LA CHAPELLE, *Conseiller du Roi, Receveur général des Finances de la Rochelle, au Discours prononcé par Mr.* de Valincour *le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

JE voy déja, je ly dans les yeux de ceux qui nous écoutent, qu'ils ne me demandent point raison du choix que nous avons fait de vous pour remplir dans ce Tribunal des Lettres la place qu'occupoit si dignement Monsieur Racine.

Ce n'est pas qu'ils ayent esté seduits par le glorieux suffrage qui a précedé les nostres en vostre faveur : nostre auguste Protecteur, il est vray, a daigné nous éclairer dans ces jours d'affliction, il vous a montré à nous ; & en vous choisissant luy-mesme pour travailler à son Histoire, il a semblé nous dire de vous choisir aussi pour travailler avec nous à ramasser & à polir les termes & les expressions dont cet Ouvrage,

vrage, l'abrégé de tant de merveilles, ſera composé.

Ce nouveau Titre éclatant avec lequel vous vous eſtes preſenté icy n'a eſté ignoré de perſonne; & vos Auditeurs rendus plus attentifs en eſtoient auſſi bien inſtruits que nous meſmes.

Cependant, n'en doutez point, lorſqu'ils ſont venus pour vous entendre, ils s'interrogeoient, ils ſe demandoient où on trouveroit un autre Genie ſublime comme celuy que nous venons de perdre? Un autre, qui, comme luy, maiſtre des eſprits & des volontez par le charme de la parole & l'art d'écrire, ſçauroit produire ces enchantemens, ces raviſſemens des ames? ſçauroit émouvoir, ſéduire, agiter les cœurs? les remplir à ſon gré de terreur ou de compaſſion? & comme luy faire couler des pleurs veritables ſur de feintes afflictions? Qui oſera, diſoient-ils, prendre ſa place? & parler après luy à des hommes qu'il a tant de fois enlevez hors d'eux-meſmes pour les tranſporter dans les ſiecles & dans les pays les plus reculez de nous? Qui viendra avec les talens neceſſaires, avec la douceur & l'élegance d'un Tite-Live, avec la force & la majeſté d'un Thucidide, soûtenir cette partie de l'important fardeau de l'Hiſtoire de LOUIS dont il eſtoit chargé?

Vous avez parlé, & leurs doutes ſe ſont diſſipez: au lieu du recit étendu de vos Ouvrages & des raiſons qui ont fixé nos veuës ſur vous, ils n'attendent plus de moy que des applaudiſſemens, qui viennent ſe confondre & ſe meſler avec les leurs.

Oui, MONSIEUR, l'éloge admirable, que vous venez de faire de cet illuſtre Mort, a convaincu,

vaincu, a persuadé tout le monde que vous estiez digne de luy succeder.

Vostre modestie me desavouë, vous m'écoutez avec peine, & prest à m'interrompre, s'il vous estoit permis, vous me diriez que la fortune a mis entre vos mains un thresor immense où vous avez puisé; que vous avez trouvé des richesses infinies, dont vous n'avez fait que vous parer, & dont peut-estre un autre par un plus heureux arrangement se fust mieux paré que vous.

Mais ne vous enviez point à vous-mesme les louanges qui vous sont deuës.

Ces grands, ces pompeux sujets, où l'on croit que l'Art n'a rien à adjouster, accablent plustost l'Orateur qu'ils ne l'élevent; ils embarassent l'imagination en mesme temps qu'ils la remplissent d'une multitude d'idées brillantes: ils y laissent, s'il m'est permis de parler ainsi, une impression si lumineuse, qu'elle l'aveugle; qu'elle l'égare au lieu de la conduire. Ce sont des diamans qui doivent à la main de l'ouvrier qui les taille, à son travail long & penible, ces feux vifs & éclatans dont ils frappent nos yeux, & qui avant que d'estre parfaits, demandent plus d'art & de peine qu'ils ne promettent de gloire.

L'éloge sur tout des grands Hommes avec qui nous avons vécu est d'autant plus difficile que nous avons moins eu le temps de nous accoustumer à les regarder avec ce respect que nous ne leur rendons qu'après leur mort.

Tant que ces Heros enfermez comme nous dans des corps mortels, nous ont paru comme nous sujets aux miseres humaines, souvent nous nous sommes comparez à eux, souvent nous avons

avons crû les égaler : quelquefois nous nous ſommes flattez de les ſurpaſſer. La mort qui les enleve nous tire en meſme temps un voile, de devant les yeux : alors ils ſe montrent tels qu'ils ſont, ils nous eſtonnent, ils nous ébloüiſſent. L'envie qui répandoit un nuage ſur leurs vertus, & nous les cachoit, ſe diſſipe, & fait place à l'admiration.

Souffrez donc que je vous diſe, que c'eſt meriter de ſucceder au fameux Racine, que de l'avoir ſceu loüer auſſi éloquemment que vous avez fait. Vous l'avez dépeint avec de ſi vives & de ſi belles couleurs, que meſme en vous admirant, meſme en nous applaudiſſant de vous avoir acquis, nous avons ſenti un regret plus violent de l'avoir perdu.

Et en meſme temps ce Nom célébre auprés duquel vous avez placé le ſien, a renouvellé dans nos cœurs une playe que rien ne peut plus fermer.

Car enfin tant que Racine a vécu, tant que nous avons veu parmy nous, le Compagnon, le Rival, le Succeſſeur de ce Genie divin, qui né pour la gloire de ſa Nation, a diſputé l'empire du Theatre aux Grecs & aux Romains, & l'a remporté ſur tous les autres peuples de la Terre, nous avons penſé le voir encore luy-meſme ; celuy que nous poſſedions nous conſoloit de celuy que nous n'avions plus ; & ce n'eſt qu'en perdant Racine que nous croyons les perdre tous deux, & que nous commençons à pleurer le grand Corneille.

Je ne veux ny imiter icy, ny condamner ceux qui les ont comparez : ſi l'un a ſuivi de plus prés la nature, & ſi l'autre l'a ſurpaſſée ; ſi l'un a frappé davantage l'eſprit, ſi l'autre a mieux tou-

ché le cœur, ou bien si tous deux ont sceu également saisir & enlever le cœur & l'esprit, les siecles à venir, encore mieux que nous, libres & affranchis de toutes préventions, en decideront; mais dans celuy-cy la fortune met entre eux aprés leur mort une extrême difference.

Lorsque le grand Corneille mourut, l'illustre Racine occupoit icy la place que je remplis aujourd'huy; & de mesme qu'aprés la mort d'Auguste, celuy qui fut l'heritier de sa gloire & de sa puissance, fit dans Rome l'Oraison Funebre du premier Empereur du monde, Racine, cette autre lumiere du Theatre François, fut le Panegyriste de celuy que nous en regarderons tousjours comme le fondateur & le maistre; ce fut luy qui recueillit, pour ainsi dire, qui enferma dans l'urne les cendres de Corneille: il sembla à la fortune qu'il n'y avoit qu'un grand Poëte tragique qui pust rendre dignement ce triste devoir au grand Poëte tragique que nous perdions alors: cette mesme fortune, trompée peut-estre par quelque accueil favorable que le public a fait à des Ouvrages que j'ay hazardez sur le Theatre, essaye aujourd'huy de faire en quelque sorte le mesme honneur à Racine; mais qu'en cette occasion elle signale bien son aveuglement, & la difference qu'elle met entre ces deux illustres Confreres!

Qu'il fut glorieux pour Corneille d'estre loué par Racine! qu'il est malheureux pour Racine qu'entre tant de Poëtes & d'Orateurs excellents, dont le Nom eust fait honneur à sa memoire, le sort ait choisi celuy qui estoit le moins capable de célébrer tant de vertus!

Quelle

Quelle grandeur ! quelle majesté ! quelle sublimité de pensées & de style éclaterent dans cet éloge magnifique dont vous nous avez fait souvenir ! il est tel que quand tous les Ouvrages de ces deux Auteurs incomparables seroient perdus, échapé de l'injure des temps, seul il pourroit rendre leurs deux Noms immortels.

Si celuy que je consacre aujourd'hui à la gloire d'un homme qui sçavoit si bien louër, & qui est si louable luy-même, n'est pas soûtenu de toute cette pompe & de toute cette éloquence digne de la Compagnie au nom de qui je parle, j'espere au moins qu'il se fera distinguer par un sujet de douleur, le plus juste & le plus grand qui puisse affliger les Lettres.

Car à present que ces deux Poëtes célébres ne sont plus, la Muse tragique, ne craignons point de le dire, la Muse tragique est ensevelie elle-mesme sous la tombe qui les couvre.

Vous connoissez, MONSIEUR, toute la grandeur de cette perte, vous qui sçavez que la Tragedie donnée aux hommes par les Philosophes comme un remede salutaire contre leurs desordres, fut autrefois une école de vertu, où les esprits corrompus par les passions dereglées, trouvoient un plaisir innocent, qui les retiroit des plus criminels, où détournez de leurs vices, par un amusement noble & serieux, ils devenoient peu à peu capables de gouster les plaisirs purs & solides de la sagesse : enfin où les tyrans les plus barbares estoient contraints quelquefois de se detester eux-mesmes & de fuir un spectacle qui en leur inspirant trop d'hor-

reur de leur propre cruauté, les dégouſtoit de leur tyrannie.

Je ne parle point icy de cette Tragedie laſche & effeminée, qui n'a d'autre art ny d'autre but, que celuy de peindre & d'inſpirer les amoureuſes foibleſſes, fille de l'ignorance, & de la verve indiſcrete des jeunes Ecrivains, qui ſans étude & ſans reconnoiſſance, apportent ſur nos Theatres les productions crues & indigeſtes d'un genie qu'ils n'ont pas nourry des principes & de la lecture des Anciens.

Je parle de la Tragedie digne des ſoins d'Ariſtote & de Platon, telle que Monſieur Racine l'envisageoit, lorſqu'il ne deſeſperoit pas de la reconcilier avec ſes illuſtres ennemis. *

Qui eſt-ce qui entreprendra deſormais cette grande reconciliation? qui eſt-ce qui aura la force? qui eſt-ce qui aura le courage de guerir le gouſt corrompu des hommes? & de dépouilles cette Reine des Eſprits, de ces ornemens indignes, de ces paſſions frivoles qui la défigurent au lieu de la parer? Qui eſt-ce qui, pour parler la langue des Poëtes, fera ſortir des enfers les ombres des Perſonnages heroïques? & ranimera tantoſt Mitridate, pour nous faire admirer une vertu feroce & barbare, mais pure & grande? tantoſt Phedre meſme, pour faire entrer dans nos cœurs, avec la compaſſion de ſon malheur, l'horreur & la haine de ſon crime?

Je ne ſçay ſi mes prejugez m'aveuglent, & ſi mes craintes ſont fauſſes; mais il me ſemble du moins que ſi je conſulte l'Hiſtoire & l'exemple des

* Dans ſa Preface de Phedre.

des siecles passez, elles ne sont que trop bien fondées.

On diroit qu'il y a une fatalité, ou pour parler mieux, un ordre saint de la Providence, qui fixe dans tous les Arts, chez tous les peuples du monde, un point d'excellence qui ne s'avance ny ne s'étend jamais.

Ce mesme ordre immuable détermine un nombre certain d'Hommes illustres, qui naissent, fleurissent, se trouvent ensemble dans un court espace de temps, où ils sont separez du reste des hommes communs que les autres temps produisent, & comme enfermez dans un cercle, hors duquel il n'y a rien qui ne tienne, ou de l'imperfection de ce qui commence, ou de la corruption de ce qui vieillit.

Ainsi Eschyle, Sophocle, & Euripide qui porterent la Tragedie Grecque à son plus haut degré de splendeur, furent presque contemporains, & n'eurent point de successeurs dignes d'eux; ainsi à Rome & dans Athenes toutes les autres Sciences eurent une destinée semblable.

Que ne devons-nous donc point craindre à la fin d'un siecle si beau, & si fertile en grands Personnages, que nous avons presque tous perdus?

Mais aussi que ne devons-nous point esperer, lorsque nous considerons celui qui fait le plus digne & le plus noble ornement de ce beau temps de la Monarchie Françoise; ce Roy, qui dans un Regne desja de plus d'un demi siecle, compte plus de succez éclatans, & plus de victoires que d'années?

N'en doutons point, tant que le Ciel, qui nous l'a donné, nous le conservera, il conti-

nuera pour lui ses miracles : & nous verrons renaistre de tant de cendres precieuses, de nouveaux Heros, de nouveaux Sophocles, & de nouveaux Demosthenes.

Cependant vous, MONSIEUR, qui estes destiné à travailler sur l'Histoire de toute cette suite de prodiges que sa Vie a fait voir, donnez tous vos soins à cet Ouvrage immortel que l'Europe entiere attend, afin que tous les hommes de toutes sortes de conditions, trouvent en un seul des exemples de vertus que chacun puisse imiter.

Dérobez neanmoins, s'il se peut, quelques moments à cette glorieuse occupation, & venez éclairer quelquefois de vos avis & de vos lumieres, une Compagnie qui vous reçoit avec toute l'estime que l'on doit à la beauté de vostre esprit, & avec toute l'amitié que l'on ne peut refuser à la douceur de vos mœurs.

HARANGUE *faite au Roi d'Espagne, par Mr.* DE LA CHAPELLE, *Receveur Général des Finances de la Rochelle, alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

S'IL pouvoit estre permis à quelqu'un de garder le silence, quand la terre entiere parle & retentit des acclamations de tous ses Peuples ; ce seroit à l'Académie Françoise qui a l'honneur de paroistre devant VOSTRE MAJESTÉ.

Nourrie

Nourrie dans le ſein des Lettres & de l'Eloquence, occupée à cultiver l'art de bien parler, & accouſtumée à relever par ſes paroles, ou du moins à orner tout ce qu'Elle traite; Elle devroit ſe taire lorſque ſes paroles ne ſçauroient approcher de la grandeur des ſujets, ny ſes expreſſions reſpondre à ſes ſentimens.

C'eſt le propre des Evenemens miraculeux qui excitent, qui remuent les plus vives paſſions, & qui jettent dans tous les eſprits une joye, une admiration confuſe & tumultueuſe, de rendre l'Eloquence muette.

En effet, SIRE, quelles peintures aſſez éclatantes peuvent eſtre preſentées à VOSTRE MAJESTÉ dans nos Diſcours les plus fleuris, que la verité nuë & le ſimple rapport de nos yeux n'obſcurciſſent & n'effacent.

A peine VOSTRE MAJESTÉ eſt entrée dans les premieres années de la jeuneſſe, déja le bruit de ſes vertus a penetré juſques aux extrémitez du monde; déja cette exacte droiture, cet amour pour la juſtice, cette humanité heroïque, cette égalité d'ame, cette prudence avancée, cette ſincerité, cette fidelité inviolables, qui vous gagnent icy tous les cœurs, font adorer voſtre nom dans les Pays les plus reculez.

Cent Peuples, cent Nations differentes qui compoſent un ſeul & immenſe Empire, que diſje? un Monde entier, viennent aux pieds du Throſne de noſtre Auguſte Monarque; ils y viennent, non comme autrefois la fameuſe Reine que vit la Judée, admirer ſeulement la ſageſſe & l'eſprit, mais demander & recevoir de Luy, en vous obtenant pour Roy, un rayon de ſa ſageſſe pour les gouverner.

Au milieu d'un ſpectacle ſi nouveau & ſi merveilleux, ce Roy, ſpectacle luy-meſme le plus grand, le plus magnifique que Dieu donne à l'Univers, s'eſleve au-deſſus de ſa propre grandeur; il meſpriſe, il oublie ſes intereſts, il vous accorde à ces Peuples empreſſez, il vous proclame, il met ſur voſtre front plus de Couronnes que vous n'avez d'années, il vous inſtruit, il vous donne ſes leçons & ſes préceptes, il verſe dans voſtre ſein, ſi j'oſe ainſi parler, l'ame & l'eſprit qui ont rendu cette Monarchie ſi floriſſante & ſi heureuſe.

Que d'oracles de ſageſſe! oracles vrayement dignes d'eſtre eſcoutez & ſuivis de tous les Roys.

Le reſpect & l'admiration, tandis qu'il parle, ſuſpendent tous les eſprits, tous les cœurs ſont penetrez, tous les yeux fondent en larmes.

Que nos Diſcours, que nos applaudiſſemens, quelqu'animez qu'ils ſoient de tout le zele de nos cœurs, paroiſtroient froids & languiſſants dans des conjonctures ſi hautes & ſi touchantes!

Recevez donc, Sire, pour tout teſmoignage de nos profonds reſpects, nos vœux ſeuls, nos vœux ardents & ſinceres.

Regnez, Sire, regnez dans les quatre parties de la Terre: puiſſiez-vous y faire regner avec vous toutes les vertus qui font la felicité des Roys & des Peuples.

Puiſſiez-vous y faire regner auſſi les Muſes & les Lettres à qui les Roys & les Vertus meſmes doivent leur immortalité parmy les hommes!

Puiſſiez-vous rendre pour l'Eſpagne le Siecle que vous y allez commencer, auſſi digne de

de memoire que le Heros à qui nous obéïssons, a rendu celuy-cy glorieux & fortuné pour la France!

Puissent ces deux Peuples célébres, craints & admirez de tous les autres Peuples, ne combattre plus, ne disputer plus entre eux que d'amour & d'affection, que de zele & de fidelité pour leurs Maistres!

Ce sont, SIRE, les vœux que fera éternellement cette Compagnie, plus digne peut-estre de vostre souvenir qu'aucune autre Compagnie, par l'honneur qu'Elle a d'avoir vostre invincible Ayeul pour Protecteur.

DISCOURS *prononcé le 17. Mars 1701. par M. de* SACY *Avocat au Conseil, lorsqu'il fut receu à la place de M.* Rose.

MESSIEURS,

SI je sentois moins l'honneur dont vous me comblez aujourd'huy, j'essayerois de vous dire jusques à quel point j'en suis penetré. Les paroles s'offrent d'elles-mesmes pour exprimer les sentimens ordinaires; mais il faut avoir vescu avec Vous, pour parler dignement de vos bienfaits.

Pardonnez-moy donc, MESSIEURS, si je me borne à justifier mon ambition & vostre choix. Le moyen de me dispenser d'une pareille justification, sur tout auprés des personnes qui sçavent quel estoit le Confrere que vous venez de perdre? Egalement né pour les

Lettres, pour la Magistrature, & pour la Cour: il jugeoit des Ouvrages d'esprit, comme s'il s'en fust uniquement occupé; il remplissoit les devoirs du Magistrat, comme s'il n'en eust point conneu d'autres; il se conduisoit au milieu des Courtisans, comme s'il n'eust jamais estudié que le Monde.

Falloit-il escrire, falloit-il trouver des expressions propres pour les pensées d'un Roi, à qui rien n'échappe qui ne soit digne d'estre retenu; avec quelle heureuse facilité ne le faisoit-il pas? Je sçay bien qu'en entrant dans cet employ, il n'y avoit pas apporté toute cette perfection. C'est en escoutant le Roy, c'est en recueillant avec soin tout ce qu'il entendoit dire à un si grand Maistre, qu'il parvinst à imiter ce langage concis, ces tours majestueux qui conviennent au Souverain.

Mais avouons-le, MESSIEURS, il n'appartient pas à tout le monde de profiter d'aussi hautes leçons, les esprits vulgaires en sont plus estonnez qu'instruits. Pour luy il sceut en faire un si bon usage, que les agrémens qu'il fit trouver dans son service formerent une douce habitude qui parut le rendre necessaire, & luy acquirent une confiance, que le Roy n'accorde jamais qu'au merite.

C'est à cette confiance, MESSIEURS, comme un autre mieux instruit que moy vous le dira bientost plus plus éloquemment, c'est à la noble liberté qu'elle autorisoit, que vous devez l'honneur d'offrir à vostre Protecteur auguste les tesmoignages publics de vostre zele & de vostre respect, dans les occasions où les premieres Compagnies du Royaume vont s'acquitter de ce glorieux devoir.

Quoy-

Quoique Monsieur Rose ne fust point encore Académicien, son amour pour les Lettres luy fit regarder comme un abus, que dans le temps où toutes les Compagnies de l'Estat les plus distinguées s'empressoient de porter au Roy des éloges & des vœux, les Muses seules renfermées dans son Palais gardassent le silence. Ce qu'il avoit pensé, il eut le courage de le dire; & sa remonstrance fut d'autant plus approuvée, qu'elle ne pouvoit estre suspecte. Vous receustes ce privilege precieux que vostre tendresse desiroit d'obtenir, & que vostre modestie vous empeschoit de demander; & depuis ce temps, Minerve va d'un pas égal avec Themis rendre hommage aux vertus qui font le bonheur de la France.

Ainsi, MESSIEURS, d'heureux offices ouvrirent à M. Rose la porte de ce lieu célébre, où des qualitez personnelles l'appelloient desja. Vous associastes à vos nobles travaux un homme si propre à les partager. Il y concourut avec ardeur, il aima vos exercices, il les cultiva sans interruption; & jusques dans une extrême vieillesse il fit briller tout l'éclat d'un feu, dont les autres à cet âge laissent au plus entrevoir encore quelques étincelles.

Tel fut, MESSIEURS, le Confrere que la mort vient de vous enlever, & dont la memoire vivra tousjours dans vos annales. Il ne faut donc pas s'imaginer, qu'en aspirant à sa place, je me sois flatté de la remplir, ny qu'en m'y élevant vous ayez songé à reparer vostre perte.

Le sentiment que j'ay eu de ma foiblesse m'a rendu audacieux, & la connoissance que vous avez euë de mes besoins vous a rendu indul-

gens. J'ay tousjours compris qu'un homme chargé de défendre les interests des autres, ne pouvoit ni trop estudier l'éloquence, ni se promettre de l'apprendre jamais bien ailleurs que parmi Vous.

Heureusement, MESSIEURS, vous n'avez pas dedaigné d'entrer dans ces reflexions; vous avez creu que vos veuës ne devoient pas se borner à recompenser les talens reconnus, mais qu'elles devoient s'estendre encore à les former, dans ceux à qui leur employ les pouvoit rendre necessaires. Et à qui pourroient-ils estre plus necessaires, MESSIEURS, qu'à celuy que son ministere engage sans cesse, à fixer l'attention sur des sujets qui la rebutent tousjours, & qui souvent ne la meritent gueres?

Dans les siecles des Demosthenes & des Cicerons, quand des Loix à establir ou à revoquer, des alliances à conclure, la paix ou la guerre à resoudre le sort des Rois, la destinée des Empires, estoient le principal objet de l'Eloquence; l'importance de ce qu'on traitoit, & l'interest des Auditeurs pouvoient suffire pour les rendre attentifs. Mais aujourd'huy que dans nos Tribunaux les plus grandes causes se reduisent à la reputation, à la fortune de quelque particulier, & tout au plus à l'estat d'une famille; on ne doit point s'attendre à estre escouté, si les charmes du Discours n'en soustiennent le fond. Il faut que la maniere de conter égaye des faits naturellement desagreables, si l'on veut qu'ils soient retenus; il faut orner une Raison triste & sauvage d'elle-mesme, si l'on souhaite qu'elle plaise.

Ce sont-là, MESSIEURS, des secrets qu'on ne peut puiser que dans vos Ouvrages & dans vostre

voſtre commerce. C'eſt à la communication, c'eſt à l'eſpanchement de lumieres qui ſe fait dans vos Aſſemblées, que j'eſpere qu'un jour je devray l'heureux talent, de faire parler la Juriſprudence une Langue digne de Magiſtrats nourris dans le ſein de la Politeſſe, digne du Chef & du Sanctuaire de la Juſtice. Ainſi vos doctes Exercices, loin de prendre ſur mes devoirs, m'aideront à m'en acquitter.

Desja je ſens naiſtre en moy la plus vive reconnoiſſance pour voſtre illuſtre Fondateur, qui par voſtre eſtabliſſement me met en eſtat d'acquerir ce qui me manque. Que d'autres vantent la juſteſſe & la longueur de ſes Veuës, ſa dexterité dans les Negociations les plus difficiles, ſa force à manier des Eſprits intraitables, ſa fermeté à réprimer ou à diſſiper des Factieux, ſa penetration pour découvrir les deſſeins des Ennemis, ſon habileté à cacher les ſiens, ſa ſageſſe à prevoir, ſa promptitude à prevenir, ſa fidelité pour ſon Roy, ſon zele pour l'accroiſſement de la Monarchie : Grand en tout (me ſera-t-il permis de le dire) il ne me paroiſt pas moins grand dans l'Inſtitution de cette illuſtre Compagnie.

Les autres biens qu'il a faits à la France ſont ſujets au caprice de la fortune, & au pouvoir du temps : mais la fondation de l'Académie donne à la Nation des avantages, qui en maintiendront éternellement l'éclat & la grandeur.

Ce profond Génie qui voyoit les choſes juſques dans leurs principes, avoit parfaitement reconnu que les Eſtats ne ſont floriſſants, qu'à meſure que l'amour de la Gloire y domine. Legiſlateurs, Capitaines, Philoſophes, Hiſtoriens, Orateurs, Poëtes, Hommes excellens dans

tous les Ordres se presentent en foule parmi les Grecs, & parmi les Romains : ils aimoient la Gloire, ils en connoissoient le prix.

Si la Religion, si la Philosophie remuë les Ames par des ressorts plus nobles, convenons du moins que la Politique n'en a point de plus puissants. Ne craignez rien de bas & de honteux; que dis-je, attendez tout ce qu'il y a de plus magnanime de ceux que la Gloire conduit ou soustient.

On n'arrive à la Gloire que par deux routes differentes. Il faut, ou faire des choses qui soient dignes d'estre écrites, ou en écrire qui soient dignes d'estre leuës. Mais le plus grand Heros tombe dans l'obscurité, si quelque illustre Escrivain ne l'en garentit.

Avoir donc establi dans la Capitale du Royaume une Societé & une succession d'Hommes d'élite, qui consacrent leurs veilles à perfectionner la Langue, & à composer des Ouvrages capables de la fixer; c'est y avoir eslevé un Temple de Memoire; c'est avoir allumé dans tous les Citoyens l'éternelle passion d'y voir graver leur Nom; c'est avoir asseuré à la Patrie des Heros de tous les genres dans tous les temps.

Un si rare Ouvrage n'avoit à craindre que les efforts de l'Envie. Elle en pouvoit aprés la mort du Cardinal de Richelieu esbranler les fondements encore mal affermis. Mais un fameux Chancelier, qui tousjours occupé des plus glorieux desseins, ne refusoit point son admiration à ceux qu'un autre avoit formez, se fit un honneur de Vous maintenir. Il se partagea entre les Loix qu'il estoit obligé d'animer sans cesse, & les Lettres qui luy estoient necessaires pour se délasser. Il donna tout son temps

aux

aux unes, & tout ſon loiſir aux autres.

On ne doit pas croire pourtant, que dans l'amour qu'il eut pour voſtre Compagnie, il ſe laiſſaſt ſeulement entraiſner par un penchant naturel, ou toucher par un attrait dont il ne pouvoit ſe deffendre. Veritablement cet eſprit délicat eſtoit tres-ſenſible aux douceurs de voſtre commerce. Son intime familiarité avec les Muſes augmentoit le gouſt qu'il avoit pour elles. Mais ce premier Magiſtrat accouſtumé à ne rien reſoudre, qu'aprés avoir bien peſé toutes choſes, & à ne rien peſer qu'au poids de l'utilité publique, apperceut ſans peine dans voſtre Inſtitution tous les biens que l'Eſtat devoit en attendre, & que le grand Armand s'en eſtoit promis.

Perſuadé comme luy, que la Gloire eſt ordinairement le principe de tout ce qu'il y a d'honneſte & d'heroïque parmi les hommes, il jugea qu'on ne pouvoit trop cherir, trop favoriſer ceux qui ne s'occupent que du ſoin d'en nourrir le deſir dans le cœur des autres, & de leur en aſſeurer la poſſeſſion.

En effet, à qui croyons-nous devoir ces grandes actions, qui brillent encore à travers l'obſcurité de tant de Siecles? A l'admiration que nous leur donnons, & dont elles avoient pour garents les Hiſtoriens qui nous les ont tranſmiſes.

Dans cette fameuſe Journée où le Conquerant de l'Aſie avoüa qu'il avoit enfin trouvé des perils dignes de luy, de quelles reflexions le voit-on occupé? *O Atheniens* (s'écrie-t-il) *à quels perils s'expoſe Alexandre pour eſtre loüé de vous?* C'eſtoit aux loüanges des Atheniens que tendoient tous les travaux de ce Vainqueur du Monde.

Graces

Graces aux soins d'Armand & de son illustre Successeur, Athenes depuis si long-temps ensevelie sous ses ruines, n'a peri que pour les Grecs. On la retrouve icy toute entiere; & desja ses Historiens, ses Orateurs, & ses Poëtes sont chargez de celebrer plus de prodiges, que n'en a jamais veu la Grece, souvent reduite à la necessité d'en feindre.

Quelle difference des Heros qu'elle vante, au Heros que nous admirons! On ne s'occupoit qu'à jetter du merveilleux dans leur Histoire, on ne doit s'appliquer qu'à mettre du vraysemblable dans la sienne. Encore, MESSIEURS, si vous n'aviez à parler que d'Exploits militaires: si vous ne deviez entretenir la posterité, que de remparts forcez dans des saisons, dont la rigueur sembloit suffire pour les deffendre; de Provinces aussi-tost soumises, qu'attaquées; de Places qu'on croyoit imprenables, emportées d'assaut; d'un grand Fleuve passé à la nage en presence d'un Ennemi retranché; de Victoires sans nombre sur cent Nations conjurées, & dont une seule avoit jadis plus d'une fois occupé toutes les forces de la France; de cette heureuse Monarchie tousjours en paix au dedans, pendant que les Peuples, jaloux de son bonheur, estoient livrez à toutes les horreurs de la Guerre; enfin si Vous n'aviez à transmettre aux Races futures qu'une infinité d'Actions non moins glorieuses que celles-là; peut-estre tous les Siecles ensemble autoriseroient-ils de quelques Exemples tout ce que Vous publierez de LOUIS seul.

Mais comment trouverez-vous croyance, lorsque Vous parlerez de Vertus exemptes des deffauts qui leur ont esté presque tousjours attachez?

tachez ? L'Antiquité a veu l'un de ſes plus grands Heros oublier qu'il fuſt homme, & ſe montrer homme ſans ceſſe. Mais la Poſterité croira-t-elle que nous ayons veu un Heros ſe ſouvenir tousjours qu'il eſtoit homme, & ne le paroiſtre jamais ? Quand vous peindrez dans cette ſuite de proſperitez conſtantes, la Fortune aſſervie à la Valeur & à la Prudence, pourra-t-on ne pas traiter de fable, les triomphes continuels de la moderation ſur les paſſions qui flattent le commun des Conquerans ? Quand du recit de tant de gloire Vous eſtonnerez nos derniers Neveux, ne feront-ils pas tentez de douter des Eloges que Vous donnerez à cette heureuſe alliance de Vertus, que ſur la foy des Hiſtoires, on croyoit incompatibles ?

C'eſt de tout temps que la Juſtice & la Guerre ſont en divorce ; mais qui ſceut jamais mieux les accorder ? Si l'on en conſulte nos Ennemis, & ſes Conqueſtes, il a donné toute ſon attention aux Armes : ſi l'on s'en rapporte à ſes Peuples & à ſes Loix, il a épuiſé tous ſes ſoins pour maintenir la concorde & l'équité.

Il n'eſt permis qu'à Vous, MESSIEURS, de toucher à ſes Lauriers ; pour moy, obligé de faire toute mon eſtude des ouvrages de ſa juſtice & de ſa ſageſſe, ne puis-je dire ce que nous voyons, ce que nous ſentons, ce que toutes les autres Nations nous envient ?

Quel autre Eſtat fut jamais plus tranquille & mieux reglé ? On y voit le Soldat auſſi moderé que brave ; les Loix reſpectées, les Violences punies ; le Throne acceſſible ; la Chicane enchaiſnée ; le Duel aboli ; enfin la Religion & la Pieté regnent.

Voilà quels ſont les fruits de la juſtice de noſ-

tre

tre Auguste Protecteur, & c'est pour les faire gouster à ses Peuples, qu'un Roy prest à paroistre devant le Juge des Roys, dans ces moments où la Verité perce tous les nuages de la prévention, declare qu'il ne peut rien faire de plus utile pour ses Sujets, que de nommer un Successeur formé du Sang, nourri sous les yeux, instruit par les leçons & par les exemples de LOUIS.

Et quelle autre Vertu moins puissante que sa justice pouvoit operer le miracle, qui vient de marquer le commencement de ce Siecle? La jalousie que l'amour de la Gloire fomentoit depuis si long-temps entre deux Nations fieres & belliqueuses s'évanouït tout à coup, & se tourne en émulation: elles ne se disputent plus que l'honneur de porter plus loin leur admiration & leur amour pour un Heros, aujourd'huy l'objet commun de tous leurs Vœux.

Dans l'ardeur de partager avec nous la douceur de nostre obeïssance, nos anciens Rivaux le multiplient, autant qu'il est en leur pouvoir. Ce n'est pas un de ses petits-fils, c'est luy-mesme qu'ils croyent voir regner sur eux. Ils ne sentent pas seulement tous les biens que leur fait leur jeune Roy; ils approchent les années, ils confondent les personnes, & jouïssent par avance de tous ceux dont il les comblera, quand l'heureux jour sera venu où il pourra ressembler à son Ayeul.

Mais où m'emporte un zele indiscret? J'ose traiter les plus grands Sujets, comme si j'avois eu l'honneur de vous escouter long-temps. Personne, MESSIEURS, ne connut jamais mieux que moy la necessité de Vous estudier; personne aussi ne le fera jamais avec plus d'atten-

tention, de docilité, de respect & de reconnoissance.

RESPONSE *de Mr.* PERRAULT., *au Discours prononcé par Mr.* de Sacy, *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

L'éloquent Discours que vous venez de prononcer n'estoit pas necessaire pour justifier nostre choix, & il n'a servi qu'à nous faire voir plus distinctement les richesses que vous apportez à nostre Compagnie. Vos Ouvrages nous avoient appris à la verité que chez vous on ne peut rien adjouster à l'élegance des expressions, mais ils ne nous avoient pas fait voir toute la force ni toute l'estenduë de l'éloquence. Nous jugions bien qu'il y avoit un grand rapport entre vostre genie & celuy de l'excellent Auteur dont vous nous avez donné une si belle & si parfaite Traduction, mais nous ne connoissions pas encore que vous n'estes pas seulement semblable à ce Pline ingenieux & poli, qui escrivoit si agreablement sur toute sorte de sujets, mais que vous égalez ce mesme Pline si éloquent & si majestueux, l'Orateur le plus noble & le plus celebre pour le Panegyrique. Je ne sçay mesme, lorsque je reflechis sur l'Éloge que vous venez de faire de nostre auguste Protecteur, si vous ne l'emportez point du costé de l'Eloquence comme vous l'emportez du costé du Heros.

Quoy

Quoy qu'il en soit, MONSIEUR, nous ressentons une extrême joye de vous voir aujourd'huy parmi nous & d'avoir si dignement rempli la place de l'illustre Académicien que nous avons perdu.

C'estoit un homme d'un sens exquis & d'une heureuse vivacité, qui sans autre secours que celuy de son propre merite s'est ouvert le chemin à un des principaux emplois de la Cour, & peut-estre le plus difficile.

Sa plume a servi le Prince à expliquer ses plus secrettes intentions d'une maniere si précise & si noble, que pendant une longue suite d'années nul autre n'a esté appellé au mesme ministere.

Peut-on meriter une loüange plus solide que celle d'avoir sceu s'eslever à la hauteur des idées d'un si grand Prince, & de s'estre fait en quelque sorte avec luy une conformité de sentimens & de langage.

Quelle superiorité de genie ne faut-il pas pour conserver tousjours le caractere de Souverain, en donnant des marques d'amitié, de satisfaction & de confiance ; en un mot de le faire parler de toutes choses & de le faire tousjours parler en Roy.

Monsieur le President Rose aimoit nostre Compagnie, & il en a donné des marques bien essentielles avant mesme qu'il y eust esté receu.

Si nous avons l'honneur d'estre admis à presenter au Roy le juste tribut de nos loüanges dans ces jours de joye & de triomphe où ses Victoires nous appellent pour joindre nostre voix à l'applaudissement des Peuples, c'est par luy que nous est venu un si glorieux avantage. Mais il ne suffit pas que je rende à sa memoi-

re

re ce teſmoignage de ſon bienfait & de noſtre reconnoiſſance, il faut qu'on ſçache encore combien fut ingenieuſe la maniere dont il nous attira cet honneur.

Il prit un de ces momens favorables où les Roys deſcendus de leur Thrône ſe meſlent familierement avec leurs Sujets, & prennent plaiſir à l'honneſte liberté qu'on ſe donne de leur parler de toutes choſes. SIRE, dit-il au Roy, j'oſe dire à VOSTRE MAJESTE' qu'elle ſouffre un grand abus dans ſon Royaume. Elle trouve bon que des Magiſtrats, tres-ſages à la verité, mais eſtablis ſeulement pour rendre la Juſtice en ſon nom, viennent luy faire des Eloges & des Panegyriques ſur ſes Victoires, pendant qu'elle laiſſe dans l'inaction une Compagnie qui n'eſt inſtituée que pour conſacrer ſes grandes Actions à l'Immortalité. A quoy VOSTRE MAJESTE' réſerve-t-elle l'Académie Françoiſe la depoſitaire de ſa Gloire? Quel plus noble ſujet peut occuper ces dignes Artiſans de la Parole, & quelle occaſion plus belle y aura-t-il jamais de déployer les grandes voiles de l'Eloquence?

Le Roy ſouſrit à ce diſcours, & conſiderant que ce reproche ingenieux eſtoit tout plein de ſens & de juſtice, il ordonna que dans toutes les occaſions qu'il y auroit de haranguer SA MAJESTE', l'Académie Françoiſe y ſeroit receuë avec les meſmes honneurs que les Compagnies Superieures.

Il n'eſt pas croyable quel relief ces marques de diſtinction ont donné à cette Compagnie, & de quelle gloire elle s'eſt couronnée en s'acquittant avec ſuccez d'une ſi précieuſe obligation.

De

De là s'eſt enflammé le deſir d'y eſtre admis, & ſans doute, MONSIEUR, vous en eſtes-vous apperceu par le nombre & par le merite des Concurrents qui vous ont diſputé cette place.

Aprés vous avoir fait voir les avantages de l'Académie Françoiſe, il eſt juſte de vous repreſenter ſes devoirs.

Elle s'eſt engagée de donner à noſtre Langue toute la politeſſe dont elle eſt capable, & de la mettre en eſtat d'égaler celle des Grecs & celle des Romains par la pureté & par la nobleſſe de ſes expreſſions. Elle s'eſt chargée en meſme temps de former des preceptes pour l'Eloquence qui eſlevent nos Orateurs au rang des Cicerons & des Demoſthenes. Elle doit enfin conſtruire une Poëtique qui retrace ſi bien toutes les routes du Parnaſſe, que nos Poëtes puiſſent monter juſqu'au meſme ſommet où ſont arrivez les Virgiles & les Homeres?

Ce travail eſt immenſe, mais il en eſt un autre qui renferme des difficultez encore plus grandes & plus inſurmontables, c'eſt de celebrer dignement les loüanges de noſtre Protecteur.

Nous n'avons jamais parlé de ſes moindres actions qu'avec un ſecret déplaiſir de n'avoir pû nous eſlever à la hauteur de noſtre objet; cependant ſa Gloire augmente tous les jours. Il ſembloit que la Paix ſi genereuſement donnée à toute l'Europe, aprés tant d'exploits de valeur, mettoit le comble à tous les glorieux travaux d'une ſi belle vie, & voila que les Peuples de l'Ebre, ces Peuples fiers & belliqueux viennent d'eux-meſmes, & ſans contrainte, luy demander un Maiſtre.

Si

Si les Pyrenées s'estoient applanies devant ses pas sous la menace de ses foudres tousjours victorieux, le prodige n'auroit esté gueres plus estonnant que de voir la Nation Espagnole rendre un tel hommage à la Sagesse de LOUIS, mais que ne peut point le souverain merite & l'assemblage de toutes les vertus!

N'en doutons point, MESSIEURS, Dieu touché des soins que prend nostre Monarque de faire regner la vraye Religion dans tous les lieux où il commande, veut le faire regner, ou par luy-mesme, ou par ses descendans, dans toutes les parties de la Terre.

Que si les évenements que luy reserve la Providence encherissent encore sur ceux qui sont passez, voyez, MONSIEUR, le besoin que nous avons d'un Homme tel que vous, pour nous ayder à soustenir un si grand poids, & pour suffire à la moisson des loüanges qui se prepare.

Quelque petite que soit la part que vostre modestie vous fera prendre dans ce travail, soyez persuadé qu'elle épuisera toute vostre éloquence, & que vos Ouvrages, quelque beaux qu'ils puissent estre par la forme que vous leur donnerez, seront encore plus recommandables par la beauté de la matiere que les grandes actions du Roy vous auront fournies.

AU

AU ROY PHILIPPE V. ALLANT EN ESPAGNE.

ODE.

BELLE Nymphe aux cent voix que la Gloire accompagne,
Prens en main la trompette, & va sans plus tarder
Annoncer le Heros, qu'au bonheur de l'Espagne
Le Ciel vient d'accorder.

Jouïs, Ebre fameux, d'un si grand avantage,
Et voy croistre en tous lieux la gloire de ton nom,
Voy, plein d'un noble orgueil, regner sur ton rivage
Le beau sang de Bourbon.

Il a de son Ayeul l'heroïque sagesse,
De Therese il y joint les aimables douceurs,
Et tempere le feu d'une vive jeunesse
Par le poids de ses mœurs.

Va, grand Prince, où du sang la juste voix t'appelle,
Puisque de ces beaux lieux tu peux bien t'éloigner;
Et va donner au monde un precieux modelle
Du grand Art de regner.

Haste-toy de remplir les desirs qui t'attendent,
Ces desirs enflammez de vivre sous tes loix;
De

De cent Peuples divers tous les vœux te demandent
D'une commune voix.

Desja nous avons veu les fieres Pyrenées,
Qui méprisant la Terre avoisinent les Cieux,
Baisser devant tes pas, soumises, estonnées,
Leurs fronts audacieux.

De là sur l'Univers que ton œil se promene,
Voy qu'il est en tous lieux peuplé de tes Sujets,
Et que l'Astre du jour sur ton vaste domaine
Ne se couche jamais.

L'aimable Region qui voit naistre l'Aurore
Te montre ses Climats, ses Isles & ses Ports;
Un nouvel Univers s'éleve, & t'offre encore
Ses immenses Tresors.

Voy les Fleuves du Belge & sa Terre feconde,
L'Eridan, la Sicile, & les prochaines Mers,
Qu'Aretuse franchit, sans mesler sa belle onde
Avec leurs flots amers.

Les Fleuves du Païs, où tu fais ton entrée,
Viennent te salüer couronnez de roseaux,
Et le Tage appuyé sur son Urne dorée
Te presente ses Eaux.

Poursuis & redoublant ton ardeur genereuse,
Va regir ces Climats si feconds en Guerriers,
Que prit Rome autrefois pour la Scene pompeuse
De ses actes guerriers.

Tu verras les debris de la fiere Numance
Eschappez aux fureurs de Bellone & de Mars,
Et ces murs, dont le sort esprouva la vaillance
Du premier des Cesars.

Tu croiras voir encor, tant la gloire en est vive,
Passer devant tes yeux ces grands évenemens,
Si souvent escoutez d'une oreille attentive
Dans tes plus jeunes ans.

Leurs nouvelles Citez n'auront pas moins de charmes,
Et moins ne te plaira ce superbe Palais,
Sejour de leurs Heros, qu'embelissent leur armes
Et leurs glorieux faits.

Respecte leurs grands noms qui doivent toûjours vivre,
Dont l'éclat a vaincu les ombres du cercueil:
Mais garde d'oublier, ny de cesser de suivre
Les faits de ton Ayeul.

Faits qui toûjours nouveaux ont rempli de leur gloire
Les rivages fameux de la Loire & du Rhin,
Ainsi que les exploits qu'au temple de Memoire
A gravez son Dauphin.

Ton cœur, si tu les suis, dans l'ardeur qui te guide
Manquera de Lauriers, manquera de Rivaux;
Et ne serviront point les colonnes d'Alcide
De borne à tes travaux.

Oui, le Tigre Afriquain, le Lion de Libye
Trembleront en voyant tes Vaisseaux sur leurs Mers,
Et

Et trembleront encor de l'ardente Arabie
Les Dragons les plus fiers.

De la gloire du Ciel vengeur inexorable,
Tu domteras l'orgueil du perfide Croiſſant,
Et cette Hydre du Nord au venin redoutable,
Et tousjours renaiſſant.

Delà, ton bras vainqueur par un pieux ravage
Abbattra tout Autel aux faux Dieux élevé;
Et le vaſte Univers ne rendra plus d'hommage
Qu'au Dieu qui l'a ſauvé.

PERRAULT, *de l'Académie Françoiſe.*

DISCOURS *prononcé le 16. Juin 1701. par Mr.* DE MALEZIEU *Chancelier de Dombes, l'un des dix Honoraires de l'Académie des Sciences, lorſqu'il fut receu à la place de Mr. l'*Eveſque de Noyon.

MESSIEURS,

IL y a des places ſi honorables & tellement hors de la portée des hommes ordinaires, qu'ils ne doivent pas eſperer ſeulement de paſſer pour modeſtes, lors meſme qu'ils ont aſſez de moderation pour ne les prétendre pas. Auſſi, MESSIEURS, quand la mort vous enleva Monſieur l'Eveſque de Noyon, j'eſtois bien eſloigné de pen-

penser que je peusse entrer en partage d'une succession si glorieuse; & comme les éminentes dignitez, dont le Roy avoit honoré un homme si distingué d'ailleurs, ne pouvoient regarder que des personnes illustres dans le Clergé par leur naissance & par leur capacité, la connoissance de mon peu de merite ne me permettoit pas non plus de lever les yeux, jusqu'à la place qu'il occupoit parmi vous. Cependant, MESSIEURS, vous me l'accordez cette place, & vous daignez me l'accorder, avec des distinctions qui redoublent encore la confusion que je sens de m'en trouver si peu digne. Ce n'estoit pas assez que mon insuffisance me défendist d'y aspirer; vous veniez d'interdire les sollicitations; & cet arrest paroissoit expressément prononcé contre mes pareils, qui ne peuvent vous solliciter ni par leurs ouvrages, ni par leur merite. Au milieu de tant d'obstacles, qui me l'eust dit, MESSIEURS, que je serois le premier sur qui tomberoit l'honneur de vostre choix, & que mon nom suivroit dans vos fastes immortels, le nom d'un Prelat qui s'est luy-mesme asseuré l'immortalité, par la celebre fondation du prix de la Poësie? Il est vray, MESSIEURS, que l'honneur qu'elle luy fait, vous avoit esté commun jusqu'alors, que vous l'aviez tous également voulu partager, que vous ne l'auriez jamais cedé à nul autre qu'un Confrere; Mais enfin, l'on parlera d'un Académicien si zelé pour son Maistre, tant que l'Académie distribuera des Couronnes à ceux qui auront le plus dignement celebré la gloire de LOUIS LE GRAND: & ce temps n'a point de bornes; il égalera la durée de l'Empire François.

Ain-

Ainsi, MESSIEURS, tout obscur, tout inconnu que j'estois par moy-mesme, je passeray à la suite de mon prédecesseur, jusqu'à la posterité la plus reculée, & quoy que mon nom ne doive estre placé dans vostre Histoire que pour en marquer la succession, n'est-ce pas infiniment trop pour un homme qui meritoit de mourir dans l'oubli? Quelle doit estre pour vous ma respectueuse reconnoissance : je ne puis trop le repeter, MESSIEURS, depuis l'Institution de vostre Compagnie, personne ne vous a jamais deu tant que moy. Vous avez mesme imité en quelque sorte le souverain Dispensateur de la grace, qui veut bien recompenser les dons qu'il fait aux hommes. Non seulement je vous suis redevable de la place dont vous m'honorez aujourd'huy, je vous dois, MESSIEURS, jusqu'aux moyens qui vous ont apparemment disposez à me l'accorder. Il est assis parmy vous, ce grand Personnage qui a daigné me proteger dès mes premieres années, qui m'a ouvert l'entrée d'un pays où je n'avois aucun accés, qui a bien voulu y respondre de moy, & qui par l'authorité de son tesmoignage, m'a fait appeller à l'instruction de plusieurs grands Princes. Voilà mon principal merite auprés de vous, & c'est vous le devoir, ce merite; l'estroite union qui est dans vostre auguste Corps, luy acquiert un droit de proprieté sur les actions des particuliers qui le composent: ce n'est pas encore tout ce que je vous dois, MESSIEURS, l'honneur qu'on m'a fait de m'admettre à l'Académie des Sciences, a sans doute achevé de vous déterminer : & à qui le dois-je cet honneur? N'ay-je pas aussi devant les yeux un il-

lustre Confrere que vous n'avez point voulu desavouër, quand il a parlé pour moy? Ne m'avoit-il pas gratuitement associé à cette sçavante Compagnie qui depuis long-temps s'est devoüée à l'utilité publique, & en particulier à vostre propre gloire? Oui, MESSIEURS, ses plus importans travaux vous sont en effet consacrez; elle ne borne point ses speculations à percer les mysteres de la Geometrie, & à connoistre l'harmonie des Cieux, elle perfectionne tous les jours l'Anatomie des Mineraux & de ces plantes salutaires qui font la richesse de la Medecine; par là, MESSIEURS, elle conserve les jours des Grands Hommes que vous éternisez par vos escrits, & ses curieuses descouvertes contribueront sans doute à prolonger jusques bien avant dans le Siecle cette vie precieuse qui fait la destinée de l'Univers, qui est l'honneur de l'humanité, & l'inépuisable sujet de vos immortels panegyriques.

Que ne doit point la France, que ne doit point le Monde entier, à ces hommes inspirez, qui les premiers ont senti l'importance & la beauté de ces grands establissements. Il faut le dire, MESSIEURS, avec cette confiance que donne la verité; celuy de l'Académie Françoise, fait autant pour la gloire du Cardinal de Richelieu, que toutes les autres merveilles de son ministere. Le passé nous est un seur garent de l'avenir. Mecenas ne nous est pas mieux connu par la grandeur de ses emplois, & par la familiarité d'Auguste, que par celle de Virgile & d'Horace: & cette longue suitte de Rois d'Etrurie dont il estoit descendu, auroit peut-estre esté fort inutile à sa memoire, si ses illustres amis ne l'avoient gravée sur des monuments

plus

durables que l'airain. Quand on lit leurs divins Ouvrages, on croit le voir encore ce Grand Ministre se promenant dans ses delicieux Jardins de Tibur, avec les Virgiles, les Horaces, les Pollions & les Varius, les instruisant & s'instruisant luy-mesme dans leur aimable conversation, les interrogeant sur les talents des differentes personnes qu'ils pouvoient connoistre, leur demandant avec empressement s'ils n'avoient point fait la descouverte de quelque homme rare, dans le dessein de l'appeller à sa familiarité, & de faire tomber sur luy les graces du Prince, dont il estoit le dispensateur; mais si c'est principalement à ces Grands Hommes que Mecenas doit son immortalité, c'est à Mecenas que nous devons ces Grands Hommes. Virgile, le Grand Virgile, le fidelle imitateur du Divin Homere, luy que les plus excellents Critiques esgalent à son Original, auroit langui dans Mantouë, privé de l'heritage de ses Peres par le malheur des temps, & son esprit, comme il n'arrive que trop souvent, se seroit senti des miseres de sa fortune, si la protection declarée de Mecenas, n'avoit esté chercher, jusques dans le fonds d'une Province rebelle, cet Homme qui devoit enfanter tant de prodiges, l'immortel Auteur des Georgiques & de l'Eneïde. Il n'y a, MESSIEURS, qu'à changer les noms: au lieu de Mecenas, de Tibur, de Virgile, d'Horace, de Pollion, de Varius, nommons le Cardinal de Richelieu, Ruël, les Ablancours, les Vaugelas, les Balzacs, les Voitures, les Racans, nommons les Corneilles, les Racines & Vous-mesmes: car enfin, MESSIEURS, c'est à ce digne Fondateur de vostre Compagnie, que l'on est redevable de tous les miracles d'esprit

qui ont paru depuis son establissement. Il en connoissoit si bien l'importance, cet incomparable Ministre, que dans le mesme temps qu'il posoit les fondements d'une Grandeur superieure à toutes les Puissances de l'Univers, il traçoit le plan de l'Académie Françoise. Cet homme envoyé pour porter des coups mortels à la rebellion & à l'heresie, meditoit tout à la fois la destruction de l'ignorance, qui n'est pas un monstre moins dangereux aux grands Estats. Occupé d'une entreprise incroyable, & qui parut temeraire mesme aprés le succés, rempli de ce dessein prodigieux qui mit un frein aux fureurs de l'Ocean, il projetoit, MESSIEURS, vostre immortel establissement, & cet Illustre precurseur de la gloire de LOUIS LE GRAND, eslevoit dés lors dans son sein des hommes capables de la celebrer un jour. Comme il sçavoit distinguer, non seulement entre le mauvais & le bon; mais entre le bon & l'excellent, & que les esprits superficiels, & les ouvrages mediocres ne pouvoient réüssir auprés de ce genie sublime, ce que la France avoit de plus exquis & de plus rare se presenta seulement à luy; & avec cette mesme attention qu'il donnoit aux plus serieuses affaires de l'Estat, il sceut choisir ces hommes merveilleux qui formerent vostre Compagnie; par là, MESSIEURS, il fit revivre tout d'un coup parmi nous la Poësie & l'Eloquence, dont il sentoit si bien les charmes, & dont il connoissoit si bien toute l'utilité. Ouy, MESSIEURS, les genies veritablement sublimes le sont en tout; s'ils agissent, ils agissent noblement; s'ils parlent, ils parlent noblement; ne reconnoist-on pas en lisant le Testament politique, qu'il est escrit de

la

la mesme main qui fit tomber la Rochelle? quel ordre, quelle pénétration, quelle estenduë! le Lecteur en demeure épouvanté; & certainement, MESSIEURS, il ne seroit pas possible d'avoir l'idée de rien de si parfait, si un miracle encore plus estonnant n'avoit paru de nos jours, & si toutes ces grandes Leçons de politique, n'avoient esté pratiquées, n'avoient esté surpassées dés les premieres années de LOUIS LE GRAND. Ce Prince semble avoir eu par inspiration tout ce que le Cardinal de Richelieu avoit acquis par de profondes meditations, & par une longue habitude: avant que le Testament politique eust veu le jour, avant qu'on sceust mésme qu'il eust jamais esté composé, la conduite admirable du Roy, les premieres années de son regne, en avoient esté comme une premiere édition, & quand cet Ouvrage incomparable, le dernier effort du grand Armand vint à paroistre, il parut copié d'aprés l'administration de LOUIS.

Mais où m'emporte mon zele? J'oublie insensiblement qu'il n'appartient pas à une main aussi grossiere que la mienne, de toucher un si grand sujet. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à vous que l'honneur en est reservé: c'est vous qui devez à tous les Siecles le portrait de vostre auguste Protecteur: & qui aprés avoir parlé de ces incroyables exploits, de ces guerres terribles & si glorieusement terminées, par cette espée qu'il tient des mains de la Justice, le representerez à la posterité, Vainqueur de luy-mesme, & sacrifiant ses droits les plus legitimes à la paix de l'Univers. Il l'a donnée cette précieuse paix, il la sçaura maintenir. C'est en vain que le demon de la guerre fait

les derniers efforts pour liguer des Princes qui n'ont jamais veu ſans jalouſie la grandeur de la Maiſon de France; en vain il fremit de toutes parts, en regardant avec terreur les frontieres de deux vaſtes Empires que le genie de LOUIS rend impénétrables à ſes fureurs. C'eſt un monſtre bleſſé à mort; laiſſez-le ſe debattre, vous le verrez bientoſt expirer aux pieds du Vainqueur: ou ſi ſon deſeſpoir le ranimant pour quelque temps, contraint LOUIS à reprendre les armes pour luy donner le dernier coup, c'eſt un nouveau triomphe que vous aurez bien-toſt à celebrer. Continuez donc, MESSIEURS, continuez à exercer vos merveilleux talents ſur tant de memorables circonſtances que fournit inceſſamment une ſi belle vie. C'eſt le plus grand, c'eſt le plus utile ſpectacle, que vous puiſſiez jamais preſenter à la poſterité. Quel fruit de vos veilles! vous contribuerez à la felicité des hommes qui naiſtront dans tous les Siecles, en inſtruiſant par l'exemple de LOUIS, cette innombrable ſuite de Rois, qui ſortira de ſon Sang auguſte. Vous le ferez ſans doute d'une maniere digne de vous: c'eſt le plus ſacré de vos devoirs, c'eſt le plus noble de vos emplois; c'eſt l'eſprit de voſtre Inſtitut; vous en avez fait un vœu ſolemnel, & vos cœurs le renouvellent toutes les fois que vous vous aſſemblez dans ce Sanctuaire de l'Eloquence, où tout vous rappelle la memoire & la principale intention de vos premiers Protecteurs.

Je ne puis m'empeſcher, en la voyant cette illuſtre Aſſemblée, ſur tout en penſant à l'eſprit qui l'anime, de penſer en meſme temps à la Religion de ces peuples nombreux, qui forment

ment la plus ancienne & la plus florissante Monarchie de l'Orient. Vous sçavez, MESSIEURS, qu'ils sont intimement persuadez, que les manes de leurs Legislateurs & de leurs Philosophes, conservent aprés la mort les inclinations qu'ils avoient pendant la vie, & qu'ils resident dans ces mesmes escoles qu'ils ont autrefois renduës si fameuses par tant d'admirables leçons. Ils croyent aussi que les ames de leurs parents ne quittent jamais la maison paternelle, & dans cette persuasion, ces hommes si sages & si polis leur rendent un culte continuel, depuis plusieurs milliers d'années, & taschent incessamment d'honorer par leurs actions la memoire, ou plustost la presence de leurs Ancestres. Vous prevenez l'application, MESSIEURS, l'on croit voir icy, l'ame du Grand Cardinal de Richelieu, l'ame du Grand Seguier, ces premiers Peres de l'Académie, l'on croit y travailler sous leurs yeux; leur presence semble inspirer une noble émulation, de répondre aux hautes esperances qu'ils avoient conceuës de cette sçavante posterité. Oseray-je le dire, MESSIEURS? tout mediocre que je suis, je ne puis prononcer icy ces grands noms, sans me sentir comme eslevé au dessus de moy-mesme, je prens une confiance que je n'avois jamais euë. J'entends, je voy mes Protecteurs, pardonnez-moy, MESSIEURS, si je me haste de partager cette gloire avec vous, je les voy, je les entends, qui me promettent, qui me respondent que le commerce estroit que j'auray desormais avec tant de personnes illustres, choisies de leur main, nourries dans leur sein, me donnera des forces infiniment au dessus des plus ambitieuses esperances que j'aurois jamais osé

cevoir. Alors, MESSIEURS, alors je tascheray de mettre en pratique vos excellentes instructions: & comme mon intention est, de vous remercier toute ma vie de l'honneur que je reçois, j'ose me persuader que je m'en acquitteray plus dignement, quand vous aurez daigné m'apprendre à donner une idée plus parfaite de ce que je sens aujourd'huy, & à exprimer par des paroles la plus juste & la plus vive reconnoissance qui fut jamais.

DISCOURS *prononcé le 16. Juin 1701. par Mr.* CAMPISTRON *Secretaire Général des Galeres, lorsqu'il fut reçu à la place de Mr.* DE SEGRAIS.

MESSIEURS,

QUELS termes faut-il que j'employe pour exprimer ma reconnoissance? En connoissez-vous d'assez forts, & peut-il y avoir jamais une juste proportion entre ce que je vous dois, & mes paroles?

Vous daignez m'appeller parmi vous, & m'accorder une place qui fait l'ambition, la recompense, le suprême honneur d'un homme de lettres.

Croiroit-on que dans ce jour mesme marqué seulement pour vous en remercier j'eusse encore une plus grande grace à pretendre de vous? Oui, MESSIEURS; quelque obligé que je vous sois, quels que soient les sentimens qui penetrent mon cœur, je ne compte de recevoir au-

aujourd'huy que la moindre partie de voſtre bienfait. Le temps ſeul peut luy donner tout ſon prix, & me conduire à la fin que je me ſuis propoſée.

Vous me diſtinguez par un titre glorieux. Je vous demande, j'attends de vous des preceptes & des moyens pour le meriter. Je penſe beaucoup moins à eſtre honoré qu'à eſtre inſtruit. C'eſt vos lumieres & vos conſeils que j'ay particulierement recherchez.

Vous me les devez, MESSIEURS, & ce n'eſt qu'en m'en faiſant part que vous reſpondrez dignement aux intentions de ce grand * Cardinal qui forma cette Compagnie, & qui eut tousjours pour elle tant d'eſtime, de conſideration, & d'amour.

Ce ſublime Genie a voulu par les ſages loix qu'il a eſtablies, & par l'ordre de ſucceſſion qu'il a preſcrit, aſſeurér à l'Académie Françoiſe une gloire qui ne perit jamais; & dans cette veuë il a prétendu ſans doute qu'il y auroit dans cette eſpece de Republique une noble Communauté, non comme au premier âge du monde des biens paſſagers & meſpriſables, mais des treſors immortels & précieux de l'eſprit.

Ce fut avec les meſmes deſſeins qu'aprés la mort d'Armand, un illuſtre † Chancelier entreprit de conſoler les Muſes affligées, qu'il les protegea, & les recueillit dans le temps fatal qu'elles en avoient un beſoin ſi preſſant pour leur union & pour leur gloire.

Cependant, MESSIEURS, quelque avantage que je doive eſperer de vos Leçons, quelque heureux changement qu'elles puiſſent produire

* De Richelieu. † Seguier.

produire en moy, je feray encore bien loin de reparer voftre perte!

Celuy qui par tant de raifons eftoit fi digne de voftre eftime, & dont j'occupe à prefent la place, fut un de ces efprits rares que le Ciel fait naiftre de temps en temps pour la gloire des lettres. Il parla en maiftre le langage des Dieux & celuy des hommes. Il atteignit à la perfection de l'Eloquence & de la Poëfie.

Si vous regardez * ces Ouvrages d'un caractere fi fingulier, ces ingenieufes productions de l'hiftoire & de l'imagination qu'il a fi agréablement ornées. Quelle delicateffe dans les fentimens, quel tour heureux dans l'expreffion n'y trouve-t-on pas? Quel meflange charmant & imperceptible de la verité avec l'invention? Quelle maniere fine & certaine d'attacher l'efprit, d'efmouvoir, d'intereffer le cœur, & d'eflever l'ame au deffus d'elle-mefme? Ce font des chef-d'œuvres que ceux qui efcriront dans le mefme genre fe propoferont tousjours pour modelle.

Ses Eglogues & fes Idylles peintes d'aprés la nature mefme, nous reprefentent par tout la fimplicité & les graces de Theocrite & de Virgile, & fes Elegies nous font fentir toute la galanterie d'Ovide, & la tendreffe de Tibulle.

Mais ce qu'il y eut de plus furprenant dans cet homme veritablement admirable, c'eft qu'il fceut réünir en luy l'urbanité avec la profonde meditation des belles lettres, la retraite dans fon cabinet avec le commerce du monde, l'eftime de la Cour & celle de la Province, qu'il joignit encore la probité aux charmes de

* Zaïde, la Princeffe de Cleves.

de l'esprit, la sagesse aux agrémens de la société; de sorte que dans * un âge où presque tous les autres hommes ne sont plus comptez estre en vie que parce qu'on ignore leur mort; il fit seul les délices & l'amour † d'une Ville tousjours célébre par la politesse & par l'esprit de ses Habitans, sans qu'il pût jamais souffrir la moindre atteinte de l'orgueil avec un merite si généralement reconnu.

Nous le pouvons dire hardiment, MESSIEURS, en luy rendant la justice exacte qui luy est deuë. Son nom tiendra tousjours un rang mémorable entre ces noms fameux qui ont honoré le siecle passé, & mesme le Regne de LOUIS LE GRAND, Regne aussi illustré par les hommes extraordinaires qu'il peut compter, que glorieux par la grandeur & par la diversité des évenemens qu'il renferme; Regne enfin comparable à celuy des Heros fabuleux par les nouveaux prodiges que ce Monarque nous fait voir chaque jour.

Tantost c'est une suite continuelle de victoires; tantost la paix accordée aux despens mesme de ses propres avantages, à ceux qui n'osoient l'esperer. D'un costé toute la gloire d'un Guerrier triomphant. De l'autre toute la bonté d'un Prince pacifique. Aujourd'huy c'est une Nation belliqueuse & superbe qui se jette à ses pieds, pour luy demander un Roy de son Sang, qui choisit pour son unique défenseur ce mesme Conquerant qu'elle avoit tousjours regardé comme le seul qu'elle eust à craindre, & qui ne trouve d'autre moyen pour maintenir dans toute leur splendeur ses Estats & son nom, &

* Quatre-vingts ans passez. † Caën.

& pour se conserver ces mesmes Provinces * qui depuis plusieurs Siecles avoient esté entr'elle & nous la seule cause de tant de guerres, que d'en faire ce Heros le dépositaire & l'arbitre.

En vain les vieilles jalousies de Princes & de Peuples puissants, se réveillent contre sa gloire, & leur inspirent la deffiance compagne inseparable de la foiblesse. En vain l'envie infatigable travaille à former de nouvelles ligues. Bien loin de donner une triste attention à ses fureurs & à ses apprests, nous ne songeons qu'à de nouveaux chants de victoire, seurs d'un glorieux advenir, dont le passé merveilleux nous respond, & que le mesme Heros par ces admirables dispositions qui preparent tousjours les grands succés, rend desja present à nos yeux.

Mais je ne m'apperçois pas que je m'engage insensiblement à traiter ce sujet immense. J'ay tousjours moderé jusqu'icy la vivacité de mon zele. D'où vient qu'il s'échape aujourd'huy? Si je luy permets de paroistre, ce n'est qu'en considerant que ces lieux destinez à retentir des éloges de leur auguste Maistre, m'autorisent en quelque sorte dans la hardiesse de les tenter.

Je cede, MESSIEURS, avec joye à cette noble ardeur que je sens qui me vient saisir pour m'y abandonner tout entier, & pour me joindre avec vous, puisque vous me l'avez permis, heureux si dans ce concert de louanges que vous consacrez sans cesse aux vertus de vostre incomparable Protecteur, quelque ton de ma foible voix peut se faire entendre parmi les vostres.

* Le Milanois & Païs-Bas.

RE-

RE'PONSE *de Mr. l'Abbé* REGNIER DES MARAIS, *Secretaire perpetuel de l'Académie, aux Discours prononcez par Mr.* de Malezieu, *& par Mr.* Campistron *le jour de leur Reception.*

MESSIEURS,

LA consternation où nous jetta l'autre jour la triste surprise d'une perte grande & publique, nous fit tellement oublier les nostres, que nous sentant alors incapables d'aucune autre chose que d'obéir à une si juste douleur, nous fusmes contraints d'y ceder comme tout le monde, & de rompre l'Assemblée qui estoit convoquée pour vous recevoir.

Toute la Cour & tout Paris ont donné des pleurs à la mort inopinée d'un Prince aimable, qui a fait si long-temps l'ornement & les délices de la France ; & qui par son attachement invariable à se tenir tousjours dans la place & dans l'ordre où la Providence l'avoit fait naistre, n'a pas moins contribué au bonheur de l'Estat, que par la fameuse journée de Cassel, où il s'estoit acquis tant de gloire.

Mais quelles précieuses larmes n'a point fait respandre au plus grand Roy de la Terre la perte impreveuë d'un Frere si cher & si digne d'estre aimé ; d'un Frere qui ne luy estoit pas moins uni par la tendresse du cœur, que par les liens du Sang & de la Nature ; d'un Frere que peu d'heures auparavant il avoit eu le plaisir de

de recevoir à sa table ; & dans l'entretien duquel il s'estoit agréablement delassé des fatigues continuelles, que le soin du repos public luy fait prendre.

Dans une affliction si générale, si recente, & dont nous sommes encore tout penetrez, si l'Académie Françoise vous reçoit aujourd'huy, MESSIEURS, c'est plustost en quelque sorte, pour vous associer publiquement à sa douleur, que pour achever de reparer, par vostre moyen, ses pertes particulieres.

Elle en a fait, depuis quelque temps, de frequentes, qu'elle a toutes vivement senties : & elle ne doute point que de mesme qu'elle a desja reparé heureusement la premiere, de mesme aussi vous ne luy fassiez reparer avantageusement les deux autres.

C'est dans cette veuë & dans cette confiance, qu'elle s'est portée à vous choisir : & l'obligation où vous estes de respondre à son attente, est d'autant plus grande, que par les nouvelles resolutions qu'elle a prises, elle se trouve plus interessée que jamais, à voir son choix suivi de l'estime & de l'approbation du Public.

Car elle a jetté les yeux sur vous dans un temps, où pour estre plus en estat de ne deferer ses Places qu'au merite, & pour mesnager davantage la délicatesse des personnes les plus propres à les remplir, elle s'est fait une loy de leur espargner à l'avenir les sollicitations que le seul usage avoit introduites, & qu'elle ne faisoit que tolerer.

Elle a mesme porté son attention là-dessus encore plus loin, elle s'est engagée solemnellement à n'y avoir jamais d'esgard, & à déclarer qu'elles seroient plustost capables de nuire que de

de ſervir : & pour mettre à ſa déliberation le ſceau d'une autorité reſpectable à toute la Terre, elle en a rendu compte au Roy qui l'a approuvée.

Vous eſtes, MONSIEUR *, le premier fruit de noſtre nouveau Reglement : nous n'avons pas attendu que vous nous vinſſiez chercher, nous ſommes allez vers vous, conduits par la connoiſſance & par la reputation de voſtre merite ; & perſuadez que nous ne pouvions mieux commencer à obſerver la loy que nous venions de nous preſcrire, qu'en vous appellant à la premiere Place qui eſt venuë enſuite à vacquer, & en prévenant vos ſouhaits par nos ſuffrages.

L'illuſtre Académicien, à qui nous vous avous fait ſucceder, avoit apporté parmi nous, un fonds inépuiſable d'érudition ; un genie brillant, lumineux, fertile ; une préſence d'eſprit qui luy fourniſſoit abondamment ſur le champ, tout ce qu'il y avoit à dire ſur chaque choſe ; & une facilité ſurprenante de s'énoncer d'une maniere tousjours vive & toûjours nouvelle ſur toutes ſortes de ſujets.

Comme l'Académie, dans ceux de ſon Corps, n'enviſage principalement que l'eſprit & le ſçavoir ; & qu'elle regarde tout le reſte comme eſtranger ; je ne parle point icy, ny de ce qu'il a fait dans l'Epiſcopat dont il a tousjours ſi bien ſouſtenu l'honneur, & ſi bien rempli le miniſtere, ny de l'eſclat qu'adjouſtoit à ſon merite perſonnel la ſplendeur d'une Maiſon desja grande & illuſtre, dans les temps les plus reculez.

Mais il ne m'eſt pas permis icy de ne rien dire du zele ardent & affectueux qu'il avoit pour

* Mr. de Malezieu.

pour l'Académie, & pour les Lettres. La fondation qu'il a faite du Prix de Poësie qu'elle donne, en est une preuve qui durera autant que la gloire de l'auguste Prince, qui en doit faire à perpetuité le sujet: & la chaleur avec laquelle il embrassoit, en toutes rencontres, les interests de la Compagnie; le plaisir qu'il se faisoit de venir à nos Assemblées, toutes les fois que ses autres occupations luy en laissoient la liberté, nous en ont esté des marques qui nous seront tousjours cheres.

Tel estoit pour nous, MONSIEUR, celuy dont vous remplissez aujourd'huy la place: nous n'attendons pas de vous moins de zele & moins d'affection; ce que nous connoissons de vos sentimens nous en asseure; & ce qui nous en respond encore, c'est vostre attachement auprés d'un Prince, qui nous a honorez autrefois du plus précieux tesmoignage de bienveillance & d'estime, que nous eussions peu jamais esperer.

Nous en conservons soigneusement la memoire dans nos Registres, où nous lisons avec joye, que dans l'occasion de deux Places qui estoient vacantes, il n'avoit pas creu qu'il fust au dessous de luy d'en souhaiter une; & quoique nous ne puissions plus nous flatter d'une si agréable idée, que comme d'un beau songe, nous ne laissons pas de nous sentir glorieux, d'avoir eu du moins quelque part aux vœux de ses premieres années.

Comme vous entrez maintenant en partage de nos obligations, nous nous promettons, que vous ne luy laisserez pas ignorer, que le temps n'a point effacé de nostre souvenir celle que nous luy avons: & aprés cela, convaincus com-

comme nous le sommes, de l'estenduë, de l'élevation, & de la justesse de vostre esprit, dont je n'ose rien dire davantage en vostre presence, que nous reste-t-il à souhaiter de vous, sinon que vous puissiez nous venir aider souvent de vos lumieres, dans les exercices qui font l'ordinaire sujet de nos Assemblées.

Que si le mesme attachement, qui vous dérobe quelquefois à la sçavante Académie, pour qui la Nature semble n'avoir rien de caché; qui sçait la peser dans de fidelles balances; qui en mesure l'immensité; qui distingue clairement une infinité de parties dans les moindres ouvrages qu'elle produit, & qui en connoist si bien tous les principes & tous les ressorts: si, dis-je, le mesme attachement vous dérobe aussi quelquefois à nous, nous comptons du moins que vous ne laisserez pas de tenir tousjours par le cœur, à une Compagnie qui vous a aimé la premiere.

Pour vous, MONSIEUR *, qui succedez à un de nos plus anciens Académiciens, à un homme esgalement recommendable par la beauté de son esprit, & par la douce facilité de ses mœurs, c'est à vous à nous faire retrouver dans vostre Personne, tout ce que nous avons perdu dans la sienne.

Né avec un heureux genie pour les belles Lettres, il se forma de bonne heure l'esprit & le goust sur les plus grands Maistres de l'Art: & il en prit si bien le charactere, il se le rendit si propre, qu'il l'a fait passer dans tous les ouvrages, dont il a enrichi diversement nostre Langue.

Tout ce qu'il a composé se sent des grands Originaux d'aprés lesquels il a travaillé. Ses Eglo-

* Mr. de Campistron.

Eglogues respirent la tendresse & la naturelle simplicité qu'on admire dans celles de Virgile & qu'il est si difficile d'attraper: & sa Traduction de l'Eneïde est pleine de la chaste beauté, & de la sage noblesse, qui regne dans un si excellent Poëme.

Le genre de Poësie où vous vous estes adonné, MONSIEUR, ne vous offre pas de moindres modelles à imiter parmi les Anciens: & vous avez de plus l'avantage, que nostre Siecle, que nostre Langue, que l'Académie mesme, vous en fournit qui meritent de leur estre comparez, & que peut-estre le seul ordre des temps empesche de leur preferer.

C'est en marchant sur leurs traces, dans la carriere, où vous avez desja couru si heureusement, que vous pourrez vous voir couronné comme eux par les suffrages du Public, Juge quelquefois sujet à se tromper dans les jugemens qu'il rend d'abord, mais tousjours souverain & infaillible, quand il les confirme: Et c'est en suivant l'exemple de vostre Predecesseur, dans son attachement pour l'Académie, que vous parviendrez à vous en concilier l'affection comme luy.

Tant qu'il a peu estre assidu parmy nous il ne s'y est pas moins fait aimer par sa candeur naturelle, & par l'agrément de son humeur, qu'il s'y faisoit estimer par les rares qualitez de son esprit: Et lorsque l'amour de la Patrie & ses affaires domestiques l'eurent rappellé chez luy, il creut ne pouvoir rien faire de mieux, que d'y establir une espece d'Académie, pour avoir tousjours devant les yeux une representation de celle, dont il avoit esté contraint de se separer.

C'est

C'eſt ainſi que ceux, qui ſont eſloignez de leurs amis, ſe plaiſent à en avoir le Portrait, pour adoucir l'ennuy de l'abſence, par une reſſemblance qui leur eſt chere: C'eſt ainſi que Virgile nous repreſente Enée, donnant le nom de Troye à la Ville qu'il baſtiſſoit dans l'Iſle de Crete: Et c'eſt ainſi que dans le nouveau Monde, chaque Nation de l'Europe a donné aux nouveaux eſtabliſſemens qu'elle y a faits, le nom des Provinces & des Villes de ſon Pays.

Vous voyez, MONSIEUR, quel homme vous avez à remplacer: Le choix que nous avons fait de vous, vous marque aſſez que nous n'avons point douté que vous n'euſſiez dequoy le remplacer dignement du coſté des talens de l'eſprit; mais ce n'eſt pas encore tout ce que nous avons attendu de vous. Nous nous ſommes promis que vous le remplaceriez auſſi du coſté des ſentimens du cœur; & ceux que vous nous avez fait paroiſtre nous confirment ce que nous en avions eſperé.

Je m'addreſſe maintenant à vous deux enſemble, MESSIEURS, pour ce qui me reſte à dire, & qui eſt regardé par l'Académie, comme la premiere & la plus eſſentielle de toutes ſes obligations. C'eſt d'avoir tousjours pour principal point de veuë, dans voſtre application aux belles Lettres, l'auguſte Prince qui les protege en tous lieux; mais qui s'en eſt rendu ici le Protecteur d'une façon encore plus particuliere, de meſme que Minerve, qui protegeoit tous les Grecs, favoriſoit les Atheniens d'une protection plus viſible que tous les autres Peuples de la Grece.

La jalouſie des Nations, au repos deſquelles il avoit bien voulu ſacrifier ſes intereſts propres

pres, s'esmeut de nouveau contre luy, aigrie par les nouvelles prosperitez de son Regne. Il se couvre de l'impenetrable Egide de Minerve, prest à en prendre la lance victorieuse, s'il y est forcé: Il porte par tout, en mesme temps, sa prévoyance & ses soins; & contre le torrent, qu'il voit de loin se former & se grossir, il oppose de toutes parts, une digue capable d'en arrester les eaux, jusqu'à tant qu'elles viennent à s'escouler d'elles-mesmes & à se tarir.

C'est à un si grand objet, MESSIEURS, c'est à un si noble spectacle qu'il faut desormais que vous ayiez continuellement les yeux attachez avec nous: Il merite l'attention du Monde entier; mais nous luy devons particulierement la nostre; afin de ne rien laisser perdre à la Posterité, des actions d'un Roy, si digne de l'admiration de tout l'Univers & de tous les Siecles.

COMPLIMENT *de Condoleance de l'Academie Françoise au Roy, sur la mort de S. A. R.* MONSIEUR, *Frere unique de Sa Majesté, par M. l'Abbé* REGNIER DES MARAIS *Secretaire perpetuel de l'Académie.*

SIRE,

VOSTRE MAJESTE' vient d'estre touchée par un endroit bien sensible. Un Frere qui estoit rempli d'amour & de veneration pour vous; qui dans tout le cours de sa vie, n'avoit songé qu'à

qu'à Vous obeïr, & qu'à Vous plaire; & que Vous aimiez tendrement, vient de Vous estre enlevé tout d'un coup, avec des circonstances si tristes, que mesme la douleur du spectacle ne Vous a pas esté espargnée.

La fermeté de vostre courage, SIRE, peut Vous fournir des ressources contre toutes sortes d'accidents: mais dans un naturel aussi excellent que celuy de V.M. il est impossible que la fermeté de courage ne soit quelquefois contrainte de ceder aux mouvemens de la tendresse & de l'amitié; & les larmes de V.M. l'ont bien fait voir.

Elles ont esté suivies de celles de toute la France, accoustumée depuis long-temps à regler ses sentimens sur les vostres, & à affliger, ou à se rejouïr avec Vous: C'est à Vous maintenant, SIRE, à la consoler, c'est à Vous à en essuyer les pleurs: mais le pouvez-Vous, si Vous n'essuyez premierement les vostres?

Que V. M. tourne donc desormais les yeux, non plus sur la perte qu'Elle vient de faire; mais sur tant de graces, dont le Ciel a comblé si abondamment vostre Regne: sur Monseigneur qu'il Vous a conservé depuis peu si heureusement, & qui n'aime pas moins en vous le Roi que le Pere; sur les Princes vos Petits-fils, qui se rendent si dignes de leur Ayeul; sur le partage du Second, qui remplit desja le second Throsne de l'Univers; enfin sur l'amour, sur l'attachement & sur le zele que tous vos Peuples & tous les Ordres de l'Estat ont pour V. M.

L'Académie Françoise, SIRE, ne présume pas assez d'elle, pour oser Vous parler de ses sentimens, comme d'une chose qui puisse me-

meriter d'entrer dans vostre consolation : Mais si V.M. ne regardant que les cœurs, peut s'en faire une, d'estre aimée, d'estre reverée, avec le zele du monde le plus veritable & le plus ardent, nous en disputerons le prix à toute la France.

DISCOURS *prononcé le septiéme Septembre* 1702, *par M.* DE CHAMILLART, *Evéque de* Senlis, *lorsqu'il fut receu à la place de M.* Charpentier.

MESSIEURS,

SI pour estre receu au nombre de ceux qui composent vostre illustre Corps, il suffisoit de l'estimer beaucoup, j'ose dire, sans présomption, que jamais personne n'auroit mieux merité que moy l'honneur que vous me faites aujourd'huy. Lorsque dans mes premieres années j'entendois parler de cette Compagnie, tout ce que l'on m'en disoit m'en faisoit concevoir une haute idée : les éminentes qualitez du grand Cardinal qui l'a establie ; la protection de l'illustre Chancelier qui l'a si dignement soustenuë ; celle de nostre Auguste Monarque dont elle se voit si particulierement honorée ; le merite singulier de ceux qui depuis sa fondation en ont esté, & en sont les principaux membres ; le grand nombre des rares Ouvrages qui en sont sortis, & qui en sortent encore tous les jours à l'honneur de nostre nation : tout cela, dis-je, n'offrant

frant rien de mediocre à mon eſprit, m'en imprimoit une idée qui, quoy qu'imparfaite, eſtoit pourtant beaucoup au deſſus de celle qu'on ſe figure pour l'ordinaire de pareils eſtabliſſemens.

L'âge & l'experience m'ont depuis convaincu, & fait ſentir que je ne me trompois pas.

Car independamment de ces préjugez, m'eſtant appliqué à conſiderer cette Compagnie de plus prés, & à faire attention ſur les avantages qu'en recevoit le Royaume, je me ſuis eſtimé heureux de pouvoir perſonnellement en profiter, ayant tousjours eſté perſuadé que de ſe former l'eſprit, & de le cultiver, eſtoit ce qu'il y avoit dans la vie de plus important, de plus louable, de plus digne de l'homme.

Mais je vous l'avouë, MESSIEURS, quelque prévenu que je fuſſe en faveur d'un Corps ſi venerable, je n'aurois jamais aſpiré à l'honneur d'en eſtre : j'aimois, & je reſpectois les qualitez d'un veritable Academicien ſans les avoir, & quand je les poſſederois, j'ay lieu de douter, ſi je pourrois aujourd'huy en faire l'uſage que l'Académie a droit d'exiger de ceux qui luy ſont aſſociez.

En effet, MESSIEURS, voſtre principal, ou pluſtoſt voſtre unique objet, ce ſont les belles Lettres & les Sciences humaines, qui ont formé dans l'Antiquité ces grands hommes dont nous reverons la memoire, ces Philoſophes conſommez, ces Orateurs parfaits, ces Poëtes ſublimes, ces Hiſtoriens inimitables, ces prodiges d'éloquence & d'érudition, qui chacun dans leur genre ont eſté & seront

dans tous les siécles les modelles les plus achevez.

Ces Sciences, qui les ont si fort distinguez, sont toute vostre application, c'est par elles que vous vous efforcez d'orner nostre Langue, de l'enrichir & de la conduire à la perfection de ces Langues sçavantes, qui, toutes mortes qu'elles sont, ne laissent pas de faire vivre encore aujourd'huy tant de Heros dont elles ont rendu les noms immortels.

Voilà à quoy vous travaillez avec autant d'ardeur, que de succez & de capacité.

Il est vray, une occupation si agreable & si utile a pour moy des charmes dont je ne puis disconvenir; mais avec le pesant fardeau qu'il a plû à la Providence de m'imposer, ne seroit-ce point par rapport à moy une tentation, quoy que specieuse, de suivre l'attrait de ces charmes? ne m'en dois-je pas deffier? ne dois-je pas m'en défendre? Si un Evesque ne veille continuellement sur son troupeau, il ne merite pas d'estre ce qu'il est, & si un Académicien n'est sans cesse occupé du soin de se rendre habile dans les Sciences qui luy sont propres, il ne respond pas à ce que vous attendez de luy.

Il semble donc, MESSIEURS, que je sois reduit à la necessité de manquer à l'un ou à l'autre de ces deux devoirs, & dans cette conjoncture, s'il falloit choisir, je n'aurois pas mesme à balancer ni à déliberer. Je confesse qu'il est agreable de s'employer avec ce qu'il y a de plus beaux esprits à embellir & à polir la plus belle Langue du monde: Je confesse qu'il est glorieux d'en faire servir

vir la force & la beauté à loüer un Roy qui eſt le Pere, le Défenſeur & le Modelle des Rois; mais malheur à moy, ſi en meſme temps j'abandonnois les fonctions de mon Miniſtere: le devoir de l'Epiſcopat, auquel je ſuis indiſpenſablement attaché, eſtant ce qui doit faire toute ma gloire, ſi je ne veux qu'il ſoit le ſujet de ma confuſion & de ma condamnation.

Encore une fois, j'avouë que ces raiſons m'ébranlent, & que les exemples des illuſtres Prélats qui ont fait, & qui font encore aujourd'huy un des plus grands ornemens de cette Compagnie ne me raſſurent pas entiérement.

Je ſçay que ſans ſe partager, ni ſans ſe relaſcher en rien de leurs obligations, ils ont eſté de grands Eveſques, & tout enſemble d'excellens Académiciens: je ſçay qu'en inſtruiſant leurs peuples, ils perfectionnoient noſtre Langue; qu'en donnant les regles de bien vivre, ils donnoient auſſi celles de bien parler; qu'en confondant l'hereſie, ils détruiſoient la barbarie; & qu'en inſpirant la pieté, ils inſpiroient en meſme temps la politeſſe: Je ſçay que s'eſtant ſur tout attachez à l'eſtude des ſaintes Eſcritures, aprés avoir eux-meſmes reconnu & ſenti l'énergie de cette parole toute puiſſante qui fait agir & parler Dieu d'une maniére digne de Dieu, ils ſont parvenus à la faire connoiſtre & ſentir aux autres; & qu'ils ont montré aux faux ſçavants, que c'eſt dans ces divines ſources qu'il faut chercher également l'Eloquence & la Vérité. Je ſçay enfin qu'en ne negligeant pas les Lettres humaines, ils ont appris aux hom-

mes l'uſage qu'ils en devoient faire, & le ſecret de tirer de l'érudition profane, des armes pour la défenſe de la Foy & de la Religion.

Que je ſerois heureux, MESSIEURS, ſi ayant devant les yeux ces grands exemples je pouvois me promettre de les imiter! Mais quelque bonnes que ſoient mes intentions, & quelque envie que j'euſſe d'ailleurs de juſtifier voſtre choix, loin de vous tromper, il faut que je me rende juſtice, & que j'avouë ingénument que je n'ay pas les talents de ces grands Eveſques; & vous ne devez pas meſme eſperer de trouver en moy, ce que vous avez perdu en mon prédeceſſeur.

La Nature ne luy avoit rien refuſé de tout ce qui eſt neceſſaire à un parfait Académicien; il avoit eſté le compagnon de ces hommes d'élite dont l'Académie naiſſante avoit eſté compoſée, & dont ceux qui leur ſucederoient devoient eſtre à jamais les imitateurs. C'eſt ſur leur exemple qu'il s'eſtoit formé, & qu'il vouloit que les autres ſe formaſſent: c'eſt luy qui dans les derniers temps nous a fait voir quel eſtoit leur premier eſprit, quelle eſtoit leur aſſiduité, quel eſtoit leur attachement aux Statuts & aux Loix de l'Académie; & c'eſt ce que nous découvrons dans ſes doctes Ouvrages, où l'Académie trouvera tousjours dequoy ſe conſoler en quelque ſorte de la perte qu'elle a faite par ſa mort: où la poſterité ſera édifiée, en y voyant les monumens éternels du zele qu'il a eu pour ſon Roy & pour ſa Patrie, & où moymeſme j'eſpere enfin puiſer des lumieres pour devenir, s'il m'eſt poſſible, ce que vous ſou-

ſouhaitez que je ſois en me donnant ſeance parmi vous. Mais quoy qu'il en ſoit, rien ne ſera capable de diminuer ma juſte & ſincere reconnoiſſance : moins j'ai ambitionné la place que vous m'avez deſtinée, plus j'en ay connu le prix, & quelque mediocres que ſoient mes talents pour la remplir, je me ſens pénétré d'une joye ſecrette de me voir dans une Compagnie dont le commerce eſt auſſi aimable, que la fin de ſon eſtabliſſement eſt noble & ſolide.

En effet, reduire l'eſprit à ſa juſteſſe naturelle, former des penſées dignes des choſes, & trouver des termes dignes des penſées ; eſclairer l'eſprit ſans charger la memoire ; s'eſloigner également de l'ignorant qui n'eſtudie rien, & du ſçavant qui n'eſtudie que les Livres ; rappeller tout au gouſt de la nature, l'aider par de judicieuſes remarques, ne la pas geſner ni accabler par d'inutiles préceptes ; la conduire à ſa perfection en la ſuivant dans la ſimplicité, doit eſtre l'Ouvrage de l'Académie, ſi elle reſpond aux veuës de celuy qui en a eſté le Fondateur & l'Inſtituteur.

Ce grand homme qui ſçavoit ſi bien les moyens de rendre les Eſtats heureux, & qui ſous le précedent Regne avoit jetté avec tant de ſageſſe les fondements de la grandeur du Regne preſent, auroit cru manquer à ce qu'il devoit à ſa Nation, qui luy devoit desja tant à luy-meſme, ſi en portant tous les Ordres du Royaume au comble de leur perfection & de leur gloire, il n'avoit auſſi donné les moyens de tirer des Lettres tous les avantages qu'elles peuvent apporter aux hommes.

Il avoit fait voir ce que les François peuvent par les armes, quand ils sont bien conduits, & quand à la valeur, qui ne leur a jamais manqué, ils sçavent joindre la fermeté & la patience qui leur manquoient souvent.

Il avoit fait voir à l'Europe estonnée que la France pouvoit luy donner un Maistre quand elle-mesme en auroit un qui fust capable de la gouverner, & de faire valoir ses forces. L'heresie humiliée avoit enfin, ou receu de luy la Loy qu'elle vouloit donner, ou ouvert les yeux à la lumiere qu'elle avoit tousjours refusée, & la Maison d'Autriche, renonçant aux vastes desseins que son ambition & nostre foiblesse luy avoient fait concevoir, bien loin d'envahir les Estats des autres, comme elle se l'estoit promis, se voyoit reduite avec bien de la peine à défendre les siens.

Ce qu'il y a de bien surprenant c'est que tant de glorieuses entreprises executées avec de si prodigieux succez n'empescherent pas ce grand Ministre d'estendre encore son zele & ses soins sur l'empire des Lettres : & quoyque par le moyen d'un Corps célébre en possession depuis long-temps de les conserver, elles eussent tousjours esté florissantes, il avoit pourtant des veuës si justes pour la reforme, que nous ne pouvons, ni ne pas souhaitter qu'elles s'executent pour le bien du Royaume, ni ne le pas esperer sous un Regne si glorieux. En effet, quand le choix des Maistres & des Disciples se feroit avec tant de bonheur & de prudence, que les premiers eussent les grands talents pour enseigner, & les derniers, les plus excellentes dispositions pour apprendre, tout

ce

ce qu'on pourroit esperer de ce bon ordre, est que par une succession non interrompuë les Sciences se transmissent d'âge en âge & tousjours en leur perfection.

Mais quoy que ce soit là un des plus grands biens qui puissent arriver à un Estat, ce grand Homme avoit encore de plus grands desseins : il vouloit que ces Sciences, sans rien perdre de leur dignité, ny de leur force, peussent passer dans nostre Langue, comme elles ont passé dans celles que nous appellons sçavantes : il vouloit qu'elles receussent un nouveau lustre des Lettres Françoises, comme elles en ont receu des Latines ; & que comme les Romains se sont excitez à faire fleurir leurs Lettres, persuadez qu'ils ne cedoient en rien aux Grecs, cette mesme consideration encourageast les François à faire fleurir les leurs, puisqu'ils ont porté la gloire des armes, & la sagesse du gouvernement plus haut que les Grecs & les Romains.

En effet, si les François ont fait de plus grandes choses que ces peuples, pourquoy desespereroient-ils d'en pouvoir dire d'aussi belles ?

On ne peut douter, il est vray, qu'agir fortement, & parler noblement, ne soient deux talents differents, & que l'un souvent ne se rencontre sans l'autre.

Je ne sçaurois cependant me persuader, ny que ceux qui font de grandes actions, n'ayent pas de grandes pensées, ny que ceux qui ont de grandes pensées ne puissent s'exprimer noblement ; mais peut-estre que je m'abuse, & que quand je dis que les François l'emportent sur les Grecs, & sur les Romains, c'est la pré-

vention & non la vérité qui me fait parler ainsi.

Loüer sa Nation, la préferer à toutes les autres, semble estre attaché à l'amour naturel que tous les hommes ont pour leur Patrie : on voudroit que ce que l'on aime le plus, fust aussi le plus digne d'estre aimé ; mais quand je serois prévenu, j'ose asseurer que ma prévention ne m'aveugle pas. Tout ce que je dois dire icy du Roy, & à l'avantage de la Nation, n'est pas une reconnoissance deuë à la bonté de nostre bienfaicteur, c'est un tesmoignage que je rends à la vérité. Pline, qui devoit tant à Trajan, fit à son honneur ce beau Panegyrique qui ne passe pas pour une flatterie : je l'ose dire, MESSIEURS, avec l'éloquence de ce Romain, je ferois un plus beau Panegyrique que luy : pénétré comme luy d'une tendre reconnoissance pour le meilleur des Rois, je tascherois de faire connoistre aux autres ce que je sens en moy-mesme, & je m'estimerois heureux de faire passer aux siécles à venir dans des loüanges véritables le modelle achevé d'un Prince parfait.

Quelque excellent Empereur que fust celuy à qui Pline donnoit de si grandes loüanges, mon sujet est plus grand que le sien, je dis plus, il est unique.

La pluspart des grands Hommes, dont on a fait des Heros, n'ont paru qu'un moment sur la terre : la force de l'âge, & celle de leurs passions, la grandeur de leur ambition leur a fait faire des actions qu'on a considerées comme des prodiges ; parce qu'en effet elles estoient au dessus des efforts ordinaires des hommes : on les a avec raison comparez à la

fou-

foudre & aux torrents aufquels rien ne refifte: mais comme ils en ont eu la force, ils en ont eu auffi le peu de durée : ils ont fini leur carriere prefque avec leurs premieres conqueftes, ils ont efté emportez par leur propre rapidité, & peut-eftre qu'une plus longue vie auroit effacé la gloire de leurs premieres années.

Pompée dans fa jeuneffe feroit mort comme il avoit vefcu, le plus grand & le plus glorieux de tous les hommes ; il trouva enfin un ennemy dont le genie fuperieur au fien fit voir qu'en luy le monde s'eftoit trompé : & peut-eftre qu'Alexandre eft redevable de cette grande reputation, qu'il a emportée dans le tombeau, à la mort prématurée qui l'enleva avant que la fortune euft eu le temps de luy faire fentir fon inconftance. Dans les plus grands Rois, ou les fuites ont démenty les commencemens, ou les commencemens n'ont pas efté dignes des fuites: il y a tousjours un endroit dans la plus belle vie, par lequel il ne faut point regarder le Heros ; il s'efleve par quelques actions au deffus des hommes ordinaires, & par d'autres il s'abbaiffe fort au deffous d'eux. C'eft-là la pitoyable condition de noftre nature : il n'y a point de fi grand efprit que le poids des affaires n'accable avec le temps. Le plus grand homme croit avoir beaucoup fait que d'avoir mérité une grande réputation; mais il eft bien aife d'en jouïr en feureté dans le calme de la retraite : il fçait qu'il eft encore plus difficile de fe conferver un grand nom que de fe le faire, & que tant qu'on demeure dans les grands emplois, on eft dans un danger tousjours préfent de le perdre.

Auguste charmé de la douceur du repos soupiroit aprés la retraite, & cherchoit les moyens de quitter un Empire qui le fatiguoit: Diocletien le quitta, & ne le voulut pas reprendre, trouvant plus de satisfaction à cultiver un jardin, qu'à gouverner le monde. Charles-Quint sur la fin de ses jours ne renonça-t-il pas à l'Empire ? C'est ainsi que l'homme, qui ne desire rien avec tant de passion que la Grandeur, ne porte rien avec plus de difficulté que son poids.

LE ROY merita par ses premieres actions le surnom de GRAND: on honora de ce titre la valeur & la sagesse naissante de ce jeune Heros; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus singulier dans ce grand Prince. Combien y a-t-il de Conquerans, qui ont gagné des Batailles, pris des Villes, subjugué des Provinces entiéres en peu de temps ? C'est-là l'effet ordinaire du bonheur du Chef, & de la valeur de ses Troupes; mais soustenir pendant un si long-temps la gloire de ses premieres actions; que dis-je la soustenir, l'augmenter tous les jours par de plus grandes, estre tousjours infatigable, tousjours tranquille, tousjours sage, tousjours heureux, au dehors par les grands succez dont il a pleu à Dieu de favoriser ses justes entreprises: au dedans, par les consolations qu'il reçoit de son Auguste Famille: tout cela ensemble forme un caractere de grandeur si singulier pour le Roy, que nous ne voyons personne à qui il puisse convenir.

En effet, MESSIEURS, les campagnes de Flandre, & les premieres guerres de Hollande, qui ont tant estonné nos ennemis, & que vous

vous avez vous mesmes celebrées par des loüanges si justes & si belles, qu'ont-elles de comparable à la derniere? Un ennemi habile qui ne pouvoit souffrir, ni la gloire du Roy, ni la puissance de la Nation, né pour former de grands desseins, & capable de les executer, consideré par les siens comme envoyé de Dieu pour frapper ces grands coups qui devoient le faire triompher de la France & de l'Eglise, persuadé de cette maxime, que la justice n'est pas la vertu des Princes, avoit trouvé le moyen d'usurper le Throsne du seul Souverain qui estoit demeuré dans nostre alliance, & engageant sous differents prétextes tous les autres Potentats de l'Europe dans ses interests, faisoit agir contre nous des forces qui avec bien plus de raison auroient deu estre employées contre luy. L'Heresie en France, fumante encore de la foudre qui venoit de la terrasser, devoit se ranimer à ses approches, & les mauvais sujets du Roy, qui n'avoient pû souffrir la bonté paternelle avec laquelle il avoit voulu les ramener dans le sein de leur Mere, devoient pour la ruine de leur patrie le seconder de toute leur fureur.

C'est pour lors qu'on vit la France assiegée, pour ainsi dire, par mer & par terre, n'opposant que ses forces à celles d'une Ligue si redoutable, non seulement ne pas succomber, mais, ce que la posterité aura de la peine à croire, estre tousjours victorieuse. Les armées de tant de Confederez furent battuës par tout où elles oserent combattre: on passa des rivieres pour les aller chercher dans des postes avantageux & éloignez, on les força dans leurs retranchements, on les poursuivit dans leurs retraites: & quand, n'osant employer la force, ils recoururent à la ru-

ſe, ils furent obligez d'avoüer, ſe voyant défaits, que la veritable vertu ne pouvoit eſtre ſurpriſe. Des Villes eſtimées imprenables furent priſes devant des armées eſtimées invincibles, & deux flottes formidables battuës par la noſtre, ne ſe ſauvérent que par une honteuſe fuite. Mais ſi le Roy a donné dans cette guerre des marques éclatantes de ſa grandeur & de ſa puiſſance, que les plus grands ennemis de ſa gloire n'ont pû conteſter, tout l'Univers luy rend ce teſmoignage, que dans la paix il n'en a pas donné de moindres de ſa bonté & de ſon amour pour ſes Sujets. Au comble de la grandeur humaine, où Dieu l'a eſlevé, il ſe croit deſtiné à quelque choſe de bien plus important que de gagner des batailles. Dégouſté d'une gloire meſlée de tant d'horreur, & qui couſte tant de ſang, il n'eſt plus ſenſible qu'au plaiſir de faire du bien aux hommes: & ſi les avantages que ſes auguſtes Enfants à la teſte de ſes armées, ont remporté ſur les ennemis, ſont capables de luy donner de la joye, ce n'eſt que par l'eſperance de forcer bientoſt à la paix, ceux qui viennent de le contraindre à la guerre.

La Monarchie d'Eſpagne, qu'il aime mieux reſtablir, que d'agrandir la ſienne, ſera un monument éternel de cette magnanime bonté; & dans ce grand évenement, qui a ſurpris toute la terre, & où Dieu s'eſt joüé de la fineſſe & de la malice des hommes, on voit paroiſtre de tous coſtez la ſageſſe, & le bonheur du Roy, ſans qu'on y puiſſe trouver, quoyqu'en diſent nos ennemis, aucun meſlange d'ambition, ni de politique humaine.

Il eſt vray, & il faut l'avoüer, que rien ne pouvoit entrer plus heureuſement dans la ſuite

des

des prosperitez dont l'enchaisnement compose ce Regne glorieux, que cette révolution, où l'on voit un Fils de France placé sur un Throsne qu'une Maison irreconciliable de celle de France occupoit depuis si long-tems. Mais il faut tomber aussi d'accord que si le Roy a toute la gloire de ce grand événement, toute l'utilité en revient à l'Espagne. Elle y gagne un Roy qui fait revivre en luy par le sang de la Maison de France la vertu des anciens Rois d'Espagne esteinte dans le leur, & conçoit des esperances de revoir bien-tost sa Monarchie florissante.

Mais personne n'y gagne plus que l'Eglise qui se voit aujourd'huy asseurée de deux appuis: Elle a eu le déplaisir de voir il n'y a pas long-temps un de ses Enfants dethrosné, à cause de son attachement pour elle: ce n'est pas là ce qui l'a touchée le plus sensiblement: elle a peut-estre esté plus consolée par la sainteté de la vie & de la mort de cet illustre Persecuté, qu'elle ne l'auroit esté par les services qu'il luy auroit rendus sur le throsne; mais le comble de sa douleur, c'est qu'elle a veu ses propres enfants s'eslever contre leur frere, & prester contre luy & contre elle-mesme leur main à celuy qui sembloit n'estre venu au monde que pour la détruire.

Aujourd'huy elle voit avec plaisir l'Espagne, par une heureuse nécessité, détachée des funestes alliances qu'elle avoit avec l'Héréfie & le Schisme.

Quand il plaira à Dieu de toucher le cœur de l'Empereur, ce Prince donnera la mesme joye à l'Eglise; il verra combien il est indigne à celuy qui en devroit estre un des principaux soustiens, de se liguer encore une fois avec ses

En-

Ennemis; & ayant horreur de tant de sang qu'il fait repandre, il renoncera enfin à l'ambition qui luy fait faire les derniers efforts pour conserver dans sa Maison des Estats que Dieu a fait passer dans une autre.

Mais dans la necessité où le Roy s'est veu de recommencer la guerre, que pouvoit-il arriver qui donnast plus de joye à ce grand Prince?

Autrefois, quand il se mettoit à la teste de ses Armées, il ne pouvoit estre en personne qu'en un endroit. Aujourd'huy qu'il ne paroist plus qu'à la teste de ses Conseils, on peut dire qu'il est en personne par tout où il envoye ses augustes Enfans: leur presence n'inspire pas moins de courage aux Soldats que la sienne: en suivant ses ordres, ces Princes n'ont pas moins de sagesse que luy, & en combattant sous ses auspices, ils auront le mesme bonheur.

C'est là en effet le genie des François, ils ne tirent pas leur vertu de leur Chef; c'est pourtant luy qui en regle l'usage, & sous un Chef commun ne faisant que des efforts ordinaires, sous un Heros, ils sont plus que des hommes. Mais où m'emporte mon zele? ay-je oublié que c'est du Roy, dont je parle, & que c'est devant Vous, MESSIEURS? Deux entreprises également temeraires, & ausquelles je ne me serois jamais engagé, si j'avois pû autrement satisfaire à ce que l'usage demandoit de moy; mais ayant à vous remercier de la grace que vous m'avez faite, je n'ay pû retenir cet épanchement de mon cœur; dans lequel, si d'un costé vous avez veu peu d'art & d'éloquence, je croy que de l'autre vous aurez esté contents de la sincerité avec laquelle j'ay tasché d'exprimer mes véritables sentiments.

J'ay

J'ay dit ſimplement ce que je penſois ſur la gloire de noſtre ſiécle : c'eſt à Vous à y donner la derniere main : il ſeroit honteux que la gloire des Heros de l'antiquité eſtant preſque entiérement effacée, celle des Sçavans demeuraſt toute entiere, & que n'eſtant plus neceſſaire pour porter les jeunes gens aux grandes choſes, de chercher hors de noſtre ſiécle des modelles qu'ils doivent imiter, il falluſt pour leur donner le bon gouſt des Sciences, leur faire lire les Grecs & les Romains. C'eſt Vous, MESSIEURS, que cet honneur regarde. Le Roy qui vous confie le ſoin des Lettres Françoiſes, qui vous honore de ſa protection, qui vous reçoit dans cet auguſte Palais, comme dans un Temple d'honneur & de vertu, demande de vous une choſe qui en eſt ſi digne : & pendant que ce grand Prince continuë de rendre ſon Regne glorieux par une ſuite d'événements, qui n'a jamais eu d'exemple : pendant que ſes auguſtes Enfants font voir à toute l'Europe ce que peut ſon ſang, ſon exemple, & l'éducation qu'il leur a donnée : pendant enfin que dans ce Royaume on fait tant de choſes qui méritent d'eſtre eſcrites, le Public attend de vous que vous en eſcriviez qui méritent d'eſtre leuës dans la Poſtérité la plus reculée.

RE-

RESPONSE *de Mr.* L'ABBE' GALLOIS, *au Discours prononcé par Mr.* de Chamillart, *Evesque de* Senlis, *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

Le Discours que vous venez de faire avec tant d'éloquence, a rappellé le souvenir de ce que l'on a ouï dire des Harangues éloquentes que vous avez faites à la Cour il n'y a pas long temps, lorsque vous portastes la parole au nom d'une des principales Provinces du Royaume. La modestie qui vous a empesché de laisser publier ces Harangues, n'a pû empescher la Renommée d'en publier le succez. On a sceu par la voix publique avec quelle dignité vous avez parlé du zele de cette Province pour le service du Roy, & avec quelle délicatesse vous avez touché les loüanges de Sa Majesté: On a mesme appris que des personnes du premier rang ont fait de fortes instances pour vous obliger de ne pas priver le Public du plaisir de lire des Discours qui ont esté si applaudis, mais qui n'ont pû estre entendus que d'un petit nombre de personnes.

L'éloge que vous venez de faire de ce grand Cardinal à qui l'Académie Françoise est redevable de son establissement, les loüanges que vous avez données au sçavant Académicien que nous regrettons, & les nobles expressions que vous avez employées pour célébrer les actions heroïques du Roy, ont confimé ce que l'on

l'on avoit ouï dire de la maniere solide & agréable dont vous sçavez traitter tous les sujets qui se presentent. Cet éloquent Discours a fait connoistre que la Renommée n'avoit rien ajousté à la vérité ; & il a bien justifié le choix que l'Académie Françoise a fait pour remplir la place du célébre Académicien à qui vous succedez.

C'estoit un Homme d'un mérite tres-distingué. Il avoit receu de la nature tous les talents nécessaires pour les Sciences & les belles Lettres, & il les avoit perfectionnez par l'estude de ce qu'il y a de plus exquis dans tout ce que les grands Hommes ont escrit en toutes sortes de Langues: car il ne possedoit pas moins parfaitement les Langues estrangeres que sa Langue naturelle. Il avoit un génie universel: judicieux Critique, sçavant Philosophe, excellent Grammairien, bon Poëte, & parfait Orateur. Qui a mieux soustenu que luy l'honneur de nostre Langue? Peut-on la défendre avec plus de force, d'art, de jugement & d'érudition, qu'il n'a fait dans ces Livres admirables qui ne font pas moins d'honneur à leur Auteur, qu'à la Langue Françoise? Mais ce zele qu'il a eu pour sa Langue naturelle, ne l'a pas empesché de rendre la justice qui est deuë aux Langues sçavantes, dont il a tousjours parlé en homme qui en connoissoit l'utilité & les beautez.

Il n'a pas moins fait paroistre de sagesse dans la fameuse dispute touchant le parallele des Anciens & des Modernes. Personne n'avoit plus d'interest que luy à faire valoir le mérite des Modernes: aussi a-t-il soustenu leur party avec beaucoup d'éloquence. Car il n'estoit pas de l'humeur de ces idolatres des Auteurs anciens,

de

de ces timides esclaves de l'Antiquité, qui se contentent de ce que les Anciens ont sceu, & qui n'osent rien produire de leur chef; semblables à ces lasches mendiants, qui se fiant sur la charité des autres au lieu de travailler, demeurent tousjours gueux & miserables. Mais il ne tomboit pas aussi dans l'autre excez de ceux qui s'imaginent que l'on dérobe aux Modernes toutes les loüanges que l'on donne aux Anciens, & que pour faire honneur à leur siécle, il faut décrier tout ce qui s'est fait de plus beau dans les siécles précédents. Nourri dans la familiarité des plus grands Génies de son temps & dans la lecture de leurs excellents escrits, il ne pouvoit avoir que des sentimens tres-avantageux des ouvrages de son siécle. Mais le commerce qu'il avoit aussi avec les anciens Auteurs Grecs & Romains, luy faisoit connoistre que les beautez que l'on admire dans les Modernes, ne sont tres-souvent que des copies, & quelquefois imparfaites, des anciens originaux. Ainsi il avoit pris un sage tempérament entre la prévention des uns & des autres; ennemy de ces gens passionnez qui ne sçauroient garder de mesure ny dans leur mépris ni dans leur estime. Cependant il avoit encore plus d'émulation que d'admiration pour les Anciens: il ne cessoit de les loüer, & il taschoit tousjours de les surpasser.

Le goust exquis qu'il avoit, luy faisoit sentir l'excellence de certains Ouvrages anciens, dont plusieurs personnes, qui ont d'ailleurs du merite, ne sont point touchées. Ce Recueil d'Epigrammes Grecques qui ont paru si fades à des gens d'esprit de nostre temps, luy a tellement pleu, qu'il a pris la peine de le tradui-

re

re en Vers françois : & il l'a fait si heureusement, que certaines beautez qui ne sont apperçuës dans l'original que par ceux à qui une longue estude a donné une parfaite connoissance des délicatesses de la Langue Grecque, sont renduës sensibles à tout le monde dans sa traduction ; de mesme que les diamants, dont il est difficile de connoistre la beauté dans la mine d'où on les tire, estant polis & taillez, sont admirez de ceux qui n'en faisoient aucun cas auparavant.

Que ne m'est-il permis de rapporter icy quelques-unes de ces belles Epigrammes, qui n'ont point encore esté imprimées ? Mais aprés tout, quel danger y a-t-il d'en rapporter au moins une, qui est si courte qu'elle ne peut ennuyer, & si belle qu'elle ne peut manquer de plaire ? Ce sont ces quatre Vers à la loüange d'Homere.

Aussi-tost qu'Apollon apperceut le Volume,
Qui sous le nom d'Homere enchante l'Univers ;
Je me souviens, dit-il, que j'ay dicté ces Vers,
Et qu'Homere tenoit la plume.

Je ne sçay si le zéle que j'ay pour la gloire de mon sçavant Confrére, ne m'aveugle point : mais je ne croy pas que l'on puisse loüer un Poëte plus noblement, plus délicatement & en moins de paroles.

L'exactitude que ce célébre Académicien avoit à remplir ses devoirs, l'a tousjours rendu tres-assidu à nos Assemblées. Il n'en manquoit aucune. Comme il aimoit l'Académie Françoise, il l'a tousjours esclairée de ses lumiéres ;

&

& il ne s'y eſt rien fait qu'il n'y ait eu beaucoup de part.

Les importants emplois qui vous occupent, MONSIEUR, ne nous permettent pas de nous flatter que nous puiſſions joüir ſi ſouvent de voſtre préſence dans nos Aſſemblées : Mais nous eſperons que vous voudrez bien ménager quelques moments en noſtre faveur. J'oſe meſme dire que deſormais nous avons droit ſur vos heures de loiſir : Vous ne pouvez plus les donner à d'autres ſans une eſpece d'injuſtice. Il n'y a point de divertiſſement plus agréable ny plus honneſte. Vous aurez du plaiſir à conſidérer l'érudition avec laquelle chacun ſouſtient ſon ſentiment, la ſubtilité avec laquelle on combat le ſentiment des autres, l'honneſteté dont ces ſçavantes conteſtations ſont tousjours accompagnées, & la juſteſſe avec laquelle la Compagnie décide. Je ſuis perſuadé que vous en ſerez content ; & j'oſe meſme vous en aſſeurer, aprés ce que j'ay entendu dire à un * grand Miniſtre qui a eſté un des principaux ornements de l'Académie Françoiſe. Cet Homme illuſtre ayant ménagé ſur ſes grandes occupations une heure de loiſir pour aſſiſter à une de nos Aſſemblées, admira la diverſité des avis, la ſolidité des raiſons que l'on apporta pour les ſouſtenir, & la reſpectueuſe liberté avec laquelle ceux qui eſtoient les plus attachez à ſa perſonne, combattirent ſon opinion. Il en fut ſi charmé, qu'au retour il me fit l'honneur de me dire, ce qu'il a depuis dit à pluſieurs autres, que ſi ſes affaires le pouvoient permettre, il n'auroit pas un plus grand plaiſir que de

* *Mr. Colbert.*

de venir se délasser dans nos Conférences, & qu'il n'en manqueroit aucune.

Dans l'esperance dont je me flatte, MONSIEUR, que vous honorerez quelquefois de vostre presence nos Assemblées, je croy qu'il est necessaire de vous informer de ce qui s'y passe: ce que je feray simplement & en peu de mots.

Depuis l'édition de ce Dictionnaire dont on a tant parlé, que l'on a si long-temps attendu, & qui enfin a si bien rempli l'attente du Public, l'Académie Françoise s'est proposé, comme elle y est engagée par son establissement, de composer une Grammaire de la Langue Françoise: Entreprise plus difficile que ne s'imaginent ceux qui ne se sont jamais bien appliquez à l'estude de nostre Langue. Pour en concevoir l'estenduë & la difficulté, il n'y a qu'à considerer le grand nombre de Remarques que Vaugelas & aprés luy plusieurs Auteurs célebres ont faites sur la Langue Françoise. Combien ont-ils proposé de doutes & de difficultez qui doivent entrer dans le dessein d'une bonne Grammaire? Combien reste-t-il d'autres difficultez à quoy ils n'ont pas touché, & qui ne sont pas moins considerables?

La Compagnie ayant jugé à propos de ramasser & d'examiner tout autant qu'elle pourroit de ces sortes de difficultez, qui doivent servir de materiaux à la Grammaire, plusieurs Académiciens ont proposé les doutes qu'ils avoient eus en parlant & en escrivant. On a examiné ces doutes dans les Assemblées; & un Académicien * d'un grand mérite a pris la pei-

* *M. l'Abbé de Choisy.*

peine de faire un Recueil des décisions de la Compagnie. Ce Recueil est encore entre les mains d'une Personne illustre, qui a voulu avoir le plaisir de le lire avant qu'il fust imprimé ; & l'on ne peut douter que quand il sera rendu public, il ne soit aussi bien receu que les autres Ouvrages qui sont de la main du mesme Auteur, & entr'autres cet agréable Journal du voyage de Siam, qui est escrit avec tant de vivacité & de politesse, & qui a esté admiré de tout le monde.

L'examen de ces doutes sur nostre Langue fut trouvé si utile & si agréable, que l'on résolut de le continuer. Chacun prit plaisir à proposer de nouveaux doutes, sur lesquels l'Académie prononça ; & un autre Académicien *, fameux par les Discours éloquents qu'il a souvent faits en ce lieu, composa un second Recueil des décisions de l'Académie. Ce second Recueil a esté imprimé ; il a esté tres-favorablement receu du Public, & il a fait souhaiter que l'Académie Françoise donnast souvent de semblables Recueils de ses décisions sur d'autres doutes.

On trouve tousjours matiére à de nouveaux doutes en lisant nos meilleurs Auteurs ; & il n'y a point de lecture qui en fournisse tant que celle des Oeuvres de Balzac, car il a une maniére hardie & extraordinaire. C'est pourquoy la Compagnie s'estant déterminée à examiner les Ouvrages françois qui ont le plus de réputation pour l'élegance du discours, commença par ceux de ce fameux Auteur.

Ensuite l'on a examiné les Ouvrages d'un autre

* *M. l'Abbé Tallemant.*

autre Auteur qui n'a pas moins de réputation, & dont le ſtyle eſt plus chaſtié : C'eſt le célébre d'Ablancourt. L'Académie a eſté longtemps occupée à décider ſur pluſieurs expreſſions qui ont paru douteuſes dans ces Traductions auſſi eſtimées que les Originaux pour l'élegance du diſcours.

La belle Traduction de Quinte Curce, bien qu'elle ait eſté faite avec la derniere éxactitude, n'a pas laiſſé de fournir matiére à pluſieurs doutes, que l'on a auſſi éxaminez.

Mais rien n'eſtoit plus néceſſaire que de revoir exactement les Remarques de Vaugelas, qui paſſent pour les regles de la pureté de noſtre Langue. L'Académie a éxaminé avec ſoin cet excellent Ouvrage. Elle a confirmé la pluſpart de ces Remarques ; elle en a modifié quelques-unes qui paroiſſoient trop generales ; & elle a condamné pluſieurs mots & pluſieurs phraſes qui ont vieilli & ne ſont plus du bel uſage. Le ſçavant & laborieux Académicien * qui de ſon chef avoit desja fait ſur ce livre des notes tres-judicieuſes qui ont eſté imprimées & qui ſont fort eſtimées, ayant eſté prié de rédiger par eſcrit les Obſervations de l'Académie ſur cet Ouvrage de Vaugelas, en a fait un Recueil que l'on donnera inceſſamment au Public.

Enfin, comme l'on va faire une nouvelle édition du Dictionnaire, l'Académie eſt depuis pluſieurs mois occupée à revoir cet Ouvrage. Car il n'y a point de Dictionnaire ſi parfait, qu'il

* *M. de Corneille.*

qu'il n'y ait tousjours quelque chose à changer ou à ajouster, particulierement aux Dictionnaires des Langues vivantes, qui ne sont jamais si bien fixées que le temps n'y apporte du changement.

Je ne parle point de quantité d'autres choses à quoy la Compagnie, pour des raisons qui seroient trop longues à déduire, s'est incidemment occupée. Cependant ces choses incidentes ont emporté presque autant de temps que celles qui devoient faire l'occupation principale. Entr'autres on a employé beaucoup de temps à éxaminer les Observations faites sur les plus belles Pieces de Malherbe & de Racan par l'éloquent Académicien qui a donné au Public le second Recueil, dont j'ay parlé, des décisions de l'Académie. Ces Observations, qui regardent principalement la Poësie Françoise, feront une partie de l'Art poëtique, à quoy l'Académie doit travailler aprés avoir achevé la Grammaire.

Voila, MONSIEUR, quelles ont esté jusqu'icy les occupations de l'Académie Françoise. Vous serez sans doute surpris qu'elle ait pû faire tant de choses dans des Assemblées qui ne se tiennent que trois fois par semaine, qui ne durent que deux heures, & où tant de personnes opinent l'une aprés l'autre sur les difficultez qui se présentent. Mais vous cesserez de vous en estonner, lorsque vous aurez veu avec quelle ardeur on s'applique au travail dans ces Assemblées.

Les exercices Académiques ont leurs attraits & leurs charmes. Vous vous en ferez sans doute un plaisir, à l'exemple du Magistrat illustre

luſtre qui vous a donné la naiſſance. Je me ſouviens d'avoir veu cet Homme illuſtre honorer de ſa préſence l'Aſſemblée de l'Académie Royale des Sciences. Je l'ay vû prendre plaiſir à s'entretenir avec les Sçavants de cette celebre Académie, ſur les nouveaux phénomenes qui avoient paru dans le Ciel, ſur les machines nouvellement inventées, & ſur les nouvelles découvertes que l'on avoit faites dans la Phyſique. Comme je tenois alors la plume dans cette ſçavante Compagnie, c'eſtoit à moy qu'il faiſoit l'honneur de s'addreſſer pour s'informer des noms & des emplois de chaque Académicien, & pour avoir des extraits de ce que l'on avoit dit de plus remarquable.

Et quelles eſtoient les ſuites de cette noble curioſité? Le lendemain, aprés avoir entretenu de pluſieurs importantes affaires ce Miniſtre *, dont le nom eſt auſſi célébre ſur le Parnaſſe que celuy de Mecenas, il prenoit occaſion de luy recommander quelque Sçavant qui avoit plus de mérite que de fortune: Et ſes recommandations n'eſtoient jamais inutiles. Car ce grand Miniſtre, qui aprés le zéle ardent qu'il avoit pour la gloire du Roy & pour le bien de l'Eſtat, n'avoit point de plus forte paſſion que celle de faire fleurir les beaux Arts, eſtoit bien aiſe de ſe voir prié de ce qu'il avoit envie de faire de luy-meſme; il voyoit avec joye dans un autre la noble ardeur qu'il ſentoit en ſon cœur; & il eſtoit ravi de trouver une perſonne qui ſecondaſt ſi bien ſes bonnes intentions

* *M. Colbert.*

tions. Ainſi ces deux grands Hommes s'animoient à l'envi à ne jamais laiſſer ſans récompenſe le mérite de ceux qui negligeoient leur fortune pour travailler à l'avancement des Sciences.

Cette inclination à favoriſer ceux qui cultivent les beaux Arts, eſtant hereditaire & comme naturelle à toute voſtre illuſtre Famille, MONSIEUR; faut-il s'eſtonner de l'accueil favorable que leur fait ce ſage Miniſtre qui exerce maintenant luy ſeul les emplois auſquels deux des plus laborieux Miniſtres qui ayent jamais eſté, pouvoient à peine ſuffire? Comme il a ſuccedé à leurs emplois, il a réüni en luy toutes leurs grandes qualitez. C'eſt le propre du Roy de communiquer à ceux qui ont l'honneur de le ſervir, tous les talents dont ils ont beſoin pour éxecuter ſes ordres. Ces grandes qualitez que l'on a tousjours admirées dans ſes Miniſtres, ſont, pour ainſi dire, des réfléxions des lumiéres de ce Prince incomparable; comme la lumiére des Planétes qui tournent autour du Soleil, eſt une participation de celle de ce bel Aſtre: Et c'eſt principalement en cela que le Soleil eſt le ſymbole du Roy.

Heureux ceux qui ſont employez à éxécuter les ordres de ce Heros, qui réſiſte ſi glorieuſement à tant d'Ennemis formidables que l'envie a liguez contre luy. Quel a eſté le ſuccez de tous leurs grands projets? à quoy ont abouty leurs menaces? quel a eſté le fruit de tous ces grands préparatifs? Comme ces vagues orgueilleuſes, qui s'étant eſlevées juſqu'aux nuës menacent les campagnes & retombant avec un bruit

bruit effroyable ſemblent les aller inonder, viennent ſe briſer au pied d'un petit monceau de ſable, laiſſant ſeulement un peu d'écume ſur le rivage; ainſi ces nombreuſes Armées qui menaçoient la France, ſont venuës eſchoüer devant une bicoque *. Elles ſe flattoient de l'emporter en paſſant. Mais le Commandant qui la défendoit, digne rejetton de l'illuſtre Famille qui a donné à la France tant de vaillants Hommes, leur a fait chérement acheter ce monceau de terre, qu'il ne leur a abandonné qu'aprés un long ſiége, & encore aux conditions qu'il luy a pleu de leur preſcrire.

Que l'on ne vienne plus dire que le courage des François eſt incomparable lorſqu'ils attaquent; mais que leur valeur impatiente n'eſt pas propre à faire une longue réſiſtance. L'experience fait aujourd'huy connoiſtre à toute la terre qu'ils ne ſont pas moins braves en défendant qu'en attaquant, lorſque leur ardeur martiale eſt reglée par la conduite de ce grand Prince qui a autant de prudence que de valeur. Que le Ciel continuë de reſpandre ſur luy de nouvelles graces, & qu'il couronne ſes victoires par une glorieuſe & longue Paix.

* *Keyſervert.*

DISCOURS *prononcé l'onziéme Decembre* 1702. *par Mr. le* DUC DE COISLIN *Pair de France, lorsqu'il fut receu à la place de Mr. le* Duc de Coislin *son pere.*

MESSIEURS,

Il faudroit estre long-temps parmi vous pour apprendre à vous parler; ce n'est qu'en vous escoutant qu'on peut devenir capable d'un Discours qui soit digne de vostre Compagnie.

L'engagement que j'ay, MESSIEURS, de vous honorer par tous les sentiments que le sang & la naissance m'ont inspirez, doit vous respondre de la sincerité de ma reconnoissance sur le consentement unanime de vos suffrages, donnez au fils pour remplir la place du pere, honneur que vous avez voulu rendre à la memoire de mon pere, & qui seul suffit pour son éloge.

Il vous avoit esté donné de la main de Monsieur le Chancelier Seguier son ayeul, comme un gage de sa tendresse pour vostre illustre Compagnie; vous le receustes avec d'autant plus de joye, qu'il vous faisoit ressouvenir de ce grand Cardinal de Richelieu son oncle.

Ces noms qui ont fait parler si éloquemment ceux que vous avez admis dans l'Académie Françoise, me ferment aujourd'huy la bouche

bouche par la bienséance qui défend de loüer ses proches*, & me dispensent de la loy que vous vous estes faite d'orner vos Receptions de leurs loüanges.

Mais autant que je me dois taire sur ces premiers Ministres de l'Estat & de la Justice, ausquels vous vous reconnoissez redevables de vostre origine & de vostre élevation, qui eux-mesmes ont receu beaucoup d'esclat par le succez que vous avez donné à leurs desseins & à leurs soins, autant serois-je obligé, si je ne sentois le sujet superieur à mes forces, de publier le merite des personnes, & l'excellence des Ouvrages qui ont ennobli l'Académie Françoise, & ont porté sa gloire au point d'estre jugée digne par le plus grand des Rois de son auguste protection.

Quel éloge, MESSIEURS, peut mieux faire connoistre la prééminence de vostre Compagnie, que celuy de meriter d'avoir pour Protecteur ce Roy dont les plus grandes Couronnes ont recherché l'appuy; ce Roy en qui séul sont reunies toutes les qualitez, qui, partagées à diverses Testes couronnées, en feroient de grands Rois; ce Roy qui est le premier mobile des plus importantes affaires, l'objet principal de l'attention de toute l'Europe, l'invincible Defénseur des Puissances opprimées, & des droits attaquez, l'Ame de la valeur Françoise, l'Amour de ses peuples, la Force de son Estat; Heros dans les Armées, Oracle dans les Conseils, Intelligence du Gouvernement, Spectacle d'admiration à tout l'Univers. Ce Roy qui par tant de prodiges de puissance & de grandeur, s'estant élevé au dessus de l'homme, s'est rendu par les ver-

tus de l'esprit & du cœur le modelle de l'homme parfait.

Heureux le siécle où regne un Roy si sage & si puissant ; heureux l'Estat qu'il gouverne par ses Loix ; heureux le sujet qui en est regardé favorablement.

Vous connoissez, MESSIEURS, parfaitement le prix d'un tel bonheur dont vostre Compagnie est honorée, & que je voudrois mériter par tous les sacrifices d'un entier dévoüement.

Aussi vostre reconnoissance ne peut s'épuiser sur les loüanges de vostre auguste Protecteur. C'est icy que l'on sçait dignement parler de LOUÏS LE GRAND, de ce Prince qui fournit à vostre éloquence par la seule exposition du vray toutes les idées du merveilleux.

Pour moy, MESSIEURS, peu accoustumé à traiter un si grand sujet, je me contenteray de venir apprendre de vous comment il en faut parler ; & vous entendant célébrer son nom par vos éloquens Discours, je ne cesseray de le respecter dans le silence de mon admiration.

RESPONSE *de M. l'Abbé* DE DANGEAU, *au Discours prononcé par M. le Duc* de Coislin *Pair de France, le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

En entrant dans ce lieu, vous voyez bien que vous n'entrez pas dans une terre etran-

étrangere. Icy tout est plein de vos Ayeuls.

Petit-neveu de ce grand Cardinal que nous regardons comme nostre Fondateur, petit-fils de ce digne Chancelier nostre second Protecteur, fils de Monsieur le Duc de Coislin nostre Doyen, ne sembloit-il pas que vous aviez un droit incontestable à la place que nous vous avons donnée ? Et les Portraits de ces deux grands hommes qui président à nos Conferences, ne nous seroient-ils pas devenus un reproche perpétuel & tousjours présent à nos yeux, si nous avions pû manquer à un Sang illustre, à qui nous devons nostre premiere gloire.

Il est vray que nous en parlons souvent : mais nous croyons tousjours n'en avoir jamais assez dit.

Le grand Armand estoit né avec toutes les qualitez qui font les grands hommes, une imagination vive, un jugement solide, une memoire fidelle, une estenduë d'esprit presque infinie ; l'estude avoit perfectionné le naturel ; il s'estoit nourri des Sciences, Theologie, Philosophie, Jurisprudence, Politique, Histoire. Les belles Lettres & l'usage du monde avoient poli le naturel & l'acquis.

Doit-on s'estonner aprés cela qu'on trouvast en luy une pénétration qui voyoit tout, une activité qui le rendoit present à tout. Habile à profiter des occasions dans l'une & dans l'autre fortune ; mettant tout à profit dans la bonne, & corrigeant la mauvaise par une sagesse qui le rendoit superieur aux événements.

Mais laissons aux Historiens à celebrer les merveilles de sa Politique, ne sortons point de nostre sujet. Il a fondé l'Académie, &

 c'est

c'est à nous à luy en tesmoigner une éternelle reconnoissance. Il a creu que l'union de plusieurs bons Esprits devoit former un tout excellent. Nous osons dire qu'il ne s'est pas trompé : icy les uns répandent les richesses d'une memoire chargée de ce que l'Histoire de tous les temps & de toutes les Nations a de plus curieux : les autres ajoustant à la speculation des Anciens, les expériences des Modernes, nous découvrent les secrets de la nature les plus cachez : celuy-cy nous rapportera ce que les Langues ou mortes ou vivantes ont de plus beau, sans oublier les differentes manieres dont les differents Peuples ont exprimé leurs pensées : celuy-là joignant l'ordre & l'exactitude des Geometres à la subtilité des Philosophes, démeslera avec soin ces differences presque imperceptibles, qui se trouvent souvent entre des mots ou des phrases, qui d'abord semblent ne signifier que la mesme chose.

Ainsi chacun de nous s'instruit en travaillant avec les autres ; les lumieres d'un particulier deviennent un bien commun ; & ceux qui sont entrez dans la Compagnie avec le plus de talents, doivent avouër qu'ils s'y sont encore perfectionnez : & ne pouvons-nous pas dire avec quelque sorte de confiance que c'est de nos Conferences que vient la politesse, la netteté avec laquelle on écrit aujourd'huy ; ceux-mesmes qui ne sont pas de nostre Corps, n'ont pas laissé d'en profiter par cet esprit d'exactitude & de justesse qui s'est répandu dans le Public, & dont l'Académie est la véritable source.

Vous verrez, MONSIEUR, quand vous tra-

travaillerez avec nous, vous verrez du choc de ces differents esprits rejaillir des clartez brillantes, pareilles à ces feux étincelants, qui s'allument dans les airs à la rencontre de deux nuages opposez. La joye sensible de découvrir la vérité, ou de la faire connoistre aux autres, peut-estre mesme l'envie de soustenir son opinion, fait faire à l'esprit des efforts qu'il ne feroit jamais tout seul.

Et qu'on ne s'estonne pas, si cette aimable varieté de science & d'érudition dont je parle, ne se remarque point dans le grand Ouvrage que nous avons donné au Public, c'est que par les regles que nous nous sommes prescrites, en marquant la signification des mots & des phrases, nous avons dû éviter tout ce qui sentoit la doctrine ou le raisonnement; semblables aux Legislateurs qui ne rendent point compte au Public des raisons qu'ils ont eues de faire leurs Loix.

La mort du Cardinal de Richelieu, eust anéanti l'Académie, si ce grand Chancelier, qui en estoit déja un des principaux ornements, ne s'en fust declaré le Protecteur.

Ce grand homme, aussi habile à ménager les interests de l'Estat, qu'à décider de la fortune des particuliers, a porté la gloire & la durée de la premiere Charge de la Robe, plus loin qu'aucun de ses prédecesseurs; & si l'envie ou le malheur des temps, lui ont fait souffrir quelques éclipses, il en a parû dans la suite plus glorieux; intrepide dans les perils, on l'a vû affronter une populace mutinée; on l'a vû à la teste des troupes, dépositaire de l'autorité souveraine, sur les armes, aussi-bien que sur les loix, ramener à l'o-

l'obeïssance du Roy une des plus grandes & des plus importantes Provinces du Royaume ; & cependant, MESSIEURS, au milieu de telles occupations, il assistoit souvent aux Assemblées de l'Académie; il y prenoit la place de Directeur & en faisoit les fonctions : c'est alors que se croyant plus grand par son esprit que par sa Dignité, il regardoit tous les Académiciens comme ses Confreres, & par son exemple, maintenoit entr'eux une parfaite égalité, qui s'y est tousjours maintenuë.

Pouvoit-il jamais leur donner une marque plus éclatante de son estime, qu'en leur confiant ce qu'il avoit de plus cher dans sa famille, son petit-fils de COISLIN, il voulut qu'il y fust élevé dés ses plus tendres années. Ainsi, nous pouvons nous faire honneur de toutes ses vertus, valeur, probité, politesse ; vertus, où s'il y avoit quelque chose à reprendre, c'est qu'il les poussoit trop loin. Quel excés de valeur, n'a-t-il pas fait paroistre à la guerre, & n'en estoit-il pas blasmé au moins par ceux qui n'osoient l'imiter ?

Mais, MONSIEUR, ce n'est point la seule memoire de ces grands hommes qui nous a portez à vous élire d'un consentement unanime ; nous osons mesme vous dire que vostre naissance, quelque illustre qu'elle soit depuis plusieurs siecles, que ce courage que vous avez herité de vos ancestres, que vos alliances avec des Maisons Souveraines, avec le Sang de nos Rois, que les Dignitez éminentes qui brillent à nos yeux, celle mesme dont vous venez de prendre possession dans le premier Parlement du Royaume, eussent esté pour nous de

foibles

foibles motifs, si vos talents naturels, ce discernement juste & délicat, avec lequel vous jugez si bien des Ouvrages d'esprit, si vostre amour pour les Lettres ne vous avoient donné tout le merite Académique.

Le Discours que vous venez de prononcer, justifie & louë nostre choix; vous avez parlé si noblement de nostre auguste Protecteur, de ce Prince qui ajouste tous les jours de nouveaux degrez à une gloire que nous croyions arrivée au plus haut point de la gloire humaine: de ce Prince qui soustenant seul tout le poids des plus importantes affaires, n'en paroist jamais, je ne diray pas accablé, pas mesme embarrassé: de ce Prince, qui pour ne pas donner la moindre atteinte aux Traitez de Paix, a mieux aimé attendre que prévenir les entreprises de nos ennemis: Mais, MONSIEUR, vous estes entré si heureusement dans les sentimens de nostre Compagnie, que je n'ajousteray rien à ce que vous avez dit, je me contenteray de vous exhorter à venir souvent à nos Assemblées.

Tous nos travaux contribuent à l'embellissement de nostre Langue, & en facilitent la connoissance aux Estrangers. Les merveilles du regne du Roy l'avoient renduë aussi commune chez nos voisins que la Langue mesme de leur Pays: mais les évenemens de ces dernieres années luy font passer toutes les mers, & la rendent comme necessaire dans le vieux & dans le nouveau monde.

Tous les Peuples de la domination d'Espagne veulent connoistre la Langue de leur Défenseur, & dans ces Pays immenses, il n'est

point de Provinces, presque point de Villes qui n'ait senti des effets de la vigilance & de la générosité du Roy; il leur envoye des Officiers expérimentez, & des troupes aguerries; il fait fortifier leurs places, il hazarde des flottes nombreuses pour mettre leurs richesses en seureté; il fait plus, il fait marcher à leur secours ce qu'il a de plus cher au monde: & pendant que le jeune Roy se fait admirer à toute l'Italie, & que par sa presence il rasseure ses nouveaux Sujets: son frere paroist en Flandre, & tous deux à la teste des armées, se couronnent d'une nouvelle gloire, indépendante des succés; ils se font admirer par tout, dans le Conseil, où ils parlent comme les plus sages, & dans les perils où ils s'exposent comme les plus temeraires, ils sont hommes aussi-bien que Heros, ils compatissent aux foiblesses; ils recompensent les bonnes actions, ils soulagent les miseres, ils gagnent les cœurs, & par tout retracent dans l'esprit des Officiers & des Soldats, l'idée du Pere, & mesme celle de l'Ayeul.

DIS-

DISCOURS *prononcé dans l'Académie Françoise le 31. Janvier 1704. par Mr. l'Evesque* DE STRASBOURG, *lorsqu'il fut receu à la place de feu M.* Perrault.

MESSIEURS,

Le public qui s'interesse à l'honneur de vostre Compagnie, qui connoist le prix de vos suffrages, & qui voit l'ardeur avec laquelle on s'empresse de les meriter, s'estonnera peut-estre que j'aye differé si long-temps à vous marquer, combien je suis sensible à la grace que vous m'avez faite. Je ne me le pardonnerois pas moy-mesme, & rien ne pourroit me justifier, si vous n'aviez approuvé, avec autant de bonté, que de justice les raisons qui m'obligerent à partir pour une Province éloignée, dans le temps que vous m'honorastes de vostre choix. Raisons fondées sur des devoirs si indispensables, que bien loin de m'excuser, si je les avois sacrifiées à ma reconnoissance, vous m'auriez fait un crime de mon empressement; & je suis seur que vous approuverez encore celles qui ont retardé mon retour.

La gloire du Roy, MESSIEURS, est l'objet de vos plus nobles occupations; Pouvois-je quitter des lieux où je la voyois croistre chaque jour par de nouvelles victoires? Pouvois-je me dispenser d'y rendre au Seigneur de publiques actions de graces pour ces heureux succés; & ne sçavois-je pas que vous me reverriez

riez avec d'autant plus de plaisir, qu'ayant esté, pour ainsi dire, tesmoin de tant de prodiges, je pourrois vous en faire un plus fidelle recit?

J'admirois un jeune Prince animé de l'esprit de LOUIS LE GRAND, conduit par sa sagesse, & superieur à tout par son propre courage. Brisach, certe fameuse Ville que l'art & la nature sembloient avoir mis à couvert des plus puissants efforts, & que deux armées réünies ne purent autrefois forcer, se sousmettoit à ses armes victorieuses. Ces montagnes escarpées, dont tant de remparts entassez l'un sur l'autre défendoient les approches, s'abbaissoient devant luy. Ce fleuve impetueux qui entoure de ses eaux cette Place redoutable, le respectoit, comme il a respecté tant de fois son auguste Ayeul & son auguste Pere. Tant de difficultez ne servoient qu'à rendre son triomphe plus éclatant & à justifier en mesme temps la timide, mais sage précaution de ses ennemis, qui au seul bruit de son nom, abandonnerent un poste qu'une riviere & de profonds retranchements auroient dû rendre inaccessible. Dignes exploits d'un jeune Heros qui a LOUIS pour guide dans la route de la gloire, & qui asseure à la France la continuation du bonheur dont elle jouït!

Aprés cette conqueste nostre armée s'avance, les travaux & les perils redoublent ses forces & son audace. Ce n'est pas assez pour elle de s'estre asseuré un passage aussi avantageux pour la France, & pour un Prince son allié, que fatal à ses ennemis, il faut encore qu'elle rende la tranquillité à nos frontieres, & qu'elle leur fasse gouster, au milieu de la guerre, toutes

tes

tes les douceurs de la paix. La force de l'importante Place qu'elle ose attaquer, le nombre des ennemis qui la défendent, l'abondance de tout ce qu'il faut pour rendre un siege long & penible à des assiegeants, les rigueurs d'une saison avancée, rien ne l'arreste, elle vole, seure de vaincre, parce qu'elle execute les ordres de son Roy. Déja la place est preste à se rendre, elle ne se soustient que sur les assurances qu'on luy donne d'un prompt secours. Ce secours arrive; troupes aguerries, superieures en nombre, animées par la presence & par l'intrepidité de leurs Souverains, elles se promettent une victoire entiere, elles veulent nous ravir nostre conqueste, elles ne font qu'en augmenter l'éclat.

Heureuse fin d'une campagne, qui nous marque si visiblement la protection du Ciel sur la France, que nos Ennemis les plus déclarez ne peuvent s'empêcher de la reconnoistre, quelques efforts qu'ils fassent pour abuser les peuples, victimes innocentes de leur ambition!

C'est à la Religion de nostre Prince que nous devons cette protection toute particuliere, & que de nouveaux évenemens rendent encore chaque jour plus sensible. Quelles marques éclatantes de sa pieté ne voit-on pas en tous lieux, & sur tout dans ceux où ses bienfaits m'ont attaché? Le vray culte restabli, les Autels relevez, les Temples ornez de presents magnifiques, tant de Ministres du Seigneur entretenus par ses liberalitez, tant de Villes renduës, pour en conserver une seule; moins dans la vûë de rendre ses frontieres plus impenetrables, que dans l'esperance de la ramener un jour à la Verité, dont elle s'est

éloi-

éloignée depuis prés de deux siecles.

Où m'emporte mon zele, MESSIEURS, & comment osé-je m'abandonner au penchant de louër ce Grand Roy, avant que d'avoir appris de vous à le louër dignement? mais ce penchant, tant il est naturel, entraisne d'une maniere si imperceptible, que le cœur laisse à peine à l'esprit le temps de la reflexion. Je me renfermeray donc dans les sentiments de respect & d'admiration que ses vertus m'inspirent, indépendamment des graces que sa main puissante & liberale répand tous les jours sur ma famille & sur moy en particulier; & j'honoreray par mon silence ce qu'il me sera peut-estre permis de célébrer un jour, instruit par vos Leçons, & excité par vos exemples.

Ce n'est pas le seul avantage que j'espere de trouver parmi vous, MESSIEURS: je sçay que l'on apprend icy parfaitement à annoncer aux peuples la doctrine sacrée, en des termes capables d'augmenter la veneration qu'elle inspire, & c'est le principal attrait qui doit engager un Evêque à prendre place parmi vous. Je sçay qu'en tout genre de litterature c'est icy qu'il faut venir pour s'éclaircir de ses doutes, pour redresser ses jugemens; que sous les Loix d'une agreable societé, il s'y fait un commerce d'esprit, où chacun trouve à s'enrichir; que tout y excite une noble émulation, que l'on y perfectionne nostre Langue & qu'enfin c'est la veritable source où l'on prend le goust du vray, & l'idée de la parfaite éloquence.

C'est avec de si grands Maistres que s'étoit formé l'illustre Académicien, auquel j'ay l'honneur de succeder. Elevé dans le sein des Lettres, il les cultiva avec soin dès sa jeunesse.

Dans

Dans un âge plus avancé, honoré de la confiance d'un grand Miniſtre, il ne s'en ſervit que pour accrediter les Muſes, les approcher du Throſne, & attirer ſur elles les regards & les faveurs du Prince. La fortune luy devint-elle moins favorable; il ſceut ſe conſoler avec ces meſmes Muſes, tousjours laborieux & appliqué, tousjours ſimple & modeſte, fidelle ami, eſſentiellement honneſte homme, parfait Chreſtien.

Peut-eſtre l'accuſera-t-on d'avoir trop favoriſé ſon ſiécle, en élevant les Modernes au deſſus des Anciens? Mais, MESSIEURS, eſt-il permis de le dire? Si c'eſt une faute, n'eſt-ce point à vous qu'on doit l'imputer, & auroit-il jamais oſé avancer ce paradoxe, s'il n'en avoit trouvé la preuve & la juſtification dans vos Ouvrages, & dans les Ouvrages de ceux meſme qui la luy ont le plus reprochée?

Je vous rappelle le ſouvenir d'un homme, également digne de voſtre amitié & de voſtre eſtime. Je ne me flatte pas de pouvoir vous conſoler de la perte que vous avez faite en ſa perſonne; encore moins de vous dédommager de voſtre premiere vûë, dans le choix de ſon ſucceſſeur: heureux ſi je n'augmente pas la gloire de l'un & de l'autre, auſſi-bien que vos regrets!

Que ne m'eſt-il permis de parler icy de tant d'autres grands hommes, qui nourris dans le ſein de cette Académie, ont enrichi le public, & l'enrichiſſent encore tous les jours par leurs écrits; où la ſcience dépouillée de cet exterieur rude & ſauvage, ſous lequel certains Sçavants nous la preſentent, paroiſt avec tous les ornements de la politeſſe & du bon gouſt,

&

& sçait se faire aimer de ceux mesme que le seul nom de science rebutte ?

Voila les biens que vous procurez, MESSIEURS, non seulement à ceux qui commencent à partager avec vous le glorieux titre d'Académicien, mais encore à ceux que des liaisons particulieres & des conjonctures favorables mettent à portée de vous écouter, ou qui ont au moins la consolation de vous estudier dans vos escrits.

Par là vous remplissez les hautes Idées du Cardinal de Richelieu. Ce grand genie attentif à procurer la grandeur de son Maistre & celle de l'Estat, dans le temps mesme qu'il recule nos frontieres, qu'il captive la mer sous ses digues, qu'il dompte l'herésie jusques dans ses plus fiers remparts, que par les ressorts secrets d'une sage politique, immobile en apparence, il remuë l'Europe entiere, unit ce qu'il veut unir, divise ce qu'il veut diviser; tandis qu'il repare avec tant de splendeur les ruines d'une maison fondée sous les auspices d'un saint Roy, mais où l'injure des temps n'avoit respecté que ce qu'elle ne peut détruire, la science & la pieté; tandis qu'il y joint par une espece de prodige la magnificence & la simplicité, la frugalité & l'abondance, qu'il n'obmet rien de tout ce qui peut contribuer à y former cette sçavante Societé, où la verité rend ses oracles, & d'où la lumiere se repand jusqu'aux extremitez du monde Chrestien : au milieu de tant de serieuses occupations il s'applique encore à faire fleurir les Lettres & les beaux Arts, il vous establit Juges de la délicatesse & de la pureté du langage, Arbitres Souverains de l'éloquence. Il sçavoit que la gloire d'une Nation ne con-

ſiſte pas ſeulement à ſe faire craindre par la force des armes, & reſpecter par ſa ſuperiorité dans la ſcience de la Religion; mais encore à ſe rendre aimable par les charmes inſinuans de la parole.

Suivez, MESSIEURS, comme vous avez fait juſqu'à preſent les nobles deſſeins de voſtre Inſtituteur : ſuivez ceux du grand Chancelier qui luy ſucceda dans l'Empire des Lettres & dont la memoire nous eſt ſi chere & ſi reſpectable ; animez-vous encore, s'il eſt poſſible, par le deſir de meriter de plus en plus les bontez de celuy qui aux titres qu'il s'eſt acquis de Heros, de Conquerant, d'Arbitre de la paix & de la guerre, de Défenſeur de la Religion, de Protecteur des Rois, a bien voulu joindre le titre de Protecteur de cette Académie. Puiſſent vos éloges reſpondre à ſes vertus & à ſa gloire, comme ſes vertus & ſa gloire reſpondent à nos vœux ! Puiſſent enfin nos vœux obtenir pour noſtre bonheur & le bonheur de la France, que le regne d'un ſi grand Roy, d'un ſi bon Maiſtre, d'un ſi auguſte Protecteur ſoit auſſi long qu'il eſt glorieux!

RE'PONSE *de Mr.* DE TOURREIL *au Diſcours prononcé par Mr. le Coadjuteur de* Straſbourg, *le jour de ſa Reception.*

MONSIEUR,

Aux impatiences reciproques d'une longue attente, ſuccede enfin une joye pure & tranquille.

quille. La noſtre en ce jour ſolemnel, dont nous allons orner nos faſtes, n'a preſque pas beſoin d'interprete. Elle s'explique avec l'ingenuité des ſentimens vifs & naturels. L'air de feſte reſpandu dans nos cœurs, & peint dans nos yeux parle aſſez, & dit éloquemment, combien chacun de mes Confreres s'applaudit avec moy, de ſe voir devenu le voſtre. Fiez-vous du moins à noſtre intereſt, MONSIEUR, il ne vous permet pas d'eſtre incredule. Voſtre preſence ramene icy la ſerenité, que d'eſpais nuages avoient interrompuë, & vous rendez à l'Académie ce que peu d'autres luy pouvoient rendre. Nous le voyons, nous le ſentons, & noſtre ſenſibilité va juſqu'au point, qu'en voſtre faveur nous ſerions tentez de deroger à des regles, qui nous ont déja captivez en plus d'une occaſion. Ces regles ne captivent pas nos ſuffrages ſecrets; nous en diſpoſons librement. Auſſi vous déferent-ils, MONSIEUR, bien plus que vous ne voudriez accepter.

Revolution heureuſe! Il ne nous falloit pas moins qu'une double conſolation, & qu'un double dédommagement. Nous avions à reparer non ſeulement ce que nous a ravi le coup fatal qui nous prive d'un de nos plus chers Collegues, mais encore ce que nous avoit deſrobé la modeſtie, peut-eſtre trop inflexible, d'un Magiſtrat du premier ordre. La ſingularité de la conjoncture demandoit un reparateur ſingulier dans tous les ſens les plus avantageux. Nous l'avons unanimement cherché en vous, MONSIEUR, & le plaiſir de l'y trouver nous touche par tant d'endroits, que j'heſite, ſi je dois entreprendre de les parcourir. Naiſſance, Titre, Dignité qu'effacent, s'il ſe peut, les qua-

qualitez personnelles; sagesse prematurée, qu'à peine le temps & l'experience pourront accroistre; jeunesse brillante, qui ne connoist d'autre passion, qu'une insatiable avidité de satisfaire à ses devoirs; inclination déclarée pour les sciences, malgré les préjugez des personnes d'un certain rang, sujettes à ravilir une Profession qui, de quelque œuil qu'ils la regardent, distribuë pourtant, & distribuera tousjours aux Heros la recompense la plus noble & la plus durable; Amour des Lettres, heureux & constant depuis l'enfance, dont elles furent les plaisirs & les jeux; éloquence, qui vient de confirmer l'idée, que nous en conceusmes au bruit des acclamations, qu'exciterent ses premiers essais dans ce Temple, où la Religion & la Verité rendent leurs oracles par la bouche de ces doctes Interpretes, non moins redevables que nous au grand Armand; en un mot, Dons & de la nature, & de la fortune, Talens, Vertus, tout illustre nostre nouveau choix, tout en rehausse le prix.

Ce choix, ne le dissimulons point, adoucit des regrets, que nous donnerions à l'humanité, au merite, à cette espece de fraternité qui nous unit jusqu'au tombeau, quand nous ne les devrions pas à la reconnoissance. Peu s'en faut, qu'elle ne m'engage dans le dénombrement des bons offices, dont elle éternisera le souvenir. Mais ce détail n'interesse que nous, & il pourroit mener trop loin. Je me restrains, donc, MONSIEUR, à dire, que vous remplissez la place d'un homme, qui en tout temps, en tout lieu, nous aima d'une tendresse effective & solide. Ouy, dans le pays le plus fertile en frivoles protestations de service & d'amitié;

ce

ce pays, où l'on a si grand-peur d'user son credit pour autruy, où l'on se fait une loy inviolable de n'agir & de ne penser que pour soy, il pensa, il agit utilement pour nous, il sollicita pour nous, des graces, & les obtint. De sorte qu'à sa gloire nous profitasmes plus que luy de la bienveillance, dont l'honoroit ce Ministre consommé, qui bien que dispensateur des liberalitez du plus magnifique des Rois, ne crut jamais nous donner assez, s'il ne se donnoit luy-mesme, & s'il ne venoit quelquefois gouster les fruits de nos conferences. L'estoile, dirai-je favorable, ou contraire, qui avoit approché des Grands vostre Prédecesseur, luy suscita des envieux, dont les derniers efforts toutesfois ne purent venir à bout, que de le renvoyer à la vie paisible. C'est alors qu'enveloppé dans sa vertu, & riche de sa modération; que parvenu à l'indépendance, & maistre de son loisir, il le devoüa tout entier aux Muses. Leur familiarité acheva sans peine ce que sa Raison, secondée du tesmoignage de sa conscience, avoit déja fort avancé. Si bien qu'au gré d'une imagination feconde, tantost enjoüé, tantost serieux, il s'exerça continuellement à divers genres de Poësie, ou sans le vouloir, & sans le sçavoir mesme, il attrappa quelques traits des originaux qu'il méprisoit.

Je me retracte, & je m'asseure qu'au fond il en jugeoit plus sainement. Non que j'oublie, qu'il attaqua les premiers Heros de la litterature, qu'il forma le vain projet de les dethrosner, qu'il dressa plus d'une machine, pour ébranler les fondements de leur longue domination. N'importe, la rareté de l'entreprise vaut bien la peine d'en rechercher la cause.

S'ar-

S'arreſte qui voudra aux apparences, je penetre le motif, qu'il eut & la force & l'adreſſe de nous cacher. Son opinion favorite, qu'il debitoit avec toute l'intrepidité d'un Chef de Secte, ne ſe montra jamais à luy comme veritable, il deſira ſeulement qu'elle le devinſt, & ſe ſacrifia ſans reſerve aux veuës d'une paſſion officieuſe, mais immoderée. Il rabbaiſſoit artificieuſement les meilleurs modelles, afin qu'on ne deſeſperaſt point d'y pouvoir atteindre. Ainſi pour eſſayer de nous donner des Homeres, il voulut bien, je franchis le mot, jouër le perſonnage de Zoïle * ou d'Ariſtarque †, & il ne nous chargea d'une préference glorieuſe, que pour nous mieux inſpirer l'ardeur de la meriter. Je preſume qu'il eut cette intention louable : non je ne la luy preſte pas, & voicy ſur quoy ma conjecture ſe fonde.

Qu'un judicieux obſervateur apperçoive des negligences & des fautes dans les Chefs-d'œuvres & de Rome & d'Athenes ; qu'il ſecouë à propos le joug d'une admiration aveugle ; qu'il prétende, que les plus grands hommes ont leurs petiteſſes, & tiennent par quelque endroit à la foibleſſe humaine, je ſouſcris, & j'adjouſte, que les Anciens eux-meſmes nous apprennent à penſer de la ſorte. Ce fameux Rheteur, qui dans l'élite des Poëtes, des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Orateurs de la Grece, developpe ſi bien le merveilleux, & qui veut, qu'à deſſein de nous encourager dans noſtre travail, nous

* Zoïle Cenſeur chagrin, qui voulut autrefois remettre Homere ſous le fouët & ſous la ferule. † Ariſtarque autre Cenſeur d'Homere, mais plus retenu, & plus éclairé que Zoïle.

nous nous figurions de les avoir pour ſpectateurs & pour juges, ne s'en laiſſe pourtant pas ébloüir au point, qu'il n'y deſcouvre des taches. Vous le ſçavez, MESSIEURS, il obſerve que cette foule de vives paſſions, cette varieté de caracteres ſouſtenus, cette activité de paroles énergiques, cette abondance d'images naïves, cette continuité de ſublime parfait, qui tirent du pair l'Iliade, manquent à l'Odyſſée; que ce dernier Ouvrage eſt le reſte d'un genie lumineux qui s'eſteint, ou le reflux d'un eſprit immenſe qui ſe retire & ſe reſſerre; qu'Heſiode rampe dans quelqu'une de ſes deſcriptions; qu'au contraire Eſchyle, Sophocle, Pindare, prennent un vol ſi haut, qu'à force de s'eſlever ils ſe précipitent, & font des cheutes, qui n'ont rien d'eſtonnant que de n'eſtre pas plus frequentes; qu'Euripide n'excelle qu'à peindre l'amour & la fureur; qu'Herodote ſe neglige par intervalles, juſqu'à tomber dans la baſſeſſe des termes; que Thucydide peche par la longueur de ſes tranſpoſitions, & prodigue cette figure juſqu'à la ſatieté; que Xenophon dans le cours de ſa diction pure laiſſe eſchapper des expreſſions impropres, & des tours irreguliers; que Platon dans l'enthouſiaſme s'abandonne aux vaines pompes de l'allegorie; qu'Iſocrate ne veut rien dire qu'avec emphaſe, & que Demoſthene cet Orateur qui, lorſqu'il s'agit d'eſpouvanter ou d'eſmouvoir, tonne & foudroye, eſt un froid railleur, & devient ridicule dés qu'il s'efforce d'eſtre plaiſant. Le Rheteur Romain, quand il traite ce ſujet, n'a le pinceau ni moins hardi, ni moins ſeur. Il ne charge les portraits, ni ne les flate, il fait reſſembler. Convenons que ces

deux

deux Rheteurs, ou Cenſeurs munis de toutes les qualitez requiſes pour les accrediter, n'ont en aucun temps cauſé le moindre murmure; car le monde ſavant a tousjours cru leur devoir une déference entiere. Ce qui marque l'aſcendant de la Verité ſur l'eſprit humain, & prouve, que les adorateurs de l'antiquité n'ont pas tout l'enteſtement qu'on leur impute, puiſque la bonne Critique contre l'objet de leur adoration les ſubjugue, pendant que la mauvaiſe les revolte.

Mais qu'un homme fort ſenſé d'ailleurs affirme d'un ton dogmatique & deciſif, que les Maiſtres de l'art en ont violé toutes les regles; qu'un vieux reſpect tranſmis d'âge en âge nous faſcine l'eſprit, & que les modelles domeſtiques nous diſpenſent de conſulter les modelles eſtrangers; il me permettra de croire qu'il veut ſe jouër de la Raiſon, & voir juſqu'où peut aller la licence du Paradoxe. N'en doutons point, l'Auteur de celui-ci, au cas que mes premieres conjectures me trompent, le jetta d'abord au hazard; après quoy irrité par une contradiction, où ſe meſlerent des veritez dures, & d'ameres railleries, il s'emporta bien au delà des bornes, qu'il ſe propoſoit de ne point franchir. Voilà, nous ne l'experimentons que trop, l'effet que produit ordinairement la chaleur de la diſpute. Une propoſition hazardée nous engage plus que nous ne voulons. On l'attaque, nous nous picquons de la défendre, nous n'avons pas le courage de reculer. L'obſtination, la mauvaiſe honte nous attachent à noſtre chimere, & le raiſonnement à la fin conduit par degrez au pur ſophiſme. Quoy qu'il en ſoit, la libre carriere, que ſe donna noſtre

partisan des Modernes, se renferme dans des questions, où l'on ne risque au plus que d'encourir le reproche inseparable des opinions singulieres, & où sans contredit on peut errer innocemment. Eh plust au Ciel, que pour l'édification, que pour la paix du monde Chrestien, jamais la funeste diversité d'opinions ne tombast sur des matieres plus graves, ou n'allumast qu'un zele qui ne refroidist point la charité!

Quant à la question presente, que mon sujet me contraint d'approfondir, quelque envie que j'eusse de l'éluder, un juste estimateur, qui comme vous, MONSIEUR, sent l'iniquité des louanges exclusives, n'est point partial; il se tient neutre entre les Modernes & les Anciens. Tous, quoy que l'on puisse dire, ont un estat certain, & une reputation independante des caprices & des hyperboles. Malherbe & ses disciples, pour avoir ceint leur teste de lauriers immortels, n'ont pas flestri les lauriers de Pindare. Nous avons pour le comique l'équivalent d'Aristophane, de Plaute, & de Terence en un seul homme, tousjours inimitable, lors mesme qu'il s'abbaisse à l'imitation. Deux de nos plus renommez Collegues ont regné sur la Scene Françoise, comme les Sophocles & les Euripides regnoient sur le Theatre Grec. On a veu au milieu de nous le Phedre moderne, ce nom le designe assez, manier la fable avec la dexterité de l'ancien: l'un & l'autre d'une joye élegante, d'un badinage instructif & moral; naïvetez, graces égales, quoique differentes. L'Horace de nos jours, on ne peut le meconnoistre, & nous ne cessons de ressentir les infirmitez, qui le dispensent du service assidu, a glané dans les champs, qu'avoit moissonnez

son

ſon prédéceſſeur ; & n'a pas laiſſé de recueillir des eſpics, auſſi abondants que la premiere moiſſon. Combien d'Académiciens avons-nous perdu, combien nous en reſte-t-il? que ſoit pour l'eſtenduë de la doctrine, la ſolidité de la critique, la curioſité des recherches, la Science des Langues, la facilité de l'expreſſion, ou l'élegance du ſtile; ſoit pour l'enjouëment des dialogues, ou le pathetique des éloges funebres, nous pouvons oppoſer aux ornemens des ſiecles paſſez. Le noſtre, fecond en merveilles, a produit auſſi, pour la gloire du Parnaſſe, plus d'une * Sappho, plus d'une Corinne, qui devroient nous avoir appris, que le genre de merite, dont nous avons fait noſtre principal appanage, eſt de tout ſexe; & que les plus beaux talents peuvent tomber en quenouille. Ces rares genies ont ſucceſſivemeent illuſtré leur patrie, & paré le monde. Ils n'ont jamais eu enſemble rien à demeſler ; on s'aviſe aujourd'hui d'en faire des rivaux de profeſſion; &, ſans trop examiner l'incompetence, on s'eſtablit juge de leurs differents. C'eſt une maladie, que de vouloir abſolument juger, c'eſt une injuſtice, que de condamner ſans entendre; & c'eſt ne pas entendre, que d'entendre inégalement les deux parties. Or quel eſt l'homme, je ne vous excepte pas, MONSIEUR, qui poſſede des Langues ſçavantes, comme ſa Langue naturelle. Cette raiſon, par où Plutarque & Longin, je dis Longin & Plutarque, ſe reconnoiſſent incapables de fixer avec une préciſion exacte la valeur des talents oratoires de De-

* Sappho & Corinne, femmes Grecques, celebres par leur eſprit, & par leurs Poëſies.

Demosthene & de Ciceron, exige de nous pareille retenuë en cas pareil; & fournit aux Grecs comme aux Latins de quoy fonder au besoin une recusation legitime. Ils ont de plus à se prévaloir du jugement unanime de nos Peres, jugement qui nous impose une espece de sujetion, dont il est messeant de s'affranchir. Car quiconque ose s'y soustraire, se déclare coupable ou suspect du desir de se signaler par une nouveauté fastueuse, & peut-estre de se compter entre les personnages qu'il préfere aux Anciens. Je ne puis m'arrester, MESSIEURS, malheur à moy, si la dissertation paroist longue, ce n'est pas la faute du sujet.

Puis donc que l'Antiquité venerable, & reverée jusqu'icy, principalement par tous les Juges les plus recevables à luy disputer le rang qu'ils luy deferent, a prescrit contre les Novateurs; puisque toutes comparaisons sont odieuses, ne pourroit-on point s'abstenir de comparer? Est-il si facile d'observer, de demesler, de peser à la fois tant de rapports & tant de differences? N'y a-t-il, pour prononcer juridiquement sur les préseances de litterature, qu'à s'asseoir au haut d'un tribunal arbitraire, où chacun se place quand il luy plaist, & cite qui bon luy semble? Non, non, la force ne respond pas tousjours à l'audace, ni le pouvoir à la présomption. L'incertitude & la timidité sont le partage ordinaire de l'érudition vaste & profonde. Les veritables Sçavants ignorent le ton affirmatif, & combattus par leurs propres lumieres, ils doutent presque de tout; tandis que les autres desbarassez de tout ce qui tient l'esprit en balance, sçavent ne douter de rien; tranchent, decident en maistres, abusent des malheureuses facilitez que donne

donne l'insuffisance, & pleins de l'orgueil qui la leur cache, s'arrogent le droit, que ceux-là n'osent exercer.

Les paralleles, dira quelqu'un, ont leur agrément & leur utilité : à la bonne heure. Mais le parallele dont nous parlons, exclud-il l'indifference, & le sang froid ? Faut-il necessairement imiter ces gens extrêmes, qui dans la fureur de leur prévention foulent aux pieds les Anciens, ou les deïfient, & n'admettent aucun milieu entre le mespris & le culte, entre l'idolatrie & le blaspheme. Vos semblables, MONSIEUR, les gens sages n'outrent rien, & n'espousent point de querelle. Ils ne se meslent sur ce point, ni de bastir des Autels, ni d'en abbattre ; ils ne vont ni jusqu'à commettre des irreverences, ni jusqu'à brusler de l'encens ; deux extrémitez dont la moins vicieuse l'est beaucoup. Qu'est donc devenu l'intervalle, qui separe le merveilleux & le mediocre ? Depuis quand le bon & le beau n'ont-ils plus leurs degrez & leurs estages ? Il est libre de censurer aussi sobrement, que l'on admire. Il ne tient qu'à nous, que sans nulle distinction des temps & des personnes, nous n'usions de cette liberté honneste. On a tort d'imputer à d'excellents originaux ce que leur preste un Traducteur, c'est-à-dire un Copiste, qui souvent les defigure, & les degrade tousjours. Quiconque, avec du goust & du discernement, s'assujettit aux regles de la juste compensation, reconnoist que dans les Auteurs, qui nous ont frayé le chemin dangereux & glissant du sublime, les beautez payent avec usure les défauts. La pluspart mesme de ces défauts sont la suite necessaire d'une opulence infinie, où l'on ne peut veiller à tout de si prés ; &

où, malgré qu'on en ait, il faut negliger quelque chose. D'ailleurs une partie de leurs obscuritez roule sur nostre compte. On ne peut mettre sur le leur, ni les coustumes abolies que nous ne sçaurions deschiffrer, ni les fines allusions dont nous n'avons point la clef. Le Lecteur présomptueux incline fort à blasmer ce qui ne luy paroist pas intelligible. Il n'a pas de voye plus courte & plus facile, pour s'espargner certain aveu qui luy couste tant. Cependant il importe de ne se pas tromper dans le choix de qui doit nous conduire à la perfection, ou nous en approcher. Ceux qui n'ont esgaré personne meritent la preference. Il faut marcher après de si bons guides ; ou si l'on peut à costé d'eux. A quoy sert de quitter le chemin battu, & de se singulariser par les bisarreries, par les téméritez d'un dédain, d'un dégoust insoustenables ? Tous les siecles ont-ils erré avant nous ; & quand leurs décisions authentiques n'auroient point passé en force de Loy, de quel droit un particulier s'érige-t-il en Legislateur ?

D'autre part s'obstinera-t-on à rejetter comme profane tout ce que la mort n'a pas consacré ? Laissera-t-on croire que le merite, à proportion qu'il s'éloigne de nous, trouve grace devant nos yeux ; & qu'il les blesse, dés qu'il est à portée de nous joindre & de nous mesurer ? *La noble jalousie*, dit un Poëte Grec *, *est utile aux mortels*. Celle-là, loin de souffler la discorde, & d'allumer la haine entre les concurrens, les remplit de cette ardeur magnanime, qu'elle répandoit dans les plus célébres jeux de la Grece, où

* *Hesiode.*

où les vaincus contents d'avoir disputé le prix, dépouilloient à la fin tout sentiment de rivalité pour le vainqueur, & s'empressoient à l'envi de le couronner. On doit écouter les conseils masles de l'émulation, mais non les lasches suggestions de l'envie ; passion basse qui fait acheter trop cher un plaisir, que l'on a honte de s'avouër à soy-mesme. Ce plaisir malin, que la politique devroit nous interdire au défaut de la morale, desunit, decredite, destruit, perd les gens de Lettres, & leur oste tout ce que pourroit leur valoir, s'ils agissoient de concert, le privilege d'estre les seuls qui déposent à la posterité, les seuls qui placent dans le Temple de Memoire. Nous ne pouvons donc trop tost tarir la source d'une division si pernicieuse; nous ne pouvons trop affermir la base de l'union si necessaire à des gens faits, pour se communiquer leurs lumieres; s'entr'aider de leurs avis; & continuer généreusement un genre de commerce, où le plus riche ne peut gagner que la gloire d'estre le plus liberal. C'est le maintien de cette union, que nostre Instituteur, profond dans l'art de gouverner les hommes, avoit en vûë, lorsqu'il bannit de nos Assemblées, prééminences, prérogatives, distinctions, comme propres à la rompre. Et comment, dira-t-on, la romproient-elles? On va le comprendre. Les distinctions, les prérogatives, les prééminences divisent le Corps qui les souffre; ou plutost d'un Corps elles en forment plusieurs. Elles assignent à chacun sa place & sa sphère, elles chassent cette pensée d'unité, qui lie par des nœuds indissolubles, & incite à conspirer aux avantages de la cause commune. Parlons sans figure. Tout cérémonial involontaire impor-

tune naturellement ; il pese tost ou tard aux ames les plus mercenaires & les plus viles : mais il embarrasse, & gesne plus qu'ailleurs dans une Societé comme la nostre. Il éloigne donc la confiance, il aliene les cœurs, & dés que les cœurs ne concertent point, adieu l'accord & l'harmonie. La Republique des Lettres a tousjours posé pour maxime fondamentale une certaine égalité entre les Sujets qui la composent. Quand la Raison, & l'experience n'autoriseroient pas la maxime, elle s'establiroit suffisamment par nos Statuts, appuyez desja de plusieurs exemples d'une soumission, renouvellée aujourd'huy avec tant d'esclat. Ces Statuts dictez par la Sagesse, nous mettent de niveau ; aucun de nous ne doit permettre mesme à ses idées de l'en tirer. Tel, qui s'en croit le plus loin, en est plus proche qu'il ne s'imagine. Quelle indecence de se mesurer superbement à toute heure, à tout propos ! Le parti le plus seur & le plus honneste, c'est de ne pas entrer dans une discussion, où l'amour propre expose à d'estranges injustices. Compensons à l'amiable le fort avec le foible, selon la diversité des matieres que l'on traite. Tantost inferieurs, tantost superieurs, resistons à la tentation de nous enorgueillir, dans l'attente d'une occasion prochaine de nous humilier. Enfin, regardons-nous comme un Corps, qui marche à frais communs, & à pas égaux vers l'immortalité.

Du reste, soit Ancien, soit Moderne, il ne sied pas mal d'estre prodigues, plutost qu'avares de nostre estime ; en sorte que tout ce qu'il y a d'estimable, de quelque part qu'il vienne, l'attire & ne l'arrache pas. Cedons volontiers à la necessité de louër des morts & des estrangers ;

gers; gouſtons le plaiſir de louër des vivants & des confreres. N'oſeroit-on eſtimer des Ouvrages, que l'on a veu naiſtre? Les deſcriera-t-on irremiſſiblement, parce qu'une longue ſuite d'années ne les a pas encore marquez au coin de l'Antiquité? Eſt-ce un défaut, que de vivre de noſtre temps, eſt-ce une perfection, que d'avoir veſcu dans les temps éloignez du noſtre? La partialité, ſi l'on avoit à la permettre, ſe pardonneroit bien plutoſt en faveur de nos contempotains. Pourquoy donc attendre, qu'ils acheptent noſtre approbation au prix de leur vie! Pourquoy les reduire à ce vœu ſecret, Dieu me preſerve du jour de mes louauges!

Le Public a vendu moins tard, & moins cher les ſiennes à l'Académicien, qui va revivre en vous, MONSIEUR. J'atteſte la pluſpart de ceux qui m'entendent. Combien de fois luy ont-ils applaudi en ce lieu, lorſque dans nos jours de cérémonie il conſacroit les fruits de ſes veilles aux embelliſſemens de la feſte, & qu'il ſe haſtoit de répandre dans le ſein de ſa mere les fleurs, qu'elle luy avoit appris à cueillir. Quel dommage, qu'avec luy un ſi bel exemple periſſe, & qu'une ſorte d'affection filiale, que nous avons admirée, manque parmi nous d'imitateurs? Elle ne ſe dementit, elle ne ſe relaſcha point dans ſon cœur; & juſqu'au bout de ſa carriere, il s'addonna fidellement aux fonctions Académiques. Ne penſez pas, que ſur la foy d'un deſir trop credule, nous allions juſqu'à nous promettre de vous, MONSIEUR, la meſme aſſiduité. Nous nous contentons d'avoir acquis un droit inconteſtable ſur vos heures de loiſir. Elles nous appartiennent; nous les reclamons par avance, & pour les remplir à voſtre

gré, je puis respondre qu'il n'y a point d'amusement plus utile, ni d'occupation plus honneste que nos exercices.

Là, comme je l'ay desja dit, le Merite seul regle les rangs, & la Raison seule domine, selon l'usage estably entre les fils d'Apollon : usage qui vous rendra bien plus, MONSIEUR, qu'il ne semble vous oster. Là, par un eschange perpetuel de pensées & de reflexions, s'entretient un commerce d'érudition & de politesse. On propose, on resout des doutes; on rectifie des idées, on reforme des jugements; on puise dans des thresors ouverts, & dans des sources vives; on lit des livres parlants, on fouille des bibliotheques animées, & tout à coup sans peine, sans larcin, on acquiert des richesses d'esprit, que d'autres n'ont amassées qu'avec un long travail. Là, du concours de differentes clartez se forment ces corps lumineux, qui esclairent l'empire des Lettres. Là, pour tout dire, se perfectionne la Langue destinée à transmettre aux races futures le modelle en la Science de vaincre, & de regner. Ce grand objet, que nous avons tousjours present, nous anime à la cultiver; il nous sollicite de l'enrichir, & nous presse d'autant plus, qu'elle se trouve pauvre & indigente, toutes les fois qu'elle veut parler de l'homme du monde qui la parle le mieux, & par qui elle tient le premier rang entre les Langues vivantes. Il est vray, que tous les arts ont refleuri sous un tel Monarque; & que les plus grands maistres attendent son approbation, comme leur plus belle recompense. Mais l'art de la parole a cet avantage, qu'il l'exerce luy-mesme, & l'exerce parfaitement. Il suffit de l'entendre, pour en convenir, admirer, & se taire. Gardons, (en

fa-

faveur de nostre zele, qui selon la mesure de mes forces auroit bien plus à souffrir de moy que d'un autre,) gardons le silence, qu'impose à la Terre la grandeur des évenements de son regne : & puisque tout ce que nous pouvons penser, ou dire, est infiniment au dessous de ce qu'il fait ; puisque l'amour du repos est le premier sentiment, que nostre profession inspire à ceux qui la suivent, formons un souhait, que la moderation du Vainqueur ne desavouëra pas. Puissent nos ennemis revenus de leur aveuglement, ouvrir les yeux sur la justice de nostre cause, & reconnoistre le bras invisible qui la protege ; puissent-ils de nouveau se mettre en devoir d'éprouver, combien il est doux de traiter avec un Conquerant, que ses vertus heroïques ont rassasié de gloire, & qui n'en a plus d'autre à désirer, que celle de pacifier pour jamais l'Univers.

Cette paix necessaire aux Nations jalouses de nostre bonheur, nous la goustons deja, ou plutost nous n'avons pas cessé d'en joüir sous les auspices d'un Roy, qui aux titres les plus esclatants ne dedaigne pas de joindre le titre de nostre Protecteur. Le bruit des armes ne penetre jusques à nous, que par nos victoires & nos conquestes; que par les exploits d'un jeune Heros, qui retrace de si bonne heure aux yeux de l'Europe estonnée la fidelle image & du Pere, & de l'Ayeul. Vous allez, MONSIEUR, partager avec nous l'honneur de cette particuliere protection, que les autres Académies, filles ou sœurs de la nostre, nous envient ; protection unique qui nous distingue entre les Sujets de LOUÏS LE GRAND.

Vous contractez donc aussi l'obligation de concourir à publier ce que nous luy devons. Eh que ne luy devons-nous pas! Graces à la bonté constante, dont il honore les Muses, elles ne vivent plus à la mercy d'un Mécene, elles habitent le Palais d'Auguste; que dis-je, elles approchent de sa Personne sacrée avec toute la confiance, que permettent le respect & l'admiration. Il les escoute, il les exauce, & par une condescendance vrayement paternelle, il leve le scrupule qu'elles ont, de luy demander dans leurs besoins quelques-uns de ces moments, consacrez à faire le destin du monde. Que pouvons-nous rendre pour tant de faveurs insignes, & continuelles? Histoire, Eloquence, Poësie de nostre propre aveu, tous vos soins, tous vos efforts réünis nous acquittent mal; & nous n'éviterions point le reproche d'ingrats, si cette espece d'ingratitude, dont vostre personne, MONSIEUR, & vostre Maison encore tout recemment nous donnent d'illustres Complices, ne trouvoit son excuse legitime dans le nombre, & dans le prix des bienfaits.

ELO-

ELOGE *funebre de Mr.* PERRAULT, *prononcé dans l'Académie Françoise par Mr. l'Abbé* TALLEMANT, *le* 31. *Janvier* 1704. *à la Reception de Mr. le Coadjuteur de* Strasbourg.

MESSIEURS,

L'Académie dans son establissement avoit ordonné, par un de ses premiers Statuts, qu'à la mort des Académiciens on feroit leur Eloge & leur Epitaphe, en Prose & en Vers. Ce Reglement ne paroist avoir esté regulierement observé qu'à la mort de Mr. Bardin, qui fut le premier dont l'Académie pleura la perte. M. Godeau Evesque de Vence fit son Eloge, M. l'Abbé de Cerizy l'Epitaphe en Prose, & M. Chapelain l'Epitaphe en Vers. Il est vray qu'on a suppléé en quelque sorte à un Statut si raisonnable, par la louable coustume des Discours qui se font aux Receptions, où l'on fait tousjours une mention honorable de celuy dont la place a vaqué, & où l'on n'oublie rien de ce qu'il y a eu de plus recommandable dans sa vie. Ce pieux devoir vient d'estre rempli d'une maniere si avantageuse pour Mr. Perrault, qu'il paroistra sans doute qu'il y a quelque temerité à moy de prétendre ajouster quelque chose à ce que l'on vient de dire avec tant d'éloquence. Mais je croy qu'on pardonnera à ma reconnoissance & à mon amitié le zele qui m'ani-

m'anime, pour vous entretenir encore des bonnes qualitez de l'esprit & du cœur de Mr. Perrault ; Et si j'ose me flatter que le Ciel m'ait donné quelque foible talent dans l'art de parler, vous ne me blasmerez pas, MESSIEURS, de l'employer en ce jour pour jetter quelques fleurs sur le tombeau de mon ami,

* *Purpureos spargam flores, animamque* PERALTI
His saltem accumulem donis, & fungar inani
Munere.

L'amitié qu'il a euë pour moy dez mes plus jeunes années, les liaisons de societé que nous avons tousjours euës ensemble, mais sur tout les bienfaits qu'il m'a si tendrement & si genereusement procurez, exigent de moy tout autre tribut que celuy de la douleur & des larmes. Permettez-moy, donc, MESSIEURS, de renouveller ce premier reglement de l'Académie en faveur d'un si illustre Confrere, & de soulager mon déplaisir, en rendant au public un tesmoignage authentique de sa vertu.

Nous avons veu perir de grands personnages. Combien avons-nous perdu de ces esprits sublimes, qui sçavent donner le prix aux grandes actions, & qui immortalisent les Heros en s'immortalisant eux-mesmes. Leurs noms celebres gravez dans les fastes de l'Académie, & dans ceux de la posterité demeureront éternellement dans la memoire des hommes, & honoreront à jamais cet illustre Corps dont ils ont esté l'ornement. Mais je ne croy pas, MESSIEURS,

* *Virg. 6. Æn.*

SIEURS, eſtre deſavoüé de vous, ſi je vous dis que ceux qui ſe ſont ſignalez pour l'avantage de cette Compagnie doivent encore vous eſtre plus chers que les autres. Ce fameux Cardinal qui en a imaginé l'eſtabliſſement, Richelieu, ce puiſſant Genie qui en a ſi bien preveu l'importance & l'utilité, & à qui vous devez le plaiſir que vons gouſtez tous les jours dans nos Conferences, & le profit que vous en tirez, ne ſortira jamais de voſtre ſouvenir. Ces lieux retentiſſent continuellement de ſes loüanges, loüanges immortelles données par ceux qui ont l'art de faire ces belles couronnes,

* *qui gardent les noms de vieillir.*

Je n'oublieray pas icy ceux qui furent, pour ainſi dire, les vrais Fondateurs de cette Compagnie, par les ſoins qu'ils prirent d'y eſtablir des Reglements judicieux, qui n'ont jamais varié, par cette aimable égalité qui en a fait tout le prix, la ſublimité du Genie n'eſtant ſujette ny à rang ny à diſtinction humaine; & ne s'agiſſant icy que d'eſtre homme de Lettres, & d'eſtre diſtingué par les talents de l'eſprit. Chacun apporte icy le fonds qu'il a receu de la nature & de ſes eſtudes, & ceux qui ſe voyent au deſſus des autres par leur naiſſance ou par leurs dignitez, ſe trouvent heureux d'eſtre aſſociez aux grands Hommes qui compoſent cet illuſtre Corps. Ils trouvent une grandeur nouvelle à ſe meſler parmy ceux dont les noms dureront éternellement, & à s'égaler à ceux, que le Sçavoir, l'Eloquence & la Poëſie ont mis au deſſus des autres hommes. Par le maintien de cet-

te

* *Malherbe.*

te égalité, l'Académie est une, par cette égalité elle est simple, & par consequent elle est durable; & s'il m'est permis de parler ainsi, elle est immortelle.

Suivons-la pas à pas dans ses glorieux progrés. Elle perdit Richelieu. L'honneur esclatant dont elle jouït aujourd'huy l'attendoit, & dans cette attente elle ne chercha que chez elle la protection dont elle avoit besoin. Seguier Chancelier de France, l'un des Quarante de l'Académie, en devint le Protecteur. Seguier le Pere des Lettres, cet illustre Chancelier, qui par sa protection & par ses bienfaits a procuré les plus esclatantes dignitez aux sçavants hommes de son siecle, luy qui assembloit dans sa propre maison les meilleurs Escrivains de son temps, prit alors un soin particulier de l'Académie: il assistoit souvent aux Conferences, présidoit aux Receptions, & veilla tousjours, à ce qu'il n'y entrast que des Sujets dignes d'y estre admis, & d'en soustenir la reputation.

On en vit bien tost le succez. Nostre puissant Monarque prend en une campagne les plus fortes Villes de la Flandre, en dix jours au milieu de l'hyver il dompte la Franche-Comté: Toutes les Compagnies vont feliciter le Conquerant, & l'Académie, comme le Corps de l'Eloquence & du Sçavoir, est admise aux pieds du Throsne du Vainqueur, & jouït depuis de tous les avantages des premieres Compagnies du Royaume. C'est icy, MESSIEURS, que je voy l'Académie si brillante, que j'en suis presque ébloui, ses heureuses destinées avancent, & se découvrent tous les jours: Seguier à qui elle doit sa conservation ne meurt dans

dans une extrême vieilleſſe que pour luy procurer le plus grand des bienfaits, LOUIS LE GRAND ne dédaigne pas d'occuper ſa place, quel Succeſſeur pour Seguier ! quelle gloire pour l'Académie!

Il n'eſt pas malaiſé de ſe perſuader qu'un pareil honneur améne toutes ſortes de biens. Voila l'Académie dans l'auguſte Palais de nos Rois. Elle y trouve un appartement magnifique & commode, où l'on fournit avec abondance tout ce qui eſt neceſſaire pour ſes Aſſemblées. La liberalité ingenieuſe du Prince y joint une diſtribution honorable, qui ſemble moins inſtituée pour inviter & determiner à l'aſſiduité qui eſtoit gratuite depuis tant d'années, que pour regler le temps & la durée du travail. On ſçait aſſez que ce n'eſt que de la main d'un Roy puiſſant, bienfaiſant & magnifique que peuvent partir tant de biens, mais auprés des Auguſtes, il faut des Mécénes, & c'eſt ce que l'Académie trouva dans M. Colbert.

Ce Miniſtre, dont l'eſprit eſtoit univerſel, & qui ſur tout avoit un zele inviolable pour l'Eſtat & pour la gloire de ſon Maiſtre, ſouhaitta d'eſtre de l'Académie ; au milieu des occupations infinies que luy donnoient la Marine & les Finances, il regarda le ſoin des Arts & des Sciences, comme un des principaux objets de ſon Miniſtere, & crut qu'eſtant parmy nous, il jugeroit par luy-meſme du merite de ceux que le Roy voudroit gratifier. Il s'engageoit ainſi d'eſtre acceſſible à tous : ce n'eſtoit pas un Miniſtre, c'eſtoit un Confrere, tousjours preſt à eſcouter & à faire du bien. Le plaiſir qu'il prenoit à voir nos

diſpu-

diſputes vives ſans aigreur, & eſloignées de toute complaiſance ſans bleſſer la politeſſe, donnoit de l'émulation à tout le monde, faiſoit briller cette Compagnie, & luy donna un eſclat qu'elle n'avoit point encore eu.

C'eſt, MESSIEURS, au milieu de tout cet eſclat que je trouve Mr. Perrault. Le Miniſtre luy fait connoiſtre ſon amour pour les Lettres, & pour les beaux Arts, & ſe repoſe ſur luy de tout ce qui peut ſervir à les porter à ce haut degré de perfection où nous les voyons aujourd'huy. Habile en toutes choſes, mais ſur tout dans l'art de connoiſtre les hommes, il voit dans Mr. Perrault un fonds de probité & de juſtice, qui attira toute ſa confiance. Ce fidelle confident ne ſonge plus qu'à examiner de bonne foy tout ce qui peut faire fleurir les Arts & les Sciences. Je le voy dans ſon cabinet perçant les nuits à dreſſer ces memoires qui formerent en peu de temps un ſiecle d'or pour tous les illuſtres en quelque ſcience & en quelque art que ce puſt eſtre. La fortune & la vertu ſe reconcilient, les bienfaits vont chercher ceux, qui ſans brigue & ſans deſirs, ne s'appliquent qu'à les meriter: Une grande Scene s'ouvre à tout l'Univers. La Peinture & la Sculpture reprennent leurs anciens & leurs plus grands honneurs: l'Aſtronomie, la Phyſique, & les Sciences les plus cachées ſe cultivent avec ſuccés: l'Eloquence & la Poëſie brillent de toutes parts. Mr. Perrault ſans faſte, ſans jalouſie, & ſans intereſt donne le mouvement à tout; attentif au ſeul bruit de la Renommée, il produit & met en œuvre tous ceux dont elle luy fait connoiſtre les rares Talents. Sa capacité naturelle en

en toute ſorte d'Arts luy fait remarquer aiſément, & ceux qui excellent, & ceux qui ont ce Genie qui mene à la perfection, & ſa droiture pleine d'amour pour la verité, luy donne du zele pour leur fortune ſans eſtre jamais occupé de la ſienne. Vous avez veu, MESSIEURS, tout ce qu'il a fait pour l'Académie, avec quelle ardeur n'eſt-il point entré dans le détail de noſtre eſtabliſſement au Louvre: jamais de negative, toutes les graces venoient ſans peine, & preſque tousjours avant que d'eſtre deſirées. Je vous appelle icy, fameux Peintres, celebres Sculpteurs, grands Architectes, Aſtronomes renommez, illuſtres Phyſiciens. Mr. Perrault ne vous a-t-il pas tousjours encouragez, aimez & protegez? l'avez-vous jamais veu ſe prévaloir de ſa faveur? ou plutoſt n'a-t-il pas tousjours eſté occupé à élever voſtre merite, à vanter vos ouvrages & à en ſolliciter la recompenſe digne de vous, & de la magnificence du Prince que vous ſervez. Parmy tant de ſoins pour les autres, ſongeoit-il à luy-meſme, à ſes illuſtres freres, à ſa propre famille? Non, MESSIEURS. Tous ceux qui environnoient M. Colbert profitoient de ſa faveur, eſtabliſſoient leur fortune, Mr. Perrault penſoit uniquement à luy plaire, & à luy fournir les moyens d'avancer le progrés de tous les Arts, afin de ſatisfaire la paſſion extrême de ce Miniſtre pour la grandeur de ſon maiſtre & pour la gloire de la Nation.

La mort enleva trop toſt à la France un homme ſi utile à l'Eſtat, & entraiſna en meſme temps dans une eſpece de diſgrace, ſelon la couſtume, tous ceux qu'il avoit le plus aimez. M. Perrault fut plus ſenſible à la perte d'un ſi grand

grand perſonnage, qu'à la perte qu'il fit de la meilleure partie d'une aſſez petite fortune acquiſe par de longs travaux. Le voila rendu à ſon loiſir, avec cette joye & cette tranquillité dont il avoit gouſté les charmes pendant ſa jeuneſſe, & dont il avoit tousjours regretté la douceur au milieu des plus grands emplois. Sa maiſon devient ſeule, il voit l'ingratitude de pluſieurs faux amis, la grandeur du poſte qu'il avoit occupé luy ſuſcite toute ſorte de traverſes; ſa vertu le met dans une pleine ſecurité, & ſon Cabinet le conſole de tout. Que vous connoiſſez bien, MESSIEURS, le charme & le pouvoir d'une pareille conſolation, combien vois-je autour de moy de ces illuſtres Solitaires épris de l'amour de l'eſtude, & uniquement occupez de leurs livres ou de cette noble ardeur de compoſer ſuivant le talent qu'ils ont receu du Ciel! Combien en compterois-je icy qui aprés avoir eſté employez dans les plus importantes negociations, aprés avoir eu toute la confiance des premieres perſonnes de l'Eſtat, ou enfin aprés avoir heureuſement travaillé à l'inſtruction des premiers Princes du monde, ſont revenus avec joye parmy nous, & ont beni le moment qui les a entierement rendus à eux-meſmes, & au plaiſir de jouïr de leur temps & de leurs eſtudes. M. Perrault retrouve les Muſes autour de luy. Elles ne l'avoient pas tousjours abandonné, & le Poëme ingenieux de la Peinture eſtoit le fruit de quelques moments dérobez à des occupations bien incompatibles avec la Poëſie. Mais deſormais toute ſa vie n'eſt qu'un loiſir & vous en avez veu l'employ.

Vous vous ſouvenez ſans doute, MESSIEURS,

SIEURS, du prodigieux applaudiſſement que le public donna à ſon Poëme, où il élevoit le ſiecle de ſon Prince au deſſus de tous les ſiecles les plus fameux de l'Antiquité. Ce fut la ſource d'une diſpute celebre qui a eſté ſouſtenuë avec vivacité & avec éloquence de part & d'autre, & qui a fini avec une politeſſe digne de deux ſi illuſtres Académiciens. Dans ces ſortes de diſputes il eſt ordinaire de pouſſer touſjours ſon opinion un peu au delà du vray, peut-eſtre M. Perrault a-t-il porté trop loin l'amour de la Patrie, & qu'il ne s'apercevoit pas aſſez que ce beau genie, qui le faiſoit eſcrire avec tant d'agrément, avoit eſté cultivé dés ſa jeuneſſe par les ouvrages de ces grands hommes auſquels il comparoit nos Modernes: peut-eſtre auſſi que ſon illuſtre adverſaire ne s'eſtimoit pas aſſez luy-meſme, & qu'il ne s'apercevoit pas autant qu'il devoit, que ſon propre genie luy avoit fait égaler & ſurpaſſer meſme ceux à qui il vouloit déferer toute la beauté de ſes ouvrages; l'un plein d'amour pour un Prince dont le regne eſt ſi fecond en merveilles, n'a rien voulu voir qui y puſt eſtre comparé: l'autre a voulu ſignaler ſa reconnoiſſance pour ſes premiers maiſtres, dans les ouvrages deſquels il a puiſé ces beautez immortelles qui ont enchanté l'Univers. Parmy la chaleur de cette diſpute, l'eſtime reciproque n'a fait qu'augmenter entre eux. Les Homeres, & les Demoſthenes, ces premiers hommes dont nous ne pouvons trop eſtudier le gouſt, & qui ſeront touſjours les modelles du bon & du beau, ſont demeurez dans tous leurs privileges; mais nos Poëtes & nos Orateurs paroiſſent avec honneur à leurs coſtez: ſi nous ſommes inferieurs par quel-

quelques endroits, nous ſommes ſuperieurs en beaucoup d'autres, & il eſt tousjours vray que le Siecle de LOUÏS LE GRAND ſurpaſſe tous les ſiecles de l'Antiquité. Je laiſſe les comparaiſons qui ſont ſouvent injuſtes, & ſont tousjours odieuſes. Mais ſans exagerer, quelle autre Nation nous fournit aujourd'huy les hommes excellents en toute ſorte de litterature & en toute ſorte d'arts, n'eſt-ce pas en France que l'on les trouve, & n'eſt-ce pas la France qui en peuple les autres Eſtats? D'où vient cette ligue generale de tant de Princes contre nous, ſi ce n'eſt de la jalouſie qu'ils ont de tous nos avantages. Point d'autre ſujet de guerre que nos proſperitez. La France eſt trop puiſſante, elle eſt inépuiſable en ſoldats, en richeſſes: le bon ordre, la concorde & la valeur y regnent ſouverainement: le moyen que l'envie la puiſſe ſouffrir? Que vous eſtes abuſez, injuſtes ennemis de mon Roy! la crainte vous met les armes à la main, que pouvez-vous craindre d'un Roy juſte qui vous a donné tant de preuves de ſa moderation. Accouſtumez à voir dans voſtre parti des Princes qui ſe couronnent ſans titre, qui dethroſnent les legitimes Rois, qui cherchent par toutes ſortes de voyes à s'emparer des Royaumes où ils n'ont d'autre droit que leur injuſte ambition, vous croyez ſans doute que cette ambition d'envahir des Eſtats eſt naturelle à tous les Rois, & que leur pouvoir eſt la ſeule regle de leurs deſirs. Que voſtre crainte eſt vaine & mal fondée! LOUÏS n'a d'autre regle que la Raiſon dans tous ſes projets, ſes ſoldats que l'exacte diſcipline, & l'exemple ont rendu ſi braves, ne ſont armez que pour une juſte cauſe, tous vos efforts ne vaincront point des trou-

pes

pes invincibles. Nostre puissant Monarque armé de justice, & de pieté, & secondé de la valeur de ses Sujets, ne perdra jamais rien des Estats que la Providence luy a confiez, mais pouvant tout aussi, il ne voudra jamais que ce qui lui appartient legitimement. Desja de tous costez, la Victoire... mais je m'esloigne insensiblement de mon sujet, & je me laisse charmer par une matiere qui est au dessus de mes forces. Je n'ay voulu toutefois qu'appuyer en passant les idées de Mr. Perrault sur la grandeur du siecle où nous vivons.

Il ne me reste plus qu'à vous remettre devant les yeux en peu de mots toutes les bonnes qualitez d'un si aimable Confrere. Le nombre & la diversité de ses Poësies font connoistre la vivacité de son imagination, & la facilité qu'il avoit à composer; & rien ne marque mieux cette heureuse facilité que le Poëme à M. de la Quintinie, Ouvrage digne d'estre associé aux Georgiques du Prince des Poëtes Latins.

La fertilité de son Genie luy faisoit continuellement produire mille nouveautez ingenieuses qui servoient à égayer nos Assemblées publiques, & aujourd'huy mesme il semble que ces lieux demandent encore de luy quelque chose pour finir agreablement une journée qui fait tant d'honneur à cette Compagnie.

* *Ipsæ te, Tytire, pinus.*
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant.

Mais nous l'avons perdu, MESSIEURS, regrettons en luy le veritable modelle d'un honneste homme, car la beauté de son esprit n'estoit

* *Virg. Ecl. 2.*

toit pas encore ce qu'il avoit de plus recommandable. C'estoit un homme vray en toutes choses, d'une candeur admirable dans ses mœurs, & d'un attachement inviolable à la Religion, & à tous ses devoirs. Incapable de jalousie ny de haine, plein de zele & de tendresse pour ses amis, desinteressé jusqu'à éviter mesme les gains les plus innocents, tousjours esgal dans l'humeur, tousjours brillant, tousjours aimable dans la societé. Voila, MESSIEURS, quel estoit le Confrere que nous avons perdu, & je ne crains pas qu'on me reproche que l'amitié m'ait fait exagerer en quelque chose. Je dois plustost craindre que vous n'ayez à me reprocher d'avoir mal respondu à vostre attente & à celle du Public. Aussi sçay-je bien que c'est à vous à travailler sur mon esbauche, & à la perfectionner.

Et en attendant les Eloges que vous luy préparez, permettez-moy pour accomplir le Reglement que j'ay renouvellé aujourd'huy, de joindre icy son Epitaphe.

Cy gist PERRAULT, qui plein d'un beau Genie,
Eut dans tous ses Escrits une grace infinie,
Droit & simple en ses mœurs, il chercha le vray bien,
Et sçut unir en luy, dez sa tendre jeunesse,
Le bel esprit, & la sagesse,
Et l'honneste homme, & le Chrestien.

DIS-

DISCOURS *prononcé dans l'Académie Françoise le 2. Aoust 1704. par Mr. l'Abbé* DE POLIGNAC, *lorsqu'il fut receu à la place de Mr.* BOSSUET *Evesque de* Meaux.

MESSIEURS,

Comment puis-je paroistre devant vous? quand je songe à la place que vous me donnez, & au grand Homme à qui je succede.

Quel homme fut plus celebre que M. l'Evesque de Meaux? Vous l'appellastes dans un temps où sa reputation voloit de toutes parts; jugé digne d'élever un Prince, l'esperance de l'Estat & le principal objet des attentions du Roy, il fut jugé digne de vous. Il apporta dans cette Compagnie tout le merite qu'on vient y acquerir, une politesse parfaite, une éloquence vive, une vaste érudition; Vous fustes moins touchez de la beauté de ses talents que de l'usage qu'il en avoit sceu faire. Il avoit paru dans la Chaire de l'Evangile comme un Chrysostome, desja la Verité l'avoit choisi pour son Deffenseur comme un Athanase, on ne parloit que du succez prodigieux de ses conferences & de ses disputes, rien ne resistoit à la force de ses raisonnements, & l'Heresie n'avoit point de présage plus certain de sa prochaine ruine en France, que les victoires qu'il remportoit tous les jours sur les ennemis de la Foy.

Il persevera jusqu'à la mort dans ce docte &

 saint

saint exercice, tousjours animé du mesme zele, tousjours faisant servir les Lettres à la Religion. Delà sont sortis ces Discours vehements qui saisissoient tous ses Auditeurs ; ces Oraisons fameuses, qui nous apprennent comment on peut instruire les vivants par l'exemple des morts ; de là ces merveilleux Ouvrages ausquels semble attachée la grace des conversions, qui portent le flambeau de la Verité jusques dans les plus espaisses tenebres du mensonge, qui la peignent à nos yeux, & qui l'impriment dans l'esprit avec des traits si nobles & si forts, qu'elle n'a plus besoin que de la bonne foy pour achever de le sousmettre. Mais ce qu'on estima le plus en luy, c'est qu'il se regarda tousjours comme un enfant de l'Eglise, pendant qu'il en estoit le Docteur, & qu'il borna toute l'estenduë de ses connoissances à sçavoir simplement, & à nous enseigner ce qu'il falloit croire avec le commun des Fideles.

Tant de travaux ne le destournerent jamais de ses autres devoirs. Comme l'estude qu'il avoit faite de l'antiquité luy avoit acquis l'experience de tous les temps, il comprenoit mieux que personne de quelle importance est aux Estats l'éducation de ceux qui doivent les gouverner. Il sçavoit que les premieres impressions de la jeunesse forment ordinairement le caractere de toute la vie, & que la vie des Princes forme celle de leurs Sujets. Il s'appliqua donc à conduire l'heureux naturel de MONSEIGNEUR, & laissant aux autres le soin de cultiver les qualitez qui devoient un jour le faire craindre, il ne s'attacha qu'à celles qui devoient le faire aimer. Il luy fit voir que dans la juste idée qu'on doit avoir des Rois, la bonté l'emporte sur tout

le

le reste; que c'est principalement à cette marque qu'on reconnoist en eux l'image du Dieu vivant, qu'ils ne sont jamais mieux les maistres des autres hommes, que lorsqu'ils en sont les veritables Peres, & que la domination la plus seure est celle qui commence par assujettir les cœurs. Il luy monrra dans l'histoire de Saint LOUÏS, quels secours on tire des vertus Chrestiennes au milieu des plus grands malheurs, & dans celles du Roy, comment on peut les conserver au comble de la gloire, & dans le torrent des prosperitez. Le Prince en suivant ces regles & ces modeles s'est rendu l'objet de l'estime & de l'amour du monde, la sagesse du Fils fait le plus grand bonheur du Pere, disons aussi que le merite du Disciple fait la plus grande gloire du Precepteur.

Si vous aviez voulu donner à cet illustre Evesque un successeur digne de luy, vous auriez dû le choisir entre les premiers hommes de l'Eglise ou de l'Estat; mais au lieu d'un grand Maistre que vous regrettez, vous vous estes contentez de pouvoir former un Eleve. Dans cette vûë, MESSIEURS, vous ne vous estes point trompez, j'apporte icy, non des lumieres pour vous estre utiles, mais toute la docilité qui convient pour estre instruit. Vous m'apprendrez tantost dans vos Assemblées, où les discussions sont si sçavantes, & les decisions si justes, tantost dans le commerce qu'une nouvelle Societé me pemettra d'avoir avec vous, la science de bien penser, & l'art de bien dire. Vous m'inspirerez ce discernement exquis, cette exactitude scrupuleuse & délicate qui fait juger sainement de tout, qui s'exerçant d'abord sur le langage s'estend par une suite naturelle

ſur la matiere du diſcours ; qui ſçait faire la diſtinction des choſes & de leurs ornements ; qui accouſtume l'eſprit à n'aimer que le vray , à n'eſtimer que le ſolide, & à réduire tout ce qui peut plaire, aux loix ſeveres de la Raiſon ; qui va meſme par degrez juſqu'à rectifier nos ſentiments auſſi-bien que nos penſées, en les ſouſmettant au joug de la reflexion & à l'habitude de la regle ; enfin qui perfectionne inſenſiblement tout l'homme par la liaiſon neceſſaire qui eſt entre ſes connoiſſances & ſes actions.

C'eſt par cette route que les Peuples ont paſſé de la barbarie à la politeſſe, & de la ferocité cruelle à l'amour de la vertu ; c'eſt à la faveur de l'Eloquence & de la Poëſie que les premieres Loix ont eſtabli leur autorité : l'ame touſjours idolatre de l'indépendance & rebelle aux preceptes qui la contraignent, a flechi ſous la maniere de les propoſer, & l'art de perſuader a introduit dans le monde l'art de bien vivre. Ainſi la Thrace ne fut plus ſauvage, quand elle eut entendu la lyre d'Orphée, celle d'Amphion raſſembla les Thebains , Athene devint l'Ecole & la Nourrice des grands Hommes, Sparte meſme qui parut mépriſer les paroles , n'abregea ſon ſtyle, que pour luy donner plus de force : en un mot les Nations les plus renommées en politique & en valeur ont eſté les plus fecondes en Orateurs , en Poëtes , en Hiſtoriens ; plus elles eſtendoient leur domination , plus elles cultivoient leur genie ; elles n'eſtoient pas moins jalouſes de la beauté de leur Langue , que de la puiſſance de leur Empire, & ſuivant la revolution des temps on a vû perir l'une & l'autre par une decadence commune.

Pour empeſcher la France de tomber dans ce

mal-

malheur, & pour la rendre éternellement floriſſante, le fameux Cardinal à qui l'Académie doit ſa naiſſance, amoureux de ſa patrie, crut que ce n'eſtoit point aſſez d'y fonder les maximes du plus ſage & du plus ferme gouvernement, s'il ne faiſoit marcher d'un pas égal l'eſtude de toutes les Sciences. Tousjours attentif au bien public, il ne fixa point ſon genie aux beſoins preſents de l'Eſtat, il en embraſſa toute la durée par la grandeur de ſes veuës. Il aſſeura le ſuccez de ſes entrepriſes par ſa conſtance à les ſuivre, il n'y conceut des difficultez que pour les vaincre. Il aima le merite autant que les hommes vulgaires ont accouſtumé de le craindre, il le rechercha dans toutes les profeſſions, il ne craignit que de le voir inutile, ſans ceſſe il luy donna des fonctions, & luy deſtina des recompenſes On vit avec joye ce parfait Miniſtre qui avoit pour la gloire de ſon Maiſtre la meſme ambition que les Conquerants ont pour leur propre grandeur, mettre au rang de ſes plus nobles idées, l'employ que vous avez; poser les fondemens de l'Empire des Lettres, de la meſme main dont il eſbranloit ceux de la Maiſon d'Autriche; conſerver parmi des gens choiſis ce précieux depoſt de l'Eſprit, comme un feu ſacré qui ne devoit point s'eſteindre, pendant qu'il executoit ailleurs ſes plus hardis projets, pendant qu'il renverſoit les obſtacles que l'Envie baſſe & maligne luy ſuſcitoit au dedans, plus terribles que ceux qu'il avoit prevenus au dehors; & donner pour jamais à noſtre Langue les meſmes principes de ſuperiorité qu'à nos armes & à nos conſeils, comme s'il avoit preſſenti que le Prince qu'il voyoit naiſtre deuſt la porter un jour par ſes victoires aux deux bouts de l'Univers.

Ce dessein fut heureusement soustenu par l'illustre Chancelier que vous pristes au milieu de vous pour le mettre à vostre teste. La perte du Grand Armand ne pouvoit estre mieux reparée, il fut beau de voir la Science & la Justice sous un mesme Chef.

Mais la veritable splendeur de l'Académie commença, MESSIEURS, lorsqu'elle n'eut plus d'autre Protecteur que le Protecteur de l'Eglise de JESUS-CHRIST, & de la majesté des Rois. Alors tout prit une plus belle forme; l'ancienne alliance entre les Sçavants & les Heros fut renouvellée, un mesme laurier couvrit vos testes. LOUIS animé par vos chants courut encore avec plus d'ardeur dans la carriere de la Gloire, vous vous empressastes à le suivre avec plus de courage excitez par ses exploits. Jamais un si grand objet ne s'estoit offert à l'esprit, jamais il ne parut tant d'hommes dignes de le celebrer. Mais quelque puissant genie que fust le vostre, & celuy de ces illustres morts, dont il épuisa les talents, avoüez, MESSIEURS, & vous n'en serez point jaloux, avoüez qu'il surpassa bien-tost vos loüanges, vous escrivistes moins pour le faire vivre dans la Posterité la plus reculée, que pour mesler vostre nom avec le sien. L'Achile de la France effaça tous ses Homeres, LOUIS ne demanda plus, il donna l'immortalité.

Mais si par une suite continuelle d'actions miraculeuses, il estoit devenu si grand à la fin du dernier siecle, que la gloire de son regne n'eut plus besoin que de son propre esclat pour se conserver toute entiere dans la memoire des hommes, quelle idée devons-nous avoir des merveilles qui frappent aujourd'huy nos yeux? Avec le nouveau siecle semble commencer une nouvelle vie

vie de LOUIS LE GRAND. On diroit que ce sont deux Heros par la varieté surprenante des évenements, si dans les uns & dans les autres on ne reconnoissoit le mesme esprit de force & de sagesse qui les a produits. Quel spectacle, MESSIEURS, il ne fut point si beau sous Charlemagne, il nous transporte dans les temps plus esloignez où la majesté de l'Empire Romain remplissoit toute la terre. On croit voir encore ces Legions qui passoient d'une partie du monde à l'autre pour maintenir ou pour subjuguer les Peuples, qui couvroient les bords du Tage, & du Danube, du Rhin & de l'Eridan. Il ne s'agit plus comme autrefois de deffendre ou de reculer nos frontieres, il s'agit des extremitez du monde. Et d'où vient ce prodige? Un Prince dont le Bisayeul envoya son Armée aux Portes de Paris pour disputer la Couronne de France à son Roy legitime, écoute en mourant la voix du Ciel & de la Nature, & reconnoist son Heritier parmy les Enfants de LOUIS; une fiere Nation rivale de la nostre, mais équitable, mais genereuse, change tout d'un coup son émulation en amour, pendant que la jalousie des autres se tourne en fureur.

Il semble que la Providence n'ait pris plaisir à rassembler en divers temps & par des alliances tousjours heureuses tant de Successions dans la Maison d'Autriche, que pour les faire tomber toutes à la fois dans celle de LOUIS; c'estoit donc pour l'honneur de ce grand Roy, c'estoit donc pour l'avantage de son auguste Sang, que Ferdinand le Catholique unissoit la Castille à l'Arragon, qu'il exterminoit à Grenade les restes des Arabes, qu'il découvroit un nouveau Monde, qu'il s'emparoit du Royaume de Naples, qu'il usurpoit mesme la Navarre, & que ses Des-

cendants nous enlevoient le Milanez pour le joindre à l'heritage des Pays-Bas; Oui, MESSIEURS, c'estoit pour luy sans doute, il ne falloit pas moins de Couronnes pour recompenser tant de vertus.

Nos Peres ont gemi de la préference que la fortune sembloit donner à l'adresse de Charles-Quint sur la candeur de François I. ils ne sçavoient pas quel ordre estoit estably du Ciel sur la destinée des Empires, & que la solide grandeur de la France estoit reservée au regne heureux du plus vaillant & du plus pieux de ses Rois; c'estoit à luy que tendoient les revolutions précedentes, il estoit l'objet des decrets éternels : & si nous voyons ce bienfait accompagné de tant de soins, acheté par tant de travaux, c'est que Dieu veut luy faire meriter jusqu'au bout toutes ses prosperitez, & luy conserver la gloire des Conquerants avec toute la droiture des Princes pacifiques.

Faut-il s'estonner qu'à la veuë d'un bonheur si rare, qu'à ce coup impreveu, l'Envie fremisse de rage, qu'elle appelle à son secours & la Terre & l'Enfer, qu'elle arme l'Heresie, qu'elle excite des trahisons, que l'Allemagne se divise, que la Hollande s'allarme, que l'Angleterre s'irrite, que Vienne se desespere? Ce ne sont par tout que ligues & que complots, l'un croit desja se voir accablé sous le poids d'une puissance énorme, & veut effrayer le monde par la vaine illusion d'une Monarchie universelle; l'autre croit pouvoir entamer la France, dépouiller l'Espagne, rompre le nœud qui les unit avant qu'il soit plus fort: également trompez dans leurs craintes & dans leurs esperances, tous cherchent à s'entre-seduire, le feu s'allume de toutes parts.

LOUIS voit former l'orage & n'en est point

émeu.

émeu. Il a passé sa vie à dissiper ces sortes de tempestes, il sçaura bien encore dissiper celle-ci; mais il ne rompra point la Paix. Il a dans ses mains des troupes ennemies, il peut les retenir, c'est le party le plus seur, mais il ne luy paroist pas assez noble : il peut entrer dans leur pays, mais ce seroit commencer la guerre, & l'ombre d'une infraction luy fait horreur : asseuré de la vengeance dés qu'elle sera legitime, il laisse à ses envieux toutes les injustices à faire, il a Dieu de son costé, il ne le perdra pas de veuë, c'est là sa raison d'Estat. Enfin ses Ennemis l'attaquent, justice, prudence, mediations, rien ne peut les destourner. Alors il prend les armes, & quels sont ses premiers coups ? cinq Batailles gagnées, vingt Places de tous costez ou conquises ou sauvées, un Allié fidele & magnanime trois fois secouru, tout cela, MESSIEURS, en moins de deux campagnes.

Vous voulez donc la guerre, Peuples insensez; hé bien vous l'aurez cette guerre que vous avez tant desiré; mais vous ne la ferez pas où vous pensiez : Dans le cœur de vos Estats, dans le fond de vos Provinces sera la desolation & le carnage. Vous menaciez nos frontieres, & vous n'en avez déja plus : Vous insultiez les moindres Villes de nos Alliez, & vous tremblez pour vos Capitales : Vous fomentiez des seditions, & vos Royaumes sont soulevez contre vous. Les hyvers entiers ne vous suffisent pas à fortifier vos montagnes, à retrancher vos vallées, & trois jours nous suffisent pour les passer. Vous portez à grands frais & à grand bruit un phantosme de Roy, qui n'a ny pays ny sujets, & qui n'ose paroistre; vous allez de Ville en Ville mandier pour luy des rebelles, & vous ne trouvez que des

ſujets zelez pour leur véritable Roy. Vous ne dérobez des Alliez à la France que pour les aſſocier à vos malheurs, les Throſnes que vous ſouſtenez chancelent, ceux que le Roy protege par ſes armes ſont affermis. Le deſordre des paſſions qui vous agitent, regne dans tous vos projets, vos reſolutions ſont extreſmes, tous vos partis ſont forcez, & vos premiers efforts ſont vos dernieres reſſources. C'eſt donc pour cela que vous abuſez de l'amour qu'il eut pour la Paix, ce Heros qui ne vous offenſe que par ſa gloire: Il vous la donna triomphant, & ſi j'oſe parler ainſi, raſſaſié de victoires, non en ennemy, non en vainqueur; mais comme s'il euſt eſté voſtre Arbitre. Il ſacrifia tout au bonheur de l'Europe, & au repos de ſes Sujets, & ſes Sujets vouloient encore luy ſacrifier leur repos. Vengez, vengez la France de la moderation de ſon Roy, forcez-le à reprendre ſur vous ce que vous n'auriez pû le forcer à vous rendre, achevez d'aneantir devant luy vos plus formidables Armées, mettez-le en poſſeſſion malgré luy de ce pouvoir ſans bornes qui vous fait tant de peur, ou ſi vous y voulez mettre un obſtacle, n'eſperez plus de le trouver que dans ſa clemence, vous le chercheriez vainement dans vos forces.

Nos Ennemis ſentent ces veritez, MESSIEURS, mais ils n'en voyent pas comme nous le principe. Cette haute intelligence qui prévoit tout, qui remedie à tout ſans embarras, ſans inquietude. Cette foy vive & pure, l'ame de ſes actions, qui luy fit, comme à Salomon, demander la ſageſſe, & il l'obtint; qui luy fit chercher avant toutes choſes le Royaume de Dieu, & les autres y furent ajouſtées. Cette égalité d'ame ſuperieure aux évenements qui ſouſtiendroit

avec

avec conſtance les adverſitez les plus accablantes, ſi Dieu n'avoit reſolu qu'il fuſt heureux. Diroit-on à voir la ſerenité de ce front auguſte que l'Univers eſt conjuré contre luy. On ne connoiſt qu'il fait la guerre, que par le bruit de ſes Victoires, chez luy tout eſt en paix : nul changement dans ſa vie : meſmes heures pour ſes Conſeils, & pour ſes délaſſements, meſme attention pour les moindres détails de ſon Royaume. Cette tranquillité laborieuſe inſpire la confiance à tout ce qui le ſert, & dequoy ne deviendroit-on point capable ſous ſes yeux? Les Princes apprennent à regner, les particuliers apprennent à vivre, tout s'inſtruit en le voyant. On trouve en luy comme dans Auguſte & dans Trajan des exemples pour gouverner les hommes, & les hommes y trouvent comme dans Scipion & dans Marc-Aurele des exemples pour ſe gouverner eux-meſmes; c'eſt ainſi qu'il a rendu ſon Clergé plus ſaint, ſa Cour plus reglée, ſa Nobleſſe plus active, ſes Magiſtrats plus vigilants, ſes Généraux plus habiles, ſes troupes plus invincibles, ſes Peuples plus fideles, & ſes Enfants plus dignes de luy.

L'un pour ſe rendre parfait n'a point trouvé de voye plus ſeure, que de l'imiter en tout, & de le ſuivre pas à pas ; l'autre né comme eux pour la guerre & pour les affaires, porte la Loy de Dieu dans ſon cœur. Que dirons-nous de celuy qu'une auguſte Princeſſe vient de luy donner? C'eſt la joye des Peuples, c'eſt la ſeureté de nos Alliez, c'eſt la conſolation meſmes de nos Ennemis, s'ils ſçavent la connoiſtre? Eh! qui ne ſeroit touché de cette Benediction du Ciel ſur noſtre Maiſtre, inconnuë à tous les

Princes de la Terre depuis que les jours de l'homme furent abregez. Que pouvons-nous souhaitter davantage? Qu'il vive, MESSIEURS, qu'il vive assez pour former encore de ses mains les Enfants du Prince qui vient de naistre.

REPONSE *de Mr. l'Abbé* DE CLEREMBAULT, *au Discours prononcé par Mr. l'Abbé* de Polignac, *le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

Quoyque la douce & charmante Societé qui nous unit, nous ait tousjours fait regarder la mort de tous nos Confreres, comme on regarde ses propres malheurs, nous avons esté si vivement atteints de celle du fameux Académicien, dont vous occupez la place, que sans nos reflexions sur l'indispensable necessité de sortir de cette vie, & la joye que nous ressentons de vostre heureuse presence, nous n'aurions jamais pû trouver aucun soulagement à nostre douleur.

Ce grand personnage estant un de ces hommes rares, & superieurs, qui sont quelquefois montrez au monde, pour luy faire seulement sentir jusques où peut estre porté le merite sublime, sans laisser presque l'esperance de leur pouvoir trouver des successeurs: dés qu'il s'appliqua aux Lettres sacrées, il sceut bien faire connoistre, par le prodigieux espace qu'il laissa entre luy, & ceux qui couroient la mesme carriere, qu'il sembloit destiné à entrer un jour dans

dans ce petit & glorieux nombre des grands Genies, qui font l'ornement de leurs Siecles ; il soustint de si beaux commencemens, par une application exacte à tous ses devoirs, & par cette ardeur infinie pour les Sciences, dont il devoit faire un si noble usage; & comme l'utilité de l'Eglise fut tousjours son tendre, & principal objet, avec l'amour de la belle gloire que Dieu veut bien estre inseparable de la digne exposition, & de la ferme défense des saintes veritez que la foy propose, il commença dès les premieres années de sa jeunesse à faire valoir contre les vices les talents qu'il avoit receus du Ciel pour l'éloquence; ce fut avec de si grands succès, qu'ayant en peu de temps obscurci la plus-part de ses égaux, il s'acquit par ces importantes fonctions, & par ses sçavantes Conferences, cette haute estime dans les esprits, & sceut gagner par les charmes de son commerce dans lequel il sçavoit tout rendre aimable, ce doux empire sur les cœurs, dont il a joui d'une maniere si singuliere jusqu'aux derniers moments de sa vie.

Tant de talents extraordinaires, esgalez ou surpassez encore par son desinteressement & sa modestie, luy ayant donné autant de zelez partisants, qu'il y avoit dans tous les Estats de personnes capables de juger du vray merite, le firent appeller au gouvernement d'une Eglise considerable par le Grand Prince, que sa penetration & sa justice eslevent si fort au dessus de tous les autres, & qui est suffisamment designé par ce noble caractere ; mais l'éducation du Successeur de sa puissance, & de sa gloire, ce Fils unique qui possede si dignement toute sa tendresse, & son estime, luy paroissant trop im-

importante, pour n'en pas confier une grande partie à un homme si excellent; il le détermina à renoncer, pour ce glorieux employ, aux fonctions de la haute dignité dont il venoit de l'honorer, ausquelles il se destinoit tout entier; alors se donnant sans reserve à ce nouveau devoir, il contribua si heureusement à fortifier dans cet excellent naturel toutes ces grandes & aimables qualitez, qui nous asseurent la felicité publique, & meditant desja des victoires contre les ennemis de l'Eglise, il laissa obtenir à ses rivaux, le premier rang, qu'il pouvoit occuper dans l'éloquence sacrée, comme autrefois (si l'on ose comparer des hommes si differents) le premier des Empereurs avoit fait si noblement, parmi les Orateurs profanes, en preferant à cet honneur celuy de subjuguer les ennemis de sa patrie.

Ce Prelat illustre commença peu de temps après à faire sentir aux adversaires des veritez orthodoxes le poids de sa superiorité, par cette science sublime, dans laquelle il s'estoit desja rendu si recommandable, cette Maistresse de toutes les autres si eslevée au dessus d'elles, non seulement, par la dignité de son objet, mais encore par la profondeur & la methode de le traiter; c'est-à-dire la grande & vraye Theologie, puisée dans les bonnes sources de l'Ecole, que les Partisants de l'erreur ont tousjours tasché de décrier, & mesme de charger de mépris apparents, connoissant combien elle leur estoit funeste; Il se servit donc contre eux de ce grand Art, qui supposant les notions claires, & les definitions justes, prises dans la nature mesme des choses, infere l'un de l'autre, par des raisonnements solides, & concluants avec ordre

&

& liaison, en un mot de cette parfaite scholastique, également esloignée de la foiblesse embrouillée, & de la chicane barbare, affectée par quelques-uns qui se flattent avec si peu de fondement d'exceller par-là au dessus des autres, & de l'épaisse confusion d'autoritez & de faits entassez, & mal digerez, sans estre rangez dans les questions differentes, pour y servir de fortes & vives preuves; que certains demi Sçavants, se fiant à ce qu'ils ont d'esprit naturel, osent honorer du nom de positive, leur peu de lumiere ne leur permettant pas de connoistre que ce sont deux sœurs inseparables, dont l'une est le guide, & le soustien de l'autre; qui fait sa perfection & son ornement: il fit sentir toute sa force, & sa methode, en conservant tousjours dans ses escrits la politesse, & mesme les graces; soit qu'il fallust justifier la Doctrine de l'Eglise, contre les reproches, & les calomnies de ses ennemis, soit qu'il fallust les convaincre des contradictions absurdes de la leur, & des changements essentiels qu'elle a desja soufferts malgré sa nouveauté. Ce grand homme se faisoit honneur de posseder une Science si necessaire, & de s'en servir si utilement, bien different de ceux qui n'estant pas seulement à portée de l'entendre, ny par consequent d'en pouvoir jamais juger, croyent que c'est bien plustost fait de la rejetter en la traitant de subtilité seche & inutile, pour excuser au moins par là leur peu de penetration & leur ignorance.

Tous ces grands, & solides avantages qui le mettoient si fort au dessus de ceux de son temps, ny les travaux d'esprit continuels, dans lesquels il se trouvoit engagé, & qui souvent y laissent de la rudesse, ne le rendirent jamais ny

plus

plus fier, ni plus farouche ; il ſceut tousjours parfaitement accorder l'affabilité, la douceur, & meſme la condeſcendance ; avec la fermeté de vigilant, & intraitable Défenſeur de la pure & ſaine doctrine, il ſe crut indiſpenſablement obligé d'employer toutes les lumieres de ſon eſprit à reprimer les entrepriſes de ceux qui vouloient y donner atteinte ; & voyant qu'une nouvelle erreur d'autant plus pernicieuſe, qu'elle affectoit de ſe cacher, ſous le prétexte d'une plus haute perfection, & de rafinement dans les ſentimens de pieté menaçoit la tranquillité de l'Egliſe, ſans conſiderer ſon âge avancé, ny les incommoditez de ſa perſonne attenuée par tant de travaux, il n'écouta plus que ſon zele, pour l'affermir par ces doctes Ouvrages ſi dignes de noſtre admiration. Enfin quoique bien près de terminer ſes jours, il ne put encore s'empeſcher de ranimer ſes forces mourantes, pour refuter un Traducteur & nouveau Commentateur de l'Evangile, qui luy parut trop hardi, ce qu'il fit avec tant de profondeur & de juſteſſe, qu'on pourra douter un jour que ce fuſt le dernier effort de ſon genie ; alors ſentant en luy la nature entierement épuiſée, & ſans aucune reſſource, & qu'il luy falloit ſubir la loy commune à tous les hommes, il acheva de s'y préparer avec une fermeté, & une reſignation exemplaire, par tous les actes les plus édifiants, & les plus tendres ; & vivement penetré des veritez qu'il avoit ſi conſtamment défenduës, & plein de cette ſalutaire eſperance qu'il avoit ſi bien connuë, il alla partager les recompenſes éternelles avec ſes glorieux Prédeceſſeurs, les fameux Peres de l'Egliſe, qui ont ſi bien merité d'Elle dans leurs ſiecles,

comme

comme il a fait dans le sien.

Accablez de la grandeur de nostre perte, nous nous estions tellement abandonnez au desespoir de la pouvoir jamais reparer que nous ne pouvons nous empescher de tesmoigner, de quel prix nous parut l'unique occasion de le pouvoir faire par le choix de vostre personne, & quoique la consolation qu'il nous donne, soit le plus flateur, & le plus grand de tous les Eloges pour vous, nous nous trouvons obligez d'en faire icy connoistre les motifs, importuns à vostre modestie, mais necessaires à confirmer nostre esperance, & nostre joye de voir par-là, avec quelle certitude les grandes, & heureuses destinées de l'Académie luy promettent de perpetuelles, & avantageuses ressources. Il falloit un sujet tel que vous pour nous en fournir une si glorieuse, sorty d'une Maison si connuë par son antiquité, & par son esclat, vous avez dès vostre premiere jeunesse, & commençant à donner vostre application aux Sciences les plus hautes, tellement fait briller les talents de vostre esprit, que dans un âge, où l'on ne louë les autres que de leur assiduité & du desir de sçavoir, vous sceustes desja vous faire un nom sujet à l'envie; on jugea dès-lors que vous ne trouveriez rien au dessus de la portée de vostre genie, en vous voyant rendre claires, & mesme aimables les questions les plus abstraites par cette profonde penetration, & cette expression vive, & juste, qui semble tousjours couler de source, avec la noble facilité qui vous est si singuliere, heureux fondements des qualitez Académiques.

Pour ne pas laisser inutiles tant de dispositions aux grandes choses, vous entrepristes, quel-

quelque temps après, d'aller voir cette Ville fameuse, destinée à estre en tout temps Maistresse du monde, qui conserve par la Religion, la domination qu'elle avoit autrefois par les armes, non par une vaine & oisive curiosité si commune à la jeunesse; mais la regardant comme un lieu propre à perfectionner les grands talents, dont vous estiez orné, vous voulustes connoistre par vous-mesme l'esprit de ceux qui la gouvernent; cette Cour si fameuse par sa sagesse, & par la constante uniformité de ses principes, jointes à cette politique fine & delicate, par laquelle elle sçait tousjours maintenir ses interests, & menager avec tant d'adresse ceux des autres. Ce dessein fut suivi de tout le succez que vous en pouviez attendre; ces hommes si clairs-voyants & si accoustumez au maniement des affaires, connurent d'abord en vous ces manieres insinuantes, lesquelles secondées d'une éloquence douce & persuasive, vous gagnent également l'estime & l'amitié de ceux avec qui vous estes en familiarité, ils vous donnerent des marques si distinguées de l'effet que des qualitez si rares avoient produit en eux, qu'ayant à entamer avec le plus grand & le plus éclairé des Rois, une negociation difficile, & souvent abandonnée, où il s'agissoit de la plus importante, & de la plus sensible de leurs prétentions, ils passerent jusqu'à la confiance de vous charger (quoi-qu'estranger) d'une partie du soin de la faire réüssir, & ce fut alors que ce grand Prince, aprés vous avoir donné une audience particuliere, aussi glorieuse pour vous, qu'utile à vous faire bien connoistre, jusqu'où l'on peut porter la saine & infaillible politique, fondée sur la profondeur & la justesse du genie,

vous

vous jugea digne des plus hauts, & des plus grands emplois, en louant en vous d'une maniere ſinguliere, ce don de perſuaſion que vous poſſedez avec tant d'avantage.

Cette principale partie du grand Negociateur, ne fut pas laiſſée long-temps inutile, on vous deſtina bien-toſt à l'employer auprès d'un Prince renommé par ſa valeur, & par ſon merite, recompenſé de la Couronne, & chez un Peuple que ſon inclination guerriere, ſa fierté, & l'amour conſtant pour ſes privileges, & pour ſes Loix, ont rendu ſi fameux depuis pluſieurs Siecles. Là dans l'exercice d'un ſi important employ, vous meritaſtes à un tel point, (ce qui eſtoit jugé preſque impoſſible) l'eſtime & la confiance de l'un & de l'autre; que ce Roy ſi recommandable par ſes Victoires vous ayant fait dépoſitaire d'une partie de ſes volontez, ſurpris d'une mort prompte, ſe fit une conſolation d'expirer preſque entre vos bras, & qu'après cette perte les principaux de l'Eſtat regarderent auſſi-toſt vos conſeils ſolides & eſclairez, comme le plus ſeur moyen de ſe bien conduire dans l'embarras de leurs affaires; alors mettant en œuvre, tout ce que la prudence humaine, & la plus ſublime politique peuvent trouver de plus propre à ſe promettre un grand ſuccez, vous pouviez vous tenir comme aſſeuré du glorieux accompliſſement de vos deſſeins, quand la fortune non ſeulement contraire, mais abſolument declarée contre vous, cette cruelle qui ſe joüe ſi ſouvent avec inſolence de la ſageſſe des hommes les renverſa tout à coup, en reſpandant une grande partie de ces gens, ſi attentifs à ſuivre, & à conſerver la moindre de leurs maximes, & de leurs Loix, cet aveuglement in-

incroyable, qui les leur fist toutes oublier en un instant, sans pouvoir neanmoins vous empescher de recevoir, par vostre constance à supporter ses rigueurs, les louanges, dont elle sembloit vous vouloir priver, vous avez lieu neanmoins, MONSIEUR, de pardonner en quelque sorte à cette inconstante, voyant que vos utiles avis qui eussent preservé cette Nation infortunée d'une désolation inconnuë dans ses Annales, aprés avoir comme meuri dans l'esprit des plus sages, ont reproduit leur effet avec tant d'esclat, en leur faisant ouvrir les yeux à tous les autres, pour prendre avec vigueur les mesures necessaires, à se sauver d'une ruine totale, eh! quel contentement ne devez-vous pas mesme ressentir, d'avoir donné par là à ce nouveau Gustave, ce jeune Heros du Nord, qui fait desja tant d'honneur à son Siecle, l'heureuse occasion de faire paroistre d'une maniere si haute toutes ces grandes qualitez qui font l'admiration de l'Europe.

Malgré la pleine confiance où nous estions de trouver en vous tout ce qu'il falloit, pour remplir dignement la place que vous occupez, nous sommes contraints dans nostre joye d'avouër icy nostre surprise, en remarquant que vous possediez le grand art de bien dire, jusqu'au point d'estre encore à portée de nous faire sentir par un Eloge convenable, le prix des Vertus éminentes, & des surprenantes actions de nostre Protecteur, qui tenant le monde entier dans l'estonnement, eschappe, & se dérobe tous les jours à l'éloquence, par l'accroissement continuel & immense de sa gloire; il l'augmente sans cesse d'une maniere si haute & si nouvelle, que nos anciennes & justes louanges ne

ſe trouvent plus en aucune proportion avec luy; & ainſi abſolument reduit au ſilence, il ne nous reſte plus que de ſommer ſes envieux & ſes ennemis, qui aveuglez par leur malignité, nous reprochoient ſouvent noſtre exageration exceſſive, de reconnoiſtre au moins à preſent l'accompliſſement de ce que promettoient ces vifs teſmoignages de noſtre admiration, leur voulant bien paſſer pour heureuſes propheties, les hommages ſolemnels rendus ſi legitimement à ſes actions immortelles : & bien loin de pouvoir eſtre ſuſpects de flatterie, pouvoient-ils deſlors honorer aſſez dignement un Prince, qui s'eſtant formé dès ſa jeuneſſe à la noble habitude du travail, & parvenu par cette aſſiduité ſi conſtante, & ſi rare à gouverner un grand Eſtat, avec la facilité & le détail dont on gouverneroit bien une ſimple famille, a commencé, depuis prés de quarante années, par une ſuite conſtante d'évenemens glorieux & non interrompus, à deſabuſer les hommes de cet abſolu & tyrannique empire du hazard, meſme dans les choſes de la guerre; la droite Raiſon leur faiſant enfin appercevoir qu'une ſi longue durée de tant de ſuccez heureux, ne peut avoir d'autres cauſes que les regles invariables de cette prudence ſuivie, tousjours maiſtreſſe de la fortune; Qui a ſi peu reconnu le pouvoir de cette capricieuſe, que dans la guerre précedente, malgré les efforts redoublez de cette Ligue générale, la plus formidable de celles dont les Hiſtoires faſſent mention, exempte du ſeul deffaut capable de la ruiner, par ſon eſtroite & durable union; il a ſceu en l'humiliant par des pertes continuelles, nous mettre dans le tranquille, & glorieux eſtat de ne plus craindre pour

mau-

mauvais évenemens, que des deffaites éludées par nos Ennemis, ou des Victoires peu importantes remportées sur eux; Qui ayant tousjours déconcerté & rendu vaine, par la sagesse & la vigueur de ses conseils, cette prétenduë capacité qu'on croyoit remarquer dans les leurs, les a réduits le plus souvent à déliberer aprés l'occasion, à la mode des Phrygiens, comme il se faudroit conduire une autrefois; & qui aprés avoir enfin convaincu ces perpetuels jaloux de sa grandeur, de la triste verité qu'ils se vouloient cacher; que toutes les Puissances unies, ne se peuvent maintenir que par la moderation d'une seule, leur accorda la Paix qui leur fut si salutaire, & à laquelle, pour mieux asseurer le repos du monde, il voulut bien sacrifier une partie de ses Conquestes.

Que si nous ne pouvions refuser à tant de merveilles nostre veneration, & nos éloges; quel silence ne doit pas estre imposé à la Terre devant celuy qui decide à présent de son sort? car le Ciel équitable ne laissa pas long-temps sans recompense de si nobles & si pures intentions, il luy rendit au double cette gloire qu'il avoit méprisée; il voulut que les sentimens de haine, & de deffiance, que conservoit pour nous une genereuse Nation, tousjours émule de la nostre, fussent entierement esteints & dissipez par son habileté, & que le Roy qui la gouvernoit, voyant la Branche Royale de sa Maison entierement finie en sa personne, en obeïssant à la voix de Justice (malgré tous les obstacles & les efforts de la rage envieuse d'une Caballe opposée) appellast au Throsne, qu'il luy falloit quitter, son auguste Posterité, en la personne du grand Prince, qui travaille

ſi heureuſement à en reſtablir la ſplendeur.

Loin d'eſtre esbloui de ces nouvelles grandeurs, noſtre Heros tousjours conſtant à preferer à toutes choſes le bonheur du genre humain, mit tout en uſage, meſme contre les regles apparentes de la politique, pour taſcher de l'affermir; il aima mieux remporter des Victoires moins faciles, que de manquer à faire eſclater ſa moderation, il donna le temps à ſes anciens envieux, de bien reconnoiſtre la juſtice de ſes droits, & combien leur intereſt s'y trouvoit conforme; mais aprés les avoir meſme reconnus, la noire & opiniaſtre jalouſie ayant fermé leurs yeux aux lumieres de la Raiſon, ils travaillerent à rehauſſer ſa gloire, en commençant malgré luy cette nouvelle & ſanglante guerre, dans laquelle il paroiſt s'eſtre eſlevé au deſſus de luy-meſme: autrefois LOUIS LE GRAND, tenant ſes troupes invincibles reſpanduës ſur ſes frontieres, eſtoit la terreur de ſon ſiecle; non ſeulement en faiſant échouër les deſſeins hardis de tant de peuples conjurez, mais les épouventant ſans ceſſe par ſes Victoires, & par des conqueſtes faites ſur eux; maintenant il embraſſe une grande partie de l'Univers par la puiſſance de ſes armes; il attaque ſes Ennemis, non plus en ſe contentant de la deffaite de ceux qui défendent l'entrée de leurs Eſtats, où de la priſe des Places importantes qui paroiſſent les mettre en ſeureté, mais les jettant à tout moment dans l'affreux peril d'une ruine entiere, en penetrant juſques au centre de leur Pays; le Danube, les bords de la Mer Adriatique, & les derniers rivages de l'Ocean, un nouveau Monde, ſont les lieux où s'executent ſi glorieuſement les ordres qu'il donne, &

l'on voit en les suivant les Généraux qu'il a formez, & qui conduisent si dignement ses redoutables Armées, renouveller en nos jours les manieres vives, & audacieuses des plus grands Personnages de l'Antiquité; qui pour mieux asseurer la perte de leurs Adversaires, alloient si loin de leur Patrie se faire un nom immortel; nostre Siecle se trouvant par là détrompé de son incapacité pour de si hautes entreprises.

Mais je commence à m'appercevoir, MONSIEUR, que mon zele sans mesurer mes forces, m'engageroit insensiblement à rompre ce silence qu'exige de l'Univers le plus grand de ceux qui ait jamais attiré sa respectueuse attention, & les plus éloquentes expressions estant devenuës foibles & insuffisantes, nous ne pouvons, penetrez de joye, que rendre à ce grand Dieu, seul distributeur de la vraye gloire, nos humbles actions de graces; de voir par sa justice, l'accroissement continuel des prosperitez, une santé selon nos vœux propre à les faire gouster, une famille florissante accruë depuis peu, jusques à un degré inconnu aux Princes les plus fortunez, la fidelité & le devouëment entier de ses peuples; recompenser, comme à l'envi, la solide pieté, & le merite accompli du plus grand des Rois.

ELOGE *de Messire* JACQUES-BENIGNE BOSSUET *Evesque de* Meaux, *prononcé dans l'Académie Françoise par Mr. l'Abbé* de Choisi, *le jour de la Reception de Mr. l'Abbé* de Polignac.

MESSIEURS,

L'exemple eſt en quelque ſorte la juſtification des temeraires, & lorſque j'entreprens l'éloge de feu Mr. l'Eveſque de Meaux, j'ay devant moy l'exemple d'un de nos * Confreres, qui dans la derniere de nos Aſſemblées publiques nous fit admirer la bonté de ſon cœur, auſſi-bien que ſon talent dans l'art de la parole.

Les gens de Lettres aiment à louër les grands Hommes. Celuy qui fait le panegyrique ſe louë luy-meſme en le faiſant, & ſe paye par ſes mains de toute la peine qu'il s'eſt donnée. Ainſi l'amour propre ſe gliſſe ſouvent à la faveur de la reconnoiſſance. Je ne crains point, MESSIEURS, un pareil reproche, & je ſçay fort bien que quelques efforts que je faſſe, je n'ay qu'à perdre dans une pareille entrepriſe, l'Orateur demeurera tousjours bien au-deſſous de ſon ſujet. J'avouë pourtant que tout ce qu'on vient de dire avec tant d'éloquence, loin de m'épouvanter m'anime, ma foible voix taſchera de ſe faire entendre, & j'oſe me flater que dans ce

* *M. l'Abbé Tallemant dans l'Eloge de M. Perrault.*

ce concert de louanges je pourray tenir ma partie. La liaison étroite & ancienne de nos familles, l'amitié dont ce grand Homme m'honoroit, & qui m'a fait passer tant d'années sous ses yeux dans une familiarité, dont les charmes ne peuvent estre bien connus, que de ceux qui les ont goustez: Le souvenir tendre, & qui sera toujours vif en moy, de vertus inconnuës peut-estre au reste des hommes, & l'obligation indispensable de les publier moins pour sa gloire, que pour l'édification du public: oserois-je ajouster l'engagement où je me trouve de son aveu, par son conseil, de travailler selon mes forces à l'Histoire de l'Eglise, dont il paroistra dans les siecles suivants l'une des plus fermes colomnes: tant de raisons, qui me sont particulieres, m'engagent & me soustiennent.

S'il est vray que la connoissance de la verité & l'amour de la vertu doivent principalement distinguer les hommes, il faut avouër que peu sont en droit d'aspirer à la distinction: il est par tout des ames basses ou mediocres; mais aussi pour la consolation du genre humain, il s'éleve de grands Personnages, & chaque siecle en fait naistre dans toutes les conditions de la vie. Il semble que de temps en temps la Nature épuisée par la diversité presque infinie de ses Ouvrages, ramasse toutes ses forces pour enrichir un mesme sujet, & luy prodiguer tous ses dons. Celuy que nous honorons en ce jour fut un de ces Hommes extraordinaires nez pour l'honneur de leur Patrie & pour le bien de la Religion. Jamais naturel ne fut plus heureux, son corps formé par les Graces révenoit en sa faveur, & preparoit les voyes aux victoires de son

son esprit. On ne luy resistoit point dans la dispute, & dés qu'il parut au milieu de ces hommes venerables, à qui Dieu semble avoir commis le depost de la saine Doctrine, il en devint l'exemple & l'admiration: un genie facile & penetrant, une application infatigable luy firent devélopper les questions les plus embarrassées.

Il soustint sa premiere These à Navarre sous les auspices, & mesme sous les yeux du grand Prince de Condé; qui superieur aux autres hommes par l'esprit & par le sçavoir, aussi-bien que par le courage, & revenant de gagner des batailles, aprés avoir affermy par des victoires redoublées les commencements d'un regne, qui devoit estre si long & si glorieux, fut tenté, à ce qu'il a dit luy-mesme plus d'une fois, d'attaquer un Répondant si habile, & de luy disputer les lauriers mesmes de la Theologie: Et depuis ce moment ce grand Prince, qui ne resistoit point au vray merite, luy a tousjours accordé son estime & sa tendresse, & le Prelat reconnoissant au-delà mesme du tombeau dans un de ces Discours funebres, qui luy ont attiré tant d'acclamations, nous montre le Prince moins grand par sa haute naissance, que par ses qualitez de Heros, qui dans les combats sembloient maistriser la fortune, & forcer les destinées.

M. l'Abbé Bossuet devint illustre avant l'âge: En luy tout plaisoit, parce que tout estoit naturel, l'innocence de sa vie se declaroit sur son visage, & l'on présageoit dés lors, que ce jeune homme si bien fait (ce sont les paroles dont se servit un grand Prélat *) seroit un jour la lumiere & le défenseur de l'Eglise. En effet, dés que

* *M. Cospean Evesque de Lisieux.*

que l'âge & l'experience luy eurent permis de se servir de ses talents, avec quelle hauteur, avec quelle superiorité le vit-on combattre l'heresie & la pousser jusques dans ses derniers retranchements: tousjours vainqueur dans les Conferences, les plus habiles, les plus fameux de ses Adversaires ne tenoient pas devant luy, & ne voulant point se rendre à la force de son raisonnement, ils ne trouvoient d'excuse à leur deffaite visible, que dans la vehemence de son discours & dans la vivacité de ses reparties.

Alors commença veritablement le triomphe de la Religion Catholique sur les prétendus reformateurs des derniers siecles. Un Heros de tous les costez, grand Maistre dans l'art de la guerre, dont LOUIS LE GRAND dans ses premieres campagnes n'a pas dedaigné de recevoir des instructions, Turenne, le grand Turenne se rendit à la Verité, & sousmit aux pieds de Bossuet cette ame hautaine que tant de victoires avoient accoustumée à l'independance: Et dans toute la suite de sa vie, penetré de reconnoissance pour les graces receuës, alteré de graces nouvelles, il venoit puiser dans la source où il avoit trouvé sa guerison, & s'enyvrer de plus en plus de ces eaux salutaires qui rejaillissent à l'éternité.

Ce fut en cette occasion, & pour un si grand sujet, que parut le Livre de l'Exposition de la Foy (on ne l'imprima que deux ans aprés) Livre admirable, qui dans une noble simplicité expose si clairement toutes les veritez de la Religion, qui en ouvrant les yeux à tant d'ames aveuglées, les a fait rentrer dans la bonne voie, & dont le Souverain Pontife par plusieurs Brefs honorables a recommandé la lecture à tous les

Fi-

Fideles. Ainsi Monsieur l'Abbé Bossuet par ses Escrits & par ses Conferences avec les Heretiques en dissipant leurs prejugez, leur applanissoit le chemin du Ciel, & facilitoit le grand dessein que le Roy avoit formé depuis longtemps de faire connoistre la Verité à tous ses Sujets, de les réünir dans le mesme culte, & de faire marcher d'un pas égal leur felicité temporelle, & leur bonheur éternel.

Il ne se contentoit pas de publier des Ouvrages si avantageux à l'Eglise, il parloit, il agissoit, il mettoit en œuvre les dons qu'il avoit receus de la nature, & qu'un travail assidu avoit perfectionnez. Son action dans la Chaire de verité estoit si naturelle, ses tons si perçans, & en mesme temps si justes, ses peintures si vives: tantost majestueux & tranquille comme un grand fleuve, il nous conduisoit d'une maniere douce & presque insensible à la connoissance de la Verité, & tantost rapide, impetueux comme un torrent, il forçoit les esprits, entraisnoit les cœurs, & ne nous permettoit que le silence & l'admiration.

Que ne puis-je, MESSIEURS, vous le representer icy tel qu'il parut en tant d'occasions célébres, où il déplora d'une maniere si noble & si touchante la fragilité des grandeurs humaines.

La France venoit de perdre par un coup impreveu *cette Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands Royaumes*; *non*, s'écrioit ce grand Homme, *aprés ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les graces & les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement.* Il venoit de recueillir les dernieres paroles de Madame, une

ſainte mort avoit purifié en peu de moments les foibleſſes inſeparables de l'humanité ; alors ne ſongeant plus à la Princeſſe, qu'il avoit remiſe entre les mains de Dieu, il ſonge à noſtre converſion. Il nous la fait voir *cette Princeſſe ſi admirée & ſi cherie, telle que la mort nous l'a faite*, & preſqu'à nos yeux il l'a fait deſcendre *à ces lieux ſombres, à ces demeures ſouterraines, pour y dormir dans la pouſſiere avec les Grands de la terre, comme parle Job, avec ces Rois & ces Princes aneantis, parmy leſquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y ſont preſſez, tant la mort eſt prompte à remplir ces places.*

Je vois Monſieur l'Abbé Boſſuet eſlevé aux premieres dignitez de l'Egliſe, une lumiere ſi eſclatante devoit eſtre miſe ſur le chandelier. Mais bien-toſt l'Egliſe de Condom eut beſoin d'un autre Paſteur, & les intereſts d'un Dioceſe particulier furent ſacrifiez à l'intereſt de l'Eſtat. Monſieur de Condom fut choiſi pour l'éducation de Monſeigneur le Dauphin. Aſſocié à un Gouverneur *, dont la memoire ſera tousjours reſpectée par les amateurs de la Verité, il ſe vit ſecondé dans un employ ſi important par le † favori des Sciences, dont les Ouvrages ont paſſé dans toutes les Langues de l'Europe, moins connu par ſa dignité, que par la profondeur de ſon ſçavoir.

Le Prince devint en peu d'années la merveille de ſon âge. On ne le flatoit point ; on luy faiſoit remarquer dans l'Hiſtoire, peinture parlante des choſes paſſées, que la Verité s'y developpe toute entiere, que les plus grands Rois n'y ſont pas plus eſpargnez que les moindres de leurs Sujets, &

* *M. de Montauſier.* † *M. Huet Eveſque d'Avranches.*

& que ſi l'on y célébre leurs vertus, leurs vices n'y ſont pas oubliez, ny meſme leurs moindres deffauts. On luy faiſoit examiner avec ſoin les pieges dangereux que la flaterie des Courtiſans, que les mauvais conſeils de gens intereſſez tendent ordinairement aux Princes les mieux intentionnez, Princes malheureux dans leſquels on eſtouffe ſouvent par intereſt les ſemences de vertu que la nature leur a données : MONSEIGNEUR, lui diſoit-on, le jour qu'on luy fit voir l'un aprés l'autre les Mauſolées de nos Rois : Ici Louïs XII. le Pere du Peuple, là François I. le Reſtaurateur des Sciences & des beaux Arts, paſſons tous ces autres-là, leur memoire ſouffriroit trop à l'examen, ſongez, MONSEIGNEUR, ajouſtoient ces grands Hommes, qui ne perdoient point d'occaſion de l'inſtruire, ſongez que les Monarques vivants qu'on encenſe tant qu'on les craint, ſubiront comme ceux-cy le Jugement ſevere de l'inexorable poſterité, & ſeront peſez comme les autres hommes dans la balance des ſiecles futurs.

Une pareille éducation nous a formé ce Prince, l'éternel deſeſpoir des Ennemis de la France, le fils & l'imitateur de LOUIS, ſon amy auſſi-bien que ſon Sujet, & qui aprés avoir fait ſes preuves de valeur, de vigilance & de capacité militaire, a plus ſervy l'Eſtat par ſon attachement tendre & ſincere à la Perſonne du Roy, & par l'exemple de ſon obéïſſance, qu'il n'euſt fait par cent nouvelles victoires ; ce Prince enfin dont la vertu ſinguliere & favorite eſt une bonté compatiſſante, vertu ſi rare dans les Monarques, & ſi aimable pour les ſujets.

Laiſſons pour un moment ces grands objets, & conſiderons Monſieur l'Eveſque de Condom

au retour de la leçon qu'il faiſoit au Prince, au milieu de ſes amis, dans une ſocieté nourrie de ſcience & de vertu. Quels agrémens dans ſon commerce ! quelle égalité dans ſon humeur ! quels charmes dans ſa converſation ! Nous y apprenions tousjours en nous réjoüiſſant ſans ceſſe, chacun avoit la liberté d'y mettre du ſien, le maiſtre de la maiſon ne vouloit point de preference, & ſi la ſuperiorité de ſon genie ne l'avoit pas fait reconnoiſtre, ſa modeſtie l'euſt fait oublier.

Ne dirons-nous rien, MESSIEURS, du jour ſolemnel où il fut receu dans l'Académie? Son Diſcours, qui s'eſt conſervé dans vos archives, marque aſſez la joye qu'il eut de ſe voir aſſocié à une Aſſemblée d'hommes ſçavants, que l'amour & la connoiſſance des belles Lettres uniſſent enſemble. Il vous dit alors en parlant de vos occupations journalieres, que l'uſage eſt le pere & le tyran des Langues. *Mais*, MESSIEURS, ajouſte-t-il, *vous eſtes un Conſeil reglé & perpetuel, dont le credit eſtably ſur l'approbation publique, peut reprimer les bizarreries de ce tyran, & temperer les dereglements de cet empire trop populaire.* Il ſe tenoit honoré, MESSIEURS, d'eſtre voſtre confrere : il ne manquoit jamais d'aſſiſter à vos Aſſemblées publiques, & venoit ſouvent à vos conferences particulieres, où tout ſçavant qu'il eſtoit, il nous a dit pluſieurs fois, qu'il trouvoit tousjours & le plaiſir & l'inſtruction.

Voicy le temps de le rendre à l'Egliſe, il n'avoit fait que ſe preſter à l'Eſtat. Le Roy qui ſçait donner les Emplois ſuivant les talents, le nomma à l'Eveſché de Meaux : on le vit alors faire l'Eveſque, viſiter exactement ſon Dioceſe, &

& dans les moindres Paroisses, laissant là le style sublime qui n'eust pas esté à sa place, descendre à des discours familiers, à des exhortations paternelles, à des instructions convenables à la capacité de ceux qu'il vouloit instruire. Jaloux des droits des Evesques, il prefera dans une occasion importante aux interests temporels l'honneur & la Jurisdiction de son Eglise.

Il est vray qu'une vertu en luy poussée à l'excez estoit devenuë une espece de deffaut. Son desinteressement estoit si grand, qu'on le pouvoit nommer negligence. Occupé de ses grandes idées, qui toutes alloient au bien de l'Eglise, il dedaignoit les soins domestiques. Il donnoit sans compter, & presque sans examen, pourveu qu'on luy proposast quelque bonne œuvre, & sans se mettre en peine d'amasser des richesses, qui n'eussent pas fait honneur à sa memoire, content de ne rien devoir, il mettoit son thresor en seureté en le cachant dans le sein des Pauvres. Avançons, MESSIEURS, mon sujet me presse, & peut-estre que vostre attention se lasse.

Le Roy le rappella bien-tost auprés de luy, & le donna à cette grande Princesse, dont les jours ont esté si courts, & que nous avons perduë presque avant que de la connoistre. Destiné par la Providence à recevoir les derniers souspirs des Princesses mourantes, il assista Madame la Dauphine jusqu'au dernier moment de sa vie, la soustint dans le passage terrible, & fut tesmoin de ses peines, de son courage, & de sa pieté.

Nostre douleur ne pouvoit estre adoucie que par les exploits d'un Prince, qui marchant déja sur les traces du Pere & de l'Ayeul, commence à faire trembler nos Ennemis; & pour combler

noſtre bonheur, il nous falloit une jeune Princeſſe façonnée par les Graces, nourrie par la Vertu, inſtruite par la Sageſſe, la ſeule ADELAIDE pouvoit nous conſoler de VICTOIRE. Et noſtre conſolation eſt parfaite, puiſque pour achever le deſtin de la Maiſon de France, elle vient de donner au monde un Prince, qui tousjours digne de regner, ne regnera que ſur nos arriere-petits-neveux.

Revenons à M. de Meaux : le ſoin de ſon Egliſe ne l'occupoit pas tout entier, ſes veuës eſtoient plus grandes, & ſemblable à S. Baſile, il ſe ſentoit né pour l'Egliſe univerſelle, qu'il défendoit contre les Novateurs avec un courage des premiers ſiecles. Son intelligence dans les ſaintes Eſcritures, dont il ſembloit avoir la clef, ce reſpect pour la Tradition & pour l'autorité de l'Egliſe, cet eſprit de ſubordination aux Superieurs, qu'il preſchoit & qu'il pratiquoit, ce caractere d'une ſimplicité lumineuſe qui l'accompagnoit par tout, luy ont fait produire tant de beaux Ouvrages, tous marquez au coin de la Verité Evangelique, où les Heretiques ont pû reconnoiſtre les variations perpetuelles de leur creance & l'immutabilité de noſtre Foy. La Providence attentive au bien de l'Egliſe nous conſervera ſans doute les reſtes précieux de ſes eſcrits Apoſtoliques; & quand nous n'en aurions que le premier trait, que la ſimple esbauche, ces eſſais d'Ouvrages, quelque imparfaits qu'ils puiſſent eſtre, ſurpaſſeront encore les Ouvrages les plus finis des autres Maiſtres.

Il alla plus loin, il ſceut marquer, il ſceut affermir les juſtes bornes qui doivent eſtre entre le Sacerdoce & l'Empire. *Sainte Egliſe Romaine*, s'écrie ce grand Homme dans une occaſion

ce-

celebre, *mere des Eglises & mere de tous les Fideles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfans dans la mesme foy, & dans la mesme charité, nous tiendrons tousjours à ton unité par le fonds de nos entrailles : si je t'oublie, Eglise Romaine, puisse-je m'oublier moy-mesme, que ma langue se seche & demeure immobile dans ma bouche si tu n'es pas tousjours la premiere dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes Cantiques de rejouissance.* Mais aussi avec un courage inflexible, il deffendit les libertez de l'Eglise Gallicane, & quoyqu'il vît un Pape plein de zele parcourant toutes les parties de l'Europe, pour trouver le merite, & pour le couronner, il sacrifia à son devoir l'esperance prochaine des dignitez les plus éminentes : suivant & secondant la pieté sage & esclairée du plus grand des Rois, qui à l'exemple de S. Louïs comme Chrestien aime à rendre au S. Siege le respect qui luy est deu, & comme Roy sçait maintenir les prerogatives de sa Couronne.

Tousjours veillant, tousjours attentif au bien de la Religion, il descouvrit dans les derniers temps toutes les opinions nouvelles, & se sentant animé, soustenu par le grand Prelat que la Providence venoit de placer avec l'applaudissement universel sur le premier Siege du Royaume, il s'arma en toute occasion du zele d'un Pere de l'Eglise; il attaqua, il poursuivit tous ces temeraires Sçavants, qui en publiant tant d'Ouvrages de critique, osent donner aux saintes Escritures des sens destournez & chimeriques ; & tous ces nouveaux Casuistes, dont la conscience peu timorée s'efforce d'éluder par de vaines subtilitez la condamnation de l'Eglise, & cachent une revolte manifeste sous leur silence respectueux.

 En-

Enfin M. de Meaux se sentant affoibli, consumé par ses travaux Apostoliques, remit le gouvernement de son Diocese à ce cher neveu son image vivante, & qui l'avoit si bien secondé. Mais il ne laissoit pas de travailler pour l'Eglise, c'estoit son unique consolation. Il avoit encore de la vivacité, quand il parloit d'affaires Ecclesiastiques, & mesme en lisant ses derniers Ouvrages, on y voit encore ce feu d'imagination, qui ravit, ces tours si naturels & si eslevez, ces expressions fortes, hardies, significatives, que nul autre n'a jamais employées, & dont il a enrichi nostre Langue, & peut-estre qu'on ne se fust pas apperceu de la foiblesse de son corps, s'il n'avoit eu la modestie d'en avertir luy-mesme les Lecteurs.

Que vous dirai-je, MESSIEURS, pour finir l'Eloge de ce grand Homme, il meurt dans les sentiments de son neant; il se plaint de n'avoir rien fait, quoyqu'il ait tant fait; ses douleurs, qui sont extresmes, luy donnent de la confiance, parce qu'il les porte en Chrestien; il souffre tout ce qu'on peut souffrir, & loin de rechercher quelque adoucissement à ses souffrances, il ose demander à souffrir encore davantage. *Il faut*, s'escrie t-il avec l'ardeur d'un Martyr, *il faut qu'un Chrestien expire dans les rigueurs de la penitence.* Il prie continuellement & fait prier autour de son lit, il ne veut point d'autre priere, que celle que le Sauveur du monde a recommandée à ses Disciples, il y trouve tout, foy, esperance, charité; il meurt enfin entre les bras du Seigneur, sans aucun trouble, presque certain d'aller voir Dieu, jouïssant par avance de la joye des Saints, de cette paix douce & tranquille, que ne manque jamais de donner

ner une vie comme la ſienne, laborieuſe, pleine de ſes devoirs, & dont tous les moments ont eſté devouëz au ſervice de l'Egliſe & de l'Eſtat. Nous le pleurons, MESSIEURS, conſolons-nous, ſon nom vivra, & dans la ſuite de tous les ſiecles l'Egliſe reconnoiſſante celebrera ſa memoire.

DISCOURS *prononcé dans l'Académie Françoiſe le* II. *Aouſt* 1704. *par Mr. l'Abbé* ABEILLE *lorſqu'il fut reçu à la place de Mr. l'Abbé* BOILEAU.

MESSIEURS,

L'honneur, que je reçois aujourd'huy, eſtoit ſi fort au deſſus de mes eſperances, qu'il avoit preſque eſchappé à mes deſirs. Je regardois la diſtance, qui me ſeparoit de vous, comme un obſtacle inſurmontable à tous mes efforts : & plein de cette idée, je me refuſois juſqu'au plaiſir de ſouhaiter une place, que je croyois ne pas meriter. Je ne voyois dans cette illuſtre Compagnie que des hommes du premier ordre : les uns diſtinguez par la grandeur de la naiſſance, & par les plus éminentes Dignitez de l'Egliſe, & de l'Eſtat : les autres par des emplois honorables, qui ont fait reſpecter leurs noms, & celuy de l'Académie dans les Pays les plus eſloignez : pluſieurs par des Ouvrages d'éloquence, & de poëſie, ſeurs de paſſer à la poſterité : & tous recommandables par le merite de l'eſprit, & du ſçavoir.

Juſte

Juste sujet de reflexion sur le temps, que j'ay perdu par l'esloignement de vostre commerce! Aussi, MESSIEURS, depuis le moment heureux, que vous avez bien voulu m'honorer de vos suffrages, combien de fois ay-je regretté, qu'il n'eust pas esté permis aux Gens de Lettres de venir s'instruire dans vos Assemblées, comme autrefois dans le fameux Lycée, ouvert à tous ceux, que l'amour de la sagesse y attiroit de toutes parts?

Autorisé, par cet usage, à venir entendre vos décisions, à me rendre vos reflexions, & vos maximes familieres, à n'estudier que vostre goust, pour former le mien, & à nourrir mon esprit, pour ainsi dire, dans le centre de la politesse, & de l'éloquence, peut-estre sçaurois-je enrichir un Discours de ces traits sublimes, qui distinguent si avantageusement vos Escrits de tous les autres? peut-estre m'entendriez-vous aujourd'huy donner un tour nouveau à l'éloge de LOUIS LE GRAND vostre Protecteur, qui s'estant mis au dessus des louanges, par les prodiges de sa vie, ne nous permet plus que l'admiration, & le silence?

La naissance d'un troisiéme Successeur, que le Ciel vient de luy donner, n'est pas moins un sujet de surprise, & d'envie pour le reste du Monde, qu'elle est pour nous un sujet de joye, & de ravissement. S'il nous estoit possible d'immortaliser les jours de ce grand Roy, comme il vous est aisé, MESSIEURS, d'en immortaliser la memoire, que ne ferions-nous point, pour fixer à jamais dans cet Estat la gloire, & le bonheur attachez à sa personne, & à son gouvernement? Dieu voit le mouvement de nos cœurs, & sans rompre les Loix, qu'il a pres-

crites

crites à la Nature, il semble les accorder avec nos desirs. Il estend le regne de LOUIS au delà des bornes ordinaires aux autres Rois, & pour rendre ce Heros en quelque façon présent aux Siecles à venir, il luy approche, & luy met sous les yeux la suite florissante d'une longue posterité. C'est un bonheur pour luy, je l'avouë, de voir croistre à ses costez, ceux que la Providence luy prepare de loin pour successeurs: mais quel bonheur pour eux de pouvoir apprendre sous luy la difficile science des Rois, & d'estre tesmoins de tant de grandes choses, dont l'Histoire n'auroit pû les instruire sans en affoiblir l'éclat? Et que nous reste-t-il, MESSIEURS, qu'à souhaiter qu'ils soient longtemps ses disciples, avant qu'ils deviennent nos Maistres?

Heros naissant, qui dés les premiers momens de ta vie, attires les regards, & l'attention de toute l'Europe, qui fais la joye, & l'esperance de trois augustes Princes, à qui tu dois le jour, comme tu fais l'estonnement & la crainte de leurs ennemis, qui viens cimenter la fortune de cet Empire, & affermir tant de Couronnes sur la teste de Philippe V. puisses-tu joüir long-temps du repos, que tu nous assures, & voir sans cesse augmenter ton heritage entre les mains d'un Roy si digne de le posseder tousjours!

Il faut avouër aussi, MESSIEURS, que c'est un regne merveilleux que celuy de LOUÏS LE GRAND! regne où l'on ne compte presque pour rien les Sieges, les prises des Villes, les Combats, & les Victoires: regne, où tous ces évenements sont accompagnez de circonstances plus surprenan-

nantes que les évenements mesme : regne enfin, où dans les plus grands efforts d'une guerre generale, tousjours à l'abry de ses fureurs, nous n'en voyons jamais que ce qui peut plaire!

Toute la France tesmoigne par des resjouïssances, qui semblent ne devoir jamais finir, combien son propre interest luy fait prendre de part à la joye de son Prince dans tout ce qui luy arrive d'heureux. Quelle part n'y prenez-vous point, MESSIEURS, vous, qui joignez à l'interest commun une reconnoissance particuliere, pour la glorieuse protection dont il honore l'Académie?

Elle est l'ouvrage favory de ce grand Ministre, qui par ses soins laborieux creusa les fondements de la puissance de ce Royaume, & les rendit assez solides pour porter l'immense édifice, que LOUIS LE GRAND devoit eslever un jour.

Armand voyoit la France agitée par des factions, déchirée par l'Heresie, ébranlée par les Estrangers, tousjours prests à prester leurs bras à la fureur des Rebelles. Il la voyoit se devorer elle-mesme depuis un Siecle sans pouvoir parvenir à se destruire. Il crut qu'elle seroit invincible, & capable de tout vaincre, si elle pouvoit se réünir. Pour la conduire à cette heureuse union, Ministre fidelle & zelé de Dieu, du Roy, & de l'Estat, il disposa l'Estat à ne souffrir plus d'autre Religion, que celle qu'il avoit d'abord receuë de Dieu, à ne connoistre plus d'autre puissance, que celle de son Souverain, à ne chercher plus son salut dans le secours des Estrangers, mais seulement dans ses propres forces.

En

En vain les Nations jalouses, prévoyant les effets de cette parfaite union, luy ont reproché de trop vastes desseins, & le projet de la Monarchie universelle. Il ne s'aveugla jamais jusqu'à flatter son Roy de la chimerique idée d'envahir l'Empire du monde. Mais il eut la juste ambition de le mettre en estat de s'en rendre un jour l'arbitre : & c'est plus que de le posseder.

Dans cette veuë que negligea-t-il des secrets de la politique ? Il ne se contenta pas d'humilier nos ennemis, de profiter des divisions capables d'allumer chez eux l'incendie, qu'il venoit d'esteindre chez nous, de porter nos armes au delà du Rhin, & du Danube, des Alpes, & des Pyrenées, sur l'une & sur l'autre mer, où elles avoient esté jusqu'alors presqu'inconnuës.

C'estoit nous rendre formidables à nos voisins, non pas necessaires. C'estoit les esloigner de nous par la defiance, non pas les en approcher par l'estime, & par l'affection. Mais pour les attacher à nous par des liens plus forts que ceux de la crainte, il entreprit de reveiller dans nos esprits l'estude, & l'amour des beaux Arts, & fit tout concourir pour establir icy le siege de leur Empire.

On avoit veu la France recueillir sous François I. les précieux restes de l'ancienne litterature, & servir d'azile aux Sçavants : mais la France en s'enrichissant des dépouilles estrangeres confessoit en mesme temps son besoin. Armand trouva dans nostre propre fond non seulement dequoy nous enrichir : mais mesme dequoy faire envier, & rechercher nos richesses à toutes les autres Nations. A peine eut-il esta-

establi l'Académie, qu'elle produisist aussi tost des Sophocles, & des Euripides, des Demosthenes, & des Cicerons.

Le sort a beau s'opposer aux progrez d'un establissement si respectable : tous ses efforts sont vains. Richelieu meurt: Seguier le remplace. Seguier aussi recommandable par son amour pour les Lettres que par la dignité de Chancelier de France, devient par vostre choix le protecteur de ceux dont il estoit le compagnon. Il redouble son zele pour l'Académie naissante, & le fait passer avec son sang dans le cœur de ses petits-fils, qui sont encore aujourd'huy un de ses plus précieux ornements.

Mais helas! l'Académie voit en un moment toutes ses esperances évanouïes. La mort de ce fameux Chancelier la plonge dans une espece d'accablement, qui esloigne d'elle toute idée de consolation, lorsque LOUÏS LE GRAND jettant des yeux de pere sur les Académiciens desolez, & voulant reparer leur perte, au delà de leur ambition, les reçoit dans son Palais, comme ses enfants; les comble de bienfaits, & de privileges; & fixe leur heureuse destinée.

Glorieuse époque pour vous, MESSIEURS, qui desirant éterniser vostre reconnoissance, semblez ne vous appliquer à la perfection de la Langue Françoise, que pour instruire vos nouveaux Confreres à louër plus dignement ce Heros!

Quelle gloire pour moy! quelle joye de pouvoir aujourd'huy à la faveur d'une si louable coustume, parler en liberté devant vous de tant de merveilles, dont mon profond respect ne me permet ailleurs que le sentiment! Mais souf-

frez,

frez, s'il vous plaiſt, MESSIEURS, que cette joye faſſe place à de juſtes regrets, que mon cœur ne ſçauroit plus long-temps renfermer. Celuy, à qui j'ay l'honneur de ſucceder, m'avoit inſpiré pour luy, & avoit conceu pour moy depuis trente ans, une amitié ſi pleine de confiance, que ny les employs differents, ny les routes preſque oppoſées, ny les longs voyages, ny les abſences frequentes ne l'avoient jamais affoiblie un ſeul moment. Que ne m'avoit-il point dit dans les épanchements de ſon cœur, pour me marquer ſon empreſſement à me voir ſon confrere? par combien de repriſes avoit-il taſté mon courage, pour taſcher de vaincre ma timidité? & combien de fois m'avoit-il repeté, par je ne ſçay quel eſprit de prophetie, & contre ſa modeſtie ordinaire, qu'il m'ouvriroit un jour la porte de l'Académie? Prophetie trop toſt accomplie! honneur aſſez payé par la mort d'un tel amy, dont nous regrettons aujourd'huy la perte, & dont je prévoy ſans chagrin, que je ne vous conſoleray jamais. Le libre aveu que j'en fais icy, MESSIEURS, ne flate pas moins mon amitié, qu'il bleſſe peu mon amour propre.

Je ne m'eſtendray point ſur les talents de feu Monſieur l'Abbé Boileau. Ils luy avoient acquis parmy vous, & dans le monde une reputation, qui vivra dans les ſiecles les plus reculez. Je diray ſeulement qu'une brillante imagination accompagnée de ſageſſe, qu'une éloquence ſouſtenuë d'érudition, & qu'une nobleſſe d'action animée par ſon zele, & par les terribles veritez de l'Evangile avoient plus d'une fois fait paſlir ces prétendus eſprits forts, qui ſe font un merite de ne pas croire. Mais je ne puis me refuſer

ser la consolation de vous faire souvenir qu'il n'y eut jamais d'amy plus officieux, plus attentif à menager les occasions de faire plaisir, plus ingenieux à les trouver, droit dans toutes ses vûes, religieux dans tous ses devoirs, & doüé de mœurs si douces & si pures, que la Cour & le monde n'en avoient jamais alteré l'innocence & l'integrité.

La parfaite connoissance que j'avois du caractere de son cœur & de son esprit, les sentiments d'estime qu'exigeoit de moy sa vertu, & ceux de reconnoissance, que je devois à son amitié, seront, MESSIEURS, des motifs assez puissants, pour m'encourager à regler ma conduite sur la sienne ; & à l'imiter au moins dans son zele pour l'Académie, aussi-bien que dans son respect pour tous ceux qui la composent.

RESPONSE *de M. l'Abbé* REGNIER DES MARAIS *Secretaire de l'Académie au Discours prononcé par Mr. l'Abbé* Abeille, *le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

La conduite des Compagnies dans une affliction recente, est bien esloignée de la conduite des Particuliers. Il est ordinaire alors aux Particuliers de s'abandonner à leur douleur, & de détourner les yeux de tout ce qui la pourroit soulager. Les Compagnies au contraire ne se laissent jamais aller aux plaintes dans les pertes qu'elles font ; & quelque sensibles qu'elles y soient, elles ne s'occupent que du soin de les reparer.

L'A-

L'Académie Françoise en a fait deux depuis peu, qu'elle a vivement senties. Toute l'Eglise, & toute la France ont partagé la premiere avec nous: mais quelque grande qu'elle ait esté, nous l'avons desja reparée aussi heureusement qu'elle pouvoit l'estre; & c'est tout ce qu'il m'est permis maintenant d'en dire.

Le jour de la Reception d'un Académicien est tousjours, pour luy & pour nous, une espece de jour de feste, où il ne nous est pas deffendu de jetter quelques fleurs à son entrée & sur son passage. Hors de là, quelque merite qu'il puisse avoir apporté parmy nous, ce n'est plus à nous qu'il appartient de parler du merite d'un homme, qui ne fait plus avec nous qu'un mesme Corps: c'est au Public à le dedommager de nostre silence.

A peine avions-nous achevé de rendre les derniers devoirs de la Pieté chrestienne au grand Prelat, dont la memoire nous sera tousjours précieuse, qu'un second malheur, un malheur inconnu à l'Académie depuis sa naissance, nous enleva tout d'un coup celuy qui estoit à nostre teste.

Jusques alors il ne nous estoit point encore arrivé de perdre aucun de ceux qui y sont mis de temps en temps par le sort, au choix duquel nous avons accoustumé de nous en rapporter: & du moins durant leur Magistrature, la Mort les avoit tousjours ou respectez ou espargnez, comme si c'eust esté un temps où elle n'eust eu aucun droit sur eux.

Celuy qu'elle nous a enlevé de la sorte, estoit un Homme celebre par l'éloquence de la Chaire; propre à se concilier l'estime & la bienveillance de tout le monde par le caractere de son esprit & de ses mœurs; & cher à l'Académie, par l'atta-

che-

chement qu'il avoit pour elle. Mais que puis-je dire icy de luy, aprés ce que vous venez de nous en dire, vous, MONSIEUR, qui avez eu avec luy une liaiſon ſi intime.

C'eſt à luy que vous ſuccedez ; c'eſt à vous à nous racquiter de ce que nous avons perdu en luy : & quoyque vous ayiez pris juſqu'icy une route aſſez differente de la ſienne dans les belles Lettres, vous avez tout ce qu'il faut pour le remplacer dignement dans une Compagnie, qui ne ſe bornant pas à une ſeule ſorte d'érudition, cherche continuellement à s'enrichir du fonds de toutes les Nations & de tous les ſiecles, & qui embraſſe tous les divers genres de Litterature.

Il n'y en a guere où vous ne vous ſoyiez heureuſement exercé : mais porté principalement à la Poëſie par voſtre gouſt, quelle facilité & quelle richeſſe de Genie n'avez-vous point fait voir dans les Ouvrages que vous avez donnez d'abord au Public ; & juſqu'où n'avez-vous point eſté depuis, dans ceux que vous luy avez refuſez, & où vous n'avez travaillé que pour l'art & pour vous-meſme.

C'eſt la reputation que les uns & les autres vous ont acquiſe, qui vous a ouvert nos portes : mais ce ne ſont pas les ſeuls talents de l'eſprit qui font que nous vous les ouvrons avec joye. Ce ſont d'autres qualitez, ſans leſquelles ils ne ſont guere d'un plus grand prix, que certaines raretez curieuſes, qu'on admire dans les Cabinets ; mais qui ne ſont preſque d'aucun uſage dans le commerce du monde.

Ce que nous préferons à tous les talents que donne la liberalité de la Nature, ou que l'art & l'eſtude font acquerir, c'eſt la droiture & la nobleſſe des ſentiments : & que ne devons-nous point

point croire des voſtres, ſur le rapport de quelques-uns d'entre nous, & ſur le teſmoignage que tant de perſonnes du premier rang s'empreſſent, comme à l'envi, de vous rendre?

Mais de quel teſmoignage pouvez-vous avoir beſoin là-deſſus, aprés celuy que vous avez merité d'un des premiers hommes de noſtre Siecle, qui vous ayant honoré de ſa confiance, & de ſon eſtime pendant ſa vie, s'eſt fait un honneur à ſa mort, de vous tranſmettre à ſes heritiers comme un depoſt précieux.

Ces lieux retentiſſent encore des acclamations que nous avons données aux Victoires remportées ſous ſa conduite. Lors que ſa mort y eut mis fin, la joye de nos Ennemis ne fit pas un des moins beaux traits de ſon Eloge. Accouſtumez à le voir tousjours vaincre, ils le regardoient comme un homme avec qui la Victoire avoit pris parti; & s'imaginant alors qu'elle pourroit paſſer dans le leur, ils ſe flatoient de l'eſperance de vaincre à leur tour.

Mais ils ne ſçavoient pas que c'eſt avec un General d'un plus haut rang qu'elle s'eſtoit engagée pour tousjours; que c'eſt à ſes Eſtendarts qu'elle eſt attachée; & que c'eſt luy qui rempliſſant ſes Lieutenants de ſon eſprit, leur communique en quelque ſorte le don de vaincre, en meſme temps qu'il leur donne le pouvoir de commander.

Preſent à tout par ſes ordres, il eſt tousjours par ſes ordres à la teſte de toutes ſes Troupes, il atteint d'une extrémité du monde à l'autre; & le mouvement qu'il donne de ſon Cabinet aux Armées victorieuſes qui combattent en tant de lieux ſous ſes Auſpices, eſt la glorieuſe ſource des avantages qu'elles remportent par tout ſur tant d'Ennemis.

Qu'ont fait jusqu'icy les prodigieux efforts de tant de Potentats, que la jalousie de sa grandeur & de sa gloire a de nouveau liguez contre luy, que faire mieux connoistre ses forces & leur foiblesse? Et cela, MESSIEURS, ne rappelle-t-il pas dans vostre esprit cet endroit d'Homere, où Jupiter dit aux autres Dieux, que s'ils veulent voir combien leur puissance est au dessous de la sienne, ils n'ont qu'à se réünir tous ensemble contre luy seul.

Mais pourquoy chercher dans la Fable des comparaisons aux grands succez, que le zele & la pieté d'un si grand Prince attire tous les jours du Ciel sur ses armes. Cessons mesme d'attribuer la celerité des expeditions, la prise des Places, le gain des Batailles, à sa sagesse qui prevoit, qui prepare, qui ordonne tout, & à l'ardeur qu'il inspire aux moindres soldats pour executer ce qu'il ordonne. Et remontant à la premiere origine de tant de prosperitez, donnons-en, comme luy, toute la gloire à celuy qui en est le suprême Auteur; & qui pour en perpetuer le cours, vient de surpasser en sa faveur, & en faveur de toute la France, la plus grande des recompenses temporelles qu'il ait jamais promis de donner à ceux qui le craignent.

Je reviens à vous, MONSIEUR, & à ce qui fait aujourd'huy le sujet de nostre Assemblée. Vous avez souhaitté une place dans l'Académie, & vous l'avez obtenuë. Mais souvenez-vous que c'est moins pour vous que pour nous-mesmes, que nous vous l'avons donnée: Vous l'envisagez maintenant comme glorieuse pour vous; rendez-la utile pour nous dans la suite par vostre assiduité à nos Exercices, & en con-

courant avec nous dans les veuës que nous avons: c'est le moyen qu'elle vous devienne encore plus glorieuse, qu'elle ne vous a paru.

Car si dans la place où je suis, & depuis trente-quatre ans que j'ay l'honneur d'estre de l'Académie, je puis avoir quelque connoissance de ses veritables veuës, & quelque droit d'en parler, elles ne se bornent pas seulement à la perfection de nostre Langue, & à la perfection de l'Eloquence, & de la Poësie Françoise; elles tendent à orner l'esprit, & à perfectionner la Raison par le moyen de l'Eloquence & de la Poësie, qui ne pouvant jamais avoir de veritables beautez, qui ne soient fondées sur le vray, ne peuvent jamais estre porteés à un haut point d'excellence, si l'esprit n'est esclairé par une Raison droite & lumineuse.

Discours *prononcé le septiéme Mars* 1705. *par M.* Brulart de Sillery, *Evêque de* Soissons, *lorsqu'il fut receu à la place de M.* Pavillon.

Messieurs,

Où trouveray-je des termes pour vous marquer ma reconnoissance? Vous m'associez à une Compagnie composée de tout ce qu'il y a de Gens recommandables par les talents de l'Esprit, & par la réputation que donnent les excellents Ouvrages: annoblie par un grand nombre de Personnes tirées des premiers Ordres de l'Estat.

La vanité n'est que trop naturelle à l'homme, & comment voulez-vous que je m'en défende dans une occasion comme celle cy? Puis-je croire que vous vous soyiez trompez dans vostre choix? j'ay peine à me le persuader, quelque retour que je fasse sur moy-mesme.

Et au lieu que vous auriez deu me faire acheter bien cher une marque de vostre estime si précieuse & si distinguée, vous avez, MESSIEURS, prévenu en cela jusqu'à mes desirs. Aussi ma surprise a-t-elle esté extrême, lorsque contre mon attente je me suis trouvé placé tout d'un coup par vos suffrages dans le Temple de la Gloire.

Qu'y a-t-il en moy qui me rende digne de tant de faveurs? Quelques essais d'Ouvrages, eschappez de mon cabinet à mon insceu, & sans aucun prix par eux-mesmes, auroient-ils pû m'attirer vostre estime?

Vous n'avez pas pensé non plus que je vous promettrois une assiduité exacte à vos Assemblées: car instruits, comme vous estes, des devoirs de chaque estat, vous sçavez qu'estant ce que je suis, il ne peut m'estre permis d'admirer que de loin seulement, ce que vous faites pour l'avancement des Lettres & pour la perfection de nostre Langue.

Mais vous avez consideré, sans doute, qu'outre l'honneur que le Roy m'a fait de m'admettre dans une Académie qui consigne à la postérité sur le bronze & sur le marbre, la mémoire de ses hauts faits, que vous luy transmettez par les escrits & par la parole; vous avez une Fille dans la Ville où les Regles saintes de l'Eglise m'ordonnent de fixer mon sejour, une

Aca-

Académie qui s'y forme ſous vos yeux, & que cette Académie ne tirant ſa ſubſiſtance que de vos fonds, pour ainſi parler, vous eſtiez en quelque ſorte obligez de pourvoir à ſes beſoins.

Et quel moyen plus court d'y pourvoir que celuy de placer au milieu d'elle un de vos Eleves! qui deſormais attentif à vous mediter & à vous ſuivre, ſera continuellement à portée de l'aſſiſter de vos conſeils, en un mot de luy faire part de toutes vos richeſſes.

Je m'efforceray, MESSIEURS, de remplir à cet égard les obligations que vous m'impoſez. Et inſtruiſant par les exemples, je diray à noſtre Académie ce que c'eſtoit que l'homme excellent à qui vous me faites ſucceder.

Je parleray de ce fonds d'eſprit qui le rendoit capable de traiter heureuſement toutes ſortes de ſujets. Je diray comment ſon genie eſtoit à la fois & fertile & exact; par quel ſecret les productions de ſon eſprit eſtoient tout enſemble & galantes & ſolides; pourquoy ſes Vers eſtoient faciles bien qu'ils fuſſent nobles; ſes compoſitions de Proſe coulantes & délicates bien que pompeuſes & ornées. Que de vivacité, que de ſageſſe dans ſes Ouvrages! que d'enjoüement! que de ſerieux!

Mais Monſieur Pavillon, MESSIEURS, n'eſtoit pas ſeulement un bel eſprit, c'eſtoit un homme de bien. Y eut-il jamais dans aucun homme un plus grand fonds de probité? La Verité, la Vertu, la Religion faiſoient ſon caractere.

J'expoſeray aux yeux de noſtre Académie les veuës qu'eut autrefois le célébre Cardinal de Richelieu en eſtabliſſant voſtre Compa-

gnie. Qui louëra jamais assez la penetration d'esprit de ce grand Personnage? Il acheva de monstrer dans cette occasion, combien ses lumiéres estoient superieures à celles des autres hommes.

Ce genie vaste, & à qui rien n'eschapoit, conceut qu'il n'est pas moins necessaire dans un Estat bien policé, de pourvoir à tout ce qui peut aider à perfectionner les Esprits, qu'à tout ce qui peut servir à entretenir les Corps. Et par où y pourvoiroit-on mieux, qu'en imaginant une sorte d'establissement seul capable de jetter dans les Esprits une loüable émulation? On ne sçauroit trop exciter, trop mettre en mouvement ce que dans les hommes on appelle talent & genie.

Il s'establit des societez pour l'avancement de toutes sortes d'arts, mesme des plus mechaniques. L'art de bien penser, de bien escrire, de bien parler sera-t-il le seul pour l'avancement duquel il ne s'en establira point?

Si un homme a receu de la nature d'heureuses dispositions ou à la Poësie, ou à l'Eloquence, ou à la composition de l'Histoire, il les perfectionnera infiniment dans une assemblée Académique, où l'esprit s'ouvre & s'asseure, le goust s'affermit, les connoissances se multiplient : & un seul homme qui aura excellé dans l'un de ces genres d'escrire ne suffit-il pas pour acquerir à son pays une gloire immortelle?

Quels Ouvrages surmontant les obstacles que le temps oppose à leur durée, sont parvenus jusques à nous? y en a-t-il d'autres que ceux qu'une plume élegante & polie a sceu escrire? voudra-t-on aprés cela qu'enseigner à s'é-

s'énoncer parfaitement ſoit une choſe indifferente?

D'ailleurs, c'eſt une entrepriſe qui demande & beaucoup de temps & beaucoup de travail, que celle de défricher une Langue, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que celle de luy donner une conſiſtance permanente. Dans quels détails, dans quelles minuties meſme une telle entrepriſe n'obligera-t-elle pas d'entrer? & y a-t-il rien de ſi ennuyeux, de ſi degouſtant que la diſcuſſion de ces ſortes de minuties. C'eſt toutefois un préliminaire neceſſaire abſolument. De quelle utilité eſt donc une Compagnie qui ſe charge du ſoin de débrouiller ce chaos, & qui n'en craint point l'embarras?

Enfin, il ne peut eſtre que beau, ſans doute, qu'une Nation qui excelle autant que fait celle-cy, & en prudence de gouvernement, & en capacité militaire, excelle auſſi en tout ce qui peut appartenir & à la beauté de l'eſprit & à la politeſſe du langage.

Telles furent, MESSIEURS, au moins en partie, les veuës du grand Armand, lors qu'il forma le deſſein d'eſtablir voſtre Compagnie. L'execution ſuivit de prés le projet. Avouëz que depuis, le ſuccez a de beaucoup ſurpaſſé l'attente.

Le premier ſoin de l'Académie Françoiſe, lors qu'elle ſe vit eſtablie, fut de connoiſtre en quoy conſiſtoit préciſément ſon objet. Elle vit que c'eſtoit à donner à noſtre Langue toute la perfection dont elle peut eſtre capable, & à traiter généralement de tout ce qui appartient à l'art de bien dire.

Pour juger ſi vous avez travaillé avec ſuccez à l'embelliſſement de noſtre Langue, il ne faut,

MESSIEURS, que comparer l'estat auquel elle estoit lors que vous voulustes commencer à en regler l'œconomie, avec l'estat auquel elle est aujourd'huy. Certes, rien alors n'estoit ni plus grossier ni plus informe.

Mais aujourd'huy quelle Langue est & plus polie & plus construite que la Langue Françoise? ni la Romaine ne l'estoit pas plus du temps d'Auguste, ni la Grecque du temps de Philippe & d'Alexandre. Car telle est, MESSIEURS, la destinée des Langues, elles n'arrivent jamais à leur entiere perfection que sous certains Princes dont le regne plein de merveilles sert ensuite d'Epoque aux Historiens.

Vous avez mesme fait, MESSIEURS, de la Langue Françoise une Langue riche & de ressource. Car enfin, où est la chose, à quelque précision de pensée ou de sentiment qu'on la reduise, qu'elle n'exprime pas heureusement? & cela sans le secours, ni des termes composez, ni des figures hardies, qu'on sçait qu'elle ne souffre qu'avec une extrême peine, ni mesme de certains termes qui abondent dans les Langues fort riches, & par le moyen desquels elles expriment si nettement les differences presque imperceptibles que l'on peut mettre entre les choses.

Tout ce qu'on vient de marquer n'est l'ouvrage au plus que de cinquante années de travail. Ainsi, MESSIEURS, ce que les Nations les plus spirituelles & les plus polies n'ont qu'à peine achevé en plusieurs siecles, l'Académie l'a achevé en moins de la moitié d'un siecle.

Mais combien avez-vous rectifié nos idées, corrigé nos jugements sur tout ce qui appar-

tient à l'art de bien dire? Et n'est-ce pas vous, qui nous avez les premiers découvert que tout ce que jusques au temps presque de l'establissement de l'Académie on avoit appellé Eloquence, à en bien juger, n'estoit rien moins qu'Eloquence?

En effet, à quoy est-ce que jusques-là on avoit donné le nom d'Eloquence? à un certain art faux & mauvais, qui consistoit à mettre ensemble beaucoup de raisons peu convenables au sujet; à préferer les pensées esloignées & qu'on ne rencontre qu'avec peine, à toutes celles qui s'offrent naturellement à l'esprit; à s'échauffer de commande, si l'on peut parler de la sorte, & sans qu'on peust dire pourquoy on le faisoit; à entasser des expressions vuides de sens, & qui n'avoient pour tout merite que l'enflure; à faire par tout sans necessité un vain & inutile étalage d'érudition.

Mais aujourd'huy l'on sçait, & c'est par vous, MESSIEURS, qu'on le sçait, que la vraye Eloquence consiste à n'employer que des raisons prises du sujet mesme que l'on traite; à n'admettre que des pensées justes & naturelles; à ne s'échauffer qu'à propos, & seulement quand le sujet le demande; à avoir soin que les expressions tirent tousjours leur principale grandeur de la solidité du sens; à ne monstrer de l'érudition, que quand la necessité de donner du jour à la matiere que l'on traite, le requiert absolument, & semble comme y forcer.

Ces mesmes regles, vous les estendez à l'autre sorte d'Eloquence qui use d'un langage plus sublime, je parle de la Poësie.

Peut-on croire en effet, que ce soit là où

vous permettiez de s'écarter des regles severes que prescrivent la Raison & le Bon Sens, & de s'abandonner aux caprices d'une imagination vive & dereglée? Quelle erreur! il n'y a genre de composition au contraire où vous exigiez plus de retenuë, plus de sagesse que dans la Poësie.

Aussi vous gardez-vous bien d'accorder vostre estime à ces Ouvrages de Poësie, qui sans estre soustenus d'aucun ordre dans les pensées & dans les choses, ne marchent que par saillie, pour le dire ainsi, & n'ont d'appuy qu'une verve qui languit à chaque instant. Ce n'est qu'éclat pourtant, que feu d'esprit dans ces Ouvrages; mais tout ce brillant, au lieu d'éclairer, ne fait qu'éblouïr; il en est de ces lueurs d'esprit comme de ces feux trompeurs qui égarent au lieu de conduire.

Vous ne l'accordez pas non plus, vostre estime, à ces productions dont le merite consiste uniquement dans l'harmonie que la rime donne à la Prose, & dans une je ne sçay quelle legereté de style. Si vous ne voyez dans ces productions de l'art & du genie, du piquant & du sel, j'ose dire que vous les mesprisez.

En un mot, vous voulez aujourd'huy que celuy-là seul puisse estre honoré du grand nom de Poëte, qui joint à un discernement exquis, & à un jugement solide, la sublimité du genie, la force & la noblesse de l'imagination, la grandeur des idées, la pompe & la varieté des images, la finesse de l'invention, le bel usage des figures, la délicatesse des pensées, l'agrément des tours, le choix des beaux mots, l'exactitude & la politesse du langage.

Je

Je jetteray des fleurs sur vostre tombeau, illustre Chancelier, qui recueillistes les Muses errantes, & nostre Académie celebrera à jamais la gloire d'un Magistrat qui sceut connoistre que ces Filles du Ciel sont muettes si elles ne travaillent en repos; & que pour leur procurer ce repos, une protection puissante est necessaire. Tant de qualitez estimables qui acquirent à cet Homme célébre la veneration de son siecle, tant de choses qu'il a glorieusement achevées à l'avantage de cet Estat, feront passer son nom à la derniere postérité. Mais quelle main l'y conduira, si ce n'est celle des Muses? Que la Muse qui préside à l'Histoire grave aujourd'huy le nom de SEGUIER sur un airain durable, & puisse l'empreinte qu'elle y fera n'estre jamais effacée!

Mais, MESSIEURS, l'inclination, le devoir, la reconnoissance, l'usage mesme de nos Assemblées, tout cela exigera de moy que j'entretienne nostre Académie des vertus du Roy vostre auguste Protecteur. Et combien me sera-t-il difficile de trouver des expressions qui respondent à la dignité du sujet!

Une seule chose me rasseure, c'est que bien que quand on parle de ce Prince, ce qu'on en dit soit tousjours infiniment au dessous de ce qu'on en devroit dire; cela mesme neanmoins est tousjours infiniment au dessus de tout ce qu'on peut dire des autres hommes.

Toutefois me sieroit-il bien à moy, Ministre des Autels que je suis, de célébrer par préference à toutes ses autres actions, celles que le monde admire davantage, & qu'en effet on ne peut regarder que comme autant d'estonnants prodiges. Provinces conquises, Batail-

les gagnées, Villes prises, Armées nombreuses & formidables, aguerries par ses soins, & renduës invincibles par sa presence ; Flottes maistresses des Mers, & dans la derniere Campagne contraignant de nouveau l'Angleterre & la Hollande de ceder à leur effort : L'Europe, toute jalouse qu'elle estoit de sa grandeur, forcée plus d'une fois à accepter la Paix aux conditions qu'il la vouloit ; son alliance recherchée par des Peuples puissants, des extrémitez de la terre ; Ambassades receuës des climats les plus esloignez. Grand Prince, tant d'éclat m'ébloüit & me feroit appréhender pour Vous, si je ne sçavois que depuis long-temps la Pieté a establi son Throne dans vostre cœur.

Qu'il est beau de la voir cette Pieté sacrée faire en toute occasion un Chrestien obéïssant & docile, d'un Prince accoustumé à ne rien trouver qui ne plie sous ses volontez. En effet, ne sçavons-nous pas qu'il suffit de faire connoistre au Roy que Dieu parle, pour qu'il obéïsse ? Ce n'est point flatterie, c'est verité, de dire que jamais Prince à cet égard n'eut une volonté plus soumise, ni des intentions plus simples & plus pures.

Heureux, que nous sommes, que Dieu ait mis ainsi dans sa main le cœur de ce Prince ! Delà, comme d'une source benigne, vont couler vers nous toutes sortes de biens. La Paix sur tout, ce present du Ciel, si desiderable, nous le recevrons bien-tost. Dieu conduira bien-tost ce Prince dans les sentiers de la Paix, & pour me servir des paroles du Roy Prophete, *Il marquera la paix pour ses frontieres* ; il le fera joüir du fruit de ses longs & glorieux travaux : & le plus plus doux fruit pour luy, Messieurs, c'est

c'eſt de procurer à ſes Sujets des jours heureux & tranquilles.

Et que n'a-t-il point fait juſques icy, ce Prince pieux, pour porter ſes ennemis à recevoir la Paix à des conditions raiſonnables? Que n'eſt-il pas preſt de faire encore? Un ſuccez impréveu peut-eſtre les flatte & les enorgueillit: c'eſt une ſorte de joye qu'ils n'avoient pas encore gouſtée, elle a pour eux tout le charme de la nouveauté, ils s'y abandonnent ſans meſure. Mais cette eſpée redoutable, qui juſqu'ici n'avoit porté que des coups certains, penſent-ils qu'elle ſoit émouſſée? Attendons, MESSIEURS, de la prudence du Roy, de ſa grande experience dans l'art de la guerre, & encore plus de la protection dont Dieu l'accompagne, qu'encore une fois il confondra les projets de ſes Ennemis, & les forcera de ſouhaiter un repos qui leur eſt ſi neceſſaire.

Alors nous le verrons s'appliquer à reparer ces breſches, que la neceſſité d'une défenſe legitime contraint quelquefois un Prince juſte de faire à ſon Eſtat. Il oubliera en luy le Héros pour ſe ſouvenir du Pere; & conſiderant à quelle fin Dieu a donné des Rois aux Nations, il ne travaillera qu'à faire regner avec la Paix, la Verité & la Juſtice.

C'eſt-là ſans doute, quelque illuſion que l'orgueil humain s'efforce de nous faire à ce ſujet, ce que les Rois peuvent executer en leur vie de plus glorieux & de plus grand. Les trophées qu'on eſleve en leur honneur dans le champ de la Victoire à dire vray ont une ſorte d'éclat; mais que les Rois ceſſent de s'y méprendre, il n'y a de trophées veritables, il n'y

en aura de durables que ceux que Dieu de sa propre main daignera leur élever dans le Ciel, aprés que parmi les hommes, l'amour & la reconnoissance les auront élevez en leur honneur dans le fond des cœurs.

Ces solides veritez, MESSIEURS, le Roy les connoist parfaitement ; & ne doutons pas qu'en ces moments où nous le voyons prosterné devant les Autels, sa plus ardente priere ne soit de demander au Distributeur des dons, celuy de pouvoir remplir les obligations à quoy ces veritez l'engagent.

Vivez donc, Prince juste, grand, magnanime ; vivez pour procurer le bonheur de la Terre, & que desormais toutes choses refleurissent par vos soins dans vostre Estat. Le Ciel vous comble de ses benedictions les plus particulieres. Vous voyez les Enfants de vos Enfants, &, ce qui peut-estre n'a point d'exemple dans l'Histoire, une troisiéme generation vous a esté encore accordée. Aimé, respecté au dedans, craint & redouté au dehors, vous jouïssez d'une santé vigoureuse qui vous promet de longues années. Vostre felicité est parfaite ; puissiez-vous conformément à vos desirs & à l'exemple de Dieu, devenir de plus en plus la consolation des hommes, l'esperance & la joye de vos fidelles Sujets !

RES-

RESPONSE *de Mr.* L'ABBE' REGNIER DES MARAIS, *au Discours prononcé par Mr. l'Evesque de* Soissons, *le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

Il auroit esté à souhaiter pour l'honneur de l'Académie, que quelqu'un des deux premiers Officiers qu'un heureux sort a mis à sa teste, au commencement de cette année, eust peu présider à vostre Reception. Elle se seroit faite avec plus d'éclat; & le Public auroit eu occasion de remporter une plus haute idée de la Compagnie, quand il auroit veu, ou un illustre Evesque, ou un grand Cardinal occuper icy la place que je tiens si mal en leur absence.

Quelque mal pourtant que je puisse la remplir, je croy devoir me rasseurer sur ce qui regarde l'honneur & l'interest de l'Académie. Le Public la connoist trop bien, pour en concevoir là-dessus une opinion moins favorable qu'à l'ordinaire, & tout ce qui peut icy m'entendre, sçait assez que ce n'est pas sur un simple particulier, qu'il faut regler le jugement qu'on doit faire de tout un Corps.

Pour vous, MONSIEUR, si la relation que vous avez avec un grand nombre de ceux qui composent nostre Compagnie, vous a donné lieu de la connoistre, par des endroits qui peuvent la rendre chere à tous ceux qui aiment

ment les Lettres, elle vous connoist aussi de son costé, par tout ce qu'il y a de plus recommandable dans ceux qui les aiment; & c'est ce qui l'a portée vers vous avec un consentement si unanime.

Tout ce qui peut vous appartenir d'ailleurs, la dignité dont vous estes revestu, & qui vous donne un si grand rang dans l'Eglise; tant de charges, tant de titres qui ont rendu vostre Maison si illustre, & le nom de Sillery si fameux, tout cela est à la verité d'un grand ornement pour le merite. Ce sont des marques d'honneur dont l'Académie connoist le prix, & qu'elle respecte par tout où elle les trouve; mais elle ne laisse pas, en mesme temps, de les regarder comme tout à fait étrangeres pour elle.

Dans les sujets qu'elle choisit, elle n'envisage, outre le merite des Lettres, que ce qui doit estre inseparable d'un homme de Lettres. Et de mesme que les Anciens, qu'elle fait gloire de se proposer pour modelle, ont creu qu'il falloit estre homme de bien, pour estre un excellent Orateur; de mesme elle est persuadée qu'il faut estre veritablement honneste homme, pour estre un veritable Académicien.

Vous ne nous laissez rien à desirer là-dessus, MONSIEUR, les applaudissements que vous avez meritez dans les saintes fonctions de la parole, où le ministere de l'Evangile vous a appellé de bonne heure; & les dissertations sages & judicieuses où vous avez si bien soustenu le parti de l'Eloquence, ont fait assez connoistre à tout le monde vostre éloquence, vostre érudition, & vostre genie pour les Lettres.

Vous

Vous avez adjouſté à tout cela ce que vous ne laiſſez entrevoir qu'à peu de perſonnes, un gouſt exquis, & une heureuſe facilité pour la Poëſie : & de meſme que, dans le ſiecle paſſé, de grands Eveſques, de grands Cardinaux & de grands Papes n'ont pas dedaigné de s'attacher à la cultiver dans leur Langue naturelle ; de meſme vous n'avez pas dedaigné de vous en faire quelquefois un doux & innocent amuſement dans la noſtre.

Qu'aurions-nous à demander de plus du coſté des talents de l'eſprit ? & pour ce qui eſt des qualitez du cœur, quand la bonté & la droiture du voſtre ne ſeroient pas connuës par tant d'endroits, quel plus ſeur, & quel plus avantageux teſmoignage pourroit-on jamais en ſouhaiter, que voſtre eſtroite liaiſon avec le grand Magiſtrat qui eſt ſi dignement à la teſte du plus auguſte Parlement du Royaume, qui par ſon integrité & par ſa ſageſſe repreſente ſi parfaitement les Ariſtides & les Catons ; & dont l'amitié précieuſe fait l'éloge de tous ceux à qui il la donne.

Vous apportez donc parmi nous, MONSIEUR, tout ce qui peut faire un excellent Académicien : mais il ne nous en falloit pas moins pour nous dédommager de la perte de celuy à qui vous ſuccedez. Quelque éclat qu'il ait tiré des illuſtres alliances qui l'environnoient de toutes parts, il en a tiré encore davantage de ſon propre fonds & de ſon propre merite.

Homme public, chargé de la parole & des intereſts du Public dans un grand Parlement, quelle reputation d'integrité, de ſçavoir, & d'éloquence, ne s'eſt-il point acquiſe ! Homme

me particulier, retiré des emplois, & vivant à luy mesme & à ses amis, de quelle aimable societé n'a-t-il point esté dans le commerce du monde! Et quelle finesse d'imagination, quel agrément d'esprit, quelle delicatesse de sentiments n'a-t-il point fait voir dans les divers Ouvrages de Poësie, qui luy sont échappez de temps en temps!

On les recherchoit avec empressement, on les recueilloit avec soin; & comme tout y portoit le caractere d'un homme aimable & sage, on ne le connoissoit point par ses Ouvrages, qu'on n'eust envie de le connoistre par luy-mesme.

C'est ainsi que dans la retraite, & au milieu des infirmitez de ses dernieres années, il faisoit profiter le Public des heures de son loisir: c'est ainsi que ne pouvant contribuer par sa presence, au travail de nos exercices ordinaires, il contribuoit par ses Ouvrages à soustenir la reputation du Corps dont il estoit: & c'est ainsi que rien n'a jamais peu l'empescher d'estre tousjours uni de cœur & d'esprit avec nous.

Nous esperons la mesme chose de vous, MONSIEUR, lorsque des emplois plus importants que les nostres vous appelleront à de plus dignes fonctions. Les differents devoirs de l'estat de chacun de ceux qui composent l'Académie; les differentes relations de la societé civile, & les diverses conjonctures d'affaires peuvent nous éloigner les uns des autres, rien ne nous en doit aliener. C'est le privilege de la liaison des esprits, de n'estre point sujette aux inconvenients de la distance des lieux.

Que

Que si cette liaison est tousjours necessaire entre toutes les personnes d'un mesme Corps, de quelle indispensable necessité n'est-elle point entre tous les membres d'une Compagnie, qui a LOUÏS LE GRAND pour Chef, & pour Protecteur, & qui par des titres si glorieux pour elle, a l'avantage de tenir à luy d'une façon plus particuliere que tout le reste de ses Sujets.

N'oublions jamais, MESSIEURS, à quoy une Protection si singuliere nous engage : & souvenons-nous sur tout qu'elle nous impose l'obligation de le faire connoistre à toute la Terre & à tous les temps, tel que nous avons la bonne fortune de le connoistre; & tel qu'il seroit à desirer que le connussent tant d'Ennemis, que la jalousie a réünis contre luy.

C'est peu de dire qu'il n'en auroit plus depuis long-temps, s'il avoit esté possible qu'il eust esté tousjours en personne à la teste de ses Armées. Quelque grande que puisse estre une pareille idée, & quelque fondement qu'elle puisse avoir sur le passé; ce seroit tousjours une gloire qui luy seroit commune avec d'autres Princes & d'autres Heros ; & du moins il en devroit une partie à la bonté de ses Officiers & de ses Troupes.

Une gloire plus grande, plus pure, & qu'il n'auroit à partager avec personne, mais qu'on ne devroit pas moins justement se promettre de tant de grandes qualitez que le Ciel a rassemblées en luy ; de cet esprit de sagesse & d'équité qui regne dans tous ses sentiments, & dans toutes ses paroles ; enfin de cet air de douceur & de Majesté qui est répandu dans toute

toute sa personne, & qui luy a tousjours concilié l'amour & la veneration de tout ce qui est jamais venu à sa Cour de tous les endroits de l'Univers; c'est que pour mettre ses Ennemis de son parti, il n'auroit pas mesme besoin d'estre suivi de ses Troupes, tousjours fidelles sous luy à la Victoire.

On a dit autrefois que la Vertu se feroit aimer de tous les hommes, si elle pouvoit se monstrer aux hommes aussi aimable qu'elle est. LOUÏS LE GRAND pouvoit se faire connoistre à ses Ennemis tel qu'il est, & tel que le connoissent ceux qui ont l'avantage de l'approcher de prés; au lieu de tant d'Ennemis qui luy font aujourd'huy la guerre, il n'auroit bien-tost plus que des admirateurs zelez; & toute l'Europe jouïroit bien-tost avec nous d'une Paix profonde.

DISCOURS *prononcé le 23. de Septembre 1706. par Mr. l'Abbé* DE LOUVOIS, *lorsqu'il fut receu à la place de Mr. l'Abbé* Testu de Mauroy.

MESSIEURS,

Je ne crains point d'avouër que la mesure de la reconnoissance que vous avez droit d'attendre de moy, surpasse de bien loin la portée de mes forces. Pour payer un si juste & si legitime tribut, j'aurois besoin de toutes les richesses du langage, que vous possedez si éminemment. Mais qui peut ignorer qu'il faut estre

tre long-temps vostre disciple, avant que d'oser estre vostre Panegyriste ; & que ce n'est qu'en vieillissant dans vostre Escole qu'on peut apprendre l'art de vous louër d'une maniere digne de Vous, & de l'honneur que vous me faites aujourd'huy ?

Vous l'accompagnez de circonstances qui en augmentent encore le prix. Cette grace accordée d'une commune voix à une personne absente, & occupée dans une Province aux fonctions de son estat, devient le propre bienfait de chacun de Vous. Moins j'ay deu prétendre à une telle distinction, plus je crois devoir à vostre choix. Pouvois-je esperer, MESSIEURS, qu'il se déclarast si unanimement en ma faveur ?

Vous me faites succeder à un homme qui vous estoit cher, & par son merite, & par la main qui vous l'avoit presenté. Vous l'aviez receu de celle d'un * Prince, à qui les cœurs des François ne pouvoient rien refuser ; qui joignoit à cet air de grandeur si naturelle à son Sang, une affabilité qui le faisoit autant aimer, que sa valeur, ses victoires, & son attachement pour le Roy luy attiroient de respect. L'honneur d'avoir contribué à l'éducation de deux grandes Princesses, avoit achevé de vous solliciter en faveur de ce digne Confrere : les qualitez de son cœur, & son assiduité à profiter de vos doctes Conferences, vous le feront souvent regretter.

Mais suffit-il de connoistre tout le merite de la place que vous m'accordez, pour en estre digne ? Il est vray que nourri † dés mon enfan-

* Feu Monsieur. † A la Bibliotheque du Roy.

enfance, comme dans le sein des Muses & de la Litterature, j'eus par un bonheur particulier plusieurs d'entre Vous pour amis, aussi-bien que pour spectateurs & pour Juges des premiers essais de mes Estudes. Desja touché de l'amour des Lettres & des Sciences, j'appris d'eux à reverer cette douce societé d'esprit, ce commerce litteraire, où le gain est aussi noble que certain, où chacun s'enrichit par une communication reciproque, & où l'on donne & l'on reçoit avec un égal plaisir.

Ces avantages pouvoient enflammer mes desirs; & celuy d'estre un jour assis parmi Vous, a peu naistre dans mon cœur en un âge où l'on pardonne aisément les souhaits les plus temeraires. Le merite de vos doctes Ouvrages me fit bientost comprendre la difficulté de réüssir dans ce dessein; & je m'estois borné à demeurer simple spectateur des dignes efforts de ceux qui entreroient dans une si belle carriere. Mais vous n'avez peu souffrir que le dépositaire de ce que la Litterature a produit de plus précieux dans tous les temps, ne fust pas associé parmi vous. Vous avez creu devoir honorer en ma personne les bienfaits de vostre auguste Protecteur, & né dans une Famille employée pendant long-temps à l'execution des ordres de ce grand Prince, vous avez voulu que je visse de prés tout ce que vous faites pour immortaliser son nom.

Je me trouve donc aujourd'huy placé par vos suffrages dans une Compagnie où tout paroist grand, soit qu'on la regarde dans son origine & dans ses progrés, soit qu'on la considere dans ses desseins & dans ses occupations. Jamais establissement n'a plus dignement respondu

du à l'attente publique. Auſſi eſtoit-on accouſtumé à voir naiſtre des prodiges ſous la main de Celuy qui luy a donné la naiſſance. Eſprit vaſte, élevé, profond, penetrant, actif, que de projets ne forma-t-il pas & utiles & glorieux au Royaume? La Religion & l'Eſtat eurent-ils jamais un Miniſtre plus accompli? l'Hereſie & l'Ignorance luy parurent deux monſtres dignes d'eſtre combattus. Que d'efforts ne fit-il pas pour les abbattre? ARMAND arrache à l'Hereſie ſon plus fier retranchement. Il éleve dans la capitale du Royaume une forteresse contre toutes les nouveautez. Et il eſtablit contre la barbarie & le mauvais gouſt, dont la Nation n'eſtoit pas encore deffaite, le principe de toute la politeſſe & des belles connoiſſances.

Avec quelle ſatisfaction ne liſons-nous pas dans voſtre illuſtre Hiſtorien la vivacité, avec laquelle ce grand Homme gouſta l'heureux, mais informe deſſein, qui faiſoit aſſembler vos premiers Académiciens? Que ne fit-il pas pour les déterminer à accepter une protection, que tant d'autres ſollicitoient? Au milieu de ſes plus importants emplois, il ne perdit jamais de veuë la formation de ce Corps; & parmi les ſoins infinis & preſſants du gouvernement, on le vit s'occuper à vous tracer des loix.

Il prévoyoit ſans doute combien cet Ouvrage devoit eſtre glorieux à la Nation, & que ſous un Prince de qui il avoit, avec tout le Royaume, demandé la naiſſance, les François ſeroient capables des plus hautes entrepriſes, dont il falloit tranſmettre le ſouvenir à la poſterité la plus reculée. Il ſçavoit que la culture des Arts & des Sciences eſtoit un des plus puiſ-

ſants

ſants inſtruments de la felicité des peuples ; Que les deux plus fameuſes Republiques du monde n'avoient jamais eſté plus floriſſantes que lors qu'elles avoient porté des hommes, dont l'éloquence a fait l'admiration de tous les ſiecles. Il ſçavoit enfin que par un enchaiſnement glorieux on avoit tousjours veu marcher de pair, & les grands Capitaines & les grands Orateurs ; comme ſi l'art de faire de grandes actions ne pouvoit eſtre ſéparé de celuy de les immortaliſer.

Une mort prématurée permit à peine à voſtre illuſtre Fondateur de gouſter les premiers fruits de vos Aſſemblées. L'Envie, compagne preſque inſeparable des plus beaux eſtabliſſements, eſpera pour lors que la Fortune renverſeroit dans un meſme tombeau & voſtre Compagnie & celuy qui en eſtoit le Pere. Le public injuſte, eſſaya plus d'une fois de diſſiper des Juges qui luy paroiſſoient trop redoutables.

SEGUIER ne craignit point de s'oppoſer à ce torrent. Ce grand Chancelier vous offrit ſa maiſon, comme une retraite aſſeurée contre vos ennemis : & ſouvent vous viſtes ce premier Magiſtrat faire ſucceder vos doux entretiens aux tumultueuſes diſcuſſions de la Juſtice, & ſortir des Conſeils que le malheur des temps rendoit plus importants & plus difficiles, pour venir préſider à vos juſtes & tranquilles déciſions.

Ce fut dans cet aſile, que vous donnaſtes des regles à vos occupations, & que vous commençaſtes ces beaux Ouvrages, capables de reformer & de fixer la Langue Françoiſe. Vous ne peuſtes ſouffrir qu'une Nation, ſi jalouſe de ſurpaſſer toutes les autres par ſes actions, ne ſceuſt les atteindre dans le talent de la Parole. Voſtre application nous apprit bientoſt que noſtre Langue

gue pouvoit égaler les plus riches & les plus fecondes. Vous l'avez renduë capable des matieres les plus ſublimes ; & vous avez ſceu joindre les graces du langage à l'excellence & à la ſolidité du diſcours. Par vous, on y voit maintenant regner l'élegance dans les expreſſions, la pureté dans les termes, le nombre & l'harmonie dans le ſtyle, auſſi-bien que la juſteſſe dans les penſées. Juges ſeveres, mais équitables, des compoſitions, vous les avez enfin reduites à cette exactitude autrefois ſi peu connuë, mais qui fait le caractere des eſcrits durables & dignes de tous les âges.

Quelque gloire que l'Académie ſe fuſt acquiſe juſqu'alors, il luy manquoit encore celle d'eſtre honorée de l'auguſte protection du Roy. Vous l'obtintes, MESSIEURS, dans un temps * où les projets de ſes conqueſtes rendoient les moments de ſon attention plus précieux ; & malgré les embarras inſéparables de la guerre, vous vous viſtes conduire par ce Heros dans ſon propre Palais.

Cette protection, MESSIEURS, ne ſe borna pas à Vous, elle ſe fit auſſi ſentir à tous les Gens de Lettres. Le Roy les mit bientoſt par ſes liberalitez en eſtat de ne ſonger qu'à deſployer tout leur genie, & à faire ſervir à l'utilité publique les talents que le Ciel leur avoit départis. De là ces Académies célébres, qui formées ſur le modelle de la voſtre, renferment dans les differentes Sciences ce que la France produit de plus parfait. De là ces découvertes fameuſes qui rendront le regne de LOUIS LE GRAND auſſi renommé, que ſes exploits. De là

* 1672.

là tous les Arts portez au plus haut point de perfection. De là enfin cette magnificence Royale employée à ramasser de tous les endroits de la terre les monuments antiques consacrez à l'Histoire, & à faire recueillir de toutes parts ce nombre prodigieux de Livres qui surpasse de beaucoup celuy que les Auteurs donnent aux Ptolemées & aux Augustes.

Sous de tels auspices, MESSIEURS, que ne doit pas attendre le Public de vos veilles & de vos travaux ? Ils ne peuvent avoir de plus digne objet, que l'honneur d'un Prince, dont les actions doivent servir d'exemple à tous ses Successeurs, Je serois trop temeraire, si j'osois aujourd'huy employer sur un sujet si relevé les premiers efforts d'une voix encore mal formée, & qui respondroit trop imparfaitement à vostre choix & à mon zele.

Ce n'est pas que je n'eusse des avantages particuliers, pour tenter une si difficile entreprise. Je n'aurois qu'à joindre à tout ce qu'en respand la voix publique, ce que j'en ay peu recueillir par une tradition paternelle. Ceux que la nature m'a donnez pour maistres de mon éducation, m'ont dés mon enfance rempli l'esprit de toute sa gloire, qu'ils ont eu l'avantage de voir de plus prés, &, pour ainsi dire, jusques dans sa source.

Mon ayeul, desja placé dans le ministere de la Guerre, a veu monter sur le Throsne ce grand Prince, avec toutes les perfections d'une naissance aussi heureuse, qu'elle est auguste. Il a suivi de ses yeux les progrés estonnants d'un genie superieur formé pour la plus grande Monarchie. Tesmoin de tous ses mouvements, jusqu'au jour heureux qu'il commença de gouverner

verner par luy-mesme, il luy a reconneu dés ses premieres années, une sagesse singuliere, avant l'experience; une justice exacte, avant la connoissance des Loix; une droiture & une équité accomplie, avant qu'elle peust luy estre inspirée; une grandeur d'ame & une fermeté heroïque, avant mesme que d'estre esprouvée; & toutes ces vertus aussi soustenuës dans la maturité de l'âge, que parfaites dans leur commencement.

Que ne m'a point raconté un Pere, qui ne devoit pas moins son intelligence aux lumieres de son Maistre, que son élevation à sa bonté; qui, dépositaire de ses plus grands desseins, a tousjours admiré la précision de ses ordres, & la justesse des moyens qu'il luy prescrivoit pour leur execution; qui dans le secret de ses Conseils voyoit éclorre les prodiges, que le temps & les conjonctures faisoient ensuite esclater à la veuë de toute la Terre: & qui par l'accés particulier dont il estoit honoré, descouvroit tous les jours dans son auguste personne ces rares qualitez qui luy ont acquis le nom de GRAND avec tant de justice.

Ce que l'un & l'autre voyoient de si surprenant dans ce sublime Genie, ils le portoient avec estonnement dans leur Famille. Ils en estoient trop frappez pour pouvoir s'en taire. Et ce que le secret ne leur permettoit pas de déclarer, ils le faisoient sentir par leur admiration. Pourquoy donc ayant appris, pour ainsi dire, à parler par les louanges de ce grand Prince, & ce langage m'estant comme naturel, n'ay-je pas aujourd'huy plus de facilité à vous les exposer? Mais qu'il est different, MESSIEURS, de parler selon son cœur des Grandeurs du Roy, ou de s'en expliquer se-

lon la dignité d'un si auguste sujet. Si tous les François peuvent estre éloquents pour faire le recit des actions qui ont signalé la gloire de son regne; les plus éloquents ne le sont pas encore assez pour exprimer dignement & par des traits ressemblants le caractere de sa grande ame, & cette égalité constante dans les differents évenemens de sa vie.

Ce ne peut estre là le coup d'un premier essay; mais le chef-d'œuvre de l'Art, dont je viendrai recevoir les leçons dans vos sçavants entretiens. En attendant que j'y sois devenu digne disciple d'aussi grands Maistres, je rentre dans la foule des Admirateurs de toutes ces merveilles, & je me contente de faire des vœux pour la longue conservation d'un Prince dont la seule veuë nous rasseure contre les trop heureux efforts de ses Ennemis. Sa pieté seule ne doit-elle pas fléchir le Ciel en sa faveur? & ne voyons-nous pas qu'il reçoit desja dans la longue suite de sa Royale Famille, la recompense promise aux Rois selon le cœur de Dieu?

Fasse donc le Seigneur que sa santé précieuse laisse long-temps à ses Peuples le plaisir de vivre sous ses loix, & qu'aprés avoir restabli la paix & la tranquillité dans son Royaume, il n'ait plus qu'à rendre heureux des Sujets, dont il a tousjours esprouvé le zele & la fidelité.

L'illustre Confrere, MESSIEURS, que vous recevez aujourd'huy, justifiera mieux vostre choix. Ses talents desja reconneus nous respondent des applaudissements qu'il va recevoir. Je ne veux disputer avec luy que d'estime & de respect pour vostre Compagnie, & d'une attention particuliere à me rendre digne de vostre approbation & de l'honneur de vostre amitié.

DIS-

Discours *prononcé le Jeudy* 23. *Septembre* 1706. *par le M. le Marquis de* Saint Aulaire, *lorsqu'il fut receu à la place de Mr.* Tellu, *Abbé de Belval.*

Messieurs,

Si je m'estois flatté de mériter l'honneur que je reçois aujourd'huy, rien ne seroit plus propre à me détromper, que l'obligation où je me trouve icy de vous en rendre graces.

L'idée de perfection que j'ay prise dans vos Ouvrages, le Discours que vous venez d'entendre, ces lieux mesme où tout annonce l'éloquence, ne me font que trop sentir ce qu'exige de moy le glorieux titre dont vous m'avez chargé, & m'advertissent qu'il n'est plus temps d'esperer de l'indulgence pour des sentimens mal exprimez.

L'inclination que j'ay tousjours euë pour les Lettres, au milieu mesme des exercices & des devoirs qui semblent en esloigner le plus, vous a rendus favorables à des desirs que je n'ay point cachez: Mais puis-je esperer que le peu de temps que j'ay donné à l'Estude me serve d'excuse, quand je prends la place d'un Académicien, dont l'éloquence naturelle Vous charma tant de fois, sans avoir besoin de secours estranger?

Une santé délicate ne luy permit guere d'estudier que le Monde & Vous. La vivacité de son esprit, l'ardeur de son temperament n'es-

toient pas compatibles avec beaucoup d'application; mais ce qu'il y perdoit n'estoit regretté que de luy seulement, on gagnoit à ne trouver en luy que luy-mesme, tousjours assez paré de ses graces naturelles, assez riche de son propre fonds.

De cette source abondante coulerent ces Sermons remplis de l'onction qui touche le cœur, ces Poësies accompagnées des graces qui charment l'esprit, Ouvrages où ses mœurs estoient peintes, & qui l'acquitoient en mesme temps envers la Religion & envers l'Académie. De-là ces Discours si dignes de l'attention, que l'on estoit comme contraint de luy donner quelquefois mesme aux dépens des droits naturels de la conversation.

Il sceut mériter de bonne heure par les qualitez qui rendent le commerce agréable, & conserver tousjours par celles qui le rendent seur l'amitié de plusieurs Personnes Illustres par leurs dignitez, plus Illustres encore par leurs vertus; & puisqu'on est semblable à ceux avec qui on aime à vivre, le nom seul de ses Amis suffit à son Eloge.

C'est trop vous arrester, MESSIEURS, sur l'idée d'une perte que je suis si peu capable de reparer, ce souvenir augmente tout à la fois vostre douleur & ma honte: cherchons plustost à les diminuer par l'esperance de me voir former sur vostre Modelle, & faire quelque progrés auprés de Vous sur les pas d'un illustre Confrere, qui au milieu des applaudissemens qu'il vous attire de la justice que vous luy avez renduë, fera peut-estre oublier au Public que vous m'avez fait trop de grace.

C'est par le moyen des Societez sçavantes que les

les hommes ont trouvé le ſecret de mettre, pour ainſi dire, l'eſprit en commun : par-là s'eſt eſtabli un commerce où l'intereſt que chacun en retire paſſe de beaucoup le fonds qu'il y porte, où perſonne ne perd la poſſeſſion ny l'uſage de ce qu'il donne, où le travail particulier devient le profit de tous.

Sans ce concours auſſi agréable qu'utile, me permettrez-vous, Messieurs, de le dire, Vous ne rempliriez pas ſi dignement les eſperances de ce ſublime Genie, qui par le ſuccés de ſes grandes veuës prévoyant la gloire de ce Regne vous en confia le précieux dépoſt, & ſe repoſa ſur vous du ſoin d'en conſacrer les monumens à la poſterité.

Les fleurs immortelles de l'éloquence qu'il fit éclorre, & qui furent enſuite cultivées de la meſme main qui tenoit la balance de la Juſtice, eurent encore beſoin de l'abri dont voſtre Auguſte Protecteur les favoriſe, pour devenir entre vos mains dignes de le couronner.

Il ne falloit pas moins que l'aſſemblage de tous les talens acquis & naturels pour parler d'un Roy, en qui toutes les vertus ſe réüniſſent, & ſi, loin de vos ſçavants Concerts, j'oſay faire entendre ma foible voix lorſqu'il m'eſtoit permis de ne ſuivre d'autres regles que celles de mon zele, daignez, Messieurs, vous en ſouvenir, mon ambition ſe bornoit à célébrer quelqu'une de ces vertus aimables, que le grand nombre de celles qui ſont plus eſclatantes dérobe aux yeux du Public.

Vous le ſçavez, Messieurs, plus on l'approche, plus on l'admire, & ce point de veuë ſi fatal à la gloire des Princes les plus vantez,

tez, adjouste tousjours quelque nouveau lustre à la sienne.

Jamais il n'est si grand ny si respectable, que lorsqu'il se laisse voir dépouillé de la pompe de la Royauté & de l'esclat qui l'environne.

Quelques ennemis que la Fortune luy suscite, quelques obstacles qu'elle oppose à ses desseins, ses efforts ne servent qu'à monstrer toutes les faces du Heros. Elle met au jour des vertus qui demeuroient oisives & inconnuës, & dans son inconstance mesme elle est constante à servir sa gloire.

Où m'emporte ce zele dont j'ay tant de raisons de me deffier, j'abuse de vostre attention, MESSIEURS, quand celle que je vous dois m'est si necessaire.

J'apprendray en vous escoutant à exprimer les sentimens d'admiration qui me sont communs avec vous; mais où puis-je apprendre à vous exprimer ceux de la reconnoissance, dont personne du monde n'est touché si vivement que moy?

RE'PONSE *de Mr. l'Abbé* TALLEMANT, *alors Directeur, aux Discours prononcez par Mr. l'Abbé de* LOUVOIS *& par Mr. le Marquis de* SAINT AULAIRE, *le jour de leur Reception.*

MESSIEURS,

Dans cette journée que vous nous tesmoignez estre si favorable pour Vous, & que nous comp-

compterons auſſi parmy nos jours heureux, permettez-moy de plaindre néanmoins le ſort de l'Académie. Sa bonne fortune luy fait tousjours reparer ſes pertes, ſouvent meſme avec avantage; mais enfin elle ne peut acquerir ſans perdre; & la joye qu'elle peut avoir en faiſant un heureux choix, eſt tousjours troublée par la douleur qu'elle ſent de ce qu'elle a perdu. On trouve de nouveaux ſujets pleins de merite & de ſçavoir, que ne peut-on s'en enrichir, ſans ſe dépouiller de ceux dont les lumieres eſtoient ſi utiles à l'Académie!

Il eſt vray que pour ſe conſoler elle peut ſe flatter de ne les avoir pas tout-à-fait perdus, puiſqu'elle jouït de leur réputation, puiſque leurs Ouvrages ſervent tous les jours à nous guider, & puiſqu'enfin ceux qui leur ſuccedent nous apportent de nouveaux threſors dont nous profitons avec plaiſir.

Vous entrez en part avec nous, aujourd'huy, MESSIEURS, & de nos malheureuſes pertes, & de nos heureuſes acquiſitions: Vous voilà deſormais aſſociez aux Racans, aux Voitures, aux Corneilles, & à tant de grands Perſonnages qui les ont remplacez, & il ne me ſiéra pas mal à la place où je ſuis, de vous dire qu'il y a peu de Societez dans le monde de cet agrément, de cette importance & de cette reputation.

MONSIEUR *, vous venez occuper la place d'un homme qui eſtoit cher à cette Compagnie par l'attachement ſincere qu'il a tousjours eu pour elle. Ce ne ſont pas les ſeules lumieres de l'eſprit que nous priſons dans les perſonnes dont

* A Monſieur l'Abbé de Louvois.

dont nous faisons choix, nous y cherchons encore les qualitez propres à la Societé, & nous ne sommes pas moins touchez de la bonté du cœur, que des plus rares talents dans l'Eloquence & dans la Poësie. M. l'Abbé Testu de Mauroy possedoit toutes les qualitez d'un veritable Académicien, les augustes Princesses dont il a tant contribué à former l'esprit & les mœurs, sont un tesmoignage vivant & authentique de sa droiture, & de la bonté de son esprit; & l'estime & l'affection particulieres dont elles l'ont honoré, font connoistre la douce & sage conduite qu'il a tenuë, en instruisant ces grandes Souveraines, qui sont de parfaits modelles de sagesse, & qui n'ignorent rien de ce que des Princesses d'une si haute naissance doivent avoir appris. Mais ce qui nous touche plus particulierement, c'est la vive attention qu'il avoit pour tout ce qui regarde la Compagnie, & tous ceux qui la composent. Cette attention tendre & respectueuse a duré jusques dans les derniers moments de sa vie, & nous obligera tousjours à le regretter.

Nous n'en attendons pas moins de vous, MONSIEUR, nous connoissons les avantages de vostre naissance; Petit-fils d'un Chancelier qui a si long-temps & si sagement vescu dans le Ministere, fils d'un Ministre actif & laborieux, qui avec une exactitude, & une vigilance admirables sçavoit si bien executer les ordres de son Maistre; tous ces titres n'ont en rien contribué à nostre choix; uniquement touchez de vostre amour pour les Lettres, & des marques que vous avez données de vostre capacité dans l'âge le plus tendre, nous avons creu que

la

la Charge que vous possedez si dignement, demandoit en quelque sorte le titre que nous vous donnons, & que nous trouverons en Vous, un sçavant Homme, & un bon Académicien. Vous avez l'avantage, MONSIEUR, d'orner vostre illustre Famille par cette adoption, les grands Titres, les grandes Dignitez y brillent de toutes parts, vous allez plus loin, vous entrez en commerce avec tous les Sçavants, vous vous liez avec eux, vous sçavez priser le merite & vous l'aimez; vous connoissez l'avantage qu'on retire de la societé des habiles Gens en toutes sortes d'Arts & de Sciences, & vous avez desja acquis leur estime & leur amour: Vous prenez encore aujourd'huy un nouvel engagement, & aprés avoir paru avec tant d'éclat à la teste de l'Académie des Sciences, vous venez enrichir nos Conferences par vos lumieres, & profiter des nostres, & nous esperons que quelques Dignitez que vostre merite puisse vous attirer, vous ne perdrez jamais l'affection que vous devez à cette Compagnie.

Il ne falloit pas moins que vous, MONSIEUR *, pour nous consoler de l'autre perte que nous avons faite par la mort de Mr. l'Abbé Testu, Abbé de Belval, & il eust esté à souhaiter que tout autre que moy se fust trouvé à la teste de cette Compagnie pour parler dignement d'un Confrere si généralement estimé. Jamais personne ne nasquit avec plus d'esprit, les premiers feux de sa jeunesse eurent un esclat presque incroyable; dés qu'il parut, il emporta tous les suffrages & charma tout le monde par son éloquence. Cette facilité merveilleuse qu'il

* A Monsieur le Marquis de Saint Aulaire.

qu'il avoit à bien parler, cette heureuse vivacité qui le faisoit briller dans les conversations, cet agrément enfin qu'il sçavoit mesler dans tous ses Discours, firent bien-tost rechercher son amitié par tout ce qu'il y avoit de plus brillant alors dans la Cour & dans la Ville, & il y en eut mesme qui indignez de son peu de fortune se joignirent ensemble pour la rendre plus supportable, évenement qui a peu d'exemples, peut-estre parce qu'il se trouve mal-aisément des hommes du caractere de Mr. l'Abbé Testu. Il ne tarda gueres à estre appellé au Louvre pour y prescher, mais comme il desiroit s'instruire encore davantage, il alla se retirer à la campagne avec le fameux Solitaire de nos jours, qui meditoit deslors cette estonnante & sainte reforme qu'il a instituée, dans laquelle il a vescu & qui édifie encore aujourd'huy toute la Chrestienté. Là une ample & curieuse Bibliotheque servoit à satisfaire l'avidité qu'il avoit d'apprendre, & une solitude non interrompuë luy laissoit tout le loisir d'imaginer & de composer. Toutes ces facilitez auroient convenu à tout autre, mais la grande & continuelle application dans un esprit plein de feu comme le sien, agit bientost sur son temperament, & un épuisement général le fit tomber dans une maladie, dont malgré une assez longue vie qu'il a menée depuis, il n'a jamais peu entierement guerir, il est aisé de juger par les choses qui nous restent de luy, de la grandeur & de la beauté de son genie. Dépouillé du secours de la lecture, reduit presque à n'oser penser, forcé de chercher de l'amusement pour éviter l'insomnie & mille autres foiblesses où la moindre application le jettoit; il ne perdit jamais cette vivacité

cité qui le rendoit ſuperieur aux autres dans la diſpute ou dans la converſation, & il ne laiſſoit pas de luy échapper des traits inimitables dans ces Stances dont le tour n'appartenoit qu'à luy ſeul. Il nous a donné ainſi les plus beaux endroits de l'Ecriture & des Peres, & y a joint toute la force & toutes les graces de la Poëſie. Je ne puis m'empêcher icy de vous dire une de ces Stances qui m'eſt demeurée dans la memoire, parce qu'elle vous peindra mieux que je ne pourrois faire l'eſtat où il eſtoit reduit, & l'uſage qu'il faiſoit de ſes maux.

Quand dans le temps de ma jeuneſſe
J'annonçois voſtre ſainte Loy.
Je croyois ne quitter un ſi divin employ
Que dans une extreſme vieilleſſe.
Par de triſtes vapeurs je me vis arreſté,
Et reduit malgré moy dans une oiſiveté,
Qui m'oſta tout eſpoir de faire penitence.
En l'eſtat où je ſuis, parlez, SEIGNEUR, parlez,
Accepter, vous offrir, ma peine, ma ſouffrance,
C'eſt tout ce que je puis, c'eſt ce que vous voulez.

Des penſées ſi Chrétiennes jointes aux grandes marques qu'il donnoit continuellement de ſa charité envers les pauvres, ne nous laiſſent point douter des miſericordes divines, & nous rendent encore ſa memoire plus précieuſe.

Le choix que nous avons fait de voſtre perſonne, MONSIEUR, ſert beaucoup à ſoulager noſtre déplaiſir, puiſque vous venez remplacer dignement un ſi illuſtre Académicien. C'eſt la diverſité des Genies, & des Talents

 que

que l'Académie cherche dans ceux qu'elle choisit. Cette varieté luy est necessaire pour l'Ouvrage qui fait son occupation la plus ordinaire ; & ceux qui sont accoustumez à bien parler, & qui comme vous se font estimer à la Cour par leur politesse & par leur esprit, ne luy sont pas moins utiles que les hommes plus sçavants. Nous avons veu tant de personnes du plus haut rang, & du merite le plus distingué, s'interesser à vous donner à nous; que nous n'en avons peu conclure autre chose, sinon que lorsqu'on est si generalement aimé, c'est une preuve certaine que l'on est fort aimable. La profession dont vous estes, & dans laquelle vous avez passé vos premieres années, ne vous a point détourné du goust des bonnes Lettres, vous aimez la Poësie, & vous sçavez en mettre toutes les beautez en œuvre : vous avez sceu mesler heureusement les Lettres, avec les Armes ; & c'est ce qui vous a fait agir avec tant de succés dans une grande Province, où vostre fermeté & vostre adresse calmerent en un moment la revolte naissante & la sedition. Laissez déformais à vostre genereux Fils le soin de satisfaire aux premiers devoirs de vostre naissance, & de la noblesse de vostre origine, aprés luy en avoir monstré l'exemple, & venez nous aider à celebrer le Siecle de LOUÏS LE GRAND.

Venez, MESSIEURS, mesler vos voix avec les nostres dans le Concert des louanges immortelles que nous devons à nostre auguste Protecteur. Tous les évenements de son regne fournissent tousjours de nouveaux sujets de l'admirer, les plus grandes Puissances de l'Europe l'ont veu plus d'une fois triompher

de

de leurs vains projets & de leur union, & ſi la Fortune ſemble aujourd'huy favoriſer l'injuſtice: la Fermeté, le Courage, & la Pieté du Monarque ſçauront bien ſouſtenir la bonne cauſe, & trouver une heureuſe iſſuë à tant de maux. Quelle fureur eſtonnante s'eſt emparée des Nations, l'envie & la jalouſie ont mis bas le maſque dont elles avoient accouſtumé de ſe couvrir, on ne cherche pas meſme les plus legers prétextes pour faire la guerre, & pour ſe couronner, on déthroſne les legitimes Souverains, la trahiſon & la violence tiennent lieu de droit & de raiſon, & les Peuples eſtonnez ne ſçachant à qui obéïr, voyent ſeulement chez eux le pillage & l'impieté, & ceux meſmes qui aſpirent à les gouverner acharnez à les ruiner & à les perdre. Les uns diſent qu'ils craignent que la France ne ſoit trop puiſſante. Les autres ne font qu'exercer une vieille haine & s'épuiſent ſans aucune veritable veuë pour leurs propres intereſts: d'autres enfin redoublant la crainte des uns & aigriſſant la rage des autres, cherchent à ſe rendre maîtres de l'Europe par le ſeul motif de maintenir leur ambition deméſurée, & de ſe faire des Royaumes que la Juſtice & la Raiſon ont tirez de leurs mains. Il ſemble meſme que Dieu par des ſecrets inconnus de ſa Providence ait livré le monde Chreſtien au Demon du deſordre, que la bonne cauſe ait eſté enveloppée pour quelque temps dans les juſtes Decrets de ſa colere. Comment eſt-il poſſible de reſiſter à tant de Puiſſances & en tant de lieux? L'Eſpagne qui depuis plus d'un ſiécle ne connoiſſoit la guerre que par le ſoin qu'on prenoit de la défendre & de combattre pour elle,

elle, voit aujourd'huy les Nations eſtrangeres jusques dans le ſein de ſes Eſtats, & ſa fidelité captive gemit ſous le poids d'une foibleſſe, dont ſa longue léthargie l'empeſche de ſe délivrer. LOUÏS LE GRAND, ſeul par toutes ſortes de ſecours cherche à réveiller cette ancienne bravoure Eſpagnole, & ſouſtient cette fidelité qu'on cherche à corrompre par la force & par les artifices. Les plus mauvais ſuccez ne l'eſtonnent ny ne l'abbatent. De nouvelles armées renaiſſent en peu de temps, ſes ordres pourvoyent à tout. Peut-on croire que l'Eſtre Souverain ne ſoit enfin touché de tant de miſeres, & ne vienne arreſter la fureur de la diſcorde, & ouvrir les yeux à tant de Nations qui courent à leur perte dans le temps meſme qu'elles croyent triompher? Aimable Paix, Fille du Ciel, divine Aſtrée, Juſtice éternelle, deſcendez des Cieux, venez changer la face de la Terre, venez rendre la tranquillité à tant de Peuples en leur rendant leurs veritables Maiſtres; venez enfin nous redonner encore ces beaux jours dont nous avons accouſtumé de jouïr ſous le plus juſte, & ſous le plus grand des Rois.

EPIS-

EPISTRE *de Mr. le Marquis de* SAINT AULAIRE *à Messieurs de* L'ACADE'MIE FRANÇOISE.

HABITANS du Vallon où croissent les lauriers,
Qui couronnent le front des illustres Guerriers,
Dispensateurs des Prix ordonnez par la Gloire,
Et confidents cheris des Filles de Memoire,
C'est à vous d'observer par quels aspres chemins
Un demi Dieu s'éleve au dessus des humains.
De ses Exploits fameux suivez la noble trace,
Lorsque des ennemis il va punir l'audace,
Ou que pour les vrais Rois dont seul il est l'appuy,
Il brave l'Univers, conjuré contre luy:
Faites que l'avenir estonné de sa gloire,
Sur la foy de CLIO soit forcé de vous croire,
Je vous laisse le soin du Heros & du Roy;
Je ne veux voir que l'Homme, & c'est assez pour moy.
Eblouï de l'esclat des vertus heroïques,
Je n'offre mon encens qu'aux vertus pacifiques,
Deitez qui jamais ne deurent leurs Autels
Aux caprices du sort & des foibles mortels,
Dont la majesté douce & la beauté modeste
Laissent à peine voir l'origine celeste;
Mais qui mieux que la loy qu'imposent les Vainqueurs,
Fixent l'obeïssance & le culte des cœurs.
Je ne veux voir qu'un Prince attentif & fidelle
Aux soins dont le chargea la Sagesse éternelle,
Regler tous ses projets sur la divine Loy,

Faire

Faire ſon intereſt de celuy de la foy,
Déraciner l'Erreur, decrediter le Vice,
Faire fleurir les Arts, & regner la Juſtice,
Meſler à tant de ſoins un honneſte plaiſir,
Et d'un gouſt noble & fin occuper ſon loiſir.
J'aime à le voir bannir la piquante Satire,
Qui briguoit prés de luy la liberté de rire:
De ſes traits les plus fins elle l'auroit armé;
Mais de ſa propre force on le vit allarmé:
Il ſceut que d'une main ſi peſante, ſi ſeure,
Jamais il ne partoit de legere bleſſure:
Elle fut reſervée à de plus grands travaux,
Et ſon exemple ſeul fit là guerre aux deffauts.
La Satire deſlors honteuſe, conſternée,
De ſes riants attraits parut abandonnée;
L'Envie au teint plombé, la noire Trahiſon,
Etouffant leurs ſerpents, ravalant leur poiſon,
Cacherent à ſes yeux une rage inutile,
Et chez ſes ennemis chercherent un azile;
Des vices décriez les appas impuiſſants.
Ne s'expoſerent plus à ſes regards perçants.
Ainſi lorſqu'eſchappez de leurs priſons profondes,
Les fiers Perturbateurs de l'empire des ondes.
Volent impetueux, & bouffis de fureur,
Y traiſnent avec eux le deſordre & l'horreur;
Si Neptune attendri des cris d'un miſerable,
Eleve ſur les flots ſa teſte venerable;
A ſon premier regard, au moindre mot tout fuit;
L'affreux orage ceſſe, un long calme le ſuit:
Tel le front de LOUIS plus reſpectable encore,
Aſſure le repos du peuple qui l'adore.

Jadis

Jadis un noir Demon du Sang noble alteré,
Fut ſous le nom d'Honneur des Braves reveré:
Par ſes cruelles loix la vengeance & la haine
De leurs coups trop vantez faiſoient rougir l'arene:
Les Edits de ſix Rois fulminerent en vain;
LOUIS ſeul triompha de ce monſtre inhumain:
Il ſceut de la Valeur moderer la furie;
Et luy fit reſpecter le ſein de la patrie,
Il ſçait preſcrire à Mars, au fort de ſon courroux,
Où doivent s'adreſſer & s'arreſter ſes coups:
A toy ſeule, Themis, il ſouſmet ſa puiſſance;
Jamais ſes intereſts n'ont chargé ta balance:
S'il s'oppoſe aux rigueurs de tes ſeveres loix,
C'eſt quand de la clemence il écoute la voix.
Aux pleurs des malheureux compatiſſant, ſenſible,
Aux prieres des ſiens à toute heure acceſſible,
S'il remarque leur trouble à ſon auguſte aſpect,
Un air doux les raſſure & ſouſtient leur reſpect.
Attentif & ſerein il écoute, il prononce;
On diroit que Minerve a dicté ſa réponſe:
Ses refus ſont d'un pere, & ſes graces d'un Roy;
Tout ce qu'il a promis eſt ſcellé par la foy:
Genereux Ennemi, ſeur Allié, bon Maiſtre,
Vous qui fiſtes des Dieux, eſt-il digne de l'eſtre?

DIS-

DISCOURS *de Mr. le Marquis* DE MIMEURE, *prononcé le* 1. *Decembre* 1707. *lorsqu'il fut reçu à la place de Mr.* Cousin.

MESSIEURS,

Voicy donc le jour heureux, & malgré moy si long-temps differé, où je puis enfin vous rendre grace de vos suffrages, & commencer à joüir de l'honneur où ils m'élevent.

Un prompt départ a suspendu pendant plus de six mois les tesmoignages publics que je vous devois de ma sensible reconnoissance ; mon devoir m'appelloit loin de vous, & me pressoit d'aller servir vostre auguste Protecteur. Mais mon zele, je l'avouë, tout ardent qu'il est pour son service, n'estouffoit pas en moy un secret murmure de l'amour propre. Dans l'incertitude de ce que les hazards de la guerre pouvoient me reserver, je partis plein de regret de n'estre pas encore initié à vos mysteres. Si vostre choix, MESSIEURS, sembloit me promettre de participer un jour à vostre gloire, il ne rassuroit pourtant pas assez mes esperances, puisque mon nom n'estoit pas encore escrit parmy ceux de tant de personnes illustres dont vostre Compagnie a tousjours esté composée.

Tous les hommes, plus portez à s'aimer eux-mesmes qu'à se connoistre, & sensiblement touchez que la mesure de la vie soit renfermée dans des bornes si estroites, se flattent d'en prolonger en quelque sorte la durée aprés la mort, par la reputation qu'ils ambitionnent de s'establir ; & soit chimere, ou raison, c'est un sentiment naturel qu'il seroit difficile & mesme dangereux de destruire, & de leur oster.

En

En effet, MESSIEURS, le desir de vivre mesme au-delà du tombeau, est le ressort puissant qui dans tous les âges a fait agir les grands Hommes, a formé les Conquerants, les Politiques, & les plus celebres gens de Lettres.

C'est une verité qui s'est fait sentir vivement dans la conduite du fameux Cardinal de Richelieu. Ce grand Homme de qui le genie sublime, superieur à sa haute fortune, & de qui les actions à jamais memorables sont si souvent presentes à nostre souvenir, après avoir par la force & la sagesse de ses conseils opposé les premiers obstacles aux vastes desseins de la Maison d'Austriche; aprés avoir attaqué l'hérésie jusques dans son azile, & sousmis les flots de l'Ocean aux loix de son Maistre: ce grand Homme, dis-je, ne crut pas que sa réputation fust assez durable, s'il ne procuroit l'establissement de vostre illustre Compagnie. Cet establissement, digne objet de son ambition, fut le chef-d'œuvre de sa prudence & de ses lumieres; il prévoyoit bien, MESSIEURS, que vos Ouvrages passeroient dans tous les siecles, & que vostre reconnoissance seroit à sa memoire le gage le plus certain de l'immortalité.

Ce fut dans les mesmes veuës, que ce sage Chancelier, ce digne Chef de la Justice, qui du vivant de ce premier Ministre, avoit voulu estre receu dans vostre Societé, s'attacha aprés luy à en maintenir l'honneur & les avantages; qu'il vous receut chez luy, qu'il assista si regulierement à vos Assemblées, qu'il vous appuya de son credit, qu'il vous honora de ses conseils, qu'il inspira aux plus considerables de son sang le mesme esprit, & les mesmes soins, & qu'il crut enfin avoir à jamais éternisé son nom,

quand

quand vous luy accordâtes celuy de vostre Protecteur.

Et quel autre motif que l'esperance de passer à la posterité, a pû engager à tant de veilles, & de travail, le sçavant Confrere que vous avez perdu? Jamais regret ne fut plus legitime que celuy que vous avez de sa perte; assidu dans vos Assemblées, & tant de fois utile au public pendant sa vie, soit par d'excellentes traductions, soit par un Journal judicieux où il donna durant quelques années un Précis juste, & élegant de tout ce qu'il y avoit de plus rare, & de plus nouveau dans la Litterature, il a voulu encore perpétuer ses graces au public aprés sa mort, par le don précieux qu'il luy a fait de sa Bibliotheque.

Je me reconnois, je l'avouë, bien indigne de succeder à un si excellent Homme; & quand je cherche, MESSIEURS, ce qui a pû vous engager à tourner les yeux sur moy pour remplir sa place, je n'y vois d'autre fondement que l'honneur que j'ay eu dés mes plus tendres années, d'estre tiré du fonds de ma Province pour m'attacher à la personne du Fils du plus grand des Roys. Vous m'avez regardé, sans doute, en m'appellant parmy Vous, comme un tesmoin fidele des commencemens de la vie de Monseigneur le Dauphin, & par là comme plus propre qu'un autre à vous informer des sentimens d'humanité nobles & pleins de grandeur qu'on luy a connus dés son enfance, & de la vigilante attention qu'il a tousjours euë à se former sur les exemples de son auguste Pere. C'est sur ce modelle qu'on l'a veu avec un courage intrépide, mais simple, & sans ostentation, sousmettre le Palatinat entier en moins de deux mois, malgré

gré la rigueur d'une saison contraire, & faire tomber devant luy les remparts d'une Place superbe, qui est encore aujourd'huy regardée comme la clef de l'Empire. Que si dés sa premiere campagne il sceut s'attirer & l'estime, & l'amour des troupes, il n'est pas moins dans nos Villes les delices des peuples. Quel fut leur trouble, & leur inquietude, quand ils craignirent qu'une maladie cruelle ne mist en péril une vie qui leur est si précieuse! Quel fut le transport de leur joye au retour de sa santé!

J'ay lieu de penser encore que s'il faut aussi vous rendre compte des deux campagnes où Monseigneur le Duc de Bourgogne a commandé nos armées, l'honneur que j'ay eu d'y porter ses ordres, pourra donner quelque credit aux recits que j'auray à vous faire; ma mémoire est fidelle sur la haute idée qu'on y prit de luy, & sur le courage, & l'intelligence qu'il y fit paroistre. Quelle exactitude dans la discipline! Quel exemple de pieté & de regularité! Puisse un jour le Prince, que le Ciel luy a donné d'une Princesse aimable, & qui luy est si chere, devenir comme son pere, & comme son ayeul, le digne imitateur des vertus de LOUÏS LE GRAND.

Je ne me donne donc à vous, MESSIEURS, que comme un Recueil historique, si j'ose ainsi parler, où vous puiserez des faits que vous aurez soin de transmettre aux siecles à venir : car la vie militaire, que j'ay menée depuis long-temps, ne m'a guere laissé le loisir de cultiver le goust naturel que j'ay tousjours eu pour les Lettres.

Ce goust neanmoins dans sa naissance avoit esté

esté favorisé par un Homme du premier ordre, qui chargé du poids de l'éducation du grand Prince, auprés duquel on m'avoit appellé, ne dédaignoit pas de s'informer si on prenoit soin de la mienne. Je parle icy de Monsieur le Duc de Montausier qui nous a laissé en sa personne un exemple remarquable, mais veritablement peu suivi ; qu'on peut s'élever aux plus hautes dignitez de la Cour, sans art, sans flatterie, & avec un infléxible attachement à la verité, & à la justice.

Vous trouverez peut-estre, MESSIEURS, que je m'écarte icy de mon sujet, mais dans l'interest que j'ay de vous persuader quelle est la reconnoissance que je conserve à mes bienfaicteurs, pourriez-vous n'approuver pas que j'en tesmoigne pour celuy à qui je dois en partie les foibles connoissances qui me restent, source de l'honneur que vous me faites aujourd'huy. J'adjousterai mesme que c'est peut-estre de luy que je tiens un esprit de sincerité qui peut auprés de vous suppléer à mon peu de mérite.

Car enfin, MESSIEURS, les plus nobles ornemens de l'Eloquence, & ces tours heureux & délicats qui donnent le prix à vos Ouvrages, me semblent aujourd'huy peu necessaires au dessein d'éterniser le zele, & l'admiration que vous avez pour vostre Auguste Protecteur. S'il faut parler des merveilles de sa vie, ne suffit-il pas que la sincerité soit nostre seule guide? Tesmoins de tant de prodiges, ne suffit-il pas que nous attirions pour eux la foy de la posterité la plus reculée, par la simplicité, par la multitude, & l'uniformité de nos dépositions?

Quel regne jamais fut marqué de tant de Victoires? Nos Legions sous les ordres de ce grand

grand Roy; n'ont-elles pas esté tousjours invincibles? En vain loin de ses yeux la fortune a-t-elle donné quelques marques de son inconstance naturelle; son caprice n'a servi qu'à nous frapper d'une nouvelle surprise pour une fermeté heroïque, que des succés presque jamais interrompus avoient dérobée à nostre connoissance. Il faut des temps difficiles pour mettre à l'épreuve les ressources d'un courage ferme. L'ame de Louïs superieure aux évenemens réünit son activité, sans paroistre occupée; elle estend sa prévoyance, elle embrasse tout, elle repare tout, son courage nous ranime; & sans porter la veuë au-delà de l'année mesme où je vous parle, (car pourquoy rappellerois-je inutilement icy, & des conquestes, & des vertus que tant d'autres avant moy ont desja plus dignement célébrées?) quelle moisson de gloire pour LOUIS LE GRAND dans le seul cours de cette campagne! La Flandre a veu reprimer l'audace d'un Ennemy superbe qui menaçoit de percer nos frontieres; ce torrent impétueux qui sembloit vouloit tout inonder, a esté arresté dans la premiere rapidité de sa course. L'Allemagne a éprouvé de nouveau la terreur de nos armes, nous avons porté le ravage jusques dans son sein. Les rivages de la Mediterranée ont veu la retraite honteuse d'une flotte ennemie, & d'une armée temeraire qui leur préparoient des chaisnes. L'Espagne a veu ses champs baignez du sang de ceux qui venoient l'envahir; une victoire complette y a ouvert la campagne; elle s'y termine par la prise des Places les plus séditieuses, & par le triomphe d'un Prince digne du Sang dont il est sorti. La mer vient de voir ou pris ou bruslez ou dispersez les vaisseaux de ceux qui s'arrogent sur elle un empire illégitime. Enfin malgré tous les efforts

de l'Europe unie & conjurée, lorsqu'il a fallu attaquer, il semble que le Dieu de la guerre nous ait presté son épée ; quand il a fallu seulement se défendre, il semble que Pallas nous ait confié son Ægide.

Aprés tant d'avantages, que ne devons-nous pas attendre du desir sincere que LOUÏS LE GRAND conserve de restablir & d'assurer la tranquillité des Nations ? Nous le sçavons, grand Roy, si vous veillez avec succés à défendre vos Estats contre la conspiration generale des Puissances qui nous environnent ; Vous aspirez encore davantage à donner la Paix, & à soulager les peuples que le Ciel vous a sousmis. Que si vos Ennemis tousjours unis par des sentiments de crainte & de jalousie, ou séduits par une confiance mal fondée, osoient se flatter de lasser nostre patience & d'épuiser nos forces ; qu'ils sçachent qu'aussi-bien que vostre gloire, nostre zele n'a point de limites ; que nous sacrifierons à jamais pour elle & nos biens & nos vies, & qu'ils reconnoissent enfin à leur honte combien il y a de ressource, & de courage dans une Nation fidelle, gouvernée par un Maistre à qui il nous est si glorieux d'obéïr, & qu'il est si juste d'aimer.

Alors, MESSIEURS, quand aprés une Paix desirable & glorieuse mon devoir me permettra de me trouver soigneusement à vos Assemblées, je tascheray par vostre commerce de me rendre plus digne du choix dont vous m'avez honoré ; j'escouteray long-temps comme un disciple attentif & appliqué à s'instruire : & si ma foiblesse ne me permet pas de vous atteindre, content de vous applaudir, si je ne puis vous imiter, je me flatte du moins que mes empressemens,

semens, & mes soins assidus seront assez heureux pour vous plaire, & que ma veneration pour cette illustre Compagnie m'attirera quelque part à l'honneur de vostre bienveillance.

RE'PONSE *de Mr. de* SAÇY *Chancelier de l'Academie au Discours prononcé par Mr. le Marquis de* MIMEURE *le jour de sa Reception.*

MONSIEUR,

La reconnoissance que vous venez de nous marquer si éloquemment, vous nous la devez moins qu'au public. Ses vœux ont devancé nos suffrages. Si vous aviez crû que dans l'esperance de nous imposer ou de nous surprendre, il fust permis d'employer des protections respectables, ou des sollicitations dangereuses, personne n'auroit pû le tenter plus facilement que vous. Mais persuadé que ces secours ailleurs si glorieux, ne font dans cette occasion assez d'honneur, ny à celuy qui s'en sert, ny à ceux auprés de qui on les employe; vous avez donné un exemple digne de servir de regle à tous ceux qui entreront aprés vous dans la mesme carriere.

En un temps où il semble que pour arriver mesme aux honneurs de l'esprit, on commence à prendre les routes qu'une aveugle ambition a tousjours suivies, pour parvenir aux emplois & à la fortune, vous avez eu le courage de ne vous point escarter de celles que la modestie & peut-estre (dans la place où je suis il ne me siera pas mal de le dire) le respect deu à cette Com-

pagnie vous prescrivoient; vous n'avez fait parler pour vous que la Renommée.

Vous pouviez bien, MONSIEUR, vous en reposer sur elle. Où auriez-vous trouvé des amis qui vous eussent mieux servi? A peine parliez-vous, que desja elle parloit de vous. Les merveilles qu'elle publioit de la finesse & de la vivacité de vostre esprit, de la justesse & de la force de vostre raisonnement, de la douceur & de la bonté de vos mœurs, exciterent la curiosité de la Cour. Vous y parutes à cette Cour délicate, où chacun sans cesse occupé du plus grand Objet, qui ait peut-estre jamais esté exposé à l'admiration des hommes, semble reserver si peu d'attention pour tout le reste; & cependant vous y fustes regardé comme un prodige. On vous y jugea digne de contribuer en quelque sorte à l'éducation du Prince, par qui se doivent perpetuer les grandes destinées de la France. Vous fustes attaché à son service, & associé à ses Estudes.

Trois Hommes (je ne crains point d'estre démenti par ceux qui m'entendent) trois Hommes des plus illustres que la France ait jamais produits, furent chargez d'une éducation qui luy estoit si importante.

L'un tres-distingué par une noble & antique race, mais bien plus encore par des mœurs vrayment antiques, & par son amour pour les Lettres, sembloit n'estre né que pour faire revivre Mecene à la Cour d'Auguste. Courtisan sans cesser d'estre Philosophe, il ne mettoit point la politesse dans une dissimulation rafinée; convaincu que rien ne devoit tant plaire au Prince sous lequel il avoit le bonheur de vivre, que la Verité, il alloit tousjours au vray & à l'honneste sans détour, & se seroit crû deshonoré, s'il eust

euſt payé l'approbation du public de la moindre adulation envers les particuliers.

L'autre joignoit à un genie ſublime une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique & Profane, de l'Eſcriture & des Peres, mais ſur tout il eſtoit doüé d'une Eloquence, dont l'antiquité ſe ſeroit fait honneur dans les ſiecles les plus celebres, & dont l'Egliſe dans celuy-cy, s'eſt fait un rempart capable de la défendre éternellement contre une hereſie qui a ſi long-temps deſolé ce Royaume.

Le troiſiéme, d'un eſprit naturellement délicat, a pris ſoin de ſe nourrir de tout ce que les Auteurs les plus renommez dans tous les ſiecles, & dans toutes les Langues ont de plus exquis. Theologien auſſi éclairé que profond, il a ſceu arracher de la Theologie les épines qui ſemblent l'obſcurcir & l'eſtouffer, pour y repandre les fleurs d'une ſainte & maſle Eloquence, & luy donner toute l'évidence & toute la force de la démonſtration. Philoſophie, Hiſtoire, Poëſie; quel genre d'érudition luy a échapé? Quelle antiquité? Quelle Science a eu pour luy des ſecrets impénétrables? Qui d'entre ceux qui connoiſſent les Lettres ignorent ſon nom? Quelle Nation eſt aſſez vaine pour ne nous pas l'envier.

Pendant que ces grands Hommes n'oublioient rien pour former le Prince qui leur avoit eſté confié, vous aviez ce bonheur, MONSIEUR, que plus vous apportiez d'aſſiduité à le ſervir, & plus vous vous mettiez en eſtat de meriter un jour toute ſon eſtime; vous preniez ſans ceſſe dans tout ce qui échappoit à ſes inclinations heroïques l'amour de la vertu, & dans les leçons délicates qu'ils luy donnoient le gouſt des plus excellentes choſes.

Vous en sceutes si bien profiter, que vous fustes jugé aussi digne de le servir dans les nobles travaux où bien-tost aprés la gloire l'appella, que vous aviez paru propre à l'amuser dans les jeux, & dans les exercices de son enfance. On vous vit marcher aprés luy d'un pas ferme dans tous les perils où son grand cœur le précipita. Mais tesmoin de son humanité pour les soldats, de son affabilité pour les Officiers, de sa liberalité envers les troupes, de sa prévoyance dans les contre-temps, de sa patience dans les fatigues, vous compristes combien il estoit vray, que la valeur seule ne forme point le Heros.

Depuis ce temps avec vostre admiration pour un si grand Prince, vostre zele pour luy s'est accru, & avec vostre zele, s'est augmentée son affection pour vous. Ceux qui avoient esté chargez de l'instruire sont devenus vos meilleurs amis, & fidelle également & aux exemples que vous aviez eus, & aux instructions que vous aviez receuës, vous avez fait tous vos devoirs de la guerre & de la Cour, tous vos plaisirs des Muses.

Vos Poësies Latines qui auroient brillé dans le temps des Horaces & des Tibulles, & qui ont fait passer de si bonne heure vostre nom jusques dans les pays estrangers, n'ont esté pour ainsi dire que les amusemens de vostre enfance; & vos Poësies Françoises pleines de ces graces qui ne sont point au pouvoir de l'art, & que seul y peut semer un genie heureux cultivé par des estudes choisies, & poli par un long usage de la Cour, font depuis long-temps les delices des personnes les plus deliées de la France.

Il n'en falloit pas moins, MONSIEUR, pour nous consoler de la perte que nous avons faite. Monsieur le Président Cousin estoit un de ces hom-

hommes que les attraits des Lettres dégoustent de l'ambition & de la fortune ; quoyqu'il fust entré dans la Magistrature dés sa jeunesse ; quoy qu'il y eust apporté une solidité d'esprit, & des connoissances qui luy respondoient de tous les avantages que les autres y cherchent, son inclination pour l'estude luy fit preferer le repos dont jouït le Philosophe, à tout l'esclat qui environne l'homme public ; dés lors il borna ses veuës aux seules fonctions de sa Charge, & comme elles luy laissoient beaucoup de loisir, il le consacra tout entier à l'amour des Sciences.

C'est à Monsieur Cousin que le public fut long-temps redevable de la continuation de ces Journaux qui excitoient tant de curiosité, & qui causoient tant de plaisir, parce qu'ils ne paroissoient précisément faits, que pour soulager ceux qui manquoient ou de temps pour lire, ou de memoire pour retenir.

Comme il n'avoit pas moins de droiture dans le cœur que dans l'esprit, loin de s'imaginer qu'en faisant l'extrait des Livres, il eust acquis le privilege de faire une Satyre, où sans respect ny pour la Verité, ny pour la bienséance, il n'eust à suivre que ses dégousts ou ses chagrins ; il ne crut pas que cet extrait luy donnast seulement le droit de s'ériger un Tribunal, d'où il peust prononcer un jugement innocent & modeste.

Plein de défiance pour ses propres lumieres, il apprehendoit qu'en croyant donner une décision fondée & legitime, il ne donnast une fantaisie, ou une opinion erronée, & qu'en se hazardant à guider ceux qui s'abandonneroient à sa foy, il ne les égarast.

Attentif à l'esprit des Instituteurs de ce Recueil, il ne se regarda jamais ny comme le juge, ny com-

comme le censeur du Livre dont il parloit, mais il se souvint tousjours qu'il n'en estoit que l'Historien.

Les devoirs d'un sage Historien furent toute sa regle, il sçavoit qu'on ne luy demande que du choix, de l'ordre, de la clarté, de la fidelité, & que le plus grand de tous ses vices c'est d'estre partial ou malin.

Il n'est pas estonnant qu'avec une conduite si moderée, il se soit concilié l'estime de tous les gens de Lettres. Mais ces sortes d'Ouvrages ne servirent qu'à le délasser d'estudes infiniment plus importantes. Quand je songe aux thresors dont il a enrichi nos Bibliotheques, peu s'en faut que je ne demande, s'il est possible qu'un seul homme ait pû suffire à tant & à de si longs travaux. L'Histoire du bas Empire qui n'estoit auparavant connuë que des Sçavants capables de la puiser dans un grand nombre de volumes Grecs où elle estoit renfermée, est par ses excellentes Traductions devenuë si celebre sous le titre de l'*Histoire Byzantine*, & si commune par toute la France, qu'elle ne nous est aujourd'huy guere moins familiere que la nostre.

Tel fut, MONSIEUR, l'homme illustre que vous venez remplacer : je ne vous parle point de a douceur de son commerce; ce n'est pas une des qualitez que nous cherchons le moins dans un Confrere, & c'en est une qui nous rendra sa memoire éternellement précieuse. Aussi que pourroit-on apporter de plus souhaitable dans une Compagnie comme celle-cy? Les Estudes peuvent nous assembler, l'esprit nous plaire; le sçavoir nous instruire; mais les mœurs & les manieres peuvent seules nous lier.

Nous sçavons, MONSIEUR, tout ce que nous

nous devons attendre de l'agrément des vostres: ainsi nous ne pouvons trop vous presser de vous rendre assidu parmy nous; que vostre goust pour les Lettres, que vostre amitié pour nous vous en fasse ménager les momens. Ayez pour l'Académie la mesme ardeur qu'on voit briller si vivement encore aujourd'huy dans le digne sang de ses illustres Fondateurs. Ne vous permettez jamais de regarder vostre élection comme un titre qu'il est permis de negliger dés qu'on a sceu l'obtenir, mais comme une obligation que vous voulez remplir, ou, (si vostre modestie l'aime mieux) comme un avantage dont vous esperez de profiter. Si vous ne pouvez nous donner place entre vos devoirs, comptez-nous entre vos plaisirs. Où en trouver de plus utiles? Il n'y a personne entre nous qui, si vous l'interrogez, ne vous advoüe de bonne foy, qu'il n'est jamais sorti de nos Assemblées, que plus instruit qu'il n'estoit quand il y est entré. Où vous en promettre de plus honnestes? Nous ne travaillons sans cesse qu'à perfectionner une Langue destinée à immortaliser les merveilles du Regne de nostre auguste Protecteur.

Quel délassement plus glorieux pour vous, MONSIEUR, aprés avoir sous ses auspices cueilli des lauriers dans les champs de Mars, de venir avec nous luy en faire des couronnes dans ce Palais, où sa magnificence ouvre un azile aux Muses. Vous nous y verrez disputer à l'envy cet honneur: mais malgré tout nostre empressement à celebrer ses Vertus, vous nous entendrez (ce qui est de toutes les louanges la plus touchante) faire plus de vœux encore pour sa vie, que d'éloges pour sa gloire.

Discours *prononcé le* 1. *Mars* 1708. *par Mr. l'Abbé* Mongin *Précepteur de S. A. S. Mr. le Duc d'*Anguien *lorsqu'il fut reçu à la place de Mr. l'Abbé* Gallois.

Messieurs,

Quand je considere l'honneur que je reçois en ce jour, & que je me vois associé à une Compagnie si respectable par les premieres Dignitez de l'Eglise & de l'Estat, si recommandable par ses talents, si glorieuse par ses prérogatives, si celebre dans l'empire des Lettres, & pour dire quelque chose qui la touche plus sensiblement, si chere à son auguste Protecteur; je me sens penetré de la plus vive, & en mesme temps de la plus humble reconnoissance. Non, Messieurs, la gloire que vous me communiquez, ne m'éblouït point. En m'approchant de vous, je ne perds point de veuë la longue distance qui m'en esloignoit, & en recevant l'illustre qualité de vostre Confrere, je prétends porter encore celle de vostre Disciple. Je dois trop à ce dernier titre, pour souffrir qu'un autre plus glorieux puisse jamais l'effacer. Mais vous ne connoissez peut-estre pas, Messieurs, tous vos bienfaits; ma juste reconnoissance ne se borne pas à les ressentir, elle me porte aussi à les publier, & à vous apprendre que j'ay dans cette occasion plus d'un remerciement à vous faire.

Parmy ceux qui pouvoient aspirer à l'éducation

tion d'un Prince, dont le grand Nom & les merveilleuſes qualitez promettent encore à la France un des plus fermes appuis de ſa grandeur ; vos premiers dons, vos premieres graces me découvrirent ; on montra mon nom dans vos immortelles Annales ; vos ſuffrages ſuppléerent au merite ; voſtre Eleve fut préferé, & j'eus le bonheur de voir mes Maiſtres & mes Juges, devenir encore mes Protecteurs Enfin vous avez voulu achever aujourd'huy voſtre Ouvrage, & couronner vous-meſmes vos propres bienfaits. Il eſt vray que la place que j'ay l'honneur d'occuper, a pû déterminer ou du moins haſter voſtre choix. Mais je n'ay point à rougir d'une pareille déference. Les ſeules bontez d'un Prince également diſtingué par l'amour des Lettres, & par la gloire des Armes, rendent recommandables ceux qu'elles protegent, la faveur & la confiance des grands CONDEZ, reſſemblent, MESSIEURS, à vos éloges & à vos ſuffrages ; elles immortaliſent.

Voſtre illuſtre Fondateur l'avoit bien préveu que vous ſeriez un jour les diſpenſateurs de cette glorieuſe immortalité, l'objet le plus cher de ſes travaux & de ſes ſoins. Desja il avoit changé la face de l'Europe, reculé nos frontieres, deſarmé l'hereſie, jetté le trouble & le deſordre dans les Cours eſtrangeres, & avoit ramené les Grands de ce Royaume à cette exacte dépendance qui fait la gloire & la ſeureté des Empires. C'eſtoit là ſans doute beaucoup faire pour l'Eſtat, mais ce n'eſtoit rien faire pour luy ; l'importance de ſes ſervices pouvoit eſtre oubliée ou affoiblie par l'injuſtice ou par l'ignorance des temps. Et comme s'il euſt preſſenti que la gloire des grands Miniſteres alloit eſtre

effacée par un Roy qui sçauroit regner luy-mesme, il songea à s'asseurer de la posterité. Les monuments, les trophées, le marbre & le bronze, sur lesquels on voit encore son nom gravé à la suite du nom auguste de son Maistre, ne luy semblerent pas d'assez seurs garants de l'execution de son noble projet. Des Homeres, des Demosthenes, des Virgiles, des Cicerons, des Plines, luy parûrent plus propres à son dessein. Et dans cette veuë qui s'estendoit sur tous les siecles, plein de l'immortalité qu'il alloit enfanter, Armand, le glorieux Armand establit & forma l'Académie.

Voilà, MESSIEURS, l'Histoire de vostre naissance, & voicy celle de vostre florissante jeunesse. Vous ne joüîtes pas long-temps des tendresses de vostre illustre Pere, & vous fûtes orphelins presque dés vostre enfance. Mais si la mort fut inéxorable à vos regrets, la fortune ne le fut pas à vos plaintes. La Justice elle-mesme du haut de son Tribunal en fut touchée, & vous donna pour tuteur, l'oracle de ses Conseils, le fidelle interprete de ses loix, le grand Seguier qui eut son Roy pour successeur à la protection qu'il avoit donnée à l'Académie, & ses Enfans pour heritiers du zele & de l'affection qu'il eut pour elle. Icy enfin vos glorieuses destinées se declarent, les sçavantes Muses vont auprés du Trosne prendre la place de l'Ignorance & de l'Oisiveté, & le Palais des Rois si long-temps fermé aux Sciences va s'ouvrir à vos doctes Assemblées & devenir l'Ecole de l'Eloquence & de la Sagesse. Je dis de la Sagesse, MESSIEURS, car vos Statuts, & vos seuls usages nous instruisent & sont devenus la regle ou la honte de nos jugemens. On y apprend à faire plus de cas des

avantages naturels que des biens de la fortune. On se sent icy comme rendu & rappellé à sa premiere origine. On y respire, pour ainsi parler, l'air du premier âge du monde. L'ordre des conditions y est marqué ou plustost restably sur les loix de la nature. L'homme habile & celebre n'y est point au dessous de l'homme puissant; les talents y sont au dessus des titres. On n'y reconnoist point d'autre noblesse que celle des sentiments, d'autre élevation que celle de l'ame, ni d'autre rang que celuy que donne le merite. Ces noms de superiorité & de subordination qui flattent ou qui humilient trop l'orgueil, sont des noms que vous ignorez ou qui vous offensent. Rien ne distingue, rien ne releve ici l'homme que sa propre vertu; & si la varieté des talents y establit quelque difference, ou y souffre quelque distinction, la modestie les confond, le commerce les partage, & la politesse empesche de les faire trop sentir.

Le sçavant Académicien à qui j'ay l'honneur de succeder, avoit apporté dans ce noble commerce une riche portion de gloire & de vertu. Vous le receûtes, MESSIEURS, des mains des Muses & des Sciences qui vous le presenterent dans le temps mesme qu'elles parloient toutes par sa bouche, ou qu'elles s'expliquoient par sa docte plume. Le celebre Geometre, l'habile Philosophe, le profond Theologien, l'exact & judicieux Critique, tous ces differents caracteres se trouvoient réünis dans Monsieur l'Abbé Gallois, & tous ensemble ne formoient pas encore le sien. Il possedoit tous ces rares avantages avec une distinction qui en relevoit infiniment le prix; car il estoit tout à la fois celebre & pieux Geometre, habile & modeste Philoso-

losophe, profond & humble Theologien, exact & judicieux Critique, mais judicieux & exact sans passion, & pour le peindre tout entier, sçavant & desinteressé. Il occupa long-temps auprés d'un Ministre * celebre, dont le nom ne mourra jamais dans la Republique des Lettres, & dont l'esprit va revivre dans le Ministere, il occupa, dis-je, auprés de ce Ministre fidele un poste au gré de l'ambition & qui le plaçoit tout proche de la Fortune. Il n'avoit pour se la rendre favorable qu'à ne la pas mépriser. Le credit de son Maistre, la confiance & l'amitié dont il l'honoroit, un merite reconnu & appuyé, tout le portoit aux dignitez & aux honneurs; mais son cœur ne l'y portoit pas. Cependant comme il vivoit sous un Roy qui ne laisse rien à craindre à la Vertu que le danger des recompenses, il fallut bien se contraindre & se sousmettre aux regles de sa Justice; mais la complaisance ne dura pas long-temps, & s'il n'eut pas le courage de refuser une Abbaye il eut bien-tost aprés la force de s'en démettre.

Un si noble mépris des richesses ne luy estoit-il point inspiré, MESSIEURS, par ce genereux desinteressement qui met l'Académie au dessus des recompenses, & ne luy permet de recevoir des mains Royales de son Auguste Protecteur, que le Symbole de l'immortalité qu'il luy asseure, & la liberté de celebrer ses Exploits? Heureusement pour elle la plus noble, la plus glorieuse de ses occupations s'accorde avec ses principes. En louant le ROY elle ne sort point de ses regles. Elle trouve le Heros au dessus du Monarque, ses vertus au dessus de ses

* Mr. Colbert.

ses Victoires, ses sentimens plus élevez que ses Trophées, son cœur plus noble que sa Couronne, & plus grand que sa Fortune, disons mieux, plus grand que sa propre Renommée.

Quel bonheur pour vous, MESSIEURS, d'avoir sans cesse à louër un Prince qui vous fait trouver dans sa seule personne, un fonds tousjours inépuisable de louanges ! En effet si sa gloire eust esté attachée à ses seules Conquestes ; si sa Grandeur eust esté l'Ouvrage d'une aveugle fortune, où auriez-vous pris des Eloges aprés ces fatales journées, où la valeur de la Nation se vit trompée, ou trahie par la Victoire? Ce Heros immortel dont la Religion & la Justice ont tousjours conduit les entreprises, se verroit donc confondu avec ces Heros prophanes qui ne doivent leur gloire qu'à leur fureur, & dont tout le merite consiste à avoir esté ambitieux, injustes, barbares, & usurpateurs avec succez? Ce seroit pour de tels vainqueurs que l'Eloquence se trouveroit confuse ou muette au premier changement de la fortune. Mais comme le digne sujet de vos veilles n'a point changé, vous n'avez deu, MESSIEURS, ny vous taire, ny changer de langage: Le Heros a soustenu le Conquerant; son cœur tousjours ferme, tousjours invincible, vous a tousjours laissé le droit de publier ses propres Victoires, & sa Vertu plus forte que ses Armées, a mis vos Eloges & sa gloire au dessus de l'inconstance & de l'instabilité des choses humaines. Les vrais Heros sont Heros dans tous les temps. Comme leur grandeur reside dans leur ame & non dans les bras de leurs Soldats, il n'est pas necessaire qu'ils soient tousjours heureux pour estre grands. Il leur suffit d'agir tousjours par de

de grands principes & pour de grands objets, le reste n'est pas de leur devoir : Mais graces au Ciel les épreuves de patience & de soumission n'ont pas duré, l'éclipse a esté courte, & desja MESSIEURS, vous pouvez reprendre le noble & magnifique langage de la Victoire. Desja nos Troupes victorieuses & triomphantes, ont repris leur premier ascendant & ont veu nos fiers ennemis confondus de toutes parts; fugitifs en Allemagne, déconcertez en Flandre, repoussez en Provence, battus & défaits en Espagne.

Puissiez-vous aussi reprendre bien-tost un stile plus doux & plus éloquent encore que celuy des Triomphes. Il est pour les grandes ames un plaisir plus touchant que celuy de vaincre. LOUIS LE GRAND l'a souvent appris à ses ennemis, & les Nations entieres tant de fois soulevées contre sa gloire, & tant de fois pacifiées par sa moderation, devroient bien se souvenir qu'il a souvent oublié ses injures pour essuyer leurs larmes & finir leurs miseres. Mais oublions, s'il se peut, & sa moderation & ses Victoires pour réünir nos vœux au seul objet qui interesse tout à la fois nostre amour, nostre repos, & nostre gloire. Ne demandons pas à Dieu que ce Heros triomphe ou qu'il fasse la paix, demandons seulement qu'il vive, & qu'il regle ses jours, non sur nos desirs, ce seroit former des souhaits indiscrets, mais du moins sur nos besoins. Nous ne ferons pas des vœux tout seuls. Les Rois malheureux & indignement déthrônez; le regne de la pieté restabli, l'Estat sauvé des fureurs de l'heresie; les Souverains legitimes en possession de l'heritage de leurs Peres, les droits les plus sacrez qu'on at-

taque

taque ou qu'on viole; les Thrônes renversez ou les Thrônes raffermis sont comme autant de voix qui demandent au Ciel la conservation du seul Protecteur de la Religion, de la Royauté & de la Justice.

Que ne puis-je, MESSIEURS, venir souvent apprendre de vous, à exprimer les sentimens d'admiration qu'inspirent les vertus & la presence de ce Prince Auguste! Mais si je ne puis rien pour sa gloire, j'essayeray de contribuer en quelque sorte à sa joye, en cultivant les précieuses semences de sagesse & de pieté que son sang & ses exemples ont transmises dans le cœur du Prince, que j'ay l'honneur d'instruire. Desja le ROY y reconnoist l'image de sa jeunesse, puisse-t-il y remarquer un jour quelques traits de sa valeur & de ses vertus!

DISCOURS *prononcé le même jour par Mr. l'Abbé* FRAGUIER *de l'Academie Royale des Inscriptions & Medailles, lors qu'il fut reçu à la place de Mr.* Colbert *Archevêque de Rouën.*

MESSIEURS,

Je sçay combien il m'est desavantageux d'avoir à parler devant vous, aprés un homme dont vous avez couronné trois fois l'éloquence. Je sçay qu'il faudroit avoir des talents que je n'ay pas, pour vous presenter dans un discours sublime, ces beautez vives & brillantes, qui font le prix des Ouvrages d'esprit, & les rendent

dent, s'il est possible, dignes de paroistre à costé des vostres. Mais ce qui me rassure, c'est que je n'ay besoin, ni de talents, ni d'éloquence, pour vous persuader de la sincerité de mes sentimens, sur les très-humbles remercimens que je vous dois. De quelque foibles expressions dont je puisse les accompagner, vous ne pourrez jamais douter, que celuy qui a souhaité avec tant d'ardeur, & recherché avec tant de perseverance la grace que vous luy avez faite, ne l'ait aussi receuë avec une extrême joye, qui doit vous respondre de son extrême reconnoissance.

Je n'ay jamais tourné les yeux sur vostre Assemblée, MESSIEURS, sans me representer dans l'esprit ces retraites bienheureuses, où les Poëtes ont placé les grands génies qui s'estoient distinguez par les mesmes estudes qui vous réunissent. Là, disent-ils, ceux qui pendant le cours de leur vie, ont eû le vray goust de la Poësie & de l'Eloquence, s'occupent agreablement des mesmes choses qu'ils ont aimées; & separez du vulgaire, ils s'attachent à varier par de sçavants exercices les moments d'un loisir délicieux.

Telle est à peu prés l'idée, MESSIEURS, que je me suis tousjours faite de l'Académie Françoise, avant mesme que l'honneur d'en estre fit le plus ardent de mes souhaits, & fust devenu la principale affaire de ma vie. Jugez si dés qu'il m'a esté permis d'aspirer à l'honneur d'estre admis dans une compagnie qui se presentoit à mon esprit sous une telle image, j'ay pû ne former que des vœux mediocres, & garder dans mes desirs quelque moderation. Et que doit en effet souhaiter plus ardemment un hom-

homme de Lettres, qu'un commerce aſſidu & reglé avec tant de perſonnes d'un rare mérite, & tant de célébres Eſcrivains, la gloire & l'ornement de leur ſiecle? Un commerce qui le met en eſtat de profiter continuellement de leurs lumieres; & qui le faiſant entrer avec eux en partage des couronnes immortelles que les Muſes leur préparent, luy donne droit à l'immortalité?

Que dis-je, MESSIEURS? dés aujourd'huy meſme, que j'ay l'avantage de ne faire plus qu'un corps avec vous, l'immortalité m'eſt acquiſe par vos Ouvrages & par ceux de vos prédeceſſeurs; par ces excellents hommes, que l'amour des Lettres avoit aſſemblez dans une ſocieté ſi douce, & qui par là ont donné la naiſſance à l'Académie Françoiſe.

Pleins du deſir de cultiver en eux-meſmes cette partie de l'eſprit qui répand la lumiere & la grace ſur toutes les autres, ces amis illuſtres n'entreprirent pas moins que de porter l'Eloquence & la Poëſie au plus haut degré de leur perfection. Et ce projet conceu par des perſonnes capables de l'executer, dés qu'il vint à la connoiſſance du Cardinal de Richelieu, luy fit concevoir le glorieux deſſein de faire d'une aſſemblée formée par l'amitié, & comme au hazard, un corps qui euſt une forme ſtable, & qu'aucun temps ne puſt deſtruire. L'Académie Françoiſe partagea ſes ſoins les plus chers, & au milieu des importants projets dont il eſtoit ſans ceſſe occupé, ce grand perſonnage, qui ne portoit jamais ſes veuës à rien de mediocre, travailloit à l'eſtabliſſement de voſtre compagnie.

Et certainement une nation ne travaille

point

point assez pour sa gloire si elle s'adonne aux exercices de la Guerre, sans apporter une égale application à ceux qui font l'ornement de la Paix; & si les Lettres humaines n'y fleurissent au dedans, tandis que la valeur la rend formidable au dehors.

Un aussi grand dessein que l'estoit celuy de mettre la France en estat de ne devenir pas moins célébre par les Lettres, qu'elle estoit glorieuse par les Armes, ne demandoit pas une ame moins élevée que celle du Cardinal de Richelieu; il n'appartenoit qu'à luy de fonder, pour ainsi dire, dans le milieu du Royaume, un temple où l'Eloquence & la Poësie rendissent leurs oracles; il n'appertenoit qu'à luy d'y ouvrir une source inépuisable, d'où le bon esprit & le bon goust se répandissent dans toutes les parties de la France, au mesme temps que des victoires signalées portoient la gloire du nom François dans toutes les parties de l'Europe.

Alors le titre d'Académicien rehaussa dans les plus grands hommes l'éclat des vertus & des dignitez. Un Chancelier de France ne le crut pas au dessous de luy. Et quand vous eustes, avec toute la France, le malheur de perdre celuy qui par son ministere l'avoit renduë si glorieuse, l'Académie se fit un devoir de mettre à sa teste celuy qui dans la premiere place de la magistrature, avoit bien voulu n'estre qu'un des membres de vostre corps. Quelle gloire pour luy d'avoir esté jugé digne de remplacer le grand Cardinal de Richelieu! Et quelle plus grande gloire encore & pour cet illustre Chancelier, & pour vous, MESSIEURS, que LOUIS LE GRAND n'ait pas dédaigné de luy succeder

ceder dans le titre de Protecteur de l'Académie Françoise !

J'avouë encore une fois, & je n'ay pas honte d'avouër, que j'ay souhaité avec passion d'entrer dans une compagnie, qui rassemble des avantages si singuliers. L'honneur d'y estre reçu doit estre recherché avec un empressement, que rien ne puisse rebuter. Cependant au milieu de la joye que je ressens de me voir assis parmi vous, MESSIEURS, je ne sçaurois m'empescher d'avoir quelque sorte de confusion, quand je songe au mérite du grand Prélat, dont vous m'avez destiné la place.

Je laisse à d'autres le soin de parler de luy, comme d'un grand Archevesque, qui gouvernoit en pere & en pasteur ceux que l'Eglise ne luy avoit soumis que comme à un pasteur & à un pere ; qui respandoit continuellement ses bienfaits, & les secours de sa charité sur les peuples & sur le clergé de son diocese, dont il estoit également chéri & respecté ; & qui par celle des vertus qui approche le plus les hommes de la Divinité, (je veux dire par la bonté,) s'estoit acquis un amour & une estime, dont les sentimens seront tousjours gravez dans le cœur des Fidelles qu'il a gouvernez.

Je ne parle icy de luy, MESSIEURS, que comme d'un excellent Académicien, qui estoit né avec un discernement très-juste pour les belles choses ; & qui sçachant les estimer dans les autres, les faisoit aussi estimer aux autres dans tout ce qui partoit de luy. Son éloquence estoit noble & solide ; & l'on ne pouvoit l'entendre parler ny de la Discipline Ecclesiastique dans les Conferences, ny des veritez évangeliques dans la Chaire, qu'on ne reconnust

dans

dans tous ses discours la justesse, & la précision, qu'on remarque dans tous vos Ouvrages. Enfin recommandable à tout le monde par tant d'excellentes qualitez, il vous l'estoit encore particulierement, MESSIEURS, comme digne fils de ce grand Ministre, de cet amateur des beaux Arts, qui en soutenoit la gloire, qui en procuroit l'avancement, autant par les principes de la veritable politique, que par une inclination naturelle à tout genie superieur; de ce Ministre qui s'estoit fait un plaisir, MESSIEURS, d'estre vostre Confrere, & dont la mémoire sera éternellement en veneration à tous les gens de Lettres. Et comment pourrois-je présumer de remplacer jamais un tel Académicien?

La premiere fois, MESSIEURS, que vous me fistes l'honneur de m'élire, vostre choix, qui m'avoit alors fait succeder à Monsieur l'Abbé Gallois, sembloit laisser moins de disproportion entre le predecesseur, & celuy qui devoit remplir sa place; & si je me trouvois fort inferieur à luy du costé de la capacité & du mérite; je trouvois au moins beaucoup de rapport entre une partie de ses occupations & les miennes. Il s'estoit appliqué autrefois à la composition de ces Journaux entrepris par un sçavant Magistrat, pour donner une idée abregée, & pour faire connoistre le mérite de tous les nouveaux livres, qui pouvoient attirer la curiosité du public. Et lorsque vous le receustes dans l'Académie, vous consultastes en sa faveur ses extraits, & ses décisions qui avoient fait tant de bruit. Je me voyois occupé à la continuation des mesmes Journaux, où chaque jour on ne cherche qu'une nouvelle perfection; & je m'y

voyois

voyois occupé ſous la direction d'un Magiſtrat du premier ordre, d'autant plus digne de loüanges, qu'il me pardonneroit moins de luy en donner icy.

Monſieur l'Abbé Gallois avoit embraſſé de bonnes & ſolides eſtudes, dont le ſuccés luy ayant merité la protection d'un Miniſtre qui en connoiſſoit le prix, l'avoit placé dans un rang conſiderable parmi les gens de Lettres. Des eſtudes à peu-prés les meſmes, avec une protection ny moins honorable pour moy, ny moins reſpectable pour les autres, m'avoient ouvert l'entrée de l'Académie des Inſcriptions, dans le temps qu'elle commençoit à eſtre la plus floriſſante, par l'attention & par les ſoins d'un Miniſtre zélé pour la gloire de ſon Maiſtre, & pour le progrés des Sciences; qui venoit d'en remplir le projet dans toute ſon eſtenduë, & de luy donner toute ſa ſplendeur. Tout cela, MESSIEURS, ſembloit pouvoir juſtifier en quelque maniere voſtre premier choix.

Mais ſi quelque choſe peut maintenant diminuer ma ſurpriſe, de ce qu'à la mort de Monſieur l'Archeveſque de Rouen, vous avez jetté les yeux ſur moy, & ſi quelque choſe peut me rapprocher de ce grand Prélat; c'eſt uniquement le rapport que me donne avec luy, l'honneur que j'ay d'eſtre membre de cette meſme Académie, dont ſon illuſtre pere, ſi perſuadé de l'utilité des aſſemblées Académiques, a conceu la prémiere idée, & jetté les premiers fondements: De cette compagnie, qui formée ſur le modelle de la voſtre, n'a eſté d'aberd compoſée que d'un petit nombre de perſonnes toutes choiſies parmi vous, & dont les noms rendront à jamais celebre ſon premier âge, comme l'éclat

l'éclat où elle se trouve présentement, respand sur eux une nouvelle gloire.

C'est là, qu'aprés s'estre fixé des principes & des regles sur un travail auparavant trop incertain, on est parvenu à sçavoir dresser des monuments, que Rome & la Grece pourroient envier à la France. Et tandis que vous estes occupez à recueillir toutes les fleurs de l'Eloquence, & de la Poësie, pour celebrer dignement les merveilles d'un regne glorieux; là on s'applique à les mettre en estat d'estre exprimées heureusement sur le bronze & sur le marbre, par d'ingenieux symboles, & par de nobles inscriptions.

C'est ainsi qu'autrefois à Rome de grands ouvriers érigeoient la Colonne Trajane, dans le mesme temps que Pline le jeune composoit avec tant de soin le Panegyrique de Trajan. Et comme dans l'une & dans l'autre Académie, par des chemins differents, nous tendons tous à un mesme but; j'ose me flatter, MESSIEURS, qu'estant depuis quelques années attaché sans relache aux exercices de l'Académie des inscriptions, vous m'aurez cru dés lors associé à la plus noble partie de vostre gloire, & au plus important objet de vos travaux.

De cette Académie, où chaque Académicien est attentif à se charger des précieuses dépouilles de l'Antiquité, pour en orner le triomphe du Roy nostre Fondateur, je passe donc aujourd'huy, MESSIEURS, dans ce sanctuaire des Muses, dans lequel seul on peut acquerir ce tour heureux, & ce caractere de force & de beauté, qui empesche les Ouvrages de vieillir; & dans lequel seul on peut égaler par la force de l'Eloquence, & par le feu divin de la Poësie, des vertus, & des actions, qui feront l'admiration de tous les siecles. O-

Oserois-je pourtant, MESSIEURS, vous dire ce que vous sçavez sans doute comme moy? Vous pouvez bien parvenir à rendre à LOUIS LE GRAND, le plus noble & le plus exquis tribut de louanges, qui ait jamais esté rendu à un grand Prince; mais vous ne pouvez rien ajouster à ce qu'en publiera la Renommée. Sans vous, sans le secours des Muses, la voix des peuples fera entendre, qu'il a vaincu les nations les plus fieres, & qu'il est le Protecteur des Rois, le destructeur de l'Heresie, & le défenseur des Autels.

Quels vœux la France ne doit-elle point faire pour la conservation d'un Monarque, qui rassemble en luy tout ce qui fait la veritable grandeur des hommes, & tout ce qui dans les Rois produit la ressemblance avec Dieu mesme? Et quels vœux ne dois-je pas faire en mon particulier pour un Prince qui, selon ce qu'Homere a dit du Soleil, *voit tout & entend tout*, & qui par sa lumiere perce & dissipe les noires ténebres de la calomnie?

Fasse celuy par qui les Rois regnent, & qui a versé tant de benedictions sur sa Personne sacrée & sur son auguste Maison, que cette Maison dont l'empire n'a aujourd'huy de bornes, que celles de l'Univers, n'en ait aucune dans sa durée! Puisse ce Prince incomparable voir l'orgueil de ses ennemis humilié, comme un jeune Héros de son sang vient d'humilier par sa fermeté & par sa valeur l'ancien orgueil d'une ville fameuse; & puissent tous les momens de sa vie estre long-temps marquez par quelque nouvelle faveur du Ciel!

RESPONSE *de Mr. l'Abbé* REGNIER DES MARAIS *Secretaire Perpetuel de l'Académie aux Discours de Mrs. les Abbez* Mongin & Fraguier *prononcez le jour de leur Reception.*

MESSIEURS,

Vous nous avez bien cousté l'un & l'autre; mais enfin nous vous possedons tous deux, & nous ne pouvons pas douter, que nous ne possedions aussi en vous tout ce qu'on peut souhaiter dans d'excellents Académiciens.

Il y a desja long-temps que vous nous en avez persuadez, vous, MONSIEUR *, dont les éloquents Discours ont tant de fois enlevé nos suffrages, & dont nous avons pareillement admiré l'heureuse & sage éloquence dans le Panegyrique du saint Roy à qui la France doit tous ses Rois depuis tant de siecles.

L'avantage de bien parler & de bien escrire, n'est pas toutefois le seul que vous apportiez parmi nous; nous vous connoissons encore par d'autres endroits qui ne vous font pas moins d'honneur; & nous sçavons que vous n'estes pas moins estimable par vostre probité, & par la douceur de vos mœurs, que par la justesse & par la beauté de vostre esprit.

Mais quand nous ne connoistrions vostre merité que par le choix, qu'un Prince éclairé & digne de ses plus glorieux Ancestres, a fait de vous pour la précieuse éducation de son Fils, son choix, qui auroit suffisamment autorisé le nostre, n'auroit peu manquer d'en estre suivi.

Il n'y a qu'une chose qui nous fait peine: c'est que

* *Mr. l'Abbé Mongin.*

que l'important employ qu'il vient de vous confier vous demande tout entier ; & qu'ainsi le mesme jour que nous vous acquerons, nous sommes à la veille de vous perdre en quelque sorte.

Mais non : Nous ne sçaurions regarder, comme une perte pour nous, le temps que vous employerez à inspirer l'amour de la Vertu & des Lettres à un jeune Prince, qui doit avoir un jour tant de part à la fortune de la France.

Souvenez-vous seulement, lors que vous luy parlerez quelquefois du Corps où vous estes aujourd'huy receu, de luy en parler en telle sorte qu'il se sente porté à aimer une Compagnie, qui n'aspire qu'aux veritables richesses de l'esprit ; qui ne cherche à les posseder, que pour les employer à parer le merite & la vertu ; & qui est pleine de respect & de veneration pour le genereux Prince à qui il doit sa naissance.

Pour vous, MONSIEUR *, qui ne vous trouvez point engagé dans des occupations, qui puissent vous dérober à nos exercices, nous esperons que par vostre assiduité à nos Assemblées, vous nous donnerez lieu de profiter souvent du commerce, que vous avez tousjours si soigneusement entretenu, avec les plus sçavants Personnages de l'ancienne Rome & de l'ancienne Grece.

Que ne devons-nous point attendre de vous, rempli comme vous l'estes des lumieres que vous y avez puisées ? & de cet esprit de force, de justesse & de précision, qui regne dans leurs Escrits, que nous nous proposons à tout moment pour modele.

Sur tout que ne devons-nous point attendre d'un Académicien receu, pour ainsi dire, depuis long-temps par le Chef de l'ancienne Académie ;

* *Mr. l'Abbé Fraguier.*

par cet homme à qui la ſublimité de ſon genie a merité le titre de divin ; & dont les merveilleux Ouvrages ne ſervent pas moins à élever l'ame à la plus haute ſageſſe, qu'à former l'eſprit à la veritable Eloquence.

Nous ne pouvions rien deſirer de plus convenable à noſtre inſtitution, MESSIEURS, que les divers talents que vous poſſedez ſi excellemment l'un & l'autre : mais auſſi il n'en falloit pas de moindres, pour nous aider à reparer la perte que nous avons faite des celebres Académiciens, dont vous rempliſſez aujourd'huy la place.

L'un, tout addonné à l'eſtude des Sciences & des belles Lettres dans l'eſtat de la vie privée, s'eſt tousjours fait diſtinguer par une vaſte & profonde érudition, dont il a donné des marques publiques juſqu'à la mort : Et nous nous ſouvenons avec plaiſir, & avec douleur en meſme-temps, de celles dont nous avons eſté ſi ſouvent teſmoins dans nos Aſſemblées, où ſon attachement pour l'Académie, & ſon gouſt pour nos exercices l'appelloient preſque tousjours.

L'autre élevé à une des premieres Dignitez de l'Egliſe, s'attachoit à remplir tous les devoirs d'un veritable Paſteur ; expoſoit avec une éloquence chreſtienne les veritez & les maximes du Chriſtianiſme dans la Chaire & dans les Conferences ; ſoulageoit, dans les temps difficiles, les taxes de ſon Clergé, par celles qu'il s'impoſoit luy-meſme ; & ſe rendoit cher à tout le monde, par le caractere de verité & de droiture, qui eſtoit inſeparable de toutes ſes paroles & de toutes ſes actions.

A la verité les obligations de ſon eſtat ne luy permettoient pas d'aſſiſter ſouvent à nos Aſſemblées ; mais il ne laiſſoit pas d'avoir pour l'Académie

démie une affection qui luy en faisoit aimer les exercices, & qui luy en rendoit tous les interests recommendables.

Et comment ne l'auroit-il point aimée, luy digne Fils d'un grand Ministre qui l'avoit tousjours cherie & protegée, & qui chargé de tant d'importantes affaires n'avoit pas dédaigné d'estre Académicien luy-mesme? La memoire de son nom, qui doit estre chere à tous ceux qui aiment le bien de l'Estat, sera éternellement précieuse à toute nostre Compagnie, & à tous les gens de Lettres.

Mais je ne songe pas, MESSIEURS, qu'en vous parlant de ceux à qui vous succedez, je leur fais tort en quelque sorte, aprés ce que vous avez si bien dit l'un & l'autre de leurs excellentes qualitez.

Ce que je ne puis trop vous dire dans la place que j'occupe icy à regret, par la maladie impréveuë de nostre Directeur, & par les affaires & l'absence du second Officier de la Compagnie, c'est que vous entrez desormais dans toutes les obligations de l'Académie, & qu'elle n'en a point de plus grande & de plus pressante, que d'essayer de se rendre digne de la protection particuliere, dont le plus grand Roy du monde luy a fait la grace de l'honorer.

Au milieu de ses grandes occupations, au milieu de tant de soins qu'il est obligé de donner continuellement au gouvernement des Estats que la Providence luy a confiez, il a la bonté de descendre dans le détail de ce qui nous regarde: Et si nous vous possedons aujourd'huy, MONSIEUR, vous qui comptez dans vostre famille tant de personnes illustres par la robe ou par l'épée, ce n'est pas seulement un effet de nostre

choix, c'eſt un fruit que nous recueillons avec vous de ſon attention ſur nous, & de la juſtice qu'il a voulu qui fuſt renduë à voſtre merite.

Il n'y a rien ſurquoy ſa vigilance ne s'eſtende, mais au meſme temps qu'il veut bien abbaiſſer ſes regards juſques à nous, avec quelle force, avec quelle pénétration ne les porte-t il point juſqu'aux extrémitez de l'Univers, pour le ſalut de la France, & pour reprimer tant d'Ennemis que ſa gloire & ſa puiſſance luy ont ſuſcitez.

Le Ciel dans la derniere campagne a confondu par tout leur orgueil & leurs eſperances. Quelles graces dans la ſuite ne devons-nous point nous promettre du Dieu des Armées, en faveur d'un Prince ſi zelé pour le culte des Autels, & dans une guerre qu'il ne ſouſtient que pour la défenſe de ſes Peuples, pour la conſervation du droit des gens & de la nature; & pour reduire ſes Ennemis aux conditions d'une paix qui puiſſe eſtre équitable & ferme.

FIN.

